Werk

Titel: Mélanges Chabaneau. Festschrift Camille Chabaneau zur Vollendung seines 75. Leben...

Ort: Erlangen

Jahr: 1907

PURL: https://resolver.sub.uni-goettingen.de/purl?345572629_0023|log75

Kontakt/Contact

Digizeitschriften e.V.
SUB Göttingen
Platz der Göttinger Sieben 1
37073 Göttingen

info@digizeitschriften.de

Les Troubadours à Narbonne.

Par

J. Anglade à Nancy.

Au début de notre étude sur Guiraut Riquier nous avons rappelé qu'il existait au milieu du XIII[e] siècle des traditions poétiques à Narbonne: nous revenons sur ce point pour apporter de nouveaux exemples et pour préciser certains détails. Nous citerons dans les lignes qui suivent non seulement les troubadours qui paraissent avoir séjourné à Narbonne, mais aussi ceux qui ont adressé leurs poésies aux seigneurs de cette importante vicomté. Plusieurs de ces troubadours sont parmi les plus grands; si les meilleurs paraissent groupés autour de la célèbre vicomtesse Ermengarde, ils ne sont pas les seuls qui aient honoré les seigneurs de Narbonne: la tradition, commencée avant eux, leur a survécu.

Le début de cette tradition paraît remonter au premier en date des troubadours, au comte de Poitiers. Voici en effet les deux envois d'un de ses „vers“:

A *Narbona*, mas ieu no i vau,
Sia·l prezens
Mos vers, e vuelh que d'aquel lau·
m sia guirens

Mon Esteve, mas ieu no i vau,
Sia·l prezens
Mos vers e vuelh que d'aquest lau
Sia guirens.

Ainsi avant 1127 (date de la mort du comte de Poitiers) le nom de Narbonne apparaît dans la poésie des troubadours. Il est vrai que nous ne sommes pas absolument sûrs du texte. Des deux manuscrits *C* et *E* le second seul donne les deux envois, le premier envoi avec *Narbona*, le deuxième avec *Esteve*. Or ce même manuscrit paraît suspect au dernier éditeur, M. A. Jeanroy, au moins pour la pièce IV:

le manuscrit *E* donne en effet pour cette pièce une strophe de plus que *C*, et il faut avouer que cette strophe, rejetée du texte par M. Jeanroy, peut être supprimée sans que le sens en souffre: il y gagne même. En ce qui concerne notre envoi, il ne me paraît pas qu'on doive suspecter le manuscrit *E*, car on ne voit pas quelle raison aurait eue un copiste d'intercaler cet envoi, qui ne contient pas de nom de personne[1]). Esteve doit être le messager ou un représentant du comte de Poitiers[2]).

Il faut attendre, pour retrouver des allusions aux choses ou aux gens de Narbonne, le long règne de la vicomtesse Ermengarde, qui administra la vicomté pendant plus de cinquante ans[3]). Elle était en bas âge à la mort de son père, Aimeric II[4]) (1134). Elle se maria une première fois en 1142 et administra la ville à partir de 1143. Elle contracta peu après un second mariage, car en 1145 on la retrouve mariée avec Bernard d'Anduze[5]). Elle administra elle même son domaine, même du vivant de ses deux maris[6]). Elle avait appelé à sa cour dès 1168 Aimeric de Lara, son neveu, fils de sa sœur Ermessinde et l'avait adopté[7]). Cet Aimeric de Lara mourut jeune, car le mariage de sa mère ne datait que de 1152 environ[8]) et il mourut en 1177[9]). En 1179 Ermengarde appela auprès d'elle le comte Pierre de Lara, son autre neveu, frère puîné d'Aimeric: c'est en faveur de ce neveu qu'elle se démit, en 1192, de la vicomté de Narbonne[10]).

Ermengarde joua un rôle important dans tous les événements politiques dont le Midi de la France fut le théâtre pendant la deuxième moitié du XIIe siècle. Le roi Louis le Jeune[11]) et le pape Alexandre III[12]) avaient pour elle une estime particulière. „Sa cour fut une des plus brillantes de la Province", disent les auteurs de l'*Histoire de Languedoc*: „on prétend même qu'elle tenait cour d'Amour dans son palais"[13]). Sans

1) Le comte de Poitiers adresse une autre de ses poésies en Anjou, *lay ves Anjau*. Il y est dit que la pièce sera transmise à un personnage qui la présentera de sa part.

2) A moins que ce nom ne soit un *senhal*; il représenterait une dame de Narbonne, mais qui?

3) H. G. L. VI, 151.

4) H. G. L. III, 690.

5) H. G. L. III, 777.

6) H. G. L. III, 786.

7) H. G. L. VI, 70.

8) H. G. L III, 691.

9) H. G. L. VI, 70.

10) H. G. L. VI, 151.

11) H. G. L. III, 853.

12) H. G. L. III, 886.

13) H. G. L. VI, 152; renvoie à Cazeneuve, *Jeux Floraux*, p. 43.

tenir compte de la légende des cours d'amour[1]), il faut rappeler que la deuxième moitié du XII[e] siècle est aussi l'époque où les cours voisines de Montpellier et de Béziers sont les plus brillantes[2]).

Les troubadours provençaux qui paraissent avoir fréquenté la cour de la vicomtesse Ermengarde sont les suivants: Bernart de Ventadorn, Giraut de Bornelh, Peire Rogier, Peire d'Alvergne, Pons d'Ortafa (?), Saill de Scola et la poétesse Azalais de Porcairagues.

C'est entre 1143 et 1192 que ces troubadours lui ont adressé leurs hommages, selon toute vraisemblance à une époque intermédiaire entre ces deux dates extrêmes. Examinons d'abord quelles sont les poésies qui peuvent être datées d'une manière plus ou moins approximative. Peire Rogier est, parmi les admirateurs d'Ermengarde, celui qui paraît avoir composé le plus de chansons en son honneur. Son éditeur, M. C. Appel, a pu fixer, après Diez, à quelques années près, la date d'une seule de ses poésies[3]) (parmi celles qui sont adressées à Ermengarde). Les trois autres qui sont adressées à *Tort N'avetz* (*senhal* d'Ermengarde) ne peuvent pas être datées[4]). Une cinquième chanson[5]) est aussi, selon toute vraisemblance, composée en l'honneur de la vicomtesse; mais il n'est pas non plus possible de lui assigner une date.

Il est bon de remarquer que quelques-unes de ces chansons sont composées loin de la cour d'Ermengarde, comme le prouve la tornade suivante:

Mon Tort N'avetz, en *Narbones,*
Man salutz, sitot luenh s'estay,

---

1) Cf. Raynouard, *Des Troubadours et des Cours d'Amour*, p. LXXXVIII et CVIII.

2) Cf. H. G. L. X, 220, Biographie d'Arnaut de Mareuil.

3) Entre 1168, époque où le jeune Aimeric (*Aimeric lo tos*) est appelé à Narbonne par Ermengarde et 1177, date de sa mort. Gr. 356, 6; Appel, 3. Selon Milà y Fontanals (*Prov. en Esp.*[2] p. 88) cet Aimeric, fils d'Ermessinde et d'Amalric de Lara, Comte de Molina, en Espagne, serait le même que l'*Aimeric* qui est cité dans la strophe suivante de Rambaut de Vaqueiras:

A mo Joan auzi dir
Que fai *N'Aimeric* jurar
E a N Bertran a venir
Per lo comte guerrejar . . . (M. W. I, 361).

Bertran serait, toujours d'après Milà, Bertran Pelet. La pièce serait d'avant 1177, date de la mort d'Aimeric de Lara.

4) Appel 4, 5 et 6; Gr. 356, 5, 9, 4.

5) Appel 7, Gr. 356, 3; cf. surtout le vers 11. Ainsi cinq chansons, sur les huit ou neuf qui nous restent de Peire Rogier, paraissent adressées à Ermengarde.

E sapcha qu'em breu la veiray,
Si trop grans afars no·m rete[1]).

De Peire d'Alvergne nous n'avons qu'une pièce[2]) qui soit adressée, selon toute vraisemblance, à Ermengarde; en voici la tornade:

Als comtes mand en Proensa
lo vers e sai a *Narbona*,
lai on pres joi mantenensa
segond aquelz per cui renha;

Et ieu trob sai qui·m retenha,
tal dompna don sui amaire,
non ges a la lei gascona,
mas segon que nos amam[3]).

M. Zenker a pu dater cette chanson d'avant 1162, en observant que des deux comtes auxquels paraît adressé le premier envoi, le comte de Barcelone et Raimond Roger III de Provence, ce dernier était mort en 1162. Seulement c'est une question de savoir si c'est bien à Ermengarde qu'elle est adressée[4]). On ne niera pas cependant que cette hypothèse est très vraisemblable.

La même question se pose d'ailleurs à propos d'une allusion à une „dame de Narbonne" qui se trouve dans une chanson de Giraut de Bornelh. Le troubadour lui demande de confirmer sa conception de l'amour:

Eras demandatz
Midonz de *Narbona*
De drut que randona
Ni·s fai trop cochatz
Qand l'ave
O'una vetz rete

---

1) Appel 5; cf. encore l'opposition entre *sai* et *lai* dans la pièce *Per far esbaudir*, Appel 3, aux vers 8–9, 29, 62. Le *dons Santz* qui se trouve dans le deuxième envoi de la chanson nº 4 (Appel) ne serait-il pas don Sanche III de Castille, qui régna peu de temps (1157—1158) mais qui se fit remarquer par ses largesses? Cf. à propos d'une poésie de Peire d'Alvergne l'édition Zenker p. 24—26.

2) Ed. Zenker IV.

3) Zenker: *segon las nostras amam*. Une autre pièce plus célèbre de Peire d'Alvergne (Zenker nº XII) fut composée avant 1173, et dans une contrée qui n'est pas trop éloignée de Narbonne, puis qu'elle est comprise aujourd'hui dans le même département: c'est le château de Puivert, dont les ruines grandioses rappellent encore aujourd'hui l'ancienne importance. Si *Sai a Narbona* de la pièce que nous citons plus haut n'est pas une simple formule, on pourrait admettre que cette pièce aussi a été composée à *Puoch Vert*.

4) M. A. Jeanroy a des doutes là-dessus, cf. *Annales du Midi*, 1906, p. 258.

D'amor calque jauzimen
S'il non en pert plus de cen. Gr. 242, 42[1]).

Le début de l'activité poétique de Giraut de Bornelh, fixé par Diez à 1175, doit remonter un peu plus haut, d'après M. M. Suchier et Zenker[2]); mais on ne peut le reculer au-delà de 1160[3]), limite extrême; nous ne pouvons donc dire qu'une chose de cette chanson de Giraut de Bornelh, c'est qu'elle est postérieure à cette date.

Nous ne pouvons pas non plus dater d'une manière même approximative le joli „vers" que Bernard de Ventadorn adresse lui aussi à une „dame de Narbonne". En voici la tornade:

Lo vers mi porta, Corona,
Lai a midons de *Narbona*,
Que tug sei fag son entier,
Qu'om non pot dir vilanatge[4]).

Bernard de Ventadorn séjourna longtemps à la cour de Guillem V, comte de Toulouse (mort en 1194); si nous savions avec quelque vraisemblance que la poésie qui nous occupe a été écrite à la cour de ce prince, nous aurions quelques indices pour lui fixer une date approximative. Ermengarde s'était liguée contre lui en 1158, avec le comte de Barcelone et Henri II d'Angleterre[5]). Mais en 1167 elle signait un traité, en même temps que son neveu Aimeric, par lequel elle se rangeait dans le parti du comte de Toulouse contre le nouveau vicomte de Béziers[6]).

Bernard de Ventadorn écrivit-il d'autres poésies en l'honneur de sa „dame de Narbonne"? On ne saurait l'affirmer. D'une part Bernard de Ventadorn est d'une discrétion extrême et les surnoms qu'il donne aux dames qu'il a aimées ne laissent rien transparaître qui puisse les trahir; d'autre part Diez a rapproché cette pièce d'un groupe de deux autres où B. de Ventadorn exprime des plaintes analogues au sujet des „calomniateurs". Mais ces plaintes sont fréquentes chez les troubadours. Nous serions disposé à croire que la pièce de B. de Ventadorn ne fut qu'un essai pour tâcher de gagner la faveur d'Ermengarde, mais que, pour des raisons qui nous sont inconnues, cette tentative n'eut pas de succès. Seulement encore ici la question se pose de savoir si c'est bien Ermengarde que Bernard de Ventadorn a en vue[7]); comme pour Giraut de Bornelh cette hypothèse nous paraît des plus vraisemblables.

1) Mahn, *Ged.* 848 A.
2) *Die Lieder P. von Auvergne*, p. 32.
3) Zenker, ibid.
4) MW. I, 30.
5) H. G. L. III, 808.
6) H. G. L. VI, 31.
7) Cf. A. Jeanroy, *Annales du Midi*, 1906, p. 258.

Les deux troubadours qui suivent sont de moindre importance; mais nous savons d'une manière plus sûre que c'est bien à la vicomtesse Ermengarde qu'ils ont adressé leurs chants.

Pour Saill de Scola, nous sommes renseignés par la biographie provençale[1]): „Estet cum N'Ainermada de Narbona [lisez: *Esmengarda*]. E quant ella mori, el se rendet a Bragairac, e laisset lo trobar e·l cantar.“ Ces renseignements sont confirmés par le Moine de Montaudon:

Saill de Scola es lo dezes,
Que de joglar s'es faitz borges
A Bragairac o compr'e ven;
E quant a vendut son arnes,
El s'en va pueis en *Narbones*
Ab un fals cantars per prezen[2]).

La courte biographie de la poétesse Azalais de Porcairagues ne nous dit rien de ses relations poétiques avec Ermengarde; elle nous apprend seulement qu'elle aima Gui Guerrejat (mort en 1175), frère de Guillem de Montpellier[3]). L'envoi de la seule chanson qui nous reste d'Azalais est adressé à Narbonne:

Joglars, que avetz cor gai,
Ves *Narbona* portatz lai
Ma canson ab la fenida
Leis cui jois e jovens guida[4]).

Si *jois* et *jovens* ne sont pas une simple formule poétique, et si la chanson est bien adressée à Ermengarde, ces deux faits, rapprochés de la date de 1175 donnée plus haut, pourraient fournir quelque indication sur la date approximative où cette chanson fut composée. Notons de plus qu'Azalais se plaint dans la deuxième strophe que le „trouble lui vient d'Orange“; il est vraisemblable qu'il y a là une allusion au troubadour Raimbaut d'Orange; donc la chanson serait d'avant 1173, date de la mort de ce dernier. Ermengarde était née vers 1120—1125; la mention de *jovens* indiquerait que la pièce est de beaucoup antérieure à 1173.

A quel personnage narbonnais enfin fait allusion un troubadour d'origine roussillonaise, Pons d'Ortafas[5]), dont il ne nous reste que deux chansons et sur lequel nous ne savons à peu près rien? Voici les deux envois qui terminent une de ses chansons:

---

1) H. G. L. X, 219.

2) Raynouard, *Choix*, IV, 371. La seule pièce à peu près authentique de Saill de Scola (elle est attribuée à Peire Bremon par le ms. *T*) ne contient aucune allusion à la vicomtesse. Cf. Rayn. V, 439, ou plutôt Millot, III, 435.

3) H. G. L. X, 270.

4) Azaïs, *Les troubadours de Béziers*[2], p. 149.

5) Ortafa (Pyrénées Orientales, c. de Perpignan).

Senher En Berenguier be·m par
Que vos etz bos e conoissens
E sabetz qui·s fai ad honrar;
E sabetz gentilmen servir
Las donas e ben aculhir;
E per aisso·us vuelh remembrar
Que·ls gentilz faitz e·l long dezir
De las donas e·l(s) grans beutatz
No vulhatz ges tan tost fugir,
Que lo belhs temps es ja tornatz
Que·us devetz pus fort esjauzir.

En *Narbones* es gent plantatz
L'arbres que·m fai aman morir,
Et a Cabestanh gent cazatz,
En mout ric loc senes mentir[1]).

Barbieri, qui d'ailleurs attribue la pièce à Miquel de la Tor, donne de cet envoi un texte différent:

En *Narbones* era plantat
L'albre quem fara murir
Et en *Monpeslier* es cazatz
En molt bon luec senes mentir[2]).

On ne peut faire que des conjectures à propos de ces allusions et même à propos de l'époque de la vie de Pons d'Ortafas: Cabestang, si le texte de *c* est exact, doit représenter le village de ce nom dans les Pyrénées Orientales et le seigneur Bérenger chanté par le troubadour roussillonais représente vraisemblablement son seigneur, le comte de Barcelone Raimon-Bérenger IV[3]).

Plusieurs chansons de Guillem Adémar sont adressées à une dame de Narbonne; mais il ne s'agit pas ici de la vicomtesse Ermengarde[4]).

Il aima dans sa jeunesse une dame d'Albi et fut obligé de la quitter à cause des médisants: il resta éloigné d'elle pendant quatre ans, comme un *faidit*, un exilé. Dans une autre chanson (Mahn, *Ged.* 342) il est dit que si sa dame ne partage pas son amour elle le fera vieillir avant l'âge:

E fara·m canuzir a flocs . . .
E si·m fai joven canuzir
Tot canut m'aura . . .

La chanson *Ben m'agr'ops qu'ieu saubes faire* (Mahn, *Ged.* 39) est adressée à Narbonne:

---

1) Mahn, *Ged.* 13, texte de *c*.

2) Cf. Chabaneau, H. G. L. X, 367 n. 1.

3) 1209—1245. Milà[1] (p. 444) ne donne aucune indication sur l'époque où aurait vécu ce troubadour.

4) Cf. Le troubadour Guiraut Riquier, p. 17 n. 2.

Messatgiers, vai de grans eslais;
A *Narbona*, en l'aussor palais,
Me portaras esta chanso
A la mellor dompna q'anc fo,
E puois d'aqui a Tarasco
A mon Enveyos bel e bo.

D'après les strophes trois et quatre Guillem Adémar renonce à un amour qui n'est point partagé (*soi pauc amatz amaire*). Il est vraisemblable que c'est en se séparant de sa dame d'Albi qu'il adressa ses hommages à Narbonne, si on rapproche la pièce précédente de l'envoi de la suivante:

E s'aiso no·us atalanta,
Narbona cuy es pretz verays
Prec que·m mantenha qu'Albi lays[1]).

Il n'avait pas la quarantaine quand il écrivit cette chanson:

. . . ay ma crin sayssa
quom s'avia d'ans quaranta[2]).

C'est également à Narbonne qu'est adressée une troisième chanson[3]): „où que j'aille, dit-il, c'est vers Narbonne que se dirigent mes chants."

Narbona, on qu'ieu si'anans,
Lai volf e vir' e vai mos chans.

Enfin une quatrième chanson[4]) nous fait connaître le nom de la dame à laquelle Guillem Adémar adresse ses vœux: elle s'appelle Béatrix de Narbonne:

Deu prec e sainta Maria,
On que Na *Biatritz* sia
De *Narbona*, que ill don jai,
E ill cresca son pretz verai.

Nous connaissons peu de chose de la vie de Guillem Adémar. Nous savons seulement qu'il était d'origine noble, mais que, ne pouvant tenir son rang, il se fit troubadour (*jongleur*, dit la biographie); il vécut très longtemps et se retira à l'abbaye de Grammont. Il n'y a rien dans ses chansons qui permette de fixer, même approximativement, l'époque de sa vie. Mais il se trouve au nombre des troubadours cités par le Moine de Montaudon dans sa satire imitée de Peire d'Alvergne et nous

---

1) D'après Mahn, *Gedichte*, 906, 907. *C* donne *Manteigna abilais, I Mantegna qualbinais;* la correction est proposée par Appel, *Prov. Ined.* p. 116.

2) Mahn, *Ged.* 907, str. 3.

3) Gr. 202, 21; Appel, *Prov. Ined.* p. 118.

4) Gr. 202, 5; Raynouard, *Choix*, III, 254: Raynouard la donne sous le nom de *Saill de Scola*, auquel elle est faussement attribuée par deux manuscrits de la même famille.

savons que cette poésie a été écrite à la fin du XII[e] siècle[1]). Le nom de Béatrix n'apparaît pas à cette époque dans l'histoire de Narbonne; tout ce qu'il nous est permis de conjecturer, d'après l'envoi où il est question de *l'aussor palais*, c'est qu'il s'agit d'une personne de la famille du vicomte[2]).

Aimeric III paraît avoir joui d'une certaine faveur parmi les troubadours de son temps. L'un d'eux, N'Albusson, de Gourdon (Lot), composa, d'après Caseneuve, un poème en l'honneur de ce vicomte et de l'archevêque Arnaud, „environ l'an MCCXII." Caseneuve n'en cite que les six vers suivants[3]):

Dins la honrada ciutat de *Narbona*
A cui Dieus don aventura bona
Qu'ella es mout rica e honrada
E de pros homes es poblada
Et aitant quant lo segle durara
De la leg romana sera[4]).

C'est peut-être au même Aimeric III qu'il est fait allusion dans un *sirventes joglaresc* de Raimon de Miraval. Ce n'est pas l'opinion de son historien, M. Andraud.

En effet l'envoi de ce sirventes, où se trouve le nom d'Aimeric[5]), ne nous laisse pas entendre de quel personnage de ce nom il s'agit. M. Andraud voudrait y voir Aimeric de Montréal, parce que d'après la strophe III, le sirventes est destiné „à passer en revue ceux des

1) Entre 1190 et 1200, d'après Diez, L. W.[2] p. 273, en 1199, d'après l'éditeur du Moine de Montaudon, M. Philippson, ibid. n. 2. Texte dans M. W. 2, 60.

2) M. J. Tissié, archiviste bibliothécaire de la ville de Narbonne, m'a communiqué avec son obligeance habituelle les renseignements suivants sur les femmes de Pierre de Lara et d'Aimeric III: Pierre de Lara a épousé: 1[e] Sanche infante de Navarre; 2[e] Margerita ou Margerina (Salazar, I, 154 et 155). Aimeric III a épousé: 1[e] Guillemette de Moncade; 2[e] Marguerite de Montmorency. „Aucun historien, ancien ou moderne, ajoute-t-il, ne parle de Béatrix de Narbonne." Il est d'ailleurs très possible qu'une des quatre femmes que nous venons de citer ait été appelée Béatrix, nom très répandu dans les grandes familles du temps, sans qu'aucun historien ait cru devoir rappeler ce détail.

3) Chabaneau, *Notes sur quelques Manuscrits provençaux perdus ou égarés*, p. 41.

4) A noter l'allusion aux *proshomes* dont la ville de Narbonne est peuplée; l'histoire municipale de Narbonne justifie cette allusion; noter aussi au dernier vers la mention de la „loi romaine". Au point de vue métrique, le premier vers est un décasyllabe, les trois suivants peuvent être considérés comme des octosyllabes (en supprimant *A* au début du v. 2 et en admettant une élision au v. 3); le cinquième est un décasyllabe, le sixième un octosyllabe: l'ensemble forme-t-il une strophe? Il semble plus probable, à cause des rimes, que tous les vers doivent être ramenés à huit syllabes.

5) *A N'Aymeric vay cochos.* (Mahn, *Ged.* 540).

seigneurs de la région de Carcassonne proprement dite avec qui Miraval était assez lié pour pouvoir leur adresser son jongleur[1])". Mais il faut observer que le même couplet se termine par le vers:

e pueys d'aqui t'avanta.

De plus Narbonne est citée deux fois dans ce sirventes; il est vrai que la seconde fois le mot est amené par la rime[2]), mais il n'en est pas de même pour la première et M. Andraud avoue que Raimon de Miraval était sans doute connu à la cour du vicomte. Notons enfin que le nom d'Aimeric se trouve en tête de l'envoi et que, même si le sirventes est destiné aux seigneurs du Carcassès, il peut être adressé au vicomte de Narbonne[3]). L'activité poétique de Raimon de Miraval paraît avoir cessé après 1213; c'est en 1212 que N'Albusson de Gourdon aurait composé son poème en l'honneur d'Aimeric III[4]); si l'Aimeric de Raimon de Miraval pouvait être identifié avec le vicomte de Narbonne, nous aurions là un indice que ce dernier avait continué dans les premières années de son administration les traditions de son aïeule Ermengarde.

Il ne semble pas que Peire Vidal, qui fut en relations avec de nombreux seigneurs voisins du Narbonnais, ait fréquenté la cour du vicomte de Narbonne. Ce n'est pas que les allusions à Narbonne manquent tout-à-fait dans ses poésies, comme on peut le voir dans les vers suivants:

Dompna, pers vos am *Narbones*
E Molina e Savartes
E Castella e·l bon rei N'Anfos
De cui soi cavaliers per vos[5]).

Il est évident, comme l'a vu Milà[6]), qu'il s'agit ici d'une personne de la famille des seigneurs de Lara et de Molina, alliée à celle de Narbonne. C'est à la même famille qu'il est fait allusion dans un autre passage cité également par Milà:

---

1) Andraud, *Le troubadour R. de Miraval*, p. 61—62.

2) . . . *draps de Narbona.* C'est aussi la rime qui amène le mot dans ces vers de Guillem de Berguedan:

Que de San Jacm'a *Narbona*
De traicio non a par. (Milà p. 318).

3) C'était l'opinion de Millot, partagée plus récemment par M. Witthoeft (*Sirv. joglaresc*, p. 49).

4) Cf. supra.

5) Gr. 364, 39; Mahn, *Ged.* 90.

6) *De los trovadores en España*², p. 131. Cf. aussi Appel, *Das Leben und die Lieder des Trobadors Peire Rogier*, p. 78. Ermessinde, sœur de la vicomtesse Ermengarde, s'était mariée vers 1152 avec Manrique de Lara, Comte de Molina. Elle demeura toujours au-dela des Pyrénées avec son mari. H. G. L. III, 691 et 726.

Qu'om no·m poiria ab planca
Gitar del linh de *Narbona*[1]).

Enfin si le nom d'Aimeric de Narbonne apparaît une autre fois dans ses vers il ne faut voir là qu'une allusion au légendaire compagnon de Charlemagne[2]): „si la comtesse daigne agréer mes vœux . . . tous mes désirs seront accomplis."

Qu'eu non voill esser Lozoïcs
Ni Manuels ni Freiderics
Ni de *Narbona N'Aimerics*,
Car qui a so que plus li plai
De tot lo mon a·l miels e·l mai[3]).

On peut grouper un plus grand nombre de noms autour d'Amalric IV, vicomte de Narbonne de 1239 à 1270. Un des premiers troubadours qui ait fait son éloge paraît être Durand de Pernes; c'est à propos du soulèvement de 1242 que fut écrit son sirventes; voici le passage où il est question d'Amalric:

Tostemps serai malvolens e enics
Al rei Jacme, qar mal tenc sos afics,
Qel sagramentz q'el fes fos mois e trics.

---

1) Gr. 364, 15; Milà p. 130, n. „Peire Vidal se trouvait alors sans doute a la cour de don Lopez de Haro." Milà voudrait faire rapporter à la même personne la pièce *Bem pac* de P. Vidal; cela est peu sûr.

2) D'autres allusions à Aimeric de Narbonne se rencontrent chez les troubadours; cf. par exemple Rambaut de Vaqueiras, ap. Mahn, *Ged.* 1415, str. 6:

Anc Alixandres non fetz cors
Ni Carles ni·l reis Lozoics
Tan honrat; ni·l pros *N'Aimerics*,
Ni Rotlans ab sos poignadors
Non saubron tan gen conquerer . . .

C'est au même Aimeric que fait allusion le troubadour Raimon de Tors, dans un sirventes en l'honneur de l'infant de Castille, Henri, frère d'Alfonse X; Henri se trouvait auprès du roi de Tunis (le sirventes est par conséquent composé entre 1259, année où l'infant Henri passe en Afrique, et 1265, date de la bataille de Bénévent, à laquelle il prit part).

Ni non li pot mentir
Si gentils baronia
De linhage antic
Del valen *N'Aimeric*. (Mahn, *Ged.* 1058).

Cf. Milà p. 209—210. Sur la parenté des familles de Narbonne et de Castille cf. Salazar, *Historia genealogica de la Casa de Lara.*

D'autres allusions à l'„*aiol N'Aimeric*" „*aquel que conqueric Narbona la honrada*" se trouvent dans G. Riquier. Cf. notre étude sur le troubadour Guiraut Riquier, p. 75.

3) Gr. 364, 38; Mahn, *Ged.* 925.

Al mieu semblan lo tenc meilh N'Amalrics
De Narbona, per q'ieu sui sos amics[1]).

Amalric IV était marié avec Philippe d'Anduze; c'est elle que Riquier chanta sous le nom de Belh Deport; c'est peut-être elle aussi qui fut chantée par deux troubadours obscurs, Arnaut Plagues et le Trobaire de Villarnaut. Pour Arnaut Plagues, il est vrai, la chose ne va pas sans difficulté. Voici les deux envois de sa chanson:

Na Felipa, s'ieu avia
Tals rictatz don ieu fos ricx,
Atressi·us seri'amicx
De ben dir si cum solia.

Chanso en Castella ten via
Al rei qu'adoba·ls destricx,
Qu'om pren ab los avols ricx,
Quant es en lor companhia[2]).

Uc de Saint Cyr a imité cette pièce et il le déclare expressément:

Messonget, un sirventes
M'as quist, e donar lo t'ay
Al plus tost que ieu poyrai
E·l son d'En Arnaut Plagues[3]).

L'activité d'Uc de Saint Cyr ne s'étendrait pas au-delà de 1240 d'après Diez. Mais cette date n'est rien moins que sûre. M. Zingarelli a montré récemment[4]) qu'en 1240 ou 1241 Uc de Saint Cyr était en Italie où il excitait le courage des défenseurs de Faenza. Or Diez assignait à ce sirventes la date de 1217[5]). Nous serions disposé, avec M. Chabaneau[6]), à reculer plus qu'on ne fait la date de la mort d'Uc de Saint Cyr[7]) et à admettre que *Na Felipa* d'Arnaut Plagues est Philippe d'Anduze, vicomtesse de Narbonne. Dans ce cas la conjecture de Milà (p. 197) devrait être admise et il faudrait compter notre poète parmi les troubadours qui fréquentèrent la cour d'Alfonse X de Castille.

Nous trouvons une autre mention de *Na Felipa* dans la bizarre

1) Cf. *Annales du Midi*, 1905, 315—316. Les deux manuscrits ont *N'Aimerics*, mais M. Jeanroy a fait justement observer qu'il y avait là un souvenir épique.

2) Texte dans Appel, *Leben und Werke des Trobadors P. Rogier*, p. 85.

3) Appel, *loc. laud.* Folquet de Romans peut avoir fourni le modèle et non avoir imité A. Plagues, comme le pense M. Appel.

4) *Intorno a due trovatori in Italia*, p. 14.

5) Zingarelli, *Op. laud.*, p. 1, n. 2.

6) H. G. M. X, p. 385.

7) Nous avons rappelé ailleurs (*Deux troubadours narbonnais*) un sirventes d'Uc de Saint Cyr qui paraît être adressé à Guillem Fabre, contemporain de Riquier.

composition du Trobaire de Villarnaut, où les mots sont transformés à cause de la rime:

Na Felipa, re fermeira,
Qada jorn val lur valeira,
Ma dona cil de *Narbul*,
Diu li salve si viteira[1]).

Le Trobaire de Villarnaut était contemporain de Guiraut Riquier, la seconde de ses poésies ayant été écrite en 1257[2]). Le nom de Narbonne, défiguré dans le troisième vers de l'envoi, ne laisse pas de doute sur l'identité de *Na Felipa* avec la vicomtesse[3]).

Est-ce au vicomte Amalric IV ou à son fils qu'est adressé, en 1268, un sirventes du troubadour de Béziers, Raimon Gaucelm?[4]) L'hésitation est permise au premier abord et Aimeric peut représenter Amalric, comme dans le sirventes de Durand de Pernes[5]); mais nous savons que le fils aîné du vicomte s'était croisé, tandis que le même renseignement nous fait défaut pour son père Amalric[6]); nous continuons donc à croire qu'il s'agit du futur Aimeri V dans l'envoi de Raimon Gaucelm:

Amicz Miquels, digatz me·l sirventes
A *N'Aymeric de Narbona* en chantans,
E digatz li que non sia duptans,
Que, s'ilh passa, pus to(s)t n'er tot conques.

Nous arrêterons ici cette étude: nous avons rappelé longuement ailleurs les relations du dernier troubadour, Guiraut Riquier, avec son seigneur Amalric et nous avons également étudié l'œuvre des deux autres troubadours narbonnais, Guillem Fabre et Bernart Alanhan. Il est à remarquer que, parmi les pièces qui nous restent de ces derniers, aucune n'est dédiée au vicomte: mais ceci est l'effet du hasard, qui ne nous a conservé que trois poésies de ces deux troubadours.

L'étude qui précède n'a pas toujours abouti à des résultats absolument sûrs; mais elle suffit à montrer que, pendant les deux siècles qu'a duré l'ancienne littérature provençale, les seigneurs de Narbonne n'ont cessé de mériter les hommages des troubadours. Il s'était formé ainsi, dans la vieille cité latine, des traditions poétiques dont les origines

---

1) Cf. notre étude sur Guiraut Riquier, p. 241, n. 4.

2) Appel, *Prov. Inedita*, p. 308.

3) Le mariage de Philippe d'Auduze avec Amabric IV paraît dater de 1251; cf. notre étude sur Guiraut Riquier, p. 54, n. 2.

4) Gr. 401, 8; Azaïs, *Troubadours de Béziers*[2], p. 31.

5) M. Jeanroy admet cette hésitation: M. Lewent, *Das altprov. Kreuzlied*, voit dans *Aymeric* Amalric IV mort en décembre 1270 (et non en septembre, comme le dit M. Lewent). (*Annales du Midi*, 1906, p. 259).

6) Cf. notre étude sur Guiraut Riquier, p. 80 sq.

remontaient au comte de Poitiers; c'est de ces traditions que Guiraut Riquier fut l'héritier le plus brillant[1]).

1) Notons en terminant quelques mentions de Narbonne faites par les troubadours. Peire Cardenal parle avec éloges de l'archevêque de Narbonne, au début d'un de ses sirventes (Gr. 29):

L'arcivesques de *Narbona*
Ni·l reis non an tant de sen
Que de malvaisa persona
Puescon far home valen.

Le même Peire Cardenal appelle une fois le comte de Toulouse par son titre complet: *Coms Raymon, ducx de Narbona, Marques de Proensa* (Gr. 335, 25). Les comtes de Toulouse portaient le titre de duc de Narbonne depuis Guillem IV; cf. H. G. L. III, 453. Enfin le Dauphin d'Auvergne repondant à l'évêque de Clermont lui dit:

Si fos nostre vezis *lo legatz de Narbona*
Mais non portera anel ni crossa ni corona (Rayn. *Ch.* IV, 259).

Das Osterspiel von Notre Dame aux Nonnains in Troyes.

Von

G. Baist in Freiburg i. B.

Der Codex ms. 792 der Bibliothek von Troyes enthält auf 348 Blättern mittleren Formats in französischer Sprache die „Rubriques" d. h. das Ordinarium des Nonnenklosters von Notre Dame, das für die cantrix Isabel de Seint Fale i. J. 1287 von dem *clerc* Labbé aus Conflans [sur Seine] niedergeschrieben wurde[1]). Das Buch ist liturgisch wohl ein Unicum: ich vermutete und fand in ihm ein wertvolles dialektisches Denkmal, wenn auch das (an anderer Stelle mitzuteilende) Ergebnis der sprachlichen Untersuchung bei den unendlichen Wiederholungen nicht ganz dem Umfang entspricht.

Darüber hinaus bietet nur das folgende Stück ein allgemeineres Interesse, die Anweisung zur Feier des Osteroffiziums. Das dramatische Element befindet sich noch auf jener ersten Stufe der Entwicklung die Ostertropus und Kreuzbestattung, den Sankt Galler Wechselgesang und das Responsorium *Venite et videte* verbindet[2]). Die drei Marien mit ihrer Begleitung bewegen sich von Altar zu Altar zu dem Standort der beiden Engel, hier von Kindern dargestellt, und mit diesen zu dem Antoniusaltar bei dem das Grab aufgebaut ist. Dass das leere Leintuch vorgezeigt wird ist nicht gesagt, aber selbstverständlich. Wie überhaupt die Anweisungen Diktat der cantrix zu sein scheinen, eine ungeschulte Auswahl des Nötigen frei nach dem Gedächtnis; so auch die ungenauen Anfänge der Gesänge. Eine Erweiterung der Handlung fehlt, die Gesänge sind vermehrt, die einleitende Klage *Heu nobis* findet sich sonst bei verschiedenen Vertretern der ausführlichsten liturgischen Form (Grab-

1) f° 285—348 sind Ergänzung, aber nach Dialekt, Schrift und Vortrag so gleichartig, dass sie denselben Personen zugeschrieben werden müssen.

2) S. Lange, Die lat. Osterfeiern, S. 33; Creizenach, Gesch. d. n. Dramas I, 48.

szene und Erscheinungsszene), Lange, S. 136, 140, ähnlich auch in dem Spiel von Orléans *Heu pius pastor*, ib. S. 161. Die Erweiterungen am Schluss, der Hymnus *Salve rex* (Chevalier 18157), und *Gloria Sancta* finden sich nur hier.

Ich habe im Abdruck, nicht in meiner Abschrift, die gesicherten Auflösungen eingestellt und einige interpretierende Akzente und Apostrophe gesetzt, aber die Interpunktion beibehalten. Denn diese sollte, zumal bei Originalhandschriften, besser respektiert werden als zu geschehen pflegt, da sie, wenn auch noch so fragmentarisch, die musikalische Betonung wiedergibt. An einzelnen Worten ist in dem Abschnitt zu vermerken das dunkele *crevechié* oder *crevechie* von der Kopfbedeckung der Kinder hier masc., aber f° 301 *crevechies blanches; teutes* u. *tieutes* (passim) = *textus*, wie Foerster bemerkt hat; *li benefice* figürlich die Beneficien für die Benefiziaten, nicht etwa als *beneficié* zu fassen; das Vorkommen von *barroche*, das sonst dem Westen eignet, aber freilich auch an der Ostgrenze auftritt. Am interessantesten der *pui* als Teil des Sängerchors, über den Ducange *Podium* 2 *Forma* 13 und *Podium* 3 a. E. zu vergleichen ist, und von dem die Gesellschaften der Meistersänger ihren Namen haben können. Wie in Deutschland die Sangesbruderschaften ihre öffentlichen Vorträge im Kloster abhalten, wird das auch in Frankreich geschehen sein, es ist sehr denkbar, dass dafür ein Podium aufgeschlagen war und die Sänger benannt wurden.

Matines de Paques.

[f° 301, v°] . . . E doit la chantre proveo[i]r ·iij· dames por estre les ·iij· Maries e ·ij· enfans por estre ange. e sont les ·iiij· dames en lor habiz e li enfant si sont toutes blanches e crevechie blanc sor lor testes. e doit avoir une dame emprès les enfans por enseignie la ou elle doivent estre, e quele diront e doivent estre appareillié tuit li prevoire e tuit li clerc e tuit li benefice de leglise. nomement li prestes qui doit chanter la messe. e li diacres e li sordiacres e li marreliers. e doit estre li prestre qui doit chanter la messe doit etre revestuz ausi appareilliez com por chanter la messe fors la chasuble e en leu de la chasuble une chape de cuer. e li diacres e li sordiacres revestu en damatiques e en tuniques. e doit avoir appareillié la tresoriere ·iij· boites e ·iij· cierges e trois touelletes. De rechief la trasoriere doit avoir appareillié des chandeles e les doit la souprieusse baillier a chascune une chandele e a l'abbesse son tortis e doit li couvens estre en cuer. e doit estre li prestres qui doit chanter la messe devant le [f° 302] grant autel tout appareillié ausi com il est desus ordené. e li diacres e li sordiacres ausi com il est desus ordené e doit a avoir le tieute e leaubenoite e la croiz e les encensiers e les cierges. e viennent les ·iij· Maries devant le grant autel la on a appareillié ces choses e viennent

e s'agenoillent e dient *Confiteor* e li prestes dist *misereatur.* Quant il les a essolu si done a une chascune un cierge e une tuelle e une boite. li cierge si sont alumé si a enqui une nonain qui tient un tortis alumé e un livre por elles conduire. e li convens s'en vet ou grant moutier a tout lor chandeles alumées. e son enqui toutes tornées devers l'autel sanz neant chanter. e s'en viennent li prevoire avec le couvent ou grant motier e li diacres e li sordiacres e leaubenoite. e li encencier e la crois e li teutes. e mennent les trois Mariez. e la dame qui les conduit si vet de coste por elles alumer. e porte le livre en quelles resgardent. e s'en vont par mi cuer e vont par mi luis de la barroche e puis par devant l'autel saint Nicholas. e s'en vont par devers le puis jusques devant l'autel saint Michiel. E quant elle muevent de devant l'autel premierement si preignent a chanter *heu nobis* e le vont chantant basset E son li ange la on les a ordonez cote dou piler delez lautel de saint michiel. e enqui tot coi tant que les trois Mariez viennent e quele sont un petit arriers daus e li ange sont torné devers elles. e quant elle dient *Odeus Odeus Odeus* tot cest ver E li ange respondent cest ver e chantent *O vos christicole* e dient tot cest vers e les Maries dient en chantant *Querimus* quant elle ont cest ver chanté. e li ange dient. *Non jacet hic* e le dient tout jusques a *venite et videte.* e quant vient a *venite* si muevent e chantent *venite et videte* e les en moignent a l'autel saint tantoigne E vient la crois e leaubenoite e li teutes e li encensiers e li cierges e li prevoire e li diacre e li sordiacre e la mestre escole e si enfant e vont a lautel saint tantoigne e li covens demeure tout coi. e chantent les trois Maries *salve rex sabbaoth* e chantent tot contreval jusques a cest ver *Jam comcussa gemit* e puis si preignent *Gloria sancta tibi* E quant cil vers est diz si vet li prestes a l'autel e prent le calice ou *corpus domini* est . . .

Daran schliesst sich noch eine Art Nachspiel in der Prozession zur folgenden Messe dou jour de pasques, f° 305 v°: . . . quant elle sont ou motier si done la chantre a ·iij· dames a dire cest ver *Crucifixum in carne* e reprent la chantre la reprise *nolite.* e puis apres si comence la chantre cest repont *christus resurgens* e endementres que len dit cest respont vet la croiz e li tieutes e la mestre d'escole e si enfant l'une e puis celles qui furent les ·iij· Maries e une autre que la chantre i doit envoier e envont devant saint tanteigne on li sepulchres a esté e enqui si comencent les trois Maries e celle cui la chantre i a envoié cest ver *Dicant nunc* e la chantre reprent la reprise e puis si dist li prestres cest verset *Discite in nationibus* . . .

Sul raddoppiamento di consonanti postoniche negli sdruccioli italiani[1].

Da

E. G. Parodi in Firenze.

Il Meyer-Lübke, nella prima come nella seconda edizione della Grammatica italiana, che fa parte del Grundriss del Gröber, afferma che l'italiano raddoppia nei proparossitoni la consonante che ne chiude la sillaba tonica; per esempio, in *fémmina ábbaco cáttedra búbbola cómmodo*: *ménomo, édima* sarebbero semidotti[2].

Com'è noto, fu il De Lollis che primo raccolse e studiò nel loro insieme gli esempi letterarii italiani di raddoppiamenti postonici[3]; e benchè nel suo articolo, composto forse quasi sui banchi stessi della scuola, naturalmente molte cose si trovino che ora egli non amerebbe vederci, nondimeno è pur un vanto e un merito che le conclusioni di esso, per ciò che riguarda i vocaboli sdruccioli, sieno sembrate così sicure da conservarsi intatte fino ad oggi. Ma, secondo me, non reggono ad un esame più accurato e metodico; cioè, non mi sembra difficile dimostrare che non esiste in italiano, o vogliamo dire nel dialetto fiorentino, una legge fonetica generale, per la quale la consonante postonica degli sdruccioli debba raddoppiarsi.

In primo luogo è da osservare che buona parte dei vocaboli raccolti dal De Lollis come esempi di raddoppiamento, sono d'origine dotta; e in secondo luogo che sono ben pochi di fronte al gran numero di quelli che conservano intatta la consonante semplice del latino. Da ultimo, non può parere privo d'importanza il fatto, che qualche vocabolo presenta il fenomeno opposto, lo scempiamento d'una doppia originaria.

Gli esempi di raddoppiamento sarebbero suppergiù questi: *fiaccola, macchina, cuccuma, nacchera, pecchero, bucchero, piccaro*; *attimo, cottimo, legittimo, marittimo, cattedra*; *luppolo, puppola* upupa; *Soddoma*; *abbaco, bubbola* upupa, *gobbola*; *zeffiro*; *parroco*; *ellera, collera, tollero*; *femmina*.

Non di tutti potremo forse dare una dichiarazione perfettamente sicura e persuasiva; ma i dubbi che rimangono su qualche minuto particolare sono di poca importanza.

Teniamo ben distinte le consonanti sorde dalle sonore, e cominciamo cogli esempi di *k*. Naturalmente *fiáccola* non ha alcun valore, perchè risale a **facchia* o proprio a **fácchiola*: e, se **facchia* non sarebbe stato punto ostico alla pronuncia fiorentina, essa tollerava meno bene un **fácchiola*. Si può confrontare *cáppio* con *acchiappa* (e forse la metatesi cominciò a fissarsi nelle forme imperative, come *acchiáppa-lo*. Del resto, se anche volessimo far risalire al latino la trasposizione del *l*, si sarebbe dovuto anche allora aver *flacca, da facla, come ploppus da poplus[4]).

Per i vocaboli che seguono, *macchina*, ecc, è da far un' osservazione preliminare, che, con minore o maggior efficacia, vale per tutti: i fiorentini e, in genere, i toscani che aspirano il *k* intervocalico, volendo rendere esattamente la pronuncia d'un *k*, che giunga loro o da altri paesi o dai libri, non hanno altro mezzo che pronunciare *kk*.

Quest' osservazione dev'essere, per *macchina*, completata con un'altra, che riguarda a sua volta tutti i vocaboli i quali abbiano consonante + *h*, adunque, per noi, *ch*, *th*, e forse *ph*: se supponiamo che i grammatici, i maestri insegnassero a far sentire in qualche modo l' *h*, ne veniva fuori qualcosa che somigliava molto a un raddoppiamento, o almeno che nel volgare non si sarebbe potuto riprodurre se non col raddoppiamento. Ora, a far parere probabile che le cose andassero così, possono forse bastare i passi riferiti dal Thurot, nel suo noto libro Notices et Extraits de divers Mss. latins pour servir a l'histoire des doctrines grammaticales au moyen âge[5]).

Tornando proprio a *macchina*, che non si possa parlare per esso di raddoppiamento fonetico mostrano *pecora*, *Giacomo*, a tacere di *macola*, *miracolo*, *graticola*, *pericolo*, *ridicolo*, *abatucolo* e qualche altro consimile; e mostrano inoltre *fegato*, *pegola*, *segale*, *spigolo*, *pettegolo*, rappresentino o no il tipo normale. Una dichiarazione ovvia di *macchina* che basterebbe da sé, anche senza quelle considerazioni preliminari che abbiam fatto, è che fosse tratto con sé dai vocaboli, assai numerosi, con *kk* originario, cioè, anzitutto, da quelli in *-ácchera*, *mazzacchera*, *pillacchera*, *zacchera*, ecc., e da quelli in *-áccola*, *taccola*, *fiaccola*, ecc., senza parlare di *briccola*, *trabiccolo*, *zoccolo*, e via discorrendo. E gli si potrebbe anche attribuire qualche debito diretto verso *ammaccare*.

Quanto a *cúccuma*, potrei spicciarmene con poche parole: non è fiorentino, e a Firenze non si adopera, neppur da coloro che più vi sarebbero chiamati per le loro occupazioni o per il loro mestiere; o tutt' al più, quando il vocabolo è loro noto, lo attribuiscono ad altre parti della Toscana[6]).

Ma a Città di Castello *cuccuma* è vivo (per ‚caffettiera grande, con becco'), e in genere nell' Umbria; e a Siena lo pronunciano *cúccamo*, come fu avvertito anche dal Fanfani, nel suo noto Vocabolario dell' uso toscano.

La Crusca non accolse *cuccuma*, nel significato di ‚bricco', se non nella sua quinta e ultima impressione, benchè neppur qui trovasse esempio d' autore, col quale appoggiarlo. Fu ad ogni modo, credo, uno de' frutti della Proposta. Poichè la Crusca, nella sua prima edizione (1612), aveva registrato il vocabolo *cúccuma* interpretandolo ‚rancore', anzi rimandando senz' altro a *rancore*; e anche nella quarta gli venne attribuito questo significato soltanto, o gli affini di ‚sdegno' e ‚stizza', citando un paio d' esempi dell' Allegri e del Varchi. Il Monti, Proposta I, p. 2ª, ad v., osservava che la Crusca aveva errato nell' interpretazione degli esempii, scambiando il senso figurato col proprio, e che non s' era accorta d' aver che fare col lat. cucuma „vaso da cucina notissimo". Troviamo d' allora in poi *cuccuma* nei Vocabolarii, col suo significato proprio, in quelli di Bologna e di Padova, nel Manuzzi, ecc.[7]).

Aveva ragione il Monti? È difficile dirlo. Gli esempi della Crusca si riducono alla frase popolare, rammentata dal Varchi: *aver cuccuma*, o *la c., in corpo*, averci della bile, dell' ira (alla quale fanno, o paiono far riscontro frasi tuttora vive, *aver sulla cuccuma*, essere seccato di uno, *romper la c.*, ecc.); e ad un verso dell' Allegri, che agli Accademici parve di capir bene, ma che in verità non si può intendere com' essi hanno creduto. Parlando del cortigiano, l' Allegri lo paragona con un malato, il quale sta di mala voglia a letto, col ventre che „gli gorgoglia Per medicine amare e serviziali". E continua:

> E come quel ne va dal lett' al cesso,
> a vomitar la cuccuma indigesta
> per vari mezzi, e quando gli è permesso
> sfoga costui, che dentro ha chi la pesta,
> con sospiri, con lagrime e parole,
> segretamente quel che lo molesta.

Il che significa, se non erro: e come il malato va dal letto al cesso, così costui, cioè il cortigiano, a liberarsi dall' indigesta cuccuma, che alcuno gli va pestando dentro lo stomaco, sfoga segretamente nel modo che può meglio e quando gli è permesso, quello che lo molesta, per via di sospiri, ecc.[8]).

Una *cuccuma* che si pesta, non può essere un bricco; dev' essere una droga, una radice, o qualcosa di simile; e in tal caso non c' è che ricorrere all' araba *curcuma*, che si chiama e fu chiamata *cuccuma* (da Benvenuto Cellini), e della quale si fece un gran discorrere, cominciando almeno dal Mattioli, perchè altri la confondeva con la celidonia. Secondo dunque il Mattioli, delle due specie di cipero che Dioscoride ricorda, la

seconda, „che ci si porta d'India, simile al gengevo, da ciascuno di buon giudicio non si può dire esser altro, che quella radice gialla, chiamata nelle spetiarie communemente *curcuma*", perchè, come Dioscoride la descrive, „è simile al gengevo, ha molto del suo odore, è amaretta al gusto, gialleggia nel masticarla, e adoperasi da molti à tor via i peli di qual si voglia parte del corpo"[9]). Poco più tardi, Castore Durante, medico e cittadino romano, nel suo Herbario novo, pur seguendo il Mattioli, aggiungeva: „la *curcuma* non è in uso se non per dare colore giallo"[10]). Questo secondo passo ci mostra che non era già più in grande uso nella medicina.

Se dunque abbiamo inteso bene, l'Allegri, scrivendo „a vomitar la cuccuma indigesta", voleva dire ‚la gialla bile': il povero cortigiano vomita giallo, come se alcuno gli pestasse dentro della *cuccuma*. Ma la metafora potrebbe parer troppo ardita; senonchè l'Allegri non faceva che alludere alla frase in voga, rammentata dal Varchi, *aver cuccuma*, o *la c., in corpo*. La quale è così chiarita a sua volta, senza bisogno di pensare alla *cuccuma* bricco, che non si capirebbe senza l'articolo (*aver c. in corpo*), e che inoltre, con buona pace del Monti, ci fornirebbe un'imagine davvero strana e ardita, anche per „un popolo di vivissima fantasia, come il fiorentino". Notevole è che gli Accademici, contemporanei dell'Allegri, non intendessero più il valore proprio del vocabolo in quella frase popolare; ma se tale ignoranza si può spiegare, quando si tratti d'una pianta, d'una radice colorante di non largo uso, com'è ora, non si spiegherebbe affatto, se invece *cuccuma* significasse ‚bricco' e fosse stato un tempo anche del fiorentino.

Ma le frasi moderne *aver sulla c.*, *romper la c.*? La prima di esse diede occasione a Giuseppe Rigutini di tentare una nuova e non cattiva etimologia. In certe sue Giunte ed osservazioni al Vocabolario, che abbiamo citato, del Fanfani[11]), considerando la voce, data dal Fanfani come senese, *cuccuma* e *cuccumella* ‚la punta acuta ed estrema dei monti', il Rigutini affermò che da essa si facesse „la maniera *avere alcuno sulla c.*, che corrisponde agli altri modi popolari, formati per un medesimo traslato, *avere alcuno sulla cima dei capelli*, o *in vetta*, come dicono particolarmente nell'aretino". E il Fanfani se ne persuase. Io non so se il vocabolo *cuccuma*, con questo senso, si dica a Siena, ma però mi è dato come in uso nella Versilia; a Siena poi so che si adopera *cuccumello* colmatura: per es., *tre staia di grano col c.*, il contrario di ‚rase'.

Di questi vocaboli ignoro l'etimologia; ma dovrebbero aver che fare con quel *cucco*, di cui si hanno numerose traccie nei nomi locali, *Monte Cucco*, *Monte Cúccoli*, *Cuccolino*, *ecc.*[12]). Che da essi potessero svolgersi le metafore contenute nelle frasi *aver sulla cuccuma*, *romper la c.*, ecc., è chiaro; e non sarebbe strana la supposizione che in un territorio

intermedio s' incontrassero insieme le frasi fiorentine, alludenti alla *curcuma*, e queste, foggiate con *cuccuma* vetta, cosicchè si confondessero l' une coll' altre. Ma è più probabile che, dimenticatasi l' allusione della frase fiorentina *aver c. in corpo*, il vocabolo *cuccuma* curcuma, non più inteso e così per sè suggestivo di relazioni con *cocuzzolo*, *coccia*, fosse adoperato capricciosamente, attribuendogli all' ingrosso il significato di ‚testa'. Buon punto di partenza, poniamo, il *girar la cóccola* del Pulci.

Finora non abbiamo fatto che escludere dal nostro territorio vocaboli, che parevano pretendere di averci diritto. Tornando a quel *cuccuma* bricco, toscano ma non fiorentino, dirò in breve che il lomb. e venez. *cógoma*, legittimo rappresentante di cŭcŭma, penetrando in Toscana, avrebbe conservato l' *ó*; e lo stesso è da affermare per l' abruzz. *cókəmə* o il napol. *cócuma*. L' *u* e la doppia consonante troviamo invece (oltrecché nel genov. *cúcuma*, che ha accanto *cúguma*; *ú* < *ọ́* lat. volg.) nel marchigiano: *cuccoma* e *cuccomo* si ha nella Raccolta di voci romane e marchiane[13]), cfr. *cúcuma*, *cúccoma*, *cuccheme*, dati da Neumann Spallart, Ztschr. XXVIII, 484; e all' *u* arriva già la Romagna con *cugma*, acc. a *cócoma*, e più su Bologna, pur essa con *cugma*. Di nazione romanesca è certo il *cucumo*, di cui ci parla Bartolomeo Scappi, cuoco segreto di Papa Pio quinto, Opera, 10, e di cui ci dà pur la figura nelle Tavole annesse al terzo Libro[14]). Ma egli ha pure delle *cuogome* femminili, 121. Io dubito, senza volerlo per ora asserire con piena sicurezza, che il vocabolo toscano, e centrale in genere, sia di provenienza meridionale, siculo o calabrese; e che sia venuto di laggiù con l' *u*, con la doppia consonante, e probabilmente col genere maschile, che è proprio anche del sen. *cúccamo*. Ricordo il calabr. *cúcumu* o *cúcuma* (casalino-apriglianese, Vocabolario dell' Accattatis) ‚brocca di terra per attingere e conservar l' acqua', o *cúccuma* (Catanzaro e Monteleone) ‚boccaletto da bere acqua' (Scerbo), ‚brocca' (miei informatori). In siciliano è *cuccumu*, *cuncumu*, (con immistione di *conca*), *cuncumeddu* vaso di rame o altro metallo, da farvi bollir l' acqua; ramino, orciuolo, orcioletto. Non ho notizie abbastanza precise sul significato del vocabolo, e cioè sulla forma e l' uso del vaso che denomina, nei varii paesi; nondimeno sembra che il significato di ‚brocca' ecc. risponda bene a quello degli odierni vocaboli greci, *κουκουμάρα* orciolo, brocca, ecc. E se ora si hanno piuttosto dei derivati, *κουκοῦμι*, ecc., proprio il primitivo *κούκουμος* si trova nel greco bizantino, secondo Gustavo Meyer[15]) Direi dunque che nel settentrione si continuasse regolarmente il vocabolo latino (e anche più giù, se il napol. *cócuma* è indigeno); che nell' estrema Italia meridionale prendesse invece il sopravvento il latinismo greco, e che questo avanzandosi, venisse a mescolarsi variamente nel centro coi riflessi del primo, imponendogli di solito il suo *u* e il suo doppio *k*.

Dopo *cúccuma*, che ci ha indotti a così lungo discorso, rimangono ancora, con *kk*, *nácchera*, *pécchero*, *piccaro* e, aggiungiamo, *búcchero*. Sono esempi di poco valore. L'uno, *nácchera*, pe' primi secoli è registrato soltanto col noto significato di ‚sorta di cembalo', e va confrontato coll' a. fr. *nacaire*. È vocabolo orientale, e nulla vieta di credere che ci sia giunto con due *k*: cfr. sicil. *nnáccaru*. D' altra parte, forse ci fu anche una forma primitiva **naccája*, come fa sospettare, oltre al vocabolo francese, l' arc. *naccajuolo*[16]). Nel significato di ‚madreperla', se fosse recente, come parrebbe dal Vocabolario, potrebbe esserci venuto dalla Spagna; ma io lo conosco nel sec. XV, e cfr. il Ducange.

Neppure di *pécchero* è da darsi alcun pensiero. Ne citano un esempio del Redi: se fosse proprio così tardo, potrebbe riflettere direttamente la pronuncia dei soldati tedeschi. Infine, per *piccaro* e *búcchero*, anche più che per tutti i vocaboli finora esaminati, vale la ragione addotta in principio, che il toscano non può rendere un vero *k* fuorchè con *kk*. Di *piccaro* c' è un esempio del Buonarroti e si trova inoltre anche nel Malmantile, c. V, 77; i *buccheri* sono troppo famosi nella storia del costume dei sec. XVII e XVIII, perchè sia necessario discorrerne[17]).

Veniamo al *tt*. Anzitutto, *áttimo*, ben antico e ben diffuso in Toscana, dalla Tavola Ritonda senese alla Mea di Polito: è troppo chiaro che apparve come un derivato di *atto*. Poi, *cóttimo*; ma non c' è difficoltà di sorta ad attribuirgli un *tt* originario. Gli altri esempi non sono altrettanto facili; ma io non dubito di spiegare *legíttimo*, vocabolo dotto, col notarile *legiptimus*, contro il quale protestavano invano i grammatici o lessicografi medievali: „*legitimus* . . . scribitur per unum *t* et sine *p*; corripit enim antepenultimam", insegnava Giovanni da Genova[18]). La prima spinta veniva certo da *optimus*, ma contribuivano a confondere le menti i numerosi *-ct-* dei participii passati, aiutati da qualche esempio come *victima*; inoltre grecismi come *practica*. Ci s' aggiungevano le false etimologie. Un amico del Petrarca, Gabrio de' Zamorei, non aveva alcuno scrupolo di scrivere, ai primi albori del Rinascimento, che „recthorica dicitur a rectum et icos, quod est scientia recte loquendi"[19]); e *recthorice* scriveva il Boccaccio, come *blacterare*, *Pictagorici*, *ricthimus*, ecc. Non ci meraviglieremo dunque che *maritimus* sia stato scritto *marictimus* e pronunciato *marittimus* (come scrivevano *mictere* e pronunciavano *mittere*); e che simile sorte sia toccata ad *epíttima*, per *epítima* ἐπίθημα, col suo verbo *epittimare*: oggi *píttima*, che in Toscana significa spilorcio, e nel Veneto, dove è usitatissimo, anche ‚persona seccante, molesta'.

Del resto, per *píttima* potremmo anche tener conto del *h*, *epithema*; come dobbiamo tenerne conto per *cáttedra*, *cattedrále*, che accogliamo qui, ma starebbe altrettanto bene coi casi di raddoppiamento protonico:

chiesa cattedrale fu certo espressione di molto uso, e tale forma di vocabolo sta bene accanto a *cattólico* ed altri consimili. Ma, insomma, qualunque sia la dichiarazione da darsi dell' uno o dell' altro de' casi dubbii, essi perdono ogni importanza se si confrontino colla lunga schiera de' vocaboli, dove il *t* semplice è conservato: *totano*, *abrotano* (senese *abruotino*, *bruotino*), *scotano* sommacco, *serotino*, *setola*, *gretola*, *farchetola*, *botola*, *botolo*, *ciotola*, *scotola*, *fiotola*, *gomitolo*, *titolo*, *capitolo*, *mutilo*, *utero*, *selvatico* ecc., *simpatico*, *farnetico*, *politica*, *zotico*, *gotico*, *dispotico*, ecc.: cfr. Arch. glottol. it., XV, 382.

Del *p* raddoppiato, ci sarebbero due esempi, *cíppero* e *lúppolo*; due nomi di piante, dunque, ossia tali che potremmo a priori immaginarceli alterati per immistioni estranee: di fronte ad essi, *scapolo*, *crepolo*, *discepolo*, *zipolo*, *manipolo*, *manopola*, *popolo*, *casupola*, *scrupolo*, *cupola*, *vipera*, *trapano*, *sciapido*, *rapido*, *ripido*, *tiepido*, *lepido*, ecc., cfr. ib., 383.

Ma *lúppolo* è veramente *lupus*? Nel lucchese è *lǫpporo*, e il Pieri, Arch. glottol. it., XV, 374, dice che è forma più schietta; ma non pare che l' *o* aperto sia in perfetta regola, neppure tenendo conto delle molte deviazioni lucchesi. Nondimeno è certo che *lǫpporo* nel senso, dato dal Nieri, Vocabolario lucchese, di ‚rampino, cioè arnese di ferro con tre o quattro o rampe o uncini o raffi da ripescare le secchie cascate ne' pozzi', risponde a *lupo*, *lúpolo*. E quanto a *lǫpporo*, *lúppolo*, il Salvioni, nell' importante articolo A proposito di ‚amíś', Romania, XXIX. raccogliendo i riflessi che possiede l' Alta Italia di lupu-ortica, credette di poter asserire, a p. 556, che la derivazione di *lúppolo* da lupus „è fuor di dubbio, considerato anche che già il latino conosce lupus = *luppolo*"; e aggiunse che „a spiegarci il *-pp-* non occorrerà nemmeno di invocare delle basi germaniche (v. Kluge, s. *Hopfen*), ma basterà aver presente il § 267 del Meyer-Lübke, Ital. Gramm.", cioè quella parte propriamente di esso paragrafo, che qui stiamo discutendo. Io accetto senz' altro dal Salvioni il suo lupu-ortica, come equivalente a ‚luppolo-ortica', e riconosco che all' etimo latino dello stesso *lúppolo* ne viene una bella conferma; ma d' altra parte, incompetente come sono nella storia della diffusione delle piante, non trovo nulla da opporre all' Hehn (al quale il Kluge appunto rimanda), riguardo a tutto ciò che afferma contro l' identificazione del *lupus* pliniano col *lúppolo*. Anzitutto, di quello non sappiamo affatto che pianta si fosse; e del *luppolo* non abbiamo notizia in Europa prima del nono secolo, nè si può dubitare che in Italia venisse dal settentrione anche più tardi. Aggiungiamo che in Francia si chiama con nome tedesco, *houblon*, arc. *houbillon* (dall' oland. *hoppe hop*, secondo il Dict. Général), e che lo spagn. *hombrecillo* non deve essere altro che il latino mediev. *humulus*, di origine germanica anch' esso. C' è però

accanto *lúpulo*, ch'è il vocabolo che danno anche pel portoghese; ma il confronto con *lobo* non lascia dubbio che sia d'origine dotta. Io propenderei dunque a credere che parimenti fosse dotto il *lupo* dell'Alta Italia; che cioè, quando il vocabolo giunse dalla Germania a noi, col suo nome tedesco, *hop*, o in una forma latinizzata **hoppus*, **hoppulus*, i sapienti botanici e medici d'allora credessero di riconoscervi il pliniano *lupus*, anche per la somiglianza di suono, e *lupus* o *lupulus* venissero diffondendosi. Ma in Toscana rimase la traccia dell'origine tedesca nel *pp* di *lúppolo*, e, inoltre, nell'*o* del lucchese *lopporo*. A Città di Castello è invece *lúpolo*, e così, con un solo *p*, scrive il senese Mattioli, nei suoi citati Discorsi sopra Dioscoride[20]).

Forse più difficile è *lopporo* rampino; ma non mi pare dubbio che, riducendolo a questa forma, il popolo non avesse più coscienza della metafora originaria, ossia della sua relazione con *lupo*. Il che poteva certo avvenire anche se si diceva dapprima **lúporo*; ma si capirebbe forse meglio supponendo un **lopo* o **lóporo*, che sarebbe forma importata, una riduzione lucchese, per esempio, dell'emiliano *lof* (Caix, Studi, 389). Ma non avventuriamoci ad incerte e non necessarie congetture. Il popolo, dimenticando *lupo*, vide nel suo **lúporo* un vocabolo affine a *lopporo* luppolo, poichè senza dubbio quei tre uncini a tre punte che, attaccati per mezzo di asticelle ad un cerchio, pendono oscillando, possono ricordare la pianta del luppolo, coi suoi sarmenti lunghi e aspri e le foglie a tre punte che se ne dipartono.

Poco ho da dire su *cíppero*, vocabolo evidentemente dotto e de' più soggetti ad attrazioni estranee, poniamo di altri vocaboli e sdruccioli e piani con *-pp-*: dei primi ricordo *capperi*, *lappola*, *luppolo*, *grappolo*, *pippolo*. Pare si trovi con due *p* nel *Ricettario fiorentino*, e l'una e l'altra forma accoglie il Targioni Tozzetti, tanto nelle Istituzioni botaniche, II, 43 sgg., quanto nel Dizionario botanico italiano, ma non dice donde gli vengano, e pare cioè non gli vengano che dal Vocabolario. Il D[r] Gaetano Savi, nella sua Flora pisana[21]), I, 39 sgg., scrive *cípero*, benchè nell'Introduzione affermi d'essersi servito, quando esistevano, „dei nomi triviali della gente di Campagna". Anche il Mattioli ha solo *cipero*.

Riserbiamo *púppola* per momento più opportuno (p. seg.); e passiamo agli esempi di *dd*. Essi si riducono a *Sóddoma*, che il d'Ovidio ha rimesso in circolazione nel suo recente volume Nuovi studii danteschi: Il Purgatorio e il suo Preludio[22]), p. 205, 250.

Egli scrive però *sodomiti*, p. 510; ma è assai probabile che si debba partire invece da *soddomito*, per giungere a *Sóddoma*, e che cioè il raddoppiamento si debba all'analogia di *soddurre*, e in genere del prefisso sub-, tanto più che *sóddoma* era divenuto anche nome comune. Del resto, gli antichi stessi oscillavano fra il *d* semplice e il doppio.

Un altro vocabolo, che può aver esercitato direttamente la sua influenza su *Sóddoma sódd.* è *súddito*, del quale trovo la forma più schietta *sóddito* negli Statuti volgari de lo Spedale di S. Maria Vergine di Siena, scritti l'anno MCCCV[23]). Ma questo *súddito sódd.* è il solo esempio sicuro che l'italiano possegga di un *dd* nello sdrucciolo, non dipendente da un *-dd-* d'una parola piana (*cadde*: *caddero*, ecc.); cosicchè, invece di considerare col Meyer-Lübke *édima* come vocabolo semidotto pel scempiamento della doppia originaria, inclineremmo a crederlo popolare appunto per esso. Ma ne riparleremo.

E veniamo al *bb*: due esempi, *ábbaco* e *búbbola*; inoltre, un antico *cóbbola*. Ma il primo non è esempio genuino di sdrucciolo; esso dipende da *abbacare*, nel quale si ha il solito fenomeno del raddoppiamento analogico, sul tipo de' veri composti.

Il senese dice o diceva *álbaco albacare*, su altri *alb-* (*albero albagia*, ecc.); il lucch. *ambacare*.

Di *cóbbola* (*cóbola góbola*) afferma il Redi, Annotazioni al suo Bacco in Toscana, che son voci antiche; e tanto antiche dovettero parere agli Accademici della Crusca, al tempo della loro prima edizione, che interpretarono *gobola* in modo molto curioso: „proverbio, ribobolo o leggenda, lat. *adagium*", citando in prova un esempio di Giovanni Villani: „come dice il Provenzale in sua gobola". Poco dopo, il senese Adriano Politi, nel suo Dittionario Toscano, credette loro sulla parola, e scrisse: „Gobbola. Fior. per proverbio, lat. *adagium, parabola*". Spesso il Politi, quando dice fiorentina una voce, non fa che attestare tacitamente che non la conosce se non dalla Crusca. È necessario cercar una spiegazione pel *bb* d'un tale vocabolo? Caso mai, lo supporremo sorto in **cobbla*.

Di tutt'altro genere è *búbbola* upupa, col quale va unito *púppola*, Arch. glottol. it., XV, 380, che si sente anche nel territorio fiorentino. La spiegazione giusta fu già intravveduta dal Savi, Ornitologia toscana[24]), I, 183: „Il nome di *Bubbola* è stato dato a questo uccello a cagione del grido che manda in primavera. Stando nascosto dentro gli alberi, continuamente ripete *bu bu bu, bu bu*, con voce sonora e forte." Nondimeno, credo che l'onomatopeia sorgesse sul fondamento della base latina ūpŭpa *ūpŭpŭla, donde **púpula* e forse **búpula*. Altri nomi di questo uccello, chiaramente onomatopeici, raccolse il Giglioli, Avifauna italica[25]), 218 sg.: piem. *pupú*, lomb. *bubú*, a Tortona e Novi *bobó*; a tacere di quelli che rispondono meglio al nostro, valtell. *bübola*, parm. *bubla*, bellun. *bubola* (cfr. mil. *büba*, veron. *buba*, da **buva* *pūpa, con assimilazione), ancon. *bubola*, roman. *bubbola*. E ancora altri nomi consimili, dell'upupa, sono registrati dal Mistral, per gli odierni dialetti della Francia meridionale, *poupu pupu puput apuput* (anche catal. *puput*), *bobo*, ecc.; e altri dal Rolland, Faune popu-

laire de la France, *bouttboutt, boudboud, bouboutt, boubou, poupou*, ecc., dei quali già diede esatta dichiarazione lo Schuchardt, Ztschr. XV, 99. L'it. *búbbola* si collega dunque in qualche modo col verbo *bubbolare*, e un semplice derivato di questo è il sost. *búbboli* sonagli, Caix, Studi, 231. Per la consonante doppia si confrontino altre formazioni onomatopeiche, come *cuccú, chicchirichí*[26]).

Abbiamo ricordato *púppola*, fior., sen., col quale va il lomb. *puppola* (?), il romagn. *popla*. Si confronti il romagn. *popa* *pūppa, l'otr. *pupa*, il calabr. *púpita*; e si mettano di fronte a questi nomi con *pupp-* (o *pup-*), quelli con *putt-*, piem. *pütta*, nizz. *putega*. Certo l'upupa, che, come dice lo Schuchardt, in più luoghi è sembrata il tipo della sciocchezza, qui appare invece vezzeggiata col nome di ‚bambina', o canzonata come una ragazzina smorfiosa. Il Mistral interpreta *petugo betugo putego*, anzitutto ‚upupa', e poi ‚femme prétensieuse ou présomptueuse, pimbêche, pimpesouée'. Ma io credo assai probabile che il punto di partenza sia da cercare in una forma già molto antica, potremmo dire latina, pūpa pūppa, che si confonde con pūpa pūppa fanciulla; e accanto ad essa facilmente venne a collocarsi anche pūtta. Una terza forma *ūppa, che potrebb'essere semplice riduzione di upupa, non è meno bene rappresentata, poichè, insieme col fr. *huppe* (*dupe*), le appartengono *upego lupego loupego* ecc., dei dialetti meridionali della Francia, il piem. *üpia*, il rover. *lupietta*, il trident. *lupia*, il napol. *úppeca lúppeca*. Anch'essa giovò al *pp*.

Dopo ciò, credo appena necessario ricordare quanto sieno numerosi i *b* semplici: anzitutto la serie, non popolare ma significativa, *-ábile -ébile -íbile*, e poi *cábala sciábola Bóboli* il giardino reale di Firenze, *ribóbolo giúbilo líbero ébano súbito*, ecc. Non solo, ma da porre a riscontro con *édima*, c'è *sábato* (cfr. *abáte*), e da dimenticare non è nemmeno *cábala*.

Ancora una consonante sorda, *f*. Un unico esempio di *ff*, *zéffiro*, che oscilla sempre negli scrittori tra *ff* e *f* semplice, e ha di contro *Lucifero, fruttifero*, ecc., *Cristoforo bufalo -olo zufolo Stefano cofano garofano orefice*, ecc. Non oso ricordare che ha *ph*; nè che è frequente il diminutivo *zeffiretto*; ma bensì che su un vocabolo dotto come questo, potevano esercitare la loro attrazione anche le numerose parole piane con *-ff-*, di fronte alle quali mancano quasi affatto quelle con un *f* solo.

Di *r*, certo nessuno pensa che in italiano raddoppi spontaneamente; e *parroco*, qual che ne sia la ragione, deve aver portato seco un *rr*, fin dal periodo più antico, nelle varie lingue romanze. È *parrochia* già nei vecchi Glossarii, CGL. VII, 49 (e anche in qualche manoscritto di Gregorio di Tours, v. Bonnet, 159 n., 163, 223); *parróquia párroco* in spagnuolo, e così pure trovasi il *rr* in sardo, in genovese (*páreku* da *parr-*) e nei dialetti italiani in genere, nell'antico francese e proven-

zale, e in dialetti francesi moderni: cfr. Schuchardt, Ztschr. XI, 499, per *parrofia* e simili. Se Dante scrisse, o se altri scrisse, *paroffia*, è molto probabile che il *r* semplice si debba alla dissimilazione di due gruppi di doppie; fenomeno del quale parleremo in altro articolo. Ma il Vandelli, nell' edizione illustrata Alinari, ha adottato *parroffia*.

I soli casi, ne' quali paia possibile che il raddoppiamento avvenisse per motivi fonetici, sono quelli di *ll*: i noti *éllera cóllera* (arc. *éllora cóllora*), e *tollero*. In ogni altro caso il *l* rimane intatto nello sdrucciolo, *valico basilico bilico S. Quilico astrologo folaga salice accolito validó Gerolamo*, ecc. ecc.; anzi *pállido* nell' antica nostra lingua è sempre scritto *palido* (ma sarà sul tipo *validó*, come *álido* da *arido*, e cfr. *S. Quílico*). Bisognerebbe dunque supporre un fenomeno speciale, soltanto per *l-r*, cioè uno speciale processo dissimilativo, pel quale *l*, seguito da *r*, raddoppiasse. E il fatto per sè non avrebbe nulla di strano; ma duole doversi contentare di così pochi esempi e inoltre così incerti. Poichè *collera* e *tollero* non sono casi schietti di sdrucciolo, dipendendo da *incollerirsi* (arc. *incollorirsi*) e *tollerare*; e questo è troppo affine a *tollere* (rimasto intatto nell' ant. senese *tóllare*)[27]), perchè non sia lecito il sospetto che ne abbia preso qualcosa ad imprestito. Si veda per qualche *tollerare* nei manoscritti di Gregorio di Tours, il Bonnet p. 159 n., e pei manoscritti di Gregorio Magno il Sepulcri, Studi Medievali, I, 208. Quanto ad *ellera*, anche in napoletano suona *éllera léllera*. Il genovese ha *lẹlwa*, che dovrebbe risalire a *lélluṛa*; ma, se è verissimo che un *l* semplice intervocalico si muta sempre in *ṛ* e poi cade, ci rimane però il dubbio che in *lélụṛa* si conservasse intatto per dissimilazione; e in tal caso non sarebbe stato esposto ad altra mutazione e *lélwa* equivarrebbe a *lẹleṛa*. Lo stesso dicasi per *kölye*, macchie rossastre del volto, rossori, da *collere*, Arch. glottol. it., XVI 118; infine per *sélow* sedano. Ci ritorneremo ancora, forse meglio preparati, a p. 15.

Un esempio altrettanto difficile è l' unico di *mm*, *fémmina*, ed io stesso non dubito che sia un vero caso di raddoppiamento. Eppure, è il solo; poichè *cómmodo*, così spesso e volentieri citato dal Meyer-Lübke, non soltanto aveva *mm* in latino, ma lo ha perduto, almeno a Firenze e nei dialetti occidentali, poichè non si dice altro che *cómodo* (*cómido*). E inoltre grande è l' esercito degli *m* semplici conservati intatti, *semola temolo prezzemolo racimolo camera vomere cocomero domine gomena stomaco pomice cimice gomito vomito amido timido*, ecc.

Non credo che a difendere o spiegare *femmina* venga in mente ad alcuno di ricordare o *fummo* fūmus, o il raddoppiamento della 1ª plurale dei perfetti e condizionali, *amammo*, *ameremmo*, ecc.; nondimeno sarà bene toccarne. Difficile è *fummo fummare*, col quale metteremo insieme *presummere*, fiorentinismo che ancora ai tempi del Salviati era deriso

dagli altri popoli di Toscana, cfr. Avvertimenti I, 129 e 225. Io penso che *fumma* si sia accostato a *consumma* (fusione esso stesso di consūmit e consŭmmat), e che somigliante origine abbia avuto *presummere*. Cfr. Bullettino d. Società dant. ital., III, 109, Arch. glottol. it., XII, 120.

Quanto a quelle prime plurali, è noto che il senese le conservò molto a lungo colla consonante scempia, Hirsch, Ztschr. X, 418; e, per esempio, Scipione Bargagli, nel suo Turamino (1602), scriveva ancora *sentimo* 1, *apprendemo* 7, *accennamo* 9, ecc. I dialetti centrali e occidentali raddoppiarono invece assai presto, e già nei Frammenti fiorentini del 1211 si trova la doppia, *levammo* l. 10, 19, *prestammo* 18, *demmo* 3, *tollemmo* 288, ecc. Che a l. 207 si abbia *rascionamo* ha poca importanza, perchè lo scrivere *m* semplice per *mm* era uso comune. Scomparve dunque affatto fin d'allora la forma originaria? Appunto codesta incertezza dell'ortografia ci vieta di rispondere sì o no senza scrupoli, o almeno io finora non son riuscito a dissipare tutti i miei dubbi; ma propendo a credere che neppure nel sec. XIV fossero del tutto abbandonante le forme con *m* semplice. Lasciamo correre, per ora[28]). Il Meyer-Lübke, naturalmente, nelle sue varie Grammatiche dovette cercare una spiegazione di quella strana doppia, e dopo avere, in un primo tentativo (Gramm. it., traduz., p. 209), indicato come punto di partenza **legĭmus*, con *i* breve, scontento certo di questa singolare intromissione della quantità latina nella fonetica italiana, provò una seconda via (Grundriss, I², 688), movendo da *vendiĕdĭmo*, che sarebbe, per conguagliare il suo accento alle altre forme, divenuto *ven(die)dĕmo*, cioè *vendemmo*. Neppure per questa via è possibile giungere allo scopo. La spiegazione del doppio *m* è un'altra, e semplicissima: si diceva *cantăsti cantŏ cantăste cantărono*, ma *cantămo;* e *temĕtti temĕsti* ecc., *temĕttero*, ma *temĕmo*: la brevità delle vocali nelle altre persone indusse ad abbreviare anche la vocale di *amămo temĕmo sentĭmo* e s'ebbe *amammo tememmo sentimmo* (*ameremmo*, ecc.).

Ritornando a *fémmina*, non restano che due vie d'uscita: o estrarlo dai derivati *femminile -no, femmineo, femminuccia*, — e non si può senza qualche apparenza di sforzo artificioso —, o supporlo importato nel fiorentino dai dialetti contermini. Anche di *femina* però, come di *amámo* ecc., dubito che durasse abbastanza a lungo in città[29]), e si potrebbe perfino imaginare che, sia l'introduzione sia il trionfo di *femmina*, fossero in qualche modo determinati dall'oscillazione tra *amámo* e *amámmo*, e dal trionfo del secondo.

Che gli altri dialetti toscani non sieno in tutto d'accordo col fiorentino nel trattamento della consonante postonica degli sdruccioli, si può riconoscere anche con un rapido esame; ma le differenze riguardano soltanto una o due delle consonanti sonore. Lascio quasi da parte

l' aretino, ma nelle sorde neppur esso s' allontana dagli altri dialetti. Il suo *mę́cana* macchina (o, in città e fra le persone colte, *máchina*, come a Città di Castello) non differisce dal lucch. *máina*[30]); benchè possano avere significato diverso l' uno dall' altro, e cioè il primo possa rammentarci che, dove non s' aspira il *k*, del raddoppiamento non c' era bisogno; e il secondo, che, neppur dove il *k* s' aspira, era proprio necessario che si tentasse lo sforzo per mantenere intatto il suono della gutturale latina. Insieme con *máchina* può andare il sen. *cátedra* (Politi, ecc.), che agli scrittori senesi, anche ai fiorentineggianti, come quel piccolo grammatico di Diomede Borghesi, doveva parer lecito per la sua conformità col latino[31]).

Nessuna importanza è da attribuire a qualche esempio contrario, come il lucch. *tittolo*.

Per il *f*, il senese ha o aveva, insieme con *zeffiro* — che il Politi registra senza osservazioni, e quindi non doveva sembrargli alieno dal suo dialetto — anche *ciúffilo* o *zúffilo* zufolo, *zuffilare*, d' accordo col lucchese *zúffilo súffilo* ecc. Lo attribuiremo alle forme arizotoniche. Ma lo stesso Politi, che pur ci dà per senese *búfalo*, contrapponendolo al fior. *búfolo*, e *garófano*, di contro al fior. *gróf ano*, (inoltre *ráfano*, senza osservazioni), attesta esplicitamente per senese *góffano* forzierino, e per fiorentino *cofano*; e *coffanetto* è nella Tavola Ritonda Polidori, *goffani goffanuccio*, spesso, nell' importante inventario pubblicato da Curzio Mazzi, La Casa di Maestro Bartolo di Tura (1483)[32]). Oggi a Firenze non s' usa quasi altro che il diminutivo *cofanetto*. Il raddoppiamento senese non avrà forse che le stesse ragioni di analogia generica, colle quali abbiamo spiegato *zéffiro*; ma non mi stupirei se il popolo avesse raccostato bizzarramente il suo vocabolo a *goffo*. In Piemonte *drolu com' ün cofu*, e a Genova *mattu kumme na cuffa* (cesta), sono frasi che possono metterci sulla strada per intendere codesto supposto raccostamento. Si potrebbe anche pensare proprio a *coffa* cesta, sicil., calabr., *cuffa* genov., ecc.; ma non so se in Toscana sia mai esistita tale forma.

Meritano appena d' essere rammentate le storpiature *spacéffico* pacifico, del pisano, *gioáffico* geografico, detto scherzosamente nel lucchese.

Per il *b*, a tacere degli aretini *abbaca* abita, *abboto* abito, *soprabbeto*, *debboto* debito, *'ndebbetę́to* indebitato, *sciubboto* o *subbeto* raccolti dal Pieri[33]), ci sono i senesi *dúbbito dubbitare* ecc., Turamino 2, 4, ecc., probabilmente *giubbilo giubbilare*, che il Gigli registra nella sua Raccolta di tutte le voci italiane di buon'uso[34]), insieme con *giúbilo*, *giubilare* (ma solo *giubbileo*): è però usato anche dai fiorentini; *subbito* e *sabbato*, sulla cui senesità tutti s' accordano. Ma non sono esempi caratteristici di Siena; e almeno *sábbato subbito*, insieme con

líbbero, sono del territorio pistoiese, *súbbito dúbbito líbbero* del pisano, *súbbito*, *Dio líbberi*, insieme con *debbito indebbitato*, *debbole*, *nobbile*, *tribbolo*, del lucchese. Naturalmente *sábbato* avrà conservato la doppia originaria; degli altri, una parte si devono alle forme arizotoniche; *débbito* va con *debbo*, *dúbbito* con *dubbio*; ma sembra difficile togliere importanza a tutti gli esempi, o se questo si può forse osare pel senese (intorno al quale però non siamo abbastanza informati), il lucchese oppone una resistenza quasi invincibile. Forse, almeno per Lucca, il meglio sarà riconoscere che v' esiste un' oscillazione fra la semplice e la doppia, oscillazione che può essersi propagata dai paesi finitimi. Per es., il Pieri ci dà, per la Versilia, oltre ai comuni *subbito debbito libbero nobbile*, e oltre a *sabbeto*, anche *Amabbile*, *possibbile*, *terribbile*, che non pare lascino luogo a dubbi: Ztschr. XXVIII, 170, 163. E d' altra parte, mi sembra certo che dalla Versilia, il paese di *rabba* rapa, vengano al lucchese gli strani *tiebbito* tiepido e *niebbita* nepitella.

Del *n*, lasciando stare gli aretini *annama -ema*, *Domennaca*, *arsenneco annetra*, *manneca*, *scumunneco*, non abbiano esempii di raddoppiamento, o che paiano attestare un antico raddoppiamento, fuorchè dove segua un *r*: qualche antico caso di *cénnare*, nel senese, Hirsch, Ztsch. IX, 535, 557, a cui risponde l' odierno *cẹndare*, almeno nel contado (ma *sẹnaro* sedano); *céndere* nel montalese; *cẹndere tẹndero* nel pisano; e più riccamente, nel lucchese, *céndora téndoro séndoro* acc. a *sénnero* (e a *sénaro*), senza dubbio anche *belléndora* farfalla, da *balēnula, cfr. Ztschr. XXX, 296, s. *biéndola*; inoltre *Capándori*, Arch. glottol. it., XII, 120.

Infine, *m*: senese *sémbola sembolello*, *bómbaro* vomere e *bómbere*, inoltre *gómbito rómbice*. È notevole che il Politi, benchè dia per senesi *sembola* e *rombice*, e per comune *gombito*, affermi che *bombero* sia fiorentino, e senese *bomaro*, come *cocomaro*. Egli ha poi senza osservazioni *gramola stomaco vomito*, *femmina*. Ma *stomboco* è aretino (*stombeco* cortonese), e così *cimbece* cimice. — Nel Montale, *cammera* (*camberata* Mea di Polito 72), *cocommero* e *cocombero*, cfr. *rembolá* remorari, ma *gómere*; *gombito* gomito, *rigombita* vomita, *stombaco*.

Finalmente, nel pisano, *sembola*, *cambera*, *coombero*; *gombito*, *stombaco*; e nel lucchese *sembola grambola*, *cambora coombaro tomburo* tumulo *Lammari* e *Lambari*, Arch. glottol. it., XII, 120 (nella Versilia anche *patrosembolo* o *presembolo* prezzemolo, *gombera* vomere); *gombito* gomito *rigombita stombaco rombice*.

Riassumiamo e concludiamo. Che *femmina* potesse venire dai dialetti vicini, non è dunque difficile; poichè accanto al tipo, al quale è pur molto affine, con *mm-r* (*mb-r*) da *m-r*, c' è in essi l' altro di *gombito stombaco*, ecc. Il primo, inoltre, giunge fino alle porte di Firenze, e *bómbere* vedemmo già esser considerato fiorentino dal Politi, e lo ritro-

viamo nel Cecco da Varlungo del Baldovini, ott. 10, dove il Marrini annota che „i villani per simil guisa da *vomito* hanno fatto *gombito*, . . . e *cocombero* per *cocomero* ecc.“, e che *bombere* fu adoperato anche dal nostro — già rammentato — Alessandro Allegri, „nel Capitolo, in cui descrive il luogo detto la *Golpaia*“[35]). Forse lo adoperò come un' allusione contadinesca, forse venne proprio dal contado; ma poi, oltre tutto, bisogna pur osservare che *bómbere*, col suo *b* iniziale, è un esempio sui generis. Confermiamo dunque che il fiorentino, nonostante tutto, dopo accettato *femmina*, non si spinse più in là. Nei vocabolarii si troveranno esempi di *gombito* gomito, ma sono tutti d' autori non fiorentini, a cominciar dal Boccaccio e a finire col Bracciolini. Lo stesso direi per *gómbina* ‚quel cuojo con che si congiunge la vetta del coreggiato col manico', il qual vocabolo a me parrebbe da unire con *gómena*; ma gli esempi son rari, e poi, anche se fossero molti, è naturale che le voci dei contadini s' imparino dai contadini. Finalmente ricorderò, che *sgominare sgómina* ha nel Vocabolario accanto anche la forma *sgombinare*, con un esempio d' un manoscritto di Giovanni Villani; e che nelle Note al Malmantile, c. VII, ott. 89, lo *sgómina* del Lippi è commentato così: „Si dice anche *sgombinare* (contrario di *combinare*, che è ‚accoppiare, unire'), ecc.“. Quel *si dice* vorrebbe dire, o pare, che il vocabolo era vivo pur in codesta forma; ma insomma la sua spiegazione è quella già intravveduta dal Minucci: fu attratto da *combinare*, forse anche da *sgomberare*.

Passando alle altre consonanti, abbiamo qualchecosa da osservare o da aggiungere soprattutto per il *n* e il *l*. Posto che del *n* si trovano esempi di raddoppiamento solo quando sia seguito da *r*, e ammettendo che la fase anteriore di *céndere* sia *cennere*, si dovrà omai sospettare nel *ll-r* di *éllera cóllera* un fenomeno in qualche modo analogo, sebbene probabilmente più diffuso e più antico. Il napoletano, che dice, come il toscano, *ellera*, ha inoltre *cénnere*, ma per contro *máneco*. In tal caso anche le forme genovesi, da noi ricordate, come *lẹ́lwa*, potrebbero bene ridursi a *lẹ́lluṛa* ecc.; e non solo non farebbe difficoltà, ma riuscirebbe opportunissimo lo spiegare l' od. genov. *sẹ́nye*, anter. *sẹ́neṛe* cenere, come **sénneṛe* (di fronte a *máṅnegu* manico, da *mánegu*, Arch. glottol. it., XVI, 352)[36]). Insomma, non si tratta più di fenomeni esclusivamente toscani.

Per ciò che riguarda il puro toscano, il *n* ci riconduce a sospettare piuttosto di scempiamenti che di raddoppiamenti. Se *sábato cábala* sono soltanto del fiorentino e dei dialetti occidentali, *édima* fu comune a tutta la Toscana, e si trova non meno in Matasala che negli Statuti pisani: così è comune *cánapa*, sen. *canape* (Politi), lucch. *canipe -a*. Nel mezzogiorno il doppio *n* pare attestato, napol. *cannavo*, a Maglie *cannuma*, a Campobasso *cannavọ́une*, calabr. sicil. *cannavu*; e questo rende più

facile sottrarsi alla tentazione di porre un *canape già latino, nonostante il rum. *cînepă*. Il toscano, si noti, non possiede *n* doppi in sdrucciola, se si eccettuino i casi veduti dianzi di *-n-r*, e inoltre i vocaboli che hanno *nn* anche nel primitivo parossitono: *affanna affannano*, ecc., *tiranno tirannico*. Significativa mi pare anche la dissimilazione fiorentina *cánido*, per *candido*.

Non so se con *cánape* devo porre anche un esempio di *r*, *cárico*. Gli altri scempiamenti non sono in tutto spontanei, e *cómodo* (nel Turamino *commodo commodità*, 6, 7, 29) ha probabilmente perduto un *m* nelle forme dove c' era un' altra doppia, *accómodo* (*accomodare*); il che si potrebbe forse, benchè non credo ce ne sia stretto bisogno, far valere anche per *édima*, come se fosse sorto nella frequente unione *meżż-édima* mercoledì. Devo aggiungere anche *pellética?* Infine, non dubito di *eśśággera*, divenuto *eśśágera* e poi *eśagera*; ma non è caso schietto di sdrucciolo[37]).

Un fenomeno spontaneo di scempiamento, proprio di tutta la Toscana, è la riduzione di *š* a *ć*, colla quale avremo esaurito il nostro argomento. In certo modo, lo *š* è la doppia, alla quale risponde, come sua semplice, il *ć* fricativo toscano: *lăšo* lascio, ma *păće*. Ora, nello sdrucciolo, dove il toscano pronuncia la vocale accentata breve, e senza raddoppiare la consonante che segue (*cĕnere ămido stĭtico*), può ben stare il *ć*; e se proprio si sostituisce in alcuni casi allo *š* anteriore, sarà una nuova prova che nello sdrucciolo il toscano schietto ama poco le doppie. Ma il solo esempio comune e ben conservato è *fiọ́cina* f[l]ŭscina[38]): forse anche perchè il dittongo rendeva più lunga la sillaba? Del senese è *súcina* (Politi, ecc.), dall'attestato *súscina*, e *súcena* è o fu dell' aretino. Nell' ant. lucchese troviamo *ácino*, acc. ad *áscino*, che vive in qualche parte, Arch. glottol. it., XVI, 430. Importanti ancora, benchè non sieno schietti esempi di sdrucciolo, il mod. lucch. *strácina* (*stracinare stracinoni*), al quale il senese rispondeva con *tracicare -cicato -ciconi* (Vocabolarietto magliabechiano del sec. XVII); *risúcita* (*risucitare*, ecc.), e infine *vícita* (*vicitare* ecc.), da *víscita*, così frequenti nell' antica lingua, in testi d' ogni provincia, che mi risparmio gli esempi[39]). E forse non sono i soli, ma qualche altro ci è nascosto dalle tenebre che ne oscurano l' etimologia. L' ant. *bucicare*, per dirne uno, deve mettersi in relazione col *buscicare* della Versilia, Ztschr. XXVIII, 178?[40]) La tentazione è grande.

Così la nostra rassegna è finita con un fenomeno in cui tutta la Toscana è concorde; e troppo discordi non sono mai le sue varie province. Ma sempre, dove il fiorentino si dilunga dagli altri dialetti, l' opera sua è opera di gelosa conservazione dell' originario tipo latino.

Note.

1) Il mio articolo doveva comprendere lo studio anche dei raddoppiamenti (e, quindi, degli scempiamenti) protonici; ma per giungere in tempo, ho dovuto ridurre il poco a pochissimo, pubblicando solo la seconda parte, che può stare da sè.

2) Grundriss I¹, p. 535; I², p. 682. Si confronti l'Italienische Grammatik (Lipsia, 1890), p. 153 sg., e la riduzione italiana ‚con aggiunte dell' Autore' (Torino, 1901), p. 127. Cito anzitutto il Grundriss, perchè la seconda edizione essendo del 1904, rappresenta come l' ultima espressione del pensiero del Meyer-Lübke; ma un accenno di critica si trova soltanto nell' Italienische Grammatik e nella sua traduzione; dove è detto che a porre quella regola del raddoppiamento s' incontrano gravi difficoltà: così, *bubbola* *[u]pupula avrebbe dovuto dar **búvola*, e può essere che da questo si venisse a **búbola*, per assimilazione, e infine a *búbbola*, „perchè l' italiano non ha mai *b* scempia fra vocali (almeno in voci d' origine popolare). Analogamente *macchina* deve il nesso *kk* all' influenza di altri *kk* (*toccare*, ecc.). — Ma perchè, come in *commodo* e *femmina*, non si aggemina la *m* anche in *ἄμυλον ámido*, homines *uómini*, thyminu *tímolo* ecc.?"

3) Nell' articolo intitolato Dei raddoppiamenti postonici, negli Studi di filol. romanza, I, 407 sgg.

4) Cfr. Pieri, Ztschr. XXX, 299; ma non credo che *fiaccola* si spieghi bene da *falcola*. Questo è nella Crusca con esempi piuttosto tardi, ma si trova già nell'Inventario dello spedale di S. Maria della Scala in Poggibonsi (Maggio 1455), ed. da Curzio Mazzi nella Miscellanea Storica della Valdelsa, III, fasc. 1 (1895): „uno dopiero vechio e tristo drentouj vno pezuolo dj falchola", e, mentre *fiaccola* è propriamente la taeda, di pino, *falcola* pare significhi soltanto la torcia di cera. Da **faclula*? Ma non è chiaro, e può essere che si risalga ad una forma molto antica *falca, come per il sardo meridionale pose il Nigra, Arch. glottol. it., XV, 486; il quale *falca poi farebbe quasi pensare a un *fáluca *fálica da fácula.

5) In Notices et Extraits des Manuscrits de la Bibl. Impér. et autres Bibl., t. XXII, p.e 2a (Parigi, 1868): vedi le pp. 142 sg., 533 sg.

6) Le mie osservazioni personali sono confermate, per es., dal Nuovo Vocabolario metodico della Lingua italiana di Pietro Fanfani e Giuseppe Frizzi, P. I, Vocabolario domestico ecc. (Milano, Paolo Carrara, 1883): a p. 591, s. *cúccuma*, è detto: „Vive in qualche luogo della Toscana e fuori, come in Lombardia; ma non a Firenze, ove *bricco* ne tiene le veci".

7) Si veda pure il Cherubini, Vocabolario milanese-it., s. *cógoma*. Ma egli, toccando appunto del Vocabolario di Padova, dove furono accolte e *cuccuma* e *cogoma*, dice che la seconda è voce veneziana, e la prima „bolognese e romanesca".

8) Cito l' ediz. Rime e Prose di Alessandro Allegri, Accademico fiorentino; Amsterdam, 1754. V. a p. 78. Ma, almeno qui, l' edizione di Crusca (Verona, 1595) è identica in ogni minima particolarità. Ho corretto la strana punteggiatura, mettendo virgola dopo il primo verso, togliendo la virgola dopo il secondo e il punto dopo il terzo, sostituendo una virgola al punto e virgola dopo il quarto. Si potrebbe, a dire il vero, star più vicini alla pun-

teggiatura dell' edizione, intendendo ‚e come il malato va dal letto ecc. a vomitare l' indigesta cuccuma, per varii mezzi ecc., così il cortigiano — che dentro ha chi la pesta — sfoga segretamente, ecc.'. Ma sarebbe assai più difficile spiegarsi la *cuccuma*, come spero apparirà dal mio ragionamento.

9) Pietro Andrea Matthioli, medico sanese, Discorsi sopra Dioscoride. Cito l' ediz. di Venezia, Eredi di Vincenzo Valgrisi, 1573. V. a p. 27.

10. Venezia, Sessa, 1602; a p. 132, trattando del *cipero*.

11. Stampate a Firenze, coi tipi di M. Cellini e C., 1864 (estr. dal Giornale fiorentino La Gioventú, vol. V e VI).

12) Vedi Bianchi, Arch. glottol. it., X, 310, 312, Pieri, ib. Suppl. V, 145, Avogaro, Appunti di toponomastica veronese (Verona, 1901), p. 45, Olivieri, Studi sulla toponomastica veneta, in Studi glottol. it., III, 165. In sardo *cúccuru* cocuzzolo, nuca, colmo, vetta; *cuccureddu* collinetta. — Aggiungo qui un' osservazione, un pò dubbia, sul suffisso di *cuccuma* vetta. Non avrà nessuna relazione coll'-*ĭma* di cui ci sono traccie in altre parole, relative a configurazioni locali? Nella Liguria c' è un villaggio *Péntema*, e dal Crocioni, La Toponomastica di Velletri (estr. dal Bollettino d. Società geografica it., fasc. VIII, 1901), p. 23, è ricordato *Pentimikki*, come un derivato di *pèndima*, che nel dialetto vale ‚terreno in pendio, specie sulle rive dei laghi': forme più antiche *pentima* e *pentoma*. In sardo *péntuma* vale: ‚grotta, spelonca' o simile. In fondo, potrebb' essere il suff. -ĭmus -ŭmus latino, e *pent-* si potrebbe ridurre a pendit-, o insomma è certo da collegare con pend-. Con *cuccuma* sembra da unire il *Cúcomo* rimasto oscuro al Pieri, loc. cit., 204; ma non vorrei dir lo stesso di *Cọcomo*, ib. 202. Cfr. negli Appunti lessicali e toponomastici, pubblicati a liberi intervalli da Tito Zanardelli, Seconda Puntata (Bologna, Zanichelli, 1901), un articolo dello Zanardelli medesimo, Suffisso d'origine ligure in *-mo -ma*, nelle voci *Balma, Calmus* ed altre, ove è già qualche parola su *Péntema* e *Cúcomo*, pp. 31, 33, e ove pel suff. *-ima* è ricordato anche il *Gentima* del Pieri, 206, insieme con altro. — Pare che ci sia o che ci fosse anche un toscano *cocca* cima.

13) Osimo, 1768.

14) Ristampa di Venezia, Alessandro Vecchi, 1605.

15) Neugriechische Studien III, 34. Nei Sitzungsber. dell' Accademia di Vienna, vol. CXXXII (1895). — Probabilmente sono da ricordar qui il piem. *cocomar*, franc. mer. *coucoumar*, donde il fr. letter. *coquemar*, e v. inoltre Körting[2] s. cucuma.

16) Cfr. *civaja : civajuolo*. Diversamente il Salvioni, Arch. glottol. it., XVI, 222, che vuole *naccajuolo* fatto alla buona da *nácchera*, suppergiù come *senseria* da *sensale*. Ma cfr. genov. *sensâ : sensáya*, e ci fu pure, almeno a Siena, *sensaio*.

17) Ricorderò solo, perchè meno noto all' estero che in Italia, il poemetto di Lorenzo Bellini, La Bucchereide, oltre alla sua Cicalata per servir di proemio alla Bucchereide, recitata nell' Accademia della Crusca per lo stravizzo del dì 13 settembre dell' anno 1699. Il tutto è ristampato nell' edizioncina della Biblioteca rara Daelli, Milano, 1863, insieme con la Prefazione degli Editori fiorentini del 1729. Questa Prefazione è una lunga e interessante esposizione e descrizione dei buccheri, della loro storia, uso, pro-

venienza, e certo ne avrebbe tratto vantaggio il Morel Fatio, se l'avesse conosciuta, mentre scriveva il suo articoletto Comer barro (Mélanges de Philologie romane dédiés a Carl Wahlund, 7 janvier 1896, Macon, Protat frères: v. pp. 41—49). Vi avrebbe per es. trovato notizie anche sui *búcaros*. „que llaman de la Maya".

18) Cfr. Rajna, De Vulg. Eloquentia (ed. major), p. CLXXXII.

19) Vedi Marco Vattasso, Del Petrarca e di alcuni suoi amici, Roma, tipografia Vaticana, 1904 (nella Collezione Studi e testi, n. 14), a p. 49 n.

20) A p. 757. Noterò che nemmeno il Mattioli è del tutto persuaso che il *lúppolo* sia il *lupus salictarius* di Plinio: „quantunque sia ai tempi nostri per l'uso della medicina molto stimato, e necessario, nientedimeno non se ne ritrova mentione alcuna appresso à Dioscoride, Galeno, e gli altri antichi Greci. Benchè corsivamente chiamandolo *Lupo salictario* (cosi si credono alcuni) ne facesse mentione Plinio tra quelle piante, che nascono per loro stesse, e che sono in uso per li cibi . . ." Continua dicendo che si coltiva „nei campi con grandissima diligenza in Germania, Boemia, Polonia, e altri luoghi Settentrionali per farne la Cervosa". Da questi passi si capisce pure come il *luppolo*, essendo in grande favore nelle farmacie, dovesse avere anche nel popolo il suo nome dotto.

21) Pisa, 1798.

22) Milano, Hoepli, 1906.

23) Pubblicati da Luciano Banchi, 2ª ed.; Siena, 1864 (vol. I della Piccola Antologia senese dall'edito e dall'inedito).

24) Pisa, Nistri, 1827.

25) Firenze, Le Monnier, 1886.

26) Lascerò stare le *búbbole*, specie di funghi, l'*agaricus bulbosus* dei botanici, buono da mangiare, e l'*ag. stramineus*, non buono; ma dovrebbero essere strette parenti di questi funghi, almeno dei peggiori, le *búbbole* che soglion *vendere* i furbi ai meno furbi. Che è occupazione non molto diversa dal *piantar carote*. Può essere però che il nome del fungo sia la stessa cosa che *búbbolo*, sonaglio rotondo, e si capirebbe pure che al modo stesso sieno state chiamate, almeno nel lucchese, *búbbole* le ‚gallozzole di quercia'. A Lucca, secondo il Nieri, dicono invece *bǫ́bbole* le coccole di cipresso, che coi *bubboli* hanno somiglianza cosi grande; ma vi sarà nuovo intrecciamento con *cǫ́ccole*.

27) Cfr. *tollemmo* nei Frammenti fiorentini del 1211, Crestomazia Monaci, fasc. I, p. 26, l. 288. Ma non me ne fiderei del tutto.

28) Almeno un esempio. Mentre anche l'aretino e nomade Petrarca usava raddoppiare, Domenico da Prato, tra il finire del Sec. XIV e il cominciare del XV, rimava *lasamo : ramo, agiugnemo : pieno*, v. Il Paradiso degli Alberti, pubblicato dal Wesselofsky, Bologna, 1867; vol. III, 122, 157; e sempre, nella prosa di Domenico, si trova con un solo *m*, *lasamo, sentimo*. Più singolare è che il Borghini, Ricordi intorno alla sua vita (pubblicati di sull'autografo dal Manni e di sulla stampa del Manni negli Opuscoli inediti o rari di classici e approvati scrittori, Tomo primo; Firenze, Società poligrafica italiana, 1845; pp. 3—12) scriva sempre *fumo* per *fummo*, *andamo, passamo, tornamo, consumamo, conducemo, stemo, potemo*, ecc. Vedi anche la sua Ruscelleide, pubblicato da C. Arlia, Città di Castello, Lapi, 1898—99 (nella Collezione di ‚Opuscoli danteschi' ined. o rari diretta da G. L. Passerini, numm. 57—60):

noi cademo I, 17 (*vorremmo* 19). Forse erano in parte imitazioni dell'antica grafia.

29) La ricerca è resa più difficile dall'incertezza in cui si rimane sempre se *femina* non sia latinismo, per esempio nei codici autografi del Boccaccio; e come escludere che sia tale anche un *feminella* del Borghini, Ruscelleide I, 40? Uno dei lessicografi del cinquecento, Francesco Sansovino, nella sua Ortografia delle voci della lingua nostra o vero Dittionario volgare et latino, Nel quale s'impara a scriuer correttamente ogni parola, ecc. (Venezia, F. Sansovino, 1568), mentre, dove insegna a scrivere *caminare, commodo,* osserva che però alcuni adoperano *camminare, comodo,* a proposito di *femina* tace affatto della pronuncia o grafia con due *m*, che pur doveva conoscere.

30) Non mi persuade la diversa spiegazione del Salvioni, Arch. glottol. it., XVI, 453.

31) Per es. il Borghesi, Lettere discorsive (ed. di Roma, 1701), p. 358: „La catedra insolita del tosco linguaggio."

32) Estr. dal Bullettino senese di St. patria, anni III e segg. (1900). Vedi ivi anche la nota al n. 141.

33) Note sul dialetto aretino, Pisa, Nistri, 1886; p. 35.

34) Regole per la toscana favella, Roma 1721; p. 443.

35) Il passo dell'Allegri è a p. 230 dell'ed. citata.

36) Su questi fenomeni, non privi d'importanza, non è ora il momento di dilungarsi. Ma pel napoletano ricorderò, insieme con *cénnere*, anche *jennero tenneriello*, e inoltre *cónnula* cuna, di contro ad *ánema ánetra ánese* anice *dumméneca mónaca sénapo.* Nel campobassano, a giudicare dagli esempi che si trovano sparsi qua e là nel lavoro del d'Ovidio, Arch. glottol. it., IV, 145 sgg., le condizioni sono identiche: *cǫ́nnəla* culla *pinnula* pillola, *jénnərə*, di fronte a *mǫ́nəchə Dumínəchə sę́nəpa*; e così è pure nel siciliano. Non solo, ma e nel campobassano e altrove sembra che anche il *m* risponda con fenomeni identici: *símməla* semola, *gliǫ́mmərə*, inoltre *fémməna*, ma *štǫ́məchə*.

37) Sembra di dover attribuire a una specie di dissimilazione con la sorda geminata anche *sóccida* sócietas, quasi caso opposto di *cánape*; e più bello sarebbe *pettégolo*, se quella serie *fégato* (tre sorde!) ecc. non lasciasse sempre sospesi. Dopo, anche un gruppo di *s* con sorda potrebbe aver prodotto il medesimo effetto: *óspide*, ch'è dell'antica lingua, *véscovo* da **vescopo.* Qui, caso mai, anche *spígolo* da **spícolo.* Nè meno importante sarebbe se potessimo esser sicuri che anzitutto *stitico* sia da *stittico* per dissimilazione *st-tt-* (ma non c'è da fidarsene: cfr. *pratica*), e poi, che *scátola*, genov. *skátwa*, sia da **scattola.* Ma io oso affermare che v'è grande probabilità che fenomeni simili sieno avvenuti nei parossitoni. È ammessa da tutti la dissimilazione **contato contado, costato costado, guastada,* strata *strada* (cfr. *stádico*; *podestà*); io aggiungerei *moscado* (*mona Moscada,* Matasala) *scudo, spada, spiedo,* inoltre *festuga* (di cui c'è qualche esempio), *spiga.* Il solo vocabolo che s'opponga seriamente è *sputo*; ma come c'è *mudare* e *muto,* potè un tempo esserci *sputare sputando* e **spudo,* nel periodo dell'oscillazione, finora non ben chiarita, fra il *t* e il *d* protonico; e poi aver trionfato *sputo -tare,* per attrazione d'altri verbi e per la tendenza a risaldare il *t.* — Finalmente, cadono qui anche i tre famosi vocaboli, con *tt-g, bottega lettiga lattuga*; e aggiungiamo da un'antica carta pistoiese *tappedo.* Di *tartaruga*

sono tardi gli esempi; ma il Politi dà *tartaruca* ‚senese, per testuggine'; donde verrebbe un appoggio alla sua italianità, e un incoraggiamento a porre **trattuca* come punto di partenza. Ma è tutto incerto.

38) Nel Commento al Malmantile, c. XII, 9, a proposito di *sfucinata* ‚gran quantita', è asserito che „potrebbe ancora dirsi *sfiucinata*, o *sfiocinata*, come s'usa dalla bassa gente: e questo verrebbe da *fiocina*". Pare un'alterazione di *sfucinata*; ma non è ben chiaro se il vocabolo alteratore sia *fiocina* o *fiocine*.

39) Lo *š* di *áscino víscito*, ecc., parve giustamente singolare al Salvioni, Arch. glottol. it., XVI, 430; ed io mi contento di osservare che sono forse i soli esemplari sdruccioli con ⊥*s* sordo, seguíto da *i*. Ma perchè a Firenze *ásino?* O è dotto — un *asino* dotto non può far maraviglia — o forse nella fonetica fiorentina *víscito* deve spiegarsi colla doppia spinta dei due *i*.

40) Può attirar l'attenzione il contrasto che c'è tra il fior. *sdrúcciolo* e il sen. *sdrúciolo* (e *sdruciolare sdruciolente* Politi), che nella traduzione di Virgilio di Ugurgieri appare nella forma *drusciolando* 153, *drusciolenti* 45; o il lucch. od. *strúciolo* (*struciolare*, Pieri). Anche il fiorentino avrà avuto *sdrúciolo*, e forse raddoppiò per attrazione di *rúzzolo*. Ma andrà proprio coll'eterno rŏta? O non si unisce invece con *strusciare drusciare*? Per questo vedi d'Ovidio, Note etimologiche (estr. dal vol. XX degli Atti della R. Accademia di Scienze morali e polit. di Napoli), p. 58; ma non è ben chiaro. Se è con *š* originario, e se *sdrúciolo* è della medesima stirpe, rientra nella serie di *súcita*; se no no.

Spécimen d'une édition des poésies de Peire d'Alvernhe.

Par

Jules Coulet à Montpellier.

L'intérêt considérable, qui s'attache aux poésies de Peire d'Alvernhe, m'ayant déterminé à poursuivre l'examen commencé jadis[1]) de l'édition qu'en a donnée M. Zenker[2]), j'ai réuni un assez grand nombre de corrections, de conjectures et d'interprétations, qui me paraissent pouvoir servir à l'établissement comme à l'intelligence de leur texte.

Fallait-il les présenter, comme j'avais fait celles, qui concernent les deux premières pièces de cette édition, sous la forme de notes critiques, se référant vers par vers au texte de M. Zenker? Il a paru, que la chose n'irait pas sans inconvénients, étant donné surtout le nombre et l'étendue de ces notes. Pourquoi, dès lors, ne pas faire profiter les poésies elles-mêmes des améliorations, dont notre étude nous avait montré la nécessité? Pourquoi ne pas en rendre la lecture plus aisée, en offrant au public le texte tel qu'il nous parait devoir être établi? C'est ainsi, que nous avons été amené à considérer les matériaux rassemblés par nous comme pouvant servir de base à une édition nouvelle de ces poésies de Peire d'Alvernhe.

C'est un spécimen de ce que pourrait être cette édition, qu'on a voulu donner ici. En aucune façon, on n'a voulu refaire ce qui avait été fait par M. Zenker, surtout ce qui avait été bien fait. Il a eu le mérite de donner la première édition critique de textes souvent malaisés à établir et à entendre. On voudrait seulement prendre son travail pour point de départ d'une étude nouvelle, ayant pour but un progrès nouveau dans la connaissance de Peire d'Alvernhe et de son œuvre. Si l'on se place à ce point de vue, on reconnaîtra, qu'il serait inutile de rassembler à

1) Cf. Annales du Midi, XIV, pp. 374—383.

2) Romanische Forschungen, XII, pp. 653—924.

nouveau ou de reproduire toutes les leçons de manuscrits, que M. Zenker a relevées lui-même ou contrôlées avec le plus grand soin. On peut, de même, tenir pour acquis les rapports, établis par lui pour chaque pièce entre les divers manuscrits. On pourrait, peut-être, les modifier sur certains points, mais l'on sait, combien en pareille matière il serait vain de prétendre arriver à un classement rigoureux. Nous renvoyons donc à l'édition Zenker pour tout ce qui concerne l'étude des manuscrits et l'*apparatus criticus*. Nous ne lui emprunterons telle ou telle variante, que lorsque, dans nos notes, il s'agira de justifier une correction introduite par nous dans le texte. Pour mieux marquer le caractère particulier de notre édition, nous imprimerons en italiques les leçons, par lesquelles notre texte s'écarte de celui de M. Zenker.

Tous nos efforts tendront à légitimer notre établissement du texte et aussi à l'expliquer aussi complètement que possible. Ce sera l'objet particulier des traductions et des notes, dont nous accompagnerons chaque pièce. Les unes et les autres mettront en lumière certains traits nouveaux, qui, rassemblés et rapprochés dans une introduction, auront pour effet de préciser, de compléter, parfois même de modifier complètement l'idée, qu'il faut se faire de Peire d'Alvernhe et de son œuvre.

Quelle que soit d'ailleurs l'importance du progrès, que pourrait réaliser cette édition, on voit donc, que c'est celle de M. Zenker, qui l'a rendu possible[1]). Notre tâche nous apparait comme une collaboration tardive et à distance. Nous ne l'avons entreprise, qu'avec la pensée de mieux faire connaître l'une des plus curieuses figures de l'ancienne poésie provençale, celui qui, jusqu'à Giraut de Bornelh, fut tenu pour le plus grand des troubadours et qu'à tort ou à raison l'on nous donne, comme un des plus parfaits représentants du *trobar clus*.

L'accueil, qui sera fait à ce spécimen, nous dira, si nous avons eu raison et si notre édition, telle que nous l'avons conçue, a vraiment son utilité.

La pièce, que nous publions à nouveau, est la troisième de l'édition Zenker. Nous l'avons choisie, parce qu'elle venait après les deux, que nous avons déjà examinées[2]) et aussi parce que, plus qu'une autre peut-être, elle nous paraît de nature à justifier notre entreprise.

Telle que l'a publiée M. Zenker, elle est à peu près inintelligible. Il n'est pas parvenu, lui-même, à lui trouver un sens, et, à plus d'un

---

1) Nous avons également mis à profit les comptes-rendus critiques, que l'on a donnés de son édition, ceux notamment de M. Schultz-Gora (Literaturblatt f. germ. und rom. Philologie, 1902, 71—78) et de M. Jeanroy (Romania, XXXII, pp. 313—316).

2) Cf. Annales du Midi. *loc. cit.*

endroit, il avoue, que son interprétation lui paraît douteuse. Il s'en excuse sur la mauvaise tradition du texte et aussi sur le genre, auquel, d'après lui, appartiendrait la pièce[1]). D'une part, en effet, elle ne nous a été conservée que par deux manuscrits, tous deux très altérés et l'un même incomplet. D'autre part, elle aurait été écrite en *trobar clus* et Peire aurait voulu nous y donner un modèle du genre. C'est à peu près la même opinion, qu'exprimait M. Jeanroy, quand, renonçant, lui aussi, à la comprendre, il la considérait comme un „rébus"[2]).

De ces deux raisons la première seule est fondée. L'état du texte est certainement défectueux. Mais rien ne nous autorise à penser, que, cette pièce, Peire d'Alvernhe ait voulu l'écrire en style obscur. Jusqu'à quel point, d'ailleurs, mérite-t-il la réputation, qu'on lui fait, d'avoir été un maître du *trobar clus*? Il est certain, en tout cas, qu'il se n'est pas toujours enfermé dans cette conception de la poésie. Même, dans une des pièces qui nous sont restées, il affirme son dessein d'écrire en style clair et de composer un *vers non clus*[3]). Or, entre ce *vers* et la pièce que nous publions, il est impossible de découvrir, dans la forme, une différence essentielle. Ici comme là, c'est la même simplicité de composition et, dans celle-ci pas plus que dans celui-là, les mots ne renferment pas d'obscurités voulues. La difficulté d'entendre cette pièce, comme pour beaucoup d'autres poésies des troubadours, ne tiendrait-elle pas surtout à notre ignorance des circonstances, où elle fut composée?

Si nous la comprenons bien, elle n'est pas, comme on l'a cru, un simple éloge du poète par lui-même, ni surtout un modèle de *trobar clus*. Le poète y fait, sans doute, son éloge, mais c'est pour répondre à des attaques, dont il est l'objet. Il se défend, en attaquant ses adversaires et la poétique qu'ils pratiquent. Son *vers* est, avant tout, une œuvre de polémique; il raille des procédés et des pratiques, dont deux au moins sont caractéristiques de la manière, qu'on prétendait que Peire voulait exalter. Loin d'être un chef d'œuvre de *trobar clus*, cette pièce pourrait bien n'être qu'une critique directe du genre lui-même et de ses représentants attitrés. Si ceux-ci ne sont pas expressément nommés, on a des raisons de croire, que celui que vise surtout le poète n'est autre que le fameux Marcabrun. Il n'aurait donc pas été à l'égard de celui-ci l'admirateur et le disciple un peu servile, qu'a cru reconnaître en lui M. Zenker[4]). Peire d'Alvernhe, à un moment au moins de sa carrière poétique, aurait été en opposition directe avec lui. Nous en relèverons d'autres preuves dans son œuvre.

---

1) Cf. Édition Zenker, pp. 179—180.
2) Cf. Romania, XXXII, p. 314.
3) Édition Zenker, I, 6.
4) Cf. Édition Zenker, p. 65.

La pièce, que nous publions, a donc, à nos yeux, pour principal intérêt de poser de façon assez nouvelle la question des rapports de Peire avec Marcabrun et avec le *trobar clus*. Nous l'examinerons spécialement dans notre Introduction avec l'espoir, que d'ici là aura paru l'édition toujours attendue des poésies de Marcabrun. Elle servirait sûrement beaucoup à l'intelligence d'une partie de l'œuvre de Peire d'Alvernhe[1]).

1) Notre travail était complètement rédigé, quand nous avons eu connaissance d'un article de M. Dejeanne (Annales du Midi, XVI, pp. 341—347) qui, lors de sa publication, nous était passé inaperçu et où l'auteur s'est, comme nous, proposé d'expliquer cette même pièce de Peire d'Alvernhe. Cette tentative, si surtout l'on a égard à ses résultats, justifie pleinement la nôtre.

Nous ne nous sommes rencontré avec M. D. que sur deux points (v. 28 et 38), où nous sommes d'avis d'apporter au texte de M. Zenker la même correction, du reste assez simple. Par ailleurs, notre nouvelle édition de ce *vers* conserve toute sa raison d'être. En effet, M. D. était loin d'avoir résolu et même d'avoir reconnu toutes les difficultés qu'il présentait. En ce qui concerne l'établissement du texte, il s'est montré tantôt trop timide et tantôt au contraire trop audacieux dans les corrections à apporter. Surtout, il n'a pas vu la place de cette pièce dans l'œuvre de Peire d'Alvernhe et il n'en a compris ni le sens ni la portée. A la façon, dont il entend la strophe VI, il semblerait, que Peire, renonçant à chanter pour la *joven*, ait voulu prendre congé de la poésie courtoise et de la vie mondaine. Le *vers* daterait donc de la dernière période de sa vie, où nous savons que le souci de son salut l'amena à n'écrire plus que des poésies religieuses et *a far penedensa*. Mais comment concilier ce prétendu renoncement avec les attaques si vives de Peire contre ses rivaux, et avec ses efforts pour proclamer sa propre supériorité? Ce *vers* est, en effet, une pièce de polémique et M. D. l'a considéré, avec raison, comme un „véritable manifeste littéraire". Ce qu'il n'a pas vu, c'est ce que Peire voulait défendre et surtout ce qu'il prétendait critiquer. Si l'on adoptait son interprétation, cette pièce ne serait qu'une satire très banale et très vague, dirigée contre certains poètes contemporains. Peire d'Alvernhe s'attaquerait à „des individus non soucieux de se tenir dans le droit sentier". Mais il est impossible de voir ce qu'il leur reproche. En réalité, les critiques de Peire, beaucoup plus précises et directes, visent expressément le *trobar clus*. Ce *vers* est l'affirmation d'une poétique nouvelle en face du *vielh trobar*. Écrit en pleine lutte, il date de l'époque de sa vie, où Peire fut vraiment un troubadour. Loin de renoncer à exalter *Joven* et à chanter l'amour, le poète affirme, en effet, qu'il continuera de plus belle. Enfin, M. D. n'a pas vu, que certains passages ne se comprenaient, qu'en les rapprochant des vers de Marcabrun, auxquels ils répondent ou dont ils sont la critique. C'est, en effet, Marcabrun, qui est surtout visé par les attaques de Peire d'Alvernhe. De cela M. D. ne s'est pas douté, et l'on a d'autant plus lieu de s'en étonner, qu'il s'est déjà occupé des poésies de Marcabrun, et qu'il en prépare même, croyons nous, une édition.

Pour ne pas trop modifier la rédaction primitive de ce travail, nous n'avons pas inséré dans notre commentaire les remarques, que nous a suggérées la lecture de l'article de M. D. Nous le ferons plus tard dans l'édition que nous projetons. On les trouvera ici dans des notes placées au bas des pages.

VERS.

Sobre·l vielh trobar e·l novel.

(Bartsch, Grundriss, 324,24. — Édition Zenker n° III.)

La pièce ne se trouve que dans les deux manuscrits E (f°. 44) et V (f°. 78). Encore l'enlèvement d'une miniature a-t-il dans E fait disparaître une grande partie de la première *cobla*; quant à V, il ne donne qu'un texte incomplet, auquel manquent la dernière *cobla* et la *tornada*.

Sobre·l vielh trobar e·l novel
vuelh mostrar mon sen als sabens,
qu'entendon be cil que a venir so,
qu'anc tro per me no fo faitz vers entiers;
e qui non cre qu'eu sia vertadiers
auja dese con *estav'a* razo.

Qu'ieu tenh l'us e·l pan e·l coutel,
de que·m platz apanar las gens.
Que d'est mestier *s'a·n* levat capairo
ses acordier, que no·s rompa·l semdiers;
qu'ieu dic *estier* e mostr'els faitz no *niers*
qu'a fol parlier ten om lui e·l sermo.

Qu'a un *sen e* ses mot borrel
deu de dir esser avinens.
Car qui trassalh de Mauri e Miro
entre·l mieg falh, si no·s pren als ladriers,
com *el* trebalh, *que·ls motz fai messorguiers*,
qu'en devinalh met l'auzir de maiso.

Sur le sujet de la vieille poésie et de la nouvelle, je veux dire aux connaisseurs ma façon de penser, pour que les générations à venir se rendent compte, que jamais, avant moi, on ne fit un *vers* véritable. Si quelqu'un peut douter, qu'en cela je dise la vérité, qu'il écoute maintenant, combien c'était avec raison qu'il en fut ainsi.

C'est moi, en effet, qui suis le maître de la tradition, qui tiens le couteau et le pain, dont il me plait de nourrir le public. Si, en raison de cet office, que j'ai assumé, notre homme a coiffé le chaperon de guerre, sans accord possible entre nous, ce n'est pas une raison, pour que j'abandonne la voie, que j'ai tracée. J'affirme, du reste, et je montre par les faits, qui sont bien clairs, qu'on le tient pour un fol parleur et pour fous aussi ses sermons.

Il doit, en effet, s'il veut plaire, parler sans incohérences et sans mots obscurs. Qui saute de Maurin à Miron tombe au milieu, s'il ne se retient aux côtés, et, de même, il doit tomber, s'il se travaille à faire mentir les mots et à faire une énigme du mot *maiso*.

E qui que·n frima ni·n fragel,
pus qu'es mos trobars tan valens
— — — — — — — — — — —
ieu son *jauzitz* e dic qu'ieu soi primiers
de ditz complitz, vensen mos fatz guerriers,
que·m levon critz, que ieu no m'en tenh pro.

Doncs, com qu'il sion d'un tropel
menten *tot entier* per las dens,
ie·m sen sertas del mielhs qu'es e que fo,
e seguras de mon chant a sobriers
vas los bauzas, e sai que dic, qu'estiers
no vengra·l gras, don a trop en sazo.

Quar er m'abelis et m'es bel,
qu'el mieu joi s'enant la jovens;
e s'ieu ren dic, que lur an enviro,
aissi m'en gic, qu'uns gaugz mi creis dobliers
d'un dous espic, qu'es jojos consiriers,
don m'an amic ueimais li *mai* e·il bo.

D'aisi·m sent ric per bona sospeiso,
qu'en joi *m'afic* e m'estau volentiers,
et *a* joi pic e gaug mos deziriers,
et *cel* joi *ric* e gaug vuelh Dieus lo·m do.

Notes.

1—2. La traduction de ces vers, donnée par M. Zenker, nous parait inacceptable. Il entend *sobre* au sens de: *In Form von* et traduit: „*In der*

Aussi, qui que ce soit qui s'en irrite on s'en émeuve, puisque ma poésie a le pouvoir de . . . , moi je me réjouis et je dis, que je suis le premier à avoir fait des *vers* parfaits. Et je l'emporte sur ces fous, qui m'attaquent et qui hurlent contre moi, puisque je n'en tiens aucun compte.

Donc, bien que le troupeau qu'ils forment mente en tout et par les dents, je suis conscient de faire mieux qu'on ne fait et qu'on n'a jamais fait. En ce qui concerne ma poésie, je reste pleinement confiant en face de ces imposteurs. Et je sais ce que je dis, car, s'il en était autrement, le grain ne viendrait pas chez moi; or, à la saison, il y en a plus qu'il ne m'en faut.

Car, maintenant, j'aime et il me plait, qu'au contact de ma joie s'exalte la jeunesse. Si ce que je dis lui convient, loin de m'arrêter, j'en éprouve une joie double, qui pousse doucement en moi et qui m'est une inspiration joyeuse. C'est ce qui maintenant fait de moi l'ami du plus grand nombre et de tous les gens de bien.

En ceci je me sens puissant, et j'en ai le juste sentiment, que je m'attache à *Joi* et qu'avec lui je suis de tout cœur. C'est à *Joi* et a *Gaug* que j'attache tous mes désirs et ce *Joi* et ce *Gaug* je veux que Dieu me les accorde.

alten und neuen Dichtweise will ich meinen Verstand den Wissenden zeigen." Or, il ne s'agit pas pour Peire de donner une preuve de son talent. Comment, du reste, pourrait-il composer ce chef-d'œuvre, en suivant à la fois les préceptes de l'ancienne et de la nouvelle poétique? Il est trop clair, qu'il répudie le *trobar vielh* pour ne pratiquer que le *novel*, dont il est le créateur. En quoi, du reste, le *novel trobar* se distingue-t-il de l'ancien? C'est ce que nous chercherons ailleurs à préciser. Ce que veut dire ici Peire d'Alvernhe, c'est que sur les deux conceptions poétiques qui s'opposent il va exprimer son *sen*, c'est-à-dire son sentiment.

6. La remarque, qui se trouve au glossaire, s. v. *dese* se rapporte non pas à notre vers mais au vers 11, où en effet la leçon *dese* du manuscrit V est fautive.

La traduction: „*Wie es mit meiner Redegabe bestellt ist*" est assurément impossible. Si l'on maintenait le texte de M. Zenker *con estau a razo*, il faudrait, au moins, entendre *estar a(b) razo* au sens de „se tenir avec la raison, du coté de la raison" et par suite „avoir raison". Mais il est préférable de lire *con estav'a razo* et d'entendre: „Combien c'était avec raison, que les poésies antérieures ne pouvaient passer pour des *vers entiers*[1])."

7—12[2]). Il a été impossible à M. Zenker de retrouver le sens de cette *cobla*. Il s'est contenté d'en traduire les deux premiers vers et le dernier. Même, en ce qui concerne les vers 7—8, sa traduction, pour être littérale, n'en donne pas le vrai sens. Le poète, d'après lui, affirmerait, qu'il a en mains le couteau et le pain pour nourrir son public et aussi l'expérience nécessaire. Cela reviendrait, sans doute, à dire qu'il sait donner à ce public et lui offrir la poésie qui lui convient. Peire, en réalité, prétend beaucoup plus. Il tient *l'us* et il faut entendre le mot non au sens de „*Gewohnheit, Übung*", mais dans celui de „coutume" et de „tradition". Il affirme, qu'il est le maître de la tradition, et cela, parce qu'il l'a créée. Il a déjà dit (v. 4), que jamais, avant lui, on n'a fait un *vers entier*. Ayant créé ce *novel trobar*, il en est le maître absolu et cette idée amène l'expression équivalente, il tient le pain et le couteau, ce qui le conduit à considérer ses vers comme un mets, qu'à sa guise il distribue au public. Les expressions *aver, tener* ou *donar ad alcun lo pan et lo coutel* sont courantes aujourd'hui encore. Elles signifient „être le maître ou rendre quelqu'un maître absolu d'une situation".

9—10. Le sens de ces vers apparaît clairement si, au lieu de lire avec

---

1) Pour cette première *cobla*, M. D. déclare satisfaisant le texte adopté par M. Zenker et il ajoute „que le sens en est trop clair pour qu'une traduction soit nécessaire". Il propose cependant au v. 5 de lire *qu'en* au lieu de *qu'eu*, ce qui est parfaitement inutile.

2) En ce qui concerne la strophe II, M. D. adoptant le texte de M. Zenker se borne à corriger le v. 11. Il propose de lire *qu'ieu dic que nier si mostra·l fatz obriers* et il traduit ainsi les vers 9—11: „Pour faire ce métier se sont levés des individus non soucieux de se tenir dans le droit sentier; et je dis que plein de noirceur (maladresse) se montre le sot ouvrier". — La correction, que rien ne justifie, nous paraît trop „radicale". Quant à la traduction, peu satisfaisante en soi, elle nous parait faire trop violence à la grammaire comme au sens des mots.

M. Zenker *s'an levat capairo*, on corrige très légèrement *s'a·n levat capairo*. Le contexte suffisait, du reste, à révéler l'autre leçon comme fautive. Le mot *capairo* semblait être un sujet pluriel et désigner plusieurs personnes, alors que le vers 12 atteste que le poète ne s'adresse qu'à une seule: *a fol parlier ten om lui e·l sermo*. Au vers 9, il faut donc retrouver un verbe au singulier, dont *capairo* sera le régime direct. Nous sommes donc d'avis de lire *s'a·n levat capairo*. Il faut entendre *s'* = *se*, conjonction et construire la phrase ainsi: *que se d'est mestier a·n levat capairo*. Le mot *n* = *en* représente *d'est mestier*. Un pareil emploi pléonastique du mot est fréquent en ancien provençal.

Le sujet de *a levat* est inexprimé. C'est lui, notre homme, celui que les auditeurs de Peire d'Alvernhe connaissent bien. Le vers 12 et la suite de cette pièce nous permettront de deviner de qui il s'agit.

Quant à l'expression *levar capairo*, elle est tout à fait synonyme de „partir en guerre". Le mot *capairo*, outre toutes sortes de capuchons, servait à désigner une partie du costume de guerre du chevalier, probablement la coiffe de mailles ou chape, qu'on portait à l'ordinaire sous le casque. Dans une *cobla*, peut-être inauthentique, Bertrand de Born dit:

Escut a col cavalguieu ab tempier
E port sallat capairon traversier. (*Eu m'escondisc.*)

Au repos, le chevalier rejetait le *capairo* sur les épaules et le ramenait sur sa tête, au moment du combat. *Levar capairo*, c'est donc se préparer à combattre. L'idée de se représenter ses rivaux en poésie, comme des ennemis armés pour la lutte se précise plus loin (v. 23), où Peire d'Alvernhe les appelle expressément ses *fatz guerriers*.

10. *Que no·s rompa·l semdiers*. Sous cette forme de souhait, le poète exprime l'idée, que, malgré les attaques de ses rivaux, il ne songe pas à abandonner son entreprise.

11. Les deux manuscrits sont ici également altérés, quoique de façon diverse. La leçon de E: *qu'ieu dic que ner si mostron faitz no vers* n'offre aucun sens et quant à celle de V: *qu'ieu dic dese e mostr els faitz no vers*, elle choque la rime interne et la rime principale du vers. *Dese* ne peut rimer avec *mestier*, *acordier*, *parlier*, ni *vers* avec *semdiers*. On rétablira le vers et le sens, en lisant *estier* et *niers*. Sur la forme *estier* pour *estiers* = *exterius*, cf. Erdmannsdörffer, Reimwörterbuch der Troubadours, p. 157. Le mot a ici le sens de „d'ailleurs", attesté par E. Levy, Prov. Suppl. Wörterb., s. v. *estiers*. Quant à *niers*, on en trouve, dans Raynouard même, des exemples à côté des formes plus fréquentes *ners* et *negres*. On entendra *no niers* au sens de „non obscurs, évidents".

12. Ce vers nous révèle, au moins en partie, quel est l'adversaire anonyme, que vise surtout Peire d'Alvernhe. Dans la pièce X, v. 38, le poète applique la même épithète de *fol* à son contemporain Marcabrun:

Marcabrus per gran dreitura
Trobet d'altretal semblansa
E tengon lo tug per fol.

Ainsi que nous le verrons, c'est à tort, selon nous, que M. Zenker, après M. Suchier, a vu dans ces vers un éloge de Marcabrun. Il semble bien, qu'ici le même mot et la même idée soient appliqués à la même personne. Ce qui nous confirme dans cette opinion, c'est le terme curieux de *sermo*, appliqué par Peire aux poésies de son adversaire. Il nous semble naturel d'y voir une allusion

au curieux apostolat, que Marcabrun paraît avoir entrepris contre certains poètes et contre les idées qu'ils exprimaient. Lui-même, à deux reprises au moins, s'est servi pour le désigner, sinon du mot *sermo* du moins de termes analogues:

Sermonars ni predicanssa
Nom val un ou de gallina *(Per savil tenc)*

et dans la pièce *El son desviat chantaire*, il dit encore de lui-même:

De nien sui chastiaire
E de foudat sermonaire.

C'était de bonne guerre, si, pour le ridiculiser, Peire d'Alvernhe reprenait les termes mêmes de son rival.

13—18. La *cobla* tout entière, d'après M. Zenker, serait altérée et il serait impossible de la rétablir avec son vrai sens. La vérité est, qu'on n'a pas su l'expliquer[1]). Mais il n'y a guère que trois vers (v. 13, 17 et 18), qui soient altérés et, pour tous trois, la correction nous paraît aisée.

Déjà, pour le v. 13, des deux leçons fautives de V: *da un tenen ses mot boreil* et de E: *cazun tenen sen moc borrel* M. Zenker avait tiré le texte, adopté par lui et plus voisin de la vraie leçon, *qu'a un tenen ses mot borrel.* Celui-ci n'offre cependant pas un sens satisfaisant. L'éditeur, du reste, a été trompé par un rapport, qu'il a cru découvrir entre les vers 15—16 de cette pièce et les vers 7—12 de la pièce XIV. Il a cru, qu'ici aussi nous devions chercher à retrouver l'idée, qu'il ne faut rien entreprendre au dessus de ses forces. Le sens de la *cobla* est en réalité très différent. Le poète blâme expressément l'incohérence de certains poètes et leurs obscurités. Les vers 15—18 ne sont que le développement de ce qui est dit dans les vers 13—14. Il est, dès lors, aisé de rétablir le vers 13. L'expression *a un tenen* = tout à coup, tout de suite ne peut offrir ici un sens acceptable. On peut considérer *tenen* comme une faute. Les mots *a un tenen* doivent correspondre au défaut critiqué par les vers 15—16, comme *ses mot borrel* correspond à celui que visent les vers 17—18. Nous proposons donc de lire *a un sen e.* C'est en raison de son emploi plus fréquent, qu'un scribe aurait cru lire la locution *a un tenen.* Peire rappelle à son adversaire, que, s'il veut plaire au public, c'est pour lui une nécessité de *dir a(b) un sen*, c'est à dire de s'attacher au développement d'une idée, sans incohérence, et sans passer brusquement d'une idée à une autre, comme le font certains poètes, et comme il le fait lui-même.

Quant au mot *borrel*, il faut le considérer comme un adjectif, synonyme d'obscur. Les mots *bourre*, *bourrel*, *bourret* existent en provençal moderne avec le sens de brun, noirâtre, et ils n'y sont certainement pas d'importation récente. Ils appartiennent, sans aucun doute, à l'ancien fonds de la langue. Cf. Suchier, Les Narbonnais, II, p. LXXVII.

15. Il n'y a pas lieu de supposer une altération quelconque du texte

1) Dans la strophe III, M. D. renonce à comprendre le v. 18. Au v. 15 il propose de corriger *Mauri* en *Mori*, qui pourrait bien ne pas être une forme provençale et, au vers 17, de lire *fa·s* = *fa se.* Il traduit *a un tenen* par d'un bout à l'autre et *borrel* par superflu. On rejettera comme inintelligible la traduction, qu'il propose timidement pour les vers 17—18: „De même chaque mot est messager de torture, car il soumet une énigme à l'auditeur dans sa maison".

primitif. Celui-ci se retrouve même dans la leçon de E *maurmen en miran*, qui n'est qu'une faute de lecture pour *maurin en miron*. Il suffit d'entendre *trassalhir de Maurin e Miro* comme synonyme de sauter, passer brusquement de Pierre à Jacques, aller sans transition d'une personne et d'une idée à une autre.

Cette critique de l'incohérence en poésie nous paraît être une nouvelle attaque contre Marcabrun. On sait, que le développement simultané, en des *coblas* alternées, de deux idées différentes était un de ses procédés habituels, cf. Édition Zenker, p. 65. Peire d'Alvernhe le lui a même une fois emprunté dans sa pièce X, et nous aurons à préciser le sens de cette imitation.

17. L'altération du vers est certaine. Le manuscrit V donne: *com del trebalh queix mot fas messatgiers* et E: *com del trebalh quieis motz fatz trezagiers*. Ni l'un ni l'autre n'offrent de sens, mais le texte adopté par M. Zenker: *com del trebalh quecs motz fas messagiers* n'en a pas davantage, et l'éditeur a renoncé à lui en trouver un.

Il est certain tout d'abord, que *com del trebalh* ne peut se construire avec ce qui précède. Il suffit de corriger *del* en *el* pour que la construction devienne possible. „Celui là tombe, qui passe d'un sujet à un autre, comme il tombe, (c'est à dire, comme il échoue dans son désir de plaire), dans le travail qui . . . (c'est à dire, s'il se travaille à . . .)". Le fin du vers sert à définir ce *trebalh* et il est aisé, semble-t-il, d'en rétablir le sens. Les leçons *queix* de V et *quieis* de E sont des altérations de *que·ls*. De même *fatz* de E et *fas* de V sont des fautes pour *fai*. Quant à *messatgiers* de V, aussi fautif que *trezagiers* de E, il nous met du moins sur la voie de la correction à apporter. L'idée, précisée par le vers suivant, étant, qu'il ne faut pas rechercher l'obscurité, en faisant dire aux mots autre chose que ce qu'ils signifient, on corrigera, avec la plus grande vraisemblance, *messorguiers* = mensongers, dont on s'explique facilement la corruption en *messatgiers*.

18. Pour ce vers la correction *devinalh* pour *divinar* de V et *devinar* de E, introduite par M. Zenker pour retrouver la rime interne, suffit à lui restituer son sens. Le poète dit évidemment, que certains poussent si loin la recherche de l'obscurité, qu'ils vont jusqu'à faire une énigme d'un mot aussi simple et aussi clair que celui de *maiso* = maison. Cette critique du style obscur est encore une attaque contre Marcabrun. On pouvait le supposer, d'après ce que l'on sait des poésies de ce dernier, dont l'obscurité est une des plus certaines caractéristiques. Cf. Zenker, Introduction, p. 65. Mais il y a plus, et l'exemple choisi par Peire pour montrer l'excès de ce défaut est directement emprunté à Marcabrun. Dans la pièce *L'iverns vay el temps s'aisina*, celui-ci avait dit, en effet:

Dona non es d'amor fina
C'ama girbaut de maiso
Sa voluntatz la mastina
Cum fai lebreira gosso.
Ai, d'aqui naisso il ric savai
Que non fan conduch ni pai.
Oc si cum Marcabrun devina. (Mahn, Gedichte, 725.)

Peire affecte de ne pas comprendre ce qu'a voulu dire son rival et il lui emprunte ses termes mêmes, pour affirmer qu'il a fait un *devinalh* du mot *maiso*.

21. Le vers manque dans les deux manuscrits et il faut renoncer à le

rétablir[1]). On peut cependant entrevoir, qu'il complétait le vers 20 par une proposition en corrélation avec *tan*. Le poète mesurait, sans doute, la valeur de sa poésie à l'envie et aux colères, qu'elle suscitait chez ses rivaux. C'est probablement de ce vers perdu que le mot *iratz* s'est glissé dans le vers 23, où il est tout à fait fautif.

22. La leçon *ieu son iratz*, commune aux deux manuscrits, est matériellement impossible, puisqu'elle rompt la rime interne; *iratz* tient la place d'un mot, qui rimait avec *complitz*. De plus, *ieu son iratz* est en contradiction formelle avec ce qui dit le poète dans la suite, notamment aux vers 31—32, 34—35 et 38—40. On rétablira la rime et le sens, en corrigeant *jauzitz*[2]).

23. Par ce vers mal compris, M. Zenker avait été amené à penser, qu'il fallait dans la vie de Peire d'Alvernhe faire une part aux *fatz guerriers*, aux actions guerrières. Le poète aurait été en lui doublé d'un soldat. Il a pu, sans doute, suivre tel ou tel seigneur dans une expédition, mais nous ne savons pas que son rôle personnel y ait jamais été tel, qu'il ait pu en tirer une gloire quelconque. En réalité, ainsi que l'avait bien vu M. Schultz-Gora (Literaturblatt, 1902, 73), les *fatz guerriers* ne désignent par les actions guerrières de Peire, mais ses rivaux en poésie. Il les appelle des *fatz*, de même qu'au vers 12 il a traité de *fol* l'un d'eux. Et il nous les montre partis en guerre contre lui, de même qu'au vers 9 il représentait Marcabrun coiffant le *capairo*, c'est à dire s'armant pour le combattre[3]).

26. Le texte admis par M. Zenker n'est pas acceptable et ne peut offrir un sens satisfaisant. Il traduit: „mentant tout doucement entre les dents[4])".

On peut considérer *tot gent er* comme fautif. Nous proposons de lire *menten tot entier per las dens*. Les expressions françaises mentir par les dents, par la gorge servaient à renforçer le sens de mentir et avaient certainement leurs analogues en ancien provençal. L'idée se trouvait renforcée encore par l'expression *tot entier* = absolument. Nous avons dans Raynouard (Lex. Rom.

---

1) Pour ce vers absent, M. D. affirme que le contexte en indique au moins le sens général: „que seul un sot peut le contester". Il est, par là, amené à proposer la restitution „très hasardeuse": „*qu'us acropitz sol mi dira de no.*" Plus intéressante est l'idée de M. Jeanroy, qui, supposant que la lacune serait non au v. 21 mais aux vers 22 et 23—24, proposerait de lire:

Ieu soi arditz o dic qu'ieu primiers so
De ditz complitz vensen mos fatz guerriers
que'm levon critz c'anc no fon vertadiers
que d'etz mos ditz no m'en puesc tener pro.

Mais l'auteur de cette restitution ingénieuse est le premier à reconnaître ce qu'elle peut avoir de „chimérique".

2) La correction *formitz* pour *iratz*, proposée par M. D., nous paraît difficile à justifier.

3) Au lieu de rattacher *de ditz complitz* au vers précédent et de retrouver ici l'idée, exprimée déjà au v. 4, M. D. traduit: „Par mes œuvres accomplies je triomphe de mes sots adversaires qui me reprochent à grand cris de n'en tirer aucun profit." Le dernier vers est certainement entendu à contresens.

4) C'est aussi de même façon que M. D. traduit: „Ils mentent gentiment par les dents".

III, 564) des exemples de *tot entier, tot enteiradamens*, avec ce sens et Appel (Provenz. Chrest. au Glossaire) cite même *tot par entier.*

28. Il nous parait préférable, pour la construction de la strophe, de suivre la leçon de V *esegurat* corrigée en *e seguras*[1]), dont on s'expliquerait aisément la corruption en *enseguratz* donné par *E.*

30. Ici encore, pour répondre à Marcabrun et affirmer le succés de sa poésie, Peire emprunte une expression et une image, dont s'était servi son adversaire. En effet, celui-ci s'adressant au troubadour Audric avait dit:

Pos ço disez
Ges non avez
Qu'en setembre vos fail lo grans. (Jahrbuch, XIV, 147).

33. Le manuscrit E, qui seul a conservé cette dernière *cobla* et la *tornada*, donne pour ce vers *e sieu ren aic que lur an enviro.* Déjà, M. Zenker a corrigé avec raison *e s'ieu ren dic*, mais le sens du vers lui échappe et il se demande ce que peut bien signifier *lur an enviro.* C'est à bon droit, que M. Schultz-Gora (Literaturblatt, 1902, 73) a reconnu dans *an* la 3e p. s. Subj. prés. de *anar.* Il entend *anar enviro* au sens de se rapporter à et traduit le vers tout entier: „Si je dis quelque chose qui se rapporte à eux", *lur* ayant pour antécédent les *bauzas* du vers 29. Mais, à notre avis, l'interposition entre *bauzas* et *lur* des vers 30—32, qui ne comprennent pas moins de cinq propositions, où les *bauzas* n'ont rien à faire, doit empêcher d'admettre que *lur* se rapporte à *bauzas.* De plus, l'expression *anar enviro ad alcu* est certainement synonyme de l'expression analogue *anar entorn ad alcu* relevée par Raynouard (Lex. Rom. V, 551) et par E. Levy (Prov. Suppl. Wört. III, 71). D'après ce dernier, le sens de l'expression pourrait être: *„um jemand herumgehen, jemand aufsuchen, sich bei jemand aufhalten,"* c'est à dire fréquenter, rechercher quelqu'un, vivre avec. On peut admettre, que les deux expressions ont pris le sens, à peine développé, de aller avec, convenir à et plaire à. Dès lors, Peire ne se préoccupant pas de plaire aux *bauzas, lur* ne peut se rapporter à eux. A notre avis, le vers 33 ne fait que reprendre l'idée exprimée par le vers précédent. „Il me plait, dit le poète, de réjouir la jeunesse, et, si je dis quelque chose qui leur plaise etc." On doit considérer, que *lur* = leur se rapporte au nom collectif *jovent*[2]).

34. *Aissi m'en gic qu'uns gaugz mi creis dobliers.* L'éditeur a traduit: „si je dis rien qui..., j'y renonce, car une joie double fleurit en moi". Le reste de la *cobla* atteste, qu'il faut entendre tout différemment: „j'y renonce ainsi, c'est à dire, si bien et si peu, qu'au contraire une joie double..."[3]).

---

1) La correction *e seguras* avait été admise par M. D., mais il proposait en même temps de lire *e sobriers* au lieu de *a sobriers*, et cela, sans raison valable, à notre avis. Comment M. D. a-t-il pu croire, que Peire se vantait ici de sa fécondité? Il fait simplement allusion à son succès et aux avantages matériels, qu'il en retire.

2) M. D. traduit: „Si je dis quelque chose qui aille autour des jeunes, c. a. d., si mes chants parviennent jusqu'à eux . . .".

3) C'est ce vers mal compris, qui avait fait croire à M. D., que Peire renonçait en effet à plaire à *Joven*, pour s'occuper de pensées plus sérieuses et du salut de son âme.

35. *d'un dous espic* est traduit ainsi par M. Zenker: „*aus einer süssen Ähre*", ce qui n'offre pas grand sens. Ici *espic* ne signifie certainement pas épi. C'est le substantif verbal de *espigar* = pousser et il désigne l'action exprimée par le verbe. On traduira donc: „d'une douce poussée".

36. L'éditeur traduit: „à cause de quoi désormais je suis l'ami des mauvais et des bons[1])". Il croit, que la joie rend Peire d'Alvernhe indulgent à l'égard des bons, ce qui est assez inutile, mais aussi, ce qui est plus surprenant, à l'égard des mauvais. Il semble plutôt, que le poète veuille revenir à l'idée exprimée au v. 30. Son succès, dit-il, est tel, et telle sa popularité, qu'il est l'ami de tout le monde. On doit cependant s'étonner, que l'auteur fasse état des suffrages des méchants et nous croyons, qu'il faut corriger *li mai e·il bo*. Le poète affirme, qu'il a la faveur du plus grand nombre et, en tout cas, celle des gens de bien. *Li mai* est ici synonyme des expressions *li plus, li mout* fréquemment employés en ancien provençal, avec le sens de „le plus grand nombre, la plupart". En voici plusieurs exemples, empruntés aux poésies de Marcabrun lui-même.

Li plus d'aquest segle carnau
Ant tornat joven en aucill. *(Lo vers comens)*
Li mout fan de ver semblansa. *(Dire vos vuoill)*
E·l mais dels vius son vers saucs. *(Al departir)*.

38. *en joi m'afic*. L'éditeur conserve la leçon du manuscrit *en joi m'asic* et traduit: „je suis assis dans la joie." Il prend *asic* pour la 1e p. s. Ind. pr. de *assire*, ce qui est inadmissible. Il faut certainement corriger *afic* = 1e p. s. Ind. pr. de *afficar* = attacher. „Je m'attache et, par suite, je me donne à *Joi*"[2]).

39—40. Les deux vers sont reproduits tels qu'ils sont dans le manuscrit, qui les a certainement altérés. Tels quels, ils ne peuvent donner de sens acceptable. Nous proposons au vers 39 de lire *a* au lieu de *ab*, au vers 40 de corriger *ab* en *cel*, dont on s'expliquerait aisément l'altération au point de vue paléographique, et aussi de lire *ric* au lieu de *pic*, qui se serait glissé du vers précédent. Enfin, il faut considérer *pic* du v. 39 comme la 1e p. s. Ind. pr. de *picar* = piquer, par suite fixer, attacher à[3]). C'est à dessein que le poète reprendrait au v. 40 le mot *ric* qui se trouvait déjà au v. 37. On pourrait enfin lire *be·m do* au lieu de *lo·m do*, mais le pronom peut ne se rapporter qu'au dernier des deux régimes exprimés.

---

1) A son tour, M. D. a, lui aussi, admis que les sentiments chrétiens, qu'il attribue à Peire, lui imposaient la charité à l'égard des bons et des méchants.

2) La correction *afic* s'était aussi naturellement présentée à l'esprit de M. D.

3) Pour M. D., au vers 39, *pic* = *pic(a)*, 3e p. s. Ind. prés. de *picar* et il lui donne pour sujet *mos deziriers*. Il traduit: „Mon désir pique, c. a. d., travaille avec allégresse". Déjà, M. Jeanroy a exprimé les doutes, que soulève cette traduction.

Au vers 40, le mot *pic*, d'après M. D., serait adjectif et aurait le sens de changeant. „Et que Dieu veuille lui donner satisfaction (à mon désir), avec une joie et une allégresse changeantes". Et, comme cela n'offre pas grand sens, M. D. nous suggère l'idée, que peut-être cette joie et cette allégresse changent en cessant d'être profanes pour devenir religieuses. On comprendra, que l'auteur ait proposé „très dubitativement" une telle traduction.

Lettres de romantiques français.

Publiées par

Léon G. Pélissier à Montpellier.

Depuis quelques années, l'attention des érudits et des historiens de la littérature se porte sur la Correspondance des grands écrivains du XIXe siècle et sur la nécessité d'en donner, (après des publications de famille ou de librairie sans valeur scientifique, et trop souvent maquillées et mutilées[1]), des recueils complets et conformes aux exigences de l'histoire. On a commencé ce travail pour Chateaubriand[2]), pour Mérimée[3]), pour Madame Sand, pour Alfred de Vigny[4]), pour Gustave Flaubert, pour Stendhal[5]) et il faudra qu'on y pense pour V. Hugo, pour Balzac, pour Sainte Beuve, pour bien d'autres. C'est une besogne qui ne peut guère être que collective, vu la dispersion probable des originaux de ces lettres et l'ignorance où l'on est le plus souvent de leurs destinées actuelles. Je crois donc rendre service aux éditeurs attitrés — présents ou futurs — des Correspondances de Vigny, de Hugo, de Mérimée, etc., en publiant dès maintenant quelques documents que j'ai découverts dans des dépôts peu accessibles ou peu connus, et nul ne s'étonnera que des lettres d'écrivains romantiques figurent dans le recueil dédié à M. Chabaneau, en qui le philologue n'a pas tué le poète.

---

1) L'exemple le plus récent est l'édition des Lettres de Flaubert à sa nièce Caroline.

2) M. Louis Thomas, dans le Mercure de France.

3) M. Félix Chambon, contre qui on a soulevé des objections juridiques tout-à-fait regrettables. Je suis heureux qu'une occasion me soit donnée de protester à mon tour contre les prétentions de son adversaire. Toute histoire littéraire, — et plus généralement toute histoire contemporaine — devient impossible si on les admet.

4) Mlle Sakellaridès a publié en 1906 (Paris, Calmann-Lévy) sa Correspondance Générale encore bien incomplète.

5) M. Casimir Stryienski, l'auteur des Soirées du Stendhal Club, qui a exploré avec patience et méthode les papiers de Beyle à la Bibliothèque de Grenoble.

Lettres d'Alfred de Vigny[1]).

I.

A Abel Hugo.

Suscription: Monsieur / Monsieur Abel Hugo / rue Mézières n° 10 / Paris[2]).

Rouen, mercredi, 27 juin[3]).

Abel, c'est un long voyage qui a été la cause de ce long silence. Je viens du Havre, de Honfleur et de bien d'autres lieux que je vous dirai. Votre lettre m'a suivi partout comme un remords, parce que je croyais vous porter plus tôt sa réponse. J'ai chargé Emile[4]) de vous annoncer mon arrivée à Paris. J'espère qu'il s'est acquitté de ma commission. J'y serai peut-être en même temps que ma lettre. Ouvrez vos bras. Je ne vous porterai pas un vers de ma façon: jamais je n'ai mis autant d'inconstance dans mon travail que depuis que je vous ai quitté. J'ai commencé, (vous êtes cause que je les compte), cinq ouvrages, dont pas un n'est fini, et, à travers tout cela, mon géant chevaleresque[5]), que je quitte souvent et longtemps, et cela à cause du mal qu'il me fait quand je m'y livre de suite. Je crois que j'en ferai une chose passable avec le tems, mais il faut encore bien mûrir le plan et je travaille dans ce moment-ci à l'oublier entièrement pour le revoir comme l'œuvre d'un étranger. Que je suis content de l'idée que je vais vous revoir avec mon cher Victor: j'espère qu'il ne sera pas mystérieux pour moi. Il a travaillé; il a fait un chef d'œuvre. J'en ai le pressentiment. Adieu: je m'occupe des apprêts de mon départ. Adieu.

Alfred de V.

---

1) Turin, Biblioteca Civica, Raccolta Cossilla. — Aucune de ces lettres n'a été signalée par Mlle Sakellaridès dans son article, La Correspondance d'Alfred de Vigny. Essai d'un catalogue de ses lettres (Corresp. Histor. Archéol., t. XI, p. 97 sqq. (1904). Léon Séché, Alfred de Vigny et son temps, les ignore également. Aucune ne figure dans la Correspondance (1816—1863) que vient de publier la même Mlle Sakellaridès (C. Lévy, 1906).

2) Lettre écrite sur un papier à filigrane fort curieux, portant le buste de Louis XVIII, profil à droite, et en exergue: „Louis XVIII, roi de France et de Navarre."

3) La date de l'année manque. C'est probablement 1821, Vigny ayant été envoyé en garnison à Rouen en avril 1821. Ce même jour (27 juin 1821) mourait Madame Hugo, mère d'Abel et de Victor.

4) Emile Deschamps.

5) Il s'agit sans doute de la tragédie de Roland (cf. Sakellaridès, Correspondance de Vigny, p. 8). V. Hugo en demande des nouvelles à Vigny le 27 août suivant (cf. E. Dupuy, Jeunesse des romantiques, p. 237).

II.

A l'éditeur Urbain Canel[1]).

Suscription: Monsieur / Monsieur Urbain Canel, / rue Saint Germain des Prés, n° 9. Paris.

Je vous ai écrit, Monsieur, pour recommander le secret exact de Cinq Mars[2]). Je désire que personne ne jette les yeux sur lui avant son jour, et qu'on ignore même que vous avez le premier volume. J'attends impatiemment les épreuves pour travailler dessus. Voulez vous m'en donner des nouvelles? Si vous êtes trop occupé, ne venez pas: écrivez moi un mot. Avés vous donné les vers de Suzanne[3]) aux Annales? Mille complimens.

Alfred de Vigny.

J'ai beaucoup à vous dire, Monsieur, sur toutes nos publications. Ne pourriés-vous passer chez moi vendredi ou samedi matin, jusqu'à une heure? Je voudrais avoir encore quelques exemplaires de mes Poèmes[4]). M'en apporterez vous? Vous ne sauriez trop gronder et menacer chez M. Le Normand où languit Cinq-Mars. Adieu, Monsieur, mes sincères complimens.

Alfred de V.

4 janvier mercredi.

III.

A la Comtesse de Clérembaut.

Suscription: A Madame / Madame la comtesse de Clérembaut[5]).

Lydia[6]) est venue avec moi, chère cousine, pour vous prier, si vous en avez la force, de venir entendre chez elle, demain vendredi[7]),

1) Ces deux billets ne sont pas datés, mais les détails relatifs l'impression des Poèmes et de Cinq Mars, qui font leur intérêt, permettent de leur assigner comme dates la fin de 1825 et le début de 1826.

2) Cinq Mars ou une Conjuration sous Louis XIII, Paris Urbain Canel, 1826, 2 vol. in 12.

3) Les „deux fragments du poème de Suzanne" parurent dans la Muse française, t. II, 10e livraison.

4) Les „Poèmes antiques et modernes", publiés à Paris, chez U. Canel, 1826 (Le Déluge, Moïse, Dolorida, Le Trappiste, la Neige, le Cor.).

5) Femme du colonel comte de C., cousin de Vigny. Cette lettre n'est pas datée; elle est du jeudi 16 juillet 1829, date établie par rapprochement avec une lettre à Sainte Beuve du 14 juillet 1829 (Corresp., p. 26) et avec une autre lettre à un ami anonyme [n° 30 du cat. Sakellaridès], qu'il invite à une lecture d'Othello avec „quelques anglaises jolies". Il s'agit probablement de la même lecture et des mêmes anglaises. Cf. aussi Séché, (Alfred de Vigny, p. 143), citant une lettre de Turquéty, qui a assisté à une lecture chez V. le 17 juillet.

6) Mme de Vigny (Lydia Bunbury), créole anglaise de la Guyane, que le poète avait connue à Pau et épousée le 3 février 1825.

7) Cf. lettre citée à Sainte Beuve: „Vendredi 17, à sept heures et demie précises du soir." (Corresp., p. 26).

à sept heures et demie précises ma tragédie d'Othello[1]), d'un bout à l'autre. Consultez vos forces, votre résignation et votre amitié. Pour vous décider, je vous promets des petites cousines anglaises[2]), auxquelles je serai si heureux de faire connaître ma belle cousine de France!

Mille tendres amitiés de nous deux.

IV.

A divers inconnus.

(Sans suscription.)

28 Novembre 1835.

Pour être toujours franc, je dois vous dire, Monsieur, que je regarderais comme tout à fait désobligeant pour moi, et comme prémédité, avec une obstination sans motif, l'oubli de l'article de Voyage que j'attends depuis un mois. Je sais que vous n'avez qu'à vouloir pour qu'il soit fait et imprimé. Que je n'éprouve pas, je vous prie, la vive contrariété de le voir encore remis. Demain à quatre heures, j'irai le lire chez vous; je vous en prie, pensez y.

Mille complimens empressés

Alfred de Vigny.

(Sans suscription)[3]).

Je vous envoie ces livres du fond de mon lit où depuis six jours je viens d'être retenu par de violentes douleurs. Ce n'est pas au directeur de la Revue que je donne mes œuvres, c'est à un ancien ami que ses caprices ne me font point oublier.

Alfred de Vigny.

30 j[anvi]er 1838.

(Sans suscription.)

Rien n'est plus facile à présent que de me rencontrer, Monsieur, car je sors bien peu de chez moi[4]). Je vous avais prié seulement de prendre jour. Si vous voulez, par exemple, je vous attendrai vendredi

---

1) „Othello ou le More de Venise" fut joué au Théâtre Français le 24 octobre 1829.

2) Ce sont les petites anglaises dont l'exquise beauté éblouit Alfred de Musset (cf. E. Dupuy, Jeunesse des romantiques, p. 274).

3) Billet adressé probablement à Buloz, directeur de la Revue des Deux Mondes, bien que les deux lettres de V. à B. publiées par Mlle Sak. ne témoignent pas d'une grande cordialité entre Vigny et Buloz. Vigny n'ayant fait imprimer aucun ouvrage nouveau en 1837—38, on ne saurait dire quels livres forment l'objet de cet envoi.

4) Où il était retenu le plus souvent par le mauvais état de santé de Mme de Vigny et par de fréquentes maladies. (Cf. sa Correspondance, passim).

après demain, à midi; ce sera avec un plaisir infini que je vous reverrai, car j'ai beaucoup à vous dire.

Tout à vous.
Alfred de Vigny

22 juin 1842, Mercredi.

(Sans suscription.)

Voulez vous bien me venir voir samedi, Monsieur, à midi ou une heure? Il me semble que pour Monsieur Canonge[1]), s'il veut vous accompagner, ce sera mieux que le mercredi, trop nombreux souvent[2]). J'aurai le tems de me faire entendre de lui; et son aimable lettre, ses vers, ce que vous m'écrivez, tout me donne le désir de lui être agréable. Je vous remercie encore une fois de m'avoir voulu faire connaitre les Préludes, puisque je vous dois aussi l'assurance d'en connaître l'auteur.

Mille complimens affectueux
Alfred de Vigny

15 octobre 1836.

Lettres de Victor Hugo[3]).

I.

A M. Tézenas
(Gentilly, 5 mai 1823).

(Sans suscription.)

Je reçois à la campagne[4]) l'aimable communication de Monsieur Tézenas. Je le prie de vouloir bien recevoir tous mes remerciemens et continuer ses bons offres au malheureux Lebarbier, dont, grâce à lui, le malheur sera sans doute réparé.

---

1) Littérateur nîmois (1812—1870). Les Préludes sont le premier recueil de vers de Canonge, qui le publia en 1835; il composa ensuite Le Tasse à Sorrente, Le monge des Isles d'or (1839), Varia (1855), Arles en France (1857). C'était un romantique catholique. Il avait formé des lettres de ses correspondants les plus célèbres une collection aujourd'hui conservée à la Bibliotèque municipale de Nîmes (cod. 491, 492, 493).

2) Il y a peut-être là, malgré toutes les politesses qui suivent, un peu de méfiance de Vigny à l'endroit de ce provincial inconnu qu'on lui amène, puisque il ne tient pas à le recevoir un jour où il a de nombreux visiteurs. Canonge dut le comprendre ainsi, car il n'a pas inséré cette lettre dans sa petite brochure „Lettres choisies dans une Correspondance de poète" (Paris, Tardieu, 1867).

3) Turin, Biblioteca Civica, raccolta Cossilla. Aucune de ces lettres n'a été recueillie dans la Correspondance Générale de V. H., et il y a lieu de les croire inédites.

4) Sur cette résidence de V. H., cf. F. Bournon, V. H. à Gentilly (Paris, Gougy, in 8°, et in Corresp. Histor. Archéol. 1906) qui donne de curieux détails.

Je reviendrai demain ou après à Paris et j'aurai l'honneur d'aller moi-même témoigner à Monsieur Tézenas mon bien sincère attachement.

Victor M. Hugo.

Gentilly 5 mai 1823.

II.

Au libraire Urbain Canel.

(3 octobre 1829.)

Suscription: Monsieur Urbain Canel, libraire, 3, rue des Fossés Montmartre.

J'ai l'honneur de prévenir monsieur Urbain Canel que je viens d'écrire à M. Lecomte pour l'affaire du titre de Han d'Islande. Cela traîne et j'en suis fâché, car du moment où j'aurai commencé l'action légale, je considèrerai notre arrangement verbal comme non avenu, et je réclamerai la totalité de la dette dans toute la rigueur de mon droit. Je veux bien pourtant attendre encore trois ou quatre jours. Passé ce délai j'agirai.

Son très humble et très obéissant serviteur

Victor Hugo

3 8bre 1829.

Au même (non datée).

Suscription: Monsieur Urbain Canel / Paris.

Je vous adresse, Monsieur, un jeune poète de beaucoup de talent avec son volume de vers. M. Charles Ducros, qui vous remettra ce billet, désirerait fort vous avoir pour éditeur. Il est disposé à vous assurer d'avance une partie de vos frais. Je ne doute pas, moi, que vous ne tiriez un très bon parti de son recueil: d'abord parce qu'il est fort remarquable, ensuite parce qu'il est aussi digne qu'un autre de la couverture verte.

Agréez, Monsieur, l'assurance de mes sentimens

Victor Hugo.

III.

A Jal.

(Paris, 10 mars 1831.)

Gosselin[1]) s'est chargé, mon bon et cher ami, de vous envoyer de ma part N. D. de Paris. Ecrivés moi si vous l'avez reçue, si le livre

1) Le libraire Gosselin avait acheté dès 1828 Notre Dame de Paris à Victor Hugo, qui s'engagea à le lui livrer en 1829. N. D. de Paris fut publié en 1831, non le 15 février comme le dit Victor Hugo raconté, mais le 17 mars. Cette lettre montre avec quel soin V. H. préparait sa publicité.

ne vous a pas trop ennuyé, et s'il vous serait possible de vous en charger, soit pour le Figaro, soit pour l'Artiste. Vous savez quel prix j'attache à une opinion comme la votre.

Mettez moi aux pieds de Madame Jal.

Tout à vous, de cœur

16 mars. V^or Hugo.

IV.

A l'acteur Ligier[1]).

(Paris, 6 décembre 1832.)

Suscription: Monsieur Ligier, sociétaire du Théâtre Français, au Théâtre Français rue Richelieu.

Vous avez dû recevoir, Monsieur, par les soins de mon libraire, votre exemplaire du drame auquel vous avez prêté avec tant de zèle le concours de votre beau talent[2]). Un acte de violence que je châtierai[3]) nous a privés, vous et moi, du fruit de notre travail; mais ce n'est pas une raison pour que je me prive, moi, du plaisir de vous remercier; le plaisir est même un devoir, aujourd'hui qu'il semble que je n'ai plus besoin de vous. J'ai une joie véritable à vous exprimer toute ma satisfaction, Monsieur, et à vous prier de vouloir bien en être l'organe près de tous vos camarades qui ont rempli avec tant de mérite et d'empressement des rôles dans ma pièce. Nous nous retrouverons tous un jour, et ce jour est peut être prochain.

Agréez, Monsieur, l'assurance de mes sentimens distingués.

Victor Hugo.

6 décembre.

J'ai fait envoyer le drame à toutes les personnes qui ont bien voulu y jouer, ainsi qu'à Mrs Jouslin de la Salle[4]) et Desmousseaux. J'espère que tous les exemplaires ont été fidèlement remis.

---

1) Turin, Biblioteca Civica, Raccolta Cossilla. Je crois que cette lettre, malgré son intérêt, est restée inédite. Elle manque à la Correspondance Générale; M. Valter n'en parle point dans son étude sur La Première du Roi s'amuse, et M. Biré n'en fait pas état dans son Victor Hugo après 1830.

2) Ligier jouait Triboulet. Ce rôle l'avait si fort impressionné à l'audition qu'il ne cessa de pleurer pendant la lecture du 5e acte.

3) Dans sa lettre au rédacteur du Constitutionnel (26 Novembre 1832), V. Hugo emploie déjà ce mot: arriver au châtiment d'une mesure illégale. (Cf. Biré, op. laud., I, p. 67.)

4) Directeur de la scène du Théâtre-Français.

V.

Au poète Lesguillon.

(Paris, 15 décembre . . .)

Suscription: Monsieur Lesguillon, 39, rue Hauteville.

15 X^bre

Dès qu'on redonnera Lucrèce[1]), mon poéte, je songerai que vous lui faites l'honneur de la vouloir revoir. En attendant, mettez moi aux pieds de Madame Hermance, qui m'a fait ce bon et charmant article.

Je vous serre la main

V. H.

VI.

A Villemain

(sans date).

Suscription: Monsieur Villemain.

Des Roches, 19 septembre.

Mon cher ami,

M. Carlier[2]) est présenté officiellement par la voie de Vitet, mais il y a trois candidats. Un mot de vous peut faire un homme heureux. Vous êtes bien heureux vous même de vous trouver en pareille situation. Vous savez à quel point je m'intéresse à M. Carlier. Vous me rendrez bien content moi-même, si vous donnez à son affaire une solution prompte et favorable.

Mille remerciemens pour ce que vous avez fait dans l'affaire Le barbier. Votre bonne lettre de l'autre jour m'a fait un extrême plaisir.

Votre ami

Victor Hugo.

VII.

Au peintre Ziegler[3])

(sans date).

Suscription: A Monsieur Ziegler, 21, rue M[onsieur] le Prince.

J'ai bien regretté, Monsieur, d'avoir été absent aujourdhui: c'est toujours une agréable fortune pour moi qu'une occasion de vous voir.

---

1) Lucrèce Borgia, dont la première représentation à la Porte Saint Martin avait eu lieu le 2 février 1833.

2) Le philanthrope qui avait fait adresser Claude Gueux à tous les députés, en 1834 (cf. Victor Hugo raconté, II, 249).

3) Ce billet et le suivant sont à Milan, Biblioteca Braidense (Brera), collection Puricelli-Guerra. Ziegler était lié avec V. Hugo qui venait souvent causer d'art dans son atelier (lettre d'Aug. Barbier à Lacaussade, dans Séché, A. de Vigny, p. 145).

Nous ne répétons pas jeudi (après-demain). Si vous êtes libre, venez entre midi et une heure. Je serai aux ordres de votre crayon toute la journée.

9 février mardi soir.

Votre bien cordialement dévoué

V^or^ Hugo[1]).

VIII.

A un correspondant inconnu[2]).

(non daté.)

Vous allez en Afrique, Monsieur. Voici une lettre pour le directeur général des affaires civiles, qui se trouve être mon beau frère[3]). Vous êtes courageux et honnête; soyez tranquille, la Providence veille sur vous. Agréez, monsieur, mes meilleurs sentimens.

Lundi 11.

Victor H.

Lettre d'Ulric Guttinguer[1])

à Jules Canonge.

Paris, 8 janvier 1856.

(sans suscription)

Me voici à mon tour, Monsieur, ému, attendri jusqu'aux larmes de votre reconnaissance et de son expression si touchante et si naturelle.

Mon vieux cœur de 72 ans en est remué profondément, car les sentiments que vous m'exprimez sont bien rares dans le temps où nous vivons. Je ne suis guère payé de mes sympathies bienveillantes pour les poètes et les lettrés que par l'indifférence et le silence.

Jugez, Monsieur, du bien que vous me faites, et si je peux trop vous en remercier.

Je ne suis pas, vous le savez peut-être, un critique ordinaire; heureux et riche suivant les hommes, mais bien éprouvé dans mes affections et dans mes liens, les lettres sont une consolation et un soutien pour moi, mais je n'y tiens plus que par les autres, ayant renoncé à toute création. J'attends votre nouveau recueil pour lui rendre l'hommage qu'il mérite

---

1) Lettre scellée d'un cachet armorié.

2) Milan, Bibl. Brera. Pièce exposée dans la vetrina.

3) Paul Foucher.

4) Sur ce „petit romantique", cf. Léon Séché, Sainte Beuve; et Annales Romantiques, passim. Cette lettre à Canonge nous montre G vieilli, avec une tendance peut être excessive à l'attendrissement. C'est sans doute à un envoi de l'ouvrage de Canonge „Varia: *Sourire, aimer, penser*" paru en 1855, que se rattache la correspondance dont il ne reste que cette lettre.

et le juger avec un cœur de père et d'ami, c'est à dire avec la tendresse et la vérité.

Il sera bien venu comme vous, Monsieur, partout où il m'arrivera. Prenez courage et confiance et croyez moi

Tout à vous
Ulric Guttinguer.

Rue de Courcelles 30 à Paris.

Billet d'Alfred de Musset.

A Monsieur Buloz[1])

(Sans date).

Suscription: Monsieur. Monsieur Bulos à la revue des 2 mondes

Je suis bien fâché de n'avoir pu vous rien envoyer hier, mais je suis pris depuis deux jours par une grippe insupportable, qui m'a mis la tête en marmelade. Excusez moi et croyez à mon amitié.

Lundi. Alf[d] de Musset.

Lettres de Lamartine.

I.

Au ministre de Sardaigne à Paris.

Aix en Savoie, 16 août 1823.

Monsieur le marquis,

Permettez que je prenne la liberté de recommander à Votre Excellence un jeune homme très intéressant de ce pays-ci, sujet de votre Roi, et par conséquent ayant des droits de plus à votre intérêt. Il appartient à une famille très honnête d'Aix, mais dénuée de toute fortune; il est rempli de dispositions; il a remporté tous les premiers prix dans ses études; ses parents l'envoyent, avec 300 francs pour tout bien, faire ses études de médecine à Paris. Il y aurait peut-être moyen par votre protection de lui faire obtenir quelque bourse, quelque exemption des droits d'université et d'inscription, quelques secours enfin, directs ou indirects, pour achever ses cours. Il a une excellente manière de penser, est très laborieux et très sage. Voila ses titres à vos bontés. Tout le monde ici s'y intéresse.

---

1) Turin, ibid. id. Ce billet est plus amusant qu'utile; son intérêt est d'être le type de lettres que le négligent Musset eut sans doute souvent à écrire au rigide et méticuleux directeur de la Revue des Deux Mondes. Il y a fort à penser que cette opportune grippe n'était qu'un prétexte pour excuser son retard.

Je vous demande mille excuses de vous importuner aussi témérairement à son sujet. Mais je ne puis m'empêcher d'appeller l'intérêt d'un homme comme vous sur un jeune homme qui le mérite par son malheur et par ses qualités.

Daignez agréer, Monsieur le marquis, l'assurance du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être de

Votre Excellence
le très humble et très obéissant serviteur
Alphonse de Lamartine.

II.

Au libraire Urbain Canel.

(15 octobre 1823)

Suscription: Monsieur / Urbain Canel, libraire, / rue Hautefeuille n° 5 / à Paris.

Macon 15 oct.

Je suis encore trop malade pour écrire et corriger. Bornez vous à ôter les points qui séparent les divers morceaux du Chant d'amour et à y substituer des étoiles. Ne commencez pas et ne finissez pas une *méditation* dans la même page. Toujours du blanc entre deux sujets différents. Espacez davantage les strophes. Je vous enverrai des corrections de mots sur un exemplaire imprimé.

Envoyez moi des articles de journaux bons ou mauvais. Dites moi qui a fait celui de l'Oriflamme signé Oméga: il est remarquable par la haine et l'injustice. Tâchez d'en avoir de bons dans les Débats et la Gazette.

Envoyez deux exemplaires à Sir Charles Flint, rue St. Honoré, n° 331, de ma part, bien vite.

Adieu, Monsieur. Mille remerciemens et amitiés. Je souhaite que l'injuste acharnement de quelques critiques ne nuisent (sic) pas à vos intérêts; pour moi je les supporte très bien. Tenez moi au courant en m'envoyant tous les huit jours ce qu'on aura écrit. Je vous en saurai un gré infini. Ma santé est mieux, mais non bien. Je suis bien sensible à votre aimable intérêt.

Lamartine[2]).

---

1) Turin, ibid. id. Le second feuillet où était l'adresse a été enlevé de cette lettre, mais le destinataire n'est pas douteux. Lamartine ne donne pas le nom de son protégé.

2) La date est donnée par les timbres de la poste „70 Macon" et octobre 18—1823 dans un cachet rond. Au verso, une main étrangère, (celle de Canel probablement) a écrit: Macon 15 8bre 1823. Al. de Lamartine rep. 2? d°.

(sans date — sans suscription.)

M. Lamartine propose à M. Canel de lui remettre deux volumes de 3000 vers chaque pour deux ans à 25000 comptant (*sic*).

A l'expiration des deux ans, pour une autre somme de 25000 (*sic*), M. de Lamartine laissera à M. Canel la propriété des deux susdits volumes encore pour sept autres années, plus la propriété pour sept années de ses œuvres complettes, revues par lui, avouées par lui, avec quelques changements, augmentations et préface. Ce dernier marché serait facultatif pour M. Canel; s'il n'en voulait pas, au bout de deux ans M. de Lamartine rentrera dans ses droits.

(14 avril 1825.)

Suscription: Monsieur / Urbain Canel, place | S. André des Arcs, n° 30 ou 32 | Paris. | Pressée.

M. de Lamartine, devant partir au premier moment, prie M. Canel de venir prendre son morceau sur le Sacre ou de lui faire dire s'il n'en veut pas. M. de Lamartine, d'après les paroles données par M. de Genoude, ne s'est plus regardé comme libre d'en traiter avec d'autres personnes qui le lui ont demandé. Si M. Canel ne se décide pas d'ici à demain onze heures, il en disposera.

Son très humble et très obéissant serviteur
Lamartine.

14 avril matin[1]).

III.

Au comte Grimaldi.

Suscription: A Monsieur le comte Emilio Grimaldi, Capitaine d'état major au service de S. M. S. Chambéry. Savoie.

Turin 21 sept.

Mon cher Grimaldi, ceci est pour vous remercier de votre bon et aimable accueil à Montjay et dire à vos dames que nous avons fait le voyage en deux charmantes journées, sans accident ni fatigue. Nous restons ici trois jours, et nous allons nous reposer ensuite deux jours à Gênes, et de là, en un jour et demi, nous sommes à Luques, chez notre ambassadeur qui nous attend à la campagne et où finit notre pélerinage. J'ai oublié à Chambéry de prier son Ex. le comte d'Andezer de me permettre de faire adresser chez lui, pour m'être envoyé ensuite par vous à Florence, un petit paquet contenant une lettre et une petite commission

1) Sur le Chant du Sacre et les déboires que sa publication valut à Lamartine, cf. L. Séché, Lamartine de 1816 à 1830.

pour mon ministre à Florence, dont il m'avoit chargé à Paris et que je n'ai pu lui rapporter moi même, parce que l'ouvrage n'était pas fini: ce sont des boutons. Si le comte d'Andezer le permet et le reçoit, faites moi l'amitié d'en payer le port pour moi et de me les adresser à Florence. Sans quoi je serai mal reçu du Ministre. Vignet vous remettra le montant.

Dites mille tendresses de Marianne à vos deux dames et de Julia à ses deux amies: elle les regrette beaucoup. Adieu, mon cher Grimaldi, croyez moi à jamais un de vos bons et véritables amis.

Al. de Lamartine[1]).

IV.

A une dame inconnue.

(Sans date ni suscription)

Madame la marquise,

J'ai depuis quinze jours votre lettre sur la tabe (*sic*) et votre souvenir dans le cœur, toujours, et pas un moment pour vous répondre! Vous ne vous faites pas d'idée de l'obsession dans laquelle vit un homme doublement et triplement public, comme j'ai le bonheur et le malheur de l'être. Son cœur est à ses amis, mais son esprit et son tems sont à ses ennemis, car les ennemis véritables et inévitables sont les importuns. Je regrette bien vivement que vous ne franchissiez plus les monts. Pour moi, je ne les franchirai plus volontairement. L'Italie, où je fus si jeune et si heureux, m'attriste profondement, même par la pensée; il faut voir des scènes nouvelles où la mémoire n'ait rien à pleurer, quand on arrive à mon âge et qu'on a beaucoup perdu. Ainsi nous ne nous verrons qu'en esprit, ou nous nous verrons à Paris. Je suis plongé plus que jamais dans la politique et même très active. On me sollicite vivement dans le Parlement pour y prendre un rôle plus actif encore, mais je résisterai indéfiniment.

De tems en tems, en autone (*sic*), je m'occuppe de quelques poésies. Il vient d'en paraître deux nouveaux volumes de moi: je ne vous les envoie pas parce que la censure les arrêteroit, dit-on, et ils n'en valent pas la peine. L'année prochaine je publierai quelque chose de mieux, et qui aura cours au delà des Alpes.

Mme de Lamartine se rappelle avec amitié à vous. Nous allons quitter Paris sous peu de jours pour nos montagnes et y passer les six mois de repos. J'en ai grand besoin. Adieu, Madame la Marquise,

---

1) Le cachet postal donnant la date de l'année manque. Il ne reste que ceci: 28 Set. Tor. La lettre est vraisemblablement de la fin de la période où Lamartine résidait à Florence comme secrétaire d'ambassade.

ne m'oubliez pas, et soyez sûre que votre souvenir rencontrera toujours un souvenir bien ami partout où il me cherchera. Mille respects.

Lamartine.

V.

A. M. Duranton.

(sans date)

Suscription: Monsieur Duranton fils etc. à Macon.

Monsieur,

Puisque vous me défendez un refus que la délicatesse et la modestie devrait me commander, recevez au moins mes remerciemens, non pour la peinture en elle-même, mais pour le sentiment si flatteur de bienveillance qui vous a porté à l'offrir. Je la conserverai en souvenir de ce même sentiment, que je suis heureux de pouvoir vous offrir avec la même estime et la même considération.

Lamartine.

VI.

A. M. Gosselin.

(Paris 13 juin 1835)

M. Gosselin libraire, n° 13 rue St Germain des Près.

M. de Lamartine recommande à M. Gosselin d'envoyer un exemplaire du *Voyage en Orient* à la Revue de France, rue Guénégaud n° 23, pour M. Vangaver qui en rendra compte.

Paris 13 Juin 1835.

Lamartine.

(sans date ni suscription)

Priez M. Gosselin, de la part de M. de Lamartine, de lui achetter un livre dont les Débats rendent compte, intitulé: „Souvenirs de M. Desprez."

Lamartine[1]).

1) La collection Cossilla contient encore un billet original de Lamartine (donnant un rendez-vous à M. de Cambis, le 17 mars 1842) et la copie des deux dernières pages d'un discours sur les enfants trouvés qu'il ne me semble pas utile de reproduire ici.

La „Prise de Pampelune“ et la route de Saint-Jacques de Compostelle.

Par

Joseph Bédier (à Paris).

Charlemagne guerroie depuis cinq ans en Espagne quand s'ouvre la chanson de la „Prise de Pampelune“[1]; et quand elle se termine, au bout de deux ans ou à peu près, en tout cas au bout de 6113 vers alexandrins, Charlemagne guerroie en Espagne.

Naymes, fidèle, comme il sied, à son personnage de „Nestor de l'épopée française“, Roland toujours preux et Olivier toujours sage, et Ganelon déjà traître, Samson et Salomon, et Turpin, et Ogier et les autres, c'est la troupe des héros connus. Embuscades et sièges, messages insolents, mahomeries détruites, combats singuliers et amples batailles, c'est la série des thèmes habituels. L'auteur, Nicolas de Vérone[2]), fut pourtant un bon poète: il y a dans son roman de l'adresse et de la verve, une certaine force pathétique, de beaux épisodes, du moins de cette beauté mélodramatique qui est la loi du genre, quelques figures très vivantes: tel le vieux roi mahométan qui veut tuer dans son sommeil son fils, parce qu'il s'est fait chrétien; trois fois il brandit le couteau sur le renégat; il n'a pas le cœur de frapper; il s'enfuit en pleurant; — tels le bon et risible Estout, et Guron de Bretagne, beau comme le

1) Publiée par Ad. Mussafia, Vienne, 1864; cf. les études de P. Paris (Histoire littéraire de la France, t. XXVI, 1873, p. 360—72), de L. Gautier (Les Epopées françaises, t. III, p. 455—81), de M. F. Castets (Turpini historia Caroli Magni, 1880, p. 79—87).

2) Sur la date où il composa la Prise de Pampelune, au plus tôt vers 1350, voyez A. Thomas, Romania, t. XVIII, p. 166; sur sa biographie, voyez en outre un article de M. Crescini dans les Atti dell' Istituto Veneto di scienze, lettere ed arti, 7e série, t. VIII, et une note de M. P. Meyer dans son mémoire „De l'Expansion de la langue française en Italie“ (Atti del congresso internazionale di scienze storiche, Rome, 1903; tirage à part, 1905, p. 32).

coureur de Marathon. Rien dans ce roman n'est ennuyeux ni monotone, sauf le sujet: Charlemagne conquiert une ville païenne, en baptise les habitants et s'achemine vers une autre ville; il la conquiert, en baptise les habitants et s'achemine vers une troisième ville; et ainsi de suite.

Pour expliquer ce plan singulier, il suffit de marquer, plus nettement qu'on ne l'a fait jusqu'à présent, que cette chanson de geste ne fut pas composée à la gloire de Charlemagne, mais à la gloire de saint Jacques le Majeur. Si l'empereur conquiert l'Espagne, il n'a qu'une visée: purger de Sarrazins la route qui mène au sanctuaire de Compostelle.

Dès le début du poème, ce motif apparaît; le roi des Lombards, Dexirrier, remontre à Roland l'injustice d'un mauvais traitement qu'il a subi: „pourtant, dit-il, je n'étais venu porter mon aide à l'empereur qu'avec des intentions qui devraient lui être chères:

„Je vin en cist païs seulemant por servir
L'empereour mien sire et por aidier conquir
Le cemin de l'apostre, por ma arme garir . . .“

et plus loin:

„Car ci ne sui venu fors seul qu'a suen servis
E en servis saint Jaches a conquir cist païs.“

Pampelune une fois conquise, „Or, dit le poète,

„Or dirons de Zarllon ch'avoit mis cuer e san
A conquir le zamin dou saint Galician.

Quant Zarllemagnes oit Pampelune souzmise
E la giant batizee, com l'istoire devise,
Il sejourna en la vile un mois sens gaberise,
Tant che cescun navré fu tornié a garentise.
Lour se pensa le roi ch'il feroit grand fantise
A fer plus demorance de tournier en franchise
Le zamin e la voie dou buen saint de Galise.“

Le roi mande ses barons et déplore devant eux les lenteurs de la guerre: s'ils séjournaient aussi longtemps dans chaque cité sarrazine, quand en auraient-ils fini de conquérir l'Espagne?

„Et ensi seroit tard acevee la promise
Ch'avons feite a l'apostre de recobrier sa glise;
Ond, se nous ne poons acevier ceste emprise,
Nous sera atorniés a grand recreantise,
Si en sera parlé trosque ao jour dou juise.“

Cordoue ayant été prise, Charlemagne en fait don à Roland; Roland le prie de garder pour lui l'„onour“ de la cité:

5534 „Par ma foi“, dist le roi, „ains vous le retindriés:
Car d'Espagne vous ay tretout l'onour doniés,
E par vous coronier de cist regne, bieus niés,
E par le seint apostre franchir, com vous savés,
Ai je ma giant en Spagne e mes homes guiés.“

Charlemagne demeure quelques jours dans les villes récemment réduites de Cordoue et de Toletele:

5655 Pues dist ch'il ne prendroit plus terme ne sejour
A conquir le cemin dou seint prediceour:
C'est le baron seint Jaques, de Yesu serviour.

Roland emmène une troupe, pour surprendre, de nuit, les Sarrazins; „Saint Jacques!“ est le mot d'ordre:

1485 A l'isir de la ville n'i fu graille soniés,
Ne tube, ne tambor, mès le nom fu doniés
Entre lour de saint Jaches, ond a tuit vint a grés.

Et „Saint-Jacques!“ est aussi le cri d'armes, quand il s'agit de monter à l'assaut:

6087 Et le nom de lour est Seint Jaques de Galise.

Le roi païen Altumajour, défait, se rend à Roland:

2308 Quant Rolland l'entendi,
A Jesu rendi grace et a seint Jaque ausi.
A Yesu et seint Jaques rendi grace Rollant . . .

On dira, et l'on aura raison de le dire: ce rôle de saint Jacques et de son sanctuaire dans la Prise de Pampelune est chose dès longtemps reconnue. Si dans son analyse de la chanson Paulin Paris ne mentionne qu'une fois le saint, et en passant, si Léon Gautier le relègue dans ses notes au bas des pages, si Mussafia n'écrit jamais son nom, ce n'est pas que ces critiques oublient son importance ou la mécomaissent: c'est qu'ils la sous-entendent. Ils ont dit une fois pour toutes que la Prise de Pampelune est une suite de l'Entrée en Espagne, c'est à dire qu'elle fait partie de ce groupe de poèmes qui dépendent du Pseudo-Turpin et qui l'exploitent:

47 L'arcivesque Trepins, qui tant feri de spee,
En scrist mist de sa man l'estorie croniquee:
N'estoit bien entendue fors que da gient letree.
Une noit en dormand me vint en avisee
L'arcevesque meïme, cum la carte aprestee;
Comanda moi e dist, avant sa desevree,
Que por l'amor saint Jaqes fust l'estorie rimee,
Car ma arme en seroit sempres secorue et aidee;
Et par ce vos ai jé l'estoire comencee
A ce qe ele soit e leüe e cantee[1]).

1) Je cite d'après l'édition que M. Antoine Thomas publiera prochainement.

Ces vers de l'Entrée en Espagne dominent pareillement l'action de la Prise de Pampelune. Il est entendu que ces romans sont des dérivés du Pseudo-Turpin, et que, ici comme dans le Pseudo-Turpin, Charlemagne, conquérant l'Espagne, s'achemine vers Compostelle guidé par la voie d'étoiles que l'apôtre Jacques a semée dans les cieux.

Assurément; mais, ce qui n'a pas été remarqué, que je sache, c'est avec quelle précision le poète de la Prise de Pampelune dessine la route de Compostelle; comment, pour dompter les Sarrasins, Charlemagne et ses pairs ne vagabondent pas dans une Espagne vague et mal connue, mais suivent, étape par étape, la voie même que suivaient les pèlerins.

L'action se passe sur cette route (le *camin ferré* 793, le *cemin antif* 941, 1166, la *voie batue* 1758), et le plus grave échec que subissent les chrétiens consiste à être un moment jetés hors de cette *droite rue*:

1817 . . . Se tost n'ont secors, meis ne recobreront
Le camin de l'apostre, car tost a fin seront.

Le Chemin de l'Apôtre, on peut le tracer sans nul risque d'erreur. C'est la route romaine que l'Itinéraire Antonin détermine par les noms de Tritio *(Tricio)*, Libia *(Leiba)*, Segasamunclo *(Cerezo de Río Tirón)*, Virovesca *(Briviesca)*, Segesamone *(Sasamón)*, Lacobriga *(Carrión)*, Camala *(Sahagún)*, Lance *(Cerro de Lancia)*, Ad legionem VII. geminam *(León)*[1]). Les conditions géographiques sont telles qu'elle est sans doute une route préhistorique et qu'elle n'a point varié à travers les siècles. J'ai sous les yeux une carte routière de l'Espagne dressée par le maréchal Victor, duc de Bellune, en 1808, — l'itinéraire des pèlerins de saint Jacques dressé par M. le chanoine Daux d'après les chansons des pèlerins que l'on imprimait encore au XVIII[e] siècle sous forme de livrets populaires, — et la carte des voies romaines établie par Kiepert et Fr. Coello au t. II (Supplementum) du Corpus des inscriptions latines. La route qui nous intéresse demeure partout immuable, et nous allons voir avec quelle rigueur le poète de la Prise de Pampelune sait la décrire.

1. *Pampelune.* Charlemagne, au début du poème, s'empare de Pampelune: il y est venu (selon l'Entrée en Espagne) par la route de Blaye, c'est à dire qu'il a passé, comme faisaient les pèlerins, par Saint-Jean-Pied de Port et par Roncevaux.

2. *La Stoille.* A Pampelune, Charlemagne déclare un jour (v. 1439 ss.) que, le lendemain, il se mettra en route pour La Stoille (Estella):

1442 „Seignour", dist Zarllemagne, „demain sens nul termin
Veul alier ver la Stoille ao nom le roi divin".

1) Voy. Antonio Blásquez, Nuevo estudio sobre el itinerario de Antonino (Boletín de la Real Academia de la historia, t. XXI, 1892, p. 54—128; notamment p. 111).

Il envoie en avant-garde Roland avec vingt mille hommes. Roland s'achemine „avant la mie nuit“ (v. 1476) et, au soleil levé (v. 1489), il aperçoit les murs d'Estella. C'est une étape de 45 kilomètres que ses cavaliers peuvent avoir fournie en ces six ou sept heures. Les fourriers de Roland brûlent le bourg d'Estella: mais la forteresse est bien close; les ponts-levis sont relevés (v. 1527). Roland se décide à camper devant la ville et à attendre Charlemagne. A sa surprise, il ne voit pas de guerriers sarrasins sur les murs: rien que des „bourgeois“ pour les défendre. C'est que, quelques jours auparavant, le prince qui domine à Estella a emmené ses troupes à Mont Garzin (v. 1533 ss., cf. v. 1601), pour y faire sa jonction avec une armée de renfort venue de Saragosse.

3. *Mont Garzin.* C'est à Mont Garzin donc, au delà d'Estella pour qui vient de Pampelune[1]), que les chrétiens se heurtent à cette double armée sarrasine. Charlemagne y est attaqué par des païens aux faces couvertes de masques hideux. Finalement les chrétiens sont vainqueurs, et font prisonnier Altumajour, qui se convertit et qui leur livre Estella et Mont Garzin.

Qu'est-ce que Mont Garzin (v. 1601)? ou Mont Garçin (v. 1821)? C'est la même forteresse que le Pseudo-Turpin[2]) appelle Mons Garzim, que la Karlamagnûs Saga, la compilation de David Aubert[3]) et la chanson de Gui de Bourgogne[4]) appellent Montjardin ou Monjardin. Ces textes, et notamment le Pseudo-Turpin s'accordent à la placer dans la région de Pampelune. Personne, que je sache, n'a encore proposé une identi-

1) Cette localisation de Mont Garzin au delà d'Estella ressort avec évidence des dires de Nicolas de Vérone, puisque Roland est venu d'une traite de Pampelune à Estella, sans encombre, et sans avoir rencontré un seul Sarrasin sur sa route; puisque ses vingt mille hommes et les cinquante mille Sarrasins campés depuis plusieurs jours à Mont Garzin n'auraient pu se rencontrer au même lieu sans s'apercevoir mutuellement. Pourtant il résulte avec une égale évidence de la suite du récit que le même Nicolas de Vérone se représente ailleurs (v. 2016, 2030—6 etc.) Mont Garzin comme placé entre Pampelune et Estella: si bien que l'armée païenne de Mont Garzin se trouve finalement enserrée entre les troupes de Charlemagne, qui viennent de Pampelune, et celles de Roland, qui *retornent* d'Estella. Ce sont donc deux données contradictoires et inconciliables. Comme Mont Garzin ne peut être à la fois à l'Est et à l'Ouest d'Estella et qu'on est obligé de choisir, je choisis la donnée qui s'accorde avec l'identification de Mont Garzin que je propose ci-après. Il est constant, en tout état de cause, que Nicolas de Vérone s'est ici embrouillé: de là l'indication que ce n'est pas lui qui a le premier disposé le théâtre de l'action. Je tirerai plus loin parti de cette remarque.

2) Ed. Castets, chapitre XVI.

3) Histoire poétique de Charlemagne, p. 265.

4) V. 1855.

fication de ce lieu. C'est, selon notre poème, un mont boisé (un *pui foilu*, v. 1647), qui domine un *oscur vallon* (v. 1647, v. 2078), et qui commande la route d'Estella à Logroño. Ce ne doit pas être un lieu imaginaire, et il s'agit de trouver dans ces parages, bien que les cartes courantes de l'Espagne ne s'y prêtent pas, un nom analogue. Or c'est le nom tel quel de *Monjardin* qu'on lit à sa place alphabétique dans le Dictionnaire des postes d'Espagne[1]), et l'on y voit que ce village est placé précisément à l'endroit requis, en plein sur la route d'Estella à Logroño. Les bonnes cartes de Navarre[2]) marquent en effet une hauteur, appelée Monjardin, à 7 kilomètres à l'ouest d'Estella, entre Estella et Villa de Los Arcos. Les dictionnaires géographiques décrivent Monjardin comme une hauteur boisée, fort escarpée et presque inaccessible, sauf en sa pente ouest, qui confine à la vallée d'Egra[3]). Ce nom français en pleine terre navarraise est si singulier qu'on est tenté d'abord de le croire appliqué, par quelque fantaisie, à un château récemment construit. Il n'en est rien: ce lieu, primitivement appelé Deyos, porte le nom de Sant Esteban de Monjardin, attesté par des chartes, depuis 1143[4]) peut-être, depuis 1181 en tout cas[5]). C'est un lieu qui fut célèbre[6]), où des traditions espagnoles, qui peuvent remonter assez haut, placent une ancienne forteresse sarrasine[7]). Ce nom français appliqué à un mont qui se dresse sur le *camino francés* lui a-t-il été imposé par les pèlerins de saint Jacques? Je ne sais: ce qui est sûr, c'est qu'il le porte depuis le XII[e] siècle.

4. *Le Groing.* Après avoir réduit Estella en leur puissance, les chrétiens

2416 S'en istrent de la ville sens nule destourbance
E tant esploiterent ou la Jesu sperance
Qu'au Groing furent venus . . .

C'est Logroño, à 40 km. d'Estella. Ils y reçoivent la soumission

1) Monjardin, fuerte, ayuntamiento Villamayor, Partido judicial Estella, Provincia Navarra: conduccion Pamplona á Logroño, estafeta y peaton Estella (Diccionario geográfico postal de España, Madrid).

2) Voy., p. ex., Mapa del reyno de Navarra, construido sobre el mapa de D. J. de Horta y otros por D. Tomás Lopez. Madrid, 1772. J'offre ici mes remerciements à M. Barau-Dihigo, qui m'a aidé à retrouver Monjardin sur les cartes anciennes.

3) Voy. l'art. Monjardin dans le Diccionario geográfico-historico de España por la Real Academia de la historia, Seccion I, t. II, Madrid, 1802; et dans le Diccionario geográfico-estadistico-historico de España por Pascual Madoz, Madrid, 1850.

4) Pascual Madoz, ouvr. cité.

5) P. Joseph de Moret, Annales del reyno de Navarra, 1766, t. II, p. 408.

6) P. Joseph de Moret, Investigaciones historicas de las antiguedades del reyno de Navarra, 1766, t. I, p. 571.

7) P. J. de Moret, Annales, t. I, p. 322.

des habitants et retournent à Estella (v: 2458 ss.), où Charlemagne est resté, pour y baptiser Altumajour, le seigneur converti des deux cités. C'est alors seulement, maintenant qu'il est maître de Logroño, que Charlemagne envoie des messagers au roi païen de Saragosse. Le poète savait donc que c'est à Logroño que s'embranche la route romaine qui, suivant le cours de l'Ebre, se dirige par Calahorra vers Saragosse. Mais, lui qui connaît si bien la voie de saint-Jacques et quelles routes s'y amorcent, il ne connaît pas ces autres routes: il croit que Saragosse (v. 4086—9) est un port de mer.

5. *Bors.* Charlemagne a donc envoyé ses messagers, Basin et Basent, puis Guron, à Saragosse; ils sont tués par les païens, et l'empereur en ressent une grande douleur; mais, dit le poète, bientôt il fut un peu réconforté,

3867 Car ceus dao bors d'Espagne seul de lour voluntié
Rendrent ao roi Zarllon la ville e la poesté;
E quand tretous furent laviés e batizé,
Le roi garni les terres selong che li fu a gré.

Qui sont *ceus dao bors d'Espagne?* Si l'éditeur de la Prise de Pampelune, Ad. Mussafia, avait suivi du doigt sur la carte la route nécessaire de Charlemagne, elle l'eût conduit de Logroño à Burgos: il aurait donc imprimé *Bors.*

Arrivé à Burgos, le poète quitte pour un temps la route de Saint-Jacques. Pour récompenser Altumajour, le bon convers d'Estella, qu'un usurpateur avait jadis chassé de Cordes (Cordoue), Charlemagne dirige ses troupes vers cette ville, qu'il veut lui rendre. Ce détour se comprend: s'il se propose d'affranchir le chemin du „seint Galizian“, il est bon, en effet, que Charlemagne délivre des Sarrasins non seulement un ruban de route, mais le pays. Et puis, cette diversion sur Cordoue était traditionnelle depuis le temps de la Chanson de Roland, et imposée au poète.

Voilà donc qu'il s'aventure, à la suite de Charlemagne, vers Cordoue, et il semble bien se douter que la distance est grande. Mais, lui qui sait dénombrer, et dans leur ordre exact, les villes et bourgades de la *via Compostellana,* sorti de cette route, il est dépaysé et il est clair qu'il n'a que les notions les plus vagues sur la géographie du reste de l'Espagne. De Burgos à Cordoue, pas un nom propre qui marque les étapes de l'armée chrétienne. Marsile envoie de Saragosse à Cordoue un secours par terre, et aussi (v. 4085—91) une flotte, qui prend la mer à Saragosse même. Campé devant Cordoue, Roland cherche à s'emparer de quelque bourg où il puisse se ravitailler. Un Sarrasin, qui connait bien, au dire du poète (v. 4144), les terres d'Espagne, mais qui, en fait, semble aussi mal informé que le poète lui-même, enseigne à Roland un château, nommé Toletelle, bourg fondé par des exilés de Tolède, lequel est *jouste la mer* (v. 4159), et à trois lieues de Cordoue (vv. 4153,

4186). C'est la seule indication topographique que sache donner Nicolas de Vérone pour toute cette expédition: elle est doublement fausse.

Mais Charlemagne et le poète ont hâte de regagner la voie romaine:

5670 Quand Zarllon oit suen erre aprestié sens demour,
Il dist a Isoriés: „Dreciés ma oriflour
Vers le cemin seint Jaque, a non le Criatour.
— Voluntier", dist celu. Adont sens plus sejour
Se departi de Cordes notre emperier alour.

6. *Carion.*

5678 Quant Zarlles e sa giant e sa grand gientilise
Furent partus da Cordes tretous sens coardise,
Se drezerent enscemble sens fer autre devise
Tout droit ver le cemin dou buen seint de Galise,
E tant esploiterent pour sen e pour maistrise
Che a la voie vindrent ch'avoient tant requise
E veirent Carion e la tour noire e bise.
Iroriés dist a Zarlle: „Par Dieu che tout justiçe,
Sus le cemin seint Jaques somes, sens gaberise.
Veés la Charion, ou est ja mout ocise
De la giant crestiaine pour alier en servise
De Dieu et de l'apostre . . ."

C'est Carrión de los Condes, l'ancienne Lacobriga.

7. *Seint Fagon.* Charlemagne a dressé sur les murs de Carrión le gonfanon royal; il a baptisé les habitants de la ville et les traite avec bonté. La nouvelle s'en répand par le pays et provoque d'autres soumissions:

5768 Adonc par ceste çouse se rendi seint Fagon,

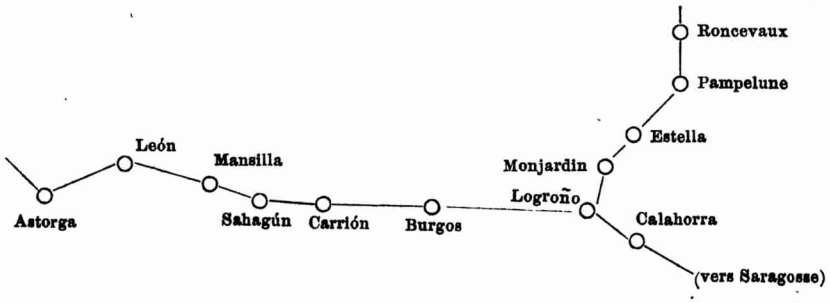
c'est-à-dire Sahagún.

8 et 9. *Masele et Lion.* Non pas seulement Saint-Fagon, mais aussi (v. 5769) *Masele e Lion*, c'est à dire Mansilla de las Mulas et León.

10. *Storges.* Alors Charlemagne apprend par un espion qu'un roi païen, Estourgant, fera forte résistance dans Storges. Aussitôt,

5825 Tout droit encontre Storges l'emperier Zarllemagne
Se dreça ou sa gient de Franze e d'Alemagne . . .

et le poème se termine par le récit de l'assaut et de la prise d'Astorga.



Cet itinéraire, où l'auteur de la Prise de Pampelune l'a-t-il trouvé? On sait qu'il exploite le Pseudo-Turpin: il le dit expressément (v. 5649, etc.); il lui a emprunté sa bataille des Sarrazins masqués, le personnage d'Altumajour, etc.[1]). L'indication est donc de rechercher s'il peut lui avoir pris en même temps les données topographiques de son poème, auquel cas nous serions en présence de faits banals et sans intérêt.

Le Pseudo-Turpin raconte (chapitres XIV—XVIII) une expédition qui mène Charlemagne de Pampelune à Monjardin, à Najera, à Cordoue, et ce sont aussi ses étapes dans la chanson de geste[2]). Mais les autres, le poète les doit-il au Pseudo-Turpin?

Il pouvait y lire le chapitre III, *De nominibus civitatum Hispaniae,* qui lui donnait un dénombrement des cent villes prétendûment conquises par l'empereur, et, entre ces cent villes:

. . . *Cappara,* Austurga, *Ovetum,* Legio, Karrionem, Burcas, Nageras, *Kalagurria, Urantia,* Stella, *Kalathaus,* Miracula, *Tutela, Saragocia,* Pampilonia, *Baiona, Iacka* . . .

S'il avait recouru à cette liste, comment aurait-il pu remarquer que les villes y sont énumérées dans l'ordre inverse, à partir de Compostelle? éliminer d'une main sûre celles qui sont imprimées ci-dessus en italiques et qui ne sont pas sur la route qui l'intéressait? y ajouter, et à leur place vraie, ces trois noms que le Pseudo-Turpin ignore: Logroño, Sahagun, Mansilla?

Ce n'est donc pas au Pseudo-Turpin qu'il doit le tracé de la route de Charlemagne. L'aurait-il pris — ce qui serait déjà très intéressant — au Guide des pèlerins de Saint-Jacques, c'est à dire au dernier livre de ce Codex de Compostelle, qui fut un instrument de propagande en faveur de ce pèlerinage et dont le Pseudo-Turpin forme l'une des pièces? Ce Guide[3]) marque ainsi les étapes des pèlerins:

Pampelune, Estella, Najera, Burgos, Frómista, Sahagun, León, Rabanal, Villafranca del Bierzo . . .

Il y manque, comme on voit, ces étapes de la chanson de geste: Logroño, Carrión, Astorga, Mansilla. Si l'on suppose que le poète a connu les deux listes, celle du Pseudo-Turpin et celle du Guide, comment les aurait-il combinées sans tout brouiller? et d'ailleurs, cette hypothèse, presque absurde, ne servirait de rien: aux deux listes réunies il manquerait encore ces deux villes: Logroño, Mansilla.

---

1) Voy. surtout Castets, ouvr. cité.

2) Sauf Najera, ville que connaissent d'ailleurs d'autres chansons de geste, Otinel par exemple.

3) Le Codex de saint Jacques de Compostelle (liber de miraculis s. Jacobi), livre IV, publié par le P. F. Fita, avec le concours de Julien Vinson, Paris, 1882, p. 4.

Nous ne connaissons nul autre document où le poète aurait pu prendre son itinéraire.

La conclusion est nécessaire. L'homme qui a le premier combiné l'action de la Prise de Pampelune ou bien avait fait lui-même le voyage de Pampelune à Compostelle, ou bien avait pris des notes sous la dictée d'un pèlerin qui l'avait fait; ou encore, ce qui revient à peu près au même, il avait sous les yeux un Guide du pèlerin de Saint-Jacques plus complet que celui que nous avons. Retenons d'autre part que son livre de chevet est le Pseudo-Turpin, qui n'a et n'a jamais eu d'autre objet que d'exciter les pèlerins à entreprendre ce voyage. Allons plus loin: le public auquel il adresse son poème se compose de gens qui ont suivi cette route, ou qui la suivent, ou qui vont la suivre: sans quoi, comment s'expliquer le plan singulier de ce roman? et que les péripéties de l'action y correspondent exactement à des étapes de pèlerins?

Si le premier auteur de la Prise de Pampelune fut Nicolas de Vérone, il convient de se rappeler certaines indications qu'il nous a données au début de son poème sur la Pharsale, et que M. Antoine Thomas résume en ces termes: „Il nous explique pourquoi il a versifié la bataille entre César et Pompée, et cette explication jette un jour bien curieux sur la vie chevaleresque du Nord de l'Italie au commencement du XIV[e] siècle. Quand un grand seigneur était en voyage, pour rompre la monotonie de la route, il se faisait réciter les histoires d'autrefois, des *zouses trespassees*[1]). Il lui fallait un récitateur, et non un lecteur, car on comprend, comme dit le poète, que

> Un home civauçant avroit trou destorbance
> A lire por zamin[2])" . . .

On peut supposer que Nicolas de Vérone destinait la Prise de Pampelune au même usage: à des jongleurs qui la déclameraient à cheval en faisant compagnie à des seigneurs sur la voie de Compostelle: ainsi un bon jongleur — *onques meillor ne vi* — chevauchait en chantant de geste dans le cortège de noces de Bernier et de la fille de Guerri le Sor[3]); ainsi le vallet du moine Guillaume chantait en traversant la forêt de Beaucler.

Mais il est fort improbable que Nicolas de Vérone ait agencé le premier l'action de la Prise de Pampelune: qu'il me suffise de rappeler, entre autres indices, qu'il s'égare un instant sur sa route entre Pampelune et Monjardin et que l'un au moins des épisodes de son poème, le meurtre par Marsile des messagers de Charles, Basant et Basilie, était déjà connu de l'auteur de la Chanson de Roland.

1) Ant. Thomas, dans la Romania, t. XVIII, p. 165.

2) Die Pharsale des Nicolas von Verona von H. Wahle, v. 32 (Ausgaben und Abhandlungen . . . veröffentlicht von E. Stengel, LXXX).

3) Raoul de Cambrai, v. 6085 et suivants.

Quoi qu'il en soit, ancienne ou récente, la chanson de la Prise de Pampelune fut, originellement, une chanson à l'usage des pèlerins de Saint-Jacques; en d'autres termes, supposez que le sanctuaire de Compostelle n'ait pas existé: la chanson de la Prise de Pampelune n'existerait pas.

* * *

Ces faits, dira-t-on, sont évidents, ou presque; mais quelle en est la portée? — Elle est fort médiocre, je le reconnais, si ces faits restent isolés; mais ils ne sont pas isolés.

Presque toutes nos grandes légendes épiques — j'entends par là celles de nos chansons de geste qui ne sont pas de purs romans, visiblement imaginaires et récents, toutes celles qui ont quelque fondement historique ou quelque ancienneté, — à peu près toutes les légendes carolingiennes sont en relation chacune avec un certain monastère, ou avec un certain pèlerinage, ou, ce qui revient presque au même, avec une certaine foire.

De même qu'il y a des relations entre la Prise de Pampelune et un tronçon de la route qui mène à Saint-Jacques, de même les autres poèmes du cycle de Roncevaux, et la chanson de Roland, comme les autres, sont, comme chacun sait, en relation avec d'autres tronçons de cette même route et avec les sanctuaires dressés sur le passage des pèlerins.

Il y a des relations entre les chansons du cycle de Guillaume d'Orange et plusieurs sanctuaires de cette *via Tolosana* qui conduisait les pèlerins du Nord de la France vers Saint-Gilles et vers Saint-Jacques de Galice en passant par Brioude, par Nîmes, par les Aliscamps d'Arles, par Saint-Guilhem-du Désert, par Narbonne, par Lézignan, dépendance de l'abbaye de La Grasse, par Martres-Tolosane.

Il y a des relations entre la chanson de Gormond et Isembard et l'abbaye et la foire de Saint-Riquier; — entre le roman de Raoul de Cambrai d'une part et l'église et la foire de Saint-Géri de Cambrai, les abbayes d'Homblières, de Saint-Michel en Thiérache, de Waulsort, d'autre part.

Il y a des relations entre la légende d'Ogier le Danois et le monastère de Saint-Faron de Meaux; — entre la chanson du Pèlerinage de Charlemagne à Jérusalem et l'abbaye et la foire de Saint-Denis en France; — entre la chanson de Fierabras et cette même abbaye.

Il y a des relations entre la légende de Richard de Normandie et l'abbaye de Fécamp, — entre la chanson d'Aiquin et l'église Saint-Samson de Dol.

Il y a des relations entre certaines branches de la geste des Lorrains et les foires de Champagne.

Il y a des relations entre la chanson des Saisnes et le pèlerinage

d'Aix-la Chapelle et de Cologne; — entre la chanson de Renaut de Montauban et ce même pèlerinage, prolongé jusqu'à Dortmund.

Il y a des relations entre la „geste de Blaye" et la route de Roncevaux par Bordeaux; — entre la „geste de Saint-Gilles" et le pèlerinage de Saint-Gilles.

Il y a des relations entre la légende de Girart de Roussillon et les abbayes de Pothières et de Vézelay; — entre la légende de Girart de Fraite et certaines abbayes de Provence.

Il y a des relations entre la chanson d'Otinel et l'abbaye de Precipiano, près de Tortone; — entre les légendes du roi Didier, d'Ogier, d'Ami et Amile, de Berte et Milon, d'Orlandino, de la Destruction de Rome d'une part et d'autre part les principales étapes du pèlerinage de Rome, la Novalèse, Mortara, Pavie, Borgo san Donnino, la route du Monte Bardone à Lucques, Sutri, etc.

Il y a des relations entre bien d'autres légendes épiques et bien d'autres monastères que je sais et que je ne sais pas.

Ces propositions expriment, non pas des hypothèses, mais des faits. De ces faits, la plupart ont été remarqués déjà[1]), mais jamais ils n'ont été rapprochés les uns des autres, ni considérés dans la solidarité qui peut-être les lie.

C'est qu'à l'ordinaire ces rapports entre la tradition populaire et „jougleresque" et la tradition monastique ont semblé tardifs et d'intérêt secondaire. Il semble acquis que celles de nos chansons de geste du XIIe et du XIIIe siècle qui ont un fondement historique remontent presque nécessairement soit à des épopées mérovingiennes, soit à des „cantilènes", ou à des „chants lyrico-épiques" ou à des „epische Sagen" de l'époque carolingienne, qu'elles sont „nées des événements, exprimant les sentiments de ceux qui y prenaient part", du vivant même des héros, aux jours „où les guerriers se sentaient eux-mêmes personnages épiques et d'avance entendaient dans la mêlée la chanson insultante ou glorieuse que l'on ferait sur eux." Dès lors, si, trois ou quatre siècles plus tard, l'un ou l'autre de ces antiques poèmes populaires fut exploité par les moines de telle abbaye, qu'importe? Ce ne sont que des faits d'adaptation banals et négligeables.

Sans mettre en doute cette doctrine, dont tous nous nous réclamons, ne se peut-il pas pourtant que, pour certaines légendes, les faits se prêtent mieux à une explication plus prochaine et plus réaliste? Chacun admet, car c'est ici l'évidence, que la chanson du Pèlerinage de Charlemagne à Jérusalem, du moins en sa forme actuelle, n'existerait pas, si par hasard les moines de Saint-Denis et le chapitre de Notre-

1) Le modèle de ces études trop rares est le beau mémoire de M. Pio Rajna sur l'inscription de Nepi.

Dame n'avaient possédé et montré à la foire de Lendit certaines reliques de la Passion. Il est presque aussi assuré, à mon sens, que les poèmes et les légendes qui concernent Girard de Roussillon n'existeraient pas si, vers l'an 1040, il n'avait plu à Geoffroi, abbé de Vézelay, d'„inventer“ les reliques de sainte Marie-Madeleine. Ne se peut-il point, en plusieurs autres cas, que les moines, loin de s'annexer sur le tard une légende populaire colportée depuis des siècles par les jongleurs, en aient été les véritables créateurs, et que moines et jongleurs se soient associés dès l'origine pour exploiter, à l'occasion de telle fête, leur clientèle commune de pèlerins et de marchands? Il s'agit, procédant par voie de monographies, sans se faire jamais le prisonnier d'aucun système, et sans se proposer d'en construire aucun, de comparer les textes poétiques avec les textes hagiographiques, liturgiques et autres fournis par telle abbaye; et, dans chaque cas concret, de se poser à nouveau ces questions: Les traits historiques que recèle cette chanson de geste ont-ils été nécessairement transmis aux jongleurs du XIIe siècle par une longue tradition poétique? N'ont-ils pu parfois, comme l'a supposé M. Ph.-Aug. Becker en quelques belles études, les recueillir, à une époque récente, dans les livres et les chartes de tel monastère? Faut-il croire que la tradition jougleresque soit toujours ancienne et la tradition monastique toujours récente et dérivée de l'autre? N'est-ce pas l'inverse en tel cas? En tel autre cas, le travail des jongleurs ne s'insère-t-il pas dans celui des moines, en telle sorte que tradition monastique et tradition jougleresque deviennent indiscernables? N'est-il pas de légendes dont on puisse montrer qu'elles sont nées dans tel sanctuaire, ou à ses abords, attachées dès l'origine à tel tombeau, à telles reliques, aux ruines de tel monument? N'en est-il pas que l'on puisse ramener à leur point de formation et enraciner à nouveau?

Ces questions, je me les pose sans trève depuis deux ans et plus. J'ai achevé une dizaine de ces monographies[1]), j'en ai préparé plusieurs autres. Il m'a semblé, par une idée superstitieuse, que j'aurais plus de courage à les livrer à l'impression, si j'offrais celle-ci, la première que je me risque à publier, au romaniste que tous honorent pour sa science et sa finesse, mais aussi pour son indulgence et pour sa bonté.

1) Je publierai dans quelques mois, à la libraire H. Champion, un petit volume sur les légendes du cycle de Guillaume d'Orange, et un autre sur les légendes de Girard de Roussillon, de Raoul de Cambrai, de Gormond et Isembard et sur les légendes carolingiennes dans leurs rapports avec les pèlerinages d'Italie. Un troisième volume suivra.

L'imitazione francese nei poeti meridionali della scuola poetica siciliana.

Per

Giulio Bertoni in Friburgo (Svizzera).

Col nome di „Scuola poetica siciliana" si designano comunemente due centri poetici principali: uno meridionale, con a capo Giacomo da Lentini; l'altro centrale, o Toscano, con a capo Guittone d'Arezzo e Bonagiunta Orbiciani[1]). Si è anche soliti, col Gaspary[2]), riconoscere un influsso provenzale più diretto e vigoroso sul secondo di codesti due centri; mentre per i poeti siciliani l' indice dell' attenzione degli studiosi deve, parmi, ora spostarsi, in ispecie dopo la comparsa di un ingegnoso e ardito libro di A. Jeanroy, nel quale è assegnato alla prima lirica di Francia un posto forse troppo cospicuo di fronte alla poesia primitiva degli altri paesi romanzi[3]).

Le linee, che seguono, vogliono portare un nuovo piccolo contributo

1) Pare ormai che si debba intendere in questo significato la denominazione di „scuola poetica siciliana". Cfr. F. Torraca, Studi su la lirica italiana del Duecento, Bologna, Zanichelli, 1902, p. 12. Dentro il centro toscano si potrebbe vedere, a ragione, un gruppo lucchese, studiato di recente da A. Parducci, I rimatori lucchesi del sec. XIII, Bergamo, Istituto ital. d'Arti grafiche, 1905 (N. 7 della Bibl. stor. d. letterat. ital. diretta da F. Novati). Si veda anche il mio articolo Intorno alle questioni sulla lingua nella lirica ital. delle origini, in Studi medievali, fasc. 4, 1905, pag. 14 dell' estr.

2) A. Gaspary, Storia della letterat. ital., trad. ital., Torino, Loescher, 1887, p. 68.

3) A. Jeanroy, Les origines de la poésie lyrique en France², Paris, 1904. Costituisce un ottimo complemento a questo libro uno studio del Paris, Les origines de la poésie lyrique en France au moyen âge, Paris, 1892, (estr. da Journal des Savants, nov. e dic. 1891; marzo e luglio 1892). Contro la tesi dello Jeanroy, si cfr. Cesareo, Le origini della poesia lirica in Italia, Catania, Giannotta, 1899 (Romania, XXIX, 127).

di fatti che valga a mostrare una forte influenza francese sulla scuola sicula propriamente detta, senza per questo negare gli innegabili rapporti con la lirica occitanica. I rapporti con la Provenza non mancano[1]), ma possono appena paragonarsi, nella loro entità, a quelli che intercedono con la poesia di Francia.

Intanto la critica del Torraca ha dimostrato[2]) che il Fauriel[3]) e, dietro le tracce del Fauriel, il Bartoli[4]), il Graf[5]) e il Cesareo[6]), erano caduti in errore, quando avevano creduto di riconoscere nel matrimonio (a. 1080) di Matilde e Ruggero Conte di Sicilia il mezzo, per cui la poesia provenzale potè migrare nell' isola. Non si tratta già di Matilde e Ruggero, ma bensì di sposalizio avvenuto tra Matilde, figlia di Ruggero, e Raimondo di Saint-Gilles. Matilde adunque non venne dalla Provenza in Sicilia, ma di Sicilia si recò in Provenza[7]). Inoltre, che poeti di Francia siansi portati in Sicilia, è certo. Jendeus de Brie, autore della Bataille Loquifer verso il 1170 fu nell' isola, dove scrisse forse e recitò il suo poema, ottenendone cospicue elargizioni:

---

1) Il Gaspary, La scuola poetica siciliana del secolo XIII, trad. ital., Livorno, Vigo, 1882, p. 34 sgg., ha dimostrato che la canzone 45ª del Vatic. 3793 di Jacopo Mostacci, [non già pisano, come credeva il Gaspary, ma di Lecce forse (Torraca), o più probabilmente di Messina Restivo, La scuola siciliana e Odo della Colonna, Messina, 1895, p. 11, n. 1 e Scandone, Ricerche novissime sulla scuola poetica siciliana, Avellino, 1900, p. 14] è nelle prime strofi imitazione di Longa sazon (Choix, III, 275) e che il Notaro ha imitato Perdigon, Trop ai estat (M. G., 513). Anche una canzone di Stefano Protonotario (Valeriani, I, 202) Assai mi piaceria richiama alcuni versi di Richart de Barbezieu (Cfr. Gaspary, op. cit., p. 46), e il Diez, Poesie der Troub., 280 afferma che Stefano mostra piu d'un' attinenza col provenzale. Nel compon. nº 82 del 3793 il verso di Mazzeo Ricco S' eo tardi mi so addato ricorda Folquet de Marselha, Si tot me sui a tart aperceubutz. Anche il pianto di Giacomino Pugliese (3793, nº 55) Morte, perchè m'hai fatta sì gran guerra è alquanto provenzaleggiante. Cf. Springer, Das altprovenz. Klagelied, Berlin, 1874.

2) Torraca, op. cit., pp. 358—9.

3) Fauriel, Hist. de la poésie provençale, I, 2, 29.

4) Bartoli, Primi due secoli, p. 38.

5) Graf, Provenza e Italia, Torino, Loescher, 1877, p. 2.

6) Cesareo, La Poesia siciliana sotto gli Svevi, Catania, Giannotta, 1894, p. 11.

7) Ecco le parole di Goffredo Malaterra (RR. II. SS., V. L. III, 22): „Raimundus famosissimus Comes Provinciarum, famam Rogeris Siculorum Comitis audiens, propter strenuitatem, quae de ipso referebatur, legatos dignos, qui a tanto ad tantum dirigebantur, mittens, Mathildem filiam suam, quam de prima uxore admodum honestae faciei puellam habebat, sibi in matrimonium copulandum expostulat; quod cum a comite concessum, renuntiant; qua de re ille non minimum gavisus . . . audito termine nuptiarum, per se ipsum in Siciliam accedendo, diem praevenire accelerat."

. . . a nul hom ne l'aprist n' ensaigna
mais grant avoir en ot et recovra
entor Sezile, où il conversa.

E la stessa età, a cui appartengono i primi troveri, permette di pensare a un' influenza della lirica francese per mezzo dei Normanni: Conon de Béthune, che tenzonò con Raimbaut de Vaqueiras[1]), cantò verso il 1180; Gace Brulé fiorì nel medesimo torno di tempo, Gui de Couci morì nel 1203; Gontier de Soignies visse sul finire del secolo XII; Thibaud de Champagne cantò sino al 1253[2]). È dunque probabile che la lirica francese, su cui già s' era esercitato l' influsso della poesia provenzale[3]), facesse sentire sullo scorcio del sec. XII i propri effetti nell' isola di Sicilia. Le leggende concernenti Artù debbono la loro diffusione in Sicilia all' invasione normanna[4]), mentre qualche nuova traccia di poesia francese potè essere portata da Riccardo Cuor di Leone durante il suo viaggio alla volta di Gerusalemme per la terza crociata[5]).

Esaminando i componimenti dei poeti siculi, accade di trovare qualche traccia di imitazione francese[6]). Nel Notaro:

---

1) V. de Bartholomaeis, Romania, 1905.

2) G. Paris, Litt. franç. au moyen-âge², Paris, 1905, p. 183.

3) P. Meyer, Des rapports de la poésie des trouvères avec celle des troubadours, in Romania, XIX, p. 42. Uno dei primi poeti a comporre canzoni nella forma di quelle dei trovatori fu Chrétien. Cfr. Paris, op. cit. p. 184.

4) A. Graf, Appunti per la storia del ciclo brettone in Italia, in Giorn. stor. della letterat. ital., V, p. 80 sgg. Si vedano anche: G. Paris, La Sicile dans la littérature française, in Rom. V, 110 e Pitrè, Le tradizioni cavalleresche popolari in Sicilia, in Romania, XIII, 301.

5) Inutile ch' io ricordi il posto che occupa nella letteratura francese la terza crociata. Rammenterò l'Histoire de la guerre sainte di Ambroise e mi accontenterò di citare Romania, IX, 542—4; Journal des Savants, Sett. 1899. Cfr. anche Romania, VI, 495. Per la Provenza, si veda A. Kolsen, Die beiden Kreuzlieder des Trobadors Guiraut v. Bornelh, in Festschrift Adolf Tobler zum siebzigsten Geburtstage, dargebracht von der Berliner Gesellschaft f. das Studium der neueren Sprachen, Braunschweig, 1905, p. 208. Appartiene alla primavera del 1189 un canto di Guiraut de Bornelh, ove leggesi un' esplicita allusione a Riccardo Cuor di Leone:

E·l Coms Richartz es be garnitz;
C' als seus aitz,
Qui que·l m' envei,
S' es tals afars meselatz
Que ben es grans e sia·n deus lauratz.

6) Si noti anche che la lista di poesie italiane derivate da motivi francesi, data dallo Jeanroy, Op. cit., p. 233, n. 1, è costituita quasi tutta di componimenti dovuti a poeti di Sicilia.

Lo vostr' amor che m' ave
In mare tempestozo
È ssicomo la nave
Che la fortuna getta.

(Madonna, dir vi voglio.)

E il Castellano di Coucy:

Bien sai k'en vos amer n'ai droit,
S' amours, ne m' i eust donc,
Mais esforchier fait folie,
Si com fait nes ke vens guie,
Ki va là ou vens l' empint,
Ke tote esmie et frain[1]).

Lo stesso Notaro tocca in Ben m'è venuto (Cod. Laur-Red. IX, n° LVI ediz. Casini) di un motivo diffusissimo nella lirica francese:

Ben m' è venuto prim' al con doglensa
Poi benvoglensa orgoglo m' è rendente ...

I quali versi ricordano, a ragion d' esempio, i seguenti:

Tant de biautés, comme elle me moustra,
En sa face fresche et colorée,
Par quoi l' orguel el cuer li avala,
Qui son ami occire li fera[2]).

Stefano da Messina[3]), Assai mi plagerea[4]):

Non doverea dottare
Amor veracemente
Poi leale ubidiente
Li fui da quello giorno
Che el me seppe mostrare — la çoi che sempre ò mente,
Che m' à distrettamente
Tutto legato intorno
Siccome l' unicorno
Da una pulcella vergine innaurata
Che da li cacciatori è amaestrata,
De la qual dolcemente s' innamora,
Si che lo lega e non se ne dà cura.

Thibaut (ediz. Tarbe, p. 4) scrive:

---

1) Fath, Die Lieder des Castellans von Coucy, Heidelberg, 1883, p. 42.

2) H. Binet, Le style de la lyrique courtoise en France aux XIIe et XIIIe siècle, Paris, 1897, p. 33.

3) Secondo il Diez, Poesie der Trobadours, p. 280 Stefano risente, come ho detto, più degli altri lirici meridionali l' influsso della poesia di Provenza.

4) Monaci, Crestomazia ital., II, 212. Lez. del cod. Barberiniado XLV—47, con varianti del vatic. 3793 e Laur.-Red. 9.

Ausi com l' unicorne sui,
Qui s' esbahit en regardant
Quant la pucelle va mirant,
Tant est liée de son anui.
Pasmée chiet en son giron:
Lors l' acist on en traïson.
Et moi ont mort de tel semblant
Amors et ma dame[1]).

E per tenerci nel campo delle similitudini, ricorderemo i versi seguenti del Notaro (Membrando, str. 3):

Son rotto come nave
Che pere per lo canto
Che fanno tanto dolse le Sirene,

e questi di Thibaut:

Mais il ressemble au chant de la Siraine,
Dont la douceur attent douleur et peine[2]).

Anche il famoso contrasto di Cielo risente l' influsso della lirica di Francia; e se anche non si vorrà ammettere ch' esso sia una vera e propria pastorella, bisognerà in ogni modo tenerei paghi alla conclusione dello Jeanroy[3]): „Le Contrasto de Cielo est fondé sur un genre populaire qui devait exister en Sicile avant que la poésie française y pénétrât. Son auteur a connu cependant des pièces françaises de tour et de sujet analogues." Del resto, i rapporti che intercedono tra la lirica di Francia e di Provenza sono tanti e tali[4]), che non riesce sicuro stabilire quali passi dei poeti della scuola siciliana si riattacchino alla poesia della Francia e quali alla poesia occitanica. Metafore, similitudini, vere e proprie frasi stereotipate sono comuni, e molto spesso non vi sono ragioni per pronunciarsi in favore dell' una o dell' altra ipotesi. Valga un esempio. L' uso di aprire un componimento con la descrizione della primavera, si fa generalmente risalire all' imitazione provenzale. È chiaro che si potrebbe facilmente riallacciare quest' uso ad una vera e propria imitazione francese. Rinaldo d' Aquino scrive[5]):

1) Ecco il racconto che ne dà Brunetto Latini nel suo Tesoro (ediz. Chabaille, p. 253): „Ocis puet-il bien estre, mais vif ne le puet on avoir. Et ne porquant li veneor envient une vierge pucele cele part où l' unicorne converse, car ce est sa nature que maintenant s' en va à la pucele tout droit et depose toutes fiertéz et s' en dort soëf el giron à la pucele, et en ceste manière le deçoivent li veneor.

2) Tarbé, Chansons de Thibaut IV, Comte de Champagne et de Brie, Reims, 1851, p. 64.

3) Jeanroy, Les Origines, cit., p.

4) P. Meyer, Des rapports de la poésie des trouvères, avec celle des troubadours, in Romania, XIX, p. 42.

5) Monaci, Crest., I, p. 84.

Ormai quando flore
e mostrano verdura
le prata e la rivera
Li auselli fanno isbaldore
dentro da la frondura
cantando in lor manera,
Infra la primavera
che ven presente
frescamente
cosi frondita
ci ascuno in vita — d'aver gioja intera.

E Gonthier de Soignies:

Au tens gent que raverdoie
Toute riens à sa color
Que tout oisel mainent joie
Contre la feuille et la flor,
Lors di que grant tort auroie
Se ne m' i resbaudisoie
Por amor,
A qui li mieus vers s' otroie
Nuit et jor[1]).

Il componimento di Rinaldo d' Aquino continua:

Quando l' aloda intendo
e' rusignuolo vernare,
d' amor lo cor m' afina,
E magiormente intendo
k' è llegno d' altr' affare
ke d' arder non rifina.

E d' altro canto Jaques de Cisoing[2]):

Quant li rossignos s' escrie
Ke mais se va definant,
Et l' aloëte jolie
Va contremont l' air montant . . .

Con ciò non si pretende di affermare altro che questo: che forse buona parte di quella ch' è chiamata imitazione provenzale è nei poeti della Sicilia „imitazione francese".

1) A. Scheler, Trouvères belges, Louvain, 1879, p. 4.
1) A. Scheler, Op. cit., p. 89.

Recherches sur les conjonctions conditionnelles să, de, dacă, en Ancien Roumain.

Par

Mario Roques à Paris.

Le latin si a longtemps vécu en roumain, sous les formes *se*, puis *să*, avec double valeur, finale et ipotétique. Au nord du Danube, *să* a persisté comme conjonction finale; comme conditionnelle, il s'est trouvé d'assés bonne eure en lutte avec d'autres conjonctions dont l'une, *de*, l'a à peu près complètement chassé de l'usage, pour être à son tour fortement battue en brèche, au moins dans la langue littéraire, par *dacă*. L'origine de *de* est très obscure; celle de *dacă* (anciennement *deca, deaca*), que l'on a expliqué par la composition *de* + *ca*, est encore matière à controverses.

M. Meyer-Lübke a consacré un paragrafe de sa Romanische Grammatik (III, § 644) au *de* ipotétique qu'il rattache au *de* coordinatif; M. Sanfeld-Jensen, dans son remarquable article „Die Konjunktion *de* im Rumänischen" (Zeitschrift für romanische Philologie, XXVIII, 11) adopte cette opinion (§ 26) et de même M. Dimand, qui a consacré à l'étude de *de* plusieurs pages de sa belle contribution „Zur rumänischen Moduslehre" (§ 19, 2). Cette explication n'a rien en soi d'invraisemblable: d'autres langues attribuent une valeur ipotétique à de simples particules de liaison[1]); ce n'est pas là cependant un fénomène assés général pour qu'il puisse se passer de toute confirmation particulière. Téoriquement, l'on devrait en trouver quelqu'une dans l'istoire de la substitution de *de* à *să*; ce serait le cas, p. ex., si l'on voyait *de* remplacer *să* d'abord lorsque la subordonnée conditionnelle vient après la principale, ou quand le groupe conditionnel est la suite et la conséquence d'autres propositions, ou bien encore lorsque la conditionnelle a une valeur concessive, la particule de liaison ayant alors le sens de „même" plutôt que celui de „et".

1) Voir là-dessus Meyer-Lübke, Roman. Gramm., III, § 546, et Dimand, Rumän. Moduslehre, § 39.

Dans la pratique, malheureusement, il est à craindre que l'istoire de la lutte entre *să* et *de* ne puisse jamais être écrite avec précision, si l'on admet avec M. Meyer-Lübke que la substitution de *de* à *să* était, au moins dans son principe, un fait accompli avant nos plus anciens textes, et si l'on se souvient d'autre part que la sintaxe de ces textes anciens n'est trop souvent qu'un reflet de la sintaxe des originaus slavons. Toutefois, il peut n'être pas sans intérêt de rassembler les matériaus de cette istoire, dussent-ils être insuffisants et incertains. J'ai réuni et examiné ci-dessous ceus que m'ont fourni les textes roumains du XVIme et du début du XVIIme siècle, pour autant qu'ils sont dès maintenant à la disposition des travailleurs, c'est à dire: Codicele Voroneţean, Psautiers (Psaltirea Scheiană, Ps. lui Coresi, Ps. Voroneţeană), Évangile de Coresi, textes réunis dans les Cuvênte den bătruni de Hasdeu, et fragments reproduits dans les Analecte de Cipariu, la Chrestomathie de Gaster, la Bibliografia românească veche de Bianu et Hodoş.

1° Actes des Apôtres et Épîtres du ms. de Voroneţ[1]).

Dans ce texte, *deca* n'a jamais de valeur conditionnelle, mais il figure fréquemment avec valeur temporelle et correspond à jako že, jegda že, du texte slavon ou sert à transformer un participe en proposition à mode personnel.

La conjonction conditionnelle normale est *se*[2]), qui se joint à l'indicatif présent ou futur et aus conditionnels de toutes formes, en *-re, aş, vrea*, et correspond régulièrement à ašte du texte slavon.

De est assés fréquent comme particule coordinante; mais il apparait quelquefois aussi comme conjonction de subordination: dans le lexique joint à son édition, M. Sbiera a réuni sis exemples où il traduit *de* par *dacă* et qu'il nous faut étudier de près.

Dans deus cas, déja signalés par M. Dimand (§ 19, 3), *de* a certainement une valeur temporelle:

18, 8: Deci de veînrără cătră elu, zise cătră'nşii = Quand ils furent venus à lui, il leur dit. Le slavon a ici jako že (XX, 18).

68, 4: De trecură oarecare zile . . . = Quelques jours après . . . ce que le slavon exprime par une tournure participiale: Dnemŭ že minuvšymŭ někimŭ . . . (XXV, 13).

---

1) Codicele Voroneţean, édition I. Sbiera, Cernowitz, 1885, avec les passages correspondants du Nouveau Testament de 1648 et de la Bible de 1688.

Je cite le plus souvent le texte slavon des Actes d'après Kaluzniački, Actus Epistolaeque Apostolorum palaeoslovenice ad fidem codicis Christinopolitani saeculo XII° scripti . . ., Vienne, 1896.

2) Pour un cas où l'on a en apparence *sea*, 130, 12, cf. I. Bărbulescu, Fonetica alfabetului cirilic, p. 146.

J'interprète de la même manière le passage 64, 1: Ce acmu pasă; vréme de voĭu dobăndi, chiema te voĭu, où M. Meyer-Lübke voit un exemple de *de* conditionnel. La proposition avec *de* correspond à un participe prétérit actif du slavon: vrĕmę že polučivŭ, prizovu tę (XXIV, 25); rien ne nous oblige ni même ne nous autorise à y voir une conditionnelle; elle s'explique parfaitement comme une temporelle: „Quand j'aurai le temps, je te manderai". *De* + mode personnel traduit le participe comme dans la frase 68, 4; la place de *de* après le régime s'explique par le désir de calquer le mouvement de la frase slavone; quant à l'emploi de *de* avec un futur, notre texte n'en présente pas, il est vrai, d'autre exemple, mais je n'ai pas trouvé non plus, dans la partie des Actes ou des Épîtres qu'il traduit, d'autre cas de participe prétérit à sens de futur antérieur pouvant demander pareille traduction.

Dans 44, 4 nous trouvons *de se:* De se omulŭ cela Rimlénulu fără osăndu biînre ĭaste voao a l bate? C'est bien une combinaison conditionnelle, elle correspond à un aŝte slavon.

J'explique de même *de se* dans 115, 10: De se nesciînre pare i crediînciosu a fi întru voi . . . = slav. aŝte kto mnitĭ sę vĕrĭnŭ byti (Jac., I, 26). M. Dimand s'est demandé si *de* n'avait pas ici à lui tout seul la valeur conditionnelle, *se* étant alors le complément de *pare* (pronominal impersonnel *a se părea*). Il n'en est certainement rien, car: 1° dans notre texte *a părea* n'est pas en général réfléchi, — 2° dans les deus seuls cas où il est accompagné du pronom réfléchi, 73, 8 et 75, 7, ce pronom a la forme *siînre* et suit le verbe comme dans l'original, — 3° dans l'exemple ci-dessus la frase roumaine calque la frase slavone, c'est *i* qui correspond à sę et il n'i a pas place pour un autre pronom.

Reste un seul cas, 12, 14: E se Dimitrĭe acesta şi ceĭea ce săntu curusulu meşteri, de au cătră nesciînre cuvăntu, neguţători săntu . . . Selon M. Meyer-Lübke, suivi par M. Dimand, *de* serait une reprise du *se* initial et aurait une valeur nettement conditionnelle. Il n'i a rien de pareil dans le texte slavon: Aŝte ubo Dŭmitrŭ i iže sŭ nimĭ kŭznĭnici imutŭ kŭ komu slovo (XIX, 38); nulle part dans la traduction roumaine nous ne trouvons semblable reprise[1]). L'on i constate par contre quelquefois l'insertion d'une particule de liaison irrationnelle entre une proposition participiale ou adverbiale et la principale; cela se produit notamment quand le traducteur a remplacé un participe slavon par un mode personnel, p. ex. 80, 5: Şi deca răspuînse aceastea lui e

1) Je trouve dans l'Evanghelie cu învăţătură de Coresi, de 1580, une répétition de *să*: E să amu, să şi cu voĭa putérnicilor, cinstiţi fi-vămŭ, însă fără de ajutoriulŭ celuĭa de susŭ nici un lucru . . . putemŭ să facemŭ (Cipariu, Analecte, 33, 12). Mais ici la répétition a une valeur spéciale et annonce un aspect nouveau de l'ipotèse.

Fistu cu mare glasu zise = slav.: Sie že emu otvěštavajuštu, Fistŭ... reče (XXVI, 24); cf. 35, 1 et 147, 12, où *şi* est introduit dans des conditions analogues. Or, dans 12, 14, le traducteur ajoute à son modèle un verbe à forme personnelle, *ce săntu*; *de* suit dès lors à titre de particule de liaison, comme ailleurs *e* ou *şi*; nous ne trouvons, il est vrai, *de* ainsi employé que dans cet exemple, mais cette apparente exception s'explique, si l'on remarque que le traducteur fait volontiers alterner *şi* et *de*, employant *de* de préférence quand il a déja, comme ici, usé de *şi* quelques mots auparavant, cf. 3, 12; 8, 14; 16, 10; 19, 2; 33, 11; 40, 11; 44, 8; 46, 11; 51, 5; 64, 6; 87, 3; 98, 11; 105, 1.

Ainsi, dans Codicele Voroneţean, *de* seul n'a pas plus que *deca* de valeur conditionnelle; d'autre part, rien ne nous permet de croire que, dans la combinaison *de se*, *se* ait abandonné à *de* quoi que ce soit de son sens ipotétique: l'adjonction de *de* est moins un renforcement destiné à compenser un affaiblissement de sens de *se* qu'une imitation de la combinaison slavone da ašte = ašte[1]).

Je ne pense pas qu'il i ait grand compte à tenir de la frase 52, 4 sqq.. où *cum* parait être employé avec la valeur de „comme si“[2]): Se sfetuiră se te roage aşa cumu demăînreţa se lă aduci Pavelu ... cumu ară vrea ceva a întreba de elu. Il me parait que *cum ară vrea* sqq. exprime, non pas un prétexte dénoncé comme tel, mais un motif réellement invoqué, et qu'on le traduirait mieus par „comme ayant à lui demander“ que par „comme s'ils avaient à lui demander“; le slavon a en effet ici un participe, jako xotę, tout comme le grec ὡς *μέλλοντες*. Le traducteur l'a remplacé, comme ailleurs, par un mode personnel et, s'il a employé le conditionnel, c'est en tant qu'imparfait du futur amené par le temps passé de la frase principale; nous le voyons en effet, quelques lignes plus haut, traduire un participe dans des conditions très semblables par un futur, parce que le verbe de la principale est au présent, 50, 12: Acmu voi spureți mĭiaşului, ... cumu demăreță se aducă elu la noi, şi cumu voru vrea se înțeleagă istovulu ce e de elu = slav. jako xotešta. Si l'on ne voulait pas admettre cette interprétation qui peut ne pas convenir à d'autres cas de

1) M. Dimand a déja proposé d'expliquer, au moins partiellement, la locution *de să* avec sens final par un croisement du da slavon = „afin que“ et du *să* roumain (Rumän. Moduslehre, § 22); pour *de să* ipotétique nous avons, outre la ressemblance de sens et d'emploi, identité de combinaison entre le slavon et le roumain.

2) M. Sanfeld Jensen a attiré l'attention sur ce point dans son compte rendu de l'ouvrage de M. Dimand, Zeitschrift für roman. Philologie, XXIX, 734.

M. Dimand (7, 1) semble indiquer pour le ms. de Voroneț deus exemples de *cum* = „comme si“, mais ses deus références renvoient en réalité au même passage.

cum + conditionnel, il resterait que *cum* est une simple transcription de jako et ne peut guère prouver pour la sintaxe roumaine[1]).

2° Psautier[2]) (manuscrits de Scheia et de Vorone, imprimé de Coresi).

Je n'ai à signaler dans ce texte a) qu'un exemple de *de* déja relevé par M. Dimand et b) peut-être un exemple de *deca* conditionnel[3]).

a) Ps. de Scheia, XXVII, 1: Dumnezeul mieu se nu taci de mere, de nu cănd veri tăča de mere, şi podobi me voĭu celora ce deştingu în groapă. Coresi imprime: ... nu tăcé de mine, să nu cănduva taci de mine, de voĭu fi ca ceĭa... La leçon du ms. de Scheia, *de nu cănd veri* ..., s'écarte du texte slavon: ne prĕmlŭči ot mene, eda kogda prĕmlŭčiši otŭ mene, sŭpodobļą sję sŭ . . .; il est possible qu'elle soit originale et que Coresi, imprimant cette version du Psautier, i ait apporté sur ce point une correction. J'incline cependant à croire que la leçon du ms. de Scheia n'est qu'une faute et voici comment je l'expliquerais. Le ms. de Scheia et l'édition de Coresi s'accordent pour traduire par *se* (ou *să*) *nu cănd a* les eda kogda du slavon; il n'i a désaccord que pour deus passages, celui-là même qui nous occupe, où Coresi a bien *să nu cănduva*, mais le ms. de Scheia *de nu* et une frase tout autre, — et le verset 3 du ps. VII, où, tout au contraire, le ms. de Scheia a la leçon ordinaire *se nu cănduva* contre *de nu cănduva să răpéscâ* chez Coresi. L'on comprendrait

---

1) Pour les parties du ms. de Voroneț comparables avec le Nouveau Testament de Belgrade de 1648 et la Bible de Bucarest de 1688, nous voyons, en 1648, *să* deus fois plus fréquent encore que *de*, mais celui-ci employé dans les mêmes conditions que *să*, *deca* au contraire n'apparait pas au sens de „si"; en 1688, *să* est complètement éliminé en dehors de rares exemples de la combinaison *de să*, *de* est la conjonction conditionnelle normale, *deca* est quelquefois employé.

2) Je désigne ainsi la traduction roumaine ancienne du psautier slavon conservée sous trois formes: a) Ms. de Scheia, Psaltirea Scheiană, édition Bianu; b) Ms. de Voroneț, inédit, mais dont une collation avec le ms. de Scheia a été publiée par Ov. Densușianu, Studii, p. 17sqq.; c) Psautier de Coresi, réimprimé par M. Hasdeu, d'après l'édition de 1577. — Sur les rapports de ces trois formes, cf. A. Candrea-Hecht, Noua Revistă Română, III, 532 et IV, 14.

Pour le texte slavon je me suis servi du Psalterium Sinaïticum, édition Geitler, de Amphilokhi, Drevle-slavjanskaja psaltirĭ XIII—XIV věka . . ., Moscou, 1874—1879, et je dois à l'extrême obligeance de M. I.-U. Jarnik la vérification de deus passages dans le psautier slavon de Coresi de 1577.

3) Le ms. de Voroneț ne commence qu'avec le ps. LXXVII et ne peut nous aider à retrouver la leçon originale du Psautier pour ces deus exemples qui appartiennent à des psaumes antérieurs.

mal pourquoi Coresi aurait adopté cette dernière leçon exceptionnelle, s'il ne la trouvait pas dans le modèle qu'il copiait; dès lors, pour le verset VII, 3, c'est la leçon du ms. de Scheia qui parait être le résultat d'un essai d'unification. Si le Psautier original a eu *de nu căndŭva se* dans ce passage, il a pu l'avoir aussi dans XXVII, 1; cette fois ce serait Coresi qui aurait unifié en *să nu căndŭva*, tandis que le copiste du ms. de Scheia, gêné par la leçon insolite de son modèle, la comprenait à faus et s'en débarrassait par un contre-sens.

Resterait à justifier la présence de *de nu căndŭva se* dans l'original: je pense que cette locution est un simple calque du slavon da ne kogda, variante de eda kogda[1]).

Ainsi, s'il faut considérer le *de nu* du ps. de Scheia comme équivalent à „sinon", on ne peut attribuer cet emploi à la version originale du psautier roumain, mais seulement au copiste qui, vers le dernier tiers du XVIme siècle, a écrit le ps. XXVII dans le ms. de Scheia.

b) Le ms. de Scheia et l'édition de Coresi s'accordent à donner, au verset 14 du ps. LXVII, la leçon: Deca (Coresi: déca) durmiretu pré mijloc de hotaru . . ., et je ne vois pas de raison de douter que ce soit là la leçon du Psautier original: elle correspond au sl. ašte pospite et parait bien assurer l'équivalence de *deca* et de *se*[2]). Le seul motif d'ésitation, avec l'isolement de cet exemple, serait l'extrême obscurité du verset où il se trouve: il est difficile d'imaginer ce que le traducteur a pu en comprendre et ce qu'il a voulu nous en faire entendre par sa traduction. Toutefois nous restons en présence de l'équivalence *deca* = ašte, renforcée du fait que *deca* est suivi d'une forme de conditionnel en *-re, durmiretu*, alors que ce conditionnel ne parait pas se joindre ailleurs à d'autres conjonctions que *se*.

Si l'on veut tirer des conclusions de ce cas unique, il faut penser que l'emploi conditionnel de *deca* est indépendant du développement analogue de *de* et peut-être antérieur, bien qu'appelé à une fortune d'abord moins brillante.

Il n'est d'ailleurs pas nécessaire d'étendre aus Actes du ms. de Voroneț les conclusions ausquelles l'on croirait pouvoir aboutir pour le Psautier et d'attribuer au hasard l'absence de *deca* conditionnel dans

1) Cette variante est relevée pour ce passage par Amphilokhi et le psautier slavon imprimé par Coresi en 1577 a aussi da ne kogda prĕmlŭčiši ot mene.

Au lieu *de nu căndŭva se*, le Psautier original aurait pu avoir encore *de se nu căndŭva*, cf. Codicele Voroneţean, 160, 14.

2) Il faut réserver la possibilité d'une variante du texte slavon qui permettrait d'expliquer *deca* autrement que par „si", mais Amphilokhi ne donne pas ici de variante et le psautier slavon de Coresi de 1577 a aussi ašte pospite.

les Actes. M. Candrea-Hecht pense, il est vrai, que les deus textes proviennent du même auteur ou du moins du même groupe de collaborateurs; je ne repousse pas cette opinion, mais je crois qu'il i faudra quelques correctifs; il peut i avoir parenté entre les deus textes, il n'i a sans doute pas identité d'origine; ils nous révèlent parfois en effet des sistèmes de traduction différents, je n'en veus donner qu'une preuve empruntée à l'emploi des conditionnels. Les deus textes présentent des conditionnels en *-re*, beaucoup plus fréquents dans le Psautier, — en *aș*, 8 dans les Actes, 2 seulement dans le Psautier, — en *vrea*, un seul dans les Actes, contre une disaine dans le Psautier; les proportions différentes de formes en *aș* et en *vrea* s'expliquent par le fait que, dans les Actes, c'est *aș* qui correspond généralement au conditionnel slavon en by, tandis que, dans le Psautier, *aș* correspond à l'indicatif présent[1]) et le conditionnel en by est représenté par *vrea* + infinitif; ce sont là deus sistèmes de traduction nettement séparés et qui impliquent, sinon des différences de temps ou de lieu, au moins une différence de personne.

Avant d'abandonner ces deus premiers textes, nous pouvons nous demander encore si l'emploi régulier de *se* comme conjonction ipotétique n'i est pas simplement un reflet de l'emploi unique de ašte dans les modèles slavons et un effet du sistème de calque servile adopté par les traducteurs. C'est là pour l'interprétation de nos textes un élément de doute dont on ne saurait trop tenir compte et il est difficile de lui opposer rien de décisif. Nous ferons remarquer seulement que des traductions qui ne sont guère moins serviles, comme les Évangiles imprimés par Coresi, emploient concuremment *să* et *de*, et que la conscience de l'équivalence *să* = ašte ne devait pas suffire à empêcher en toute circonstance de reconnaitre et d'utiliser l'équivalence *de* = ašte, le jour où celle-ci se serait réellement produite, cf. p. ex. la glose 11 du Lexicon slavo-românesc de Mardarie Cozianul: ašte, esli = *de sau să*.

3° Les Quatre Évangiles imprimés par Coresi en 1561[2]).

---

1) Ce conditionnel en *aș* ne semble être employé que deus fois dans le Psautier, au moins dans des frases ipotétiques, et dans les premiers psaumes (ps. VII et XII); par la suite, l'indicatif présent slavon est traduit par le présent ou le conditionnel en *-re*.

2) Tetravanghelul diaconuluĭ Coresi reimprimat dupĕ ediția primă din 1560—61 de Arhiereul Dr. Gerasim Timuș Pitești teanu..., Bucarest, 1889. L'Évangile de Mathieu a été édité, d'après la copie de 1574 conservée au British Museum, par M. Gaster dans l'Archivio glottologico, XII, 197 sqq.

Pour le texte slavon, j'ai utilisé, outre les Évangiles publiés par Miklosich et Jagić, les variantes de l'Évangéliaire de Prague étudié par Polivka (Starine, XIX, 200 sqq.) et je dois à M. C. Lacea de Brasov, à qui j'en présente ici tous

Ce texte nous présente un état de choses nouveau: s'il ne connait encore *deca* qu'au sens temporel, il emploie concurremment dans les ipotétiques *să* et *de*; mais le rapport de ces deus conjonctions est loin d'être le même dans les quatre évangiles. Ils s'accordent pour employer régulièrement *de* avec le futur[1]); avec les autres formes verbales la proportion des frases avec *de* à l'ensemble des frases ipotétiques, varie selon les évangiles et selon les formes, comme le montre le tableau suivant.

Proportion des emplois de *de* à l'ensemble des frases ipotétiques

avec	dans Mathieu	Marc	Luc	Jean
l'indicatif présent ou passé	4/20	3/4	7/9	7/9
le conditionnel				
présent en *aș*	1/17[2])	1/22	5/18	2/9[3])
„ „ *vrea*	0	0	1/1	0
„ „ *-re*	0/13	0	0	0
passé en *aș fi*	1/3	2/2	4/4	15/15
„ „ *am vrut*	2/3[4])	0	1/1	0

Deus faits ressortent nettement de ce tableau:

a) l'isolement de Mathieu et l'accord des trois autres évangiles sur les points suivants: emploi de *de* avec l'indicatif, rare dans

---

mes remerciements, la collation de nombreus passages avec l'Évangéliaire slavon imprimé par Coresi en 1562.

1) Pas d'exception dans Mathieu sur 12 cas, — de même dans Luc sur 25 cas, — 1 exception sur 14 cas dans Marc, XI, 24; mais il s'agit ici d'une combinaison avec un pronom relatif, toate câte să vaţĭ ruga céreţĭ, où l'emploi de *să* parait être régulier, — 2 exceptions sur 41 cas dans Jean, l'une s'explique par la tendance à faire alterner *de* et *să*, cf. infra.

2) Encore ce cas unique est-il suspect, car l'on a ici en slavon un conditionnel en by pour lequel on attendrait un conditionnel passé roumain en *aș fi*. Aussi ai-je cru légitime, la thèse que je soutiens n'ayant d'ailleurs rien à i gagner, de compter à nouveau cet exemple de *de* avec les conditionnels passés.

3) Il convient de remarquer que sis sur sept des cas où l'on a dans Jean *să* avec le conditionnel présent en *aș* correspondent à des formules relatives, *ce să, cât să*, où nous avons vu déja que *să* parait régulier. Il i a quelques cas semblables dans les autres évangiles; mais je ne pense pas que cela puisse infirmer, sauf peut-être pour Jean, les résultats de la statistique ci-dessus; il est possible qu'il faille séparer Jean des évangiles précédents, cf. infra.

4) Il vaudrait mieus peut-être ne compter que 1/2: la frase că de au vrutŭ fi întru Sodom tărie . . . (XI, 23) se trouve en effet déja employée à peu près sous la même forme un peu plus haut (XI, 21), mais sans aucune conjonction: că au vrutŭ fi . . .

Mathieu (1/5), fréquent dans les autres (3/4), — emploi de *de* avec le conditionnel passé (irréel), moyen dans Mathieu (1/2), absolu dans les autres, — emploi du conditionnel en *-re*, fréquent dans Mathieu, nul dans les autres;

b) l'accord des quatre évangiles pour l'emploi plus restreint de *de* avec le conditionnel présent (potentiel); nous avons déja noté l'accord pour l'emploi régulier de *de* avec le futur.

L'on remarquera encore que dans les Évangiles, premier texte où nous apparaisse certainement *de* conditionnel, cette conjonction ne sert pas particulièrement aus cas où la subordonnée ipotétique vient après la principale, ou aus frases concessives. Des constructions comme Să ară cére fiul lui păine au doară piatră da va lui sau de va cére péşte doară şarpe da vor lui (Mat., VII, 9—10) ou E să amu eŭ nu mĕ voĭ duce, . . . eară de mĕ voĭ duce . . . (Jean, XVI, 7) pourraient faire croire que *de* a été volontiers employé dans des frases ipotétiques de second plan; la comparaison avec De văm zice de în ceriu, zice va noao . . . e să am zice de om (Mat., XXI, 26), ou Iară de voĭ face e să mie nu veţĭ crede . . . (Jean, X, 37—38), prouve qu'il n'en est rien et que nous nous trouvons tout au plus en présence d'une recherche de variété analogue à celle que nous avons constatée pour *şi* et *de* dans les Actes du ms. de Voroneţ.

Nous conclurons des faits ci-dessus: 1° que les Évangiles de Coresi ne sont pas l'euvre d'un traducteur unique: l'évangile de Mathieu au moins représente un état linguistique autre que les trois suivants[1]),

1) On pourrait trouver aussi quelques différences entre les trois derniers évangiles, cf. la préface de C. Erbiceanu à la réimpression de l'Évangile de Coresi, p. IX, et la note 3 de la p. précédente.

Bien des ipotèses sont possibles pour expliquer les différences entre les quatre évangiles: Coresi a pu s'adresser à des collaborateurs divers d'âge, d'origine ou de culture, il a pu utiliser des traductions antérieures ou faire achever des traductions partielles, etc. Je ne veus pas traiter ici de l'attribution des évangiles à Coresi, mais j'incline à croire que la part qu'il a prise à cette traduction doit être fort diminuée. L'on remarquera d'ailleurs que Coresi ne s'en attribue pas le mérite: de tout ce qu'il a imprimé, il ne revendique comme son euvre propre, que l'Évangile commenté de 1581 pour lequel il reconnait avoir eu tout un groupe de collaborateurs, „o scoase deîn carte sărbéscâ, pre limba rumânéscâ, înpreună şi cu preuţii de la beséreca Şkéilorŭ de lăngâ cetaté Braşovului“ et le Psautier („démŭ scosŭ deîn psăltiré srăbéscâ pre limbâ rumânéscâ“) pour lequel nous savons, M. Candrea-Hecht l'a montré, qu'il se l'attribue indûment. Il ne s'est, il est vrai, permis cette erreur qu'en 1577, en réimprimant le Psautier qu'il avait onnêtement laissé anonyme en 1570.

Pour les impressions antérieures à 1577, il se contente de dire „amŭ scrisŭ“ on l'équivalent, ainsi: Évangile de 1561, „scris amŭ eu diĭaconŭ Co-

qu'il s'agisse de différences cronologiques, locales ou seulement personnelles[1]); — 2° que l'emploi de *de* dans ce groupe de traductions n'apporte pas de confirmation à l'ipotèse d'une identité originelle entre *de* conditionnel et *de* coordinant: en particulier, l'on s'attendrait, si *de* était à l'origine une conjonction de coordination, à le voir se joindre indifféremment à toutes les formes verbales, comme c'est le cas p. ex, pour le *et* français employé au sens de „même si": Et il viendrait (*ou* il venait, *ou* il viendra), que je le lui dirais (*ou* disais, *ou* dirai); il n'en est rien dans notre texte; l'on comprend, il est vrai, que *se* soit resté plus longtemps lié à la forme conditionnelle, comme il est, avec un autre sens, resté lié à la forme subjonctive; l'on pourra penser encore que la disparition rapide de *se* avec le futur est un dernier et lointain effet de l'antique aversion de si latin pour le futur[2]), cela ne semble pas pouvoir légitimer une répartition aussi rigoureuse que nous la trouvons dans l'évangile de Mathieu; cette répartition se comprendrait mieus si *de* était temporel avant d'être ipotétique, car c'est au futur que les valeurs temporelle et ipotétique sont le plus voisines, et cette considération peut donner de l'importance aus exemples anciens de *de* temporel[3]); — 3° l'adjonction de *de* au con-

---

resi ot Trăgoviste și Tudor diĭacŭ", — pour le Praxiul de 1563 (?), nous n'avons ni préface, ni épilogue, — Tâlcul Evangheliilor de 1564, „amŭ scrisŭ cu tipariulŭ", — Psautier de 1570, „inceputu séu a se scrie"; dans tous ces cas, Coresi ne revendique certainement que l'impression, sa formule roumaine est le calque exact du „napisaxŭ" de ses impressions slavones qu'il ne pouvait songer à présenter comme euvres originales; s'il lui arrive de dire pour le Molitvenic de 1564, „rumânește amŭ scrisŭ", je crois encore qu'il s'agit seulement d'impression.

Pour toutes ces indications, cf. Bianu et Hodoș, Bibliografia românească veche, et en particulier, dans les additions au t. I, l'epilogue au Tâlcŭ de 1564, où on lit: „Dreptŭ acĕĭa amŭ scris cumŭ amŭ pututŭ Treteevangelulŭ și Praxiulŭ rumânește . . . Așa amŭ aflatŭ acéste tălcure ale Evg̃iilor . . . și amŭ scrisŭ cu tiparĭulŭ", ce qui parait bien exclure la prétention d'être l'auteur de ces traductions.

1) On serait tenté de croire à une différence cronologique à cause des conditionnels en *-re* de Mathieu, mais l'argument ne serait pas décisif, ces formes se rencontrant dans des textes plus récents, la Paliia imprimée en 1582, p. ex.

2) Toutefois, il faudrait se souvenir que les Actes de Voroneț et le Psautier, connaissent bien *se* avec le futur, pour traduire un présent slavon; mais les exemples de *se* avec le présent i sont en effet plus nombreus.

3) M. Sanfeld Jensen a indiqué, Zeitschrift, XXIX, 734, que le sens temporel de *de* s'expliquait mal comme issu directement du *de* coordinant; il l'i rattache par l'intermédiaire du *de* ipotétique et l'influence analogique du double sens de *dacă*; mais cette explication se heurte à des difficultés cronologiques,

ditionnel, plus fréquente avec l'irréel qu'avec le potentiel, aurait aussi besoin d'explication et l'on ne peut s'empêcher de rapprocher ce fénomène de l'emploi irréel du da serbe[1]).

J'ai raisonné dans tout ce qui précède comme si la sintaxe de *să* et de *de* dans les Évangiles était originale et libre, l'on peut se demander si elle n'est pas ici encore un simple reflet de la sintaxe du modèle slavon; les textes que j'ai pu consulter ne m'ont pas montré semblable alternance entre conjonctions slaves[2]), je ne puis donc pour l'instant que réserver la possibilité de cette explication.

4° Impressions transilvaines postérieures aus Évangiles.

Je réunis ici quatre textes qui ne me sont connus que par les extraits imprimés dans les Analecte de Cipariu, ou la Chrestomathie de Gaster, par quelques exemples rapportés dans les Principia de limbă de Cipariu et par les notices de la Bibliografia românească veche de Bianu et Hodoș. De renseignements si fragmentaires l'on ne saurait tirer d'indications bien précises et je me contenterai de donner le résultat sommaire de mes dépouillements.

a) Actes des Apôtres de Coresi(?)[3]).

Quatre exemples de *să* avec l'indicatif présent, passé ou futur, et un double exemple de *de* temporel: și de nu fură în credință elu-i pierdu, și îngerii de nu-șĭ ferirâ alŭ său începutŭ nu-i cruță (Gaster, I, p. *11, lig. 1—2). L'absence de *de* ipotétique et la présence de *de* temporel rapprocheraient ce texte des Actes du ms. de Voroneț[4]).

---

si *de* ipotétique est plus ancien ou au moins plus anciennement étendu que *deca* ipotétique, comme il semble, et si le témoignage des Actes de Voroneț, qui connaissent *de* temporel, mais pas encore *de* ipotétique, correspond bien à quelque réalité.

1) Cf. Maretič, Les conjonctions dans les langues slaves, § 68, 71 et 109 (Rad, fasc. 86, 89, 91, 93) et L. Zima, Différences sintactiques, . . . Agram, 1887; l'on notera que da a aussi la valeur temporelle, cf. Maretič, § 70.

2) Rien de semblable en particulier dans l'Évangile slavon de Coresi de 1562, autant que j'en puis juger par une collation qui porte sur un très grand nombre de frases ipotétiques.

3) Praxiu românesc, imprimé par Coresi(?) à Brașov en 1563(?) cf. supra, un extrait de l'épilogue du Tâlcŭ de 1564; fragments dans Gaster, Chrestomathie, I, *9, et fac-simile dans Bianu et Hodoș, I, 50.

4) Ce n'est pas là une raison suffisante pour faire adopter d'emblée l'opinion de M. Gaster sur les rapports du Codice Voronețean et du Praxiu de Coresi: le premier ne serait qu'une copie modifiée du second; les quelques versets des extraits de M. Gaster qu'il est possible de comparer directement avec le ms. de Voroneț ne permettent pas davantage une conclusion certaine, on i remarque de très graves différences de traduction, mais aussi de surprenantes ressemblances, cf. p. ex. Jac., III, 14 (Gaster, I, *8).

b) Commentaire des Évangiles et Eucologe de Coresi[1]).

Le conditionnel en *-re* (8 exemples)[2]) et le conditionnel en *aș* (1 exemple, Analecte, 24, 8) sont accompagnés de *să*; *de* est joint une fois au futur (ib., 23, 22); dans 5 exemples, *déca* avec futur ou présent pourrait être traduit par „si", mais il serait également possible de le comprendre comme conjunction temporelle ou causale (ibid. 18. 3, 20. 16, 31, 27. 4, 28. 1).

c) Évangile commenté de Coresi[3]).

Deus exemples de conditionnel en *-re* avec *să*, mais deus exemples de conditionnel en *aș* avec *de*; — avec le futur sis exemples de *de*, mais aussi deus de *să*; — toujours *să* avec l'indicatif présent ou passé; — l'emploi de *de* avec le conditionnel en *aș* et le mélange de *să* et de *de* avec le futur pourraient correspondre à un état linguistique légèrement plus avancé que celui des Évangiles de 1561.

La préface offre un exemple de *déca* avec le présent qui pourrait se traduire par „si", mais aussi par „comme"[4]). L'on notera que la préface peut représenter un état linguistique différent de celui du texte et d'autre part que l'Evanghelie cu învățătură est revendiqué par Coresi comme étant son euvre, au moins en partie.

d) Genèse et Exode imprimés par Șerban et Marien en 1582[5]):

Contre 21 cas de *să* (3 conditionnels en *-re*, 1 en *aș*, 13 futurs, 4 indicatifs présents ou passés), j'ai trouvé seulement 2 futurs avec *de*, encore appartiennent-ils à la même frase[6]) qui vient en seconde place dans un groupe de deus ipotétiques coordonnées, — et un exemple de *déca*[7]) dans une interrogation indirecte, ce qui ne peut laisser aucun doute sur la valeur ipotétique de cette conjonction. L'on doit noter

---

1) Tălcul evangheliilor et Molitvenic românesc imprimés par Coresi, 1564(?); extraits dans Cipariu, Analecte, 16sqq. et dans Bianu et Hodoș, Bibliografia, t. I, additions, p. 517.

2) Pour ce texte et les suivants, les exemples de conditionnel en *-re* sont réunis par Cipariu, Principia . . ., 2me édit., p. 187—88.

3) Evanghelie cu învățătură imprimé par Coresi, Brașov, 1580—81, extraits dans Cipariu, Analecte, 32sqq., — Gaster, Chrestomathie, I, 28, — Bianu et Hodoș, Bibliogr., I, 85.

4) Și ĭară déca ne grijimŭ noi de ale trupurilor noastre, datori săntemŭ mai vrătosŭ să avămŭ și să grijimŭ de a sufletului. (Bianu et Hodoș, I, 89, 35).

5) Paliĭa de Orăștie; fragments dans Cipariu, Analecte, 46, et Bianu et Hodoș, I, 93.

6) Să neștine daș va banii la prĭĭatniculŭ său a ține . . ., și dinŭ casa acestuĭa le vorŭ fura, și de vorŭ afla furulŭ . . ., ĭară de nu vorŭ afla furulŭ . . . (Analecte, 70, 3sqq.).

7) Și vedé-voĭŭ déca toate au făcutŭ după strigatulŭ . . . (Analecte, 54, 30).

que ce texte provient sans doute d'une autre partie du domaine transilvain que la plupart des textes du XVIe siècle, et qu'il n'est peut-être pas comme ceus-ci, malgré l'opinion de M. Gaster (Chrestomathie, I, XXIV), la traduction d'un original slavon; mais je ne saurais déterminer jusqu'à quel point ces deus circonstances ont pu retarder l'extension du de ipotétique dans l'usage des collaborateurs de Mihai Tordaș.

5° Manuscrit de Grigorie de Măhacĭu[1]), antérieur à 1620.

Malgré l'évidente diversité d'origine et de date des textes copiés dans ce manuscrit, il est possible de les réunir ici, car ils ne présentent d'une façon générale que *să* avec tous les temps ou modes[2]); les exemples ne sont d'ailleurs pas nombreus. *De* n'apparait que deus fois, dans un cas avec le futur (Predică de 1619, 242; C. de B., II, 125), dans l'autre à la fois avec le futur et le conditionnel en *aș*[3]), mais cet emploi d'un conditionnel sans nouvelle conjonction exprimée, dans la seconde de deus frases coordonnées ne saurait avoir une grande valeur.

6° Actes et fragments de 1560 à 1636[4]).

Le fragment du Lévitique de date douteuse (XVIme-XVIIme s.) ne connait que *să* avec futur et présent; sans exagérer la valeur de cette constatation, elle pourra empêcher de trop rajeunir ce fragment ou l'original dont il pourrait provenir, comme on tend à le faire aujourdhui[5]); dans tous les cas où le Lévitique a *să*, la Bible de 1688 a *de*.

On trouve *să* avec le futur dans deus actes de 1573 et 1599, — *de* avec le futur dans des actes de 1588 et 1602, — *de* avec le conditionnel en *aș* en 1603.

7° Discours sur la chasteté, antérieur à 1618[6]).

Ce texte ne contient guère que des futurs, ce qui le rend pour nous peu instructif; le futur i est accompagné trois fois de *de să* (Gaster, I, 46), partout ailleurs de *de*; *de* parait une fois encore avec

---

1) Codex Sturzanus publié par Hasdeu, Cuvênte den Bătruni, t. II.

2) Trois des textes réunis par Grigorie de Măhacĭu présentent encore des conditionnels en *-re*: Legendă Duminicei, 7: se nu le țiînruretu și . . . să nu o ascultaret; — Predică, 235—36: se te rupsere, 241: se pomenirem . . ., se dĕderemu; Sănta Vineri, 188: să biruire . . ., și să no perire . . ., să nu ascultaret, 191: să nu ascultare, 192: să nu i tăere, 194: să fure.

3) De va veni unŭ omu nebotezatu și spurcatu, și va veni către creștinĭ și ară vré să se boteze . . . (Călătorie la Iad, 47; Cuv. d. Bătr., II, 332).

4) Publiés par Hasdeu dans Cuvênte den Bătruni, t. I.

5) Cf. Gaster, Rumänische Literatur dans Gröbers Grundriss, II^3.

6) Cuvânt pentru curâție, manuscrit publié pour une petite partie par Gaster, Chrestomathie, I, 45.

l'irréel (ib., 48) et *să* une fois avec le présent; en outre une frase présente une série de *cum* au sens de „comme si“ (ib., I, 52 ad fin.): Ca ceĭa ce au mueri voru hi cum n'are avé, şi ceĭa ce plâng cum n'are plânge . . .

8° Cronique de Mihail Moxa[1]).

De i est général, avec tous les temps de l'indicatif et avec le conditionnel en *vrea*; je n'i ai relevé qu'un cas de *să* avec le conditionnel en *aş* (400, 3) et un avec le présent (362, 2); M. Dimand i a déja signalé un cas de *cum* = „comme si“ (356, 1).

9° Pravila de Govora[2]).

J'ajoute cette traduction à ma liste, parce que la Pravila nous fournit le premier exemple certain de cet état de relative indifférence entre *să* et *de* que nous avons cru constater déja dans l'Evanghelie cu învăţătură et qui marque dans l'istoire de ces conjonctions une étape décisive.

Les futurs sont encore dans la Pravila en grande majorité et ils sont le plus souvent accompagnés de *de*; toutefois, *să* se rencontre avec le futur a) dans la combinaison pronominale indéfinie *să nescine* en tête d'une proposition ou d'un groupe de propositions, les ipotétiques suivantes commencent alors par *de* (surtout *ĭară de*); la réciproque n'est pas entièrement vraie: *de* peut se trouver en tête, mais *să* n'est pas employé en seconde position; — b) dans une combinaison et des conditions analogues: Să va muri un egumenŭ . . . (91 v°): — c) dans d'autres conditions encore: ĭară să nu se vorŭ întoarce, amarŭ acelora şi celora ce cumineca pre ei (4 r°); Să se priceştuĭască toţi, numaĭ să nu va fi într'o pocăinţă oarecaré de unŭ păcatŭ mare (34 v°); ĭară miercuri şi vineri, să va fi putinţă, nice untŭ, nice vinŭ (35 r°).

Avec le conditionnel en *aş*, à sens restrictif, nous avons *să*: să ară fi şi muĭarĭa luĭ (23 r°); să ară fi şi sfuntŭ (33 v°); să sérâ dărui lui şi morţii a înviĭa (33 v°); — mais aussi *de*: ĭară de sérâ şi măniĭa părinţii (18 r°); măcar de nu se ară afla întru păcate gréle (32 v°).

De même avec le présent: măcară să sŭntŭ şi féte (51 v°); să lŭ gonéscâ den mănăstire, să ĭaste şi înţelept şi cărtularĭu (127 r°); — mais de ĭaste mirénŭ (39 r°).

Par la suite il est fort difficile de saisir aucune régularité dans l'emploi de *să* et de *de*, qui semblent logiquement équivalents, quoique inégalement employés; *să* vit jusqu'à la fin du XVIIme siècle[3]), peut-

1) Cronica lui Mihail Moxa, publiée par Hasdeu, Cuvênte den Bătruni, I, 345—406.

2) Pravila bisericéscă numită cea mică tipărită maĭ întâiŭ la 1640, în mănăstirea Govora . . ., édit. de l'Académie roumaine, Bucarest, 1884.

3) Cf. Cipariu, Gramatica, II, 230—33.

être surtout dans les ouvrages religieus. Quant à *déca,* dont nous avons vu jusqu'ici si peu d'exemples certains, il parait encore rare pendant le XVIIme siècle, à en juger au moins par les textes de la Chrestomathie de Gaster.

En résumé: a) Deus textes (Actes et Psautier) ignorent complètement *de* conditionnel; ce sont précisément ceus qu'on a considérés comme les plus anciens textes roumains[1]);

b) Les Évangiles, texte complexe et représentant des états linguistiques divers, mais qui ne peuvent être postérieurs à 1561, nous montrent *de* en lutte avec *să*;

c) Les progrès de *de* ne sont pas également rapides sur tous les points et la façon même dont la lutte est engagée ne parait pas confirmer l'ipotèse de l'identité de *de* conditionnel et de *de* coordinant;

d) Elle donnerait plutôt à penser que la conjonction slave da a joué un rôle dans l'istoire du *de* conditionnel roumain.

1) Il ne faut pas oublier que les traits d'apparence archaïque peuvent i être simplement dialectaus.

Aus Karl Wittes Briefwechsel.

Von

B. Wiese in Halle a/S.

Das zufällige Auffinden der Canti del conte Giacomo Leopardi, Firenze, Piatti 1831, mit eigenhändiger Widmung des Dichters an Karl Witte auf der Königlichen Universitätsbibliothek in Halle regte mich dazu an, nach dem Verbleib des Briefwechsels dieses unseren bedeutendsten Dantegelehrten zu forschen. Auf eine Anfrage bei seinem jetzt in Halle lebenden Sohne, Herrn Superintendenten a. D. Prof. D. Leopold Witte, erhielt ich die erwünschte Auskunft, dass der Briefwechsel vollständig erhalten und sorgfältig aufbewahrt in seinem Besitze sei, und zugleich wurde mir die Benutzung des reichhaltigen Stoffes in liebenswürdigster Weise gestattet, wofür ich Herrn Sup. Prof. D. Witte hier auch öffentlich meinen Dank aussprechen möchte.

Karl Witte hatte die Gewohnheit alle Schreiben, die an ihn gerichtet waren, selbst die kleinsten Zettelchen, sorgfältig aufzubewahren und zusammenzuheften[1]). So liegen denn die Briefe an ihn nach der Zeit geordnet und nach Jahrgängen gebunden vor. Seine Beziehungen zu italienischen Gelehrten, die durch seinen von Gerhard in der Augustnummer des Giornale Arcadico, Rom 1825 veröffentlichten „Saggio di emendazioni al testo dell' Amoroso Convivio" u. s. w.[2]) auf ihn aufmerksam geworden waren, knüpften sich im Jahre 1826 an, als er von Juli bis Oktober mit Erlaubnis des preussischen Ministeriums eine Erholungsreise nach Oberitalien unternahm, deren er dringend bedurfte, um seine von einem harten Schicksalsschlage gelähmten Lebensgeister neu zu stärken: seine junge Gattin Emilie, die er erst am 14. Dezember 1825 heimgeführt hatte, war ihm schon am 19. Februar 1826 durch ein

1) In einem Briefe seines Freundes und Verwandten Mayer an ihn vom Sept. 1827 heisst es: „. . . ich weiss, dass Du alle Briefe aufhebst und zusammen heftest."

2) Vgl. Witte, Dante-Forschungen Bd. I, S. XI.

tückisches Scharlachfieber wieder entrissen worden. Anfang Juli befindet er sich schon in Italien und hält sich hauptsächlich in Triest, Venedig, Padua, Ferrara, Bologna, Florenz und Mailand auf, überall auf Bibliotheken und bei Privaten nach juristischen und Dante-Handschriften forschend. Etwa Mitte August trifft er in Florenz ein und wird sofort mit den Gelehrten bekannt, die sich um Vieusseux scharten[1]).

Am 18. oder 19. September wird er abgereist sein, denn am 18. sendet ihm Cesare Airoldi einen Abschiedsbrief mit der Bitte, einen beigefügten Brief der Marchesa Trivulzio zu übergeben, und Gino Capponi schreibt am selben Tage: „Mille amicizie Sig. Professe e mille auguri di buon viaggio. Ma questa ultima parte le faccio mal volentieri perchè io vorrei aver goduto più a lungo della preziosa sua familiarità e avere acquistato appresso di Lei maggiori titoli di servitù. Ma Ella sappia e si ricordi sempre di avere in me chi l'ama assai e l'ammira e desidera di aver suoi comandi, finchè io, avutone licenza dalla salute, non venga a prenderli personalmente a Breslavia, ed a ripetermi

Suo Servide vero

Lunedì 18 Settembre Gino Capponi[2])

Am 2. Oktober ist Witte sicher in Mailand, denn an diesem Tage lässt ihm Graf von Strassoldo mitteilen, dass „am 3. Oktober der Abate Bentivoglio von 12—4 Uhr in der Ambrosianischen Bibliotek auf Ihn warten werde." Am 13. Oktober reist er ab[3]). In Mailand verkehrte er aufs freundschaftlichste mit dem Marchese Gian Giacomo Trivulzio, den er schon in Venedig kennen gelernt hatte[4]), und diesem persönlichen Verkehr folgte nach der Trennung ein wertvoller Briefwechsel, der es wohl verdient, der Vergessenheit entrissen zu werden. Er zeigt, mit welchem Feuereifer und mit welch richtigem Verständnis die beiden Gelehrten sich den Dantestudien hingaben, und offenbart einen wahrhaft edlen Freundschaftsbund zwischen dem gereiften Manne und dem frühreifen Jüngling[5]). Dazu wirft er endlich auch noch manch bezeichnendes

1) Den Briefen ist eine gedruckte, ausgefüllte Einladung beigeheftet (ich gebe das Geschriebene in Kursiv): G. P. Vieusseux Direttore dell' Antologia, prega il Sig. *Witte* di fargli l'onore d'intervenire alla riunione che avrà luogo in casa sua *giovedì sera alle ore 8 —. Martedì 29 agᵒ 1826.*

2) Aufschrift: Al Sigᵉ Profʳ Carlo Wytte Locanda di M.ᵉ Imbert G. Capponi.

3) Siehe Brief N. 10.

4) Vgl. Witte, Dante-Forschungen Bd. I, S. XI und hier Brief N. 7.

5) Vgl. desselben Worte in der 2. Aufl. von Dante Alighieris lyrischen Gedichten, Lpz., Brockhaus 1842 Teil I, S. XIX: „Zu dem Wertvollsten, das die Anmerkungen liefern, gehört nach unserer Überzeugung das dem Briefwechsel mit dem Marchese Gian Giacomo Trivulzio Entlehnte. Als Mensch ebenso trefflich, als Freund ebenso wohlwollend, wie als Gelehrter über seine Landes- und Zeitgenossen hervorragend, ward er am 29. März 1831 viel zu früh der Wissenschaft, seinen Freunden und den Vielen, die an ihm ihre Stütze fanden, entrissen.

Schlaglicht auf die Zeit. Dass ich auch drei Briefe der Marchesa Trivulzio mit abgedruckt habe, wird man wohl billigen, da sie in gewisser Weise eine Ergänzung zu den Briefen ihres Mannes bieten.

Ich gebe die Briefe peinlich genau nach den Urschriften wieder, füge also weder Satzzeichen, Akzente und Apostrophe hinzu, noch ändere ich kleine Buchstaben in grosse oder umgekehrt. In den Briefen der Marchesa dient das Komma fast ausschliesslich als Punkt, und sie bedient sich kaum der grossen Buchstaben. Zur Erläuterung gebe ich, wo es nötig oder bequem erscheint, möglichst kurze Bemerkungen. Das in den Briefen gesperrt Gedruckte ist in den Urschriften unterstrichen, das fett gedruckte doppelt unterstrichen.

1.

Gentil.^{mo} Sig.^{r} Professore

Lo stesso giorno ch'ebbi il dispiacere di vederla partire, ebbi pur quello amarissimo di perdere l'amato mio Suocero: perdita dolorosa benchè da lungo tempo preveduta. Da quel punto passai la mia vita di villa in villa, acciò mia Moglie trovasse nelle campestri occupazioni qualche conforto al suo acerbo e troppo giusto dolore. Ritornato da pochi giorni stabilmente in Città ritrovo la car.^{ma} sua Lettera, da cui sempre traspare l'usata sua gentilezza. La ringrazio della pazienza con cui si è compiaciuta di leggere la nuova edizione del Convito[1]), e notare alcuni passi di esso, che a lei sembrano o non abbastanza o non rettamente emendati e illustrati. Io li ho tutti attentamente esaminati, e qui le sottopongo le mie riflessioni fatte su d'essi.

Premetto che la parola Oriente invece d'Ariete intrusa a car. 127 del Saggio d'errori trascorsi in tutte l'edizioni del Convito[2]) esser non può che un errore di stampa, giacchè non se ne da alcuna ragione nella seguente nota, ove sono accennate quattro le emendazioni di quel passo tutte poste in carattere corsivo; onde le parole Oriente se emendazione fosse e non errore sarebbe la quinta, e si troverebbe anch'essa stampata in carattere corsivo, e non in tondo come si vede. — Tratt. 3. cap. 8. (pag 196) La parola non fu tolta dal testo dopo aver molto meditato e discusso, ed eccone la ragione. Dopo aver detto Dante che le passioni connaturali non se ne vanno del tutto quanto al primo movimento, quantunque per buona consuetudine si facciano lievi, ripiglia: ma vannosene bene del tutto quanto a durazione,

Wäre ihm ein längeres Leben beschieden' gewesen, so wäre die gegenwärtige Arbeit durch seinen Rat und seine Beihülfe eine um Vieles andere geworden; wir aber hätten die Freude gehabt, ihm ein reiferes Werk, als das erste war, dazubringen."

1) Es handelt sich um die nicht im Buchhandel erschienene Ausgabe von Trivulzio, Monti und Maggi, Mailand, Pogliani 1826.

2) Die bekannte Arbeit Montis, Mailand 1823.

perocchè la consuetudine è equabile alla natura. Qui il perocchè et. rende ragione del perchè quanto a durazione le connaturali passioni vannosene del tutto; e la ragione si è che la consuetudine a questo particolare della durazione agisce con forza pari alla natura; ed è notissimo l'assioma che la consuetudine è una seconda natura. Si ponga mente alla particella avversativa ma, la quale disgiunge i due pensieri — del tutto non se ne vanno quanto al primo movimento; **ma** vannosene bene del tutto quanto a durazione perocchè et. Pare dunque che la negativa non di tutti i testi sia stata ben levata. — Quanto all' ombra purpurea del Tratt. 4. cap. 21. (pag. 356.) non mi pare che sia da dubitare dell' errore di questa lezione[1]). Al principio del Capitolo Dante dice che l'uomo è composto d'anima e di corpo, e che la nobiltà appartiene all' anima; e qui soggiunge che s'avviene che la virtù intellettuale sia ben disposta e libera da ogni ombra, colla quale il corpo può offuscarle ed impedirle di ben ricevere la purità dell' anima, allora et. Ciò si manifesta dalla citazione di Cicerone che seguita, nella quale è detto che l'anima celestiale è scesa in noi in loco lo quale alla divina natura e alla eternitade è contrario, cioè nel corpo. Guardando poi all' usato linguaggio di Dante si potrebbe fortemente dubitare ch'egli volesse mai usare purpureo per esprimere oscuro. Nel Capº XX. di questo IV. Trattato egli dice che il perso è un colore misto di purpureo e di nero: e pare che per purpureo egli intendesse il rosso della porpora Tiria, secondo la volgare intelligenza, anzichè il violaceo della porpora greca, per cui Omero chiamò purpureo la morte ed il mare, e Virgilio disse di colui ch'essendo mezzo ubbriaco era ferito a morte, che vomitava l'anima purpurea, cioè il sangue misto col vino. Credo pertanto che ove Dante avesse voluto dire oscuro si sarebbe servito di perso, conforme all' aer perso del V. dell' Inferno. Ma perchè poi dare l'aggiunto di oscuro ad ombra? l'ombra sola non denotava già sufficientemente oscurità? — La correzione fatta al passo del Tratt. III. cap. 2. (pag. 156.) e perocchè nelle bontadi della natura della ragione si mostra la divina vene; che naturalmente mi pare così evidente e indicata da tutto il concetto che mi fa gran meraviglia l'intendere ch'ella non l'approvi e voglia invece ridurre tutto l'errore al che da lei stimato superfluo.

Giustissima è l'interpunzione da lei avvertita (Trat. IV. pag. 242) a quei versi = Ubidente soave e vergognosa. Fu un errore tipografico, già fatto correggere come varj altri in questa stessa edizione, senza aspettare di farlo nella ristampa[2]). È verissimo che Dante nel

1) Man liest jetzt mit Recht *corporea*. Zu *purpureo* vgl. Moore, Studies in Dante, Third series (Oxford 1903) S. 184 ff.

2) Padua, Minerva 1827.

verso = Siccome il saggio in suo dittato pone intende del poeta Guido Guinizzelli, ma poichè le parole a pag. 318. da Dante tradotte sono propriamente quelle di Boezio e non di Giovenale, così la qualificazione di saggio ivi è da riferirsi al primo e non al secondo. Si è poi stampato Lucillo[1]) invece di Lucilio perchè nei codici e nelle prime edizi dell' epistole di Seneca sempre si legge ad Lucilum, perchè Lucillo è stampato nel volgarizzamento di dette epistole fatto nel buon secolo della lingua, e perchè Lucillo e non Lucilio trovasi anche nelle prime edizioni e nei migliori testi del Convito. Alcune citazioni di Virgilio e della Scrittura non si sono riportate appunto per essere troppo note, siccome ella ottimamente osserva.

Le sarò molto tenuto se vorrà spedirmi non solo la Div. Commedia quando sarà stampata in Lipsia ma altresì tutto il Parnasso italiano impresso in una città della Sassonia (credo Chemniz) e di cui ella recava seco un volume[2]). Tutto ciò che si stampa oltre monte delle cose nostre italiane m'interessa e punge la mia curiosità. Ella mi indicherà nello stesso tempo il debito mio che avrò cura di farle tosto rimborsare per mezzo dei Banchieri. Sto attendendo con impazienza il libretto delle Rime di Dante da lei illustrata[3]). Quanto ella mi scrive di ciò che fu stampato contro di lei da un recente traduttore di Dante[4]) non mi fa meraviglia, perchè già m'era noto, fin quando ell' era in Italia, che si trovava avere varj emuli o nemici in Germania; ma se l'invidia non morde che il vero merito, ciò torna a grande onor suo, ed ella può ben esserne contenta e gloriosa. Tuttavia se dal male si può cavare il bene, desidero che anche tali picciole guerre contribuiscano a far sì ch'ella lasciando i pochi che drizzano il collo per tempo al pan degli Angeli pensi e si rivolga a questa nostra povera Italia e a noi che siamo in piccioletta barca . . .

Il P. Moschini[5]) con impareggiabile gentilezza volle egli stesso far ricerca del Codice che un tempo esisteva nella Libreria di Murano, e dove contiensi l'Orazione latina di Dante di cui ella mi ha dato nota. Il Codice fu ritrovato non senza grande stento nella Libreria di S. Marco a Venezia, e il Moschini per soperchio di cortesia copiò di sua

---

1) In Moore's Ausgabe (Tutte le opere di Dante Alighieri nuovamente rivedute nel testo dal Dr. E. Moore, Oxford 1897) IV. 12. 83.

2) Die Ausgabe der Göttlichen Komödie von A. Wagner im Parnasso Italiano erschien Leipzig 1826 bei Ernst Fleischer. In Chemnitz hatte Keil 1810 bei Maucke die Vita Nuova mit einem Anhange lyrischer Gedichte Dantes erscheinen lassen.

3) Dante Alighieri's lyrische Gedichte, Leipzig, Brockhaus 1827.

4) Streckfuss. Vgl. Witte, Dante-Forschungen Bd. I, S. 293 ff., besonders S. 317—319.

5) Vgl. Brief 5.

mano quell' Orazione, che mi mandò da pochi giorni e che altro non è che il testo latino dell' epistola di Dante scritta ad Arrigo imperatore la cui traduzione fu, se non erro stampata la prima volta dal Doni nelle Prose antiche Fir. 1547. indi dal Biscioni nelle Prose di Dante e del Boccaccio. Fir. 1723. Il Biscioni non conobbe quel testo latino, e ne ha appena sospettato l'esistenza, benchè si trovi anche nei Codici Laurenziani di Firenze. Il Prof. Francesconi[1]) non mi ha ancora mandato lo spoglio fatto dal Vocabolario delle parole citate dai due Comentatori di Dante da lei desiderato; tosto che lo avrò non mancherò di spedirglielo. I Prof.i Franceschini[2]) e Viviani[3]) furono a Milano per un mese circa; il primo per rivedere gli antichi amici, e il secondo per lavori letterarj, onde giovare alla nuova ediz.e di Vitruvio cui attende: egli ha qui letto la lunga diatriba londinense contro il Cod.e Bartoliniano[4]), e credo che tale lettura farà ritardare la stampa del terzo volume, ch'era già sotto il torchio.

Desidero ch'ella continui a favorirmi della sua benevolenza e de suoi comandi e che creda ai sentimenti della verace stima, con cui godo di protestarmi

Suo div.mo Servit.re

Milano 12. Dic. 1826. Gio. Giacomo Trivulzio[5])

2[6]).

Anziosa di avere le di lei nuove e quelle del di lei arrivo in patria facil cosa le sarà l'immaginarsi il piacere che io provai nel ricevere la sua lettera che mi era pure una sicura prova della memoria che mi conserva. Trattenuta in campagna per alcuni affari ed un reuma che è venuto ad assalirmi alla testa e del quale non sono intieramente senza furono le cagioni che non prima d'ora io ho potuto scriverle e testimoniarle i sentimenti di stima che io le professo per le distinte sue qualità, ma più d'ogni altra per quelle di cuore perchè più d'ogni altra mi è concesso il poterle conoscere ed apprezzare e perchè io mi tengo pur cosa sicura che da queste più che dalle altre si ricevono le più dolci, le più vere, e le più care sensazioni della vita perche scevre dall' ambizione e dalla gelosia che vi toglie non che darvi degli amici.

1) Abate Daniele Francesconi, Bibliothekar in Padua.

2) So im Texte. Lies Franceschinis, Professor in Padua.

3) Quirico Viviani, der Herausgeber des cod. Bartoliniano.

4) Dazu vgl. Viviani in der Prefazione zu Bd. III, Teil I seiner Brief 5 S. 12 Anm. 2 angeführten Ausgabe.

5) Der Brief ist in 4°. Die vierte Seite leer ohne Aufschrift.

6) Ohne Anrede auf einem Trauerbogen in 8°. Auf der vierten Seite: A Monsieur Charles Vitte(so) Breslau. Schwarz gesiegelt mit kleinem Petschaft mit den Buchstaben BST. Kein Poststempel.

Ella è cosa assai dolorosa il perdere un Padre ed ho sofferto assai nel farne la trista esperienza, mi furono però di gran conforto le premurose cure di mio marito e dei miei figli ed ella pure ne troverà alle sue pene nella sua famiglia che io ho imparato da lei stesso ad amare e stimare onde spero che i miei saluti non le saranno discari.

Sono puoi lieta assai della speranza che il Principe di Metternich ha fatto nascere nell' animo suo nella lusinga che lei si adopererà per mandarla ad effetto[1]). Le nuove che ricevo dall' amico Mustoxidi[2]) sono ottime, egli è felice nella nuova situazione in cui si trova.

E qual stupore non le recherà la nuova dell'imminente matrimonio di Soranzo[3]) che avendo oramai 65 anni si va a scegliere fra le nostre Milanesi una ragazza Londonio giovane piutosto bella di educazione brillantissima non nobile, a tutti noi sembra impazzito Dio ce la mandi buona, il matrimonio non avrà luogo che fra quindici giorni al suo ritorno da Venezia dove è andato per dare alcune disposizioni in proposito E che mai dirà l'Albrizzi e la Crescini etc. etc.

Il nostro Monti sta piutosto bene ma la bella ed interessante Contessa Perticari è come lei l'ha lasciata sempre afflita dalla medesima malattia Vorrei poter indovinare ciò che a lei pò riuscire di magior interesse onde renderle più agradevole questa mia. E intanto riceva l'assicurazione della mia più distinta stima.

12 Dicembre 1826 — Beatrice

3.

Gentil.mo Sig.r Professore

Comincio dal ringraziarla dei libri speditimi per mezzo della Cancelleria, e che sto con impazienza attendendo. Secondo il nostro accordo mi farà grazia indicarmi il debito mio, che le farò tosto rimborsare per mezzo di qualche Banchiere, qualora ella non disponga altrimenti. Gradirò molto se si degnerà provvedermi anche delle opere tedesche che trattano di Dante e della sua Poesia, non mancando qui chi possa facilmente supplire alla mia ignoranza della lingua alemanna. Il Convito[4]) è interamente compiuto e un esemplare le giungerà per la Via di Vienna, avendolo raccomandato al Consigliere Hammer, cui ella potrà per sicurezza dirigersi. Unitamente alla copia del Convito troverà la

1) Witte trug sich mit dem Gedanken, eine Professur im oesterreichischen Italien zu übernehmen. Vgl. Brief 9, S. 22 Anm. 2 und 13, S. 28 Anm. 2.

2) Der neugriechische Gelehrte Andreas Mustoxydis (1785—1860), der von seinem Freunde Kapo d'Istrias 1828 zur Leitung des öffentlichen Unterrichts nach Aegina berufen wurde.

3) Vgl. auch Brief 7, S. 19 Anm. 1.

4) Brief 4 zeigt, dass es sich auch hier um die Ausgabe 1826 handelt.

nota delle voci citate dal Vocab. della Crusca nel Comento dantesco, ricavata dal generale registro di esse posseduto dal Prof.~ Francesconi. Troverà pure una Lettera stampata intorno la Canzone = Poscia ch'io ho perduto et[1]). da lei fatta rivivere come di Dante nell' Antologia di Firenze. In essa lettera si combatte, ma come fra cortesi alme si suole l'oppinione da lei sostenuta che quella Canzone sia di Dante, e coll' appoggio di varie ragioni che a lei già di viva voce ho comunicato, e mercè lo specchio di luoghi paralelli si sostiene l'altra, ch'esser possa invece di Cino da Pistoja. Vi si parla di lei con quel rispetto e quell' onore, ch'ella si merita, sicchè vorrei che questa lettera potesse servir di modello alle discussioni letterarie che tutto di sorgono in Italia, e non sempre vi si adopera l'urbanità e la gentilezza. Spero ch'ell' abbia a chiamarsene contenta, ciò ch'è il primario mio desiderio.

L'Ab. Colombo non ha mai stampato emendazioni alle Rime di Dante; ma bensi fu un tale Pietro Vitali che stampò appunto in Parma per L'Ubaldi una Lettera diretta all'Ab. Colombo intorno a Correzioni di Rime antiche tratte da un codice da lui posseduto[2]). Io credo ch'ella voglia parlare di tal lettera, onde dovendo tra pochi giorni recarmi a Parma non mancherò di farne ivi ricerca; così farò a Modena per la dissertazione del Paventi contro l'oppinione del Marchetti[3]), ma non so s'essa sia separatamente stampata. Non ho avuto tempo di far trascrivere la lettera latina di Dante per poterla unire all' involto speditole, ma lo farò sicuramente per la prima spedizione. Non ho mancato di scrivere a Napoli per avere i 4. volumi delle Rime antiche impresse a Palermo e ch'ella brama d'avere, ma finora non ne ho ricevuto risposta. Tra noi e il mezzogiorno d'Italia v'è un muro di bronzo.

Nella Prefazione al Convito ella vedrà riportata tutta per intero la lunga Lettera che gentilmente mi scrisse da Venezia mentre entrambi vi eravamo nel Luglio passato. Nell' adempire così la mia promessa verso di lei ebbi ancora la compiacenza di dare una pubblica testimonianza dell' onor sommo in cui qui si tiene e l'ingegno suo e gli studj ch'ella coltiva dell'italiana lingua.

Per le Rime di Dante di cui ella mi parla difficile è assai lo sceverare con sicurezza le vere da quelle a lui falsamente attribuite, perchè tutti i Poeti di quell' età avevano un certo lor simil modo di poetare; tuttavia le Rime del sommo Alighieri, almeno quelle di una tale epoca, hanno un loro carattere particolare che a chi sottilmente guarda si

---

1) Vgl. Witte, Dante Alighieri's lyrische Gedichte, 2. Aufl., Leipzig, Brockhaus 1842 Teil II, S. XLVII und Dante-Forschungen I, S. 418ff.

2) Lettera di Pietro Vitali al Sign. Ab. Mich. Colombo u. s. w. Parma 1820. Siehe auch den nächsten Brief.

3) Siehe den nächsten Brief.

manifesta. Quel Sonetto Com' più mi fere Amor co suoi vincastri è così mal concio dai codici che non saprei cavarne buon costrutto. La Canzone Virtù ch'il Ciel movesti a si bel punto è attribuita a Dante non solo dal Trissino e dal Cod. di S. Marco, ma anche dal Cod. Vitali di Parma e da un Barbarini di Roma ove si trovano altre tre Canzoni dette pure di Dante non mai pubblicate ch'io mi sappia come sue. Esse cominciano. 1. Una donzella umile e dilettosa. 2. A forza pur convien che alquanto spiri. 3. Mercè ti chero, caro Signor nostro. È curiosa la citazione fatta dal Venturi e riferita dall' Arrivabene[1]) di una Canzone di Dante che non ha mai esistito e che principia Morte cantò muovi novella mia. Quella Canzone (ossia quel verso) deve la propria esistenza ad un errore di stampa. Il Venturi al verso 67. Canto II. Inf. Or muovi e con la tua parola ornata nota come altrove Dante usò l'istesso modo muovi per va, ecc. e disse che anche nella Canzone (che comincia) = Morte (Morte poichè non trovo a cui mi doglia) cantò: Muovi novella mia non far tardanza, il qual verso trovasi nella Tornata. Da ciò lo stampatóre creò un nuovo verso e fece immaginare una nuova Canzone stampando tutto di seguito e in carattere corsivo = Morte cantò muovi novella mia non far tardanza.

Cercherò di servirla per le varianti al terzo Canto dei Codici Landi, Archinto e Albani benchè il credo difficilissimo massime per gli ultimi due. Più facile sarà l'averli dai Codici Parmensi. Riceva i saluti di mia Moglie e di mio Figlio; porga i miei al Prof.r Gerhard[2]); e pregandola nuovamente, scrivendomi, di tralasciare meco ogni sorta di cerimonia, sono con sincerissima stima

Suo div.r Servit.r

Milano 9. Feb. 1827. Gio. Giacomo Trivulzio[3]).

4.

Prof.e gentil.mo

Ho aspettato a scriverle finora sperando sempre di poterle annunziare l' arrivo dei libri speditimi da lei, ma con mio dispiacere io non gli

1) Als Einleitung zur Caranentis Ausgabe Amori e rime di Dante Alighieri, Mantua 1823. S. CCLXXIII. Vgl. Witte, Dante Alighieri's lyrische Gedichte, 2. Aufl. Teil II, S. LXIII.

2) Eduard G., der berühmte Archaeologe und Begründer des archaeologischen Institutes in Rom, Wittes intimer Freund (1795—1867). Vgl. z. B. Reumont, Necrologia di O. G., Florenz 1868.

3) In 4°. Auf der vierten freien Seite die Aufschrift A Monsieur Mr Charles Witte Professeur en Droit à l' Université de Breslau. Gesiegelt mit 3 kleinen schwarzen Siegeln, auf dem einen eine menschliche Figur mit Adlerkopf und Schlangenfüssen, auf dem zweiten ein Adler, auf dem dritten ein Pferdekopf. Poststempel Milano. Raccomandato.

ho per anco ricevuti, avendone più volte domandato al Sig.r Barone Sardagna che quale attaccato alla Cancelleria trovasi presso il Presidente del nostro Governo. L'involto del Convito ed altro che le ho spedito, fu consegnato al d.o Baron Sardagna che lo ha diretto al Cons. de Hammer in Vienna, il quale dovrebbe averlo ricevuto circa un mese fa. La prego farne ricerca presso il med.o de Hammer, cui pure io scriverò per raccomandargli di favorire ed ajutare la nostra comunicazione. Io ho eseguite quasi tutte le commissioni da lei datemi: ho avuto le varianti del 3.zo canto dei due Codici Archinto del Codice Landi di Piacenza, e dei Codici Parmensi: tanto il C.n Archinto quanto il M.re Landi vollero prendersi essi medesimi una tale fatica. Mi mancano ancora le varianti del Cod. Albani di Bergamo, ma per questo è d'uopo ch'io aspetti il ritorno di un mio parente e molto attinente a quella famiglia. Le osservazioni del Colombo sulle Rime di Dante non esistono come mi pare d'averle scritto, invece ho in pronto per lei una Lettera di un Pietro Vitali al Colombo stampata a Parma, che tutta si rivolge sull' emendazioni di Rime antiche di un già suo Codice, che ora fu acquistato dalla Libreria di Parma. La Dissertazione del Paventi contro l' opinione del Marchetti non è mai stata stampata a parte; ma fu inserita a brani in varj numeri del Giornale Modenese per cui è impossibile ad aversi se non che manoscritta. Ho unito tutto quello che ho raccolto per lei e ne farò una spedizione sola, ma mi dorrebbe troppo che andasse perduta; come mi rincrescerebbe assai che si fosse smarrito lo spaccio del Convito perchè non potrei supplire con altra copia, essendone tanto stampato un piccolissimo numero. Aggiungo ancora alcune inedite postille di Alessandro Tassoni fatte alla Divina Comedia e ultimamente pubblicate in Reggio[1]): sono di poca importanza, ma desidero ch'ella abbia tutto quello che qui esce di Dante.

Ricevo la car.ma sua del 26. Marzo, col bel lavoro da lei fatto intorno all' Epistola a Cangrande. Io trovo che riuscirà di grande onore all' ediz.e patavina lo stampare tutte le conosciute Epistole dell' Alighieri con simili ajuti ed illustrazioni; manderò quindi al Federici[2]) quella a Cangrande, animandolo a pubblicarla coll altre ch' ella vorrà mandargli in seguito. Io ho già fatto copiare quella ad Arrigo che a lei invierò unitamente alle altre cose.

Ella ha ben ragione di non volersi dar per vinto circa l'oppinione

1) Postille scelte d'Alessandro Tassoni alla Divina Commedia di Dante Alighieri. Reggio, Fiaccadori 1826.

2) Der Ab. Fortunato Federici in Padua, Mitherausgeber der Minerva-Ausgabe der Divina Commedia von 1822, von dem sich zwei Briefe wegen der nur in 60 Exemplaren gedruckten Witteschen Ausgabe: Dantis Alighieri Epistolae quae extant, cum notis. Patavii, sub signo Minervae (Vratislaviae apud editorem) 1827 im Briefwechsel befinden. Siehe 5, S. 12 Anm. 3.

da lei ricevuta intorno la Canzone a Dante da lei, e da me a Cino attribuita; ne io al certo ho tale pretesa, non essendo la mia ch'una semplice congettura che particolarmente si appoggia alla conformità dello stile tanto simile a quello di Cino che pare il medesimo. Del resto ella sa che l' oppinione da lei sostenuta è antichissima, poichè la prima volta che quella Canzone comparve alla luce per via della stampa (Venezia 1518!) essa portò il nome di Dante, ond' ella anche per anzianità di prova avrebbe vittoria sopra ogni altro. Se mai non ha ancora ricevuto quella detta lettera, mi scriva se posso inviargliene copia per la posta sotto fascia.

Non mi fa meraviglia che il Dante di Foscolo non venga continuato, ma bensì me ne fa molta che quello di Rossetti sia sospeso dopo tanto ardore, per non dir furore, con cui avea cominciato. Anche dell' Ottimo di Pisa più non se ne parla[1]), ne del Comento del Tasso trovato dal Rezzi nella Barberini. Ho fatto qualche tentativo per aver dal Rezzi[2]) quelle canzoni credute di Dante, ma non so di riuscirvi; nel caso favorevole ella sarà il primo ad averle. Sono curiosissimo di vedere la nuova ediz.e della D. C. ch'ella mi annunzia proccurata dal suo amico Wagner[3]).

Mi scriva se sperar possiamo di rivederla in quest' anno in Italia: quasi quasi avrei la voglia di venire a farle visita in Breslavia.

Intanto riceva i soliti saluti e mi creda tutto a suoi comandi

Milano 17. Apr. 1827. affe.m e div.~ Servitore
Gio. Giacomo Trivulzio[4]).

5.

Prof.e gentil.mo Mil.o 12 Mag. 1827.

Ho saputo finalmente che l'involto contenente il Convito è giunto da più d'un mese alle mani del Cav. de Hammer, il quale non avrà mancato d' inoltrarlo a Breslavia, ed a quest' ora io voglio sperare che sarà fino a lei arrivato. Io ho affatto perduto la speranza di avere i libri ch' ella ha avuto la bontà di spedirmi, giacchè non n' intesi giammai novella. Mi duole assai di tale difficoltà di comunicazioni; ma non v'è rimedio, e bisogna in pace sopportare questa, come tante altre privazioni. Almeno ho lusinge che avrà ricevuto la mia lettera in risposta all' ultima sua; e poichè ci rimane ancora la fortuna di poter comunicare

1) Die Ausgabe Torris erschien Pisa, Capurro 1827—1829. Vgl. Witte, Dante-Forschungen I, S. 354ff.

2) Luigi Maria Rezzi, Bibliothekar der Barberiniana in Rom. Vgl. Witte, Dante Alighieri's lyrische Gedichte, 2. Aufl. Teil II, S. LXII—LXIII.

3) Die Brief 1, S. 5 Anm. 2 erwähnte Ausgabe.

4) In 4°. Auf der vierten Seite die Aufschrift A Monsieur M.r Charles Witte Professeur en Droit à l' Université de Breslau. Stempel Milano und Breslau 28/4.

per lettera, voglio procacciarmela il più spesso che posso, sicuro che la sua gentilezza vorrà perdonarmi se corro il rischio d' annojarla.

Stimando che debba premerle d' avere il testo dell' Epistola di Dante ad Arrigo gliel' invio unito alla presente tratto fedelmente dalla copia trascrittami da Moschini; alla quale non ho voluto fare alcuna emendazione, benchè ovvia fosse in qualche passo, e ciò per lasciare a lei tutto il merito della correzione ed illustrazione.

Non ho ancora potuto avere le varianti al 3^{zo} canto dal Codice Albani di Bergamo, ma ho bensì riuniti tutti gli altri da lei ordinatimi, e che le spedirò con altre cose, tosto che per l' arrivo in Breslavia del Convito sarò assicurato che l' Hammer è buon mezzo di comunicazione; perchè mi dorrebbe assai che tanta fatica andasse perduta.

Qui si va ristampando la Divina Commedia colle note di Paolo Costa[1]), le quali hanno il pregio della brevità. Il Dante del Foscolo e del Rossetti pare che non oltrepasserà il primo volume; ma l'edizione Pisana dell' ottimo pare ancor più infelice non essendone per anco comparso volume alcuno, ne avendone mai inteso parlare come vicino ad uscire. Ella dunque tenga cari quei pochi fogli che ha seco recati d'Italia, che potrà mostrare qual trofeo d'impotenza di quel vituperio delle genti. Ho ricevuto lettera da Viviani[2]) che sta per metter mano alla stampa del 3^{zo} tomo, ove avranno luogo tutte le osservazioni dell' Arrivabene. Ho mandato al Federici[3]) con particolare occasione la lettera di Dante da lei corretta e illustrata, ma ancora non ne ho ricevuto risposta.

Riceva i saluti della mia famiglia, e porga i miei ai suoi amici Gerhard e Panofka[4]) e mi creda con pienissima stima

div^{m} Servitore
G. G. Trivulzio[5]).

6.

Prof^{e} mio gentil^{mo} Mil^{o} 19. Giugno 1827.

Le domando perdono se così tardi rispondo alle due compit^{e} sue ricevute ultimamente con poca distanza di tempo, ma siami di legittima

1) Mailand 1827, 3 Bde in 12°.

2) Quirico Viviani, La Divina Commedia giusta la lezione del codice Bartoliniano. Udine 1823—1827, 3 Bde 8°. Darin als Teil I des dritten Bandes von Ferdinando Arrivabene Il secolo di Dante. Comento storico. Udine 1827.

3) Siehe Brief 4, S. 10 Anm. 2.

4) Theodor Panofka, Wittes Freund, berühmter Archaeologe (1800—1858), Mitbegründer des archaeologischen Instituts in Rom, mit dem Gerhard (s. Brief 3 S. 9 Anm. 2) zusammen in einem Bande „Neapels antike Kunstwerke" herausgab. (Stuttgart 1828.)

5) In 8°. S. 4 leer ohne Aufschrift.

scusa verso di lei il grave turbamento d'animo in cui mi trovo da più giorni per l'improvvisa e spaventosa morte del Cav. Rosmini[1]) seguita in mia casa ove alloggiava da piu anni. La perdita d'un amico di 30 anni mi ha immerso nel più profondo dolore; il genere di morte che ce lo ha tolto, che fu un'apoplessia fulminante, ha colpito la mia mente di terrore e di compassione. L'Italia ha perduto in lui un esimio infaticabile Scrittore a cui principalmente deve l'illustrazione dell' Istoria letteraria del Sec. XV, che ancora s'avvolgea nelle tenebre prima delle Vite del Filelfo, del Guerino, di Vittorino e de' loro discepoli da lui con molta diligenza investigate e scritte. Egli fu lo scopo di molta invidia e malignità, che particolarmente prese di mira la sua Storia di Milano; ma di ciò non è da meravigliarsi, poichè tale è il destino dell' Italia che abbia a mordere i propri suoi figli, e le guerre letterarie ed intrinseche hanno preso il posto delle politiche ed esterne. Qui l'un l'altro si rode di quei ch'un muro ed una fossa serra; e voglia il Cielo che tal peste non abbia a stendersi oltre l'Alpi, se pure non l'ha già varcate. Con grandissimo mio piacere ho finalmente ricevuto l'involto da lei speditomi 8. mesi fa contenente la Vita nuova di Keil[2]), le Rime trad. da Kannegiefser e colle sue osservazioni[3]), ed alcune copie del terzo Canto di Dante[4]). Ho già spedito al Vieusseux il pacchetto a lui indirizzato[5]). Per le note tedesche alle Rime di Dante avrò l'opportunità di farle tradurre per mio uso. Io spero che riceverò più sollecitamente l'altro involto da lei speditomi ultimamente con tanta gentilezza, e di cui la ringrazio di cuore e senza fine. Così spero che a quest' ora le sarà giunto il volume del Convito che mi rincrescerebbe se fosse smarrito per la difficoltà di supplirvi a cagione della scarsità degli esemplari — D'ora innanzi mi servirò del mezzo indicatomi di Trieste anzi perchè sicuramente il tutto giunge alle mani del Sig.r Mayer[6]) lo raccomanderò all' Avvocato Rossetti[7]), ch' ella ben conosce.

---

1) Zu dem hohen Werte seiner Werke zur Geschichte des Humanismus vgl. Voigt, Die Wiederbelebung des klassischen Altertums Bd. I², Berlin 1893 S. 533 Anm. und sonst.

2) Siehe Brief 1, S. 5 Anm. 2.

3) Siehe ebenda Anm. 3.

4) Diese Abzüge des dritten Gesanges der Hölle hatte Witte zum Zwecke der Handschriftenvergleichung anfertigen lassen. Es ist bekannt, dass er den Wert der Handschriften auf Grund einer Vergleichung des dritten Gesanges der Hölle festzustellen suchte.

5) Darin waren auch solche Abzüge zwecks Vergleichung auf den Florentiner Bibliotheken.

6) Kaufmann in Triest, Verwandter seiner verstorbenen Frau.

7) Der bekannte Petrarcaforscher Advokat Domenico de Rossetti, von dem viele Briefe an Witte in dem Briefwechsel vorhanden sind.

Spedirò dunque a lui per primo spaccio un involto contenente [1. Polibio. tradᵒ da Koin. Vol. 3. [2. La Divina Commedia colle note del Costa. vol. 2. [3. Lettera di P. Vitali a M. Colombo sulle emendazioni delle Rime antiche. vol. 1. [4. Lettere inedite di Annibal Caro. vol. 1. in carta distinta. [5. Un fascio colle varianti dei Codˡ Archinto, Landi e Parmensi, ed una Lettera pervenutami da Mantova per lei.

Ella farà ottimamente a pubblicare costà in Breslavia tutte le Epistole di Dante edite e inedite [1]), compresevi quelle accennate dal Troja, illustrandole con erudite note, com'è solito di fare. Io le ho mandato quella ad Enrico coll'intenzione che fosse in pieno suo arbitrio; poichè io stimo che nella repubblica delle lettere tutto debb' essere comune, senza alcun pregiudizio di privilegio o preminenza. La sua edizᵒ di tali Epistole oltre essere la prima completa potrà essere di grande utilità alla raccolta Dantesca che si stampa a Padova [2]), la quale progredisce assai lentamente a cagione delle molte imprese e di gran costo assunte da quella Tipografia. Per l'Epistola italiana contro i Veneziani, ch'io non saprei così ciecamente giudicare per apocrifo, come fanno molti letterati, cercherò l'avere una copia dalle Prose antiche [3]) per mandargliela; se no la copierò Io stesso dal mio esemplare. Gradirò assai di vedere le sue osservazioni sul divulgamento della Div. Com. Non ho veduto l'articolo dell'Antologia [4]), perchè qui quel giornale è un libro semi-proibito; ne si può averlo regolarmente. Intorno a ciò ch'ella mi chiede per l'interpretazione di quei versi della Sestina di Dante [5]), le dirò francamente ch'ella è oscurissima ne la crederei da interpretarsi che allegoricamente secondo il sistema da Dante spiegato nel Convito. Se la sua donna è la Filosofia ella vede quanto strana e falsa divenga l'interpretazione della ripresa che ha voluto dare il Sig.r Streckfuss [6]); e invece non sarebbe contra senso se spiegando questa giovane Donna per la Filosofia essa fa sparire le tenebre, intese per la nera ombra de' colli; nè forse sarebbe difficile l'indovinare perchè si da un bel verde per abito a questa sua Donna. La voce Quandunque non vuol qui

1) Vgl. Brief 4 S. 10 Anm. 2.

2) Vgl. daselbst.

3) Doni, Prose antiche. Firenze 1547. Vgl. Brief 1 und 7 S. 19. Anm. 2.

4) Gemeint ist Wittes Artikel in der Antologia di Firenze N. LXIX, Sept. 1826 „Canzone di Dante Allighieri in morte di Arrigo VII", neugedruckt in den Dante-Forschungen I, S. 418ff. Vgl. Brief 3 S. 8 Anm. 1.

5) *Al poco giorno*, das Geleit. Vgl. Witte, Dante Alighieri's lyrische Gedichte, 2. Aufl. Teil II, S. 165—167, wo diese Briefstelle in Übersetzung angeführt ist.

6) In seiner Anzeige von Wittes Übersetzung im „Berliner Conversationsblatt" 1827 n. 46.

dire quantunque come pare che intende il Sig.r Streckfuss, ma bensì quando o allorchè, o simili. Pel verso innamorata come anco fu Donna[1]) crederei che interpretar si potesse così = io l'ho chiesta innamorata, io ho cercato che di me s'innamorasse, come anco fu Donna (o fa) veracemente, come anche le altre Donne fanno. Si ricordi della Canzone spiegata nel Trattato 3. del Convito ove s'interpretano e gli occhi e il riso della Filosofia, e in fine del Trat. 2. ove dice che gli occhi della sua Donna (che è la Filosofia) sono rubatori della mente umana, quando essa Donna a suoi drudi ragiona; e troverà molta corrispondenza anche in questa Sestina coll'allegorico linguaggio di Dante usato nelle altre Canzoni.

Qui non si è più veduto alcun volume del Dante di Foscolo ne di quello del Rossetti, ne si ha notizia alcuna dell'Ottimo pisano. Ho scritto al sig.r Torri[2]) e non m'ha risposto. Mi rallegro con lei che abbia trovato verificarsi la congettura da lei fatta sul Comento d'Jacopo della Lana, per cui il gran pregio e l'antichità dell'Ottimo verrebbero a diminuirsi d'assai[3]). Non mi meraviglio dei grandi svarioni da lei trovati nei soli primi fogli di quella stampa pisana. Gli editori sono affatto senza critica e senza gusto, e non istampano che per ispeculazione libraria e avidità di guadagno; sicchè le loro edizioni così fatte divengono pressochè inutili, avendo essi l'arte di cangiar l'ottimo in pessimo. La ringrazio anche delle poche osservazioni e varianti del Convito tratte dall'Ottimo. Alcune di esse farò inserire in un'aggiunta d'emendazioni che si sta stampando e che le manderò. Ma chi può attendere a tutto senza notare nell'infinito? Altri verrà che farà meglio di noi; intanto noi abbiamo mostrato la strada. Mi piace quell'immediato[4]) alla pag. 79. e quel decimo[5]) che non si è in allora adattato perchè non neccessario pel senso, e solamente fondato sopra congettura.

Non so dirle nulla di quelle Canzoni di Dante che si cantavano nel Casentino accennate dal Pelli[6]). Non le credo stampate: ne farò far ricerca in Toscana ma ho poca speranza di scoprire un tesoro. Ho fatto copiare nella Vaticana alcune Canzoni attribuite a Dante ma ch'io non credo sue. Quelle del Cod. Barberino non si sono ancora potute avere. Ho fatto scrivere a Mustoxidi per avere qualche indi-

---

1) Strophe 5 Vers 5. Vgl. Witte a. a. O. S. 165.

2) Vgl. Brief 4 S. 11 Anm. 1.

3) Dazu vgl. Witte, Dante-Forschungen I, S. 354 ff.

4) Ausgabe Moore II, 4. 23.

5) Ausgabe Moore II, 4. 25.

6) In den Memorie per servire alla vita di Dante Alighieri, Venezia 1739 und seither öfter; in der Ausgabe Florenz, Piatti 1823, S. 202.

cazione del Codice Torinese ove trovasi il principio dell'Inferno tradº in esametri — Delle Rime del Buonarroti[1]) io non conosco che tre edizⁱ, la prima di Fir. Giunti 1623. 4. procurata dal giovane Buonarroti; la seconda Fir. pel Manni 1726. e la terza la moderna di Parigi col comento del Biagioli. Nessuno parla delle due edizⁱ da lei indicatemi; ne meno l'accuratissimo Mazzuchelli negli Scrittori d'Italia ne il Duppa[2]) nella moderna inglese Vita di Michelangelo. Finisco per mancanza di spazio. Riceva i soliti saluti di mia Moglie e di mio figlio; e mi creda con invariabile stima Trivulzio[3]).

7.

Sig.r Profᵉ gentilᵐᵒ Milº 25. Luglio 1827.

La sua del 12. cadᵉ Luglio mi giunge per ogni riguardo graziosa e cara, perchè mi fa prova della vera cortesia del suo cuore e della molta benignità e benevolenza ch'ella ha verso di me. Le nuove correzioni al Convito sono già stampate e le unirò alla Vita nuova[4]) al primo spaccio che mi occorrerà inviarle per la comoda e sicura via di Trieste. Fu quindi impossibile l'approfittare delle ultime sue osservazioni comprese nella dª Lettera del 12. ma tuttavia ella vedrà che le principali mende erano state vedute e corrette, benchè qualche volta diversamente dal modo da lei proposto. Bella e ingegnosa è la sua emendazione a p. 264. Tullio e li re Tarquinj[5]), pure non l'avremmo accettata benchè ci fosse giunta in tempo, perchè alquanto troppo arbitraria, e perchè si può sospettare che Dante per brevità dicendo li tre Tarquinj abbia veramente voluto comprenderci anche Servio Tullio come di casa Tarquinia, perchè allevato e cresciuto nel Palazzo de Tarquinj e fatto poi genero di Tarquinio prisco. A p. 301. e perciò essere[6]); quel ciò non mi sembra neccessario al senso. È verissimo che a p. 276. abbiamo accomodato una stravagante trasposizione di parole (autorità alla imperiale[7]) senza avvisarne il lettore; ma l'errore era troppo patente, e ci siamo riserbati il privilegio di tacere qualche volta nelle lievissime mutazioni (V. p. XXXVI. della nostra Prefᵃ) per non incorrere in vana pedanteria. A p. 313. si fanno più **amici**[8]) è già stato da me corretto ma non colla voce veraci come ella propone,

1) Witte hat sich bekanntlich mit Michelangelos Gedichten eingehend beschäftigt. Vgl. Böhmers Romanische Studien Heft 1, Halle 1871 S. 29ff.

2) Richard Duppa, The life and literary works of M. A. B., London 1806—1807.

3) In 4°. Alle vier Seiten beschrieben, ohne Aufschrift.

4) Ausgabe von Trivulzio und Maggi, Mailand, Pogliani 1827.

5) Ausgabe Moore IV, 5. 90.

6) Diese Stelle konnte ich nicht feststellen.

7) Ausgabe Moore IV, 6. 158.

8) Das. IV, 12. 180.

ma bensì colla vera e la sola che si ci conviene, cioè ampj; la prego leggere tutto il passo cominciando dalla p. 311. e son persuaso ch'ella verrà interamente del mio avviso. E li altri passi da lei notati, cioè a pag. 260. 288. 307. 308. 321. 323. 329. ci sembrano a bastanza corretti nella nuova edizᵉ tanto per la chiarezza del senso, quanto secondo la natura della lingua italiana.

A pag. 329. l. 2. che cominciamento[1]); ivi non fa che ripetere semplicemente la stessa parola della canzone (o che non fosse ad uom cominciamento) che poi egli intendesse colle parole cominciamento significare un solo già lo aveva detto e spiegato a pag. 327. l. 14. ove dopo il dᵒ verso soggiunge = cioè uno solo, non dice cominciamenti[2]).

Per la Canzᵉ in morte d'Arrigo[3]) benchè nessun Codice (dei pochi veduti) la porti come di Cino basta lo stile di essa a farla credere sua; esso è tanto diverso da quelle di Dante, e il verso n'è tanto più scorrevole che chi ha qualche pratica delle rime di questi Poeti facilmente lo ravvisa. Tuttavia la mia oppinione non è che una congettura; ed osserverò con più comodo i passi delle varie composizioni di Dante coi quali ella pensa poter sostenere l'autorità de manoscritti. Sono lietissimo ch'ella pensi a stampare il volumetto delle epistole di Dante, comprese quelle non date, o date mezze dal Troja. Ma perchè mai ommettere quella importantissima ad Kanem? S'egli è solo per non averne ricevuto copia io potrò supplire a tale mancanza, facendomi rimandare lo stesso suo originale che le spedirò per la posta. Stampandosi ora per sua cura tutte le Epistole di Dante diviene inutile che il Federici stampi nella sua edizione quella sola ad Kanem; e se vorrà ristamparle tutte aspetterà l'edizione tedesca per riprodurla tal quale, che certamente non potrà far di meglio[4]).

È vero che nella stampa della lettera sua a me diretta (p. XLI. l. 1.) si trova un che di più a chi finemente guarda, pure per rispetto al manoscritto l'abbiamo conservato, non essendo d'altronde di molta importanza[5]).

Colla prima spedizione le manderò una copia dei soli Prolegomeni da unirsi a quei primi fogli del Convito che le diedi in Milano, sicchè possa servirsi di due esemplari di quell'opera. Non mi ricordo più d'averle mandato un foglietto che ho fatto ristampare tempo fa nel

---

1) Das. IV, 15. 88.

2) Das. IV, 15. 47.

3) Siehe Brief 6 S. 14 Anm. 4 und Brief 3 S. 8 Anm. 1.

4) Vgl. Brief 5 S. 12 Anm. 3.

5) Ein Brief Wittes an Trivulzio, der in dessen Einleitung zu dessen Ausgabe des Convivio abgedruckt ist.

Convito per togliere un grosso errore ivi trascorso. La prego dirmi sollecitamente se il suo esemplare a pag. 136. l. penultima legge da Occidente in Oriente ovvero da Oriente in Occidente[1]), la prima lezione è la corretta, l'altra l'errata. Caso che non l'avessi già mandato unirò il foglietto alle altre cose. A proposito di quel Parnasso del Wagner ch'io riceverò cogli altri libri da lei cortesemente speditimi ella avrà veduto un articolo sulla Biblioteca italiana[2]) che mi è rincresciuto assai perchè ivi si parla di lei con minor rispetto di quello, che si conviene. Ella sicuramente avrà pensato che qualche maligno spirito che la perseguita in Germania[3]) abbia trovato mezzo di penetrare anche in Italia per suscitarle nemici; e credo ch'ella non erri così pensando. S'io avessi potuto prevedere un tale articolo avrei cercato impedirlo con tutto il mio potere, perchè mi sento nemicissimo di queste sciocche gare letterarie. Per una contradizione singolarissima si vuole ora dar vanto di nazionalità in oggetti di nessuna importanza, mentre si fa ogni sforzo di sopprimerla in tutto il resto. Anche in ciò scorgesi l'opera della Discordia. Io non le avrei parlato di ciò, se veduto non avessi inserito in quel libro anche il mio nome[4]); per cui voglio ch'ella sappia quanto ciò m'abbia dispiaciuto e addolorato. Ella intanto continui la sua bella impresa meditando e illustrando la nostra maggior Musa, che certamente l'Italia grata saprà ammirare uno straniero che a lei rivolga con tanto amore i suoi studj.

Sarei curioso di vedere il Trattato sulla poesia provenzale del Prof. Driez[5]) di Bona, e le ricerche italiane del barone Rumohr[6]) ma temendo che siano opere tedesche non oso pregarla di mandarmele. O quanto mi lagno della mia ignoranza! Se almeno potessi saper di tedesco quanto corrisponde alla metà di quello ch'ella sa d'italiano? Ma la mia età per le lingue è gia passata; e il tedesco non è d'apprendersi che nella prima gioventù.

Fra tre o quattro giorni io mi porrò in cammino per condurre mia Moglie ad Abano per le solite cure de fanghi. Quest'anno ella preferisce il soggiorno d'Abano a quel di Padova pel desi-

---

1) Ausgabe Moore II, 6. 142 oder II, 15. 103.

2) Im Maiheft 1827 S. 203 bei Gelegenheit der Anzeige des Parnasso Italiano Adolph Wagners. Zu der Sache liegt auch ein interessanter Brief des Leiters der Biblioteca Italiana vom 10. Sept. 1827 vor.

3) Streckfuss; vgl. Brief 1 S. 5 Anm. 4.

4) Witte erwähnt Trivulzio S. 481.

5) So! Lies Diez. Gemeint ist dessen Buch „Die Poesie der Troubadours", Zwickau 1826.

6) Der bekannte Kunsthistoriker (1785—1843), dessen „Italienische Forschungen" in 3 Bänden Berlin 1826—1831 erschienen. Vgl. z. B. H. W. Schulz, Karl F. von R., sein Leben und seine Schriften. Leipzig 1844.

derio di far la cura in maggior libertà e con più rigore. Io non anderò a Venezia ove appunto di questi tempi ebbi il piacere di conoscerla per la prima volta. Passerò da Mantova ove vedrò l'Arrivabene e forse farò una corsa ad Udine. Non so s'ella sappia che il Conte Soranzo si è fatto sposo (a dispetto dell' Albrizzi) da più mesi[1]); egli ha sposato una giovinetta milanese della famiglia Londonio che gli tiene ottima compagnia e con cui vive ora a Padova.

Del Dante di Pisa col comento dell'ottimo non è ancora nulla comparso, e pare che starà un pezzo a comparire, dovendo il Torre ad ogni tratto viaggiare da Pisa a Firenze per fare nuovi confronti col testo. Mi fu detto che sia uscito un 2do vol. del Dante di Rossetti, è egli vero? Per quel di Foscolo è inutile sperarlo, e ne rimarremo al Prodromo. La ringrazio delle cose veramente gentili ed obbliganti con cui ella termina la sua lettera. Voglio ch'ella sia persuasa della mia piena e sincera corrispondenza, come altresì dell'invariabile mia stima. Le porgo i doveri di mia Moglie e di mio figlio. Le unisco la copia della Lettera di Dante contro i Veneziani, la quale è oramai riconosciuta universalmente per una impostura del Doni[2]). Trascrivo i capi versi dei componimenti danteschi della Vaticana, e sono sinceramente suo div^{mo} Servit^{e} G. G. Trivulzio[3]).

8.

Profe gentil^{mo} Milano 29. Agosto 1827.

Eccole la lettera ad Kanem, che munita delle coltissime sue osservazioni e note sarà degna parte della edizione ch'ella prepara. Intendo bene che d^{a} edizione debba poi rifondersi nella Padovana, siccome io stesso ne confortai il Federici[4]) pochi giorni sono prima ch' io lasciassi quella Città. Ben è vero ch' io crederei opportuna cosa, giacchè la lingua italiana è a lei tanto familiare quanto la propria, ch' ella scrivesse tutte le annotazioni in italiano, perchè ciò sicuramente diverrebbe di maggior vantaggio anche all' edizione della Minerva. Ella tuttavia farà quello che col suo maturo giudizio troverà più conveniente di fare.

Spero ch' ella non vorrà dare la minima attenzione a quell' articolo della Bib. ital. che le accennai[5]); ne che per ciò ella vorrà arrestarsi nella sua magnanima impresa di collivare con fervidissimo amore gli studj del divino Alighieri, del gran Padre dell' italica poesia. Tutti i buoni saranno sempre con lei, e sapranno onorarla. Io poi abborro

---

1) Vgl. Brief 2 S. 7 Anm. 3.
2) In den „Prose antiche", Firenze 1547. Vgl. Brief 1 und 6 S. 14 Anm. 3.
3) In 4°, alle 4 Seiten beschrieben, ohne Aufschrift.
4) Vgl. Brief 4 S. 10 Anm. 2 und 5 S. 12 Anm. 3.
5) Vgl. Brief 7 S. 18 Anm. 2.

tutti questi odj letterarj, e queste invidie municipali, e mi compiaccio sempre di venerare gli animi gentili, qualunque siasi la ragione ov' essi risplendano. Troverà modo, a suo tempo di far conoscere sua edizione delle Rime di Dante, ma non ora, ne per mezzo di chi ella mi aveva una volta indicato[1]), perchè la buona fede è di pochi e non va sempre congiunta all' apparenza della dolcezza. Or per parlarle alquanto di me, ella sappia che l' ultimo di Luglio mentre con mia Moglie e mio figlio mi portava a visitare a Modena una mia figlia che si era il giorno prima resa Madre di un bel bambino, fui tra Reggio e Rubiera assalito da una masnada di malandrini che con gravi minacce mi spogliarono di tutto il danaro che servir mi doveva per tutto il viaggio. Posso però assicurarla che nessuno di noi ebbe il minimo spavento, ne alcun altra conseguenza, benchè ci abbiano per più di mezz' ora tenuti esposti alla pioggia[2]). Ho condotto mia Moglie ad Abano ove ancora si trova per le sue cure dei fanghi: io mi fermai 15. giorni a Padova per la nuova edizᵉ del Convito[3]) e per altra mia faccenda; poi feci una corsa a Treviso e a Oderzo, ma non potei arrivar fino ad Udine, avendo dovuto consumar in Padova più tempo di quello che aveva prima pensato. Ho veduto Soranzo lietissimo colla sposa: ho veduto la già bella greca che non ha ancora potuto ben imparare a nascondere il suo sdegno[4]). Franceschinis è sul punto d' intraprendere col Conte Annoni un lungo viaggio in Germania, ed ha lusinga che il suo buon Genio lo conduce anche in Breslavia. A Padova mi sono incontrato anche coll' Av. Rossetti di Trieste col quale ci siamo accordati per le communicazioni con Breslavia.

Desiderei avere il seguente libretto Ant. Panormita Hermaphroditus a Fr. Car. Forberger. Coburgi 1824. 12°. Potrebb' ella procurarmelo in carta buona, e spedirmelo per la via di Trieste, o consegnandolo a Franceschinis? Le sarei molto tenuto. Ringrazi per me il Sigᵉ Dʳᵉ Panofka che ha avuto la bontà d' inviarmi una copia del Museo Bartoldiano[5]) da lui compilato e parcamente ma con molta dottrina illustrato. Aspetto Ciampi[6]) a Milano. Qui si è sparsa voce della morte di Ugo Foscolo, seguita in Londra. Monti sta sempre a Monza di cui l' aria

1) Wer gemeint ist, weiss ich nicht. Nach der zweiten Auflage der lyrischen Gedichte Teil I, S. XVIII—XIX ist eine Anzeige der ersten Auflage in Italien nicht erschienen.

2) Eingehenderes über diesen Überfall im Briefe der Marchesa Nr. 9.

3) Padua, Minerva 1827.

4) Die Teotochi-Albrizzi (1763—1836). Vgl. Brief 7, S. 19 Anm. 1 und 2 S. 7 Anm. 3.

5) Panofka, Museo Bartoldiano, Berlin 1827.

6) Sebastiano Ciampi (1769—1847), der bekannte Cino- und Boccaccio-Forscher. Es sind verschiedene Briefe von ihm an Witte vorhanden.

gli ha molto giovato. Spero nel prossimo ordinario inviarle per la posta una copia delle nuove correzioni; intanto mi creda con inalterabile stima

suo div.^e Servit.^re
Trivulzio [1]).

9.

Milano 12 7bre
1827

Il giorno stesso ch' io lasciai Abano trovai a Padova la gentilissima sua del 24 Agosto, avrei desiderato poterle risponder subito onde testimoniarle il piacere ch' ella mi procurò nel vedere la memoria che mi conserva e l'interesse ch'ella ha preso alla nostra disgrazia, e quantunque questa sia stata piutosto seria le posso assicurare che ne io e nessuno altro ne fummo spaventati, andavammo a Modena per visitare nostra figlia Carandini che aveva partorito e fu vicino a Rubiera alle 9^e^1/2 della sera mentre pioveva a diluvio che la nostra carozza venne circondata da 6 persone almale che senza dirci nulla ci condussero fuori di strada il che per dire il vero mi sbigoti credendo che ci pigliassero in sbaglio e ci conducessero in qualche luogo onde eseguire qualche privata vendetta, mi rassicurai tosto quando giunti in un luogo che non potevammo essere veduti incomminciarono a chiederci del danaro con fiere minaccie, legarono per la mano mio marito il cameriere ed il cacciatore ci fecero uscire tutti di carozza e non volendosi contentare di ciò che loro venne dato e facendosi sempre più feroci mio figlio disse al Capo che slegasse suo Padre che le avrebbe dato tutto il denaro che avevammo che assieme a questo si trovavano alcune cose che a noi premevano assai e di nissun valore per loro che ci li dovevano lasciare, fu accettata questa condizione, erano bellissimi Nielli che mio marito per condiscendere al desiderio del Conte Cicognara [2]) gli portava per vederli, dopo più di una buona mezz-ora passata in mezzo a questi assassini e sotto una dirotta pioggia ci rimisero in carozza e ricondussero sulla strada postale; continuammo il nostro viaggio a Modena dove non siamo rimasti che pochi giorni e puoi partiti di nuovo per Abano ove arrivai il 6. Agosto con Giorgio e mi vi trattenni sino al 1. 7bre. Feci la cura con più regola degli altri anni e me ne trovo assai bene, dopo in compagnia del Marchese Capponi [3]) che ha conosciuto a Firenze e che ha pure fatto le fangature a Abano siamo andati alla campagna del Conte Velo per tre giorni mi sono pure fermata tre giorni a Verona ed il 10. siamo arrivati a Milano.

---

1) In 8°, alle vier Seiten beschrieben, ohne Aufschrift.

2) Leopold Graf von Cicognora (1767—1834), der bekannte Kunstschriftsteller, welcher selbst eine bedeutende Sammlung von Niellosachen besass.

3) Gino Capponi; vgl. die Einleitung.

Egli è solo per soddisfare all' amichevole suo desiderio che io mi sono così lungamente distesa a parlarle di me ma puoi aquisto in questo modo il dritto di chiederle lo stesso e pregarlo a volermi parlare più di lei che non lo fa Ho commentato con Mustoxidi, che è venuto per pochi momenti a Abano andando a Parigi per incontrarsi con Capodists[1]) il mio soggiorno dell' anno scorso a Venezia ed il piacere che avevammo avuto di conoscerlo e di averlo in nostra compagnia, tanto allora mostrava di avere in affetto la povera Italia che non nascondeva il desiderio che gli era nato di potervisi fissare ma ora più non ne parla e sembrami che abbia deposto qualunque pensiero a questo riguardo[2]). In questo punto mi viene consegnato un bel bichiere che mi è pure una sicura prova della di lei memoria mi sarà caro e ne riceva i miei ringraziamenti colle testimonianze della mia stima.

Beatrice Trivulzio[3]).

10.

Prof^e gentil^mo

Di Villa 13. Ottob. 1827.

Oggi compie l' anno ch' io ho perduto mio Suocero, e ch' ella ha abbandonato Milano e la mia casa; due avvenimenti assai per me dolorosi; che se il primo fu al mio cuore funestissimo per se stesso, divenne ancora più triste col dispiacere del secondo. Voglio quindi scriverle appunto in quest' oggi, per dimostrarle quanto mi sia cara l' amicizia di cui mi ha fatto degno, e per compensarmi del piacere che mi fu tolto della sua compagnia in quest' anno, sperando ch' ella vorrà supplirci nel prossimo.

La Vita nuova[4]) è impressa e gliene invierò due esemplari una in carta buona, l'altra in ordinaria per unirli agli esempl. del Convito. Vi aggiungerò un Volume del Polibio[5]) e qualche altra cosuccia, e mi servirò della via di Trieste, raccomandando il tutto al Av. Rossetti, perchè quella mi pare la via più sicura. Le rendo grazie del secondo volume del Parnaso di Wagner[6]) che ho ricevuto senza difficoltà. Sto attendendo

1) So! Der bekannte griechische Staatsmann Johannes Anton Kapo d'Istrias (1776—1831), der 1827 Präsident von Griechenland wurde. Vgl. Mendelssohn Bartholdy, Graf Joh. K., Berlin 1864 und Dragoumis, Capo d'Istria, la régence, le règne d'Othon, Paris 1891.

2) Vgl. Brief 2, S. 7 Anm. 1 und Brief 13, S. 28 Anm. 2.

3) In 8°. Auf der vierten Seite die Aufschrift: A Monsieur Mr Charles Witte Professeur en Droit a l'Université Breslau. Gesiegelt rot wie Brief 2. Poststempel Milano und Zeitz 20. 9.

4) Siehe Brief 7, S. 16 Anm. 4.

5) Italienische Übersetzung Trivulzios. Siehe Brief 11.

6) Da der „Parnasso italiano continuato" erst 1833 erschien, so handelt es sich hier um das „Teatro classico italiano antico e moderno ovvero Il parnasso teatrale".

con impazienza l' edizᵉ da lei proccurata dell' Epistole di Dante di cui ho avuto il bel saggio. Qui non si è mai veduto il Dante dell' ottimo che stampasi a Pisa, ne la continuazione di quello del Rossetti, ne il terzo tomo del Bartoliniano[1]); pel Dante di Foscolo non c' è più da sperare, ove che quel fantastico comentatore è morto, come da più mesi si dice. Anche la ristampa di Milano del Dante del Costa pare sospesa non essendo ancora comparso il 3ᶻᵒ volume, forse per malizia de Bolognesi, che cercano spacciar prima la loro edizione, e di ciò fanno bene[2]).

Aspetto Ciampi fra giorni, che poi passerà a Venezia. Riceva i saluti di mia Moglie e di mio figlio, e mi creda Suo affetᵐᵒ

Trivulzio[3]).

11.

Mio caro Witte

Milano 21. Nov. 1827.

Unitamente alla lettera sua del 29. Ott. gentilissima e cara per ogni riguardo ricevo in questo momento l' involto delle 25. copie = Dantis Epistole, coll Ermafrodito del Panormita. Le rendo infinite grazie delle copie a me destinate, e particolarmente della bellissima in rossa carta che risplenderà nella mia collezione Dantesca come Espero in cielo. Manderò il più presto che potrò l' altre tutte al loro destino, e sicuramente il Monti ne avrà una delle 5. a me donate. Gran servizio ella ha reso alla Tipog. della Minerva mandandole un lavoro così fatto, ove la somma critica e diligenza non saranno risparmiate. Le darò più maturamente il mio giudizio quando avrò ben letto tutto intero e ponderato quel libro, ma intanto dal saggio veduto posso anticipatamente asserire quanto di sopra le dissi senza timore d' errare. Così ella si determinasse ad illustrare anche l' altr' opere latine dell' Alighieri, che gran debito glien' avrebbe la repubblica letteraria.

Ella ha avuto molta ragione di far le note latine all' epistole latine: confesso ch' io le aveva dato un cattivo consiglio, del quale io ben doveva prima avvedermi, appunto per gli argomenti che Dante porta nel suo Convito in favore del Comento volgare. A Ciampi, ch'è ancor qui consegnerò dentr' oggi le copie a lui destinate.

Spedisco a Trieste un grosso involto per lei, raccomandandolo al Sigᵉ Avvocato Rossetti di quella Città, onde spero che le giunga sollecitamente. In esso si contiene quanto siegue

1) Vivianis Ausgabe. Vgl. Brief 5, S. 12, Anm. 2.

2) Die Bologneser Ausgabe, um die es sich hier augenscheinlich handelt, ist die zweite und erschien 1826 in 3 Bänden in 4°; die Mailänder, ebenfalls in 3 Bänden, aber in 12°, kam 1827 heraus.

3) In 4°, nur eine Seite beschrieben. Auf der vierten Seite die Aufschrift: A Monsieur Mr Charles Witte Professeur en Droit à l'Université de Breslau. Stempel Milano und Breslau 27/10, gesiegelt mit großem Siegel mit Dantekopf.

1. Rime antiche, stampate in Palermo. Volumi quattro 8°[1]).
2. Vita nuova. Copie 2.
3. Frontispizio, Prefazione e foglietto del Convito
4. Tomo quarto del Polibio trad.
5. Tragedie di Schiller trad. dal Maffei
6. Dante del Bettoni. T. 2. 16° in carta distinta
7. Lettera III^{a} del Boccaccio fatta da me imprimere per supplimento all'operetta del Ciampi.
8. Prose di Salvatore Betti, or ora qui pubblicate, ove trovansi due dissertazioni dantesche.

Il terzo volume del Dante del Costa non è ancora comparso. Cercherò d'avere la storia dei popoli d'Italia del Botta in italiano, se pure per nuove minacce nuovi rigori lasceranno che si rinvenga a Lugano. Credo che sia quella la Storia da lei desiderata, la quale fu originariamente dall'autore semitaliano scritta in semifrancese; non già quell'altra più famosa che principia dal 1789.

Finisco per essere in tempo di mandar la lettera alla posta; e finisco col nuovamente ringraziarla, porgerle i saluti di mia Moglie e di mio figlio ed assicurarle del mio sincero, vivo e invariabile attaccamento con cui sono

suo aff^{mo} amico
Trivulzio[2]).

12.

Prof^{e} gentil^{mo}

Mil^{o} 26. Nov. 1827.

È una vera festa per me ogni volta che mi vien recata dalla posta una lettera da Breslavia; l'ultima sua poi del 13. cor. mi ha raddoppiato il piacere per le dotte Osservazioni da lei nuovamente fatte sulla mia ediz. del Convito. Riguardo come un tratto di sincera amicizia, e lo studio da lei postoci, e la bontà di comunicarmele. Colla stessa libertà e sincerità le dirò qui quello ch'io ne sento di tutte, poichè l'amor del vero essendo il solo spirito che dirige le nostre investigazioni noi dobbiamo cercare la persuasione in noi stessi rallegrandoci sempre tostochè ci appare la luce della verità da qualunque parte essa ci giunga. Tali fossero tutti i letterati del Mondo, che non vedrebbersi mischiarsi fralle Muse e l'ambizione e l'Ira. Eccole dunque (ciò premesso) il parer mio sopra ciascun passo da lei osservato.

Pag. 342. le parole cioè quello che fai a me pure sono in sospetto di glossema, quando però non si voglia arguire dalle parole che

---

1) Es ist die 1817 von Notarbartolo, Duca di Villarosa herausgegebene „Raccolta di rime antiche toscane".

2) In 8°, nur zwei Seiten beschrieben, ohne Aufschrift.

seguono (lin. 11) tuttochè buona fosse l'attiva[1]) (vita) che Dante interpretasse la scrittura in questo passo più favorevolmente per Marta; cioè che Cristo dicesse = anche quello che tu fai o Marta è buono, ma Maria elesse la miglior parte; in tal caso le parole cioè quello che fai sarebbero esplicative e in bocca di Dante; e chi sa che non vada letto = cioè di quello che fai.? Pag. 346. prima lin. Non intendo l'osservazione da lei fattami, e mi pare che il testo sul quale sta sia rettamente corretto. Jvi lin. antipen.ª la parola supposto[2]) equivale all'altra presupposto e non fa differenza veruna nel senso, e vale appunto ordito e apparecchiato come spiega Dante, e quindi viene il nego suppositum dei loici con cui distruggevano ogni fondamento od apparecchio dell'argomentazione. Pag. 354. dolcezza comparata[3]). Le parole per esse furono proposte in nota com'ella ben vede, ma non sono neccessarie, perchè si suppongono: la parola dolcezza non si è espulsa perchè ci parve la definizione di felicità tanto già che Dante stesso accoppia più e più volte queste due voci com'ella può osservare ne due passi a car. 360 e 364. dello stesso Convito per tacer degli altri = ragionare della dolcezza dell'umana felicità.[4]) — e somma felicità — la quale è la dolcezza del sop.˜ not.˜ seme[5]). a Pag. 357 bellissima è la correzione da lei proposta = dell'anima ricevente[6]), e l'ho subito accettata e notata nel mio esemplare come lezione infallibile ed unicamente vera e n'ho dato lode allo scopritore. Per l'altro passo = si moltiplica nell'anima questa intelligenza[7]) credo doversi ritenere questa lezione come sta nella nostra stampa perchè credo che qui intelligenza equivalga a virtù intellettuale nominata di sopra lin. 14. e lin. 16. e vuol dire che moltiplicandosi la divina bontà nell'anima più pura, ci si moltiplica ancora la virtù intellettuale. Se com'ella crede s'interpretasse qui intelligenza per cosa celeste, altro non potrebbe essere in questo luogo che la divina bontà, quindi Dante verrebbe a ripetere la medesima cosa nel medesimo periodo, cioè che la divina bontà nell'anima si moltiplica... e quindi si moltiplica nell'anima questa (o da questa) intelligenza, la quale esser altro non può che la divina bontà sopraddetta. Pag. 351. Ottima è la correzione da lei proposta è la virtù denominata da essa e

1) In Moores Ausgabe IV, 17. 110.
2) Das. IV, 18. 67.
3) Das. IV, 20. 91.
4) Das. IV, 22. 11.
5) Das. IV, 22. 117.
6) Das. IV, 21. 72.
7) Das. IV, 21. 76.

appellata bontà[1]), e vi ho tosto dato luogo nel mio esemplare. Pag. 362. Ritengo la lezione della nostra stampa, perchè mi sembra chiara, e giusta; e significa che come v'è somiglianza (similitudine) trai diversi biadi quando sono in erba, così v'è tragli uomini e nelle bestie, nella loro prima età. Quindi li biadi non istanno qui che per comparazione, ne hanno rapporto alcuno con appetito. E il modo usato qui da Dante = e non pur ne biadi ma negli uomini[2]) è bellissimo ed elegantissimo. Pag. 363. Giustissima è la correzione da lei fatta (più **nobil** parte)[3]) e così l'altra (amando di se la miglior parte più)[4]) ed entrambe le ho già scritte nel mio esemplare, come pure quella bellissima da lei trovata a pag. 365. per cui chiarissimo ne diviene il senso e del passo antecedente e del susseguente. Quel verbo inducere[5]) malamente da noi interpretato fu quello che ci ha indotti in errore. A lei si debbe grandissima e intera la lode d'aver rettificato la guasta lezione di questo passo. Pag. 367. l. 20. Pare a me pure che ben regga l'emendazione del Dionisi di noi in voi[6]) benchè non affatto neccessaria. E qui appunto in questo periodo la prego osservare un'altra volta accoppiati i nomi di dolcezza e felicità a convalidare ciò che le scrissi di sopra intorno al passo a pag. 354. Anzi, giacchè mi viene il proposito di ricordare ancora la detta pagina, la prego voler correggere un errore non so come ivi incorso, cioè nell' ultima linea della prima nota, scrivendo per esse virtù invece di per esse ricchezze, che là non entrano ne punto ne poco. Mi rincresce assai che l'edizᵉ padovana del Convito sia già finita e pubblicata, perchè se fossi stato in tempo vi avrei fatto introdurre le bellissime sue nuove osservazioni, e avrei nello stesso tempo voluto dare un nuovo e pubblico attestato della mia e sincera ed altissima stima per lei onde smentire ogni sospetto sparso forse dalla maligna intenzione di qualche Giornale. — La Vita nuova cogli altri libri viaggia già per Trieste; l'ho consegnata alla bella nostra Terpsicore (la Sigra Ballerina)[7]) perchè la recasse in proprie mani dell'Av. Rossetti, e a quest' ora vi sarà giunta. Ma la Vita nuova ch'è appena stampata avrebbe bisogno di nuove emende; negli ozi della villa io l'ho attentamente letta e riletta e fattevi molte osservazioni alcune delle quali le comunicherò in seguito. Sono del parer suo intorno al Vitali[8]) ed alle correzioni

1) Das. IV, 20. 19.
2) Das. IV, 22. 46.
3) Das. IV, 22. 75.
4) Das. IV, 22. 78.
5) Das. IV, 22. 124.
6) Das. IV, 22. 192.
7) Ich weiss nicht um wen es sich handelt.
8) Siehe Brief 3, S. 8 Anm. 2.

da lui proposte in alcune rime antiche. Egli era un uomo di un Codice solo, in cui sembravagli possedere un tesoro, per cui ogni lezione era da lui trovata bella ed ogni errore diveniva per lui una eleganza. Ora quel Codice fu venduto alla Biblioteca di Parma.

Ho letto con molta attenzione il libretto dell'Epistole di Dante, e mi confermo nella prima oppinione, cioè ch'è un'opera assai benfatta, con somma diligenza e finissima critica: credo che non vi si potrebbe ne aggiungere ne togliere cosa alcuna: a mio parere non si poteva far di più, ed è certo un bell'acquisto per la Minerva. Vo distribuendo gli esemplari a me affidati di mano in mano che mi si presenta l'opportunità d'inviarli. Porterò meco a Modena (ove penso far una corsa prima di Natale) quelli destinati a Bologna raccomandandone la distribuzione al Sig^e Luigi Muzzi. Manderò a Venezia l'esemplare per Mustoxidi che vi è giunto di poco da Parigi, dopo aver accompagnato il Conte di Capo d'Istria fino a Bologna.

Quando la pregai d'acquistarmi l'Hermaphroditus ben conosea quell'opera del Panormita per l'edizᵉ Parigina ma non conosea l'edizᵉ di Germania che pei Cataloghi. Certo non avrei mai potuto sospettare di trovarci tanta spintrica e phallica scienza ed erudizione. Son curioso di sapere chi sia quel Forbergio che nel 1824! ha cuore di compilare e stampare tale Apophoreta, e di confessarsene autore. La supplico scrivermene un cenno.

È qui ancora il Profᵉ Ciampi sempre intento a suoi italo-poloni[1]) ed alla stampa di molti suoi scritti. Al nuovo anno egli pensa far una breve corsa sul Veneziano. Di lui ella troverà qui una lettera.

Mia Moglie (che conta di scriverle) e mio figlio le porgono i loro saluti. Ne il conte Annoni ne il Cav. Franceschinis[2]) passarono poi da Breslavia: il primo dopo un celere giro fatto in Germania, ora è nella Capitale dell'Austria; il secondo non giunse che a Monaco, poichè la sua Università lo richiamava a Padova. Mi conservi la sua amicizia, mi scriva e mi comandi spesso e mi creda sempre

suo affᵐᵒ
Trivulzio[3]).

13.

Milano 8. Decembre

Rispondo all'ultima sua del 13. Novembre che mi avrebbe fatto molto più piacere se scritto con meno etichetta tutti quei titoli di cui

---

1) Ciampi war von 1818—1822 Professor in Warschau. Hier wird auf seine Studien zu der „Bibliografia critica delle antiche reciproche corrispondenze dell'Italia colla Russia, Polonia" u. s. w., Florenz 1834—43, 3 Bde. angespielt.

2) Siehe Brief 8.

3) In 4°. Die vierte Seite ist leer; ohne Aufschrift.

è piena fossero stati limitati al solo indirizzo. E ben mi ricordo che allor quando mi mostrò il desiderio di scrivermi e di avere mie lettere soggiunse, perchè ben m'aveggo che la mia corispondenza con suo marito non potrà essere che semplicemente letteraria, e bramerei all' incontro scrivendo a lei poterle aprire l'animo mio parlando delle cose mie de'miei amici e di tutto ciò che mi può interessare. Ben volentieri in tal guisa io soddisfeci alla sua domanda che altrimenti non so se l'avrei fatto, ma ora sembrami si sia del tutto dimenticato e del mio carattere e del mio modo di pensare ne si rammenta come l'animo mio è fatto per sentire e compatire alle sue disgrazie[1]) porgendole tutte quelle parole di consolazione di cui è capace. Rilevo però dalle poche parole che mi dice intorno alla sua vita che non è ne può essere felice, e perchè sentendo il bisogno di cambiar vita non cercane tutti i mezzi di conseguirne l'intento, la fierezza di carattere, un certo orgoglio nella conoscenza di se medesimo è non solo permesso, ma anzi lodevole, mi sia pure permesso il dirle che il troppo spingerla la suol far diventare viziosa temo sia il caso, ma per mitigare quanto d'amaro forse lei vorrà trovare in questa mia proposizione le dirò cosa mi venne fatto di dire al Conte Strasoldo[2]) che ho il piacere di vedere qualche volta intorno a lei, dicendo che quando ancora si trovava a Milano mi aveva testimoniato il desiderio suo di poter essere nominato Professore in qualche Università dei Stati di S. M. in Italia, ma che io le aveva fatto riflettere che forse la diversità di Religione avrebbe potuto essere un'ostacolo, non lo credo mi rispose il Conte ma piutosto non saprei qual Cattedra egli vorrebbe, faccio conto di scrivergli e glie lo domanderò; il che faccio in questa mia aspettando la sua risposta su tal proposito, giacchè tutto ciò che sarà in poter mio il fare per contribuire alla sua felicità non sarà mai tralasciato glie l'assicuro; onde ne sia persuaso e mi scriva liberamente su tal proposito. Intorno puoi al libro di Wit[3]) di cui mi scrive le dirò che da quanto me ne dice vi deve essere molta poesia Le Signore che le prestarono ajuto nel fuggire sono una certa Corvini bella donna che teneva bottega di molte merci, l'altra è la Contessa Corner la di cui origine è du Palais-Royal a Parigi, Corner la portò a Venezia e non se ne ebbe a male ch'ella

1) Siehe Einleitung.

2) Siehe Einleitung, Brief 2, S. 7 Anm. 1 und Brief 9, S. 22 Anm. 2.

3) Ferdinand Johann Wit, Lukubrationen eines Staatsgefangenen, Braunschweig 1827. Wit, der sich nach seinem Stiefvater Dörring „von Dörring" nannte, war ein politischer Abenteurer, der im Dezember 1822 von der Zitadelle in Mailand entfloh. Die Schrift verfaßte er 1826 auf Festung Friedrichsort. Er verfaßte auch noch „Fragmente aus meinem Leben und meiner Zeit", Braunschweig 1827—1830, vier Teile, und „Mein Jugendleben und meine Reise", Leipzig 1832. Er war 1800 in Altona geboren und starb 1863 in Meran.

dividesse i suoi affetti con altri ed anche col proprio figlio il quale la sposò dopo la morte del Padre ne più se ne curò mantenendo una ballerina e sciupando un patrimonio assai forte egli era scudiere del Vice-Re Beauharnais ma sua moglie che è sempre da tutti chiamata Susanne non andò mai a Corte ne in nessuna società distinta ne qui ne a Venezia, egli non manca d'un certo spirito ma la sua testa è piena d'idee false, da molti anni è rammingo, ultimamente si diceva essere alle miniere al Mexico, intanto la moglie vive non da Contessa Corner per far piacere ad una sua amica che è la Sig.ª Corniani moglie d'un banchiere ella prestò ajuto a Derring[1]), che così qui si chiamava, per farlo fuggire, e dopo 6. o 7. anni che questo fatto ebbe luogo alla polizia venne fatto di scoprirlo e le due Sig.re vennero arresto e fatto loro il processo vennero condannate a 6. mesi di prigione. Se potesse mandarmi questo libro mi farebbe piacere di averlo, se anche in tedesco, e lo potrebbe indirizzare al Professore Ciampi a Firenze il quale parte domani e m'incarica di salutarlo

Ho avuto ieri la visita del povero Monti sta bene di salute ma diventa ogni giorno più sordo.

Mustoxidi è di ritorno a Venezia dopo di aver accompag[nato] da Parigi sino a Bologna il suo amico il Conte Capodist[ria] Il Cavaliere Maffei seguita a tradurre le tragedie di S[chiller] ha veduto quella della sposa di Messina? bramerei di conoscerne il suo parere. Il Romanzo di Manzoni piace generalmente, mio marito però non ha voluto leggerlo e ne vuol portar giudizio sopra ciò che ne dicano i contrarj del che io lo sgrido ma inutilmente, a mi pure non piacque la Sibilla Odoleta[2]) ma ella è scritta da un giovine principiante.

Giorgio e mio marito, che m'incarica il dirle che ha distribuito secondo il suo desiderio i libri che le ha mandato per ciò, lo salutano caramente; il che faccio io pure terminando questa lunga e nojosa lettera che sarei più tentato di gettare al fuoco che d'impostare lo scongiuro di non scorgervi che l'amicizia e interesse che mi ha saputo inspirare e mi pregio di conservarle

Beatrice[3]).

---

1) So! Siehe S. 28 Anm. 3.

2) Von Carlo Varese, der 1793 in Tortona geboren wurde und 1866 in Florenz starb. Über ihn und seinen Roman vgl. vor allem Giovanni Sforza in den Brani inediti dei Promessi Sposi u. s. w. Parte I², Mailand 1905, S. XVIIff.

3) In 4°. Auf der vierten Seite die Aufschrift: A Monsieur Charles Witte Professeur en droit à l'université de Breslau. Stempel Milano und Berlin 19. Dec. Mit rotem Wappensiegel gesiegelt. Auf dem Schriftband unter dem Wappen erkennt man NE TE S.

R anorganique en franco-provençal.

Par

L. Gauchat à Berne.

Que l'auteur de l'intéressante note sur T final non étymologique en langue d'oc (Rom. VIII, 110 ss.) me permette de rendre hommage à sa science en lui offrant cette petite étude sur *r* paragogique dans un domaine linguistique qui touche au sien.

On rencontre assez fréquemment dans les patois français du Sud-Est le son *r* dans des mots qui n'y ont aucun droit étymologique. Tous les cas énumérés par M. S. F. Eurèn dans son petit travail sur l'*r* adventice dans des mots français (Mémoires philologiques présentés à G. Paris par ses élèves suédois, 1889) y sont fort représentés. L'insertion de cette consonne peut revêtir le caractère d'une règle, comme dans tabula — *tlabla—trabla* et congénères[1]), qui se retrouvent dans tout le domaine en question et où l'on peut parler d'un trait franco-provençal; d'autres cas, pour être plus isolés, ne méritent pas moins d'attirer notre attention, comme cubitu qui, à de grandes distances, reparaît sous la forme *coutre, queutre,* etc., ou scala qui devient par-ci par-là *etšiərl,* sans que la raison secrete de l'épenthèse spontanée, se répétant à divers endroits, soit manifeste. Le chapitre qu'on pourrait écrire sur tous les cas d'*r* anorganique en franco-provençal ne manquerait pas d'intérêt.

Ce n'est qu'un paragraphe de ce chapitre que je me propose de rédiger aujourd'hui: je ne m'occuperai que de l'addition de *r* à la fin du mot, c'est-à-dire du phénomène *klar* pour *kla* (clef).

---

1) Comparez stabulu = *etrablo,* etc., duplu = *droblo,* *stupulas = *Etroubles,* etc., etc. En allemand bernois Kugel = *xruglə* (*x* = son de d'allemand a*ch*). Odin, Phon. des patois du canton de Vaud, p. 154; Rom. XIII, 558; Revue des patois gallo-r. III, 45; Devaux, Essai sur la langue vulgaire du Dauphiné, p. 335; Zacher, Beiträge zum Lyoner Dialekt, p. 43, etc.

Je commence par réunir quelques matériaux tirés des patois modernes.

Clave donne *kłār*, *t'ār*, etc. dans une zone qui comprend surtout le Vignoble Neuchâtelois, le Val-de-Ruz, la partie inférieure du Val-de-Travers [où *t'ār* (Noiraigue), *k'ār* (Couvet) remonte à un ancien *t'ēr*], les contrées bernoises situées au Nord de Neuchâtel: la vallée de St. Jmier, la Montagne de Diesse, Orvin, Plagne, Péry. Plus au Sud, à Boudry, on dit *t'ā*, mais le pluriel *t'ăre* prouve que le singulier possédait une fois l'*r*. L'*r* reparaît à Ste Croix (Vaud). D'après la carte n° 301 de l'Atlas linguistique de la France, des formes avec *r* se rencontrent aujourd'hui dans les dép. Haute-Marne et Côte d'or. Le son adventice ne s'est conservé que dans les patois qui ont gardé l'*r* finale, ce qui est relativement rare dans notre domaine. La forme *klar* était par conséquent beaucoup plus répandue autrefois. Le Canton de Fribourg, qui ne possède plus l'*r* finale, l'a connue dans ce mot, voir Blavignac, Comptes de dépenses de la construction du clocher de Saint-Nicolas à Fribourg (XVe siècle), p. 108: *pour faire une sarallie* (serrure) *à la porte de clarevoye du clochief neuf et une clar à la porta*; p. 31: *lez clars et chivillies*[1]) (clefs d'assemblage et chevilles); p. 91, 94: *klar* = clef de voûte. La forme *cler* a souvent été constatée dans les anciens documents et poèmes de l'Est, voir E. Görlich, Der Burgundische Dialekt im XIII. und XIV. Jahrhundert, p. 107, d'après le Cartulaire d'Autun, Girard de Rossillon, éd. Mignard (copie de 1411, Châtillon) et la Vita de Girard de Rossillon publiée par P. Meyer, Rom. VII, p. 179; Foerster, Lyoner Ysopet, XXXV, vers 685, etc. La présence de *clar* en vieux fribourgeois et dans les autres textes cités ne doit cependant pas nous faire présumer que la forme a été une fois commune à tout le groupe; certains patois vaudois qui conservent *-r* distinguent très bien entre *ϑa* (clave) et *ϑar* (claru, à Gryon), *χǫ ∽ χar* (Bex), *ϑǫ̣ ∽ ϑar* (Ollon) etc.; le son *ǫ* ne se trouve que dans des mots où l'*a* latin est depuis longtemps final.

Voici d'autres exemples que je citerai d'une façon plus sommaire.

suave, adv. = *šwār*, „facilement", Val-de-Ruz. Cfr. Glossaire de Quinche, ms.: *choîr*, facilement; Quinche, La Bordgézi de Vauledgin: *On poué choîr let zalâ trovâ* = on peut aisément aller les trouver, *y l'acceptré gros choir* = je l'accepterais très volontiers; Helvetischer Almanach 1810 (pat. fribourgeois): *sar* = gern; pat. fribourgeois moderne: *šā*.

vas = *ᵛwār* „cercueil". Cfr. Quinche, Bordgézi: *Mon pèr' sa revrî det son voire* = mon père s'est retourné dans son cercueil; Quinche, Glossaire: *voîre*, cercueil. A la Montagne Neuchâteloise, on dit *vẹ*, sans *r*. Lam-

1) Exemple déjà cité par M. P. Meyer dans son article Cudrifin et la ville de Romans, Rom. XXI, p. 49.

boing connaît également la forme *var*, Alge, Die Lautverhältnisse einer Patoisgruppe des Berner Jura, p. 104.

ape = *ār* „abeille", patois de Montet, Vuilly Vaudois, d'après un petit vocabulaire manuscrit de 1851.

? = *bęrnār*, patois de l'Etivaz (Vaud, fr. pop. *bernard*, sans cela *bęrnā*).

Le mot *dār*, Val-de-Ruz, „branches de sapin", est un exemple moins sûr, mais les dérivés neuchâtelois *dāzŏ* „gourdin", *dāzĭč* „aiguille de sapin" démontrent que le mot ne se terminait pas par *r*. La voyelle *ā* correspond à **ai*, comp. factu = *fā*, frib. *fę* et *dę*[1]), branches de sapin, voir aussi *dasa* „grüner Fichten- oder Tannenzweig", Schmeller, Die romanischen Volksmundarten in Südtirol; Carigiet, Raetorom. Wörterb.: *daisch*; Carisch, Taschen-Wörterbuch: *dascha*; Pallioppi, Wörterbuch: *descha*.

fyār „puanteur", Val-de-Ruz, peut dériver de flatu, mais peut aussi être tiré du verbe *fyęrie* „puer" = *flagrare.

Il importe d'écarter soigneusement tous les exemples douteux, car *-ār* peut aussi représenter 1. átor, comme dans *diəmār* „dîmeur", *ękŭtār* „écouteur", etc.; 2. -aris, comme dans *ŏ pār d sülār* „une paire de souliers", *pǫr säyār* „porc sanglier", *tšădlār* „chandelier"; 3.) -ard, suffixe augmentatif: *ptšār* „grosse pioche", *ñolār* „gros nuage noir", etc. 4. l'allemand wart, dans *bręwār* „garde-champêtre", dont la première partie remonte probablement à brogilu, breuil. On peut se demander, si *sęlār* „plafond" vient de caelatu. Tous ces exemples sont du Val-de-Ruz.

Le mot *südä*, de la Montagne Neuchâteloise, doit provenir d'une base avec *r*, témoin le son *ä*, qui n'apparaît que devant un ancien *-r* (pratu = *prā*, mais tarde = *tä*). Le mot rentre donc probablement, avec le mot français *soudard*, dans la catégorie que nous étudions. Je n'hésite pas à classer parmi nos mots la forme *molard*, qui se présente fréquemment comme nom de lieu dans les territoires genevois, savoyard et lyonnais, avec le sens de „tertre". Puitspelu en enregistre dans son Dictionnaire les formes *molô* et *molôr*, qui doivent remonter toutes les deux à un dérivé en -atu de moles.

L'*r* parasite se rencontre aussi après d'autres voyelles que *a*, mais moins souvent:

Elisabeth = *lizăbęr*, Val-de-Ruz.

medium tempus = *mętęr* „milieu", Val-de-Ruz. Cfr. les exemples suivants tirés du livre Le Patois Neuchâtelois: p. 175: *On avai du mau de s'èguin-nâ par le maitère d'èna taule rote* = on avait de la peine à passer au milieu d'une telle foule, patois de Valangin; p. 277: *u meytair*

1) en valaisan *fi* et *di*

de tu celeu z-or = au milieu de tous ces ours (= Bernois, patois de St. Blaise), etc. Carte 856 B. de l'Atlas linguistique de la France: *mwẹtẹ̄r* (Landeron). Les variantes phonétiques suisses prouvent bien qu'il faut partir de medium tempus, problème étymologique que je ne puis discuter ici; je ferai seulement observer que ceux qui ont objecté des formes du Nord de la France se sont trompés en croyant que e + nasale en syllabe fermée n'y donnait que le résultat *ẽ*.

digitellu[1]) = *dẹr*, Vuilly Vaudois, Rougemont (Alpes Vaudoises), Villeneuve, cfr. Atlas linguistique de la France, Carte n° 379, localités N° 979, 969, Savoie 967, Jura 927.

anguittu[2]) = *ãvẹr* „orvet", Val-de-Ruz.

Je trouve l'expression *nid de gert* (= geai) dans un vieux livre de mège d'environ 1800.

nepote = *nəvœ̣r*, etc., forme très répandue dans l'Est et l'Ouest, voir Atlas linguistique, carte n° 907.

classicu = *clior* „glas", Puitspelu, Dictionnaire étym. du patois lyonnais[3]).

sebu = *šyọr* „suif", Rossinières (Alpes Vaudoises), cfr. *chour*, fribourgeois du XV[e] siècle, dans les Comptes de Blavignac, p. 15, 31, 56, 130. Val-de-Ruz: *sü*.

soliu = *suər* „seuil", Val-de-Ruz; se retrouve en lyonnais et ailleurs, voir Rom. XXXIII, 228, et la carte *aire* de l'Atlas linguistique.

A ces exemples, qu'il serait facile d'augmenter en faisant des recherches systématiques, je joins quelques mots courants de notre français provincial:

bêtard, pour bêta; *brouhâr*, pour brouhaha.

tablard, dont je n'ai pas d'exemples patois, mais qui repose sur tabulatu. Val-de-Ruz: *trabyā*, sans *r*. Le sens ordinaire est celui de „tablette", „rayon". Le mot latin a aussi produit le doublet *tolå*, qui signifie, en patois gruyérien, l'ensemble des rayons sur lesquels on pose des pains, des fromages, etc.

épinard, „échinée", morceau du dos du porc, de spinata, qui donne régulièrement dans nos patois *ẹpənā*.

clédart, „porte à claire-voie", mot provenant des termes *cledas*, *cledat*, *cledal* des patois méridionaux. En franco-provençal le *t* de cleta tomberait. Nos patois emploient le mot simple = *k'ẹy* (Val-de-Ruz) ou *drẹ̄z*, *dəlẹ̄žə*, etc., dont j'ignore l'origine.

---

1) Pour ditale.

2) Cfr. les nombreuses variantes patoises indiquées par Rolland, Faune pop. III, p. 18—19.

3) L'auteur renvoie sous *clior* à une note de son introduction qu'il avait l'intention d'écrire sur l'addition de *-r*, et qui manque.

Voici enfin quelques formes extraites de vieux imprimés ou de documents d'archives de la Suisse romande: *Crousar*, probablement = *Crousaz*, nom de famille, 1248; *Vilar Mendrar*[1]) = *Villars-Mendraz*, nom de lieu, 1317; *Colard* = *Colas; item 6 pot d'estin deisquels les dos sont carrar* (= carrés) *et les autres 4 pot sont ryon* (= ronds, Rec. dipl. Frib. VII, 195, année 1425); *clar* = clef (Rec. dipl. Frib. VIII, 205, 1443); *opitar* = hôpital, prononcé *opitā*[2]), dans le Rationale administrationis de l'Abb. de S. Claude, 15e siècle; *Nycollars* = *Nicolas*, 1574; *Morat* est écrit *Mourard*, 1652 (Reg. Et. civ. Avenche).

Dans ces exemples anciens, l'*r* pourrait être simplement orthographique et ne prouver autre chose que l'amuïssement progressif de cette consonne à la fin des mots. Dans les formes modernes, recueillies en majeure partie par nous-mêmes, *r* sonne encore. Cela nous donne le droit de croire à l'authenticité des *r* d'autrefois et présente sous une nouvelle lumière les nombreuses formes analogues de nos vieux textes français, telles que *congier* (Lyoner Ysopet, vers 583: *dongier*), *de rechier* = de rechief: *estachier, filer* = filatu, filet à prendre des oiseaux (vers 1055, même texte), *nierz* = nepos dans les Dialogues de Grégoire; *Curlier* = courrier (de curre—locu), *espier* = *espieu*, *Escler* = payen, de sclavu; *moitier, nevour, Berthelomiers, Andriers, Mathier*[3]) (dans Görlich, o. c.); *Poitiers, Angiers* (= Pictavis, Andegavis), *Nemours, Limours, Liours* à côté de *Lemoux, Lezoux, Lioux* = celtique -ōssus (cfr. Vendryès, Mém. de la Soc. de linguistique XIII, 390—3, qui y voit à tort une évolution phonétique); *lieur* = lieu, *mar* ou *mor* = magis, *lor leur lavour* = là où; *canevars, Damars* et inversement *suppos* = supports, *brouillas* = brouillards (Thurot, II, 177—8) etc. etc. Ce mouvement phonétique a même laissé des traces dans la langue littéraire: *brocard, brancard, épinard, velours, topinambour*[4]), orthographiquement dans: *étrier, Poitiers, Angers.* Il est possible que dans un certain nombre de ces cas, l'*r* ait toujours été muette, mais dans d'autres il est permis, selon l'âge et la patrie, d'y voir un fait de prononciation plutôt qu'un caprice orthographique.

Avant de tenter une explication du phénomène, je me vois obligé de dire en deux mots quelle est mon opinion sur l'amuïssement de l'*r* dans la langue française, d'autant plus qu'elle diffère sensiblement des

---

1) M. Cornu écrit aussi *Villar-Mendrar*, Rom. IV, 202 n.

2) forme plus patoise *ẹpətǭ*.

3) A propos de *Saint-Cher*, vieille forme de *Saint-Chef*, Dauphiné, Devaux, p. 111 et 317, voir A. Thomas, Essais de phil. franç., p. 138—9, où la forme est dérivée de Sanctus Theuderius.

4) Peut-être aussi dans le mot *sureau*. Notre théorie expliquerait assez bien la variante *sëur* du vieux français *sëu*, que G. Paris met à la base du mot actuel (Rom. XIX, 123).

idées mises en vogue par les divers travaux de MM. Andersson et Vising[1]).

M. Andersson rattache l'extinction de l'*r* finale au passage connu de *r* intervocale à *z* ou plutôt à un son qui tient le milieu entre *r* et *z* et qu'il note *rz*. Ce serait une espèce de *r* cacuminale que M. Rousselot a défini comme „*r* qui ne vivre pas et *z* qui ne siffle pas". Il n'y a que l'*r* linguale qui puisse se transformer en ce son. M. Andersson pense dans ses derniers écrits que *r* a passé à *rz* non seulement à l'intérieur des mots, mais encore à la fin du mot devant voyelle *(porterz une épée)*, et devant la pause *(pour finirz)*. Il s'appuie entre autres sur le passage de l'ancien grammairien Coyfurelly (XIVe siècle[2]): *R autem in fine diccionis indifferenter potest sonari quasi z vel r ut j'en ay grand mal au cuer, j'en ay bon quer. Set dulcior est sonus quasi z quam quasi r. Tamen hec regula non tenet in omnibus ut in iis diccionibus quar querir, ferir et ferrer in quibus et proprie debet sonari et sic de similibus.* La prononciation antévocalique et de la pause aurait été généralisée, et aurait perdu le *rz* devant les consonnes. Ensuite la forme abrégée anté-consonantique aurait triomphé de l'autre, dans les cas où *r* est tombée définitivement; dans les autres *rz* serait retournée à *r*.

M. Vising admet cette manière de voir, mais avec la restriction que cette évolution n'aurait eu lieu qu'après les voyelles palatales (*i*, *e̯*, *œ̯*)[3]). Ainsi s'expliquerait le maintien de *r* finale après la série vélaire: *amour, trésor, car*, etc. Si les mots *cuir*, etc., conservent le son final, malgré la voyelle antérieure, cela prouverait une tendance de la langue à maintenir autant que possible la sonorité des monosyllabes. Un son en train de s'offusquer ou de disparaître resterait, grâce au besoin de clarté et de distinction.

Dans la réponse de M. Andersson, qui accompagne l'article de M. Vising, le promoteur de la théorie de l'amuïssement à travers *rz*

---

1) H. Andersson, Quelques remarques sur l'amuïssement de l'*r* finale en français, dans le Recueil de mémoires présenté à G. Paris par ses élèves suédois 1889; Altération et chute de l'*r* en français, dans Nyfilologiska sällskapets i Stockholm publikation 1898; J. Vising et H. Andersson, L'amuïssement de l'r finale, Rom. XXVIII, 579 ss.; L. Clédat et H. Andersson, Sur l'amuïssement de l'r finale en français, dans la Revue de phil. fr. et de litt. XIV, p. 81 ss. Le travail de M. Stork, Über franz. r im Auslaute, diss. de Heidelberg, 1891, introduit de nouveaux arguments, mais n'aboutit pas à des conclusions très précises.

2) Tractatus ortographie gallicane, publié par M. Stengel dans la Zeitschr. f. neufr. Spr. u. Lit. I.

3) M. Gröber avait déjà émis cette opinion en 1890, en rendant compte de la première étude de M. Andersson (Zeitschr. f. r. Phil. XIV, p. 266).

défend ses positions; il a définitivement renoncé à mettre en cause le timbre de la voyelle précédente et rejette le principe de la monosyllabicité. Les mots *cuir, cher, fier,* etc. n'ont pas abandonné leur *r*, parce qu'ils sont de préférence employés en pause. Ce sont des „Pausawörter" peu exposés à l'influence de la phonétique syntactique.

Je laisse de côté l'explication de M. Clédat; on trouve dans son article d'excellentes observations de détails, mais sa façon d'envisager l'évolution linguistique me paraît tout-à-fait manquée. Il dit par exemple: „il n'y a pas de raison phonétique pour que l'*r* tombe devant la consonne initiale d'un mot qui suit, alors qu'elle se maintient devant la consonne dans le corps du mot; pourquoi aurait-elle disparu dans parler bas, tout en restant dans l'herbage, arbuste, etc.?" M. Clédat oublie qu'on emploie mille fois plus souvent parler + cons. que les substantifs mentionnés.

Comme j'ai simplement l'intention d'expliquer quelques formes patoises et non d'écrire une dissertation sur l'*r* finale, je n'entrerai pas ici dans le détail de la question, et me bornerai aux constatations suivantes:

Je crois que l'ingénieuse théorie suédoise pèche par la base. Le passage de Coyfurelly me laisse bien un peu perplexe, car il m'est difficile de croire que l'amuïssement a commencé devant la pause et par des mots du genre de *cœur*. Aussi M. Vising refuse-t-il d'y voir une règle. Rappelons-nous, pour interpréter le vieux grammairien, que Hindret (1687) prétend que dans les noms d'agents en *-eur* „on fait souvent sonner l'*r* finale comme un *x* ou un *z* muet[1])" comme dans *un porteux d'eau, de chaise,* etc. Il veut dire par là que l'*r* ne sonne plus du tout. Coyfurelly entendrait-il par son „*quasi z*" une *r* fugitive, en train de tomber (*sonus dulcior*)? Peut-être que le *-z* de natus = *nez*, etc. était alors arrivé à peu près au même point et que les deux sons réduits se confondaient pour lui. De toute façon, je n'estime pas qu'on puisse invoquer ce témoignage pour prouver le passage régulier de *r* finale en *rz*.

Quant aux nombreuses graphies que M. Vising (Rom. XXVIII, p. 581) fait valoir en faveur de cette évolution, je leur dénie toute valeur phonétique. Dans des infinitifs tels que *motrez, jonchies,* à côté de participes en *-er*, dans les infinitifs en *-iz* au lieu de *-ir* je ne puis voir autre chose qu'une déplorable ignorance de scribes qui mélangeaient ces formes, parce qu'ils ne prononçaient plus les consonnes finales. Les documents franço-provençaux sont pleins d'infinitifs en *-az*, ou en *-ez*[2])

1) Thurot, II, 167.

2) Cfr. les formes *pour desmorez* (inf.) et *signier* (part.) citées par M. P. Meyer, Rom. XXI, p. 49 n. 5. Voir aussi les nombreux cas de confusions

et pourtant non n'avons aucune trace, dans ce domaine, du développement *-r- = -rz-*. La prononciation *leuz oncle, leuz honneur,* attestée par Oudin (1633), ne doit pas nécessairement représenter une étape phonétique. Ce sont probablement des formes analogiques. A mon avis, la rencontre de *r* et de *z* ne s'est produite, en français, qu'à la position intervocalique, sans même se constituer en vraie règle[1]). Cette mode de langage était tombée en désuétude vers 1620[2]), à une époque où le phénomène de l'extinction de l'*r* battait son plein! Aucun grammairien des XVI et XVII siècles (et ils sont nombreux!) ne mentionne une prononciation telle que *finirz,* etc.

La lutte de l'*r* finale pour son existence a été séculaire. Ella a commencé dès le XIII siècle et dure encore. On lit *Montmayout* dans un document valaisan d'environ 1293, (Ränke, Über die Sprache des franz. Wallis in der Zeit vom XI. bis XIV. Jahrh., p. 60, 61[3]). M. Görlich mentionne les formes *lou* = leur, *leu bestes, Ponturllie, darrie,* toutes du XIII[e] siècle; l'Ysopet de Lyon contient déjà la rime *paiez* : *gramoier,* vers 663, qui prouve la mutité des deux consonnes finales, supposé qu'elle soit exacte; un texte lyonnais des environs de 1300 porte *passa,* passer; Marguerite d'Oingt présente des infinitifs comme *desirra, entra, regarda,* etc. D'autre part, un grammairien du XVI[e] siècle, Sylvius, nous dit que l'*r* de *-ar* s'entendait encore, bien que très faiblement (*obscure sonat*), dans les mêmes contrées (Lyonnais, Bourgogne). Il avait probablement en vue la position en pause. Les orthoépistes du XVI[e] siècle nous apprennent formellement que l'amuïssement était beaucoup plus avancé devant les consonnes que devant les voyelles. Au XVII[e] siècle encore, Chifflet (1659) prononce différemment *aimer* | *fidellement* et *aimer ardemment.* On s'accorde surtout à reconnaître l'extinction d'*r* dans la terminaison *-er.* Puis dans d'autres séries, où l'accord est cependant moins parfait: *-ir* + consonne, *-oir* des substantifs (Hindret ne laisse plus passer que *mouchoi(r) de col), -eur* non dans les mots abstraits et plutôt savants: *douceur,* etc., mais dans les noms populaires d'agents: *tailleu(r) de pierres* etc. Il est évident, d'après ces témoignages[4]), qu'il faut partir de la position antéconso-

énumérés par M. Jeanjaquet, Aus rom. Sprachen und Literaturen, p. 283; 289 *oir* = *auditu,* où l'*r* est purement graphique.

1) H. Estienne: „en beaucoup de mots", Palsgrave: „sometyme".

2) *leuz oncle* est de 1633!

3) L'exemple *Perei* cité par M. Ränke est moins sûr, il pourrait s'agir de *petretum. Le mot se retrouve ailleurs sous la forme de *Perreix.*

4) Toute notre expérience phonétique nous fait incliner vers la même argumentation. Voir aussi les études sur l'amuïssement de l'*s* finale basées sur des observations directes dans le Bulletin des Parlers de France, par MM. J. Passy et Rousselot.

nantique, pour expliquer la chute du son final. Se baser sur une autre position, c'est commettre une erreur méthodique. L'étude des patois de la Haute Italie et du Midi de la France nous démontre que c'est dans la terminaison de l'infinitif de la première conjugaison que l'amuïssement s'accomplit le plus vite et le plus sûrement. Je choisis au hasard quelques cartes de l'Atlas linguistique de la France pour m'entourer de preuves. N° 1033, *pleurer*: *-r* manque partout, excepté de faibles restes dans les dép. Hautes-Alpes, Basses-Alpes et Alpes Maritimes, puis dans l'île vendéenne de Noirmoutier (n° 478). Cartes n° 1017, *piler*, et 988, *pêcher*, même résultat. 967, *papier*: outre les contrées nommées quelques restes en Savoie[1]). 965, *panier*, dito. La terminaison *-ir*, de *mourir*, est plus souvent conservée que *-er*, ou *-ier*; il peut y avoir, du reste, influence de la langue littéraire. En prenant les cartes des mots *jour*[2]), *four*, *hier*, on trouvera beaucoup plus de restes un peu ici un peu là. Le fait que *-r* tombe plus facilement dans des séries de mots à terminaison identique que dans des cas isolés est pour moi hors de doute.

Pour bien comprendre l'évolution, il faudrait préalablement dresser une statistique du langage courant. M. Andersson était dans la bonne voie en recherchant les causes de la conservation de la consonne dans des mots comme *fier*, etc. Il a seulement le tort de ne pas avoir insisté suffisamment sur la lutte entre les formes placées devant une consonne et celles placées devant une voyelle ou en pause. Et sa statistique n'est pas toujours convaincante: par exemple, lorsqu'il dit que les prépositions se trouvent aussi souvent devant une voyelle que devant une consonne et que „par conséquent la forme développée dans l'une de ces positions n'a pas de chance de l'emporter sur celle développée dans l'autre" (Nyfilologiska, p. 154). Les prépositions, j'en suis persuadé, sont bien plus souvent suivies d'une consonne que d'une voyelle, grâce surtout à l'emploi prépondérant de l'article défini; il arrive beaucoup plus souvent de dire *sur la table* que *sur une table*, etc. J'ai essayé de classer les cas de *r* finale qui se rencontrent dans le fameux monologue de Figaro: O femme! femme! femme! (Mariage de Figaro V, 3. Que l'ombre de Beaumarchais me pardonne cette impiété littéraire!), et j'ai obtenu le résultat suivant, qui n'est pas une base suffisante, mais qui servira à faire comprendre ma pensée: *-ar*, *-our*, *-ur* ne sont guère représentés que par les prépositions *par*, *pour*, *sur*, placées presque exclusivement devant une consonne; *-or* ne figure pas du tout; *-oir* se trouve 4 fois en pause, 1 fois devant

1) La forme avec *r* de Lens, Valais, doit reposer sur une erreur. Je ne trouve aucune *r* finale dans les notes de la Rédaction du Glossaire romand.

2) Peu importe, pour le Nord, que l'*r* ne soit pas finale à l'origine, puisque l'*n* est tombée de très bonne heure.

consonne, 3 fois devant voyelle; *-ęr* est suivi 2 fois d'une voyelle, 15 fois d'une consonne (!) et 8 fois d'une pause, etc. C'est dans cette direction qu'il faudrait, à mon avis, chercher la solution du problème. Peu importe la voyelle qui précède l'*r*[1]), puisque nous voyons en franco-provençal *-ar* des infinitifs de la I[e] conjugaison succomber aussi facilement que *-er* en français. Sous ce rapport, je suis de l'avis de M. Andersson. En revanche la fréquence d'emploi y est pour beaucoup. Des combinaisons très courantes comme *tombe(r) sur, mange(r) de*, etc. ont dû entraîner l'*r* d'autres infinitifs vers sa perte. Les mots en *-or*[2]) par exemple ont mieux résisté, parce qu'ils étaient plus rares, moins soumis à l'action de la phonétique syntactique. En matière linguistique, comme en toute autre, le plus fort a plus de droits que le plus faible. La forme *mange(r)* étant plus fréquente que *mangeȝ* a supplanté celle-ci. Des mots tels que *cher* ont eu moins à souffrir de la concurrence de formes antéconsonantiques; c'est pourquoi ils ont échappé à la loi. Il y a eu tout de même lutte pour eux, plus que ne le font supposer les assertions des vieux grammairiens, dont l'attention s'est plutôt portée sur les mots groupés en séries que sur les cas isolés. On a dû dire par exemple *che(r)-temps, cœu(r) de lion*, etc. et la tendance d'amuïssement, très forte dans les infinitifs en *-er*, a pu influencer des combinaisons phonétiques analogues telles que *męr, amęr* (amaru), etc. Cette tendance à supprimer les *-r* a été contrecarrée par des influences multiples: 1. le langage savant qui tendait à mettre un frein à la prononciation populaire et qui a réussi à réparer le mal dans des séries complètes (infinitifs en *-ir*[3]), substantifs en *-eur*, etc.), 2. l'analogie de mots apparentés logiquement: *terre-mer*, 3. la fréquence de l'emploi de certaines formes, comme dans le vocable *amer* qui est surtout usité au féminin[4]) (*boisson, herbes, douleurs amères, avoir la bouche amère, amer à la bouche*, etc.). Malgré tout ce secours, certains patois ont fini par sacrifier toutes les *r* finales.

La lutte que je viens de décrire se répercute dans les formes citées au début de mon article. S'il s'agit, dans le domaine français, surtout de fausses formes en *-er*, dans le domaine franco-provençal, surtout de mots en *-ar*, cela tient à ce que les infinitifs de la première conjugaison sont

---

1) La règle *-r-* = *-rz-* ne tient aucun compte de la nature des voyelles. On s'étonne que M. Vising se base sur cette loi tout en la réduisant de moitié, puisqu'il n'en admet les effets qu'après *e, i, œ*. Il y a là une contradiction évidente.

2) Il ne faut pas faire cas des monosyllabes, car *trésor* est traité comme *or, enfer* comme *fer, éclair* comme *clair*, etc.

3) Non dans ceux en *-er*, où la masse des cas antéconsonantiques était trop imposante.

4) C'est ainsi que M. Meyer-Lübke a très bien expliqué le traitement exceptionnel de ce mot.

en *-er* ou en *-ar* dans les deux groupes linguistiques. Les substantifs en *-or*, les adjectifs en *-ur*, ont poursuivi leur chemin assez tranquillement, mais l'hésitation entre *é* et *er*, entre *a et ar* a jeté un grand trouble dans les deux langues. A l'époque où l'on disait *passa(r) le fleuve ⌣ on ne peut plus passar*, on s'est mis à dire *cla de la porte* et: *j'ai perdu ma cla-r*. Il s'est formé une espèce de répugnance vis-à-vis de certaines formes terminées sèchement par une voyelle, „un certain goût maladif[1]) pour la combinaison" *ar*. Il m'est impossible de dire pourquoi ce phénomène atteint clave; et épargne *blā*, le blé, *prā*, le pré, etc. Des rapports d'idée ont pu déterminer le choix d'une forme: le verbe *clore* a pu influencer l'histoire de clave; le suffixe extrêmement fréquent *-ier* a dû troubler l'évolution régulière de *Mathié(u)*, *Andrié(u)*; *neveu* était exposé à l'action analogique de *sœur*, *frère*, etc.; anguittu = *ãvẹr*, orvet, paraît s'être croisé avec le mot *lézard*, dans nombre de patois, voir Rolland, l. c. etc.

Plusieurs savants, entre autres MM. Foerster et Thomas, ont été frappés du nombre relativement grand d'exemples d'*r* anorganique dans des mots qui se terminaient anciennement en *-u*: la série en -aeu, *etrieu, clau, courlieu, Peitieu*, etc. En se basant sur ces exemples, ils ont formulé la règle qu'un ancien *-u* s'était transformé en *r* uvulaire. Mais l'*r* des formes relevées dans le domaine franco-provençal est linguale, et d'autres difficultés me font également renoncer à cette explication. On n'a pas de preuves du passage de clave à **clau* dans les langues en question. Pictavu a donné *Poitou* à travers *-a(v)u*, mais dans Pictavis la dernière syllabe n'a pas pu être traitée autrement que dans claves, apes = *-fs*. Les mots *velours, Nemours, brocard, brancard*, et parmi les mots franco-provençaux medium tempus, vas, nepote, digitellu, classicu, anguittu, etc. n'ont jamais possédé le son qu'on invoque comme base de l'*r* paragogique. Tel est aussi le cas de mon propre nom de famille que certains de mes concitoyens bernois s'obstinent à prononcer *Gauchar*, bien qu'il y ait bientôt 40 ans que ma famille habite la ville fédérale.

1) Pour me servir du terme pittoresque employé par M. Chabaneau dans son étude précitée (Rom. VIII, 112).

Quelques remarques sur les archaïsmes de Mariana et la langue des prosateurs de son temps (Conjugaison).

Par

G. Cirot à Bordeaux.

„Afecta la antiguedad, y como otros se tiñen las barbas por parezer mozos, el por hazerse viejo", dit de l'historien Juan de Mariana l'auteur de la *República literaria*, Diego de Saavedra y Fajardo. Mariana passe en effet pour un archaïsant, et lui-même déclare dans la préface de son *Historia general de España*: „Algunos vocablos antiguos se pegaron de las coronicas de España, de que vsamos, por ser mas significativos y propios; por variar el lenguage: y por lo que en razon de estilo escriuen Ciceron y Quintiliano. Esto por los Romancistas" (édition de 1601).

Les quelques remarques qui suivent montreront que, en ce qui concerne la conjugaison, les archaïsmes intentionnels de Mariana dans son *Historia* se réduisent à peu de chose, si l'on compare les formes verbales employées par lui à celles qui étaient encore en usage de son temps: tout au plus le prétérit ouo (et formes dérivées), et le plus-que-parfait simple en ara, iera. En revanche, du reste, des formes encore usuelles vers le milieu du XVIe siècle, et même plus tard, sont chez lui sans exemples: je les laisse de côté ici.

Je ne m'occuperai pas des formes dans lesquelles l'usage moderne veut un e à la place d'un i, ou un i à la place d'un e au radical. Elles sont peu nombreuses chez Mariana: recebir, apercebir, repremir; recebido, apercebido; recebimos (présent); recebi (prétérit); recebian, apercebian; apercebieron; despidian; escreuio. Il y a intérêt à ne pas en séparer l'étude de celle des autres formes archaïques du même genre que l'on peut relever au XVIe siècle. Du reste, on trouve aussi dans l'*Historia* les formes modernes apercibieron, reprimir, escriuio; les éditions présentent à

cet égard des variantes qui peuvent être attribuées aux imprimeurs. — Enfin je ne m'occuperai pas non plus de l'assimilation du type amallo, ni de la métathèse decildo.

Pour plus de commodité, je donne ci-après la liste des ouvrages que j'ai eu la possibilité d'examiner pour ce petit travail de grammaire. Je rappelle le lieu de naissance des auteurs, leurs dates de naissance et de mort, et celle de l'apparition du livre[1]).

Juan de Valdés (? Cuenca — 1541): *Dialogo de la lengua* [écrit avant 1536; éd. Boehmer, 1895].

Florián Docampo (1499? Zamora — 1555?): *Cronica general de España* [publiée en 1544 (Zamora), 1553 (Medina del Campo); éd. Cano, Madrid, 1791, d'après l'éd. d'Alcalá 1578, due à Morales].

Francisco López de Gómara (1510? Séville — 1560?): *Primera et segunda parte de la Historia general de las Indias* [publiées en 1552, Saragosse; éd. Rivadeneyra, d'après l'éd. de 1552].

Lazarillo de Tormes [publié avant 1554? éd. Foulché-Delbosc, 1900, d'après les trois éd. d'Alcalá, Anvers et Burgos, 1554].

Teresa de Jesús (1515 Avila — 1582): *Libro de su vida* [écrit de 1561 à 1566; éd. Rivadeneyra, d'après l'original]; — *Cartas* [même édition].

Bernal Díaz del Castillo (av. 1500 Medina del Campo — après 1568): *Historia verdadera de la conquista de la Nueva España* [écrite vers 1568, publiée en 1632, Madrid; éd. Rivadeneyra, d'après celle 1632, dont la fidélité est contestée].

Diego Hurtado de Mendoza (1503 Grenade — 1575): *Guerra de Granada hecha por el Rey de España Don Felipe II* [publiée par Tribaldos, en 1627, Lisbonne; éd. Rivadeneyra, d'après celles de Tribaldos, de Monfort, 1776, avec les variantes d'un ms.].

Diego de Hermosilla (?—?): *Dialogo de los pajes* [écrit vers 1573; éd. A. Rodriguez Villa, 1901].

Gerónimo de Zurita (1512 Saragosse — 1580): *Anales de la Corona de Aragon 1ª parte*, 1562, Saragosse; 2ª, 1579, ibid.; *Hernando*, 1580, ibid.; je cite d'après la 1ère éd., sauf pour les cinq premiers livres de la 1ª pe (1585, ibid.].

Estevan de Garibay (1533 Mondragón — 1599): *Compendio historial de las Cronicas y Universal Historia de todos les reynos d'España* [publié à Anvers, 1571, sous la surveillance de l'auteur; je cite d'après cette édition].

Ambrosio de Morales (1513 Cordoue — 1591): *Coronica general de España* [l. VI—X, Alcalá, 1574; l. XI—XII et *Antiguedades*, ibid., 1577; l. XIII—XVIII, Cordoue, 1586; éd. Cano, 1791, d'après ces éditions].

Luís de León (1527 Belmonte — 1591): *La perfecta casada* [publiée à Salamanque, 1583; 3e éd., ibid., 1587; éd. Wallace, 1903, d'après 1583, avec var. de 1587].

Pedro de Ribadeneyra (1527 Tolède — 1611): *Vida del B. padre Ignacio de Loyola* [Madrid 1583 et 1605; éd. Rivadeneyra, d'après 1583]; — *Historia eclesiastica de Inglaterra* (ou *Cisma de Ingl.*) [Madrid 1588, 1595, 1604; éd. Rivadeneyra, d'après (?) 1588 pour les deux premiers livres, 1604 pour le 3e].

---

1) Dans les références que j'aurai à donner, le chiffre romain non précédé de . (tome) marque le livre, et le chiffre arabe non précédé de p. (page) marque le chapître.

Bernardino de Mendoza (1540 ou 1541 Guadalajara — 1604) *Comentarios de lo sucedido eu las guerras de les Paises Bajos . . .* [publiés à Madrid, 1592; éd. Rivadeneyra].

Mateo Alemán (1550? — 1609): *Guzman de Alfarache* [publié à Madrid, 1599; éd. Rivadeneyra].

Juan de Mariana (1535 Talavera — 1624): *Historia general de España* [écrite en 1593; éd. 1601, Tolède; j'ai conféré, pour tous les passages cités, avec l'éd. de 1623, t. I Madrid, t. II Tolède]. Le *Tratado de la Moneda de vellón* et le *Tr. de los juegos públicos* ont été publiés en espagnol pour la première et unique fois par Pi y Margall dans l'éd. Rivadeneyra. Ces traductions du *De monetae mutatione* et du *De spectaculis* sont attribuées avec vraisemblance à Mariana lui même.

Mateo Luján de Saavedra (Juan Martí? Valence?): *Segunda parte* du *Guzman de Alfarache* [publiée en 1602? Valence; éd. Rivadeneyra, d'après 1604, Bruxelles].

Agustín de Rojas (1577? Madrid —?): *El Viaje entretenido* [Madrid, 1604].

Miguel de Cervantes (1547 Alcalá de Henares — 1616): *Don Quijote* [*1ª parte*, 1605; *2ª parte*, 1615; éd. facsimilé de Toledano López, Barcelone (1905)]; *Novelas*, [1613; éd. Rivadeneyra].

Avellaneda (?): *El ingenioso D. Quijote de la Mancha*, Quinta parte [publié en 1614, Tarragone; éd. Menéndez Pelayo (Toledano López, Barcelone), 1905, d'après celle de 1614].

Prudencio de Sandoval (1553? Tordesillas — 1620): *Historia de los Reyes de Castilla y Leon* [publiée en 1615, Pampelune; éd. Cano, 1792].

Vicente Espinel (vers 1540? Ronda — av. 1630): *Relaciones de la vida del escudero Marcos de Obregon* [paru en 1618, Madrid et Barcelone; éd. Rivadeneyra].

Juan de Luna (?—?): *Dialogos familiares* [Paris, 1619].

Lope de Vega (1562 Madrid — 1635): *Novelas* [parues à Madrid en 1621 et 1624; éd. Rivadeneyra].

Francisco de Moncada (1586 Valence — 1635): *Expedicion de los Catalanes y Aragoneses* (Barcelone, 1623; éd. Rivadeneyra].

Carlos Coloma (1573 Alicante — 1637): *Las guerras de los Estados-Bajos* [Anvers, 1625; éd. Rivadeneyra].

Francisco de Quevedo (1580 Madrid — 1645): *Buscon* [composé vers 1608, paru en 1626, Saragosse; éd. Rivadeneyra, d'après 1626].

Luis Vélez de Guevara (1570 Ecija — 1644): *El Diablo cojuelo* [composé entre 1630 et 1637 (?), publié en 1641, Madrid; éd. Rivadeneyra].

Francisco de Mello (1611 Lisbonne — 1666): *Guerra de Cataluña* [1645, Lisbonne; éd. Rivadeneyra, d'après celle de 1808, „corregida"].

Antonio de Solís (1610 Alcalá — 1686): *Historia de la conquista de Mejico* [Madrid, 1684; éd. Rivadeneyra].

Un certain nombre d'archaïsmes de conjugaison ont traîné dans les grammaires espagnoles jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. A titre de curiosité, j'ai dépouillé à cet égard celles que j'ai pu avoir à ma disposition:

Cesar Oudin. *Grammaire espagnolle expliquee en français . . . troisiesme edition. Reveuë, corrigée & augmentée par l'Auteur*, Paris 1606; — Bruxelles 1610; — Paris 1612; — *Augmentée . . . par* **Antoine Oudin** . . ., Bourdeaux, 1660; — Bruxelles, 1670.

Ambrosio de Salazar. *Espeio general de la gramatica en dialogos . . .*, Rouen, 1615; — Rouen, 1622.

Hierosme de Techeda. *Methode pour apprendre facilement les Phrases & difficultez de la langue Espagnolle*, Paris, 1629.

Lorenzo Franciosini. *Grammatica spagnuola ed italiana . . . seconda impressione arrichita di molti avvertimenti, che nella prima si desideráuano*, Roma, 1638.

Des Roziers. *La grammaire espagnole*, Paris, 1659.

[Trigny] (Anonyme). *Nouvelle methode pour apprendre facilement et en peu de temps la langue espagnole*, Paris, 1660; — *Seconde edition reueuë et corrigée de nouveau*, Paris, 1665; — *Troisiesme edition, reveüe et corrigée de nouveau*, Paris, 1681.

Ferrus. *Nouvelle grammaire espagnole*, Amsterdam et Lyon, 1680; — Lyon, 1704.

Maunory. *Grammaire et dictionnaire françois et espagnol nouvellement composes . . . suivant l'usage de la Cour d'Espagne*, Paris, 1704.

De Vayrac. *Nouvelle grammaire espagnolle . . .* (s. l.) 1708; — *Seconde edition, revue, corrigée, & augmentée de plus des deux tiers*, Paris 1714.

François Sobrino. *Grammaire nouvelle espagnolle et françoise. . . . Corrigée et augmentée en cette troisiéme Edition d'un petit Dictionaire Français & Espagnol*, Brusselle, 1717; — *Nouvelle Edition, revue & corrigée par une personne fort versée dans les deux Langues*, Lyon, 1777; — Lyon, 1784; — Avignon, 1794.

Pedro Contaut. *Gramatica española, y francesa, novissimo selecto methodo...*, Madrid, 1763.

[Bertera]. *Nouvelle méthode contenant en abregé tous les principes de la langue espagnole*, Paris 1764.

Francisco Martinez. *Le Nouveau Sobrino.* Bordeaux 1818.

F. T. A. Chalumeau de Verneuil. *Grammaire espagnole composée par l'Académie royale espagnole, traduite en français*, Paris, 1821, 2 tomes.

Formes „esdrújulas“ en *áredes, -éredes.*

Ces formes sont exclusives chez *Mariana*: erades (XIII, 4), fuerades (IX, 15), quisieredes (ibid.), tuviesedes (ibid.), faltaredes (XIX, 20), teniades (XXV, 17), defendiades (XXV, 17). Ce n'étaient pas de son temps des archaïsmes. Dans son article sur „Las segundas personas de plural en la conjugación castellana“ („Romania“, t. XXII, 1893, p. 71) M. Cuervo montre que jusqu'au début du XVII[e] siècle ces formes sont à peu près les seules qu'on trouve dans les textes imprimés, et qu'elles furent encore employées jusque vers le milieu du même siècle. (Cf. Menéndez Pidal, „Gramática histór. española“, § 107, 1.) On lit dans *Hermosilla* acordaseis (p. 80) et recibiereis (p. 126), mais ce sont peut-être là des graphies modernes dues au copiste. Je n'ai pas trouvé, pour mon compte, d'autres exemples avant *Avellaneda*, qui use des formes syncopées ou non syncopées indifféremment: salierades (p. 135), fuerades (p. 126), ganaredes (p. 162), traiades (p. 34), querriades (p. 282), serviriades (p. 296), et

habiais (p. 135), negarais, tuvierais, dexaseis (p. 138). Il les mélange dans une même phrase: „Como lo fuerais si dixerades que erais hijo de asno y bestia?“ (p. 211). Je n'ai trouvé que les formes non syncopées dans *Cervantes* (cf. Cejador, „La lengua de Cervantes“, p. 129), *Sandoval*, *Espinel*, *Lope de Vega (Novelas)*, *Coloma* (p. 74‘), *Quevedo (Buscón*, p. 520). — *Luna* emploie les anciennes: queriades (p. 402), querriades (p. 143), estuuieredes (p. 436); mais aussi les nouvelles: quisiereys (p. 89 bis, 93), hauiays (p. 94). Aucun exemple des unes ni des autres dans *Moncada* et *Vélez de Guevara*. *Melo* use encore des anciennes (cf. Cuervo, „Romania“, t. XXIV, p. 259, note), contrairement à ce que ferait croire l'édition Rivadeneyra. *Solís* les a abandonnées, si l'on en juge par les quelques exemples que présente son *Historia* d'après l'édition Rivadeneyra (detuviereis, p. 263‘; pudierais, p. 284). M. Cuervo incline à supposer que „entre las inflexiones esdrújulas las en -iades fueron las que primero se sincoparon“ („Las seg. pers. de plural“, p. 81). En tout cas, à m'en tenir aux ouvrages dont j'ai donné la liste, je n'ai pas trouvé d'exemples de la forme syncopée iais ailleurs que dans *Avellaneda* et *Luna*. Iades se rencontre, pour ne citer que quelques auteurs, dans le *Lazarillo* (p. 22), *B. Díaz* (p. 86), *Hermosilla* (p. 76, 105, 114), *Ribadeneira* (*Cisma*, p. 216‘), *Alemán* (p. 197, 268), le *Viage entretenido* (p. 6, 101), les *Novelas ejemplares* (p. 147, 191), le *D. Quijote* (I, p. 13‘; *prologo*, dern. paragr.), *Sandoval* (t. XII, p. 106), l'*Obregón* (p. 282, 384, 411‘), les *Novelas* de *Lope de Vega* (p. 32).

Oudin (1610—1670), *Salazar* (1615—1622), *Techeda*, *Franciosini*, *Des Roziers*, *Trigny* (1660—1681), *Ferrus* (1680—1704), *Maunory*, ne donnent que les anciennes formes. M. Cuervo a noté, du reste, que le *Sobrino* de 1717 les donne encore alors que *Vayrac*, en 1714, distingue, et, pour l'imparfait de l'indicatif (sauf erades, estavades), présente les désinences modernes: haviais, teniais, amavais, leiais, subiais (mais amariades, leeriades, amaredes, amarades, etc.). Cette distinction n'est pas encore faite dans l'édition de 1708. Quant à la Grammaire de *Sobrino*, ce n'est pas seulement l'édition de 1717 qui présente les anciennes formes, sans exception, ce sont aussi celles de 1777—1784—1794, qui d'ailleurs n'en font qu'une en réalité. *Contaut* n'indique absolument plus que les formes modernes pour tous les temps. *Bertera* y joint les anciennes avec la note „vieux“; et *Chalumeau* réunit celles-ci dans un tableau à part.

-stes et -steis.

„Al comenzar el siglo XVI, en el pretérito terminaba esta [segunda] persona en tes . . . y asi se halla constantemente en las ediciones hasta fines del mismo siglo“, dit M. Cuervo dans l'article déjà signalé (p. 82). Il est vrai, le *Dialogo de los pajes* présente exclusivement la désinence -steis; mais le texte a été publié d'après une copie du

XVII[e] siècle; d'autre part, dans le *Guzmán* on trouve parfois -steis (p. 217[c], 235[c], 259), a côté de -stes (p. 197, 198, 202, 223, 260, etc.); mais je m'en rapporte ici à l'édition Rivadeneyra.

Dans la *Tercera parte* du *Cisma de Inglaterra*, l'édition Rivadeneyra (due à La Fuente), à côté de plusieurs exemples de -stes, porte despedazasteis (c. 29, p. 344[c]): or l'édition de 1604, que suit La Fuente, a despedaçastes (p. 242[c]), aussi bien que l'édition de 1595 (p. 676[c]). Les éditions de 1601 et de 1623 de l'*Historia* de *Mariana* ont toujours stes; l'édition de Valence, 1783, porte un sufristeis (V, 15)qui provient peut-être de l'édition de 1608, ce que je n'ai pu vérifier. Dans le *Tratado de la moneda*, l'édition Rivadeneyra donne deux fois dijisteis (p. 592[c]). On n'y trouve pas d'autre exemple de 2[e] personne du pluriel. Dans le *Tratado contra los juegos públicos*, on ne rencontre que quisistes. Je fais toutes sortes de réserves touchant les indications du tableau qui suit, car, pour la plupart des ouvrages qui y figurent, je suis obligé de m'en rapporter à des éditions modernes, et, pour un détail de ce genre, il a pu se glisser bien des erreurs. Pour *Cervantes*, cf. Cejador (p. 130), et l'article déjà signalé de M. Cuervo (p. 82—83), qui n'a trouvé que stes dans le *D. Quijote*. L'éd. Fitzmaurice-Kelly contient au moins deux exemples de steis (I, p. 79; II, p. 46): l'éd. princeps de Madrid 1605 a dans les deux endroits stes, et l'éd. de Valence 1605 a stes dans le premier. Dans *Avellaneda*, p. 69, il y a quitasteis, et non quitastes (Rivad., p. 24[c]), si je m'en rapporte à l'éd. Toledano López. M. Cuervo n'a trouvé qu'un seul exemple de steis dans l'édition princeps des *Novelas ejemplares*; l'éd. Rivadeneyra en présente deux (p. 103 et 112[c]).

	stes.	*steis.*
Luján	p. 367.	p. 367.
Rojas	exclusif: p. 31, 39, 44, 45, 71.	
Avellaneda	p. 138, 312.	p. 63, 69, 212, 307.
Sandoval	t. XI, p. 125, 319.	t. XI, p. 41, 42, 84, 114, 319.
Espinel	p. 378, 384[c], 413.	p. 382, 457[c], 463.
Luna	exclusif: p. 134, 142, 414.	
Lope de Vega	exclusif.	
Moncada		pas d'exemple.
Coloma		pas d'exemple.
Quevedo	p. 496, 515[c].	p. 496.
Vélez de Guevara		pas d'exemple.
Melo		exclusif.
Solís		exclusif.

La Grammaire de *Oudin* (1606, 1610, 1612, 1660, 1670) ne marque pas d'autre désinence que stes. De même *Salazar* (1615—1622), *Techeda*, *Franciosini*,

Des Roziers, Trigny (1660—1681), *Ferrus* (1680—1704), *Maunory, Vayrac* (1708—1714), *Sobrino* (1717). *Contaut* et le *Sobrino* de 1777—1794 portent partout steis. *Bertera* met „. . . steis ou . . . stes, vieux . . . stedes".

Futur et conditionnel des verbes *poner, tener, venir,* et de leurs composés: *componer, disponer, oponer, proponer, contener, detener, entretener, mantener, avenir, convenir, desavenir* (toutes personnes).

	-rné, -rnia.	*-ndré, -ndria.*
Valdés	exclusif: p. 339, 341, 350, 401, 410, 411, 440.	
Ocampo	exceptionnel: t. I, p. 51.	ordinaire: t. I, p. II, VII, 60, 100, 146, 159, 197, etc.
Gómara	exclusif: p. 167', 175', 177', 199', 205, 212, 242', 316', etc.	
Lazarillo	p. 25.	
Ste Thérèse	ordinaire: *Vida*, p. 36', 45, 54', 75, 124'; *Cartas*, 1582, p. 316, 317, 320, 324', 334, etc.	rare: *Cartas*, 1582, p. 327.
B. Díaz	p. 38, 45, 45', 93', 114', 118', 128, 155, 311', 313', etc.	p. 84,' 101, 118, 131.
D. de Mendoza	p. 76, 92', 107', 108.	p. 97.
Hermosilla	p. 19, 59, 65, 133, 146.	p. 3, 4, 70.
Zurita	IV, 24; VII, 67, 68; XVI, 33; XX, 18, 86; *H.* VI, 2, 18, 26; *H.* VII, 25, 26, etc.	XVI, 43; XX, 16, 170; *H.* VI, 21, 23; *H.* VIII, 25, 27.
Garibay	exclusif: t. I, p. 1, 17, 18, 19, 23, etc.	
Morales	t. III, p. XIII, 19; V, p. 322; IX, p. 91.	t. III, p. 10, 21, 56; VIII, p. 187, 192, 212, 229, etc.
L. de León		exclusif: p. 5, 7, 19, 62, 80, 99, 102, etc.
Ribadeneira	*Ignacio*, p. 41, 94; *Cisma*, p. 202', 217.	p. 55, 63; *Cisma*, p. 192, 212'.
B. de Mendoza		exclusif: p. 392, 435, 447, 479, etc.
Alemán		exclusif: p. 188, 199, 200, 203', 204', 209', 214, etc.
Mariana	rare: XIV, 5 (**terna**): XV, 18, (**contravernemos**);	ordinaire: I, 19; II, 5; VI, 21; VIII, 6; IX, 5, 12;

	XVII, 7 (desavernemos), 13 (ternemos); XX, 16 (ternia).	XI, 8, 17, 20, 24; XIII, 22; XXII, 4, 6.
Luján		exclusif: p. 366', 367, 367', 368.
Rojas		exclusif: p. 2, 8, 43, 229, 273, 300, 313, 315, 316, 324.
Cervantes		exclusif: I, p. 74, 74', 87, 217', 218; II, p. 44'; *Novelas*, p. 106', 140'.
Avellaneda	fréquent: p. 16, 49, 113, 125, 153, 203, 204, 237, 289, 302, 315, 322.	p. 52, 66, 153, 154, 322.
Sandoval		exclusif: t. XI, p. 159, 231, 329, 342.
Espinel		exclusif: p. 384, 385', 386, 475', 479, etc.
Luna	p. 141, 355, 364, 387, 400.	p. 27, 52, 149, 397.
Lope de Vega		exclusif: p. 5, 24, 25'.
Moncada		exclusif: p. 6, 19, 29, 43', 44.
Coloma	rare: p. 4, 51'.	ordinaire: p. 4', 6', 15', 54', 127', 195.
Quevedo		exclusif: p. 486', 506', 525'.
Vélez de Guevara		exclusif: p. 26, 30', 37, 40, 42.
Melo		exclusif.
Solís		exclusif: p. 230, 230', 243, 246, 248, 249'.

Dans *Valdés*, p. 401, au lieu de desavernemos, M. Cuervo („Dicc. de constr.", desavenir) lit desavendremos, d'après l'édition de Mayans. M. Cuervo cite (ibid.) un autre exemple de desavendremos, dans Granada.

Dans *Ribadeneira* (*Ignacio*), à la place de vernian (p. 41), terné (ibid.), terná (p. 94), l'édition de 1605 porte vendrian, tendrè, tendra. Dans le *Cisma* (p. 217), les éditions de 1595 et de 1604 portent tendra, au lieu de terná. Dans *Mariana*, au lieu de terna (XIV, 5) et contravernemos (XV, 18), l'édition de 1623 porte tendra, et contravendremos. Il est à remarquer que le t. I de 1623, qui comprend les quinze premiers livres, fut imprimé à Madrid, et le t. II, seul, à Tolède. L'emploi de la forme à métathèse ne devait pas être une affectation chez lui, puisqu'il en use dans un écrit théologique intitulé *Instruccion de lo que se ha de hacer en la convocacion . . . de los con-*

cilios (cf. Gayangos, „Catalogue of Spanish manuscripts", t. I, p. 1): „en la cual solo se porná el orden y modo que en ello debe aver". Elle était courante de son temps: „. . . verna a mi poder" (lettre du grenadin *Pero Hernandez de Aponte*, incluse dans le ms. X 230 de la Bibl. nacional, et datée de Madrid, 20 mars 1565); „. . . ellos mismos ternan cuydado" (lettre adressée de Valencia à Mariana, 20 déc. 1597).

Oudin (1606—1670) et *Franciosini* marquent les deux formes pour le futur et le conditionnel; *Techeda*, seulement tendre, tendria, pondre, pondria, vendre, vendria; *Des Roziers*, tendre, terne, pondre, porné, etc. *Trigny*: „pondrê ou plus souvent porné", „tendré . . ., ou mesme terné", „vendré, verné", mais seulement en 1660; en 1665 (et 1681) il n'indique plus que pondré, vendré, bien qu'il laisse encore terné, ternia. *Ferrus*: „Quelquefois ternè pour tendrè", „vendrè ò vernè" (1680—1704). *Maunory*, après avoir conjugué tendré, ajoute: „C'est un erreur de croire que ce Futur se puisse exprimer par Terné, comme le prétendent quelques maîtres . . ." *Contaut* ne met que tendré, etc., et *Bertera* signale porné, terné, verné comme vieux.

Conjugaison de *haber*.

	I *Habemos* (*auemos*).	*Hemos*.
Valdés	exclusif: p. 339, 340, 345, 352, 378, 379, etc.	
Ocampo	t. I, p. 264.	t. I, p. 389.
Gómara	p. 167, 240, 249', 256', 276, 292.	p. 267.
Lazarillo		exclusif: p. 45.
Ste Thérèse	*Vida*, p. 125'; *Cartas*, 1582, p. 319'.	fréquent: *Vida*, p. 44, 44', 46, 83', 87', 127'; *Cartas*, 1582, p. 322.
B. Díaz	rare: p. 160.	ordinaire: p. 85', 99', 103, 116', 117, 121, 123, 132, 132', etc.
D. de Mendoza	p. 73.	p. 73'.
Hermosilla	p. 119, 120.	p. 22, 68, 89, 103, 120.
Zurita	VIII, 17; XX, 82, etc.	
Garibay		exclusif: t. I, p. 81, 493 494, 496, 497, 499, etc.
Morales		exclusif: t. III, p. 40, 171, 180, etc.
L. de León	exclusif: p. 12, 15, 31, 46, 103, etc.	
Ribadeneira	ordinaire: *Ignacio*, p. 22, 23, 24, 24', 42', etc.	rare: *Ignacio*, p. 50, 77, 77'; *Cisma*, 3a parte, p. 296'.
D. de Mendoza	pas d'exemples.	

Alemán	ordinaire: p. 198, 235‘, 251‘, 255‘, 261, 273, 273‘.	rare: p. 197.
Mariana	rare: IX, 5; XVII, 13.	ordinaire: I, 22; V, 15; VII, 2; X, 5, 6, 11; XVII, 13, etc.
Luján	p. 370, 376‘, 387‘, 391‘, 392, 397.	p. 391‘, 397.
Rojas	p. 57, 161, 239, 360, 427.	p. 58, 141, 174, 362, 494, 703, 704.
Cervantes	I, p 46‘, 214; II, p. 28‘, 33, 111‘, 112; *Novelas*, p. 113‘, 116‘, 117‘, 118.	ordinaire: I, p. 111‘, 165, 207; II, p. 28‘, 111‘, 112; *Novelas*, p. 135, 142, 144, etc.
Avellaneda	p. 10, 32, 34, 40, 53, etc.	p. 15, 32, 34, 40, 54, etc.
Sandoval	t. XI, p. 250, 316.	t. XI, p. 120, 174.
Espinel	ordinaire: p. 380, 391, 404‘, 412‘, 413‘, 423‘, 435‘, etc.	rare: p. 435.
Luna		exclusif: p. 52, 129, 343, 344, 347, etc.
Lope de Vega	exlusif: p. 15‘, 21, 21‘, 28, 34.	
Moncada	p. 28.	
Coloma	exclusif: p. 13‘, 15, 59‘, 185.	
Quevedo	p. 492‘.	p. 492, 493, 527‘.
Vélez de Guevara		exclusif: p. 22, 30‘, 43, 45.
Melo	p. 473‘, 496, 498, 507, 525.	p. 485, 497, 521, 524.
Solís		exclusif: p. 208, 209, 253‘, 277‘, 282.

Cervantes emploie côte à côte les deux formes: „auemos visto“ et „hemos de passar“ (c'est Sancho qui parle, II, p. 33 et 33‘); „auemos de auer salido ... hemos caminado ... hemos passado ... pasado auemos . . .“ (c'est ici D. Quichote, II, p. 111‘ et 112). Ni l'une ni l'autre de ces formes, ne paraît du reste affectée par plaisanterie, puisque toutes deux se retrouvent dans les *Novelas*.

Oudin (1606—1670), *Franciosini*, *Trigny* (1660—1681), *Ferrus* (1680—1704), *Sobrino*, *Bertera*, marquent les deux formes. *Salazar*, *Techeda*, *Des Roziers*, *Maunory*, seulement habemos (auemos, hauemos), qui, généralement abandonné aujourd'hui, figure encore dans quelques grammaires espagnoles (*Gramática* de la *Real Academia*, 1883; *Gramática* de *Bello-Cuervo*). *Vayrac* (1708—1714) et *Contaut* mettent seulement havemos dans la conjugation de haver au présent de l'indicatif, tandis qu'ils indiquent toujours hemos seul pour le passé composé: „hemos havido“, etc. Cette distinction ne repose en aucune façon sur les habitudes classiques, et doit être considérée comme purement arbitraire. Aucune grammaire moderne, en tout cas, n'en tient compte, à ma

connaissance; et les Espagnols ne devaient pas la faire davantage au XVIIIe siècle: *Benito Cano*, dans sa préface (1791) aux „Antiguedades" de Morales, dit „no habemos podido" (t. IX, p. XXXV).

II. *Ouo, ouiera, ouiese*, etc.

Dans l'*Historia* de *Mariana*, je n'ai rencontré que les formes ouo (I, 9, 12), ouieran (II, 2), ouiesse (I, 9; XI, 8; XVII, 13), ouieren (X, 11), aussi bien dans l'édition de 1623 que dans celle de 1601. Dans le *Sumario* (édition de 1623), on trouve ouo (1615), mais aussi huuo (1539, 1543), huuiessen (1523). Le *Tratado contra los juegos públicos* présente, d'après l'éd. Rivadeneyra, hobiesemos (p. 423'), hobiesen (p. 448'), hobiese (p. 444, 446, 450, 461), à côté de hubiere (p. 446, 448, 450, 452') et de hubo (p. 416'). Les formes en o sont rares au temps de *Mariana*. *Garibay* imprime vuo, vuiesse, vuiera. Même orthographe dans *Luis de León* (p. 3, 14). Dans la *Vida del B. Ignacio de Loyola*, l'édition Rivadeneyra, qui reproduit (?) celle de 1583, donne hobiesen (p. 53); mais celle de 1605 a huuiessen. Dans le *Cisma*, les éditions de 1595 et de 1604 ont huuiesse (I, 26, p. 211 de l'éd. Rivadeneyra) huuo, huuieron (I, 29, passage manquant dans l'éd. Rivadeneyra). Cervantes fait dire à D. Quichotte ouiesse (I, p. 160); ailleurs il met huuiesse (I, p. 177), huuo, huuieron (I, p. 215 et 219'), huuiera (I, p. 221; II, p. 40', 122').

Valdés déjà écrivait uviera (p. 352, 418); cf. Boehmer, p. 471. Dans le *Lazarillo*, on trouve, selon les éditions, huue, vue, huuiera, vuiera, huuiesse, vuiesse, huuimos, vuimos, et ouiesse, ouiera (p. 40, 41, 43, 52, 61), mais ces dernières seulement dans l'édition de Burgos, qui présente aussi les formes en u. De même, vuo à côté de ouieron dans le *Libro de grandezas y cosas memorables de España* de *P. de Medina* (1548). Il est curieux de constater que la Chronique de *Valera* porte uuo dans l'édition de 1482, et hovo, dans celle de 1493.

La Grammaire de *Oudin* (1606, 1610, 1612, 1670) indique „vuiste o ouiste ... vuo o ouo", mais seulement „vue o huue" et uuieron. *Salazar* (1615—1622), seulement vue, vuiste, vuo, etc. *Techeda, Franciosini*, huue etc.; *Trigny*, „vue & huue".

Prétérit de *traer* (et composés) et temps dérivés, toutes personnes.

	Truje (truxe), trujera, trujese.	*Traje, trajera, trajese.*
Valdés	exclusif.	traxeron p. 391.
Ocampo		exclusif: t. I, p. 81, 208, 211, 223, 276, 312.
Gémara	p. 179, 245.	p. 170, 171, 193', 195, 203', 239, 248, 297'.

Lazarillo	p. 23.	p 9, 20‘, 40‘.
Ste Thérèse		p. 102, 106‘.
B. Díaz	p. 84‘, 104‘, 105, 119.	p. 84‘, 104, 104‘, 163, 163‘.
D. de Mendoza	p. 70, 71, 73, 99‘, 108‘, 115.	p. 94, 99‘, 117‘.
Hermosilla		p. 22, 43.
Zurita	II, 5; *H.* VII, 6, 23, 50; VIII, 8, 31.	
Garibay		t. I, p. 91, 92; t. III, p. 51, 54, 82.
Morales	t. III, p. 231, 247.	t. III, p. 242.
L. de León	p. 39.	
Ribadeneira	p. 14‘; *Cisma*, I, 29 (éd. 1595—1604).	p. 40.
B. de Mendoza	exclusif: p. 422, 457‘, 461, 473‘, 480‘.	
Alemán	p. 199‘, 202, 204‘, 255, 255‘, 264‘.	p. 240, 242, 243, 243‘, 250.
Mariana	rare: VIII, 4; XI, 7; XXII, 11.	ordinaire: I, 17; V, 12; VI, 6; XI, 3, 6, 9, 10, etc.
Luján	p. 375‘, 376, 378, 395, 395‘.	
Rojas	p. 132, 404.	p. 29, 206, 393, 554, 581, 595, 641, 743.
Cervantes	I, p. 15‘, 72‘, 73; II, p. 14, 32‘, 47; *Novelas*, p. 111, 150.	
Avellaneda	p. 12, 31, 109.	p. 196, 211, 214, 220, 260, 262, etc.
Sandoval	exceptionnel: t. XI, p. 41.	t. XI, p. 36, 41, 95, 222, 253, 298, 305; t. XII, p. 5.
Espinel	p. 389‘, 394, 399, 453, 455, 457, 458, 465‘.	p. 433‘, 437, 448.
Luna	p. 115, 379, 400, 427, 458.	p. 120.
Lope de Vega	p. 9, 16, 29.	p. 7‘, 13‘, 16‘.
Moncada	p. 46‘.	p. 6, 56‘.
Coloma	exclusif: p. 9, 11, 21, 26, 41, 56‘, 132, 181.	
Quevedo	p. 522, 526‘.	p. 489‘, 491‘, 505‘.
Vélez de Guevara		exclusif: p. 22, 25, 26‘, 33‘, 42‘, 45‘.
Melo		p. 472‘, 500‘.
Solís	p. 210.	ordinaire: p. 213‘, 225‘, 229, 234‘, 243‘, etc.

Valdés (p. 362) reconnaissait que „muchos cortesanos, cavalleros y señores dizen y escriven traxo“, mais il préférait truxo „porque

es, a mi ver, mas suave la pronunciacion y porque assi lo pronuncio desde que naci". Il écrit traxeron, p. 391, mais seulement pour dire que le vulgaire traxon en est une forme syncopée.

Dans *Avellaneda*, p. 211 de l'éd. Menéndez Pelayo, il y a traxesen; l'éd. Rivadeneyra donne à cet endroit trujesen (p. 74).

Oudin (1610, 1612, 1670) donne truxe etc, et ajoute: „Aucuns mettent traxe, changeans l'u en a, par toutes les personnes"; de même pour les autres temps: „Il se lit souvent aussi traxesse" etc. *Salazar* indique seulement truxe, truxesse; *Techeda*, „traxe, ô truxe"; *Franciosini*: „trúxe, ó tráxe" etc. *Des Roziers* donne truxe, etc., et ajoute: „Quelques-uns disent, traxe, etc."; *Trigny*: „tra- ou trúxe", etc. (1660—1681). *Ferrus*: „Quelques-uns disent yo traxe, pour truxe". *Maunory*: „traxe ò truxe". *Sobrino* (1717—1794) seulement trúxe etc. *Bertera*: „traxe; v[ieux] truxe". *Martinez, Chalumeau*, seulement traxe etc.

Conjugaison de *ver*.

I. *Ver, veer.*

Pour *Valdés* (ver, p. 406), cf. Boehmer, p. 472. *Lazarillo*, ver, (p. 24, 25, 34, 43, 56). *Garibay*, veer (t. I, p. 91, etc.) et ver (t. I, p. 15; III, p. 503). *Rojas*: ver (p. 180, 218, 219, 236). Cervantes, ver (I, p. 65, 207; II, p. 41'). *Luna*: veer (p. 25, 26, 28, 55, 56, 72, 459) et ver (p. 71, 399).

Oudin (1660—70) et *Franciosini*, ver. *Des Roziers*„ „ver ò veer". *Trigny*, „ver ou veer" (1680—1681).

	II. *Vees, vee, veen.*	*Ves, ve, ven.*
Valdés	exclusif: p. 344, 368, 414, 415.	
Lazarillo	p. 4, 65.	p. 42 (éd. Burgos et Alcalá), p. 48 (éd. Anvers et Alcalá).
Hermosilla	p. 69, 120, 126.	p. 13, 53, 122.
Zurita	XX, 82.	*H.* VI, 1, 2.
Garibay	exclusif: t. I, p. 393, 404.	
Morales	t. VIII, p. 177.	
Luís de León	exclusif: p. 2, 14, 26, 27, 56, 96.	
Ribadeneira	exclusif.	
Mariana	ordinaire: I, 1; X, 17, XI, 20, 20; XIII, 6; XVII, 7; XX, 16.	XIII, 7.
Rojas	p. 74, 142, 174, 253, 450, 616.	p. 142, 179, 181, 206, 220, 227.
Cervantes	I, p. 48, 69, 86'; II, p. 40', 43.	I, p. 48', 65, 201.
Avellaneda		p. 54, 55, 307.
Luna	p. 18.	p. 28.

Si l'on s'en rapporte aux éditions modernes, les autres auteurs emploient exclusivement ves, ve, ven. Contrairement au texte de La Fuente, les éd. de 1595—1604 pour le *Cisma* et de 1604 pour *Ignacio*, portent vee, vees, veen.

Pour *Mariana*, ven (XIII, 7), que donne l'édition de 1601, devient veẽ dans celle de 1623.

Oudin (1660—1670), ves, ve, ven. De même *Franciosini* et *Des Roziers*. *Trigny* (1660—1681) vees, vee.

	III. *Via, viamos, vian.*	*Veia (veya), veiamos, veian.*
Valdés	p. 377, 414.	
Ocampo	t. I, p. 132, 395.	
Lazarillo	p. 4, 52.	p. 60.
Ste Thérèse	*Vida*, p. 23, 24, 24', 29', 74', 321; *Cartas*, 1582, p. 321.	
B. Díaz	p. 90, 90', 99, 101', 139', 141', 181'.	p. 95, 107, 116', 148, 178'.
D. de Mendoza	p. 84', 99', 101', 108, 114', 119.	87, 98, 99'.
Zurita		*H.* VII, 45.
Garibay		exclusif.
Morales		t. III, p. 185; t. VIII, p. 255.
L. de León		p. 76.
Ribadeneira		*Ignacio*, p. 20', 42; *Cisma*, p. 208.
B. de Mendoza		exclusif: p. 406', 407', 438', 455, 485.
Alemán	p. 204', 211', 220', 267.	p. 233, 268', 270'.
Mariana	VII, 10; XI, 17, 19; XIII, 21; XIV, 1, 4; *Sumario*, 1517.	I, 13; VII, 10; XIII, 5.
Luján	p. 367', 368', 384, 384'.	p. 365, 373'.
Rojas	p. 429.	p. 453 (vehia), 728 (veia).
Cervantes	I, p. 15, 152.	I, p. 206', 258', 298'; II, p. 123.
Avellaneda	p. 296.	p. 93, 101, 296.
Sandoval		exclusif.
Espinel		p. 433, 439, 436, 446.
Lope de Vega	p. 5', 10', 25', 35, 40.	
Coloma	p. 17, 157'.	

Quevedo	p. 519.	p. 498, 507, 513', 525, 526, 526'.
Melo	p. 469' (antevia).	p. 477, 552.

La Fuente (p. XVIII, éd. Rivadeneyra) observe que là où *Ste Thérèse* avait mis via, *Foquel* qui édita ses œuvres en 1588 a mis veya. On lit veian p. 416, et vian p. 417' du *Tratado de los juegos públicos*. Pour l'*Historia*, VII, 10, l'éd. 1601 a deux fois vian à quelques lignes de distance; le second vian est devenu veyan dans l'éd. de 1623 (même correction, XXII, 2). Au l. I, c. 22, via, en 1623, remplace estaua de 1601. On lit veya et veyan en 1601 comme en 1623 au l. XXV, c. 10. *Pedro Mantuano*, dans ses *Advertencias* de 1613 contre Mariana, transcrivant un texte de celui-ci, où il y a vian (éd. 1601, VII, 16), met veian. *Tamayo de Vargas*, transcrivant à son tour le même texte, met *vian* (p. 280 de l'*Historia* . . . *defendida*, 1616). Dans *Avellaneda*, p. 101 de l'éd. Menéndez Pelayo, on lit veian, alors que l'éd. Rivadeneyra (p. 35') porte vian.

Oudin (1660—1670), via; *Franciosini*: „via ò veia" (de même *Des Roziers*); mais, pour la 2e pers., seulement vias et viádes. *Trigny* (1680—1681), „veya ou via". *Vayrac* conjugue via, etc., en 1708, et veia en 1714. *Sobrino*, via en 1717; veia en 1777—1794. *Bertera*, „veia, ou via".

Plus-que-parfait de l'indicatif en *ara, iera*.

Ocampo. „Dicen que . . . el se torno en Italia donde primero viniera" (t. I, p. 122).

Gómara. „Desenterraron el cuerpo de Ataliba . . . y llevaronlo al Quito, como el mandara" (p. 234'); „Cinco meses despues que partiera" (p. 221'); „Hizo capitanes de la arcabuceria a Nuño de Castro y a Pedro de Vergara, que la trajera de Flandes" (p. 297'); tomaran (p. 257), matara (p. 258 et 263), desbaratara, tomara (p. 260), hiciera (p. 265); etc.

Garibay. „Ali Hatan, nueuo rey de Cordoba, que poco auia sucediera en el reyno a su padre" (t. I, p. 532); „Assento con Ali Hatan la paz que su padre començara" (ibid.). Les deux formes simple et composée dans une même phrase: „Fue muerto a traycion por mano del Conde don Bela, que avia sido su padrino al tiempo que recibio el sancto sacramento del baptismo, y fuera vassallo d'el conde don Sancho su padre" (p. 553); etc.

Mariana. „Arrepentidos del consejo y assiento que tomaran" (XI, 8); „Respondieron . . . que la consciencia de lo hecho, y lealtad que guardaran con el rey niño, sino a los otros, a lo menos asimismos dauan satisfaction bastante" (ibid.); „El qual (1623: y que . . .) . . . alcançò el señorio de Tarragona: y a causa de tener pocas fuerças, la entregara a don Ramon" (XI, 12); rebañara (*Sumario*, 1520), fuera (1523) etc.

Melo. „Enviara Espernan el dia antes ... un trompeta“ (p. 514); „Le aguardaban el cabildo eclesiastico y su obispo . . . a quien el rey enviara autes de consagrado“ (p. 500); hiciera, p. 517; entrara, p. 519.

Il est possible que l'emploi de cette forme en ara, iera, en fonction de plus-que-parfait de l'indicatif soit une affectation chez *Mariana.* En tout cas, on la retrouve dans le *Tratado de los juegos públicos*: sucediera (p. 428).

Je n'ai pas noté d'exemples de cette forme dans les autres prosateurs déjà cités. Dans la *Guerra de Granada* (p. 113), „Mas Abenabo teniendo aviso que el duque partia y que de Granada pasara una gruesa escolta“, le sens est: „. . . qu'une forte escorte passerait“, et pasara est ici pris comme imparfait de subjonctif. Dans le *Don Quijote* (*Curioso impertinente,* I, p. 195), „auiendo visto en Lotario lo que jamas pensara“, le sens est „ce qu'elle n'aurait jamais pensé“. Dans *Moncada* (p. 155), „dieron luego aviso al emperador de esta resolucion y aprobola con mucho gusto, porque era lo que mas le convenia, por tener el ejercito alojado en la frente del enemigo y apartado de Constantinopla y de los demas pueblos griegos, donde no faltaran quejas y pesadumbres“, il faut comprendre: „où n'eussent pas manqué les plaintes et les démêlés, si l'armée de Roger y eût séjourné“.

Tout en admettant que l'auteur de l'*Amadis* a bien fait d'user de cette forme s'il y était autorisé par l'usage ou afin de donner à son style une couleur plus ancienne, *Valdés* recommande (p. 411) de ne pas s'en servir, et s'en abstient lui-même en effet.

Bien entendu aucun écrivain ne l'emploie exclusivement. *Mariana* par exemple, dit aussi: „Los agrauios que don Pedro le auia hecho“ (XVII, 12); „La amistad que tenia puesta con el rey Don Pedro“ (XVII, 6).

Ce plus-que-parfait simple reparaît parfois aujourd'hui: „No bien diera Fernan Gonzalez tan alto ejemplo de esfuerzo y magnanimidad, cuando se vió forzado a pelear de nuevo“ (*Amador de los Ríos, Historia crít. de la lit. española,* t. IV, p. 451); „Se quedó D. Angel como Tobias cuando vió desaperecer el ángel que le acompañara tanto tiempo“ (*Pérez Galdós, Gloria,* I, p. 237 de la 9e édition). Mais il y a là quelque chose qui choque les Espagnols, puisque M. *Pérez Galdós,* qui avait d'abord mis dans les premières éditions: „Desde que llegara à Ficobriga, confió á Romero su pensamiento“, a corrigé ensuite: „desde su llegada“ (II, p. 137), et que M. *Menéndez Pidal* qui avait laissé imprimer: „Empezaba el relato con el de las espléndidas bodas que se hicieran en Burgos cuando Ruy Velázquez . . . casó con Doña Lambra“ (*La leyenda de los Infantes de Lara,* p. 4), a eu le soin de corriger, à la table des errata, hicieran en hicieron.

Aucune des grammaires que j'ai citées précédemment ne signale cette forme de plus-que-parfait synthétique.

Temps composés des verbes neutres *venir, ir, entrar, pasar, llegar, volver, partir, salir, caer, huir, nacer, fallecer, amanecer. anochecer,* formés

	avec *ser*	avec *haber*
Valdés	venida, idos (p. 339), entrado (p. 348), nacidos (p. 344).	ido (p. 392), entrado (p. 348), nacido (p. 355).
Ocampo	venido (t. II, p. 473), pasados (t. I, p. 391), nascido (p. 99), llegados (p. 187).	entrado (t. I, p. 241, 378), salido (p. 162), pasado (p. 177), nacido (p. 232).
Gómara	venido (p. 241, 266), vuelto (p. 247, 263), llegado (p. 228), partido (p. 235), ido (p. 180‘).	venido (p. 240‘), ido (p. 220), salido (p. 243), llegado (p. 263).
Lazarillo	venido (p. 51), entrados (p. 33), buelto (p. 61).	venido, ydo (p. 22), buelto (p. 51), pasado (p. 177), nacido (p. 232).
Ste Thérèse	exceptionnel: venido (*Vida*, p. 103‘), pasadas (*Cartas*, 1582, p. 325‘).	venido (*Vida*, p 73, 73‘) entrado (p. 76), salido (p. 30), subido (p. 105), llegado (p. 60).
B. Díaz	llegados (p. 122‘), fallecido (p. 154‘).	venido (p. 187‘), ido (p. 89, 311‘), entrado (p. 177‘).
D. de Mendoza	llegada (p. 92, 108‘), vuelta (p. 85‘), huidos (p. 91‘).	entrado (p. 90, 102, 107, 108), subido (p. 83), salido (p. 102).
Hermosilla		exclusif: venido (p. 164, 165), pasado (p. 38), salido (p. 118), ido (p. 149), entrado (p. 118).
Zurita	fréquent: venido, buelto (III, 71), partido (I, 5, 14; VI, 42), llegado (VI, 41; *H.* VII, 38), ydos (*H.* VI, 28, 29), fallecido (*H.* VII, 42).	llegado (III, 15), buelto (III, 74), partido (*H.* VI, 17), ydo (*H.* VII, 3), entrado (*H.* VII, 12), salido (*H.* VIII, 8), nacido (*H.* VI, 28), fallecido (*H.* VII, 15, 17).

	avec *ser*	avec *haber*
Garibay	exceptionnel: llegado (t. III, p. 552), buelto (p. 45, 492, 525), nascido (t. I, p. 406), fallecido (p. 46).	ordinaire: venido (t. I, p. 90, 139), entrado (p. 419), nascido (p. 90), fallecido (t. III, p. 31, 32, 55, 73).
Morales	assez fréquent: venido (t. III, p. 66), llegado (p. 250), vueltos (p. 113), idos (p. 122), pasado (p. 76).	venido (t. III, p. 130, 134, 148 etc.), partido (p. 248), llegado (p. 131), salido (p. 251, ido (p. 156), entrado (p. 249).
L. de León		venido (p. 38), llegado (p. 79), nascido (ibid.)
Ribadeneira	venido (*Ignacio*, p. 60), pasado (p. 56), ido (p. 103'), nascida (p. 50).	fréquent: venido (*Ignacio*, p. 40, 44; *Cisma*, p. 200), salido (*Ignacio*, p. 20, 26', 39'), entrado (*Ign.*, p. 31, 64), vuelto (*Cisma*, p. 202'), ido (*Ign.*, p. 42), huido (*Cisma*, p. 204'), nacido (p. 210).
B. de Mendoza	llegado (p. 400', 488').	ordinaire: venido (p. 438', 448), ido (p. 409), partido (p. 411', 427), salido (p. 413, 413'), llegado (p. 418, 420, 425), entrado (p. 413', 426, 428), pasado (p. 460).
Alemán	llegado (p. 211, 269'), ido (p. 253), fallecido (p. 257').	venido (p. 198, 207, 208', 217), llegado (p. 196', 217), salido (p. 190, 195', 267).
Mariana	venido (X, 18; XI, 3, 5; XVII, 10; XX, 16), ydo (XII, 18; XIII, 1, 2, 11, 15; XXII, 10), ydos (XXI, 15, 17), buelto (II, 7; X, 12; XIII, 16; XX, 15), llegada (XIII, 3; XXX, 12), salido (X, 4; XXI, 17; XXVI, 10), passado (XI, 4; XXVI, 6), caydo (VI, 6), en-	venido (VII, 11), llegado (I, 19; XI, 6; XXI, 14), buelto (XI, 4), caydo (V, 15; VII, 2), nacido (XI, 8), ydo (VII, 19; VIII, 1), fallecido (VIII, 1).

	avec *ser*	avec *haber*
	trado (XI, 11), fallecido (XI, 7; XIII, 4), huydo (VIII, 7).	
Luján		venido (p. 370'), llegado (p. 364), salido (p. 364', 368', 378), ido (p. 364'), entrado (p. 370', 372, 378), vuelto (p. 385'), subido (p. 382').
Rojas	ydo (p. 100), nacido (p. 712).	venido (p. 404), llegado (p. 1, 96, 143, 226, 484), passado (p. 90), salido (p. 145, 303, 442, 543), nacido (p. 178, 747, 748) amanecido (p. 442).
Cervantes	exceptionnel: venido (II, p. 52), anochecido (II, p. 73), ydos (I, p. 247).	ordinaire.
Avellaneda	entrados.	ordinaire: venido (p. 286, 311, 328), llegado (p. 321), ido (p. 297, 304, 319), huido (p. 310), entrado (p. 297).
Sandoval	nacido (t. XI, p. 115).	ordinaire: venido (t. XI, p. 30; XII, p. 26, 27), salido (t. XI, p. 108, 115; XII, p. 20), ido (t. XII, p. 52), pasado (p. 337), vuelto (p. 20, 259), nacido (t. XI, (p. 115).
Espinel	nacidos (p. 468).	ordinaire: venido (p. 457), vuelto (ibid.), llegado (p. 383), salido (p. 446').
Luna	nacida (p. 36), amanecido (p. 102).	venido (p. 71, 73, 90), ydo (p. 58), llegado (p. 364), nacido (p. 33).
Lope de Vega	partido (p. 17).	ordinaire: partido (p. 17), llegado (p. 87, 107), salido (p. 168), nacido (p. 111).
Coloma		exclusif: ido (p. 118), etc.

	avec *ser*	avec *haber*
Moncada		exclusif.
Quevedo		venido (p. 497, 505), llegado (p. 487), vuelto (p. 495), nacido (p. 513).
Vélez de Guevara		exclusif: venido (p. 28), etc.
Melo	rare: venidos (p. 470, cf. p. 527), entrado (p. 522, llegados (p. 523‘).	ordinaire: llegado (p. 497, 526, 529‘, 532‘), entrado (p. 516).
Solís		exclusif.

Pour *Cervantes*, cf. Cejador, p. 226.

L'emploi de ser ne devait pas être une affectation chez *Mariana*; il semble avoir été courant jusqu'à la fin du XVIe siècle, concurremment avec haber. On le constate dans des lettres: „Era ya partido para Cartagena“ (lettre adressée de Murcie à Mariana, 1594, Ms. Egerton 1875). Pourtant, il devient tout à coup très rare après *Mariana*. Il paraît bien, chez *Melo*, être affecté. Haber est déjà exclusif chez *Hermosilla*.

Il faut considérer à part l'emploi de ser 1° avec cesado: 2° avec pasado, dans le sens de „écarté, accompli“; 3° avec llegado et entrado, quand le sujet est une division du temps ou quelque chose d'analogue; 4° avec muerto; 5° avec casado.

1°. Cesado. „Luego era cesado“ (*Ste Thérèse, Vida*, p. 103‘) est compris par M. Cuervo („Dicc. de constr.“, cesar, c) comme intransitif, mais on peut interpréter: „tout était fini“ (passif), de même que dans „La guerra de los Moros, que aun no era cesada“ (*Ayala*, Chr. de D. Pedro, p. 407‘, éd. Rivad.). Construction encore possible, a côté de la construction intransitive, dont *Mariana* nous donne du reste des exemples: „Habiendo cesado les ejercicios militares“ (*Trat. de los juegos públicos*).

2°. „Eran pasados mas de ciento y setenta años“ (*Ocampo*, t. I, p. 351); „Ser pasada aquella hora“ (*Ste Thérèse, Vida*, p. 126‘); „Siendo ya pasada la mayor parte del dia“ (*Bern. de Mendoza*, p. 421); Por ser pasado el tiempo del perdon“ (id., p. 444; cf. p. 443); „El tiempo era pasado“ (*Alemán*, p. 260); „Ya cuando vine, todo era pasado“ (id., p. 253‘); „Era passado el invierno“ (*Mariana* XIII, 7); „Aun no era pasado un año entero“ (id., *Sumario*, 1554); „Hoy que son pasados cerca de setenta años“ (*Tribaldos, Prólogo* á l'éd. de la „Guerra de Granada“, 1627); „El [tiempo] que se pasa trabajando no se echa de ver hasta que es pasado“ (*Espinel*, p. 390‘). — De telles phrases ne seraient pas insolites à présent: „Eran ya pasados

los últimos y mas rigurosos meses del invierno de 1343", dit *Modesto Lafuente* (*Hist. gen. de España*, t. III, p. 544, éd. en 15 tomes). „Cuando eran ya pasados diez años", écrit de même *M. Berlanga* („Bull. hispanique", 1903, t. V, p. 215). — La construction avec haber, dont M. Berlanga nous offre un exemple dans le même article („Habian pasado algunos años", p. 223), était aussi usuelle au temps de *Mariana*: „Apenas habian pasado otros tantos dias" (*Ribadeneira, Cisma*, p. 200'); „Auian passado tres años y medio" (*Rojas*, p. 585).

3°. „Ser su hora llegada" (*Ribadeneira, Ignacio*, p. 41'); „Ya era llegada la hora" (*Mariana*, XXIII, 7); „Era llegada su ultima hora" (*D. Quijote*, I, p. 70'); „Por ser llegada le hora de cenar". (*Novelas ejemplares*, p. 171). — De même *Lafuente*: „Era llegado... el momento de emprender" (t. I, p. 211); „Llegado era ya el mes de julio" (t. X, p. 320); „Era llegado el caso de que . . ." (t. I, p. 141); et *Pérez Galdós:* „Es llegada la hora de rezar más que de leer" (*La Catedral*, p. 195). — Exemples de la construction avec haber: „Que aya llegado el tiempo . . ." (*Mariana*, VI, 23); „Ha llegado el tiempo" (*Rojas*, p. 177); „Ha llegado la hora" (*Avellaneda*, p. 29); „Ha llegado la occasión de morir" (*Pérez Galdós, Gloria*, p. 314).

„Por ser el abril entrado" (*D. de Mendoza*, p. 103); „Era ya entrado el mes de noviembre" (id., p. 120'); „Era entrado el año siguiente" (*Morales*, t. III, p. 78); „Por ser entrado el invierno" (*Bern. de Mendoza*, p. 401'); „Era entrado el verano" (*Alemán*, p. 192'); „Por ser muy entrado el verano" (*Luján*. p. 393'); „Era ya entrado agosto" (*Coloma*, p. 18'; cf. p. 130). — De même *Blasco Ibáñez*: „Cuando despertó era bien entrada la tarde" (*Barraca*, p. 48). — Exemples de la construction avec haber: „Habia entrado el mes de junio" (*Melo*, p. 306); „Ya havia entrado el siglo XVII" (*Flórez, España sagrada*, t. XIV, 1758, p. 438).

4°. „Ya era muerto Pizarro" (*Gómara*, p. 245); „Era muerto un nuestro provincial" (*Ste Thérèse, Vida*, p. 119'); „Por ser muerto en la flor de la edad, dexò un increyble deseo de sì" (*Mariana*, VI, 2); „Hacer saber . . . que no era muerta como se publicaba" (*Coloma*, p. 118); „Tuve nueva de que era muerto" (*Quevedo*, p. 506). — Avec haber: „Habia muerto tan honradamente como el mas estirado" (*Quevedo*, p. 498'); „Ha muerto de amores de aquella endiablada moça" (*D. Quijote*, I, p. 42'). C'est la construction ordinaire aujourd'hui. „Ruy Velázquez es muerto al fin" (*Menéndez Pidal, Leyenda de los Infantes de Lara*, p. 148) signifie „Ruy Velazquez est tué enfin". Pourtant ou retrouve parfois encore l'ancienne construction avec le sens intransitif: „Era ya muerto en 1618" (*Godoy Alcántara, Hist. de los falsos Cronicones*, p. 236).

5°. Dans „Era casado con doña Inés“ (*Gómara*, p. 257), era casado est l'équivalent du moderne habia casado: „Habia casado Ramiro en 1036 con Gisberga“ (*Lafuente*, t. II, p. 411). Mais comme casado, en tant que substantif (sens contraire de soltero) se construit naturellement avec ser, il n'est par toujours facile de savoir si, avec ser, casado est participe ou substantif. Il semble bien être substantif dans „Ahora era casado, las atenciones de la casa resultaban mayores“ (*Blasco Ibánez, Cañas y Barro*, p. 38); on peut toutefois aussi y voir un reste de l'ancienne construction.

Oudin (1606, 1610, 1612, 1660, 1670) emmêle les auxiliaires ser et aver pour la conjugaison de ir. Il traduit de la même manière „han ydo“ et „ydos son“: „ils sont allez“; „he, vue, y auia venido, ie suis, ie fus, et estois venu, yo soy, fui, y era venido, idem.“ etc.; pour bolver il paraît faire une différence, car il traduit „yo he buelto“ par „ie suis retournè“ et „yo soy buelto „par je suis de retour.“ Pour caer, dont je ne trouve la conjugaison que dans les editions de 1660 et 1670, le seul auxiliaire est aver. Pour morir, seulement ser. „On pourroit fonder vne difficulté sur ce que l'on dit yo he venido et yo soy venido, mais pour l'esclaircir, il faut sçauoir que le premier signifie l'action et mouvement de la venuë, et le second denote le repos apres la venuë, comme pour exemple du mouvement, on demandera, quien ha venido aca? qui est venu ici? Il s'entendra d'vne personne qui ne sera plus presente: pour le regard du repos, ou pourra dire, v. m. sea bien venido, vous soyez le bien venu, là où se void la personne en presence. Mais il faut noter que quand ces mots voy ando et vengo sont auec le verbe soy, qu'ils se disent au plurier, comme venidos somos, nous sommes venus: ydos son, ils sont allez, ou ils s'en sont allez: andados son los dias, les iours sont passez“ (1606, 1610, 1612, 1060. 1670). *Franciosini* redit la même chose, et conjugue „he o soy ydo, andado“, „soy, fui, era venido“. *Des Roziers* conjugue andar avec ser; caer, ir et salir avec ser ou avec hauer; pour venir, il déclare le conjuguer „plustost par le verbe ser que par le verbe hauer“; Morir, avec ser dans le sens de mourir: „muerto joint au verbe hauer, signifie tuër“. Enfin il distingue“ „io soy estado“ et „io hé estado“, qu'il traduit respectivement par „je suis demeuré“ et par „j'ay esté“. *Ferrus*, conjugue „Yo soy andado, je suis allé, etc. Yo era andado, j'estois allé. etc.“; pour venir, il dit: „Il se conjugue plutost par le Verbe Ser, que par le Verbe Haver“; „hè ydo ò soy sido“; „on dit indifféremment yo Soy ou He Salido“ (1680—1704). *Maunory* rompt avec l'ancienne syntaxe: „Les verbes Venir, Venir, Boluer, Retourner. Llegar . . . Andar . . . Salir . . . Nacer, et autres verbes de mouvements, ne se conjuguent jamais par les Verbes auxiliaires, Ser ou Estar, mais seulement par le Verbe Haver . . . Il est venu, Ha venido, et non esta venido, ni es venido . . . Et ceux qui parlent autrement ne parlent pas bon espagnol“ (p. 84). *Bertera* donne une règle conforme (p. 78).

Les vocabulaires spéciaux[1].

1. Le vocabulaire du noyer à Bétaille (Lot).

Par

Henri Teulié, Bibliothécaire de l'Université de Rennes.

Il n'est pas rare qu'au cours des conversations, en pays de langue d'oc, on ne se pose la question: quel sera le sort de la langue d'oc? Les divers avis que nous avons recueillis dans ces occasions peuvent se ramener à deux:

1° les uns estiment que ç'en sera fait de cette langue après une génération ou deux et qu'elle disparaîtra entièrement;

2° d'autres, au contraire, voient dans la renaissance provençale du XIXe siècle, dans l'extension du mouvement félibréen à tout le midi de la France, le gage d'une résurrection complète et prochaine.

Il est prudent de se tenir à égale distance d'un pessimisme injustifié aussi bien que d'un optimisme où de pieuses espérances ne sauraient dissimuler la réalité. La langue d'oc n'est pas sur le point de mourir; est-elle à la veille de retrouver son antique splendeur? Il ne le semble pas. Pour cela il faudrait que la vie provinciale, aujourd'hui simple reflet de la pensée et de la mode parisienne, retrouvât son caractère propre et une intensité que rien ne fait prévoir.

Notre langue ressemble assez bien à ces vieux châteaux, contemporains de sa période classique, dont les robustes soubassements reposent sur le roc & dont les tours découronnées s'élèvent vers le ciel. Nul ne songe à restaurer les créneaux écroulés, les toitures effondrées et cependant les solides donjons, les robustes murailles résistent à l'œuvre destructrice du temps et des hommes. De loin en loin, une pierre ou un pan de mur tombent dans les fossés mais, à l'oeil de l'observateur

---

1) Communication faite au Congrès des Sociétés savantes, Paris 1900. (Voir: Journal officiel, 1900, page 3646, 2e colonne.)

superficiel, le vieux château présente dans son ensemble le même aspect.

De même la langue d'oc, battue en brêche par l'école, le journal et la caserne, présente dans son ensemble le même aspect, bien que de temps à autre un mot ou quelque portion du vocabulaire disparaissent pour toujours.

C'est sur ces mots, sur ces familles de mots prêtes à disparaître que je voudrais appeler l'attention afin d'en assurer la conservation. Non point la conservation dans le langage courant, l'usage & les nécessités de la vie sont seuls assez puissants pour donner ou maintenir la vie aux mots, mais en assurer la conservation en recueillant dans des lexiques les mots ou les familles de mots les plus menacés.

Et, se trouvent dans ce cas, tous ceux qui s'appliquent aux objets en train de disparaître ou de se transformer. Le nombre en est grand, tellement les bouleversements dans les coutumes, dans l'industrie, dans la culture ont été fréquents et profonds durant la deuxième moitié du XIXe siècle.

Voici quelques exemples pris dans la région du Quercy.

Dans la plaine de la Dordogne et dans celle du Lot, au moins pour les parties situées dans la région quercinoise, on cultivait, il y a à peine 20 ans, le chanvre d'une manière générale. Aujourd'hui, cette culture est à peu près complètement délaissée malgré les primes que le gouvernement délivre aux rares planteurs qui persistent à semer du chanvre.

Et, comme on achète maintenant le linge, les diverses préparations que l'on faisait subir au chanvre jusqu'au moment où il était transformé en toile ont disparu. Le rouissage, le teillage, le peignage, le filage, le dévidage et le tissage du chanvre ne se pratiquent plus dans cette région, et le vocabulaire du chanvre n'est resté que dans la mémoire de quelques uns.

On ne file plus, et la quenouille a été oubliée dans un coin du grenier; encore quelques années et ceux qui la retrouveront ne sauront ni le nom de ses diverses pièces ni qu'il y avail deux sortes de quenouilles, très différentes dans leur forme, dont l'une servait au chanvre et l'autre à la laine.

Dans l'industrie les transformations n'ont pas été moins nombreuses que dans la culture. Le tisserand de village a démonté son métier pour retourner à son champ ou pour émigrer dans la capitale. Les tanneries, les manufactures d'étoffe des petites villes ont congédié leurs ouvriers, cessé tout travail et le vocabulaire local de ces industries, parfois riche et curieux, est tombé en désuétude.

A la campagne la machine à battre le blé a remplacé le fléau. On n'étend plus sur l'aire les gerbes de blé, elles ne sont plus frappées en cadence, le grain après le battage n'est ni rassemblé ni vanné; toutes ces opérations se font dans l'intérieur de la machine et, comme elles ne tombent plus sous les sens, elles n'ont plus de nom. Le vocabulaire du blé s'est ainsi fortement appauvri.

La charrue elle même n'est plus l'ancienne araire, identique à peu de chose près sur toute la surface de notre territoire. Dans certains endroits elle a été remplacée par la dombasle ou par la charrue à versoir, réduction de la dombasle; dans d'autres, et plus récemment, c'est le brabant qu'on lui a substitué; dans les régions du midi on a transformé l'araire pour l'adapter au labourage des vignes. Ces transformations ont eu comme répercussion de notables changements dans le vocabulaire de la charrue.

Il serait facile d'allonger la liste de ces exemples. Mais ceux ci suffisent à montrer l'intérêt qu'il y a, dès maintenant, à recueillir des mots qui ne se rapportant plus à des choses usuelles disparaissent peu à peu. L'effort pour atteindre ce but serait minime. Certains vocabulaires spéciaux ne comporteraient pas plus de 10 mots, les plus riches ne dépasseraient point 150 à 200 mots.

Grâce à cette fragmentation du vocabulaire il serait aisé de dresser le lexique d'un usage, d'une industrie, d'une culture, etc.. Avec cette méthode la tâche est assez restreinte pour ne rebuter aucune bonne volonté, assez courte pour être terminée en peu de temps. Combien, en effet, ont entrepris le lexique du parler de leur commune ou de leur région et combien peu ont mené leur œuvre à bonne fin si l'on en juge par le petit nombre de lexiques publiés.

Pour compléter ces considérations par un exemple concret je donne le vocabulaire du noyer à Bétaille. Tandis qu'il se réduit à deux termes généralement, le nom de l'arbre et celui du fruit, on ne trouve pas à Bétaille moins de 50 mots pour désigner leurs diverses manières d'être.

Le noyer.

A Bétaille, le noyer se nomme *nouiè*. Un terrain planté de noyers, *uno nouièiral*. (De même *gorrisal*, forêt de chênes, *costonhal*, chataigneraie, *conobal*, terre ensemencée de chanvre ou propice à sa culture, *fobal*, champ de fèves, *sibodal*, champ d'avoine, *blannegral*, champ de blé noir, *froumental*, terre à froment, ce dernier conservé seulement comme lieu dit.)

L'augmentatif de *nouiè* ne se forme qu'avec un adjectif, le diminutif est *nouièirol.*

Le noyer est greffé (*empèu*) ou non greffé (*soúbaje*).

Le noyer greffé comporte comme variétés *lou londen* et *lou marbó.* Dans *lou londen* on distingue *londen gro* et *londen menu.*

Non greffé il appartient à deux espèces *corno* ou *fèlho mai.* Ce dernier ainsi nommé à cause de sa pousse tardive qui n'a lieu qu'à l'approche du mois de mai.

Comme pour tous les arbres ses parties sont: *lou soucal* (la souche), *lou pè* (le tronc) *loui mar* (les grosses branches). Suivant que celles ci sont hautes ou basses il est *morna nau* ou *morna ba.*

Le tronc est *so* (sain) ou *cóuna* (creux), *colobourna.* C'est dans ces creux (*cauno* ou *colobourno*) que nichent ou se réfugient les chouettes (*noujolo*).

Lorsque le noyer commence à pousser — c'est la fleur mâle (*coutou*) qui paraît la première — on dit que les noyers *coutóunou.* La fleur femelle, depuis le moment où elle se montre jusqu'à celui où elle s'écale, se nomme *nou.* Lorsqu'elle s'écale, la coque verte se nomme *ton,* considérée dans son ensemble *tonoco.* Séparer la noix de sa coque verte se dit *destona.* Débarrassée de sa coque verte la noix s'appelle *cocal.*

Quant lo poulo tiro bè'l gal
L'omour bal pa'n cocal, (1)

dit le proverbe.

Le diminutif est *cocolou.* C'est le diminutif *cocolou* qui est devenu la forme habituelle.

L'augmentatif est *cocorasso* par corruption de *cocolasso.*

On laisse tomber les noix d'elles mêmes au fur et à mesure de leur maturité ou bien on procède à la cueillette en secouant les branches des arbres ou en gaulant les noix. Secouer les branches de l'arbre se dit *brondi.* Gauler les noix, *obolha,* celui qui gaule les noix se nomme *obolhaire.*

La noix écalée se compose d'une coque, *tè* qui se partage en deux parties, coquilles de noix, également *tè.* Les bords des coquilles sont renflés et forment les côtes, *costo.* Une noix a normalement deux côtes. On en trouve avec une seule, avec trois, quatre et cinq. Une noix qui a quatre côtes se nomme *mounje.*

L'amande s'appelle *nougal*; un fragment, une parcelle *nougolhou.* Elle se divise facilement en deux parties, chacune d'elles est une *pèrno,* la moitié de la *pèrno* se nomme *garro* ou *combo,* elle forme le quart de l'amande. Ces diverses parties sont séparées à l'intérieur de la noix par une cloison membraneuse dite *mejó.*

1) Lorsque la poule recherche le coq — l'amour ne vaut pas une noix.

La noix, *cocal* ou *cocolou*, (masculin en langue d'oc) est *sonciè*, saine, *buforol* ou *bufèrle*, trouée à la base et vide, *cussouna*, véreuse, *ogoni* l'amande n'a pu se développer, *mousi*, moisie, *rua*, ridée.

Jadis, lorsque l'on vendait l'huile et non les noix, celles ci subissaient une préparation à la maison en vue de la fabrication de l'huile.

Casser les noix et séparer l'amande de la coque s'appelle *denougolha* ou *nougolha*. Cette besogne était faite non seulement par le personnel de la maison aidé, durant les veillées d'hiver ou les journées de neige et de froid, des voisins, mais encore par des troupes d'hommes et de femmes qui parcouraient le pays et que l'on nommait *denougolhaire, -ro* ou *nougolhaire, nougolhairo*. L'un d'eux cassait la noix, *crouca*, avec un marteau de bois, *criqueto* ou *criquoto* et les autres séparaient l'amande de la coque.

Les amandes mises en sac sont portées au pressoir, *trèl*. Celui qui tient le pressoir, *troulhè*, après les avoir broyées sous la meule, *molo*, fait chauffer la pâte obtenue, *pasto*, dans une grande cuvette en fonte, *podèlo* (poele), pour qu'elle rende une plus grande quantité d'huile. La pâte non chauffée donne l'huile vierge, *óli* (masc.) *bièrje*, avec une légère cuisson l'huile blanche, *óli blan*, avec une deuxième cuisson, plus accentuée, l'huile noire, *óli negre*. *L'óli blan* sert à la cuisine, l'*óli negre* se brûle dans une lampe spéciale *colel*.

Pour extraire l'huile on place la pâte dans un sac en crin, *chaile*, qui déposé dans une mait, *ma*, est soumis à une forte pression. L'huile qui coule, file, *fialo*, lorsqu'elle cesse de couler, pour tomber goutte à goutte, elle devient la propriété du *troulhè*, propriétaire du pressoir.

Le résidu de la pâte soumise à la pression, tourteau, se nomme *pofé* (masc), un pain de ce résidu *uno pofeto* (fém.).

Lorsque le tourteau est extrait du pressoir il est déposé, encore recouvert du *chaile*, sur une caisse en bois dans laquelle tombent les débris de tourteau qui n' adhèrent point. Le *chaile*, quand on le retire, est lui même soigneusement secoué et battu sur cette caisse qui se nomme *l'ifèr*.

Chaque opération se nomme *posado*. Le *troulhè* reçoit pour chacune, en même temps qu'une somme d'argent, l'huile qui tombe goutte à goutte, les miettes de l' *ifèr* et sa part du repas, *desporti*, qui est apporté au pressoir.

L'huile, rendue à la maison du propriétaire, est mise dans une auge en pierre, *ba*, ou dans une cruche en grès, *cruo* ou *cruho*, ou dans un broc, *bro*. Le diminutif *brouqué* désigne exclusivement la burette à huile.

L'huile était jadis une marchandise de première valeur

Morchan d'óli
Coi bièn jóli. (1)

dit le proverbe.

A Bétaille, le vocabulaire provençal du noyer se complète par quelques formes françaises spéciales à la région. On nomme l'amande sèche et séparée de la coque, cerneau (*nougal*). Pour indiquer l'opération on a formé sur *denougolha*, dénoisiller et sur *denougolhaire* dénoisilleur.

1) Marchand d'huile — c'est bien beau!

Jocaste — Laudine,

par

A.-G. Van Hamel, Groningue.

N'ayant pu terminer en temps utile l'étude que je destinais au recueil des Mélanges-Chabaneau et qui exige des recherches que je ne peux faire ici, je dois me contenter, pour le moment, de dédier à l'illustre savant qui veut bien me compter parmi ses amis, un petit travail qui contient peut-être juste assez de matière pour oser figurer parmi les „Mélanges" de la Romania et que je me proposais d'offrir à ce périodique.

Puisse-t-il trouver dans cette collaboration tardive et incomplète au moins assez de bonne volonté pour y reconnaître un témoignage sincère de haute et affectueuse estime, et agréer en même temps, je n'ose dire la promesse, mais du moins l'espoir d'un hommage individuel, plus tardif encore, mais un peu moins insuffisant.

Je commence par rappeler la conclusion à laquelle m'avait conduit mon étude comparée du Cligès de Chrétien de Troyes et du Tristan de Thomas (Romania XXXIII, p. 486). „Cligès", disais-je „est donc, à mon avis, une œuvre de controverse et d'émulation littéraire, très intéressante à ce point de vue, d'autant plus qu'il nous permet de suivre de très près la composition de l'ouvrage et d'y reconnaître, mieux que dans les autres romans de Chrétien, l'esprit de l'auteur, sa façon de travailler, l'usage qu'il fait de ses sources, ses procédés artistiques et la nature spéciale de son ingéniosité. — Toute étude de la personne, du talent, de l'œuvre de Chrétien devra prendre pour base une étude de Cligès. Que ce roman ne soit pas le meilleur de ses ouvrages, . . . cela n'empêche pas que nulle part ne se révèle plus clairement qu'ici, le moraliste, le psychologue, l'artiste — ajoutons le plagiaire — qu'a été Chrétien de Troyes."

De cette appréciation, que je suis toujours disposé à maintenir intégralement, je détache aujourd'hui les mots „émulation littéraire", „plagiaire" et „artiste". Ils me paraissent appliquables à d'autres par-

ties de l'œuvre de Chrétien, je n'ose dire encore à tel ou tel roman tout entier, mais du moins à des fragments importants de quelques-uns de ses grands poèmes. En d'autres termes, le cas de Cligès, pour être le plus complet spécimen du genre, ne me paraît pas, dans la vie littéraire de ce grand romancier, un cas unique, un fait isolé et spécial. Il doit y avoir, dans ses romans, des parties qu'il a été amené à écrire, non pas parce que son imagination de poète, attirée par un conte, une légende, un trait de folklore ou de tradition savante, se plaisait à le manier et à le développer d'une façon originale, mais parce que ce même conte, ce même trait avait reçu avant lui, dans l'œuvre d'un confrère, une forme qui avait blessé son goût, offensé ses idées, irrité son amour-propre d'écrivain ou stimulé son ambition. Assez souvent Chrétien de Troyes a dû écrire uniquement *parce qu'il voulait faire mieux qu'un autre*, ou que, devant ses amis, il s'était engagé à surpasser un confrère, à triompher d'un compétiteur.

Il sera difficile, d'ailleurs, de se refuser à admettre cet état d'âme chez l'auteur d'Erec, si dur, si dédaigneux, dans le prologue de ce poème, pour les conteurs qui avaient traité cette même matière avant lui et en face desquels il avait osé déclarer que son œuvre seule irait à la postérité. Or, il n'y a qu'à transformer en préoccupation habituelle le sentiment qui perce dans ces vers d'Erec pour voir ce poète de talent poussé à l'action littéraire beaucoup moins par un besoin instinctif de „conter" ou de „rimoiier" que par celui d'ébranler des réputations, de critiquer, soit des idées, soit des formes littéraires, de faire admettre par son entourage, et même par toute la „crestiienté", la supériorité que lui-même était si profondément convaincu de posséder.

Si je ne me trompe, c'est à ce point de vue qu'il s'agit de se placer pour bien comprendre l'épisode du mariage de Laudine, dans le Chevalier au Lion.

On sait avec quelle verve et quelle ténacité M. Foerster a développé, puis soutenu et défendu, l'idée que Laudine serait, dans l'esprit de Chrétien, le pendant de la veuve facilement consolée qu'on appelle communément „la Matrone d'Ephèse". D'après le savant éditeur de Chrétien, elle en descend en droite ligne („ein direkter Nachkomme der bekannten Witwe von Ephesus"). Chrétien, dans cet épisode, aurait voulu, à son tour, humilier la femme, la présenter — après l'avoir exaltée, sur commande, dans le Conte de la Charrete — comme l'être faible et changeant, le „semper mutabile genus" de Virgile. „Das ist die Göttin der wir Männer dienen!" M. Foerster se défend, il est vrai, d'avoir jamais prétendu que cet épisode serait le thème principal du roman tout entier. Mais il reste pour lui „le noyau" de l'histoire, le centre autour duquel sont venus „se cristalliser" tous les autres détails du roman. Quant à „l'occasion" qui aurait amené le

poète à choisir ce sujet, on pourra, d'après, M. Foerster, la chercher, si l'on veut, dans un mariage de même nature sur lequel on aurait beaucoup jasé à la cour de Champagne, ou encore, dans la récitation publique de telle ou telle variante de l'histoire peu édifiante à laquelle l'héroïne de Pétrone a donné son nom.

On a objecté avec raison à M. Foerster que les cas ne sont pas les mêmes, puisque la Matrone d'Ephèse, pour avoir été facilement détournée de sa grande douleur par la visite d'un beau chevalier et pour avoir proposé de déterrer le corps de son mari et de le „pendre aux fourches" afin d'y remplacer le pendu volé, n'a pas eu à se préoccuper de la question d'un mariage avec le meurtrier de son mari, tandisque, pour Laudine, c'est là l'unique problème, auprès duquel son *empressement* à voir Ivain et à avoir avec lui l'entretien décisif est tout à fait secondaire. Pourtant, tout en reconnaissant le bien fondé et la force de cette objection, il me semble que „la Matrone d'Ephèse" ne sera réellement détrônée comme pouvant prétendre à l'honneur d'avoir servi de prototype à Laudine, que lorsqu'on aura réussi à la remplacer par une autre, qui aurait plus de chance d'être reconnue pour la prétendante légitime.

Or je me demande si celle-ci n'est pas Jocaste, notamment — car, avec Chrétien, il faudra chercher un personnage littéraire — la Jocaste du Roman de Thèbes.

Qu'on veuille bien remarquer, d'abord, que ce roman n'était pas seulement connu de Chrétien et de son entourage, comme il ressort de l'allusion qu'il y fait dans Cligès (v. 2536—2546) — allusion qui se présente expressément comme un souvenir et un rappel — mais que l'auteur de ce dernier roman a été préoccupé du sujet traité dans Thèbes, au point qu'il a voulu opposer á Eteoclès et Polinicès les deux frères rivaux de son poème, Alexandre et Alis. Grâce à l'excellent esprit qui règne dans l'entourage d'Alis, „droit et raison" — les principes sur lesquels Fenice, elle aussi règlera sa conduite — l'emportent sur les velléités belliqueuses et le tempérament violent et perfide de l'empereur de Constantinople.

Débarrassé, par la composition de Cligès, de sa grande préoccupation „tristanesque", Chrétien a pu reporter de nouveau son attention vers le Roman de Thèbes. Or ce roman avait une préface, une *introduction*. C'était la lamentable histoire d'Œdipe, avec le choquant récit de son mariage. Abstraction faite du caractère incestueux de ce mariage, qui en faisait un cas monstrueux et qui le mettait tout à fait à part, il y avait, dans cette union de Jocaste et d'Edipus et dans la façon dont l'auteur l'avait racontée, un joli sujet de controverse morale et littéraire, qui a pu se présenter comme tel dans le cercle des admirateurs du poète champenois et qui, à la suite de ces discussions, a

pu lui paraitre un excellent thème pour *l'introduction* du nouveau roman qu'il avait mis sur le métier.

Chrétien ne repousse pas, en principe, l'idée d'un tel mariage; il l'admet comme possible, et même comme pouvant se justifier. Mais, pour le faire admettre, pour empêcher les gens d'en être choqués, il s'agissait de présenter la chose autrement que ne l'avait fait l'auteur du Roman de Thèbes, de traiter le sujet avec infiniment plus de talent, de lui appliquer toutes les précautions et tous les raffinements psychologiques et poétiques qu'un romancier comme Chrétien se sentait capable et se faisait fort de fournir.

Il admet le fait lui-même dans sa brutalité, et les vers dans lesquels il le pose ressemblent singulièrement à ceux du Roman de Thèbes. Qu'on compare les vers 447 svv. de celui-ci:

Li dueus del rei est obliez;
Cil qui mort l'a est coronez
Et la reïne a moillier prent.

avec les vers 2164 svv. d'Ivain:

Mes or est mes sire Ivains sire,
Et li morz est toz oblïez:
Cil qui l'ocist est marïez
An sa fame et ansanble gisent.

Seulement, ces vers se trouvent à la fin de l'épisode; ils contiennent la conclusion réaliste du développement romanesque qui précède. Pour arriver à cette conclusion identique, Chrétien a pris un chemin notablement différent de celui qu'avait suivi son devancier.

Il y avait pourtant un point sur lequel il ne pouvait s'empêcher de tomber d'accord avec lui. Le mariage d'une veuve avec celui qui a tué son mari aurait été exclu d'avance et d'emblée comme une chose absolument impossible, si le tempérament de la femme ne comportait pas, comme une chose naturelle, indiscutable, des changements de pensée et de sentiment aussi imprévus que complets.

Les deux romanciers ont eu soin d'accentuer ce trait psychologique, qui n'est pas, aux yeux de Chrétien, comme il l'est pour l'auteur du Roman de Thèbes, toute l'explication du fait, mais sans lequel, pour lui aussi, le fait devait rester inexplicable.

Le premier, quand il a mentionné „l'accord" survenu entre Jocaste et le jeune homme qu'elle sait être le meurtrier de son mari, lance cyniquement ces deux vers (399 sv.):

Car femne est tost menée a tant
Que on en fait tot son talent.

Quant à Chrétien, non seulement la forme dont il revêt cette pensée est plus discrète, moins précise, plus raffinée, mais il la présente habilement comme une pensée d'Ivain amoureux, comme une considération

qui permet au chevalier de ne pas désespérer complètement de se faire agréer un jour par celle qui, à l'heure qu'il est, il le sait bien, ne peut que le haïr plus que tout au monde (v. 1436 svv.):

Que fame a plus de mil corages.
Celui corage qu'ele a ore
Espoir changera ele ancore,
Ainz le changera sanz „espoir".
Si sui fos quant je m'en despoir.

Pour tout le reste, il semble que Chrétien ait voulu opposer à l'histoire trop simple, trop fruste, et par là même si pénible, du mariage de Jocaste, une histoire longue, riche en incidents et d'une psychologie subtile.

Jocaste, lorsqu'elle apprend que son mari a été tué, en est „mout dolente et corroçose" (v. 219). Dans une tirade qui n'occupe que cinq vers (v. 220—224) elle se plaint d'être restée veuve sans enfants et de ne pouvoir défendre son pays si une guerre survenait. Plus loin (v. 352—354) deux vers encore, dans lesquels la reine rappelle aux seigneurs qui lui demandent de vouloir bien retenir à sa cour le vainqueur de „Spins", qu'elle n'est pas gaie, puisqu'elle vient de perdre son mari, „dont granz damages est et torz", — et c'est tout.

A cette complainte sommaire et qui, dans la mort du mari, accentue trop exclusivement le côté intérêt et affaire, qu'on compare celle de Laudine (v. 1288 svv.) dont Ivain est le témoin sympathique: prière pour l'âme du cher époux, éloges prodigués à sa bravoure, à sa courtoisie, à sa largesse, gestes de douleur et de désespoir. Chrétien, lui aussi, se souviendra de l'état d'infériorité sociale et d'abandon dans lequel la mort du mari mettait la femme d'un roi ou d'un chevalier. Mais, chez lui, ce ne sera pas la veuve elle-même, ce sera la suivante qui mettra la première cette idée en avant, non sans ménager délicatement le deuil de sa maîtresse: (v. 1614 svv.):

„Mes or dites, si ne vos griet,
Vostre terre qui defandra
Quant li rois Artus i vandra . . . .?"

Ce n'est qu'après que cette idée lui aura été suggérée par Lunete que Laudine en sera fortement préoccupée elle-même (v. 1734 svv.) et qu'elle en entretiendra son entourage (v. 1853 svv.).

Dans le Roman de Thèbes, dès qu'Edipus, ayant été acclamé à Thèbes comme le grand libérateur du pays, a été admis à la cour, la reine lui demande s'il a assisté aux jeux pendant lesquels son mari a été tué et s'il connaît le meurtrier. Edipus répond sans la moindre hésitation qu'il a été témoin de l'accident et qu'il connaît le coupable. Il est prêt à dire son nom et sollicite seulement la promesse formelle que Jocaste ne le poursuivra pas de sa haine. Celle-ci répond avec

une sécheresse déplaisante: „A quoi servirait de le haïr? Ma haine ne rappellera pas le mort à la vie“. Aussitôt le jeune homme lui déclare que le coupable c'est lui. Il sait fort bien qu'il a „mesfait“ envers elle (v. 392 „Bien sai que donques i mesfis“) et est prêt à „li en faire dreit“. Il prend le pan de son bliaut, le plie et le tend à la reine. La reine accepte ce gage de soumission. Le poète s'abstient de donner d'autres détails sur l'entrevue de ces deux intéressants personnages. Deux vers lui suffisent pour raconter qu'ils ont fini par s'entendre: (v. 397 sv.)

Ore a cil tant son plait mené
Que andui se sont acordé.

Il juge absolument inutile de s'étendre sur la façon dont „l'accord“ a été conclu. Un homme fait d'une femme ce qu'il veut; cette raison peut suffire.

La reine sort de cette entrevue, non seulement sans rancune, mais avec un secret penchant pour son interlocuteur. Heureusement pour elle, ses seigneurs, dès le lendemain, lui proposent d'offrir la couronne à Edipus et d'en faire son second époux. Jocaste est enchantée de cette proposition et, sans demander à réfléchir, „senz nul conseil“, fait chercher le „dameisel“, le fait proclamer roi et l'épouse sur-le-champ:

La reïne li ont donnée
En es le pas l'a esposée (v. 433 sv.).

Chrétien, lui aussi, aura un vers à peu près semblable à celui du Roman de Thèbes, pour dire que ces deux êtres qu'un cadavre semblait devoir séparer pour toujours l'un de l'autre, ont fini par „s'accorder“ (v. 2037)

Einsi sont acordé briemant.

Mais ce mot „briemant“ ne se rapporte qu'à la dernière parole de Laudine:

„Sachiez donc bien qu'acordé sommes.“

Il a dû paraître à l'auteur lui-même passablement ironique, puisque cet „accord“ final avait été précédé d'une longue préparation, et qu'il n'avait été rendu possible que par des débats successivement entamés, interrompus et repris, par une espèce de procès auquel rien n'avait manqué, ni les plaidoiries de l'avocat, ni „l'aguet“, ni la défense soumise et pourtant habile de l'accusé. En première instance, les débats avaient été conduits par la très fine „demoiselle“, qui avait agi par affection pour sa chère maîtresse; le dernier plaidoyer avait été présenté par le meurtrier lui-même. Ce qui avait triomphé, c'était donc, d'un côté, „raison“, d'autre part, „amour“; dès lors „droiture“ pouvait se déclarer satisfaite.

On dirait que Chrétien a voulu répondre á toutes les objections, écarter tous les scrupules qu'un „accord“ comme celui d'Edipus et de

Jocaste avait pu faire naître. Dans cette dernière histoire, le coupable avoue franchement („Bien sai que donques i mesfis"), puis s'excuse par un geste de soumission aussitôt accepté. Chez Chrétien, d'abord dans un plaidoyer fictif, imaginé par la veuve, ensuite, lorsqu'il a paru en personne devant elle, dans un entretien très pathétique, le meurtrier „otroie" le fait, mais nie qu'il ait „mesfait" ou „mespris": il s'est trouvé en cas de légitime défense.

„Donc n'as tu rien vers moi mespris."

Puis, le geste symbolique du „droit tendu" est remplacé par un geste bien plus expressif, celui du „verai ami" qui plie le genou devant celle qu'il a offensée et qu'il aime, se mettant ainsi „del tot au tot an sa franchise", sans être poussé à cet acte par un autre mobile que celui de l'amour.

Au reste, Laudine n'avait-elle pas, contrairement à ce qu'avait fait Jocaste, commencé par venger la mort de son mari? Elle n'en avait pas eu conscience, mais pourtant sa vengeance avait été très réelle, plus grande même que si elle avait porté au meurtrier un coup de lance ou d'épée; le dard d'Amour avait frappé Ivain au cœur en passent par l'œil:

Bien a vangiée, et si nel set,
La dame la mort son seignor. (v. 1362 sv.).

Ainsi la dame avait passé par un chemin long, compliqué, mais parfaitement honorable, — vengeance, plait, acquittement final — des imprécations terribles par lesquelles elle avait débuté, au mariage accepté de plein gré par elle et même consenti par amour.

Il ne restait plus, pour Laudine, qu'une seule précaution à prendre, celle de sauvegarder sa réputation devant un public trop porté à juger des choses sur leur simple apparence et à critiquer sommairement ce qu'il fallait comprendre pour l'excuser.

„Mes il le covendra si feire
Qu'on ne puisse de moi retreire
Ne dire: „C'est cele qui prist
„Celui qui son seignor ocist." (v. 1805 sv.).

Y a-t il là peut-être, chez la veuve d'Esclados le Ros, à côté du désir de soustraire son mariage aux bavardages de la cour, un souci de sa réputation littéraire, analogue à celui qui, comme j'ai cru devoir l'admettre, se montre chez Fenice, dans ces vers de Cligès (v. 5361 sv.):

„Et se la chose est per san feite,
„Ja ne sera en mal retreite
Ne nus n'en porra ja mesdire.?"

La chosé paraît possible. Pourtant, il faut bien reconnaître que, ce qu'elle demande ici, c'est simplement que sa cour puisse toujours

ignorer comment elle a connu son second mari et quel souvenir pénible se rattache à cette relation.

On sait avec quelle habileté la veuve, aidée du conseil de Lunete, arrive à faire accepter avec empressement par tous ses seigneurs, d'abord le mariage lui-même, qui les dispense de prendre sur eux le rôle difficile de défenseur de la fontaine, ensuite „le chevalier alosé" qu'elle leur propose comme celui qui a demandé sa main.

Notons encore une différence significative dans la description des deux noces. Chez Chrétien, une distinction et une sobriété évidemment voulues, qui font contraste avec le tableau des réjouissances trop mélangées et assez vulgaires des noces de la reine de Thèbes (v. 435 sv.): jongleurs, chants, plus de cent „ours betés", batailles de sangliers, chasse d'oiseaux et banquets, un mois durant; le tout avait coûté plus de mille livres! Les noces de Laudine, au contraire, sont surtout solennelles et chrétiennes (Assez i ot mitres et croces). Les réjouissances n'y manquent pas et on ne regarde ni à l'argent ni au nombre des convives (Mout i ot jant et mout richesce). Mais le poète aime mieux s'abstenir de les décrire; sa description risquerait d'être insuffisante:

Miauz me vient teire que po dire.

Voilà, en somme, une *introduction* de roman que Chrétien de Troyes, après en avoir emprunté le sujet au début d'un poème très recherché de son temps, a pu opposer à celui-ci comme le spécimen d'un art plus psychologiqe, plus courtois, plus raffiné et en tous points supérieur à celui de son célèbre, mais trop vanté devancier.

Das provenzalische „Enfant sage", Version B.

Von

R. Zenker in Rostock i. M.

Die nachfolgende kritische Ausgabe der ausführlicheren provenzalischen Version des sog. *Enfant sage* (ES)[1]) — ich bezeichne die Version mit B — wurde im wesentlichen bereits vor geraumer Zeit, im Jahre 1892/93, fertig gestellt. Als ich dann aber von Amédée Pagès' Ausgabe der catalanischen Version in den *Études romanes dédiées à Gaston Paris*, Paris 1891, S. 181—194 Kenntnis erhielt und mich von der nahen, oft wörtlichen Übereinstimmung der catalanischen und der provenzalischen Version überzeugte, beschloss ich, von der Veröffentlichung Abstand zu nehmen. Wenn ich jetzt diesem Entschlusse untreu werde, so veranlasst mich dazu einmal die schon vor längerer Zeit mir durch Emil Levy gewordene Ermunterung, den Text, der in jedem Falle wenigstens ein gewisses sprachliches Interesse biete, nicht zurückzuhalten, sodann aber auch die auf Grund genauerer Vergleichung mit der catalanischen Fassung nachträglich gewonnene Einsicht, dass die Übereinstimmung der beiden Versionen doch keineswegs eine so vollständige ist, wie ich anfangs geglaubt hatte, der catalanische Text mithin den provenzalischen nicht ohne weiteres zu ersetzen vermag und der letztere neben jenem immerhin einen gewissen selbständigen Wert behält.

Ein „*travail général sur l'histoire de ce dialogue*" hatte nach P. Meyer, *Bulletin de la société des anciens textes français* I (1875), 72, Anm. 2 ein russischer Gelehrter, Boldakoff, Mitglied der *Société des anciens textes*, in Angriff genommen. Pagès a. a. O. sieht eben im Hinblick auf diese noch bevorstehende Publikation von einem genaueren Eingehen auf die Geschichte des Stoffes und den Zusammenhang der ver-

1) S. Bartsch, *Grundriss zur Gesch. d. prov. Lit.* S. 67; Stimming in Gröbers *Grundriss der rom. Philol.* II, Abt. 2, S. 65 und 109.

schiedenen Versionen, in denen er vorliegt, ab. Nachdem indes Boldakoffs Arbeit auch heute, über dreissig Jahre nach der Ankündigung, noch nicht veröffentlicht ist, dürfte wohl auf ihr Erscheinen überhaupt nicht mehr zu rechnen sein. Trotzdem muss auch ich auf eine Untersuchung über Herkunft und Entwicklung des Stoffes, so wünschenswert sie an sich wäre, verzichten, vor allem deshalb, weil die für diesen Beitrag mir zur Verfügung stehende Zeit ebenswohl wie der mir zugemessene Raum viel zu knapp sind, als dass ich eine solche Arbeit hier bieten könnte: „*il faudrait écrire un bien gros libre*, sagt P. Meyer a. a. O. S. 71, *pour faire connaître toutes les rédactions de l'Enfant sage . . . et pour expliquer comment elles sont sorties les unes des autres*"; ausserdem aber würde eine derartige Studie mich allzuweit in die Gefilde der Orientalistik, der mittellateinischen Literatur und der frühmittelalterlichen Religionswissenschaft hineinführen, als dass ich mich für kompetent erachten könnte, sie zu unternehmen. Ich bin genötigt, mich auf wenige orientierende Bemerkungen zu beschränken, und muss mich begnügen, nur einen Baustein zu liefern für eine von kundigerer Seite dereinstmals zu liefernde Geschichte der ganzen Klasse von Literaturdenkmalen, denen sich das vorliegende einreiht[1]).

Der Titel unseres Textes „*l'Enfant sage*" — er ist von der französischen Fassung entnommen —, das Auftreten eines „kleinen Kindes", *petit efant*, im Gespräch mit dem Kaiser Hadrian, erklärt sich bekanntlich durch eines jener im Mittelalter so häufigen Missverständnisse, an denen falsche Lesung eines geschriebenen, besonders oft eines abgekürzten Wortes die Schuld trägt. In Wirklichkeit handelt es sich ursprünglich vielmehr um einen Dialog zwischen dem Kaiser Hadrian und dem berühmten griechischen Philosophen Epiktet aus Hierapolis in Phrygien. Wie Pagès a. a. O. S. 183, Anm. 2 ausführt, kürzten die lateinischen Handschriften *epictetus* in *epitus* mit durchstrichenem *t* ab, dieses wurde als *petits* gelesen, und so der griechische Philosoph in grotesker Weise in ein *petit efant*, in der französischen Version gar in ein *petit enfant à trois ans*, verwandelt.

Epiktet lebte unter Nero und seinen Nachfolgern in Rom und soll nach Spartian, *Hadrian* 16 mit Hadrian *in summa familiaritate* verkehrt haben; Zeller, *Die Philosophie d. Griechen*, 3. Aufl., III[1] (1880),

---

1) Diese Aufgabe wurde inzwischen in Angriff genommen in der Habilitationsschrift von Walter Suchier, *Das provenzalische Gespräch des Kaisers Hadrian mit dem klugen Kinde Epitus* (*L'enfant sage*), Marburg 1906, welche umfasst „die Einleitung und den ersten Abschnitt des ersten Teils der eingereichten Arbeit; das Ganze soll in erweiterter Form im Buchhandel erscheinen"; die Abhandlung ging mir erst zu, als die vorliegende Arbeit bereits abgeschlossen und in den Druck gegeben war.

738, Anm. 3 bezeichnet diese Nachricht allerdings als „etwas verdächtig“, „da Hadrian's Regierungsantritt (117 n. Chr.) von der Zeit, in welcher Epiktet den Musonius in Rom gehört zu haben scheint, um mehr als 50 Jahre entfernt ist; doch kann es immerhin sein, dass seine letzten Lebensjahre noch auf Hadrian herabreichen, oder dass dieser Kaiser vor seiner Thronbesteigung mit ihm bekannt vor“. W. Capelle, *Epiktet, Handbüchlein der Moral,* eingeleit. und herausgeg., Jena 1906, S. XXVIII bemerkt, die Ausführungen Schenkls machten es wahrscheinlich, dass Epiktet in der Tat bis in die Zeit Hadrians gelebt habe, und Colardeau, *Etude sur Epictète,* Pariser These 1903, S. 12, Anm. 5 erwähnt die Vermutung desselben Gelehrten, beide möchten sich gelegentlich des Aufenthalts des Kaisers zu Athen kennen gelernt haben. Epiktets grösster Verehrer war kein geringerer als Marcus Aurelius Antoninus, und von dem hohen Ansehen, in dem er bei den Zeitgenossen stand, gibt Kunde auch die von Gellius ihm beigelegte Bezeichnung als *maximus philosophus.*

Inhaltlich nun stellt sich das *Enfant sage,* d. h. also der Dialog zwischen Hadrian und Epiktet, dar als eine ziemlich bunt zusammengewürfelte Aneinanderreihung von Fragen und Antworten allgemeinen Inhalts (Was ist der Himmel? Was ist der Schlaf? u. dgl.), von zum Teil auf das alte und neue Testament bezüglichen Rätselfragen (Wer starb, ohne geboren zu sein? Adam. Was ist Armen und Reichen gemeinsam? Der Tod, u. dgl.) und besonders von ganz eigentlichen Katechismusfragen mit bisweilen sehr ausführlichen Antworten (Was sprach Gott zuerst? *Fiat lux.* Wie viel Ordnungen der Engel gibt es? u. s. w.). Der Kaiser fragt, „das Kind“ antwortet. Den Schluss bildet ein gleichfalls in Form von Frage und Antwort gegebenes christliches Glaubensbekenntnis. Der Zweck des Ganzen ist offenbar elementare biblische Unterweisung in unterhaltender Form. Es liegt somit ein Versehen vor, wenn Bartsch a. a. O. das Denkmal zu den belehrenden Werken rechnet, „welche ihren Stoff aus der Naturgeschichte entnehmen“.

Von diesem Dialog nun besitzen wir drei provenzalische Fassungen:

1. Eine kürzere Version, überschrieben *Episcopus declaramens de motas demandas,* nach der Pariser Handschrift ehem. *La Vallière* 14, jetzt *Bibl. Nat. fr.* 22543, f. 138 gedruckt von K. Bartsch, *Denkmäler der prov. Litteratur,* Stuttgart 1856 (*Bibliothek des litt. Vereins in Stuttgart* 39), S. 306—310. Das Gespräch umfasst 83 Fragen nebst Antworten. Der Name des Kaisers wird S. 307, Z. 12 und 13 genannt; aus *Epictetus* ist hier *Us joves homs Pictaus* oder, S. 307, Z. 13, ein *en Pissicus* geworden; auch sonst wird der Unterredner nur *joves hom* genannt, die Bezeichnung *efant* findet sich nicht. Die Überschrift *Episcopus* erklärt sich, wie Pagès a. a. O. S. 183, Anm. 2 gleichfalls zeigt,

aus falscher Auflösung der wiederum für *Epitus* angewandten Abkurzung *ēps*, indem *ēps* auch Abkürzung für *episcopus* war.

Die Quelle dieser provenzalischen Version bildet, wie später gezeigt werden wird, ein bei Kemble, *The Dialogue of Salomon and Saturnus*, London 1848 (*Aelfric Society Publications* III), S. 212—216 gedruckter apokrypher lateinischer Dialog „*Adrian und Epictus*". Ich bezeichne die Version mit A.

2. Eine viel ausführlichere Fassung — die nachstehende —, die in drei Handschriften erhalten ist, nämlich:

Bibl. Nat. fr. 1745, f. 153—156^{b} (ich bezeichne sie mit C); die Handschrift, die aus dem 14. Jahrhundert stammt, ist beschrieben im *Catalogue des manuscrits français de la Bibliothèque Impériale* I, Paris 1868, S. 302f.

Bibl. Nat. fr. 25415, f. 36—40c (= D); die Handschrift entstand nicht lange vor 1373 in Béziers oder der Umgegend, s. die genaue Beschreibung von P. Meyer a. a. O. S. 50ff. und von H. Omont, *Catalogue des manuscrits français de la Bibl. Nationale, Anciens petits fonds français* II, Paris 1902, S. 585. Die Handschrift enthält auf f. 35 und 36 acht ziemliche rohe Miniaturen zu der erzählenden Einleitung unseres Textes.

Arsenal, esp. 8315, f. 19—24c (= E); die Handschrift, Ende des 13. Jahrhunderts, wurde beschrieben von H. Martin, *Catalogue des manuscrits de la Bibl. de l'Arsenal* VI, Paris 1892, S. 452f.

Die Version, welche diese Handschriften bieten, umfasst 92 Fragen und Antworten. Der Name des Kaisers wird in ihr nicht genannt und sein Unterredner wird nur als *petitz efans* oder *l'efant* bezeichnet. Eine lateinische Quelle ist bisher nicht bekannt geworden und hat vielleicht auch nicht existiert. Bisher sind aus der Version nur kurze Auszüge bekannt gegeben von Bartsch, *Denkmäler* S. 342f., demselben *Germania* 4 (1859), S. 310 ff, P. Meyer a. a. O. S. 72, und demselben *Romania* 22 (1893), 89f. Ich bezeichne die Version mit B.

Alle drei Handschriften habe ich selbst abgeschrieben.

3. Eine mit der eben besprochenen sehr nahe übereinstimmende Version in einer ehemals Monmerqué, jetzt Paul Arbaud in Aix gehörigen Papierhandschrift, einer Kopie Bertran Boyssets (14. Jahrhundert), die beschrieben wurde von Chabaneau, *Revue d. langues rom.* 4, s. II (1888), 473ff. und von P. Meyer, *Romania* 22 (1893), 88ff. „*Le texte copié par Boysset*, bemerkt P. Meyer, *est certainement différent des deux rédactions connues jusqu'à présent. Toutefois il est notablement plus près de la version la plus longue que de la plus courte*"; er druckt dann den Anfang und Schluss ab, s. S. 25 und 49. In dieser Version hat sich, wie in A, der Name Hadrians erhalten, desgleichen der Epictets in der Form *Apitus*: *Un enfant fon apellat Apitus*; schon diese Differenz beweist die Unabhängigkeit der Version von B.

Leider ist es mir nun nicht möglich gewesen, von dieser Fassung eine Abschrift zu nehmen und sie für meine Ausgabe zu benutzen. Da aber ihre Abweichungen gegenüber B immerhin so zahlreich zu sein scheinen, dass eine Einreihung der Varianten in den Variantenapparat sich nicht empfohlen hätte, vielmehr vollständiger Abdruck auch dieser Version wohl am Platze gewesen wäre, und da andererseits der überall völlig klare Text von B durch abweichende Lesarten schwerlich Änderungen erfahren hätte, so durfte ich, denke ich, mit gutem Gewissen die mir unzugängliche Version unberücksichtigt lassen. Ich bezeichne sie wegen ihrer Verwandtschaft mit B als B^2.[1])

Über die anderen Versionen des *Enfant sage,* soweit ich von ihnen Kenntnis habe, sei Folgendes bemerkt:

Die catalanische Fassung, die dem 14. Jahrhundert angehört, wurde, wie gesagt, von Pagès publiziert, auf Grund von Handschrift G 35 der Bibliothek der historischen Akademie in Madrid. Sie enthält 86 Fragen. Wie B^2, ist sie engverwandt mit B, beruht aber nicht darauf, wie sich auch hier schon aus der Erhaltung des Namens des Hadrian und der des Epiktet in der Form *Epitus* ergibt.

Eine mir nicht zugängliche kastilianische Ausgabe erwähnt Pagès S. 182: *Las Preguntas que el emperador Adriano hizo al infante Epitus,* Burgos 1540.

Über die französischen Fassungen ist noch nichts Genaueres bekannt geworden[2]). Pagès a. a. O. sagt: „*Si le conte de l'Enfant sage est maintenant inconnu en Espagne, il n'en est pas de même en France où actuellement encore on le réimprime et où il circule sous forme de plaquettes de colpartage. Une des plus récentes a été imprimée en 1841, à Pont-à-Mousson, chez A. Simon.*" Er verweist auf Brunet s. vv. *Enfant* und *Questions.* Mir ist gegenwärtig nur zugänglich ein auf der Pariser Nationalbibliothek befindlicher Druck, welcher den Titel trägt: *Lenfant saige a troys ans interrogue par adrian empereur lequel luy rend responce de chascune chose quil luy demande,* s. a. (s. Brunet, *Manuel du Libraire* II, Paris 1861, 980), von dem Herr Dr. Clair Lavoipière, Lektor a. d. Univ. Prag, so freundlich war, mir eine Abschrift zu verschaffen, ferner liegt mir vor eine neuere Ausgabe, betitelt *Lenfant sage a trois ans avecque la semilitude de Lenffant proudigue, se vend à Paris chez A. Aubry,* 1854; der Herausgeber William Martin erklärt, eine in seinem eigenen Besitze befindliche Handschrift aus dem An-

1) Walther Suchier ist im Besitze einer von Prof. L. Constans besorgten Abschrift und gedenkt dieselbe zu publizieren, s. dessen oben S. 2 Anm. 1 zitierte Habilitationsschrift S. 25, Anm. 2.

2) S. jetzt über sie W. Suchier, a. a. O. S. 17ff.

fange des 16. Jahrhunderts zugrunde gelegt zu haben, die er ergänzt habe aus der Handschrift *Bibl. imp. fonds Gaignières* n. 41, d. i. eben der die provenzalische Version B enthaltenden, oben erwähnten f. fr. 25415, und aus *anc. fonds fr.* 7386, einer im Französisch des beginnenden 15. Jahrhunderts geschriebenen Handschrift. Seine Handschrift trage am Ende den Vermerk: *Imprime à rouen par richard goupil pour raulain gaultier* etc., die beide Anfang des 16. Jahrhunderts nachweisbar seien. Diese Handschrift ist also nur die Kopie eines Druckes des 16. Jahrhunderts. Der Herausgeber bemerkt, er habe für seine Ausgabe noch sorgfältig verglichen eine Ausgabe des *Enf. sage*, die enthalten ist in *Le Miroir des Escoliers et de la Jeunesse, à Paris, chez la vefue R. Micard*, 1602: „*le langage et l'orthographe sont, à très-peu de chose près, les mêmes, mais notre manuscrit contient beaucoup plus de demandes et de réponses, et surtout de plus importantes.*" Da somit diese Ausgabe aus verschiedenen Quellen kontaminiert ist, hat sie offenbar für die Stoffgeschichte so gut wie keinen Wert. Ich habe deshalb in der Konkordanz von ihr keinen Gebrauch gemacht, verweise vielmehr ausschliesslich auf den an erster Stelle genannten Druck (F), den Brunet um 1500 ansetzt. Er hat am Schluss die Bemerkung: *imprime a Paris pas Gaspard philippe demourant en la rue sant iaques au troys pigeons.*

Eine genaue wörtliche Übersetzung eben dieser französischen Fassung bietet ein englischer Druck, welcher betitelt ist: *The Wyse Chylde of thre yere old. Printed by* W. de Worde. *Here begynneth a lytell treatyse called the Wyse chylde of thre yere olde. The enfant sage beynge of thre yeres of age demaunded by Adryan Emperoure. The whiche hym answered unto euery thynge he asked.* Am Schluss: *Imprynted in london in Fletestrete at the sygne of the Sonne by Wynkyn de Worde* (Ch). Das Exemplar, das ich benutzte, befindet sich auf dem Britischen Museum. Ein Neudruck liegt vor in *Occasional Fac-Simile Reprints of Rare and Curious Tracts of the 16th and 17th Centuries. Produced under the superintendence of* Edmund Will. Ashbee, v. I, London: *printed for 100 Subscribers only.* Einen anderen Neudruck zitiert Knust, *Mitteilungen aus d. Eskurial* S. 621: *The Wyse Chylde and the Emperor Adrian. A Dialogue resembling that of Salomon and Saturn, from the unique edition printed by* Wynkyn de Worde. *Ed. by* J. O. Halliwell, London. *Printed for the Editor* 1860. Die vollkommene Übereinstimmung des französischen und englischen Druckes ist aus der Konkordanz, die ich unten beifüge, zu ersehen. Die Zahl der Fragen und Antworten beträgt hier wie dort 73.

Eine metrische mittelenglische Bearbeitung des ES oder seiner Quelle, vermutlich aus der zweiten Hälfte des 14. Jahrhunderts, stellt dar der Dialog Ipotis (Y), der herausgegeben wurde von Hugo Gruber, *Zu dem mittelenglischen Dialog „Ipotis"*, Berliner Dissert. 1887, vgl. desselben *Bei-*

träge zu dem mittelenglischen Dialoge „Ipotis", Anglia 18 (1896), S. 56—82[1]) wo aber die nahe Beziehung des Dialogs zum ES noch nicht bemerkt ist, da G. die ausführlichere Version des letzteren noch nicht kannte. G. äussert nur die Vermutung, dass dem Verfasser des Gedichts eine dem Adrian und Epiktus — s. u. — und der kürzeren provenzalischen Fassung ähnliche Vorlage als Quelle diente, „die er poetisch gestaltete und mit eigenen Zutaten versah, die dem Gegenstande nicht fern lagen" (S 69). Fast sämtliche Fragen von Y sind im ES vorhanden, nur sind in Y die Antworten viel breiter ausgeführt; da andererseits der grössere Teil der Fragen von ES Y fehlt, so scheint letzterer einen Auszug aus dem ES darzustellen oder mit diesem auf der gleichen Quelle zu beruhen.

Die Einleitung des Gedichts lautet, vom ES etwas abweichend:

Alle, þat welyn of wysdam ler,
Lestyn to me, and ȝe schal her
Of a tale of holy wryt
(Seint Jon the apostelle wytnes it),
þat þe befel in grete Rome,
þe chef cyte of cristyndome.
A chyld was sent of myghtes moste
þrow the vertu of þe holy goste.
The emperour of Rome þan,
Hys nam was hotyn syr Adryan.
And, qwham þe child of gret honour
Was come befor þat emperour,
Upon his kne he hym sette,
þe emperour ful fayr he grette.

Hier beginnen dann die Fragen des Kaisers.

Die letzte Frage des Kaisers, welche keine der anderen Versionen aufweist, lautet:

V. 628 „Chyld", he seyd, „I coniure þe
In þe name of þe trynite,
And in passion of Cryste,
For hys deth and hys upryste,
þat þow me þe sothe saye,
Ar þu wende hense aweye:
Qwedyr ar þou an ewylle angel or a gode?"
þe chyld answerd with mylde mode:
„I am he, þat þe dere wroghte,
And he, þat þe der boghte.".
To heven þe chyld went þo,
To þe sted, þat he cam fro.

1) S. jetzt über den Ipotis auch W. Suchier a. a. a. S. 24.

Hier liegt also eine Weiterbildung des *petit-enfant*-Motives vor, die keine der anderen Versionen kennt und die deshalb sicher auf Rechnung der englischen Bearbeitung zu setzen ist.

Auf die Geschichte unseres Dialogs hier näher einzugehen, muss ich mir, wie bemerkt, versagen. Ich beschränke mich darauf, im Folgenden die mir bekannten Frag- und Antwortsammlungen, welche Fragen mit dem ES gemein haben, zusammenzustellen. Eine Anzahl derselben wurde schon von Gruber, *Anglia* 18, 66 besprochen.

1. Der schon oben S. 4 erwähnte, von Kemble unter dem Titel *Adrian and Epictus* (AE) publizierte lateinische Dialog. Er enthält im ganzen 76 Fragen und Antworten, nicht 78, wie der Herausgeber zählt, denn Nr. 7 ist nicht als Frage an Epictet aufzufassen und 69 ist vielmehr Antwort zu 68, s. die provenzalische Version A.

2. Die *Altercatio Hadriani Aug. et Epicteti philosophi* (AHE), die gedruckt ist bei Orelli, *Opuscula Graec. vet. sentent.* I, 230—39, und bei Mullach, *Fragmenta philos. graecorum* I, 518—521, ausserdem teilweise, in Paralleldruck mit der *Disputatio Pippini et Albini* — s. über diese unten —, von Wilmanns, *Haupts Zeitsch. f. deutsch. Altertum* N. F. 2 (1869), 531—544. Sie weist 141 Nummern auf, bei Orelli und Mullach allerdings nur 139, weil beide, wie Wilmanns S. 545, Anm. 1 bemerkt, zwei Nummern, 51 *quid sunt venae* und 109 *quid est luna*, ausgelassen habe. Ich lege der Numerierung die vollständige Reihe zugrunde. Wie Wilmanns zeigt, zerfällt diese *Altercatio* in zwei Teile, 1—68 und 69—141, die ursprünglich selbständig existierten und für deren zweiten allein der Name Epictets überliefert ist; der erste erscheint stets unter dem des Secundus oder Plinius Secundus — unter dem des letzteren nur durch eine ungeschickte Verwechselung, unter dem des Secundus aber deshalb, weil von den ersten 21 Nummern 19 aus einem dem Sophisten Secundus zugeschriebenen Werke, den *Σεκούνδου τοῦ Ἀθηναίου σοφοῦ γνῶμαι* stammen: vom Anfange wurde der Name auf den ganzen ersten Teil, auch auf Nr. 22—68, übertragen; der Verfasser dieses ersten Teiles hat nach Wilmanns neben Secundus die *Disputatio Pippini et Albini* benutzt: durch Verbindung der dem Secundus zugeschriebenen Sentenzen mit der *Disputatio* ist nach W. *Altercatio* 1—68 entstanden.

Was den zweiten Teil betrifft, so ergibt sich aus einem Briefe Alcuins, dass schon er ein Gespräch zwischen Hadrian und Epictet kannte, und es ist wahrscheinlich, dass er die DPA (s. no. 3) und AHE gemeinsamen Fragen aus dem zweiten Teile der AHE entlehnt hat. Da schon früher bei Beda — s. u. — Fragen aus dem zweiten Teil von AHE begegnen, so meint Wilmanns, es müsse „eine Fragensammlung, die mit unserer jetzigen [AHE 69—141] nahe verwandt war und ebenfalls unter Epiktets Namen ging, . . . schon in früher Zeit vorhanden ge-

wesen sein: ob sie aber im Laufe der Zeit nicht irgend welche Änderungen erfahren habe, und ob jener Epictet mit dem alten stoischen Philosophen, dem Schüler des Musonius, etwas zu schaffen habe, weiss ich nicht" (S. 550).

3. Des Alcuin *Disputatio regalis et nobilissimi iuvenis Pippini cum Albino Scholastico*, die nach einer Wiener Pergamenthandschrift des 9. Jahrhunderts, Vindob. 808, zuletzt herausgegeben wurde in dem oben unter 2 genannten Artikel von Wilmanns (DPA). Sie umfasst 101 Nummern. W. unterscheidet zwei Teile: Nr. 1—83 und 84—101: „im ersten Teile beantwortet Alcuin die Fragen Pippins, im anderen Pippin die Alcuins: Der erste Teil gibt poetische Beschreibungen von Gegenständen und Begriffen und bietet auf diese Weise wesentliche Elemente zu Rätseln, der zweite verlangt die Lösung wirklicher Rätsel; im ersten Teile sind die Antworten schlicht und klar, im zweiten verstecken sie sich wieder in rätselhafte Form." Die Disputatio ist zunächst für Karls Sohn Pippin verfasst. Sie ist „ein Handbüchlein für Denkübung, zur Schulung des Scharfsinns und Witzes ...", s. A. Ebert, *Allgem. Geschichte der Lit. d. Mittelalt. im Abendlande* II, Leipzig 1880, 19f.

4. Die sog. *Joca monachorum* der Schlettstadter Handschrift 1073 (9. Jahrhundert), die E. Wölfflin in den *Monatsberichten der Berliner Akademie* 1872 (Berlin 1873), 109ff. publiziert hat (JMS). Es sind 86 Nummern. „Obschon der Traktat, bemerkt der Herausgeber, offenbar eine Art Repetitorium der biblischen und besonders der alttestamentlichen Geschichte sein will, so sind doch auch Fragen aus der profanen Geschichte beigemischt, und nicht selten schlägt der Ernst in Scherz um, in der Art, dass zu der sauren Arbeit sich Rechenschaft abzulegen über das dem geistlichen Stande notwendige Wissen, launige Rätsel wieder neue Kraft und Stärke verleihen." W. unterscheidet zwei Teile: der erste, Nr. 1—38, beginnend mit Erschaffung der Welt und Adam und bis auf die Apostel Judas und Petrus reichend, der zweite von Nr. 39 wieder mit Adam beginnend, Nr. 41—64 sich an das 1., Nr. 65—79 an das 2. Buch Mosis anlehnend, dann einige Schlussfragen.

5. Eine ähnliche, noch um zwei Jahrhunderte ältere Sammlung in der Schlettstadter Handschrift 1093 (7. Jahrh.), überschrieben: *Incipit de plasmatione Adam*, herausgeg. von E. Wölfflin ebenda S. 116—118 (JMS²). Sie umfasst 25 Stücke, nicht 24, wie der Herausgeber zählt, denn Nr. 3: *Quis primus fauer fuit. Jobal et Cain fratres Jobas. da principio mundi usque ad diluuio quod anni fuerunt. II annorum et super II annos CCL* enthält offenbar zwei Fragen. Doch zitiere ich nach der Zählung des Herausgebers. Auch hier wird mit Erschaffung der Welt begonnen, und es überwiegt die alttestamentliche Geschichte; die scherzhaften

Fragen und Antworten fehlen noch gänzlich, dafür wird das griechische Altertum mehr herangezogen.

6. Eine dritte verwandte Sammlung, die P. Meyer aus *Bibl. Nat.* 13246 (8. Jahrh.) *Romania* 1 (1872), 485—488 publiziert hat (JMf). Die Fragen, 46 an Zahl, beziehen sich auch hier meist aufs alte Testament. Der Herausgeber macht darauf aufmerksam, dass der Verfasser und ebenso der Verfasser der ersten von Wölfflin publizierten Sammlung, s. oben 4, nicht die Vulgata, sondern die ältere Itala vor sich hatte, woraus folgt, dass beide Texte nicht später als im 6. Jahrhundert entstanden sein können.

7. „*Interrogationes*", 52 an Zahl, nach einer Münchner Sammelhandschrift, Clm. 19417, veröffentlicht von Wilmanns, *Ein Fragebüchlein aus dem 9. Jahrhundert*, *Haupts Zeitschr. für deutsch. Altert.* N. F. 3 (1872), 166—180 (I). W. hebt hervor, dass diese *Interrogationes* am nächsten dem Dialog *Adrian und Epictus* stehen, der die gleichen Fragen zum Teil in gleicher Reihenfolge enthält.

8. Eine kleine Anzahl lateinischer Fragen und Antworten in einer Handschrift aus dem 15. Jahrhundert auf der Kgl. Bibliothek zu München, *Cod. germ.* 444, hgg. von Max Th. W. Förster, *Two notes on old english dialogue literature* in *An English Miscellany, present. to Dr. Furnivall in honour of his seventy-fifth birthday*, Oxford 1901, S. 105 (M).

9. Eine ebensolche Sammlung in einer Tübinger Handschrift M. C. 114, herausgeg. von Förster am gleichen Orte (T).

10. Eine Anzahl lateinischer Fragen, die in der Baseler Folioausgabe von Bedas Werken, 1563, B. III, 647 ff. stehen, wieder abgedruckt von Kemble, a. a. O. S. 322—326. Wilmanns, *Zeitschr. für deutsch. Altert.* N. F. 2 (1869), S. 549 f. macht, wie schon oben erwähnt, darauf aufmerksam, dass einige der Fragen in AHE hier Aufnahme gefunden haben, nämlich AHE 73, 74, 75, 78, 79, 81, 86, 87, 88. Ich zitiere nach Seiten- und Zeilenzahl der genannten Baseler Ausgabe (Bd.)[1]).

11. Der altenglische Dialog zwischen *Adrian und Ritheus*, den

1) Erst durch W. Suchier werde ich hingewiesen auf die drei lateinischen Fragensammlungen (*Interrogationes de fide catholica*; I enthaltend 67, II 90, III 14 Fragen), die H. Omont in *Biblioth. de l'École des chartes* 44 (1883), 58 nach einer Hds. von Autun (9. Jh.) und einer solchen der alten Abtei Silos (11. Jh.), sowie auf die lateinische Sammlung, die W. Schmitz, *Miscellanea Tironiana. Aus dem Codex Vaticanus Latinus Reginae Christinae* 846, Leipzig 1896, 35 ff. veröffentlicht haben. Diese Sammlungen sind für die Konkordanz nicht mehr benutzt; die von Schmitz publizierte, überschrieben: *De plasmatione Adam*, ist, was der Herausgeber nicht bemerkt hat, identisch mit JMS², s. oben unter 5, nur weist die Schlettstadter Hds. eine grosse Lücke auf, von S. 35, Z. 19 bis S. 37, Z. 21 der Schmitz'schen Ausgabe reichend, andererseits fehlt der vatikanischen Hds. der Schluss, no. 18—24 von JMS².

Kemble a. a. O. S. 198—207 publiziert hat (AR). 48 Nummern. Andere Drucke s. bei R. Wülker, *Grundriss zur Geschichte der angelsächs. Litteratur*, Leipzig 1885, III, 617. W. setzt das Gespräch ins 11. Jahrhundert. Welche Bewandtnis es mit Ritheus hat, ist nicht klar. Kemble S. 208 f. bemerkt darüber: „*I was at first disposed to think it might be only a mistake, easily fallen into copying, for Pitheus, a traditional riddler of no mean fame (see Eurip. Med. l. 60). Before Euripides however, Hesiod had mentioned him, and we find the same tradition subsisting in the time of Plutarch* (ὡς ἀνὴρ λόγιος ἐν τοῖς τότε καὶ σοφώτατος, *Theseus, c. III*) *and of Pausanias, who says he had seen a book bearing his name,* καὶ τι βιβλίον, Πιτθέως δὴ σύγγραμμα, ὑπὸ ἀνδρὸς ἐκδοθὲν Ἐπιδαυρίου, καὶ αὐτὸς ἐπελεξάμην (*lib. II, c. 31*). *It is possible then that even at a much later period the traditional fame of Pittheus may have survived in the Greek empire, and that his name might have found its way to the west of Europe, and been adopted in such a case as the one under consideration.*" Indessen sei es auch recht wohl möglich, dass hinter dem Namen einfach *Epictetus* oder *Epictus* stecke. — Wie M. Förster, *Engl. Studien* 23, 436 zeigt, steht AR dem Salomon und Saturn näher als dem AE und Bd.

12. Der altenglische Prosadialog zwischen *Salomon und Saturn*, in *Cotton Ms. Vitel.* A. XV, der gedruckt ist bei Kemble S. 178—193 (PSal = Prosa-Sal. u. Sat.). Er besteht aus 59 Fragen, von denen nach Kemble ziemlich ein Drittel sich auch in 11 findet. Andere Drucke s. bei Wülker, *Grundr.* S. 500.

13. Die *Questiones by-twene the maister of Oxenford and his clerke* (OM), ein mittelenglischer Dialog aus der Mitte des 15. Jahrhunderts, den nach Hds. Harl. 1304 C. Horstmann, *Engl. Studien* 8, 284—87 publiziert hat, und von dem eine kürzere Version nach Hds. Lansdowne 762, *The Master of Oxford's Catechism* (OC), gedruckt ist bei Kemble a. a. O. S. 216—220 und in Wülckers *Altengl. Lesebuch* II, S. 191—194. Der Dialog ist nach Wülker, *Grundr.* S. 501 eine Bearbeitung von no. 12.

14. Sechs mittelenglische metrische Fragen und Antworten in einer Handschrift des 15. Jahrhunderts, Ashmole MS. 59, herausgeg. von Max Förster a. a. O. (s. oben S. 10), S. 101 (Ash).

15. Des Σεκούνδου τοῦ Ἀθηναίου σοφοῦ γνῶμαι (*Secundi philosophi Atheniensis Sententiae*), die gedr. bei Mullach, *Fragm. philos. graec.* I, 512—515. 19 Stück (SS). Der Rhetor Secundus, Lehrer des Herodes Atticus, lebte unter Hadrian in Athen; er wird von Philostratus, *Vitae Sophist.* I, c. 26 erwähnt. Die vorliegenden, unter seinem Namen überlieferten Aussprüche sind nach Zeller, *Philos. d. Grieck.* 3. Aufl. III², 109, Anm. 1 unecht. Sie enthalten Antworten auf die Fragen: 1. τί ἐστι κόσμος. 2. ὠκεανός. 3. θεός. 4. ἡμέρα. 5. ἥλιος. 6. σελήνη. 7. ἄνθρωπος. 8. γυνή. 9. πλοῦτος. 10. πενία. 11. φίλος.

12. γῆρας. 13. ὕπνος. 14. κάλλος. 15. γῆ. 16. γεωργός. 17. πλοῖον. 18. ναύτης. 19. θάνατος. Die bei Mullach I, 516 nach Vincentius Bellovacensis *Spec. hist.* 10, c. 71 gedruckten *Secundi philosophi responsa* stellen nach Wilmanns a. a. O. S. 564 nur einen Auszug aus dem teilweise auf diesen γνῶμαι beruhenden ersten Abschnitt der AHE (Nr. 1—68) dar, haben also keinen selbständigen Wert; ebendaher stammt auch die bei Mullach I, 516 gedruckte Sammlung der *Secundi sententiae.*

16. Die bekannte Erzählung von dem Leben und den Sprüchen des Philosophen Secundus, „ein Glied jener langen Kette von Legenden und mythologischen Erzählungen, die in den ersten Jahrhunderten der christlichen Aera im Orient wie Occident sich gleicher Beliebtheit erfreuten und so in den mannigfachsten Sprachen der Nachwelt überliefert wurden", s. J. Bachmann, *Das Leben u. die Sentenzen des Philos. Secundus des Schweigsamen,* Diss. von Halle 1887, S. 1. Der Philosoph Secundus — so hören wir in der *Vita* — behauptet, dass es keine weibliche Tugend gebe. Er scheut nicht davor zurück, seine eigene Mutter auf die Probe zu stellen. Als er sich zu erkennen gibt, nimmt diese sich das Leben. Weil er durch seine Rede den Tod der Mutter verschuldet hat, gelobt Secundus ewiges Stillschweigen. Der Kaiser Hadrian bemüht sich vergeblich, ihn zum Reden zu bringen und legt ihm endlich eine Anzahl Fragen schriftlich vor, die Secundus nun beantwortet. Diese Fragen und Antworten stellen eine Erweiterung der unter Secundus Namen überlieferten 19 γνῶμαι dar. In der von H. Knust, *Biblioth. d. lit. Vereins in Stuttgart* 177, Tübingen 1886, S. 372 abgedruckten lateinischen Version beträgt ihre Zahl 71, in der von Bachmann, *Philologus* 46 (1888), 388 publizierten 69: dort sind sämtliche 19 Fragen der γνῶμαι unter den ersten 31 Fragen, hier unter den ersten 21 Fragen enthalten. Eine spanische Version hat Knust a. a. O. S. 498—506 publiziert: *Capitulo de las cosas que escribio por respuestas el filosofo Segundo a las cosas que le pregunto el enperador Adriano* (Seg). Nach Knust a. a. O. S. 376, Anm. 9 gründet sich die Unterredung in der Hauptsache auf die *Altercatio Hadriani cum Epicteto,* die also die Zwischenstufe zwischen ihr und den γνῶμαι gebildet hat. Revillout, *Mémoire sur la vie et les œuvres du philosophe grec Secundus* in den *Comptes rendus de l'Académie des Inscript. et Belles Lettres, 3. série t. I,* 1872 (Paris 1873), S. 256—354 (auch separat: *Vie et sentences de Secundus,* Paris 1873) meint, dieser Secundus könne wohl mit dem von Philostratus erwähnten Rhetor (s. o. unter 15) identisch sein: „*Il est à la rigueur possible que ce rhéteur, qui possédait si bien les finesses subtiles du raisonnement grec et des écoles, soit le héros de notre histoire, bien qu'il n'eût jamais gardé le silence, mais parlât difficilement*"; dagegen wird von Knust, *Mitteilungen aus dem Escurial,* Tübingen 1879, *Bibl. des lit. Vereins in Stuttgart* 141, 498, Anm. a die

Identität der beiden bestritten. Nachdem ein Teil des βιος durch Tischendorf auf einem in Ägypten gefundenen, dem 2. Jahrhundert n. Chr. angehörigen Papyrus erkannt wurde, ist das Vorhandensein der Geschichte bereits für diese frühe Zeit erwiesen. Nach Revillout stünde die erhaltene ausführliche arabische Version dem Original viel näher als die kürzere griechische: „*Les réponses de Secundus, ses sentences, contiennent dans l'arabe tout un système philosophique, où l'on trouve à la fois un panthéisme souvent très-accentué, des doctrines semi-fatalistes, des pensées et des expressions extraites des livres hébreux*" (S. 286). R. weist darauf hin, dass gerade Hadrian, mit seinem Nachfolger Antoninus Pius, in der *agada*, d. i. den rabbinischen Legenden und den von Juden unter der römischen Herrschaft verfassten Erzählungen, am häufigsten figuriert (S. 289). Nach Knust a. a. O. S. 610 läge den occidentalischen Fassungen der Secundus-*Vita* ein arabischer Auszug der erhaltenen ausführlichen arabischen Version zugrunde. Dagegen wäre nach Bachmann, *Leben u. Sentenzen d. Philos. Secundus*, S. 2 der Ur-Secundus griechischen Ursprungs gewesen und die arabisch-äthiopische Version die vom christlichen Standpunkt aus idealisierte griechische. P. Cassel, *Mischle Sindbad, Secundus-Syntipas, ediert, emendiert und erklärt*, Berlin 1888, sieht in der *Vita* eine Bearbeitung der Erzählung der Sieben weisen Meister, eine Karrikatur der Sindbadsage. Secundus sei ursprünglich „ein Buddha, ein Çramana, ein Bhikku, der durch Schweigen die Agate überwindet"; das Gespräch Hadrians mit Secundus sei eine Nachahmung der klugen Disputation zwischen dem König und dem Prinzen, die am Schlusse des griechischen Syntipas steht; den zwanzig Fragen, die Hadrian dem Philosophen vorlegt, entsprechen die zwanzig Fragen, die der König seinem Sohne stellt. Bachmann, *Die Philosophie des Neopythagoreers Secundus*, Berlin 1888, ist geneigt, diese Auffassung zu akzeptieren, leugnet aber die von Revillout und Cassel behauptete syrische Herkunft des Urtextes, sieht in dessen Verfasser vielmehr einen griechisch schreibenden Neopythagoreer. S. genaueres über den Inhalt der hier genannten Untersuchungen bei P. Jacobus Dr. Dashian, *Das Leben u. die Sentenzen d. Philosophen Secundus d. Schweigsamen in altarmenischer Übersetzung, Denkschriften d. Kais. Akad. d. Wissensch. z. Wien, phil.-hist. Klasse* 44 (1896), Abh. III, S. 1—14. Die ganze Secundusliteratur verzeichnet jetzt Victor Chauvin, *Bibliothèque des œuvres arabes ou relatifs aux Arabes* Bd IX, Liège-Leipzig 1905, S. 45—53.

17. In einen ganz anderen Rahmen finden wir einen Teil der im ES vorliegenden Fragen eingefügt in der spanischen *Historia della donzella Teodor*, von der eine ältere, kürzere, und eine ausführlichere Fassung bekannt sind. Die erstere wurde veröffentlicht von H. Knust, *Mitteilungen aus dem Eskurial* S. 507—517: *Capitulo que fabla de los*

exemplos e castigos de Teodor, la donsella; ihr Stilcharakter weist aufs 14. Jahrhundert, ev. das Ende des 13. Jahrhunderts, hin (DT). Ältere Drucke der längeren Fassung verzeichnet Knust ebenda S. 615f.[1]); die mir vorliegende Ausgabe der letzteren, der Königl. Hof- und Staatsbibliothek in München gehörig, trägt den Titel: *La historia dela muy sabia y discreta donzella Theodor*, (Burgos) 1554 (DT²). Diese längere Fassung ist nach Knust „noch heute mit *Pierres y Magalona, Los siete Sabios de Roma, Santa Genoveva* u. s. w. eines der beliebtesten Volksbücher Spaniens und erlebt sowohl in Madrid als in Valladolid immer neue Auflagen." Die gleiche Geschichte liegt in einer doppelten arabischen Fassung vor: wiederum in einer ausführlicheren, dem Märchen „*Teweddud* [*Teudod*] *oder die gelehrte Sklavin*", das Hammer-Purgstall in *Der 1001 Nacht noch nicht übersetzte Märchen*, 1823, veröffentlicht hat, genau analysiert, auf Grund einer Übersetzung des Arabisten Asin, von Menéndez y Pelayo, *La doncella Teodor* in *Homenaje á D. Francisco Codera en su jubilación del profesorado, estudios de erudición oriental*, Saragossa 1904, S. 489ff.; ferner in einer kürzeren noch unedierten Version, die dem Abu Beker al Warak, einem berühmten Schriftsteller des 2. Jahrhunderts nach der Hedschra, zugeschrieben wird: *Geschichte der Jungfrau Teodor und dessen, was ihr mit einem Sterndeuter, Ulema, und einem Dichter am Hofe des Harun Alraschid begegnet ist*, analysiert bei Ticknor, *Geschichte der schönen Literatur in Spanien*, deutsch von N. H. Julius, Leipzig 1852, II, 798, s. auch Menéndez y Pelayo a. a. O. S. 495ff., wo Auszüge mitgeteilt werden. Die Erzählung ist hier in der Hauptsache diese:

Ein reicher Kaufmann und Spezereihändler in Bagdad kauft eine junge Sklavin Tudur, die er mit besonderer Sorgfalt erzieht und auch die entlegensten und geheimsten Wissenschaften erlernen lässt. Als er mit einem Schlage völlig verarmt, bietet er die Sklavin dem Kalifen Harun Alraschid zum Kauf an. Der Kalif lässt nun die Sklavin durch drei Gelehrte, den Doktor und Dichter Ibrahim, einen Gottesgelehrten und einen Weltweisen und Meister der 7 freien Künste einer strengen Prüfung unterwerfen, die sie glänzend besteht: sie bleibt keine Antwort schuldig und „besiegt" alle drei Examinatoren, woraufhin der Kalif nicht nur den geforderten Kaufpreis für sie bezahlt, sondern sie auch dem Kaufmann grossmütig zurückstellt.

Die von Knust veröffentlichte ältere spanische Fassung ist eine Übersetzung dieser kürzeren arabischen Version (s. Knust S. 615), nur ist der Schauplatz nach Babilon verlegt und an Stelle des Harun Alraschid ist der Miramamolin Almançor getreten; aus Ibrahim ist im

1) W. Suchier a. a. O. S. 22ff. führt 5 Ausgaben auf, die nach ihm „zur sicheren Rekonstruktion des Originals genügen".

Spanischen *Abraham, el trobador*, geworden. Von den Fragen, die in der kürzeren spanischen Fassung (DT) gestellt werden, ist keine mit einer solchen des ES identisch, und nur eine einzige nebst Antwort weist mit einer solchen Verwandtschaft auf, nämlich die S. 509: *desidme de la confacion del cuerpo del onbre*, ähnlich ES 21: *de cantas causas fo faitz Adam*? s. die Konkordanz zu dieser Frage. Dagegen stimmen nun in der ausführlicheren spanischen Fassung (DT^2) eine ganze Anzahl Fragen mit solchen des ES überein; diese Fassung trägt nach Knust schon „so durchaus christliches Gepräge, dass Ferdinand Wolf (*Wiener Jahrb. d. Liter.* 122 [1848], S. 123 Anm.) im Gegensatz zu Aribau, welcher, ohne Gründe anzuführen, der Geschichte einen arabischen Ursprung zuerkannt hatte, vollkommen berechtigt war, seine Meinung dahin abzugeben, dass höchstens die Rahmenerzählung einem orientalischen Muster nachgebildet sein könnte. Viel mehr ist in der Tat von dem ursprünglichen Inhalte nicht übrig geblieben, doch sind die vorgenommenen Änderungen ... nicht von der Hand eines gewöhnlichen Skribenten, sondern von der eines in der Literatur des Mittelalters wohlbewanderten Gelehrten . . ." (S. 616). Der Schauplatz ist hier abermals verändert: er ist von Babylon nach Tunis verlegt, wo ein ungarischer Kaufmann eine christliche Sklavin aus Spanien kauft, die er dann unterrichtet und dem *rey miramamolin Almançor* anbietet. Die Übereinstimmungen mit dem ES finden sich nur im 3. Teile, der das Examen durch *Abraham el trobador y maestro en la musica* zum Gegenstand hat. Die Übereinstimmung mit dem Dialog *Adrian und Epictus* und mit der provenzalischen Version A ist hier teilweise eine so genaue, dass, wie Knust S. 621 zeigt, Benützung eines dieser beiden Texte durch den Verfasser angenommen werden muss; daneben aber scheint die *Altercatio Hadriani et Epicteti* zu Rate gezogen. Eine teilweise Konkordanz der Fragen in DT^2 mit solchen in einigen der anderen Sammlungen gibt Knust S. 621—625, s. auch Bartsch, *Germania* 4, 311. Wie K. zeigt, sind in den jüngeren Ausgaben der DT^2 einzelne Änderungen an den Fragen vorgenommen worden.

Es sei noch erwähnt, dass Lope de Vega den Stoff zu einem Schauspiel verarbeitet hat, in dem Theodora als die gelehrte Tochter eines Professors in Toledo erscheint, die als Sklavin in den Orient geführt wird, s. Ticknor a. a. O. I, 602, Schack, *Geschichte d. dram. Lit. u. Kunst in Spanien* II, 350, und M. y Pelayo a. a. O. S. 503ff. Die ganze Literatur der Donzella Teodor findet sich jetzt verzeichnet bei V. Chauvin, *Bibliogr. des ouvr. arabes* VII (1903), 117—119, Nr. 387: *Tawaddoude.*

18. Das Gespräch eines indischen Königs mit dem Philosophen Sidrach, über welches ausführlich handeln Gaston Paris und Ernest Renan in der *Histoire littéraire d. l. France* 31 (1893), 285—318,

s. ferner Gröber, *Grundriss d. rom. Phil.* II, 1 (1902), S. 1030, Bartsch, *Grundriss d. prov. Lit.*, S. 92 und Stimming, *Grundriss d. rom. Phil.* II, 2 (1897), S. 69. Das Werk existiert sowohl in französischer als auch in provenzalischer Fassung[1]): die erstere überliefert in zahlreichen Handschriften, die letztere nur in der Handschrift *Bibl. Nat. no.* 1158; es ist dann in fast alle europäischen Sprachen übersetzt worden. Nach *Hist. litt.* 31, 313 ff. spricht die Wahrscheinlichkeit dafür, dass die provenzalische Fassung — doch nicht die erhaltene, sondern ihre Quelle — die ursprüngliche ist und die französische Fassung auf ihr beruht. Entstanden ist das provenzalische Original vermutlich um 1250 — die ältesten Handschriften stammen aus dem Ende des 13. Jahrhunderts — und nach der *Hist litt.* darf es als nicht unwahrscheinlich bezeichnet werden, dass der Geistliche Jean Pierre aus Lyon, der gegen das Ende des Prologes genannt wird, der Verfasser gewesen ist. Hervorgegangen scheint das Werk aus der philosophischen und wissenschaftlichen Bewegung, deren Zentrum Kaiser Friedrich II. war. „*Les traités d'histoire naturelle, de source arabe et juive, qu'on voit se produire en si grand nombre autour de Frédéric, se retrouvent quant à la substance dans Sidrach*“ (S. 291). Die provenzalische Fassung ist noch nicht herausgegeben und auch von der französischen existieren nur alte Drucke. Mir ist der Sidrach nur zugänglich in der italienischen Übersetzung, die Adolfo Bartoli publiziert hat: *Il libro di Sidrach. Parte prima*, Bologna 1868 (*Collezione di opere inedite o rare*) (Sid).

Schon Bartsch, *Germania* 4, 308 hat darauf hingewiesen, dass die Einleitung zu Sidrach ganz im allgemeinen an die Einleitung zum ES erinnert.

Es wird hier Folgendes berichtet (ich gebe die Namen nach der Analyse in der *Hist. litt.* und füge in Klammer die von der italienischen Fassung gebotene Form bei): Sidrach war ein Nachkomme des Japhet, der 847 Jahre nach Noah lebte, Philosoph des Königs Tractabar; er umfasste das gesamte Wissen der Welt, auch enthüllte ihm Gott „die Form seiner heiligen Dreieinigkeit.“ Sidrach lehrte dieses Geheimnis den heidnischen König Boctus (Botozo), der in dem Lande Bectorienne oder Boctorie (Botenes) zwischen Indien und Persien regierte und den er so zu Gott bekehrte. Boctus richtete an ihn viele Fragen, die er alle zu beantworten wusste; der König liess dann Fragen und Antworten niederschreiben — dies das vorliegende Buch. Nach seinem Tode ging es durch viele Hände; es gelangte an einen „grossen Mann unter den Chaldäern“, an einen König Madyan (Mandriano), dann an einen Fürsten in Syrien Namens Naaman (Marna), später, nach

1) Die Angabe Bartschens, Sidrach sei auch in zahlreichen lateinischen Handschriften aufbewahrt, ist nach der *Hist. litt.* unzutreffend.

Christi Zeit, an den griechischen Erzbischof von Sebaste (Fabastora), Ayos Vasileo (Jovazil). Dieser gab es einem Geistlichen Namens Demetre (Dimito) mit, der in Spanien das Christentum predigte und in Toledo den Märtyrertod erlitt. Die Geistlichkeit fand das Buch und übersetzte es aus dem Griechischen ins Lateinische. Es kam dann in den Besitz des Königs von Spanien, der, vom König von Tunis, dem Emir el Momenin, angegangen, diesem eine arabische Übersetzung des Buches zusandte. Der König, der zur Zeit Kaiser Friedrichs regierte, las fleissig in dem Buche. Durch die Gesandten, die er am tunesischen Hofe unterhielt, erfuhr Kaiser Friedrich von dem Buche und liess den König bitten, es ihm zu übersenden. Auf dessen Veranlassung schickte Friedrich einen Gelehrten, der sowohl des Lateinischen als des Arabischen mächtig war, den Mönch Roger aus Palermo, nach Tunis, der das Buch nun für den Kaiser ins Lateinische übersetzte. Ein Weiser Namens Todre (Codici Pisolatico) aus Antiochia, der am Kaiserhofe lebte, wusste sich durch Bestechung des Kämmerers das Buch zu verschaffen, nahm eine Abschrift davon und sandte diese dem Patriarchen Aubert (Uberto) von Antiochien als Geschenk; bei letzterem lebte ein Geistlicher Namens Jean Pierre aus Lyon, der von dem Manuskript wieder eine Abschrift verfertigte und sie mit nach Toledo nahm. So kam das Buch nach Toledo zurück. — Es wird dann eine Übersicht des Inhalts gegeben und bemerkt, dieser Prolog sei 1243 von mehreren *mestres clers* zu Toledo verfasst worden.

Daran schliesst sich nun das angeblich von dem König Boctus stammende Werk, das mit einer abenteuerlichen, uns hier nicht interessierenden Erzählung über Boctus' Bekehrung durch Sidrach beginnt.

Sidrach ist nach *Hist. litt.* a. a. O. S. 289f. der Sidrach des Buches Daniel I, 7, der Philosoph Todre identisch mit *Theodorus philosophus*, Hofastrologen und arabischem Sekretär Friedrichs II., Aubert ist der lateinische Patriarch Albert von Antiochia (1226—1246), der vorher Bischof von Brescia war. Das Land des Königs Boctus scheint Baktrien zu sein; Steinschneider hat Boctus gleichgesetzt mit *Bokt-nasar*, der arabischen Form des Namens Nebukadnezar, doch wird diese Identifikation von der *Hist. litt.* S. 294 bestritten, — ob mit Recht, entzieht sich meiner Beurteilung.

Mit unserem ES zeigt Sidrach nur eine sehr allgemeine Verwandtschaft; er trägt enzyklopädischen Charakter, theologische, moralische, naturgeschichtliche, astronomische Fragen werden abgehandelt, die Zahl der Fragen schwankt in den in der *Hist. litt.* benutzten Fassungen zwischen 1073 und 1904, sie beläuft sich in der mir allein zugänglichen italienischen Fassung auf 565; die Antworten sind meistens sehr ausführlich gehalten und voll von abstruser Gelehrsamkeit, die wenig ge-

mein hat mit dem elementaren Charakter des ES. Nur einige wenige Fragen sind in beiden Werken identisch oder doch ähnlich.

19. Eine Beziehung muss endlich bestehen zwischen dem ES und einem nur in türkischer Übertragung erhaltenen Dialog des berühmten arabischen Theologen Ghazzâlî (1059–1111), von dem Hammer in *Encyklopädische Übersicht der Wissenschaften des Orients*, Leipzig 1804, I, S. 24—40 unter dem Titel *Die Erzählung von Beshir und Shâddân* eine Übersetzung veröffentlicht hat, die wieder ins Englische übertragen sich findet im *Classical Journal* Bd. 30 (1824), S. 349ff. (BSh).

Es wird hier folgendes erzählt:

Der Vesier eines persischen Fürsten hat einen sehr begabten Sohn, Shâdân, der sieben Jahre alt schon den Koran liest und mit Leichtigkeit auswendig lernt. Im Alter von vierzehn Jahren erlernt er die übrigen Wissenschaften, in denen er überraschende Fortschritte macht. Nach dem Tode seines Vaters begibt er sich auf Reisen und kommt nach Baghdad, dem Sitz der Kalifen. In der Umgebung der Stadt trifft er einen intelligent aussehenden jungen Araber — Beshir —, der ihn, mit Nennung seines Namens, arabisch grüsst. Shâdân fragt ihn verwundert, woher er seinen Namen wisse. Der Araber verweist ihn auf die Worte des Propheten, nach dem es mannigfache Scharen von Geistern gebe; die schon von der Urwelt aus befreundeten fänden sich hienieden wieder mit Liebe. Shâdân erkennt aus dieser Antwort, dass der Araber eingeweiht ist in die tiefsten Geheimnisse der Wissenschaft und fragt ihn nach seinem Namen. Beshir erwidert, es verschlage nichts, wenn der Name, den Vater und Mutter ihm gegeben, ihm auch ferner unbekannt bliebe; kenne er doch den Namen, den Gott ihm gegeben, der im Koran sagt: Alle Kreaturen im Himmel und auf Erden sind Diener Gottes. Während sie noch im Gespräch sind, kommt der Kalif Harun al Raschid angeritten, der sein Gefolge auf der Jagd verlassen hat. Er fragt Beshir:

Woher kommt ihr beide?

B. Von den drei Finsternissen, nämlich aus der Finsternis des Mutterschosses, der Gebärmutter und des Häutchens.

Der Kalif, verwundert über so viel Weisheit, fragt weiter:

Woher bist Du?

B. Drücke Dich bestimmter aus. Was meinst Du, einen Mann oder ein Weib? (Das hier vorliegende Missverständnis erklärt sich aus dem Arabischen).

K. Das frage ich nicht. Sage mir nur, wie viel Jahre hast Du?

B. Ich habe keine Jahre, die Jahre sind alle in der Hand des Herrn.

K. Nun denn, wie viele zählest Du?

B. Ich zähle von eins bis hunderttausend.

K. Aber wie in aller Welt muss man Dich denn fragen, um von Dir eine vernünftige Antwort zu erhalten?

B. Frage: Wie viele Zeit von Deinem Leben ist verflossen?

Der Kalif stellt diese Frage:

B. Soviel man mir gesagt hat, vierzehn Jahre.

Der Araber nennt nun Shádán seinen Namen: Beshir, oder der Bringer guter Neuigkeiten. Der Kalif aber zieht sich etwas zurück und hört, ohne selbst weitere Fragen zu stellen, die Unterhaltung der beiden jungen Leute mit an. Von Shádán aufgefordert, stellt Beshir Fragen, die jener beantwortet:

B. Wo war Gott, eh' er die Welt erschaffen hat?

Sh. Wo bezeichnet einen Ort, Gott aber wird von keinem Ort enthalten, es ist also überflüssig zu fragen, wo Gott gewesen sei.

B. Warum hat Gott die Welt erschaffen?

Sh. Gottes Handlungsweise ist weit über alle Attribute des wie und warum erhaben. Er hat ohne Mittel und Ursache, bloss durch die Kraft seines Willens, die in seiner Erkenntnis enthaltenen Dinge hervorgebracht.

B. Welches ist die grösste Gnade des Schöpfers?

Sh. Die Leitung auf dem Weg des wahren Glaubens.

Es folgen dann weitere Fragen über die Auslegung des Korans, die Orthographie, die Wortbildung, Poesie, Sprichwörter, Etymologie, die Schreibekunst, die Jurisprudenz, Traditionen, Medizin und Ethik. Endlich schliessen beide einen Freundschaftsbund. Auch der Kalif wünscht, an ihm Teil zu haben, wird aber von Beshir abgewiesen, da er ein Sklave seines Willens und seiner Leidenschaft sei. Zu Tränen gerührt, verlangt der Kalif noch eine Lehre auf den Weg, die ihm in Gestalt eines Koranverses zu teil wird.

Dass zwischen diesem Dialog und dem ES ein Zusammenhang bestehen muss, beweisen die ersten, oben mitgeteilten Fragen. Wie die erste Frage, die der Kalif stellt, die ist: woher sie beide kämen, und wie Beshir, in diese Frage einen nicht beabsichtigten Sinn legend, zur Antwort gibt, sie kämen vom Mutterleibe, ebenso ist die erste Frage, die an das *efant* — hier von den drei Rittern — gerichtet wird: Kind, woher bist du gekommen? und ähnlich wie dort lautet die Antwort: Ich bin von meinem Vater und meiner Mutter gekommen und bin erzeugt und geschaffen durch das Gebot Gottes, unseres Herrn. Sodann erinnern die folgenden Fragen betreffend Beshirs Alter an die ersten Fragen des Kaisers im ES über die Schaffung des Himmels, indem hier wie dort der Gefragte den Frager wiederholt darauf aufmerksam macht, dass seine Fragestellung nicht korrekt sei. Als der Kalif Beshir fragt, wie viel Jahre er h a b e, wird ihm dieser Ausdruck verwiesen, und als er nun fragt, wie viel Jahre B. z ä h l e, muss er hören, dass auch das Wort zählen in diesem Sinne nicht zu verwenden sei. Ganz analog verweist das *efant* dem Kaiser auf die Frage, wie der Himmel g e m a c h t sei, das Wort m a c h e n, als unzutreffend, und als der Kaiser sich nun verbessert und fragt: *doncz el cel fo natz*?, wird auch dieser

Ausdruck getadelt, denn: *si fos natz, el fora mortz.* Sodann beziehen sich die ersten Fragen, die Beshir an Shádán richtet, auf die Weltschöpfung, genau wie die ersten Fragen des Kaisers an das *efant*, wenn die Fragen auch nicht geradezu identisch sind: dort: Wo war Gott, als er die Welt erschuf[1])? Warum erschuf Gott die Welt? hier: Wie wurde der Himmel erschaffen? Was ist der Himmel? Wie viel Himmel gibt es? Was ist Gott? Was kam zuerst aus dem Mund Gottes? Was sagte Gott zuerst? Welche Lichter wurden zuerst erschaffen?

Diese Übereinstimmungen sind doch sicher keine zufälligen, lassen vielmehr darauf schliessen, dass beide Dialoge auf eine gemeinsame Quelle zurückgehen: welcher Art nun freilich die gemeinsame Quelle gewesen sei, darüber etwas auszusagen scheinen mir vorläufig keinerlei Anhaltspunkte gegeben zu sein.

Soviel über die mir bekannt gewordenen Frag- und Antwortsammlungen oder in dialogischer Form gehaltenen Traktate, die mit dem ES teilweise die gleichen Fragen aufweisen. Vermutlich wird sich ihre Zahl noch vermehren lassen, ich konnte aber hier keine Vollständigkeit anstreben[2]). Ich wiederhole es, ich darf auch nicht daran denken, in das viel verschlungene Labyrinth einer Untersuchung über die genaueren Beziehungen aller dieser Denkmäler und über die Entwickelung des Stoffes einzutreten. Ich begnüge mich, nochmals festzustellen, dass, wie schon Wilmanns, *Zeitsch. f. deutsch. Altert.* N. F. 3, 167 und Knust, a. a. O. S. 621 richtig angeben, die kürzere provenzalische Fassung,

---

1) Die Frage findet sich auch in einigen der christlichen Sammlungen, so in OM, auch hier an erster Stelle:

Clerk: Sei me, where was god whanne he made heven and erthe?

Maister: I sey the, in the forthere ende of the wynde.

2) Wiederum erst durch Walther Suchier, a. a. O. S. 12, werde ich hingewiesen auf die slavischen und byzantinischen Frag- und Antwortsammlungen, von denen Rajko Nachtigall handelt in seinen Untersuchungen über das sog. „Gespräch dreier Heiligen" (Basilius des Grossen, des Gregorius Theologus und Johannes Chrysostomus) im *Archiv für slavische Philologie* 23 (1901), S. 1—95 und 24 (1902), S. 321—408. Ich muss darauf verzichten, auch diese Denkmäler noch heranzuziehen, schon deshalb, weil ich des Russischen nicht mächtig bin. W. Suchier bemerkt a. a. O. von den lateinischen Sammlungen: „Fast alle diese Fragenbüchlein gehen, wie allerdings noch nicht in allen Fällen einwandfrei nachgewiesen ist, auf byzantinische Vorlagen zurück, die so wie ins Lateinische, auch ins Slavische übersetzt worden sind und in der bulgarischen und russischen Literatur eine wohl ebenso grosse Ausbreitung gefunden haben . . . In mancher Hinsicht steht die Quelle des „Adrian und Epictitus [= Epictus]" einer der slavischen Fassungen näher als der erhaltenen lateinischen."

A, im wesentlichen nur eine Übersetzung des Dialoges *Adrian und Epictus* oder seiner Quelle ist — im ersteren Falle freilich Übersetzung einer anderen Handschrift als der von Kemble benützten, da in AE zu Frage 63 die Antwort fehlt, die sich in A findet. Gruber, *Anglia* 18, 68 meint zwar, die Unterschiede von AE und A — er bezeichnet letztere Version mit P — liessen ihn nicht zu der Annahme kommen, dass AE für A als unmittelbare Vorlage gedient habe. Indessen können diese Unterschiede alle als selbständige Änderungen von A erklärt werden — ausgenommen den eben erwähnten, der aber nur zur Annahme der Benutzung einer anderen Handschrift von AE nötigt.

Ich gebe nachstehend eine Konkordanz der beiden Denkmäler:

A		AE
Einl.	=	Einl.
Frage 1—10	=	1—6, 8—11 (Nr. 7 ist, wie schon oben S. 8 bemerkt, keine Frage)
fehlt		12
11, 12	=	13, 14
fehlt		15
13, 14	=	16, 17
fehlt		18
15—33	=	19—37
34, 35	=	fehlen
36—42	=	38—44
fehlt		45
43, 44	=	46, 47
45	=	48 + 49
46—56	=	50—60
57		fehlt
fehlen		61, 62
58	=	63
fehlt		64
59	=	65
60	=	fehlt
fehlen	=	66, 67
61	=	68 + 69
fehlen		70, 71
62	=	72
63—67		fehlen
68	=	73
fehlen		74, 75
69—71	=	76—78
72—83		fehlen

Die gleiche Reihenfolge der zum grösseren Teile identischen Fragen in beiden Dialogen beweist, dass A aus AE — aber, wie gesagt, aus einer anderen Handschrift — oder aus seiner Quelle geflossen ist.

Was das Verhältnis der längeren provenzalischen Version zu der kürzeren betrifft, so dürfte es sich empfehlen, mit Untersuchung dieser Frage zu warten, bis auch die Boysset'sche Version bekannt gemacht sein wird[1]).

Über das Verhältnis der drei Handschriften, welche die Version B überliefern, ist folgendes zu sagen:

Von den Handschriften ist keine eine Kopie der anderen. Dass C und D nicht aus E stammen, zeigt S. 31, Z. 13, wo E fälschlich hat *se deuen mont leugiers* für *e del uen mot leugiers* in CD, desgleichen S. 30, Z. 1, wo E für richtiges *no certa* in CD *i adecerta* bietet. Der Ableitung von D und E aus C stehen im Wege S. 25, Z. 8: C hat fälschlich *discendero sen* für richtiges *disseron* DE, ebenso S. 28, Z. 2 f.: *motas causas e totas aquella* C für *totas las causas* DE, u. a. m.; dass C nicht aus D geflossen ist, zeigt S. 31, Z. 6: *las nivols del vent* DE für *l. nivols del cel e del vent* C; dass endlich auch E nicht auf D beruht, beweist S. 36, Z. 13, wo *e cant* bis *issample* in D völlig fehlt, während die Stelle in E in verderbter Fassung vorhanden ist.

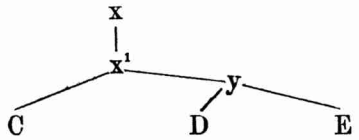
Alle drei Handschriften gehen zurück auf ein schon fehlerhaftes Original: S. 25, Z. 3 ist der Name Epiktets, den die Boysset'sche Kopie noch aufweist: *Un enfant fon apellat Apitus*, bereits verschwunden: *Us era apelatz per nom petit efant;* sodann haben alle drei Handschriften S. 30, Z. 1 *serena (cerena* C) für richtiges *carriera*; endlich scheint S 45, Z. 9 schon in der gemeinsamen Vorlage die Antwort fälschlich *san paul* gelautet zu haben, wie D, das allein die Frage überliefert, hat: dadurch erklärt sich der Ausfall der Frage in CE, indem beide unabhängig von einander von Z. 7 auf Z. 9 übersprangen. Für die Ursprünglichkeit der Frage spricht ihr Vorhandensein in der catalanischen Version.

D und E bieten vielfach die gleichen Lesarten; einen gemeinsamen Fehler zeigen sie S. 34, Z. 9: *La tersa* für richtiges *Lo ters* (sc. *peccat*) in C, desgleichen S. 45, Z. 13, da die Antwort hier die Lesart von C fordert. Wir dürfen danach annehmen, dass D und E aus der gleichen

1) Nach Walther Suchier, a. a. O. S. 6, sind „die beiden provenzalischen Texte unabhängig von einander auf Grund zweier verschiedener Handschriften des lateinischen Gesprächs [Adrian und Epictus] entstanden." Den Nachweis will S. in dem noch nicht gedruckten II. Abschnitt seiner Untersuchung erbringen.

Quelle geflossen sind; dem widerspricht nicht der C und D gemeinsame Fehler S. 44, Z. 4 *quans ans* für *cantz dias*, da der Fehler in der Quelle aller drei Handschriften vorhanden gewesen und von E korrigiert worden sein kann.

Wir erhalten somit als Schema:



Daraus ergab sich als Grundsatz für die Textgestaltung, dass überall da, wo C mit D oder mit E übereinstimmt, diese Lesart aufzunehmen war: $x = C + D$ oder $C + E$; wo schon in x^1 ein Fehler vorlag, wurde zur Rekonstruktion von x die catalanische Version herangezogen.

Dem kritischen Text habe ich eine Konkordanz der übrigen S. 5 bis S. 20 aufgeführten Denkmäler beigegeben, welche vollständig sein will, d. h. wo ein Denkmal nicht verzeichnet ist, besagt das, dass sich in ihm weder die betreffende Frage noch die Antwort findet. Wo die Fragen in den Ausgaben nicht numeriert sind, habe ich selbst die Numerierung vorgenommen.

In DT^2 bezieht sich die Numerierung bloss auf die Fragen des 6. Kapitels, die des *Abraham el trobador y maestro en la musica*, welche allein Entsprechungen zum ES aufweisen.

Was die Kommentierung betrifft, so musste ich mich bei der Kürze der für Fertigstellung dieses Beitrages zu den *Mélanges Chabaneau* mir zu Gebote stehenden Zeit auf einzelne gelegentliche Verweise beschränken.

Zum Schluss möchte ich es nicht unterlassen, Herrn Kollegen E. Levy, dem ich das Manuskript zwecks Verwertung für das *Supplement-Wörterbuch* seinerzeit übersandte, für einige Textbesserungen, die er mir freundlichst zur Verfügung stellte, meinen verbindlichsten Dank auszusprechen.

Verzeichnis der Abkürzungen.

A = *Episcopus declaramens de motas demandas* (kürzere provenzalische Version), s. oben S. 3.
AE = *Adrian and Epictus*, s. S. 8.
AHE = *Altercatio Hadriani Aug. et Epicteti sivè potius Secundi philosophi*, s. S. 8.
AR = *Adrian and Ritheus*, s. S. 11.
Ash = Metrischer Dialog in Ashmole MS. 59, s. S. 11.
B = Die vorliegende ausführlichere provenzalische Version.
B^2 = Die B nahestehende Boysset'sche Version, s. S. 4.
Bd = Die in den *Opera Bedae* gedruckten Fragen, s. S. 10.
BSh = *Erzählung von Beshîr und Shâdân*, s. S. 18.
Cat = *La version catalane de l'Enfant sage*, s. S. 5.
Ch = *The Wyse Chylde of thre yere old*, s. S. 6.
DPA = *Disputatio Pippini cum Albino*, s. S. 9.
DT = *Teodor, la donsella*, s. S. 13.
DT^2 = *La historia dela muy sabia y discreta donzella Theodor*, s. S. 14 und S. 23.
F = *Lenfant sage a trois ans*, s. S. 5.
I = *Interrogationes* (Fragebüchlein aus dem 9. Jh.), s. S. 10.
JMf = Die sog. *Joca Monachorum* der Hds. *Bibl. Nat. fr.* 13246, s. S. 10.
JMS = Die *Joca Monachorum* der Schlettstadter Hds. 1073, s. S. 9.
JMS^2 = Die *Joca Monachorum* der Schlettstadter Hds. 1093, s. S. 9.
M = Die Fragensammlung in der Münchner Hds. *Cod. germ.* 444, s. S. 10.
OC = *The Master of Oxford's Catechism* in Hds. Lansd. No. 762, s. S. 11.
OM = *Questiones by-twene the maister of Oxenford and his clerke*, s. S. 11.
PSal = Prosaversion des *Salomon a. Saturn* in Hds. *Cotton Vitel.* A. XV, s. S. 11.
Seg = *Capitulo de las cosas que escribio por respuestas el filosofo Segundo a las cosas que le pregunto el enperador Adriano*, s. S. 12.
Sid = *Il libro di Sidrach, testo inedito del secolo* XIV, s. S. 16.
SS = *Σεκούνδου τοῦ Ἀθηναίου σοφοῦ γνῶμαι* (*Secundi philosophi Atheniensis sententiae*), s. S. 11.
T = Fragensammlung der Tübinger Hds. M. C. 114, s. S. 10.
Y = Der mittelenglische Dialog *Ipotis*, s. S. 6.

Ich zitiere in der Konkordanz Y nach der **Versziffer** von B^1, der ersten der beiden von Gruber abgedruckten Handschriften, in der der Dialog 653 Verse zählt, nicht, wie in allen anderen Fällen, nach der Nummer der Frage.

Isso s'apela del petit efant cal[s] demandas ni quals questios li fe l'emperador.

Us era apelatz per nom petit efant e fon comandatz ad un arcivesque, e l'arcivesque comandet lo al patriarcha de Jerusalem, e·l patriarcha trames lo ad un duc, que era de mot gran saviesa e·l mais entendutz home que fos en totas las partidas d'orient. E cant aquel efant fo vengutz en la ciutat on era aquel savi duc, el no volc davant lo duc venir. E disseron tres cavaliers, que eron davant lo duc: Aquel efant no nos conois; anem lo veser e saludar.

E cant li foron denan vengutz, demanderon li:

1 Efant, don iest tu vengutz?

Überschrift nur in E.

3 Hjeu C, hus E — Hu e. apelhat D — p. n. *fehlt* E — petitz efans C — apelatz ·I· p. e. E — e *nach* efant *fehlt* C — fuy c. C — 5 trames lo el comandet D — era homs d. g. s. C — sauisa E — miels e. C — entendut (-tut) DE — 6 c. lefant E — 7 aquela c. E — ont D — aquest D — savi *fehlt* C — el *fehlt* C — lefan n. u. D — devant el u. D, devant luy u. C — 8 discendero sen ·III· c. C — eran C — 9 efant *fehlt* C — saludar e u. E — 10 dauant E — Los caualiers li son d. uengut e d. l. D — 11 efan CD, *und so im folgenden immer* — ies t. CD — Don yst tu ni don yest u. E.

Orthographie nach E, *abgesehen von geringfügigen Vereinfachungen. — Wenn in der Konkordanz das Zeichen = wiederholt wird, so bezieht sich dies auf die Fassung von* ES, *nicht auf das unmittelbar vorausgehende.*

1) *P. Meyer, Romania* 22, *Anm.* 89 *vermutet, dass der Anfang ursprünglich gelautet habe*: Us efans era apelatz per nom Epitus . . ., *vgl. den Anfang der catalanischen Fassung*: Una vegada fon un infant que havia nom Epitus.

Der Anfang lautet in B² *nach der von P. Meyer, Romania* 22, 88 *mitgeteilten Probe*:

Un enfant fon apellat Apitus; fon comandat a ·j· archivesque, et aquel archivesque comandet lo al patriarcha de Jherusalem, el patriarcha de Jherusalem trames lo a ·j· savi duc e humil e plus entendut de savisa que fos en tota la tera d'Orient. Cant l'enfant fon vengut ad aquella sieutat on era aquel savi duc, las gens auziron de l'enfant parlar. Adonc dysseron ·m· cavallier d'aquel savi duc que els l'aneron vezer. E tantost con el los vi e el los conoc, e saludet los, e els luy. E adoncs els lo meneron davant lo duc; e quant l'enfan fon vengut davant lo duc, el lo pres a regardar e demandet li: „Enfant, per qual razon yest vengut aysy?" L'enfant respont: „Yeu soy vengut de mon payre e de ma mayre, e suy engenrat de mandament de nostre Senhor Dieu, e suy vengut pour endoctrinar e per castiar los homes negligens e non entendens de saviza." Cascuns dis a l'enfant: „Yes tu savis?" L'enfant respont: „Aquel es savis que si meseys castia." Et ayso fon dig a l'emperador Adrian. L'emperador li demanda: „Enfant, com es fach lo cel?" . . .

Anfang bis zur ersten Frage in A:

Us joves homs Pictaus se comandet ad hom profichable, hom comandet lo ad avesque el avesque comandet lo a rey e rey comandet lo ad emperador el emperador comandet lo a duc lo cal fon cavayer sobresavis. So que disseron

L'efant respon: ieu soi vengutz de mon paire e de ma maire e soi engenratz e creatz del mandament de nostre senhor dieu.

2 Los cavaliers demanderon li, per que el era aqui vengutz.

L'efant respon: ieu soi aissi vengutz per endoctrinar e per castiar los homes negligens e non entendutz de saviesa.

3 Los cavaliers disseron li: doncs ies tu savis?

L'efant lor dis: aquel es savis que si meteis castia.

Aisso fon comtat a l'emperador. E l'emperador mandet que hom feses l'efant venir denant se; e cant l'efant li fo denant vengutz, l'emperador demandet li:

4 efant, co es faitz lo cel?

---

1 Le. dis C — 2 son e. E — dieus CD — 3 Els c. E — per que yest ayssi v. D — 4 El e. C — respondet C — adoctrinar D — 5 entendens E — sauisa E — 6 Et ells d. C — Los *bis* savis *fehlt* E — 7 l. di C — le. respon D — se m. C — 8 contra lemp. E — comtatz C — lo emp. C, *und so im Folgenden immer* — l'emp. *vor* mandet *fehlt, am Rande von späterer Hand beigeschrieben* Adrian D — mandet] dis E — hom le feses aquel e. E — 9 denant elh D — que lefan f. h. u. denant se, lefant *vor* li *fehlt* C — dauant E — 10 li dem. D — 11 d. al efan C — fagz C, fag D.

---

ad aquel ome premieyramen commesseron a dir: nons conoys, anem lo saludar. Adoncz aneron e disseron ad aquel joves hom: don iest tu ni de cal encontrada venguist? . . .

Anfang in AE:

Juvenis homo commendav[i]t se ad utilem uirum, ipse Epictus nomine. Utilis homo commendauit illum comiti. Comes commendauit illum episcopo. Episcopus commendavit illum regi. Rex commendauit illum Imperatori. Imperator commendauit illum Duci, qui est super milites multos, prudentes, orientales. Qui [cum] uenisset in illam ciuitatem, nolebat uenire ad eum. Tunx perrexerunt, et dixerunt ei . . .

1 = Cat 1, A 1, F 1, Ch 1, Y 18 (Antw. 1 + Antw. 2), AE 1 : J[u]venis, unde es, aut de qua provincia uenisti? — Responsio: Et ille dixit, Ex patre et matre, et ex Dei iussu creatus sum. *Ähnlich in* BSh, *s. oben* S. 18.

Zwischen 1 *und* 2 *hat* A *die Frage*: Digas, as tu religio? respos: aqui on es molher, aqui es religio.

2 = Cat 2, *ähnlich* A 3 (Digas per que yest say? respos: per demandar als costumas dels homes), AE 3: Quid hic quesiuisti? — Veni mores hominum corrigere.

3 = Cat 3, A 4, F 2 *beginnend*: Et aulcuns autres cheualiers dudit duc luy dirēt, Ch 2, Y 25, AE 4: Sapiens es tu? — Sapiens est ille qui seipsum scit corrigere; *verwandt* DT^2 41: ¿Qual es el hombre de mas cumplida bondad? — El que priva su yra y vence su voluntad.

Z. 8 hat F: Et toutes les choses dessus dictes furent comptees a lempereur Adrian qui lors estoit a Romme. *In* A *fehlt* Aisso — demandet li, *dafür*: Digas a nos.

4 = Cat 4, A 5; *in* F 3 *sind* 4 *und* 5 *in eine Antwort zusammengezogen*: cōmēt est fait le ciel, *ebenso in* Ch 3; AE 5: Dic nobis puer, quomodo factum est

L'efant dis que si fos faitz, el fora casutz gran temps a.
5 L'emperador dis: donx el cel fo natz?
L'efant dis que si fos natz, el fora mortz.
6 Dis l'emperador: Doncas quina causa es?
L'efant dis: causa setiada es de nostre senhor dieu.
7 L'emperador demanda: cantz cels so?
L'efant ditz: Un n'i a *de trinitat*, on esta lo paire e·l fil e·l sant esperit. Autre n'i a que disem *emperi*, que es aissi cum foc esperital, en lo cal es la emagena e la semblansa de nostre senhor dieu e la figura. Autre n'i a que disem *cristallim*, que es a semblansa de cristal. Autre n'i a que disem *aurin*, que es aissi coma aur. Autre n'i a que disem *humanal natural de Jesu Crist*, en lo cal es la emagena dels angels e la figura. Autre n'i a que disem *angeli sante ecclesie*.

1 Le. respon e dis que sil cel f. f. D — el *fehlt* E — 2 Donx dys le. si fo natz E — d. co fo natz C — 3 que sil cel f. n. D — 4 Donx D — quiha C — quinha c. e. lo cel D — 5 asetiada C — senher C — dieus CD, *fehlt* E — 6 c. son los cels E — 7 d. VII. E — hu E — le p. E — 8 En lo autre ni a que disem apres E — discen a pres C, *ebenso im Folgenden* discen — apres *fehlt* D — emperi *fehlt* CDE, *Emendation nach* Cat emperium — 9 ymage C — e l. s. *fehlt* D — dieus CD — 10 disen E — car es C — a *vor* sembl. *fehlt* E — es semblan d. c. D — 11 auron E, aurum D — es en achi c. fuoc a. C — 12 ymage C — 13 las figuras C — angli stī e. E — santi D — d. escā glieya C.

celum? — Si factum fuisset, iam diu cecidisset; Y 31: „Wat", seyd þe emperour, „may heven be?" þe chyld sayde: „one of godes pryvite."

5 = Cat 5, A 6, F 3 (2. *Teil der Antwort*), Ch 3, AE 6: Ergo natum est? — Si natum esset, iam diu mortuum fuisset.

In A *nach dieser Antwort*: Cal cauza farem donc? com trobem aquest esser? E laissero lo que pus nol demandero. E mandet lo venir a se Adria que fon emperador levatz et adonc Adria li dis . . . *Ebenso* AE 7: Quid inde facturi sumus? — Ut quem ad modum illud inuenimus, ut sic dimittamus. Tunc nuntiatum est Adriano Imperatori, et iussit eum uenire ad se. Et cum uenisset ante eum, dixit Adrianus . . .

6 = Cat 6 (cosa es secreta . . .), *in* A 7 *nur die gleiche Frage*: en Pissicus, que es sel? respos: pel estenduda, *ebenso in* AE: Quid est celum? — Epictus respondit, Sicut pellis extensa; *nur Frage in* DPA 47 u. AHE 9: Quid est coelum? — Sphaera volubilis, culmen immensum, *und nochmals* 110, *Antw.*: Culmen immensum, und 111: Aer mundi; *desgl. nur die Frage* F 38: quelle chose est le ciel? *Antw.*: cest lumiere de clarte divine, *ebenso* Ch 38, *vgl. unten Frage* 58; *gleiches Thema* SS 4.

7 = Cat 7; *diese Frage mit etwas abweichender Antwort auch in* Sid 151: Lo re domanda: quanti cieli sono? Sidrac risponde: Tre cieli sono: l'uno è quello che noi vegiamo, che intorno di noi torna, e si è del colore dell' azzurro, e si è lo primo fermamento, e si è corporale. Lo secondo si è quello ove i buoni saranno, là ove gli angeli sono, e si è spirituale, e si è alla simiglianza di cristallo. Lo terzo si è quello ove Idio è; e è di simiglianza d'oro. E ciascuno di questi cieli è di lungi l'uno dall'altro, come la terra infino al primo cielo. Ma egli si nominano VII cieli per la substanzia di VII pianeti.

8 L'emperador demanda li: que es dieus?

L'efant ditz: aquel es dieus que tot lo mon a fag de nient e totas las causas del mon te desotz se en son poder et es senhor e poderos de totas las causas que el mon foron ni son aras ni ia mais seran.

9 L'emperador demanda: que issi primieirament de la boca de nostre senhor dieu?

L'efant ditz: sant Johan evangelista o recomta en l'avangeli que ditz: *in principio erat verbum.*

10 L'emperador demanda: que dis dieus primieirament?

L'efant ditz: *fiat lux* — sia faita lutz.

11 L'emperador demanda: cals lums fo faitz primieirament?

L'efant ditz: los angels e·ls archangels.

12 L'emperador demanda: cantz son los ordes dels angels?

L'efant ditz: ·IX·. Lo primier disem *Cherubin*; lo ·II· *Seraphin*;

---

1 demandet D — li *fehlt* E — 2 aq̄ E — dieu E — 2, 3 motas causas e totas aquella d. m. deiotz se esson poder C — 3 e *vor* poderos *fehlt* C — 4 el mon *fehlt* C — m. son ni foron E — 5 issic D — 6 dieus CD — 7 auangelista D, angl'ista e r. E — 8 dis C — *In* C *nach* verbum: En lo comensamen era paraula e la paraula era uaus dieus — 10 sian fatz lums D, e facha es lus C — 11 cal lum C, cal lutz E — fag C, faita E — 13 cans ordes son dangils D — 14 discem de ch. C — *Statt der Ziffern stehen in* C *durchgehend, in* DE *teilweise die Numeralia.*

---

8 = Cat 8, AHE 3 (*Antwort verschieden*), Y 33 (*ebenso*), SS 3 (*ebenso*), PSal 4: Tell me what is God? — I tell thee, that is God, that hath everything in its own power; OM 4, OC 3; *gleiches Thema* SS 3, *ebenso* Seg S. 501.

9 = Cat 9, A 8 (*Antw. nur*: paraula en comessamen), F 6, Ch 6, Y 37, AE 9: Quid primum processit de ore Dei? — Verbum de Principio; JMf 1: Quis primus ex Deo proceset? — Verbum; 9 + 10 = JMS 1 Quid primum ex deo processit? — Fiat lux; Bd 647, 46: Quid primum a Deo processit? — Verbum hoc, Fiat lux; PSal 2.

10 = Cat 10, A 9 (*Frage hier*: Que paraulet a la segonda vetz?), AE 10: Quid in secundo locutus fuit? — Fiat lux; AR 31, OM 2, OC 2; wegen JMS und Bd s. 9; *ähnlich* F 4, *s. unten no.* 13, *ebenso* Ch 4. — *Genesis* 1, 3.

Nach 10 = F 4 *hat* F 5 *eine Frage nach dem Wesen der Dreieinigkeit* (comment peult on entendre que la trinite soit ung seul dieu regnant en trois parsonnes. *Antw.*: par le soleil auq̄l tu trouveras troys choses cest assavoir substance resplendeur et chaleur qui sont inseparables car lune ne peult estre sans lautre); *ebenso* Ch 5.

11 = Cat 11.

12 = Cat 12, Y 91; *nahestehend* Sid S. 163: Lo re domanda: quanti angeli creò Idio, e quanti furono quelli che caddono, e quanti ne dimorano in cielo? Sidrac risponde: Idio, per la sua santisima misericordia e per lo suo piacere, creò nove ordini d'angeli, che sono molto grande numero . . . (*das Folgende weicht ab*). — *S. Wetzler u. Welte, Kirchenlexikon, Freiburg i. Br.* 1886, IV, 518.

lo ·III· *Tronus*; lo ·IV· *Dominationes*; lo ·IV· *Principatus*; lo ·VI· *Potestates*; lo ·VII· *Virtutes*; lo ·VIII· *Angelica*; lo ·IX· *Archangelica.*

13 L'emperador demanda: que fes dieus premierament?

L'efant dis: lo premier jorn fes dieus lum e tota la natura dels angels e dels archangels bos e mals, que son creaturas esperitals, et aquel meteis dia partet dieus lo lum de las tenebras et al lum dis dieus dia et a las tenebras nueg. Et aquestas obras sanctas fes dieus lo dissapte. El dilus fes dieus lo fermament e·l solel e la luna e las estelas. El dimarz fes dieus la terra e la mar e l'arena e totas las autras aiguas de fons e de flums; en aquel meteis dia fes dieus en la terra las erbas e·ls albres de totas naturas. El dimecres fes dieus los peissos e las volaterias e benesic los e dis lor que cresquesso e multipliquesso. El dijous fes dieus las bestias grans e petitas e de totas manieras e de totas naturas. El divenres fes dieus e formet nostre paire Adam a sa emagena et a sa semblansa e que fos senhors de totas las causas que so desotz lo cel. El dissapte el se repauset, non per so qu'el fos las, mais car avia sa obra acabada.

14 L'emperador demanda: per que i·s pauset lo dissapte el e tota sa obra?

L'efant dis: car en aquel dia benesic totas las causas que el avia creadas e formadas.

15 L'emperador demanda: que es la mar?

1, 2 tro . . . dominatō . . . principatz . . . potestatz . . . virtutz C — 2 anglica . . . archanglica E — 3 p. lo primier iorn E — 4 lutz E — totas las naturas E — 5 d. arch. *fehlt* C — 6 e. en a. m. d. C — potet E, aportet CD — d. lutz e tenebras et ala lutz E — 7 nuegz C — horas sanctas f. nostre senher d. El dissapte el ditz mergue C — sanctas o. D — al dissapte. El dimergue el delus E — lo d. El dimergue e d. D — 8 lunha E — 10 autras *fehlt* D — fons e de rius e de fluuis E — et a. E — 11 dimetres C — dieus *fehlt* C — 12 volatizias C — e b. l. *fehlt* D — e multip. *fehlt* E — 13 digeus D — e d. t. n. *fehlt* E — 14 e formet *fehlt* D — 15 ymage C; et a sa s. *fehlt* C — fo s. e poderos d. t. E — 16 Et el d. elle se pauzet C — 17 que avia E — 18 li demanda E — per que el se p. l. d. ni t. s. o. D — is *fehlt* E — 20 el benesia E — 21 creadadas E — 22 la mais E, la ma C.

---

13 = Cat 13, Y 118, *in* F *in zwei Teilen*, F 4: *Frage*: que Dieu fist premierement. *Antw.*: lumiere et clarte a tous temps + F 7 *Fr.*: . . . se Dieu mist gueres de temps a creer le monde. *A.*: autant comme a ouurir loeil. Car il crea tout le monde en ung moment mais puis apres par lespace de six iours il fist les choses estans au monde. Cest assauoir le dimenche il crea les anges . . .; *ebenso wie* F *auch* Ch 4 und 7: . . . yf god created the worlde in lytell of tyme. *Antw.*: in a lytell whyle as the openynge of an eye . . .; OM 5 (*Antw.*), OC 4 (*Antw.*); PSal 5.

14 nur in B.

15 = Cat 14, F 67 (*A.*: une voye incertaine et merueilleuse), *ebenso* Ch 67; Y 218 (a wyld wey of wanderynge . . .), AHE 2: Quid est Oceanus?

L'efant dis: *carriera* no certa e meravilhoza causa.
16 L'emperador demanda: que es home?
L'efant ditz: emagena de nostre senhor dieu.
17 L'emperador demanda: que es son?
L'efant dis: emagena de mort.
18 L'emperador demanda: que es mort?
L'efant ditz: causa es que hom noi pot fugir en neguna maniera.
19 L'emperador demanda: que es somni?
L'efant ditz: causa es que dona alegransa ses pro e triticia ses dan.
20 L'emperador demanda: cals fo aquel que moric e no nasquet?

1 cerena C — serena no serta e mot m. D, serena i adecerta es m. c. E, *die richtige Lesart, catal.* carrera, *wird geboten von* Cat — 2 homs C — 3 dieus CD — 4 *Diese Frage und die zugehörige Antwort fehlt* E — 7 que c. es E — dis luns homs n. p. C — es *fehlt* D — nō p. E — guiza D — 9 que c. es C — alegreza D — alegrier s. perfieg C — dam E — 10 so a. E, es a. C.

Darauf längere Antwort; *unter den gegebenen Definitionen auch* audacia vitae; *ebenso* DPA 57; *dann nochmals* AHE 116: Quid est Mare? Iter incertum; SS 2 (*nur Frage*), *ebenso* Seg *S.* 501.

16 = Cat 15, F 26 *(für* dieus — iesucrist), Ch 26, DT² 15; DPA 8 (*Antw. verschieden*), AHE 8 *(desgl.)*.

17 = Cat 16, F 27 (*nur die Antw., die Frage hier seltsam entstellt in*: quelle chose est feme?), *ebenso wie* F Ch 27 (what thynge is woman); AHE 121: Quid est somnus? — Mortis imago, *schon vorher* AHE 19, *wo dann aber andere Definitionen folgen*; DPA 17, DT² 17: ¿Que cosa es sueño? — Ymagen de muerte; SS 13 (τί ἐστιν ὕπνος; ... θανάτου εἰκών . . .), Seg S. 504; *die Antwort entstellt in* A 61: Cal cauza es sens (*l.* sons)? respos: una esmaya de tristeza, gaug senes dan, *dies offenbar Übersetzung von* AE 68 *und* 69: Quid est somnus? — Imago tristitia sine damno gaudium, *das der Herausgeber falsch ergänzt, wenn er druckt*: Quid est somnus? Imago [mortis]. [Quid est] tristitia? Sine damno gaudium; *offenbar gibt die zweite Antwort keinen Sinn. Die Lesart von* AE *entstand durch Ausfall von* mortis *und Ausfall der Frage*: Quid est somnium? — *s. oben no.* 19 —, *indem der Kopist von* somnus *auf* somnium *übersprang*; *wie die Antwort zu no.* 19 *oben zeigt, gehört* tristitia *zur Antwort und ist mit* sine damno *zu verbinden*; *auch nach* gaudium *müssen zwei Worte fehlen, entsprechend dem prov.* alegransa ses pro.

18 = Cat 17, F 68 (une chose q̄ ne peult finir ne entrer), Ch 68 (a thynge that whiche ne maye fynysshe ne entre), DPA 7 *(Antw.*: Inevitabilis eventus ..., *folgen andere Bestimmungen), ähnlich in* AHE 21, SS 21, Seg S. 505.

19 = A 61; *entstellt in* AE 69, *s. oben Anm. zu* 17.

20 = Cat 18, A 10 (*A. nur*: Adam), I 20, Ash 1, AE 11: Quis fuit mortuus et non fuit natus? — Adam; *ähnlich* AR 28: Tell me what man died and never was born, and afterwards was buried in his mother's womb. — I tell thee, that was Adam, the first man; for the earth was his mother and in the earth was he buried again; *ähnlich auch* OM 12; JMf 3: Quid immortous et non es natus? — Adam; JMS 2: Quis est mortuus et non est natus? — Adam; M 2, T 2, Bd 652, 34 Dic mihi quis homo qui non natus est et mortuus est, atque in utero

L'efant ditz: Adam, que dieus de sas propias mas formet del limo de la terra et espiret en el espirament de vida e fo faitz et espiratz et acabatz ab arma de vida.

21 L'emperador demanda: de cantas causas fo faitz Adam?

L'efant ditz: de ·VII·; del limo de la terra e de l'aiga de la mar e del solel e de las nivols del cel e del vent e de las peiras e del sant esperit. Del limo de la terra fo facha la sua carn, e·l sanc de l'aiga de la mar, e li huel del solel, car en aissi co lo solel es lums de la terra, en aissi so li huel del cors; e de las nivols fo facha la cogitacios; e del vent l'ales e de las peiras li osses; e del sant esperit l'arma. Et aissi co fo fag del limo de la terra, dec esser plus lis; e de l'aiga mot savis; e del solel mot nobles; e de las nivols mot escas; e del ven mot leugiers; e de las peiras mot durs e del sant esperit dec esser mot bos e mot obediens a nostre senhor dieu et als sieus mandamenz.

2 esperitet lo del esperimen C — e. et en esp. D — fag CD — e fo *bis* espiratz *fehlt* D — e fo fag esperitz acabatz C — 3 en arma E — 5 dis que d. C — e *nach* terra *und* mar *fehlt* DE (*in* D *auch nach* solel, vent) — 6 del cel e *fehlt* DE — 7 l. sia c. C — de l'aiga *fehlt* E — De layga de l. m. lo sanc D — 8 Del solelh los huelhs D — els huells C, li huels E — car *fehlt* DE — a. coma C — lums del dia e d. l. t. E — 9 l. h. lum d. c. E — los huells CD — cors dome D — la nivols E, la nivol C — fo *fehlt* E — 10 lalees E, lale D, *fehlt* C — la peyras E — son los o. C — los o. D — 11 En ayssi C — mot lis D — 11, 12 E d. la mar mays (may D) s. DE — 12 mot cars C — 12, 13 m. e. se deuē mont l. E — laugiers C — 13 esp. per que dec CE — deu E — 14 dieus CD — al E.

matris suae post mortem baptizatus est? — Adam, *und genau ebenso* PSal 15; DT² 18: ¿Qual fue el que murio y no nascio? Nuestro padre Adam; *auch enthalten in* DPA 97: Tres fuere: unus numquam natus et semel mortuus, alter semel natus, numquam mortuus; tertius semel natus et bis mortuus. — Primus aequivocus terrae [i. e. Adam, cf. Beda: Adam, homo aut terrenus: sive indigena, vel terra rubra]; secundus deo meo [i. e. Elias, cf. Beda: Helias, deus dominus vel dei dominatio . . .]; tertius, homini pauperi [i. e. Lazarus].

21 = Cat 19 + 20: 19 De quantes coses fon feyt Adam? und 20: En quina manera fon feyt de aquestes ·VII· coses?; F 70, *(hier aber statt* Adam — lhōme, *und*: de six), *ebenso* Ch 70 (*statt* Adam — man), PSal 8 + 9, OM 6, OC 5, Y 164; *ähnlich* DT, *Knust* S. 513: E dixo el fisico: [„Donsella, desidme] de la confacion del cuerpo del onbre." E dixo la donsella [al fisico]: Asi es que nuestro sennor tenpro la humidad con la secura, e el fiso dende la tierra e tenpro la secura e la humidad, e fiso dende el ayre, e avafo la tierra, e si non fuese por los vafos de la tierra feder[i]an nuestros fuelgos contra tierra e contra el cielo. E el onbre es de quatro elementos." E dixo el fisico: „¿Quales son?" E dixo la donsella: „Tierra e aqua e ayre e fuego."

Über Adams Erschaffung aus 8 Teilen haben gehandelt Jakob Grimm, Mythologie, 4. Ausg. I (1875), S. 468 *und Nachträge, und Reinhold Köhler, Pfeiffers Germania* 7 (1862), 350—54. *Köhler zitiert hier nach Bartsch, Germania* 4, 314 *auch die vorliegende Stelle der provenzalischen Version* B (*hs.* C).

22 L'emperador demanda: en cal hora manget Adam lo frug que nostre senhor li avia vedat que non manges?

L'efant ditz: ad hora de tersia; et ad ora nona fon gitatz de paradis.

23 L'emperador demanda: cantz peccatz fes Adam per que nos batejam?

L'efant ditz: ·VII·, so es erguel, sacrilegi, omicidi, laironissi, esperital fornicassi, avaricia, cobeeza, escusatio de penetencia; erguel, car volc esser issausatz mais que·l seti de nostre senhor dieus; sacrilegi, car no creset so que nostre senhor li avia mandat; omicidi, car se meseis donet a mort et a dampnacio s'arma; laironici, car pres la causa que dieus li avia vedada del luoc sagrat aissi cum per laironissi; esperital fornicassi, car non creset e passet so que dieus li avia mandat e creset al diable, e per aisso el fon gitatz de paradis, car fon desobediens contra los mandamentz de nostre senhor dieu; avaricia, car demandec mais que ad el non tanhia; cobezeza, car cobesegec so que dieus li avia vedat; escusacio de penetensia, car no·s penedet, cant ac fag lo pecat; e venc nostre senher dieus e demandet li: Adam, cum estas. Senher, ausi la tua paraula et ai mot gran paor e rescondi me. E per aquestz ·VII· pecatz estec Adam en ifern ·V· Milia ·CC· ·XXV· ans e VI jorns e totz los homes justz e pecadors anero pueis en ifern el poder del diable. E nostre senhor que es ples de pietat e

2 li *fehlt* C — 3 gitat CE — 5 no C, nos nos D — 7 que VII D — lo primier *vor* so E — so es] los cals so C — 8 horguelh C — avaricia *fehlt* E — escuratio D — 9 vol E — mays i. C — la setj D, la ceti C — 10 comandat C — vedat D — 11 donet] gitet D — del arma C — 12 nostre senhor d. D — so que d. l. a. uedat C — de l. E — 13 fornicatō CD — uedat E — 14 gitat C — 15 dieus C — 16 demandet CD — as el t. E — non li t. C — cobezejet CD — 17 excusatō C, escuracio D — penitentia C, penetensia D — 18 e d. li] demāda C — 19 p. e rescondi me car ay mot g. p. D — 20 ·V· ·M· e ·CC· e ·XXV· ans D — ·V· ·M· e ·CCC· ans e mays XXV ans e XVII iorns E — 21 l. iutz h. D — lo h. C, les h. E — 22 senhor dieu E — d. p. e d. misericordia E — p. de merce e de misericordia e de piatat D.

22 = Cat 21, A 11, F 28, Ch 28, AE 13: Qua hora comedit Adam de fructu? — Hora tercia, et ad horam nonam eiectus est de paradiso; *ähnlich* Y 225.

23 = Cat 22 + 23: 22 quants peccats feu Adam, per que nos altres nos batejam? *und* 23 superbia, que vol dir?; A 81 + 82: 81 Cals son aquels [peccatz que fes Adam premier hom]? respos: erguelh, sacrilegi, fornicatio, frug d'avaricia [*l.* frug e av.]. 82 Cals cauzas s'aseton en aquels peccatz? respos: erguelh, car sa voluntat volc; sacrilegi, car non crezet dieu, et en cada loc omes sedi, car si meteys gitet a mort; fornicassio, car lo fermamen de son coratge orrezet per amonestassio del serp; frug, car lo frug devedat auzet penre; avaricia, car el may nos podia aondar . . .; *auch die Fortsetzung entspricht inhaltlich* B, *sie bildet Schluss von* A; Y 240. — *Vgl. Gruber in der Anglia* 18, 77.

de merce trames lo sant esperit en la verges Maria e pres en ela carn humana e nasquet d'ela vers dieus e vers homs e volc penre mort e passio en la vera crotz per nos peccadors a salvar, e volc nos resemer ab lo sieu sancte sanc precios per deliurar nos del poder del diable, e descendec en ifern ab gran victoria e trais ne Adam e·ls prophetas e totz sos amix. E d'aqui avant nostre senher Jesu Crist apres la sua resurrectio trames los sieus apostols predicar per tot lo mon e que batejesso las gens el nom del paire e del fil e del sant esperit. amen.

24 L'emperador demanda: per cantas manieiras tempta lo diables home?

L'efant ditz: per ·IIII·: mal sospechan, mal cogitan, en delig d'avarescia et en gran cobezeza.

25 L'emperador demanda: en cantas causas pren lo diable en home seguransa?

L'efant ditz: en ·III·: la premieira, que no fassa cofessio de sos peccatz a nostre senhor dieus; e ditz lo diables: mot iest encaras joves e be manifestaras tos peccatz e faras ne penetencia, cant seras viels. La segonda es aver granre de peccatz, cant no·s vol cofessar a son capella. La tersa es, cant se pessa: fai granre de peccatz, que grans es la misericordia de dieu e perdonar t'a; per aquestas ·III· manieiras baissa lo diables ome en ifern.

26 L'emperador demanda: per cantas causas esta home que nos cofessa ni penedensa?

---

1 los esperit E — uerges santa m. D — 4 del sieu D — l. s. ste sanc del sieu ste cors precios E — deslieurar D — 6 t. los autre a. C — avant] enan C — s. dieus i. c. C — la sieua E — 7 los ap. prezicar las gens e ques batejesso D — 8 feseson batejar E — e n. CD — 9 temptas lo diable C — 11 que en ·IIII· C — e m. c. C — 12 uana cob. C — 15 l. p. es D — feses E — 16 dieus *fehlt* D — dis li l. d. D — 16, 17 ioves encaras E — 17 e f. n. penetencia *fehlt* D — ne *fehlt* C — 18 la s. es a negaire d. p. E — gran aver de C — peccatz e de penetencias non complidas can non los v. c. D — no v. E — 19 a s. preyre D, a s. paire E — cant dis C, qui se p. E, *fehlt* D — guanre D, gayre E — cant dis fay peccatz C — 20 perdonara te C — 21 abayssa C — l. diable CD — l'arma dome E — 22 non c. C — nos coffesse nis peneda dessos pecatz D.

---

24 = Cat 25, Y 358.

25 = Cat 26, AE 74: Quibus modis mittit dyabolus securitatem in hominem? — Tribus: primum suggerit ut non det confessionem, quia iuuenis est; secundo dicit quod alii grauius peccaverunt quam tu; . . . peccata, qui[a] magna est misericordia Dei, indulges tibi peccata tua; et per hanc securitatem, deducit animam in infernum.

26 = Cat 27, F 56 (en quantes manieres on peut estre dāpne), Ch 56 (in how many maners a man maye be dampned), Y 430.

L'efant ditz: per ·IIII·. La primieira es negligensa. La segonda es que a vergonha de dire sos peccatz. La tersa es que a paor de restituir sos tortz. La quarta es mals pessamentz que a ad estar als pecatz.

27 L'emperador demanda: cantz son los peccatz principals?

L'efant ditz: ·VI·. Lo premier es que no laisa far la restitucio de l'arma a nostre senhor dieu. Lo segon es avolteri, que motz homes so que per lur pecatz cobesejo mais la moler de lor uesi que no fan las lors. Lo ters es si el esta en voluntat d'aussir lo marit per so que miels aia aisina de far fornicatio amb aquela. Lo quart es cobezeza que laisa sa molher e va ad aquela de so vezi. Lo quint es accidia, car no vol tener los mandamens que dieus establi. Lo seze es erguelh, que aisi co la bestia es ergulhosa que cobezeja motas bestias, enaisi es home que cobezeja motas femnas e motas cauzas temporals.

28 L'emperador demanda: cantas causas so que aporton l'arma d'ome en paradis?

L'efant ditz: ·III·: bona cossiencia e bona paraula e bona obra acabada.

29 L'emperador demanda: cantas causas so que aporto l'arma d'ome en ifern?

---

1 dis que p. ·III· C — neglegentia D, negligentia C — per negl. E, es *fehlt* — 2 es de dir la vergonha de s. p. D — es temor d. dir s. p. C, que a *vor* paor *fehlt* — pauor E — 3 sos peccatz C, mals *fehlt* — mal pesamen D — p. que al cor ad e. al peccat E — el p. D — 5 les E — cans pecatz so princ. D — 6 que ·VI· D — le pr. E — no laisa far] no fassa E — 7 la segonda E, avolteri *fehlt* — ad ulteri C — 8 l. (lors E) mals p. DE — mais *fehlt* D, *steht erst nach* vezi E — las molers de lors uesis E — 9 la lur D — la tersa DE — el *fehlt* D — ella e. E — uolutatz E — per que E — 10 ab a. E — 10—14 Lo quart *bis* temporals *fehlt* E — la quarta C — cobezesia C — 11 an aqu. D — la quinta C — 12 lo mandamen de dieu lo cal el establi D — es erg. que *fehlt* C — 13 tot enayssi so homes que cobezejo C — 14 f. e m. c. t.] f. e motas viandas C — 15 cantas so las c. E — aporton E — 16 domes E — 17 respon C — 19 cantas so las c. E.

---

27 = Cat 28 (*Antw.*: ·VII·, ço es superbia, avaricia, luxuria, ira, gola, enveja, perea).

28 = Cat 29 (*für* cossiencia-cogitacio), Y 440, *verwandt* AR 27: Tell me, on how many wings must the soul fly, in order to reach heaven? — I tell thee, four; Prudence, Humility, Strength and Righteousness; = AE 75: Quot res sunt quae ducunt hominem ad regnum celorum? — Tres: Cogitacio sancta, verbum bonum, opus perfectum; DT² 55 ¿Quales son las cosas mas ciertas que llevan al hombre al parayso? — Obra, esperança y caridad.

29 = Cat 30, A 69: Cantas cauzas son que meno home vas infern? respos: tres, cogitassios nomuda, paraula estranha, obra malvada; AE 76: Quot res

L'efant ditz: ·III·: mala cogitatio non digna e mala paraula e mala obra.

30 L'emperador demanda: cals es la causa que mais platz a nostre senhor dieu ni a sos angils?

L'efant ditz: cant hom fai bona cofessio e manifesta sos peccatz a nostre senhor dieu et esta en vera penetentia.

31 L'emperador demanda: cantz peccatz so que en aquest segle ni en l'autre no son perdonatz?

L'efant ditz: ·II·: qui non cre la resurrecio de Jesu Crist e l'autre es qui se desespera de la misericordia de dieu.

32 L'emperador demanda: cantz son los senhors a qui los homes servisson?

L'efant ditz: ·IIII·. Lo primier es vas. Lo segon es vils. Lo tertz es mals. Lo quartz es bos. Per lo va entendem aquest segle mesqui. Per lo vil entendem lo cors d'ome. Per lo mal entendem lo diable. Per lo bo entendem dieu. Al va senhor servem, cant demandam las riquesas d'aquest segle que son gasanhadas am gran trebal et am gran

---

2 e m. obra *fehlt* E — 3 *Diese Frage mit Antwort fehlt* C — 5 home o fēna fa cofessio a dieu n. s. ni m. s. p. ni sos falhimens et esta . . . D — 7 c. son los p. E — 9 que ·II· C — la res. de dieu C — *nach* Crist: es la .I. D — lautra E — 10 se *fehlt* E — dieu ihesu crist C — 11 cans senhors so D — cal so lo s. C — 12 seruon E — 13 Lef. d. *fehlt* E — vils] niels D — 14 cart E — aquest *bis* v. entendem *fehlt* E — 15 vil] uial D — la carn de home C — 16 al vas servem C — 17 *beide Male* ab E — trebals D.

---

sunt quae ducunt hominem ad infernum? — Tres: Cogitacio immunda, opus prauum, uerbum alienum; F 71: par quelle maniere maine le diable l'homme en enfern, *mit der Antwort zu* 30: souuiengne toy que tout ainsi que par baptesme est pardonne le peche originel tout ainsi par confession et penitence sont pardonnez tous les autres peches; *offenbar hat der Kopist die zugehörige Antwort und die folgende Frage versehentlich übersprungen*; *genau wie* F Ch 71.

30 *verwandt* Cat 33: quantes son les coses que mes plaen a Deus? — III. Abstinencia en joventut, e larguea en pobrea, [e] abstinencia de peccat; *ebenso* A 71; Y 506; *etwas verschieden auch* F 57 (la premiere est faire vraye penitence de ses pechiez, la seconde est largesse et pacience en pourete, la tierce est abstence de pechie), *genau so wie* F Ch 57.

31 = Cat 32, A 70 (tres, qui be (non) ama dieu, qui se des(es)pera de dieu, qui non cre en la resurrectio), F 30, Ch 30, Y 471 (synnys seven . . .), AE 77: Quot res sunt quae nec remittuntur hic, nec in futuro? — Tres: Qui blasphemat Deum, et qui desperat de misericordia Dei, et qui non credit resurrectionem Domini nostri Jesu Christi; DT² 54: ¿Quales son los peores y mas principales peccados? — El no creer en la sancta fe catholica y desesperar de la misericordia de dios.

32 = Cat 31.

dolor so laissadas, cant l'ome passa d'aquest segle en l'autre. D'aquest senhor recep hom va gasardo. Al vil senhor servem, cant demandam los deliegs temporals; que cant hom mais deliechamens vieu, en aissi cant es mortz, mais li so peiuradas sas causas. E d'aquest senhor resep hom vil gasardo. Al mal senhor servem ab sacrilegis, ab engans, ab homicidis et ab layronissis et ab motas d'autras malas obras. D'aquest senhor resep hom mal gasardo, que l'arma d'ome bayssa en ifern. Al bo senhor servem, can fam vigilias e bonas oratios e dejunis et almornas e motas autras bonas obras; e d'aital senhor recep hom bon gasardo, que l'arma d'ome porta adrechament en paradis.

33 L'emperador demanda: en cantas manieiras mor hom?

L'efant ditz: en ·IIII·. La primieira es la mort del cors. La segonda es, cant mor e mala fama e cant non ieiss d'el negun bon issample. La tersa es, cant non es parsoniers dels sants sacrificis e de las oracios e dels bes de santa glieira que isso faitz et en autres bos luox. La carta es, cant es mortz en arma.

34 L'emperador demanda: per cantas causas vieu hom drechurieirament apres sa mort?

L'efant ditz: per ·III·. La primieira es, cant es passatz d'aquest segle en l'autre am bona fama. La segonda es, cant es parsoniers dels santz sacrifissis e de las bonas oracios e dels bes que se fan en santa gleira et en autres bos luox. La tersa es, cant l'arma a vida durabla e gloria per totz temps el sant paradis.

---

1 daqu. mon C — mon *vor* segle *durchstrichen in* E — es passatz D — 1, 2 e daqu. senhor D — daquest recebo van g. C — mal g. E — a uiel D — a uil C, senhor *fehlt* — a uiel D — 3 que hom on mays d. uieu . . . so mortz . . . peroradas las c. D — cant hom uiu be enayssi c. e. m. may so poyridas las c. C — 5 mal g. E, uial g. D — Al mal seruir am sacrilegi et amb omecidis et ab engans e dautras m. ho. C — ab engans *fehlt* E — 6 m. o.] malesas E — maluays g. C — 7 de baysa C, ome *fehlt* — 8 b. obras oratōs de junis C — f. u. ni dizem oratios ni d. ni fam almornas e motas dautras b. o. D — 9 totas au E — daquest D — ressebem D — dome *fehlt* D — adr. en dressa a la salut de p. E — adr. *fehlt* C — 11 home DE — 12 L. pr. en amor C, del cors *fehlt* — 12, 13 L. s. es cant hom non ditz del negun b. yss. E — 13 e cant n. ieiss *bis* iss. *fehlt* D — 14 car non es estat p. D — del sant s. C, del sans s. D — s. ni . . . ni d. bes ques fan e s. gleya ni els au. b. l. D — totz bos au. l. E — 16 cant mor en arma C — 17 home D — drech. *fehlt* D — 19 cant es *fehlt* E — 20 del sant sacrifici C — 21 santz *fehlt* DE — e *nach* sacr. *fehlt* E — oratios] obras D — 22 gleya D, glieya C — ni els au. C — et en totz b. au. l. E — dur. p. t. t. en la gloria de p. D — 23 en g. E — t. t. mays el E — en par. C — p. de nostre senhor dieu E.

---

33 = Cat 34.
34 = Cat 35.

35 L'emperador demanda: a cantas causas val almorna ad home qui esta en peccat mortal?

L'efant ditz: en ·III·. La primieira es que enans se convertisca a dieu. La segonda es que dieus li·n renda bon gasardo en aquest segle et en l'autre. La tersa es que si moria en aquel peccat, l'arma non auria tan greu pena.

36 L'emperador demanda: cals es la peior causa e la melor?

L'efant ditz: paraula.

37 L'emperador demanda: de cal causa n'os pot hom sadolar?

L'efant ditz: de gasanhar.

38 L'emperador demanda: cals son las causas que so ajustadas de dos en dos?

L'efant ditz: lo creator e la creatura e bes e mals e la mortz e la resurrexions.

39 L'emperador demanda: que es hom joves?

---

1 en c. c. C — 2 estia D — 3 en ·IIII· C — que primieirament et enans s. couertis a nostre s. d. E — 4 li C — rendra E — 5 et *fehlt* E — si] se E — en pecca C — non trairia t. g. turment ni t. g. p. E — 7 ni la m. D — 9 no D — cals causa es cum no se p. s. E — de *fehlt* E — 11 li d. E — cal es la cauza E — 13 la creatura e la breutura E — be e mal D — 14 la res. et l. m. C — 15 home ioue DE.

---

35 = Cat 36.

36 = Cat 38, F 31, Ch 31, PSal 37, OM 30, OC 28, AR 43, Bd 653, 28: Quid est optimum et pessimum? Verbum; *wörtlich ebenso* AHE 87; DT² 56: Qual es la mejor cosa y la peor del mundo? La palabra que con ella pueden hazer mucho mal y mucho bien; *Kemble im Kommentar zu* AR *weist hin auf einen* 1617 *gedruckten Traktat: Question notable décidée, s'il nest rien de meilleur, ou pire que la langue*", 12 mo, *Neudruck* 1713 *zu Maestricht durch Delessart, Oktav*; „the question has given rise lo proverbs in various languages".

37 = Cat 24, F 29, Ch 29, Bd 653, 24, DPA 79, AHE 64: Quid est quod hominem lassum fieri non sinit? Lucrum; *ebenda nochmals* 79: Qua ratione homo lassus non fit? Lucrum faciendo; DT² 19: Qual es la cosa de la qual el hombre no puede ser harto? De ganar riquezas; Seg S. 506: ¿E qual es la cosa que non dexa al omne gosar? — La ganancia. — *Knust S.* 506 *verweist auf Diogen. Laert.* I, V, 87: *Βίας ἐρωτηθεὶς τί ποιῶν ἄνθρωπος τέρπεται, ἔφη: „κερδαίνων".*

38 = Cat 37 (*wo die Frage offenbar verstümmelt*), A 64 (desgl.): Cantas cauzas son? respos VI, criator e criatura, ben e mal, surrectio e mortuorum.

39 = AE 66 Quid est homo nimis [*wòhl verlesen aus* iuvenis]. — Lucerna posita; AHE 100: Quid est homo? — Sicut lucerna in vento posita; *ähnlich* DPA 10: Quo modo positus est homo? — Ut lucerna in vento; DT² 20: ¿Que cosa es hombre mancebe? — Candela encondida que presto se amata. *Für diese Frage hat* Cat 39: qual es la cosa que mes desplau al hom? — La vida de son enemich.

L'efant ditz: la candela cant art e pueis mor.

40 L'emperador demanda: cals es la causa que non es certa?

L'efant ditz: la vida d'ome, que si es huei, non es dema.

41 L'emperador demanda: cals es la causa que es certa?

L'efant ditz: la mort.

42 L'emperador demanda: per cantas manieiras ment hom?

L'efant ditz: per ·V·. La primieira es non poder. L'autra es paurieira. La tersa es ignorancia. La quarta es paor. La quinta es iniquitas.

43 L'emperador demanda: cantz filhs ac Adam?

L'efant ditz: ·XXX·, e ·XXX· filhas, estiers Caim et Abel e Seth.

44 L'emperador demanda: cantz peccatz fes Caim en la mort de so fraire Abel?

L'efant ditz: ·VII·. Lo primier es, car no gardet so que fasia. Lo segon es, car destrui so fraire per eveja. Lo tierz es, car el dis a so

---

1 enayssi co en l. c. E — que enayssi es can la c. que art e p. m. D — 2 cal cauza n. e. c. D — certana C — 3 si huey es niens no sap si dema morra D, si huei uieu no sap si morra dema E — 4 que es *fehlt* C — cal D — 6 home D — c. causas uieu home E — p. c. maniey mentis h. C — 7 La segonda C — Lautra e. p. *fehlt* E — 8, 9 *immer* lautra ED — 8 lautre se pon aor E — enequitat D — 10 c. efantz E — 11 ·XXX· fils E — sec C — 12 mor E — en cantas manieyras peccquet c. esso fr. a. en la mort C — 14 en ·VII· C — 15 car uezia so f. destruir et auian e. D — car el destruzia so fraire co uezia et auia ne euia E — car el dis] cant (can D) dis ED.

---

40 = Cat 40, DT² 22: ¿Qual es la cosa mas incierta? — La Vida del hombre.

41 = Cat 41, AHE 90, PSal 38: Tell me, what is the thing best known to man on earth? — I tell thee, that to no man is any thing so well known as that he shall suffer death; OM 31, OC 16, DT² 22: ¿Qual cosa es mas cierta? La muerte de la persona.

42 = Cat 42, DT² 24: ¿Por quantas cosas o maneras mienten los hombres? — Por tres maneras. Por deleyte de hablar, o por dezir bien de quien bien quieren, o por dezir mal de quien mal quieren; F 32, *wo aber* ment *zu* meurt *verlesen ist, dementsprechend auch* Ch 32: by how many maners a man dyeth; *die 5 Arten sind hier*: pourte, ignoraunce, pyte, drede, iniquite.

43 = Cat 43, F 59, Ch 59, A 12 (XX filhs *wohl nur ein Versehen für* XXX), PSal 24, I 21, JMf 5: Quantus filius habuit [sc. Adam] exseptis Kam (sic) et Habel? — Et sunt XXX filius et XXX filias; JMS 5: Ipse Adam quod filius habuit? — Excepto Caïn et Abel et Seth treginta filius et treginta filias; AE 14: Quot filios habuit Adam? — Triginta filios et triginta filias, exceptis Cayn et Habel; Bd 652, 40, OM 20, OC 19 (XXX men children and XXX wymen children); JMS² *in* 1: Adam absque Abel et Cain habuit XXX filios et XXX filias ... *(folgen weitere Angaben über Adam). — Die Zahl der Kinder Adams wird in der Bibel nicht angegeben, s. Genesis* 5, 4; *vgl. noch Wilmanns* I S. 175.

44 = Cat 44, *aber die Darstellung abweichend, der ganze Vergleich zwischen Abel und Christus fehlt.*

fraire que anesso amdos en un camp e pueis l'aucis a trascio, cant dormia. Lo cart es, car aussic so fraire. Lo quint es, car no·s penedet, cant ac fag lo peccat. Lo seze es, car se desesperet de la misericordia de dieu. Lo sete es, car mentit a dieu, cant li demandet desus de l'aire del cel: Caim, on es to fraire Abel? E Caim dis a nostre senhor: ieu no soi garda de mo fraire. Aissi s'escondis. E dis dieus: to fraire Abel s'es clamatz a mi laisus el cel on ieu era; e per aiso que as fag, tu seras malditz sobre la terra e malditz sotz la terra e·l frugz que de tu issira sera malditz. Et adonx ac Caim gran vergonha e vai se partir d'el. E per aisso ditz l'escriptura que la mortz d'Abel significa la mort de Jesu Crist, non d'autesa ni de nobleza, mas las significansa de Caim significa Judas; que aissi cum Judas saludet nostre senhor Jhesu Crist e pueis lo traic, enaissi saludet Caim so fraire Abel e pueis l'auci. Adonx dis dieus: Caim, tu seras ·VII· vegadas punitz per los ·VII· peccatz que tu fesist, quant aucis to fraire Abel. E depueis que Caim se parti danant la cara de dieu, tota via pueis li tremolet la testa entro que fo mortz.

45 L'emperador demanda: cal fo aquel que premieirament offri sacrifissi a nostre senhor dieu?

L'efant ditz: Abel, que offri un anhel.

46 L'emperador demanda: qual fo aquel que premierament fes letras?

---

1 fr. en ·I· camp amd. que anesso E — a tr. *fehlt* E — 1, 2 c. dormia *fehlt* D — el cart E — el q. E — es *nach* quint *fehlt* C — 3 m. de nostre s. d. DE — a nostre senhor d. DE — 4 li mandet d. en la ley caym ... E — 4, 5 desus del ayze C, d. c. *fehlt* — 5 hon as C — Respos c. D, dis c. E — 6 fr. abel D — Et a. sescondic D — dis d. D, E dieus dis E — 7 abel *fehlt* C — abes D — se clama a mi de tu la sus C — el cel *fehlt* C — hon es C — ont D — 8 tu as E — sus l. t. D — desotz l. t. D — 8, 9 m. ela terra el frugz que de te yssira e parti se dell C — frug DE — 9 yssiran seran D — gran *fehlt* E — uas partir D — 10 mort DE — 11 de aut. C — 11, 12 may la significa car de caym C — 12 que enaysi co j. s. dieus e p. D — j. que saludet ihesu crist e p. C — 13 et enayssi E — 14 nostre senhor d. E, nre senhor D — aussit E — 15 per lo pecat DE — 15 tu *fehlt* D — 16 E *fehlt* D — cara] fassio D, fassa E — l. c de ihesu crist C — f. de nostre s. d. D — totas uegadas E — depueys entro la mortz l. t. l. testa C — 19 a dieus D.

---

45 = Cat 45, Bd 647, 48: Dic mihi quis primus obtulit holocaustum Deo? — Abel agnum; JMf 7: Quis primus obtolet olocaustum? — Abel agnum; JMS 6 *Frage wie in* Bd (Quis . . .), *Antw.*: Abel agnum, pro quo occidit eum Caïn, frater suos; *ebenso* I 22; AE 15. — *Gen.* 4, 4.

46 = Cat 46, A 59, JMS 44: Qui primus dicit litteras? — Mercurius gigans et Enoch filius Jafet: ipse est scriba ante portas Hierusalem caelestem, nomina iustorum *[Lücke]*; Bd 647, 45: Dic mihi quis primus finxit literam? — Mercurius gigas; PSal 58: Tell me, who first set letters? — I tell thee, Mercurius the giant;

L'efant ditz: Seth, que fo fils de Adam, del cal issi lo gran linhage de nostre senhor dieu, cant venc en terra per lo mon a salvar.

47 L'emperador demanda: cals fo lo premier clergue messa cantant?

L'efant ditz: Melchisedech que fo patriarcha de Jherusalem.

48 L'emperador demanda: cantas manieras son de serpentz?

L'efant ditz: XXIIII.

49 L'emperador demanda: cantas manieras son de volaterias?

L'efant ditz: LXXII.

50 L'emperador demanda: qual fo aquel que mes nom a totas las causas animals?

L'efant ditz: Adam.

51 L'emperador demanda: cals fo aquels que primieiramen intret en paradis?

---

1 Sec DC — dadam D — dels cals E — lo *fehlt* C — 2 can v. en lo mon per nos a s. D — a *vor* s. *fehlt* E — 3 lo milor c. E — cal aquel que premieyramen fon clergues m. c. C — 6 dis que C, dis de D — LXXIIII C — 7 *Frage mit Antwort fehlt* C — 8 dis de D — 9, 10 las bestias animals D — l. bestias C — 11 nostre payre a. (adāz D) DE — 12 prim. *fehlt* D — em C.

AE 65: Quis primum fecit litteras? — Scith; AR 16, *wie* PSal (first wrote l.). — *Kemble* S. 209, *Anm.* 16 *erinnert an die Identifizierung Mercurs und Wodans und daran, dass man letzterem die Erfindung der Runen zuschrieb*; *s. noch Cic.* De deor. nat. 3, 22, 56. *Ampelius* 9, 5. *Plinius* N. h. 7, 192.

47 = Cat 47, F 60, Ch 60, A 15: Cal fo premier preveires? respos: Melchisedec; JMf 34: Quis prius sacerdus fuit sē pē ipsē? — Melcesedic; AE 19: Quis fuit primus presbiter? — Melchisedech; Bd 647, 54, AR 13: Tell me who was the first bishop in the old Law, before Christ's advent. — I tell thee, Melchisedek and Aaron.

48 = A 25, F 34, Ch 34, Bd 652, 47 (Triginta sex), I 33 (triginta IIIIor), JMf 30: Quod genera serpentina sunt? XXIIII; AE 29: Quot sunt genera serpentium? — XXIIII; AR 34 (four and thirty). — *S. über diese Frage Wilmanns* I S. 177.

49 = Cat 48, A 32 (LIIII), JMf 29: Quod volocrum genere sunt? XX; JMS 25: Quo genera sunt volucrum? — Quinquaginta et IIII, I 15; Bd 652, 47 (triginta septem), AE 36 (Quinquaginta XX); AR 33 (two and fifty); PSal 51 (four and fifty); *enthalten auch in* OC 39 (LIIII) *und* OM 43 (*ebenso*); *die gleiche Frage* Sid 365: Lo re demanda: di quante maniere sono gli uccelli? Sidrac risponde: Li uccelli sono di molte maniere, che lunga cosa sarebbe a contalle . . . *(folgt lange Antwort)*.

50 = Cat 49, A 26 (Cals lur [sc. als serpens] pauzet premier nom?), F 35, Ch 35, AE 30: Quis ipsis [*nach* 48] nomina inposuit? — Adam; JMf 31: Quis illi [*nach* 48] inposuit nomen? — Adā; I 36 (Qui illorum [sc. piscibus] nomina posuit), DT^{2} 25; *ähnlich* AR 36: Tell me who created the names of all fishes? — I tell thee, Adam the first man. — *Gen.* 1, 2, 14.

51 = Cat 51, F 63, Ch 63.

L'efant ditz: lo layre a qui nostre senhor perdonet, cant li clamet merce en la crotz.

52 L'emperador demanda: cals foro aquels que foro crucificat ab nostre senhor?

L'efant ditz: ·II· lairos, Dimas e Gestas eran lur nom.

53 L'emperador demanda: cals foro las plus onradas nossas que anc foron ni ja mais seran?

L'efant ditz: aquelas de Architricli, on fo nostre senher dieus e nostra dona santa Maria; et aqui fes dieus de l'aigua vin.

54 L'emperador demanda: cals es la plus leugieira causa que sia en aquest mon?

L'efant ditz: pessament d'ome.

55 L'emperador demanda: cals es la causa que es cominals a ricx et a paubres.

L'efant ditz: naisser e morir.

56 L'emperador demanda: cals es la causa que hom ve e no la pot tocar en neguna manieira?

---

1 lo layro DE — aquel que n. s. C — l. layro aquel a qui dieus p. D — 2 sus en lalbre de la veraya crotz D — 3 cruscificatz D — cals foro crucificatz E — 5 en gestas es l. n. C — son l. n. D, e. lors noms E — 6 anc *fehlt* C — 8 en a. C — del rey artecley D, del rei archetechi E — foron E — senhor C — 9 s. M. *fehlt* D — dieus *fehlt* D — 10 laugieyra CD, lengienra E — daquest m. D, del mon E — 13 als ricx et als p. E — 15 mori C — 16 que negun home non la pot tocar ni vezer (n. v. *von gleicher Hand untergeschrieben*) e n. m. Lef. d. lo cel e larma dome C, *die nächste Frage mit Antwort fehlt* — 17 man. daq̄st mon E.

---

52 = Cat 80 (Gescas), A 30 (dos lairos, Dimos e Diges), AE 34: Quot sunt qui cum eo crucifixi sunt? — Duo latrones, Jonathas et Gomatras; I 44 (Ad dextris Joatras et Cammatras a sinistris), Bd 650, 23 Dic mihi nomina duorum latronum qui cum Jesu simul crucifixi sunt? — Matha et Joca, Matha credidit, Joca negauit, mortem elegit. — Dimas *und* Gestas *sind die Namen im Evangel. Nicodemi, s. im übrigen Wilmanns* I S. 179.

53 = Cat 52, F 64, Ch 64.

54 = Cat 54, A 35 (pessier d'ome), F 37, Ch 37, DT² 27: ¿Qual es la cosa mas ligera del mundo? — El coraçon del hombre, y pensamiento que en un punto lo pone do quiere aunque sea en cabo del mundo; *Knust* S. 622 *verweist auf Diogen. Laert.* I, I, 35, *Thales*: τάχιστον νοῦς. διὰ παντὸς γὰρ τρέχει.

55 = Cat 55, Bd 652, 27: Quid est regi et misero commune? — Nasci et mori; AHE 86; *ähnlich* F 25: qui est la chose la plus cruelle aux poures ne aux riches. *Antw.*: la mort; *genau ebenso* Ch 25.

56 = Cat 56, A 37, AE 39: Q[u]id videtur et non tangitur? Nubes uel celum; I 2, DT² 28: Qual es la cosa que el hombre mas vee y no puede llegar a ella ni la puede tocar? — El sol y la luna y las estrellas.

L'efant ditz: lo cel.

57 L'emperador demanda: cals es la causa que hom non pot tocar ni veser en neguna manieira del mon?

L'efant ditz: l'arma que esta en lo cors d'ome e de femna.

58 L'emperador demanda: quina causa es solel?

L'efant ditz: lum e clartat del dia.

59 L'emperador demanda: que fai lo solel de nuetz?

L'efant ditz: ora i a que dona lum en purgatori et ora i a que dona lum a la mar e pueis en orient e dona clartat a tot lo mon.

60 L'emperador demanda: que soste la terra?

L'efant ditz: aiga.

61 L'emperador demanda: que soste aiga?

L'efant ditz: peiras.

62 L'emperador demanda: que soste las peiras?

---

3 daqst mon E — 4 es ab nos e. c. E — 5 canha c. C, quinha c. D — lo s. E — 7 lo *fehlt* E — nueg CD — 8 ora . . . oras E, horas . . . horas D — a p. DE — et *fehlt* C — 8, 9 y a dona lum a larma e. p. dona lum e. o. D — 9 t. l. m.] totz C — 10 la *fehlt* E — 12 qui *hier und in den folgenden Fragen* E — layga C — 14 las *fehlt* E.

---

57 = Cat 57, A 36: Cal cauza toca hom e no ve hom? respos: anima; AE 38: Quid tangitur et non videtur? — Anima; I 1, AHE 83: Quid est, quod homo videre non potest? — Alterius animam. *Ähnlich* DT² 26: ¿Qual es la cosa del mundo mas graue y peor de saber? — El coraçon del hombre y los pensamientos: que no ay persona en el mundo que lo pueda saber si no solo Dios: y aquellos aquien el hombre lo quiere reuelar.

58 = Cat 58, A 38 (resplandor de jorn), AE 40: Quid est sol? Splendor est diei; *nur die Frage* AR 10 (*Antw.*: I tell thee, Astriges the magician said that it was a burning stone), *desgl.* AHE 5 *und* 108, DPA 50, SS 5, Seg S. 502 (. . . claridad que nunca decae, honrra del dia . . .).

59 = Cat 59, *ähnlich* AR 6: Tell me where the sun shineth by night. — I tell thee, in three places: first in the belly of the whale that is called Leuiathan; and the second season it shineth in hell; and the third season it shineth upon that island that is called Glid, and there rest the souls of holy men till doomsday; DT² 29: Que haze el sol de noche? Horas ay que alumbra a los infiernos: horas ay que alumbra y da lumbre al purgatorio, y horas ay que alumbra a todo el mundo y se pone a poniente. *Vgl. noch* OC 42: Wherefore is the son rede at even? — For he gothe toward hell.

60 = Cat 60, F 39, Ch 39, A 43, AE 46: Quid sustinet terram? — Aqua; DT² 30.

61 = Cat 61, A 44, F 40 *nur die Frage* + *Antw. von* 62, *ebenso wie* F *auch* Ch 40; AE 47: Quid sustinet aquam? — Petra.

62 = Cat 62, A 45 (catre bestias que son catre evangelistas), F 40 *nur die Antwort, ebenso* Ch 40, AE 48 *u.* 49: Quid sustinet petram? — Quatuor animalia. — Quae sunt illa quatuor animalia? — Lucas, Marcus, Matheus, Johannes.

L'efant ditz: ·IIII· evangelistas.

63 L'emperador demanda: que soste los ·IIII· evangelistas?

L'efant ditz: fuoc esperital, en lo cal es la emagena dels angels e dels archangels e la figura.

64 L'emperador demanda: que soste lo fuoc esperital?

L'efant ditz: abis.

65 L'emperador demanda: que soste abis?

L'efant ditz: albres que fo plantatz en paradis; en aquel albre estan los patriarchas e·ls prophetas. E aquest albre es que ditz la sancta escriptura que soste la terra e la mar e tot lo mon.

66 L'emperador demanda: aquest albre cum o soste?

L'efant ditz: ab lo comandament de nostre senhor dieu Jesu Crist et ab la gracia del sant esperit.

67 L'emperador demanda: cans ans so del comensament del mon entro lo diluvi que fo el temps de Noe?

2 les E — 3 l. emagenas D, l. ymage C — 4 la fig.] figurada D — 5 lo *fehlt* D — 8 lalbre E — albres que son C — et en a. a. D — 9 les E — et aquel a. soste la tera D — e daquest albre dis la sancta escriptura que soste C — 10 t. l. mon aysi coma dis la santa escriptura D — el mar E — 11 aquel E — que soste aquest a. C — 12 n. s. d. *fehlt* D — dieus C — 14 cans so los a. E — c. a. auia C — 15 e. lo esdiluvi C — e. al temps del dulivi E — dil. de que fo D — que *bis* temps *fehlt* E.

63 = Cat 63 (*nur* foch), A 46 (*desgl.*: foc), F 41, Ch 41 (The spyrytuell fyre), AE 50: Quid sustinet illa ·IIII· animalia? — Ignis.

64 = Cat 64, A 47, F 42 *nur Frage, dazu die Antwort von* 65 *bis* paradis, *genau so wie* F *in* Ch 42; AE 51: Quid sustinet ignem? — Abissus.

60—64 *ähnlich in* DT² 30: ¿Quien sostiene la tierra? — Los quatro elementos, fuego infernal: y los abismos que son de baxo de la tierra.

65 = Cat 65 (*nur*: lo albre que fon plantat en Parais en lo començament de nostre senyor Deus), F 42 *(Antwort)*, Ch 42 *(desgl.)*, A 48 (l'albre que del comensamen es pauzatz, que es Jhesu Crist), AE 52: Quid sustinet abissum? — Arbor quae ab initio posita est, ipse est Dominus Jesus Christus; DT² 31: ¿Quien sostiene los abismos que son de baxo de la tierra? — El arbol que fue plantado en el parayso, que la rayz del yua en el infierno antes de la passion de Jesu Christo. — *Knust* S. 621 *verweist wegen des Weltbaumes auf Grimms Mythologie*³, S. 756 ff. (4. *Aufl.* II, S. 664) *und auf Mones Anz. f. Kunde d. teutsch. Vorzeit* VIII, Sp. 279; *s. jetzt bes. Mogk in Pauls Grundriss d. germ. Philologie* III² (1900), S. 379 *und S. Bugge, Studien üb. d. nord. Götter- und Heldensagen, München* 1881, *S.* 393—528. *„Alt scheint ferner die Vorstellung des Weltalls, bemerkt Mogk, als eines mächtigen Baumes, der sein Gezweig über den Himmel erstreckt ..., allein die Ausschmückung dieses Baumes ist jung, speziell isländisch und steht in manchen Stücken vielleicht unter dem Einfluss der aus dem Süden eingeströmten christlich-abendländischen Kultur (Bugge, Stud.* 421 ff.)." *Die vorliegende Stelle ist von den Germanisten, soweit ich sehe, noch nicht verwertet worden.*

66 *nur in* B.

67 = Cat 66, JMS² 3, *s. o. S.* 9.

L'efant ditz: ·M·M· CCLII.

68 L'emperador demanda: cantz an savia Noe, cant comesset a far l'archa?
L'efant ditz: ·VC· ans.

69 L'emperador demanda: en cantz dias ac facha l'archa Noe?
L'efant ditz: en C.

70 L'emperador demanda: cans dias estet l'archa sobre l'aigua?
L'efant ditz: ·XL·.

71 L'emperador demanda: en cal loc se pauzet l'archa?
L'efant ditz: en un pueg que hom apela Arachimi que es en Armenia et aqui se pauset per lo comandament de nostre senhor dieu.

72 L'emperador demanda: qui plantet primieiramen vinha?
L'efant ditz: Noe.

73 L'emperador demanda: quals so aquels que so natz e no morran entro la fin d'aquest mon?

---

1 ·M· CC LII C — 2 cant a. C — a far *fehlt* E, comessec — 3 ans *fehlt* E — 4 en quans ans fo f. CD — 6 dies D — c. iorns estet nohe sobre larcha en layga C — estec E — 7 ·XI· dies e ·XI· nueg D — 9 archeteclin E, archimi C — Ermenia D — 10 lo *fehlt* D — d. dieu n. s. C — n. s. *fehlt* D — 13 cal fo a. C — 14 tro a la fi E.

---

68 = Cat 67, F 47, Ch 47, JMS² 4: Quantos annos habuit Noe, quando incipit fabricare Arcam? d.

69 = F 48 (*versehentlich* quantz ans . . . cent ans), *ebenso* Ch 48, JMS 46: Quod annis edificauit Noe arca? — C; JMS² 5: In quantos annos fabricauit arcam? C; OM 18: How fele wynter was Noes shippe in makyng? — Fowre-score wynter.

70 = Cat 68, F 49, Ch 49, PSal 22, JMS² 7 (CL), OC 18; *ähnlich* JMS 47 (Quod dies pluit diluuius?), OM 19: How longe durid Noes is flood? — XL dayes and XL nyghtis. — *Gen.* 7, 12.

71 = Cat 69 (. . . Arachim . . . Erminia . . .), F 51 (*Frage*: en quel lieu est la dicte arche a present? . . . archenclin), *ebenso wie* F Ch 51; JMS² 8: Ubi requiebit arca, quando restituit? — Super muntem Armeni. — *Gen.* 8, 4.

72 = Cat 70, A 13: Cals fe premier vinha? respos: Noe, apres esdolovi; F 52, Ch 52, PSal 46, AR 17: Tell me who first planted vineyards, or who first drank wine? — I tell thee, Noe; OM 38, OC 34, AE 16: Quis primum plantavit uineam post diluuium? — Noe; Bd 647, 53, JMS 49 (*längere Antw.*). — *Gen.* 9, 20 sq.

73 = Cat 71, F 65 (. . . qui sont a la porte du paradis terrestre tenans chascun une espee ardant en leur bouche), *genau ebenso wie* F Ch 65, I 47 (Helias et Enoc et Johannes evangelista), *ähnlich schon* I 4: Quis vivit dum seculum vicit? — Helias et Enoc et Johannes, JMf 10: Quis vivindum seculum vicit? — Elias et Inoc; JMS 7: Quis est natus et non est mortuos? — Helias et Enoc; AE 18: Quis fuit natus, et non fuit mortuus? — Enoch et Elyas; Ash 2, T 1 (*nur* Enoch), Bd 647, 47 DT³ 33: ¿Quales fueron los que nascieron y no murieron ni moriran fasta la fin del mundo? — Elias y Enoch que fueron llevados in cuerpo y en anima al parayso terrenal, y estan ay y estaran fasta que venga el antechristo, y entonces saldran a pelear con el; *auch enthalten in* DPA 97, *s. o.* 20; *verwandt* AR 19 *und* 20: Tell me, what two men are they in Paradise who ever weep and are sad? I

L'efant ditz: Elias et Enoc, que estan a la porta de paradis terrenal et estaran entro la fin d'aquest mon.

74 L'emperador demanda: cals fo aquel que fo coceubutz ses corrumpement?

L'efant ditz: nostre senhor dieus Jhesu Crist.

75 L'emperador demanda: qui fes primieiramens monestier?

L'efant ditz: sant Paul.

76 L'emperador demanda: cal fo primieiramen ermita?

L'efant ditz: sant *Antoni.*

77 L'emperador demanda: cal ciutatz fo bastida premieirament en aquest mon?

L'efant ditz: Ninive.

78 L'emperador demanda: cal pueg es que noi plou ni rozada noi cas ni fara jamais?

---

1 que *bis* terr. *fehlt* E — que estan em paradis entro C — 3 cal C — 5 dieu E — 6 fos C — monestiers E, monestiar D — 8 *u.* 9 *fehlen* CE; *Antw. in* D: san paul, *Emendation nach* Cat 75, *s. o. S.* 22 — 13 en cal p. no plou ni r. del cel noy catz ni y cayra i. D, en c. p. non ploc ni proura E, *das übrige fehlt.*

---

tell thee Enoch and Helias: they weep because they shall return into this earth and suffer death, though heretofore they have delayed death long. — Tell me, where dwell they? I tell thee, Malifica and Intimphonis, that is, in Sunfield and Shinefield. — *Beide werden in* AE *nochmals genannt* 71; Quis pugnaturus est in consummacione seculi cum Antichristo? — *Die Annahme, dass Elias und Enoch mit dem Antichrist kämpfen und erst von ihm sollen getötet werden, findet sich, wie Wilmanns bemerkt, auch im Evang. Nicodemi c. 25. Nach Apocalypses Apocrypha ed. Tischendorf,* 1886, S. 76 *wird der Antichrist sie am Altar töten, weil sie ihn als Lügner erwiesen haben.*

74 = Cat 72, A 14: Cal fon coceuputz senes carnal coceptio? respos: nostre senhor que fo natz e no mortz, AE 17: Quis conceptus fuit sine concepcione carnali? — Dominus noster Jesus Christus; JMS 32.

75 = Cat 74 (Qual romangue primer monestir?), F 45, Ch 45, JMf 17: Quis prius monasteria fecit? — Elias et Eliseus; jam pos Eliam Paulus erímita et Antonios habas, *ebenso* I 27; AE 25: Quis primum monasterium constituit? — Paulus heremita et Antonius Abba[s]; PSal 53: Tell me, what man first constructed a minster? — I tell thee, Elias and Eliseus the prophets, and after baptism, Paulus and Antonius, the first anchorets; Paulus *nicht genannt* A 21: Cals basti premier monestier e fon premier ermitas ni abas? respos: Antoni; M 15: *Antw.*: Elyzeus. — *S. über diese Frage Wilmanns* I S. 176.

76 = Cat 75 (sent Antoni), A 21, *s. o.* 75, F 43 (sainct pol), *ebenso* Ch 43.

77 = Cat 73, A 21, I 12, JMf 21: Que civitas priu facta est? — Ninivin; JMS 10 Quo prima civitas facta est? — Nineuae; AE 24: Quae civitas primum facta est? — Niniuen; Bd 652, 50, PSal *enthalten in* 25 *u. in* OM 21; DT[a] 35; ¿Qual fue la primera ciudad? — La ciudad de Ninive; *anders* JMS 50: Qui prima ciuitas facta est? — Enoc, secunda Nineue, tertia Babilonia.

L'efant ditz: aquel de Gelboe, on naisso li papagai.

79 L'emperador demanda: cal sepulcre non es trobatz?

L'efant ditz: aquel de Moisen, a qui dieus donet la lei in monte Sinai.

80 L'emperador demanda: cals fo aquel que dejunet ·III· dias e ·III· nueitz que no vit cel ni toquet terra?

L'efant ditz: Jonas el ventre de la balena.

81 L'emperador demanda: qui morit dos vegadas e no nasquet mais una?

L'efant ditz: sant Lazer, lo cal resuscitet nostre senhor el moniment on era pausatz.

---

1 on estan E — los papagays (-guays) CD — 2 cals sepulcres E — 3 commandec la l. E, in m. S. *fehlt* — en monte sy D; *das Blatt ist hier zu Ende, alles folgende fehlt* D — 4 cal C — dias] iorns E — 5 nueyz C — t. en terra E — 6 ioanas E — j. que era e. v. C — 7 cal fo aquell que mori C — una *fehlt* C — 8 lo lazer C — resuscitec E — del monimen C, on e. p. *fehlt.*

---

78 = A 22: En cal montanha non plou? respos: en Gilboe; JMf 43: In co montem nunquam plovet usquam in eternum? — In Gelboe, ubi Saul ucisus est; JMS 9; In quo monte numquam pluit usque in sempiternum? — In Gelboel, ubi Saul occisus est; AE 26: In quo monte non pluit usque in hodiernum diem? — In Gelboe, *ebenso* I 28. *Das Tal Gelboe erscheint* F 44: ou cest que iamais ne pleut ne iamais ne fera et il respondit que cest en la vallée de gelboe, *ebenso* Ch 44: Also the emperour hym demaunded, what thynge is that neuer may be nor neuer shall be. and the chylde answered that that is in the valde of gelboe; *die seltsame Frage hier erklärt sich offenbar durch ein Missverständnis der Vorlage, in der* pleut *entweder zu* peut *verschrieben war oder verlesen wurde.* — 2. *Samuelis*, 1, 21: Montes Gelboe, nec ros, nec pluvia veniant super vos, neque sint agri primitiarum, quia ibi abjectus est clypeus fortium, clypeus Saul, quasi non esset unctus oleo (*Klage Davids um Saul und Jonathan*).

79 = Cat 76, A 31 (Cal fon aquel estiers Jhesu Crist que al sepulcre no fo trobatz?), I 25, AE 35 Cuius sepulcrum non est inventum? — Moysis; JMf 36: Cojus sepulcrum non inventur in terra? — Mose; JMS 81: Cujus sepulchrum quesitum et non inventum? — Moysi, quia dixit ei Deus: „Vade in montem, elevare et morere", et adsumptus est ibi Moyses; *verwandt* PSal 44: Tell me, where is the tomb of Moses the king? — I tell thee, it is by the house called Fegor, and there is no man that shall know it until the great day of doom; OC 32 Where lieth Moises body? — Beside the howce that hight Enfegor. — Mos. 5, 32, 49. 50. 34, 6.

80 = Cat 77, A 50, F 46, Ch 46, JMf 15, AE 54: Quis tres dies et tres noctes ieiunavit, nec celum uidit, nec terram tetigit? — Jonas in uentre ceti; I 23, *Frage anders gefasst in* I 10: Quid est vivit sepultus vivit et sepulchrum? — Jonas in ventre coeti; *ähnlich* DT[a] 36: ¿Qual fue el que anduvo en este mundo en dos vientres? — Jonas propheta que anduvo en el vientre de su madre: y en el vientre de la vallena tres dias y tres noches.

81 = Cat 79, A 28, F 69 (ce fut le ladre frere de marie magdaleine et de marie marthe q̄ dieu resuscita), Ch 69, Ash 4, I 38, JMf 13; Qui[s] semul natus et bes mortuos? — Lazarus; AE 32: Quis fuit bis mortuus et semel natus? — Lazarus; Bd 652, 37, M 11; *auch enthalten in* PSal 44, *und in* DPA 97, *s. o.* 20.

82 L'emperador demanda: cals fo aquels que domandet lo maior do que hom pogues demandar?

L'efant ditz: Josep ab Arimatia, cant queri a Pilat lo cors de Jesu Crist, cant fo crucificatz, e·l pauset el sieu monimen.

83 L'emperador demanda: per cantas causas deu hom dejunar lo divenres assignadament mais que negu dels autres jorns?

L'efant ditz: per ·IX·. *La primiera es,* car a divenres fes dieus e formet nostre paire Adam. La segonda, car a divenres auci Caim so fraire Abel. La ·III· es, car a divenres David la propheta auci lo jagant Golias. La ·IIII· es, car a divenres venc nostre senhor en nostra dona santa Maria e receup en ela carn humana e nasquet d'ela vers dieus e *vers* homs. La ·V·, car a divenres nostre senhor dieus Jesu Crist e sant Johan baptista foron bateiatz el flum Jorda. La ·VI·, car a divenres fo sans Esteve lapidatz. La ·VII·, car a divenres sant Johan baptista ac touta la testa. La ·VIII·, car a divenres nostre senhor dieu Jesu Crist fo crucificatz. La ·IX·, car a divenres dissendra del cel en la val de Josaphat, on fara lo juzizi dels bos e dels mals.

84 L'emperador demanda: en cantas manieiras so los peccatz perdonatz?

L'efan dis: en ·VI·. La premieira per lo baptisme. La ·II· per martire. La ·III· per cofessio e per penitentia, aissi cum dis l' escriptura:

---

1 l. mager C — l. m. hom de que hom p. d. E — 3 arimastia E — quis E — de n. s. dieus ihesu c. C — 4 ello p. C — en son sepulcre E — 5, 6 los div. assignatz C — que en ·I· autre dia E — 7 lo primier C, *fehlt* E — e form. n. paire *fehlt* C — 8 Lo segon C — ausic E — Cayms E — 9 so fr. *fehlt* C — le proph. aucis E — lo j. *fehlt* C — 11 en receup c. h. en n. dela uers dieus C — c. huma E — 12 e verturos homs E, *fehlt* C — 12, 13 J. C. *fehlt* C — 13 e flum C — 14 e. batejatz l. C — 15, 16 d. J. C. *fehlt* C — 17 on sera E — de b. e de m. E — 18 los p. s. p. E — 20 per ·VI. E — p. le m. E — 21 penedensa E.

---

82 = Cat 81, F 54, Ch 54.

83 = Cat 78, F 55, Ch 55, Y 534; *ähnlich* DT² 57: ¿Qual es el mejor dia? El viernes por cinco razones. La primera porque en el dia sancto del viernes hizo dios a nuestro padre Adam. La ·II· porque en el dia sancto del viernes vino a tomar carne el hijo de dios en la virgen sancta Maria, y nascio della verdadero dios y hombre sin simiente de varon, y sin ningun corrompimiento. La ·III· porque en el dia sancto del viernes fue baptizado nuestro señor Jesu Christo de las manos de sant Juan baptista. La ·III· fue que en el dia sancto del viernes fue crucificado nuestro señor Jesu Christo: y tomo muerte y passion por saluar el humanal linaje. La ·V· porque en el dia sancto del viernes verna nuestro señor a juzgar los bivos y los muertos: y a los buenos dara gloria y a los malos pena para sienpre sin fin.

84 = F 12, *wo Frage*: en quantes manieres on peult estre sauve; *Antw.*: en sept principalement; *als no. 6 hier genannt* indulgences, *dann noch*: La septiesm e

ieu manifestarai mas colpas e mos pecatz a nostre senhor dieu. La ·IIII· es per lagremas, aissi co dis Jesu Cris: beauratz so totz aquells que ploran lurs peccatz, car aquell seran cofortatz en gloria de paradis. La ·V· es per almorna, aissi cum ditz la scriptura; car aissi cum aiga estenh lo foc, aissi almorna estenh peccatz. La ·VI· es perdonansa, aissi cum ditz la scriptura: si no perdonas l'us a l'autre, nostre senhor no vos perdonara.

85 L'emperador demanda: crezes tu en dieu tot poderos?
L'efan dis: oc.

86 L'emperdor demanda: com crezes tu en ell?
L'efan dis: ieu crezi en ·I· et en ·III·.

87 L'emperdor demanda: co crezes tu en ·I· et en ·III·.
L'efan dis: ieu cre el paire et el fil et el sant esperit.

88 Per que es ditz paire? Car ac fil.

89 Per que es ditz fil? Car ac paire; et ab lo sant esperit son tres personas en una sancta trinitat, et en ·I· ver dieu et en ·I· ver senhor *qui vivit et regnat in secula seculorum.*

90 L'emperador demanda: crezes tu en la resurrexio?
L'efant ditz: oc.

91 L'emperador demanda: co crezes tu que sera?

---

1 dieus C — 2 p. lag.] per la gran en ueia E — d. la scriptura E — bona uratz es t. homs q̄ plora sos peccatz aq̄l sera c. E — 3 e. la g. E — 4 aissi c. d.] si c. d. E — 5 aissi *fehlt* E — lo peccat E — 5, 6 L. ·VI· es per obra de misericordia e de karitat C — 6 los us als autres E — 7 perdona E — *Nach* perdonara: La ·VII· es obra de miscricordia e de caritat. Que las obras de caritat ausiso los peccatz E — 8 dieus C — 9 *und* 10 *fehlen* E — 11 en ·I· dieu E — 12 crezes tu *fehlt* E — 13 cresi en le p. et en le fil et en le s. e. E — 14 q. dis p. C — es filh C — q. dis per filh C — 15 es p. C — et ab E — 16 et ·I· uers dieus nostre senhor E — 17 uiuis C — 20 cr. t. en que uenra C.

---

par oeuvres de charite; F *stimmt hier also zu Hds.* E, *s. oben Var. zu Z.* 7; *ebenso wie* F Ch 12.

85 = Cat 82, A 72; *ähnlich* F 73: en qui croy tu? *Antw.*: en dieu tout puissant cest assauoir au pere et au filz et au sainct esperit qui sont trois personnes en une essence et en une saincte trinite; *ebenso wie* F Ch 73.

86 = Cat 83, A 73.

87 = Cat 84, A 74.

88 = A 75, *enthalten in* Cat 84. *Diese Frage und die folgende schon ähnlich in den von W. Schmitz,* Miscellanea Tironiana, *Leipzig* 1896, *S.* 28*ff*, *gedruckten* Sententiae *(Hds. des 9. Jhs.) S.* 31: Pater pro quid dicitur? eo quod habeat Filium. Filius dicitur, eo quod habeat Patrem. Spiritus vero sanctus eo quod sit ex Patre Filioque procedens.

89 = A 76, *enthalten in* Cat 84.

90 = A 77 *Frage, dazu als Antwort die von* 91.

91 = A 77, *s.* 90.

L'efant ditz: ieu crezi be fermament que en aquela carn en que vivem aras et avem fam e set et autres trebals que en aquela meteissa carn resuscitarem al jorn del jusisi en la etat de XXXII ans, en la cal etat nostre senhor era, cant pres mort e passio.

92 L'emperador demanda: crezes tu que nostre senhor venc en nostra dona sancta Maria e·n pres carn humana e nasquet d'ela vers dieus e vers homs e que sofrit fam e set et autres trebals e pres mort e passio per nos autres peccadors a salvar?

L'efant ditz: oc; et encara crezi be fermament que resuscitet lo jorn de pascas e que se pojet el cel lo jorn de l'ascensio vesiblament davant sos apostols; e·l dia de pentacosta trames lo sant esperit sobre sos discipols; e que d'aqui venra dar juzizi als bos et als mals en la val de Jozafat et als bos dara la vida e·l gaug de la gloria per totz temps mais em paradis; et als mals dara pena e turment per totz temps mais en ifern.

Ara preguem dieu nostre senhor e nostra dona sancta Maria que per la sua sancta misericordia nos gar de las penas d'ifern, e que nos meta en paradis, on son los sieus amics. Amen.

---

1 fermamens C — 2 ara uiuem E — 3 ·XXX· ans E — 4 n. s. fon bateiatz per sant iohan el flum iordan E — 5 uengues E — m. e que preses en ela c. E — 6 e que n. E — 7 e *vor* que *fehlt* C — que pres E — m. e p. en la uera crotz E — 9 et *vor* enc. *fehlt* E — que el r. E — 10 pascha E — l. j.] lo dia E — 11 denan los a. C — e cresi be quel dia E — 12, 13 a sos d. E — 13 E cresi be que il u. iuggar le bos els m. e donar iusisi lial e. E — 13 et *fehlt* C — dara la *fehlt* C — el gaug d. l. g. *fehlt* C — 14 dara *fehlt* C — en yfern don dieus nos gar per sa pietat amen E — 16 Aras C — dieus C, *fehlt* E — 17 per l. sua gracia C — garde E — 18 el sieu sancte p. E — s. fizels a. C — amen *fehlt* C — 18 E *fügt nach* amics *an*: e respondetz tug bonament de bona voluntat amen. tu autem rex glorios. que mort presist per peccadors . merce aias de trastotz nos. Amen.

---

92 = Cat 85 *u.* 86, F 74, Ch 74.

Der Schluss lautet in B² *f.* 29 *nach P. Meyer, Romania* 22, 90:

L'emperador demanda: „Crezes tu que nostre senhor Dieu Jhesu Crist venges en la verges sancta Maria, e qu'el nasquet de luy veray Dieu e veray homs?" L'enfant respon: „Hoc". — E crezes tu qu'el sufri fam e set e autras tribulations per nos pecados rezemer?" L'enfant respon: „Hoc". — E crezes tu qu'el pres mort e pacio en la sancta veraia cros per nos salvar?" L'enfant respon: „Hoc". — E crezes tu qu'el resussitet lo jorn de Pascas, e que lo jorn de l'acencion s'en pujet el cel e lo jorn de Pandecosta trames lo Sant Speritz als sieus decipols?" L'enfant respon: „Hoc". — E qu'el venra donar son jujament als bons et als mals en la val de Jozaphat, e qu'el als bons dara vida de gloria per tostemps mays el sieu sant paradis, e los mals mandara anar en entern, don yamays non ysseran?" L'enfant respon: „Hoc".

Ar preguem nostre senhor Dieu Jhesu Crist e la verges Santa Maria que nos meta el gaug de paradis, lay on tug li angel son. A Dieu plassa! Amen.

Die letzte Frage lautet F 75: Item lempereur luy demanda ou se tenoit nostre seigneur auant quil creast le monde. Et lenfant luy respondit quil estoit en ung grant bois la ou il faisoit des fagotz pour bruller toy et tous ceulx qui si auant se veullent enquerir des secretz de nostre seigneur auxquelz na fin ne commencement; *ebenso* Ch 75.

Quelques mots sur le dialecte espagnol parlé par les Israélites de Salonique.

Par

L. Lamouche à Salonique.

On sait que le plus grand nombre des Israélites qui habitent actuellement l'Empire ottoman descendent des Juifs espagnols et portugais expulsés de la Péninsule ibérique dans les dernières années du XVe siècle et au commencement du XVIe. Accueillis avec empressement par les autorités ottomanes, ils s'établirent dans les principales villes de la Turquie d'Europe ou de l'Anatolie. Ces Israélites sont appelés Sefaraḍim, ספרדים, c'est-à-dire Espagnols; ils se rencontrent dans toutes les villes importantes de l'empire turc ainsi que dans les pays voisins, en Grèce, (notamment en Thessalie), en Bulgarie, en Serbie, et même dans la partie méridionale de la Roumanie (par ex., à Bucarest).

La ville que l'on peut considérer comme le centre de la population hébraïque du Levant est Salonique, où les Israélites forment incontestablement la majorité des habitants, un peu plus de la moitié, disent les uns, les deux tiers, prétendent les autres.

Toute cette population judéo-levantine est restée fidèle à la langue que parlaient ses ancêtres du XVe siècle. Cette fidélité lui a, d'ailleurs, été facilitée par la grande tolérance du gouvernement ottoman en semblable matière. Les Turcs, il faut le reconnaître à leur louange, ont toujours laissé à leurs sujets non-musulmans, toute liberté en ce qui concerne la conservation et le développement de leurs langues et de leurs traditions nationales.

Les relations politiques et commerciales entre la péninsule hispanique et la Turquie étant depuis longtemps très peu importantes, les émigrés se trouvèrent complètement séparés de leur ancienne patrie et leur langue dut prendre un développement indépendant. Elle ne pouvait manquer ainsi de se corrompre. Déja, au moment de l'émi-

gration, elle comprenait une certaine quantité de mots hébraïques se rapportant principalement, quoique pas exclusivement, aux choses religieuses et morales. Après l'établissement en Orient, le vocabulaire du j-e. comme ceux de tous les autres idiomes de la Péninsule balkanique, admit une grande quantité de mots et de locutions turques. L'italien qui, longtemps, fut d'un usage général dans les ports du Levant, exerça aussi une influence assez notable sur le j-e., particulièrement dans les villes maritimes; enfin, le français qui est, maintenant, l'idiome occidental le plus répandu dans les grandes villes de Turquie et qui est aussi la langue de l'enseignement dans les écoles, nombreuses et bien organisées, de l'Alliance Israélite Universelle, fait également sentir son action sur le vocabulaire et la syntaxe du j-e. . Actuellement, les écrivains qui se servent de cette langue, tendent à remplacer le plus possible, même dans les publications de caractère populaire, les mots turcs ou hébreux par des expressions empruntées au français ou à l'italien, ou par des termes nouveaux formés sur le modèle de ces langues.

Les idiomes indigènes autres que le turc ont exercé sur le j-e. une influence beaucoup moins considérable.

Si l'espagnol levantin a laissé son vocabulaire se bigarrer de termes étrangers, il a, par contre, gardé une fidélité remarquable à l'ancienne langue au point de vue de la prononciation et des formes grammaticales, de la phonétique et de la morphologie. Sans doute, celui qui, connaissant le castillan, entend parler le j-e., sera peu agréablement frappé par une prononciation qui lui semblera incorrecte. En entendant remplacer la *jota* castillane, par le son de notre *j*, adoucir l'*s* entre deux voyelles, il aura presque la sensation que ceux qui parlent ainsi sont des Français ne s'étant pas donné la peine d'apprendre la nature exacte des sons de l'espagnol, et prononçant cette dernière langue comme la leur propre. Et pourtant, en dépit de cette apparente incorrection, la prononciation actuelle du j-e., loin d'être une corruption de celle du castillan, représente, dans le plus grand nombre des cas, la prononciation même de l'espagnol à l'époque de l'émigration, au XVe siècle. Faire ressortir cette identité est l'un des objets principaux que se propose cette étude. C'est donc la langue de l'Espagne qui, au cours des quatre derniers siècles, a modifié ses lois phonétiques, autrefois beaucoup plus rapprochées de celles du portugais et du français. Plusieurs autres particularités du j-e. ne sont aussi que des archaïsmes. Ce fait n'est, d'ailleurs, pas extraordinaire. On sait que, par exemple, le français parlé au Canada a conservé beaucoup de traits du langage des colons normands qui, jadis, peuplèrent la Nouvelle-France. Partout, les dialectes populaires représentent un état du langage antérieur à celui de la langue cultivée.

Cela ne veut pas dire, cependant, que le j-e. soit un patois inculte, comme pourrait le faire croire le terme „*el žargon*“ (mot français, le terme cast. est *la jerga*) par lequel les Israélites eux-mêmes désignent souvent leur idiome maternel. Langue sociale des communautés israélites, employée dans la vie religieuse et économique, à la synagogue comme au comptoir du commerçant, le j-e. a toujours été une langue cultivée. Il possède une littérature, composée, en première ligne, de livres traitant de la religion et de la morale, avec lesquels contrastent maintenant, les traductions de romans français. L'instruction a, du reste, toujours été en honneur dans les communautés juives du Levant.

Actuellement, la tendance des classes éclairées vers l'européanisation, l'introduction d'un enseignement exclusivement français dans les écoles israélites les plus fréquentées, tendent évidemment à faire déchoir le j-e. de la situation qu'il a occupée pendant quatre siècles. Certains Israélites se sont même demandé s'il ne serait pas préférable pour leur nationalité d'abandonner l'idiome de leurs ancêtres et d'en adopter un autre comme langue nationale. On a pensé aussi, mais en Espagne plutôt qu'en Orient, à renouer les liens, aujourd'hui complètement brisés, entre les fils des proscrits de 1492 et l'ancienne mère-patrie, et, comme conséquence, à poursuivre l'unification du j-e. avec le castillan.

Ces projets ont peu de chance de se réaliser. Rien ne permet de prévoir un rapprochement intellectuel avec l'Espagne dont le nom n'éveille dans l'esprit des Israélites d'Orient aucun sentiment ni aucun souvenir précis. Très peu de Juifs, même instruits, lisent des publications ou des livres espagnols. Si l'un d'eux veut écrire sa langue en caractères latins, il se servira de l'orthographe française, et non de l'orthographe castillane qui lui est inconnue. D'ailleurs, les relations commerciales sont à peu près nulles et il n'existe pas de colonies espagnoles dans les grands ports de Turquie. La connaissance et l'usage des langues occidentales et particulièrement du français iront certainement en se développant, mais l'idiome traditionnel n'en sera pas moins conservé. Le j-e., en effet, malgré la faveur accordée aux autres langues, possède toujours une vitalité incontestable. Il reste la langue officielle des communautés israélites pour toutes les affaires religieuses, administratives et sociales. A Salonique, en dehors de quelques maisons très importantes qui se servent du français ou de l'italien, les commerçants israélites tiennent leur comptabilité et font leur correspondance en j-e.. Sur tous les magasins, on aperçoit des enseignes et des inscriptions en caractères hébraïques, et lorsque l'administration municipale veut porter quelque ordonnance à la connaissance du public par voie d'affiches (ce qui, il est vrai, est assez rare), à côté des textes turc et grec, figure une traduction en j-e.. Enfin, la presse j-e. a ses organes dans toutes les grandes villes de la Turquie et des pays voi-

sins. Deux feuilles j-e., *la Époka* et *el Avenir*, paraissent à Salonique, deux également, *el Tiempo* et *el Telegrafo*, à Constantinople. Il en existe aussi à Smyrne, en Egypte, en Bulgarie.

On peut donc prévoir que ce rejeton isolé de la souche romane vivra encore de longues années en conservant son aspect actuel ou en se modifiant lentement par l'introduction de termes nouveaux. Qui sait, même, si l'avenir ne destine pas à une importance plus grande, ce langage d'un peuple essentiellement intelligent, laborieux et pacifique.

Le j-e., comme nous l'avons déjà fait comprendre, ne diffère pas essentiellement du castillan; il n'en est séparé que par quelques particularités de vocabulaire, de phonétique, et, dans une mesure extrêmement faible, de morphologie. Nous examinerons ces trois ordres de faits, en commençant par la phonétique.

Phonétique.

Les sons du j-e. . — Le j-e. possède les mêmes sons-voyelles que la langue mère, *a*, *e*, *i*, *o*, *u* (*ou* français).

Les sons consonnes, plus nombreux que ceux du castillan, sont indiqués dans le tableau suivant.

	Occlusives		Composées		Spirantes		Nasales	Vibrantes	
	Sourd.	Son.	Srd.	Son.	Srd.	Son.			
Labiales	p	b			f	v	m		
Dentales	t	d			s	z	n	l	r
Interdentale						ð			
Palatales						y	ñ		
Chuintantes					š	ž			
Dento-palatales			č	ǧ					
Gutturales	k	g			χ	γ			
Aspirée					h				

Labiales — Les lettres *p*, *b*, *f*, *v*, *m*, représentent les mêmes sons qu'en français.

Dentales — *T*, *d*, *s*, *z*, *n*, *l*, ont la même valeur qu'en français, en remarquant cependant que ces lettres conservent dans toutes les positions leurs valeurs normales.

R se prononce comme en castillan.

Le son représenté par *ð* est celui de la même lettre en grec ou celui du *th* anglais doux.

Le cast. possède la sourde correspondante, qu'il représente par *z* (cazador) ou par *c* (decir).

Palatales — *Y* est le *i* consonne; il remplace aussi le *ll* cast. qui n'existe plus en j-e. .

Č est le son du *ch* espagnol (*tch* en français).

Ǧ est celui du *g* italien devant *i*, *e*, en français *dj*. Ce dernier

phonéme se rencontre surtout dans les mots étrangers (p. ex. *tiğaret,* commerce). Mais on le trouve aussi, comme il sera dit plus loin, à l'initiale des mots d'origine espagnole.

Š et *ž* représentent respectivement les sons du *ch* et du *j* français,

ñ est le même son qu'en espagnol (*gn* français ou italien).

Gutturales — *χ* et *γ* représentent les sons des mêmes lettres grecques devant *α* et *ο*. *χ* correspond, au point de vue de la prononciation, à la *j* du cast. moderne (*hijo, mujer*). En j-e. ce phonème ne se rencontre que dans les mots d'origine turque on hébraïque, où il représente le خ turc, le כ ou le ח hébreux, p. ex. trc. *χaber,* nouvelle, *χazne,* caisse, trésor; hbr. *χaχam,* rabin, *pesaχ,* pâques, *Molχo* (nom propre).

γ entre deux voyelles, se prononce assez faiblement.

Nous verrons plus loin que, dans les mots d'origine espagnole, *γ* provient d'une transformation du *g*, comme *δ* d'une transformation du *d*.

γ se trouve aussi dans des mots turcs où il représente un غ p. ex. *γairet,* courage.

H est une légère aspiration, à peine sensible.

Afin de mieux faire ressortir les particularités de prononciation qui caractérisent le j-e., nous avons adopté une transcription strictement phonétique, ne tenant aucun compte de l'orthographe castillane. D'ailleurs, comme nous l'avons déja fait remarquer, cette orthographe est absolument inconnue aux Israélites d'Orient. Ces derniers, comme ceux de presque tous les pays où ils se trouvent assez nombreux pour conserver une existence nationale distincte de celle des populations au milieu desquelles ils vivent, se servent, pour écrire leur langue maternelle, des caractères hébraïques. Les caractères carrés, d'un aspect si artistique et si solennel, ne sont ordinairement employés que pour les inscriptions, ou, dans les imprimés, pour les titres. Dans le corps des ouvrages, on se sert de caractères dérivés des précédents, un peu plus simples de forme, mais beaucoup moins beaux d'aspect. Ces lettres appelées caractères *raši* (רשי) sont les mêmes qu'emploient les Israélites d'Allemagne et de Russie sous le nom de caractères rabbiniques, pour écrire leur idiome national, le judéo-allemand (jüdisch-deutsch).

Il existe également une écriture cursive s'écrivant, comme les caractères imprimés, de droite à gauche, et dont les Israélites se servent pour la correspondance, la comptabilité, etc.

L'alphabet hébraïque, outre le sérieux inconvénient, commun à toutes les écritures sémitiques, d'une représentation insuffisante des voyelles, est assez pauvre. Il ne possède que vingt-deux lettres dont quatre sont spécialement affectées à la notation des voyelles, tandis

que plusieurs autres représentent des sons étrangers à l'espagnol ou bien font double emploi les unes avec les autres.

Cependant, grâce à l'usage d'un signe diacritique, (un petit croissant ou un point placé au-dessus de la lettre dont il s'agit de modifier le son) [1]) on est arrivé à représenter très exactement tous les sons-consonnes du j-e [2]). Il n'en a malheureusement pas été de même pour les voyelles qui, sous l'influence de la tradition sémitique, n'ont pas été nettement distinguées; l'*e* et l'*i*, d'une part, l'*o* et l'*u* de l'autre, sont figurés par les mêmes lettres ou groupes de lettres. L'emploi des points-voyelles de l'hébreu qui eût été très utile en la circonstance, est extrèmement rare.

Nous donnons ci-dessous la représentation, en caractères hébraïques, des sons du j-e.

Voyelles

A	initial et median	א	E	initial ou après voyelle	אר	O	initial ou après voyelle	אר
	final après voyelle	אה						
	— après consonne	ה	I	après consonne	ר	U	après consonne	ר

Consonnes

B	ב	H	ג		R	ר	
Č	ג׳	χ	ח ,כ		S	ס	
D	ד	K	ק		Š	ס׳	
Δ	ד׳	L	ל		T	ט	
F	פ׳	M	מ		V	ב׳	
G	ג	N	נ		Y	י	
Γ	ג	Ñ	ני		Z	ז	
Ğ	ג׳	P	פ		Ž	ז׳	

On remarquera que, lorsqu'un mot commence par les sons *e*, *i*, *o*, *u*, la voyelle א est toujours écrite en tête; si un mot se termine par *a*, on écrit ה־ après une consonne, אה après une voyelle. P. ex., אין אוּן אירמוזו דיאה, *en un ermozo* (cast. hermoso) *dia*. Après une autre voyelle, *e* et *i*, *o* et *u*, s'écrivent comme au commencement d'un mot אי et או; P. ex. נואיסטרו *nuestro*, notre, מאאיסטרו, *maestro*, maître.

On a pu remarquer que l'écriture j-e. ne distingue pas le *γ* et le *g*, qu'elle représente indifféremment par ג, ni le ğ et le č qu'elle écrit ג׳.

Les lettres ח, כ, ע, צ, ש, ת ne s'emploient jamais dans les mots espagnols; elles ne servent qu'à écrire les mots d'origine hébraïque,

1) Pour éviter des difficultés typographiques, on a remplacé, dans le présent travail, ce signe par un accent placé à gauche de la lettre, ainsi qu'on le fait souvent, d'ailleurs, en Orient, quand on emploie les caractères carrés au lieu des caractères rabbiniques.

2) Il y a seulement deux exceptions qui seront signalées plus loin.

notamment les noms propres, dont l'orthographe classique est toujours rigoureusement observée.

La phonétique j-e. ne s'écarte de celle du cast. que sur un petit nombre de points; mais comme ces lois particulières trouvent une application fréquente, elles donnent au dialecte espagnol des Israélites d'Orient, une physionomie très spéciale.

Nous allons examiner les différentes particularités de la phonétique j-e.; presque toutes se rapportent au consonnantisme; nous n'aurons donc que quelques mots à dire sur le vocalisme, par lequel nous commencerons cette étude.

Vocalisme.

Les cinq voyelles du cast. *a*, *e*, *i*, *o*, *u*, conservent, d'une façon générale, leur valeur en j-e. . On peut seulement observer une certaine confusion entre les sons *e* et *i*, d'une part, *o* et *u*, de l'autre. Il arrive que des mots qui renferment un *e* en cast., se prononcent en j-e. avec un *i* ou inversement; de même pour *o* et *u*. Ex.:

siñor, monsieur, cst. *señor*, *mižor*, meilleur, cst. *mejor*, *remeter*, remettre, cst. *remitir* *dizir*, dire, cst. *decir*, *ostedˇ*, vous, cst. *usted*

Cette permutation de deux sons voisins n'a pas lieu de surprendre, car elle se rencontre dans d'autres idiomes néo-latins. Seulement, elle ne se produit en j-e. qu'à titre exceptionnel, dans des conditions qui paraissent arbitraires et non pas systématiques, comme celles que l'on observe, p. ex. dans les dialectes roumains ou languedociens.

On est tenté de voir dans la confusion phonique de *e* et *i*, de *o* et *u*, une influence de la confusion graphique de la représentation de ces sons dans l'écriture j-e. Il n'est pas douteux qu'un système rationnel d'écriture ne contribue à fixer la prononciation, tandis qu'un système défectueux facilite les variations, quand il ne les provoque pas. Il est donc probable que l'écriture a joué ici un certain rôle sans être cependant la cause déterminante, qui réside plutôt dans l'analogie des sons en cause. Des confusions analogues se rencontrent, un peu partout, chez les gens dont le langage est soumis à la fois à l'influence populaire et à l'influence littéraire, par ex. chez les ouvriers des villes. A Paris, entre autres, la substitution arbitraire de *e* à *i* est fréquente dans le langage des faubourgs [1]).

Lorsque, surtout à la fin d'un mot, *a* et *o* sont suivis d'un *n*, il en résulte des voyelles nasales semblables à celles du francais (*an*, *on*, en por-

1) En j-e., à Salonique, tout au moins, il me semble que les sons de *e* et de *i* sont parfois très-rapprochés. J'ai souvent entendu prononcer l'affirmation *si* (oui) presque comme *se*.

tugais ã, õ). Ainsi dans *razon*, la finale *on*, se prononce comme dans le français *raison*.

La voyelle *u*, comme second élément d'une diphtongue et suivie d'une consonne, devient elle-même consonne et prend le son de *v*. Ex.:

kavza, cause	cast. *causa*
devda, dette	„ *deuda*
sivdað, ville	„ *ciudad*
bivda, veuve	„ *viuda*

On ne peut guère supposer que cette prononciation ait son origine dans la langue espagnole elle-même, telle qu'elle était parlée lors de l'émigration israélite, d'autant plus qu'elle n'est pas générale et ne se remarque, parait-il, que dans la région de Salonique. On est donc amené à en chercher la cause en Orient et la première hypothèse qui se présente est celle d'une influence de la prononciation grecque, d'après laquelle les groupes *αv*, *εv*, etc., qui, à une époque très reculée étaient certainement des diphthongues, *aou*, *éou*, se prononcent actuellement *av*, *ev*, ou *af*, *ef*. Le même phénomène s'est produit en Macédo-Roumain. Le groupe *au* (dont, en Daco-Roumain, les deux voyelles se prononcent séparément sans former diphtongue) devient quelquefois *av* ou *af*, p. ex. *avdu*, j'entends, (D-R. *aud*), *caftu*, je cherche (D-R. *căut*).

Cependant, la probabilité de cette hypothèse parait grandement diminuée quand on remarque que le grec n'a exercé aucune influence sensible sur le j-e. et que, précisément dans les régions où les Israélites se trouvent plus spécialement en rapport avec les Grecs, la particularité en question ne se produit pas; ainsi, à Constantinople et à Andrinople, on prononce, m'a-t-on dit, *siudað* et non *sivdað*. La prononciation du ו hébraïque, qui, ainsi que le و de l'alphabet arabe a tantôt la valeur de *u*, tatôt celle de *v*, a pu aussi exercer une certaine influence sur la valeur du phonème en question. (*Sivdað* qui s'écrit actuellement à Salonique סיב'דאד', s'écrivait autrefois סיודאד' comme on le fait encore à Constantinople, Andrinople, etc.).

Diphtongues. — Les règles concernant la diphthongaison de *e* et *o* toniques en *ie* et *ue* ne sont pas observées d'une façon régulière. On trouve des cas où la diphtongue existant en esp. n'est pas conservée en j-e., p. ex., *eskola*, école, cst. *escuela*, *pasencia*, patience, cst. *paciencia*, *keres*, tu veux, cst. *quieres*, *mostra* il montre, cst. *muestra*. Et inversement, il arrive, plus fréquement même, que le j-e. conserve la diphtongue dans une syllabe atone où elle devrait disparaître et où elle disparaît effectivement en cast. . P. ex., *Huertelano*, jardinier, cst. *hortelano*; *buendað*, bonté, cst. *bondad*, *fierero*, forgeron, cst. *herrero*, *muerir*, mourir, cst. *morir*, *pueðrá*, il pourra, cst. *podrá*.

Consonnantisme.

On a pu voir, par le tableau donné un peu plus haut, que le j-e. possède les phonèmes *γ*, *š*, *ž*, *č*, *ǧ* qui manquent au cast.; en outre, le son *ð*, très rare en cast. (*d* final dans la prononciation de certaines provinces) est fréquent en j-e. Par contre, le son de la *z* espagnole ne se retrouve pas en j-e. et celui de *l* palatale (*ll*) s'est réduit à un simple *i* consonne. La *j* (jota) du cast. s'est aussi perdue en j-e.; le son *χ* qui, phonétiquement, lui est identique, a, étymologiquement, une origine tout à fait différente et ne se rencontre que dans les mots d'origine orientale.

Ainsi que nous l'avons déja fait remarquer, le plus grand nombre des différences que l'on constate entre la phonétique du j-e. et celle du cast., proviennent, non pas d'une corruption du langage, mais au contraire, de la conservation d'une prononciation archaïque. Les analogies assez nombreuses qui existent entre cette prononciation et celle du portugais ne doivent pas non plus être attribuées à une influence des éléments d'origine portugaise qui figurent parmi les Israélites d'Orient; elles tiennent seulement à ce que les prononciations de l'espagnol et du portugais étaient autrefois plus rapprochées qu'elle ne le sont aujourd'hui.

Consonnes intervocaliques. — Un des points les plus importants de la phonétique j-e. est le traitement des consonnes intervocaliques. Le mouvement qui, lors du passage du latin à l'espagnol avait substitué aux sourdes intervocaliques les sonores correspondantes, s'est continué en j-e. et les sonores occlusives ont été, à leur tour, remplacées par des sonores spirantes, de la manière suivante:

Labiales	b	devient	v
Dentales	d	„	*ð*
Gutturales	g	„	*γ*

Exemples:

saver, savoir,	cast. *saber*
kavesa, tête,	„ *cabeza*
ganava, il gagnait,	„ *ganaba*
kuiðaðo, soin,	„ *cuidado*
pasaðo, passé,	„ *pasado*
toðo, tout,	„ *todo*
amiγo, ami,	„ *amigo*
yuγo, joug,	„ *yugo*
seγuro, sûr,	„ *seguro*
seγundo, second,	„ *segundo*
luγar, lieu,	„ *lugar.*

Les consonnes en question comprises entre une voyelle et un *r* ou

un *l*, quelle que soit, d'ailleurs, la position respective de ces différents éléments, sont traitées comme intervocaliques.

Ex.:

paðre, père	cast.	*padre*
maðre, mère	„	*madre*
taðrar, tarder	„	*tardar*
guaðrar, garder	„	*guardar*
pieðrita, perte	„	*perdida*
palavra, parole	„	*palabra*
sovre, sur	„	*sobre*
avriɣar, abriter	„	*abrigar*
avlar, *favlar*, parler	„	*hablar*
alvoraða, aube	„	*alborada*
puevlo, peuple	„	*pueblo*
alɣuno, quelque	„	*alguno*.

L'*s* sourde, intervocalique est traitée en j-e. comme en portugais en provençal, en français et en italien; elle devient la sonore que nous transcrivons par *z*.

Ex.:

kaza, maison	cast.	*casa*
nozotros, *mozotros*, nous	„	*nosotros*
ermozo, beau	„	*hermoso*
mizeria, misère	„	*miseria*
riza, rire	„	*risa*.

Il en est de même du *c* cast. suivi de *e* ou *i* et précédé d'une autre voyelle.

azer, *fazer*, faire	cast.	*hacer*
dizir, dire	„	*decir*
lazeria, travail penible	„	*laceria*, indigence.

Entre *v* ou *r* et une voyelle, *s* et *c* sont traités comme intervocaliques.

kavza, cause	cast.	*causa*
kavzo, cas		
esparzieron, ils répandirent,	„	*esparcieron*.

Dans l'ancienne prononciation espagnole, *s* était traité comme en français et en portugais et devenait sonore entre deux voyelles. Lorsque *s* intervocalique devait rester sourd, l'orthographe primitive le doublait comme en français, etc., p. ex., *passar*, passer, que l'on écrit aujourd'hui *pasar*. C'est à la fin du XVIe siècle et au commencement du XVIIe, c'est à dire postérieurement à la grande émigration israélite, que l'*s* intervocalique est redevenu partout sourd et que se sont produits les autres changements dont nous aurons à parler plus loin [1]).

1) R. Menêndez Pidal, Manual Elemental de Gramática histórica española, p. 54—55.

Labiales. Le j-e. distingue toujours exactement dans la prononciation, le *b* et le *v* que le castillan confond actuellement tout en les distinguant dans l'écriture comme il les distinguait autrefois dans la langue parlée [1]). Sur ce point encore, le j-e. a conservé la tradition mieux que le langage de la mère-patrie.

On prononcera donc à Salonique, *viđa*, vie, *veđar*, empêcher, *viežo*, vieux, et au contraire, *bueno*, bon, *braso*, bras, *bever*, boire (cast. *beber*, le second *b* devenant *v* en j-e. à cause de sa position intervocalique).

On trouve cependant *bivir*, vivre, cst. *vivir*, *bivda*, veuve, cst. *viuda*, *biervo*, mot (lat. *verbum*) où l'on attendrait un *v* initial; le *b* initial est ici le résultat d'un phénomène de dissimilation, sous l'influence du second *v*.

En raison de la mutation des consonnes intervocaliques, dont il a été question plus haut, le *v* a, dans beaucoup de cas, pris, en j-e., la place d'un *b* cast.

L' *f* initiale se conserve plus fréquemment qu'en cast.; on trouve, par ex., *fiero*, fer, cst. *hierro*, *fierero*, forgeron, cst. *herrero*, *fuesa*, fosse, cst. *huesa*, *fuir*, fuir, cst. *huir*. Ces mots sont conformes à la tendance de l'esp. de conserver l'*f* devant les diphtongues (cf. *fuerte*, fort, *fiero*, cruel).

Dans plusieurs mots, la prononciation est incertaine; à Salonique et dans sa région, tout au moins, on entend dire *favlar* et *avlar*, parler, cst. *hablar*, *fižo* et *ižo*, fils, cst. *hijo*, *fazer* et *azer*, faire, cst. *hacer*, *ečo* et *fečo*, fait, cst. *hecho*, etc., ce qui indique que l'évolution commencée au XIVe siècle et tendant à la disparition de *f* initiale, n'était pas encore achevée quand s'est produite l'émigration des Israélites.

Dentales. L'ancienne langue distinguait deux valeurs, sourde et sonore de la consonne interdentale qui, actuellement est toujours sourde et se représente indifféremment par *c* et *z*. (l'orthographe nouvelle emploie toujours *c* devant *e* et *i*, et *z* devant *a*, *o*, *u*, sans tenir compte de l'étymologie) [2]).

Le j-e. a conservé cette distinction, mais les consonnes en question ont perdu leur prononciation interdentale et se sont confondues avec les dentales proprement dites, *s* et *z*.

La consonne interdentale sourde que l'ancien espagnol écrivait *c* devant *e*, *i* et *ç* devant *a*, *o*, *u*, est devenue en j-e. *s*.

Ex.:	*plasa*, place	cast.	*plaza*
	braso, bras	„	*brazo*
	kavesa, tête	„	*cabeza*

1) R. Menéndez Pidal, op. cit., p. 64.
2) Id., ibid., p. 56—57.

fuersa, force cast. *fuerza*
konoser, connaître „ *conocer*
naser, naître „ *nacer*.

La consonne interdentale sonore, pour la représention de laquelle l'ancienne orthographe réservait *z*, devient en j-e., *z*, ainsi qu'on l'a vu par les exemples cités plus haut.

Le *d* final devient *ð*. Ex.:

sivdað, ville cast. *ciudad*
verdað, vérité „ *verdad*
kariðað, charité „ *caridad* (on emploie aussi le mot italien *carità*).

La même transformation se produit dans la langue parlée d'une grande partie de l'Espagne, où l'on prononce *amistað*, *libertað*, *virtuð* pour *amistad*, *libertad*, *virtud*. Dans d'autres provinces espagnoles et en Amérique, cette finale disparait complètement dans la prononciation. En j-e., on observe aussi souvent la disparition du *ð* final (*sivda*, *verda*), ce qui peut s'expliquer par la faiblesse du son de *ð* et peut-être aussi, par une influence italienne, le j-e. ayant emprunté à l'italien un assez grand nombre de mots en *-tà* substitués à des mots espagnole en *-dad*.

Comme en cast., la consonne *s* devant une consonne sonore ou une nasale devient elle-même sonore.

Ex.: *mizmo*, même cast. *mismo*
esmover, émouvoir
dezgrasia, malheur „ *desgracia*

Gutturales et palatales. — La consonne *h*, qui, dans l'espagnol actuel est toujours muette, se faisait sentir, probablement comme une forte aspiration, au XVe et au XVIe siècle, dans un certain nombre de mots où elle provenait, soit d'un *f*, soit d'un *h* latins. En j-e., l'*h* provenant de *f* (dans les cas où cette dernière consonne n'a pas été conservée), celui provenant d'un *g* et, dans la plupart des cas, d'un *h* latins, n'ont laissé aucune trace ni dans la prononciation, ni dans l'écriture. On prononce et on écrit, p. ex. *ermozo*, *ermano*, *aver*, *ombre*, cast. *hermoso*, *hermano*, *haber*, *hombre*. Mais, dans un certain nombre de mots, on trouve un *h* latin, représenté dans l'écriture j-e. par un ɔ (g). Ce fait se produit surtout à l'initiale, devant la dipht. *ue*. Ex.:

guerta, jardin cast. *huerta*
gueso, os „ *hueso*
guérfano, orphelin „ *huérfano*
agora, maintenant „ *ahora*

En réalité, ce *g* n'a ici qu'un son très peu sensible, aussi le transcrirons-nous désormais par un *h* et non par un *g*. Mais le fait que l'écriture a continué à le noter, tandis qu'elle néglige, dans tous les

autres cas, les *h* étymologiques, montre que sa prononciation a dû, autrefois, être très sensible.

La *j* gutturale du castillan ne se retrouve pas dans les éléments latins du j-e.; on ne rencontre un son phonétiquement équivalent (*χ*) que dans les éléments orientaux, turcs ou hébreux. Ce phonème est, d'ailleurs, en espagnol, d'origine relativement récente. Là où nous le trouvons aujourd'hui, représenté par *g* (devant *e, i*) ou par *j*, l'ancienne langue présentait un son de nature toute différente, palatal et non guttural. Ce son possédait les deux nuances, sourde et sonore, représentées, la première par *x*, dont la prononciation était celle du *ch* français (que nous transcrivons ici par *š*) et la deuxième par *j* ou *g* dont la prononciation était celle des mêmes lettres en français (nous les représentons par *ž*) [1]).

Cet état de la phonétique du vieil espagnol se retrouve actuellement en portugais; il s'est également conservé en j-e.

Là où l'ancien espagnol avait un *x* (provenant le plus souvent de *x* ou du groupe *cs* latin), le j-e. a un *š*:

Ex.:	*dešar*, laisser	cast.	*dejar* (anc. dexar)
	dišó, il dit (pass. déf.)	„	*dijó*
	abašo, en bas	„	*abajo*

En outre, le j-e. palatalise l'*s* précédé d'un *i*, formant diphtongue avec la voyelle précédente. P. ex.:

seš, six	cast.	*seis*
avlaš, vous parlez	„	*hablais*
kereš, vous voulez	„	*quereis*
saveš, vous savez	„	*sabeis*

On trouve également *s* palatalisée devant *k*, p. ex.: *buškar*, chercher, cast. *buscar*, *kaška*, coquille, coque, cast. *casca*.

Le *g* devant *e* et *i*, ainsi que la *j* (sauf là où elle correspond à un ancien *x*) deviennent en j-e. *ž* c'est-à-dire *j* français.

Ex.:	*mužer*, femme	cast.	*mujer*
	ižo, fils	„	*hijo*
	oreža, oreille	„	*oreja*
	ožo, oeuil	„	*ojo*
	koraže, courage	„	*coraje*
	viežo, vieux	„	*viejo*

On retrouve le même son dans des mots, assez nombreux, empruntés au français ou modifiés sous son influence, tels que *endomažar*, endommager, *engažar*, engager, *protežar*, protéger (au lieu de l'esp. *proteger*), *protežador*, protecteur, etc.

A l'initiale, on prononce et on écrit ordinairement *dž* (ג׳): *džurnal*,

1) R. Menéndez Pidal, op. cit., p. 55.

journal, *džues*, juge (cst. *juez*), *la džente*, les gens, *džiðio*, juif, *džimiðo*, gemissement.

Ces deux sons, *š* et *ž*, complètement inconnus au castillan de nos jours, sont peut-être ceux qui contribuent le plus à donner au j-e. sa physionomie particulière.

Le son *č* (cst. *ch*) se rencontre en j-e. dans les mêmes conditions que dans l'espagnol régulier, p. ex. *ančo (ancho)*, large, *ečar, (echar)*, jeter, *čiko (chico)*, petit.

L'*l* palatal, représenté en espagnol par *ll* (en portugais par *lh*) s'est réduit en j-e. à un simple *i* consonne (*y*), de sorte que l'on prononce *eya*, elle (*ella*), *kaye*, rue (*calle*), *yevar*, conduire (*llevar*), *yeno*, plein (*lleno*), *yamar*, appeler (*llamar*). On m'assure que cette prononciation n'est per générale en Turquie et qu'à Monastir, entre autres, on prononce *ll* comme en castillan.

L'écriture j-e. montre une certaine indécision dans la transcription de ce phonème; il est ordinairement représenté par יי (ii), mais aussi quelquefois par ליי (lii), et, fait assez curieux, cette dernière notation se rencontre même dans des mots où n'a jamais existé de *ll*, p. ex. *yo*, je, que l'on trouve souvent écrit ליו (liio) au lieu de יו, *fuliir*, pour *fuir* (cast. *huir*), fuir, *liierva*, pour *yerva* (cast. *yerba*), herbe.

Ces irrégularités paraissent indiquer que, au moment où s'est constituée l'écriture j-e. le *ll* avait encore sa prononciation propre, mais que cette prononciation s'est promptement confondue avec celle de *y*, de sorte que l'on est arrivé à confondre également les notations graphiques.

La réduction de *l* palatal (*ll*) à *y* s'est produite également dans le langage populaire de quelques parties de l'Espagne, comme, d'ailleurs, dans la majorité des autres idiomes néo-latins.

Nasales. *N* initial, se change assez fréquemment en *m*, particulièrement devant *ue*; ex.: *mues*, noix (cast. *nuez*), *muevo*, neuf, nouveau (*nuevo*), *mueve*, neuf (nombre), (*nueve*), *muestro*, notre (*nuestro*), *mos*, *mozotros*, nous (*nos*, *nosotros*). Les deux derniers de ces exemples, pronoms de la première personne du pluriel, ont pu être influencés par le pronom de la 1re pers. du sing., *me*. Mais cette explication n'a pas de valeur pour les autres. C'est probablement la nature labiale de l'*u* consonne du groupe *ue*, qui a occasionné la transformation de la nasale initiale de dentale en labiale.

Les formes régulières en *n*, sont employées concurremment avec celles en *m*, mais seulement par les personnes instruites.

Mr. Menéndez Pidal, dans son onvrage déjà cité (p. 143), signale l'emploi de *mos*, pour *nos*, dans la langue ancienne et dans les parlers populaires actuels de quelques parties de l'Espagne.

Métathèse de r. Nous terminerons l'étude du consonnantisme j-e. en citant un cas assez intéressant de métathèse.

On sait que, dans toutes les langues, l'*r* change facilement de place avec les consonnes voisines. En j-e., toutes les fois qu'un *r* se trouve au contact d'un *d*, l'*r* doit occuper la seconde place dans le groupe des deux consonnes; c'est ainsi que nous avons:

guaðran, ils gardent	cast. *guardan*
pieðrita, perte	„ *perdida*
taðrar, tarder	„ *tardar*
taðre, tard (ou soir)	„ *tarde*
boðro, bord	„ *bordo*
kueðra, corde	„ *cuerda*
veðre, vert	„ *verde*

On remarquera que, dans ces différents mots, *d* se change en *ð* conformément à la règle exposée plus haut.

On trouve aussi des exemples de métathèse de *r* dans d'autres cas, p. ex.: *tresero* troisième, pour le cast. *tercero*, *terné*, je tiendrai, cast. *tendré*, *prove*, pauvre, cast. *pobre*.

Accent tonique.

L'accent tonique garde la place qu'il occupait en espagnol, ou, pour les mots étrangers, dans la langue à laquelle ils ont été empruntés. Mais dans les mots qui, dans une phrase portent un accent principal, l'accent d'intensité est accompagné d'un accent musical, sorte de modulation qui élève d'abord le ton de la voix sur la voyelle accentuée puis l'abaisse en allongeant le son.

Il en resulte que, la syllabe accentuée étant plus forte et plus longue qu'en castillan, la syllabe atone qui suit et qui est, dans la plupart des cas, la finale, est plus faible. Cette sorte de chant produit une impression désagréable sur les personnes qui entendent pour la première fois parler le j-e.

Morphologie.

La morphologie du j-e. ne donne lieu qu'à un petit nombre d'observations. En général, les formes du dialecte qui nous occupe ne différent pas de celles du castillan; on peut seulement relever quelques archaïsmes.

Parmi les noms de nombre, nous remarquons, *seš*, six (pour le cast. *seis*, par suite de la palatalisation de *s* après *i*), *mueve* ou *nueve*, neuf, *onze*, *dodže* (cast. anc. *dodze*, mod. *doce*), *tredže* (cast. anc. *tredze*, mod. *trece*), *katorze*, *kinze*, *dies i seš*, seize, *vente*, vingt (cast. *veinte*) etc.

Les adjectifs ordinaux ont généralement conservé les formes en

—eno, *—en*, employées dans l'ancienne langue, mais inusitées aujourd'hui en cast.; les formes modernes sont aussi utilisées quoique plus rarement; enfin, quelques formes irrégulières, parfois d'origine italienne, viennent s'ajouter aux précédentes.

Premier, *primo* (it.), *primero*, *primer*
second, *seyundo*
troisième, *terso*, (it. *terzo*), *tresero* (cast. *tercero*)
quatrième, *kuarto*, *kuatreno*, *kuarteno*
cinquième, *sinkeno*, *kinto* (cast. *quinto*)
sixième, etc.... *seženo*, *seteno*, *očeno*, *noveno*, *diezeno*, *onzeno* etc.

Citons également *trazero*, dernier, qui existe aussi en cast. (*trasero*) mais avec un sens différent (qui vient après).

Au sujet des pronoms personnels et de leurs dérivés, nous aurons à rappeler les formes de la première personne du pluriel, *mos*, *mozotros*, nous, *muestro*, notre, employées concurremment avec *nos*, *nozotros*, *nuestro*, et beaucoup plus fréquemment.

Lorsque le pronom réfléchi de la 3e pers. est employé comme enclytique, on lui donne souvent la forme *sen* au lieu de *se*. (p. ex. *toparsen*, se trouver, pour *toparse*). Mr. Menéndez Pidal (op. cit., p. 143) attribue l'adjonction de cet *—n*, à l'influence de la terminaison de la 3e pers. plur. des verbes.

La forme *sen* était en usage autrefois, et se retrouve aujourd'hui dans quelques parlers locaux de l'Espagne.

Remarquons aussi que les expressions *con migo*, *con tigo*, avec moi, avec toi, sont oubliées en j-e.; on dit *kon mi*, *kon ti*.

Une particularité assez curieuse, qui semble propre au j-e., est l'emploi de l'adj. poss. plur. *sus*, qui signifie normalement *ses*, au singulier, dans le sens de *leur*. P. ex., *sus kazas*, voudra dire *ses maisons* ou *leurs maisons*, comme en cast. (*sus casas*), tandis que *sus kaza*, avec le substantif au singulier, signifiera *leur maison*.

Peut-être est-ce l'exemple du français et de l'italien qui aura amené le j-e. à distinguer, à la 3e pers., comme aux deux autres, le cas où il existe plusieurs possesseurs, de celui où il n'en existe qu'un seul. Les langues indigènes ont pu aussi exercer leur influence dans le même sens. Le turc, notamment, se trouve dans une situation presque semblable; à côté de *evi*, sa maison, nous trouvons *evleri*, qui peut signifier *ses maisons*, *leur maison* ou *leurs maisons*.

Cette forme serait, paraît-il, d'origine littéraire et n'appartiendrait pas au langage primitif du peuple.

Le verbe nous montre la persistance des formes anciennes *so*, *estò*. je suis, *vo*, je vais, *do*, je donne (cast. mod. *soy*, *estoy*, *voy*, *doy*) [1].

1) Menéndez Pidal, op. cit., p. 185.

La 2e pers. plur. est en —*is*, qui, en vertu d'une règle phonétique énoncée plus haut, devient —*š*, (*avláš*, *estáš*, *tenéš*, *toparéš*, cast. hablais, estais, teneis, etc.).

Les formes en —*ades*, qui se sont conservées partiellement en Espagne jusqu'au XVIIe siècle, ont aussi existé en j-e., mais aujourd'hui, elles paraissent complètement oubliées.

La 2e pers. sing. du passé défini se termine en —*tes* : *salvates*, tu sauvas, *tomates*, tu pris, *embezates*, tu appris. C'est peut-être une modification d'une forme vulgaire en —*stes*, qui existe en castillan (p. ex., *tomastes*) et qui provient elle-même de l'adjonction analogique de —*s* à la terminaison régulière —*ste*[1]). Au pluriel nous trouvons les formes correspondantes en —*teš* (pour —*teis*) (*puediteš*, vous pûtes, *embezateš*, vous apprîtes (cast. pudisteis, etc.). Les formes régulières en —*steš*, correspondant au cast. —*steis*, s'emploient aussi en j-e, p. ex. *tomasteš*.

A côté du futur à forme simple, identique à celui du cast., le j-e. possède un futur périphrastique qui lui est propre, et qui, dans le langage ordinaire, est de beaucoup le plus employé. Il se forme au moyen du présent de l'ind. du verbe *aller* et de l'infinitif du verbe employé, précédé ordinairement de la préposition *a*. P. ex., *va a tener* il aura, *vo a rugar*, je prierai, *va a meldar*, il lira, *van ir*, ils iront; *yo no vo a ser mas prove*, je ne serai pas plus pauvre.

C'est surtout la langue écrite qui supprime *a*, que la langue parlée emploie, au contraire, presque toujours.

Contrairement au cast., mais d'accord avec le portugais, le j-e. emploie comme verbe auxiliaire pour la formation des temps passés, tout au moins dans la langue courante, le verbe *tener*, au lieu de *aver* (*haber*), p. ex., *tengo meldaδo*, j'ai lu, *tenia akavaδo*, il avait achevé *me tienen dičo*, ils m'ont dit.

La langue écrite, au contraire, se sert habituellement de *aver*.

Enfin, nous citerons un certains nombre de mots de diverses catégories dont la forme j.-e. diffère plus ou moins de celle qu'ils revêtent en cast.; tels sont: *munčo* (également usité le cast. *mučo*, mucho) beaucoup, *ande* (cst. *donde*), où, *delantre* (cst. *delante*), devant, *fin* (it. *fino*) jusqu'à (également usité *asta*, cst. *hasta*), *non* (cst. *no*; *non* était employé anciennement en cast.), *ma*, mais (it.), *estonses* (cst. *entonces*), alors, *manko*, moins, *a lo manko*, au moins, *na*, voici (gr. *νά*), *siendo*, attendu que (litt. étant), etc., etc.

Vocabulaire.

Nous nous bornerons, sur cette question, à quelques brèves indications de caractère général. Une étude complète du vocubulaire j-e.

1) Id., ibid., p. 164.

exigerait en effet une enquête longue et minutieuse, destinée non seulement à dénombrer les mots d'origines diverses en usage chez les Israélites de Salonique, mais aussi à distinguer ceux des mots en question qui ont été réellement incorporés à la langue populaire, ce qui est le cas pour beaucoup de mots turcs, et ceux, au contraire, spécialement les termes d'origine européenne, qui ne se recontrent que sous la plume des écrivains ou dans la bouche des personnes cultivées, pour lesquelles le français ou l'italien sont des langues aussi usuelles que leur idiome maternel. Un semblable travail aurait, de beaucoup, dépassé les limites de la présente notice.

Dans une langue quelconque, le vocabulaire est toujours l'élément le moins fixe, le plus soumis aux influences extérieures. L'éloignement du pays d'origine, les relations constantes avec des populations parlant d'autres langues, devaient nécessairement agir sur le vocabulaire j-e. Comme nous l'avons déja dit, c'est surtout le turc qui a contribué à l'enrichir et à le transformer. Un professeur israélite, Mr. Abraham Danon, a donné, dans un article intitulé: *Essai sur les vocables turcs dans le judéo-espagnol*, une longue liste de locutions et de mots turcs usités dans le langage des Israélites d'Orient[1]). A côté des termes relatifs à l'administration, qui appartiennent naturellement à la langue officielle, comme *vali*, gouverneur général, *paša*, haut dignitaire civil ou militaire, *konak*, batiment officiel, palais, *mežlis*, conseil, *dava*, procès, *maalé*, quartier, *kasaba*, ville, bourg, etc., on rencontre beaucoup de mots d'usage courant qui, pour la plupart, se retrouvent dans les autres langues de l'Europe orientale, bulgare, serbe, grec, etc, comme *ališ-veriš*, trafic, *bazarlik*, marchandage, *ortak*, associé, *čarši*, marché, *odžak*, foyer, *kismet*, destin, *χaber*, nouvelle, *čiček*, fleur, *kadir*, capable, *kolai*, facile, *tufek*, fusil, *barut*, poudre etc.

Toujours comme dans les autres langues balkaniques, les noms de profession d'origine turque, sont nombreux: *bakal*, épicier, *hamal*, portefaix, *saraf*, changeur, *kasap*, boucher, *berber*, barbier, *čoban*, berger, etc. On trouve aussi des noms de cette dernière catégorie à radical turc et à terminaison espagnole, comme *konduriero*, cordonnier (du trc. *kondura*, soulier).

Les éléments hébraïques comprennent avant tout des termes se rapportant à la religion, comme חכם *χaχam*, rabin, *kehila*, קהלה, synagogue, *berit* ברית, circoncision; les noms des fêtes, *pesaχ*, פסח, Pâque, ראש השנה, *Roš ha šana* le premier jour de l'an, *roš χodeš* ראש חדש, le premier jour du mois, *purim*, פורים (anniversaire de la délivrance

1) Keleti Szemle (*Revue Orientale*), fasc. 2 de 1903, p. 215, et fasc. 1er de 1904, p. 111. Budapest 1903—04.

des Israélites par l'intervention d'Esther), *sukot*, סוכות, fête des Tabernacles (en Orient, on dit: des Cabanes), *masah*, pain azyme, מצה, *šabat* ou *sabat*, שבת, samedi. Le nom du dimanche, *alχad*, אלחאד, vient probablement de l'arabe (اَلْأَحَدْ). On pourrait cependant, supposer aussi qu'il est formé du mot hébreu אחד, *aχad*, un, qui s'emploie également avec le sens de *premier*, et de l'article espagnol *el*. Les noms des autres jours de la semaine, *lunes*, *martes*, etc. sont espagnols.

Viennent ensuite les noms de qualités ou de défauts et différents autres termes se rapportant à la morale, comme *sedakah* צדקה, bienfaisance, charité, *anavah*, ענוה, modestie, *γava*, גאוה, orgueil, *γaviento*, orgueilleux, *seχel*, שכל, intelligence, *edut*, עדות, témoignage, *safek*, ספק, doute, etc.

Mais on rencontre aussi des mots hébreux pour exprimer des idées usuelles, p. ex.: *χaver*, חבר, associé, *daian*, דיין, juge, *χešbon*, חשבון (plus correctement *χešbon*), compte, *meára*, מערה, caverne, *ani*, עני, pauvre, etc.

Il faut remarquer que, pour une grande partie des termes d'origine orientale, des mots d'origine occidentale sont employés concurremment, surtout dans la langue écrite. Ainsi, l'on dira, p. ex., *dubio* (it. *dubbio*), au lieu de *safek*, *džues*, (cst. *juez*), au lieu de *daian*, *prove* ou *póvero* (it.), pour *ani*, *kariδaδ* ou *karità*, pour *sedakah*, *testimoniansa*, pour *edút*, *pólvora*, pour *barut*, *flor*, pour *čiček*, *fačile* (it.) pour *kolai*, etc.

Dans les publications de caractère populaire, il n'est pas rare de voir les termes occidentaux qui n'appartiennent pas à la langue usuelle, accompagnés, entre parenthèse ou sous forme de renvoi, du mot hébreu ou turc plus familier à la masse des lecteurs.

En dehors des termes se rapportant à des choses absolument modernes ou européennes, comme *šemindefer*, chemin de fer, *žurnal* ou *džurnal*, *šapeo*, chapeau, *tabló*, tableau, les emprunts occidentaux s'observent surtout pour les termes abstraits, les noms de qualités (souvent en concurrence avec des mots hébreux) et, en général, les expressions qui n'appartiennent pas au langage de la vie matérielle et courante, telles que *karitá*, charité (it. *carità*; on dit aussi *kariδaδ*), *kapačitá*, capacité (it. *capacità*), *kuriozitá*, curiosité (it. *curiosità*), *pročeso*, procès (it. *processo*), *mankansa*, manque, défaut (it. *mancanza*), *kapače*, capable (it. *capace*), *fačile*, facile (it. *facile*), *kativo*, mauvais (it. *cattivo*), *rovinar*, ruiner (it. *rovinare*), *endomažar*, endommager, *engažar*, engager, *tresoro*, trésor (de l'esp. *tesoro*, influencé par le mot français), *lavoraδor*, ouvrier (rad. it. *lavorare* et suff. esp. *—aδor*).

Il convient de noter également un bon nombre de mots qui, bien que d'origine espagnole, différent des vocables actuellement usités en

cast. Ce sont, ou des expressions archaïques, ou des mots dont la prononciation a été changée pour une cause exceptionelle (en dehors, bien entendu, du jeu normal des lois phonétiques que nous avons exposées), ou bien des dérivations différentes de celles du castillan. En voici quelques exemples: *merkar*, acheter, *preto*, noir, *embezar*, apprendre, *topar*, trouver, *leviano*, léger (cst. *leve*), *levdo*, levain, *pezyado*, lourd (cst. *pesado*), *ereðaðor*, héritier (de *ereðar*, cst. *heredar*, au lieu du cst. *heredero*), *protežador*, protecteur (de l'esp. *proteger*), *bien azedor*, bienfaiteur (de *azer*, cast. *hacer*, faire), *serviðera*, servante, *derečeðað*, droit, justice (de *derecho*), *enkomendansa*, commandement (de *encomendar*), *mansevés*, jeunesse (de *mansevo*, cst. *mancebo*, jeune homme), *čikés*, enfance (de *čiko*, cst. *chico*, petit), *kayentor*, ardeur (de *caliente*).

Conclusion.

L'exposé qui précède quoique très-succint aura permis, sans doute, de constater que le judéo-espagnol, malgré des modifications inévitables, a conservé à la langue mère, à la langue parlée en Espagne avant l'émigration, une fidélité d'autant plus remarquable que le temps, l'éloignement, la rupture complète des relations avec l'ancienne patrie, la dispersion des Israélites en communautés relativement peu nombreuses vivant dans des centres très-peuplés, auraient facilement expliqué et excusé l'abandon, même complet de l'ancien idiome. On peut trouver dans cet attachement aux vieilles traditions, une preuve de plus de l'énergie et de la vitalité du peuple israélite.

Pour faire ressortir l'analogie en même temps que les différences entre le j-e. et le castillan, nous donnerons ci-après, accompagnés de leur transcription et de leur traduction en castillan et en français, deux textes extraits d'un livre d'enseignement populaire intitulé ריקונטוס מוראליס, *Rekontos morales, Récits moraux.*

Textes judeo-espagnols.

לוס טריס ליב'רוס

אן ב'ייז'ו מונג'ו דיליג'ייוזו מוראב'ה אין אונה ג'יקה קוליבה אין מיד'ייו דיל קאמפו. איל אירה אפ'אמאד'ו אין טוד'ה לה סיב'דאד' פור סו סאב'יר אי פור סו אינטינדימיינטו, סיינדו איל דאב'ה בואינוס קונסיז'וס אי סאלוד'וזאס ליסיוניס אה טוד'ה לה ג'ינטי.

אן אומברי מונג'ו סאב'ייו פ'ראי אן דיאה אה ב'יז'יטארלו אי סי מאראב'יאו מונג'ו די לאס סאב'ייאס פאלאב'ראס דיל ב'ייז'ו. "אונדי אימביזאטיס' טאנטה סינסייה?" לי דימאנדה איל, לייו נון ב'יאו אקי נינגון ליב'רו אונדי ב'וס פוד'יס' אימביזאר טאנטאס בואינאס אי אירמוזאס קוזאס קי ב'וס סאב'יס'."

איל ב'ייז'ו לי דיספונדייו:

"לייו נון טינגו קי טריס ליב'רוס, נה איליוס סון לוס מאס מיז'וריס קי איי אין איל מונדו, לייו לוס מילדו קאד'ה דיאה: אריסטוס טריס ליב'רוס סון: לאס

אוב'ראס דיל דייו קי ליו ב'יאו אריב'ה די מי קאב'יסה אי אה מי דיריד'ור, לה קונסינסייה קי איסטה אין מי מיזמו אי לה סאנטה איסקריטורה.

איל סיילו אי לה טיירה סון קומו און גראן ליב'רו אב'יירטו אה מואיסטרוס אוז'וס, אי קי מוס דיסקוב'רי לה פ'ואירסה, לה סינסייה אי לה בואינדאד' די מואיסטרד פאד'רי קי אין לוס סיילוס. מי קונסינסייה מי אמוסטרה איל ביין קי לייו דיב'ו אזיר אי איל נואל דיל קואל לייו דיב'ד פ'ולייר, אי לה סאנטה איסקרי-טורה קי איס איל ליב'רו די לוס ליב'רוס, מי אימביזה קומו איל דייו קריאו איל אומברי, אי קי סון לאס אורדינאנסאס קי איל מוס אינקומינדו פור גואד'ראר.

Traduction en castillan.

Los tres libros

Un viejo muy religioso vivia en una pequeña cabaña en medio del campo. Era afamado en toda la ciudad por su saber y por su entendimiento, porque daba buenos consejos y saludables lecciones a toda la gente.

Un hombre muy sábio fué un dia a visitarle y se maravillò mucho de las sábias palabras del viejo.

„En donde aprendísteis tanta ciencia? le preguntó, yo no veo aquí ningun libro donde pudísteis aprender tantas buenas y hermosas cosas que sabeis.“

El viejo le respondiò:

„No tengo mas que tres libros, però ellos son los mejores que haya en el mundo; los leo cada dia. Estas tres libros son: las obras de Dios que veo sobre mi cabeza y al rededor de mi, la conciencia que tengo en mi mismo, y la santa escritura. El cielo y la tierra son como un gran libro abierto á nuestros ojos, y que nos descubre la fuerza, la ciencia y la bondad de nuestro padre que está en los cielos. Mi conciencia me muestra el bien que debo hacer y el mal del cual yo debo huir, y la santa escritura que es el libro de los libros, me enseña como Dios creó al hombre, y que son los mandamientos que nos envió para guardarlos.

Transcription.

Los tres livros

Un viežo munčo religiozo morava en una čika koliba[1]) en medio del kampo. El era afamaδo en toδa la sivdaδ por su saver i por su entendimiento, siendo el dava buenos konsežos i saluδozas lesiones a toδa la ğente.

Un ombre munčo sávio fué un dia a vežitarlo i se maraviyò munčo de las sávias palavras del viežo.

„Ande embezateš tanta sensia? le demanda el, yo non veo akî ningun livro ande vos puditeš embezar tantas buenas i ermozas kozas ke vos saveš.“

El viežo le respondiò:

»Yo non tengo ke tres livros, ma eyos son los mas mižores ke ay en el mundo; yo los meldo kaδa dia. Estos tres livros son: las ovras del Diò[2]) ke yo veo ariva de mi kavesa i a mi dereδor, la konsensia ke está en mi mizmo i la santa eskritura. El sielo i la tiera son komo un gran livro avierto a muestros ožos, ke mos deskuvre la fuersa, la sensia i la buendaδ de muestro paδre ke en los sielos. Mi konsensia me amostra el bien ke yo devo azer, i el mal del kual yo devo fuyir, i la santa eskritura ke es el livro de los livros, me embeza komo el Diò kreò el ombre, i ke son las ordenansas ke el mos enkomendò por guaδrar.

Traduction française.

Les trois livres.

Un vieillard très-religieux demeurait dans une petite chaumière au milieu de la campagne. Il était renommé dans toute la ville pour

1) Chaumière, turc, qaliba, blg. koliba, gr. *καλύβη*.

2) *el Diò* (avec l'art.), *cast. Dios*.

son savoir et son intelligence, car il donnait de bons conseils et de salutaires leçons à tout le monde.

Un homme très-sage vint un jour le visiter et s'émerveilla beaucoup des sages paroles du vieillard: „Où avez-vous appris une si grande science, lui demande-t-il, je ne vois ici aucun livre où vous ayez pu apprendre tant de bonnes et belles choses que vous savez."

Le vieillard répondit:

„Je n'ai que trois livres, mais ce sont les meilleurs qu'il y ait dans le monde; je les lis chaque jour. Ces trois livres sont :les œuvres de Dieu que je vois au-dessus de ma tête et autour de moi, la conscience qui est en moi-même et la Sainte Ecriture. Le ciel et la terre sont comme un grand livre ouvert à nos yeux et qui nous découvre la force, la science et la bonté de notre Père qui est dans les cieux. Ma conscience me montre le bien que je dois faire et le mal que je dois fuir, et la Sainte Ecriture qui est le livre des livres m'apprend comment Dieu créa l'homme et quels sont les commandements qu'il nous ordonna d'observer."

סוכות

אן מימבראסיון די לה מוראד'ה די מואיסטרוס פאד'ריס אן איל דיזיירטר, אן קאב'אנייאס, דיספואיס די לה סאליד'ורה די אייפ'טו, מוזוטרוס גואד'ראמוס לה פ'ייסטה די סוכות או לה פ'ייסטה די לאס קאב'אנייאס.

סומוס אוב'ליגאד'וס מיינטריס איסטה פ'ייסטה די מוראר או א לו מאנקו די קומיר אין טיינדאס קוב'יירטאס קון אוז'אס, קאנייאס, פאז'ה, או אוטראס קוזאס סימיז'אנטיס.

א'סטה פ'ייסטה טורה סייטי דיאס, לוס דוס פרימירוס דיאס סון אינטיראמינטי אפארטאדוס אל ריפוזו, אי לוס סינקו אוטרוס פ'דרמאן איל חול המועד: מיד'ייאס פ'ייסטאס.

איל סיטין דיאה די סוכות איס לייאמאד'ו הושענה רבה. אין איסטי דיאה מואיסטראס אוראסיוניס סון מאס אימפורטאנטיס, סיינדו איסטונסיס איל דיוד סאנטו אפ'ירמה סוס סיטינסייאס סוב'רי קאד'ה אונו די סוס קריאד'וס. מוס לי רוגאמוס פורקי מוס פירדוני אינטיראמינטי די מואיסטרוס פיקאד'וס אי קי מוס די סוס בינדיסיוניס סוב'רי טוד'ו.

Traduction en castillan.

La fiesta de los Tabernáculos

En memoria de la morada de nuestros padres en el desierto, en cabañas, despues de la salida de Egipto, guardamos la fiesta de los Tabernáculos (Sukot) o la fiesta de las cabañas.

Somos obligados, durante esta fiesta de vivir, ó, à lo menos, de comer, en tiendas cubiertas con hojas, cañas, paja, ó otras cosas semejantes.

Esta fiesta dura siete dias; los dos

Transcription.

Sukot

En membrasion de la moraδa de muestros paδres en el dezierto, en kavañas (kolibas), despues de la saliδura de Aifto, mozotros guaδramos la fiesta de Sukot o la fiesta de las kavañas.

Somos ovliyaδos mientres esta fiesta de morar, o, a lo manko, de komer, en tiendas kuviertas kon foža̍s, kañas, paža̍, o otras kozas semežantes.

Esta fiesta tura siete dias; los dos

primeros dias son enteramente reservados al reposo, y los otros cinco forman las medias festas.

El séptimo dia de Sukot se llama „hošanah rebah". En este dia, nuestros oraciones son mas importantes, porque, entonces, el Dios santo confirma sus sentencias sobre cada uno de sus criados. Le rogamos porque nos perdone enteramente nuestros pecados y que nos dé sobre todo sus bendiciones.

primeros dias son enteramente apartaδos al reposo, i los sinko otros forman el *χol hamoed*, medias fiestas.

El seten dia de *Sukot*, es yamaδo *hošanah rebah*. En este dia muestras orasiones son mas importantes, siendo estonses el Diò santo afirma sus sentensias sovre kaδa uno de sus kriaδos. Mos le rugamos porke mos perdone enteramente de muestros pekaδos i ke mos dé sus bendisiones sovre toδo.

Traduction en français.

La fête des Tabernacles.

En mémoire du séjour de nos pères dans le désert, dans des cabanes, après la sortie d'Egypte, nous observons la fête des Tabernacles, ou fête des cabanes.

Nous sommes obligés, pendant cette fête, de demeurer, ou, au moins, de manger, dans des abris recouverts de feuilles, de roseaux, de paille, ou d'autres choses semblables.

Cette fête dure sept jours; les deux premiers sont entièrement reservés au repos, et les cinq suivants constituent les demi-fêtes.

Le septième jour de la fête des Tabernacles est appelé „hošanah rebah". En ce jour nos prières sont plus importantes, attendu que le Dieu saint confirme ses sentences sur chacun de ses serviteurs. Nous le prions pour qu'il nous pardonne entièrement nos péchés et qu'il nous donne ses bénédictions en toute chose.

Un dotto borgognone del sec. XI, e l'educazione letteraria di S. Pietro Damiani.

Per

Francesco Novati.

I.

Tra i documenti che meglio giovano ad illustrare la storia della cultura scientifica e letteraria in Francia nell'alto medio evo, tiene senz'alcun dubbio precipuo luogo quel Ritmo alfabetico latino che Ademaro di Liegi, dapprima „scolastico" nella sua patria, quindi salito all'episcopato bresciano (998—1061)[1]), dettò ne' primi lustri del Mille, a commemorare quanti egregi eransi assisi accanto a lui sui banchi della scuola dove insegnava Fulberto, e che la morte aveva immaturamente rapiti[2]). Di ben undici studiosi francesi, taluni de' quali sarebbero oggidì del tutto sconosciuti, il valentuomo conservò in cotal guisa

1) Sopra Adelmanno, per tacere de' vecchi fonti, cfr. Wattenbach, Deutschlands Geschichtsquellen im Mittelalter[6], v. II, p. 144; Hurter, Nomenclator literar. theologiae cathol.,[3] Innsbruck, 1903, to. I, p. 996.

2) Per Fulberto e la sua scuola ved. Ch. Pfister, De Fulberti Carnotens. Episc. vita et operib., Nancy, 1885, p. 1 sgg.; Études sur le règne de Robert le Pieux, Paris, 1885, p. 1 sgg.; ma soprattutto Clerval, Les écoles de Chartres au moyen âge, du V[e] au XVI[e] siècle, Paris, 189 . . ., lib. II, p. 29 sgg.

Il poemetto d'Adelmanno è il primo esempio, se non andiamo errati, di que'lamenti, a dir così, collettivi, destinati a rimpiangere la perdita di maestri che illustrarono una scuola o una regione. Niun altro però gli si può avvicinare per importanza storica da quello in fuori che sopra i maestri dello studio Bolognese dettò più tardi un anonimo, l'opera del quale fu data alla luce da A. Goldmann, Tre carmi risguard. la storia degli studi di gramm. in Bologna nel sec. XIII in Atti e mem. della R. Deput. di Stor. Patria per le prov. di Rom., Serie III, v. VII, 1889, p. 130 sgg.

la memoria alla posterità con versi che, se non brillano per eleganza e peregrinità di forma, non meritano tuttavia i sarcasmi coi quali li accolse il malevolo Berengario[1]). Niuna meraviglia pertanto che il Planctus d'Ademaro abbia incessantemente attratta l'attenzione degli eruditi intenti a rischiarare le vicende della cultura sul suolo di Francia nel secolo XI; sicchè, dopo il Mabillon, che per primo lo diede alla luce[2]) di sopra un codice già dell'Abbazia di Gembloux ed ora conservato nella R. Biblioteca di Bruxelles, siansi affrettati a ristamparlo con dotti commenti i francesi E. Martène, O. Durant[3]) e il Gagliardi bresciano[4]). In tempi poi ai nostri più vicini, il rinvenimento di un codice di Kopenhagen, racchiudente una nuova redazione del poemetto d'Adelmanno, invogliava Julien Havet a ridarne un'edizione critica[5]); e questa, quasi integralmente, veniva quindi riprodotta da A. Clerval nel poderoso volume da lui dedicato alle scuole di Chartres nell'età medievale[6]). E ben a ragione, giacchè niun documento meglio del ritmo d'Adelmanno giova a rappresentare l'influsso esercitato ai suoi giorni sulla istruzione non francese soltanto ma europea, da Fulberto, il degno alunno e successore del grande Gerberto.

II.

Accennavo testè all'inatteso ritrovamento in un ms. esulato in Danimarca, d'un novello testo del Ritmo. Questa scoperta ha avuto per effetto, come spesse volte succede, di complicare non lievemente le cose: tra i due testi difatti, quello di Gembloux e l'altro di Kopenhagen, corrono tali e tante differenze, che sarebbe vano ogni tentativo di spiegarne l'esistenza, ove non s'ammettesse che l'autore medesimo ne sia il responsabile. E così è veramente; giacchè Adelmanno, dopo avere, com'egli stesso dichiara nella epistola a Berengario[7]), dettato il suo epicedio, mentre insegnava a Liegi, e, come J. Havet ha felicemente dimostrato, tra il 1028 ed il 1033, lo ripose sul telaio una quindicina d'anni più tardi, vale a dire circa il 1048[8]). Ora la reda-

1) Cfr. Clerval, op. cit., p. 89.

2) Vetera Analecta, 1 ed., I, 420; 2 ed., p. 382.

3) Thesaur. nov. anecdotor., Lutetiae Paris., 1717, IV, p. 13.

4) Veter. Brixiae Episcopor. S. Philastrii et S. Gaudentii opera nec non B. Ramperti et Ven. Adelmanni Opuscula etc., Brixiae, MDCCXXXVIII, p. 404 sgg.

5) Adelmannus Leodicensis, Poème rythmique sur plusieurs savants du XIe siècle, publié par M. J. H., in Notices et docum. pour la Société de l'histoire de France, 1884, p. 71 sgg.

6) Op. cit., p. 58 sgg.

7) Quest'epistola, che precede il Ritmo nel cod. di Gembloux, è stata riprodotta più volte; cfr. Gagliardi, op. cit., p. 423; Südendorf, Bereng. Turonensis, Hamburg, 1850, p. 8; Migne, P. L., to. CXLIII, c. 1289.

8) Per tutto ciò ved. Havet, op. cit., loc. cit.

zione primitiva è quella offerta dal codice di Kopenhagen; il ms. di Gembloux ci presenta invece il rimaneggiamento fatto bersaglio agli strali di Berengario, dopochè Adelmanno, credendo propiziarselo, volle fargliene dono.

III.

Or bene: fra gli undici condiscepoli suoi, de' quali l'antico allievo di Chartres rievoca con particolare affetto l'ombra lagrimata, uno ve n'ha che dalla nativa Borgogna erasi recato nella florida Beauce, attirato dalla fama di Fulberto. A lui non malignità di morbo o altro natural accidente aveva recisi gli stami vitali, bensì furore crudele d'avversari scellerati:

O! et te discerpsit atrox emulorum factio,
Postquam mensus es Europam, flagrans acri studio,
Multas artes compilasti, Gerberte Burgundio;
Proh! si nunquam revertisses fatale Vesontium,
Quanta nunc auctoritate decorares Latium,
Docens quicquid revexisti ab hortis Hesperidum!

É questa la lezione del cod. di Kopenhagen[1]). Ma nel ms. Gemblacense le due quartine offronci delle varianti notabilissime:

O! et te dira peremit emulorum factio:
Postquam mensus es Europam perflagranti studio,
Scolas multas expilasti, Waltere Burgundio;
Proh! si nunquam revertisses ad fines Allobrogum,
Quanta nunc auctoritate decorares Latium,
Docens quicquid revexisti ab hortis Hesperidum![2])

Come si vede, vi ha qui una discrepanza ben grave tra i due testi. Il borgognone, che fu ucciso al suo ritorno in patria; e la patria è senza dubbio Besanzone, il „fatale Vesontium"; come si chiamava veramente? Gerberto o Gualtiero? Che la lezione del cod. di Kopenhagen sia errata, vera invece quella del cod. di Gembloux, è opinione di Giuliano Havet, il quale stima che „Gerbertus" sia il prodotto d'un arbitrio dell'amanuense, il quale, rinvenendo nell'esemplare, da cui attingeva, il nome del personaggio borgognone indicato colla sola iniziale G., equivocando nell'interpretazione di essa, scrisse „Gerbertus" in luogo di „Gualterus"[3]). Se così stanno veramente le

1) Clerval, op. cit., p. 60. Nel primo verso il cod. di Kopenhagen legge „remulorum"; errore d'amanuense, come conferma il ms. di Gembloux, che invece reca „emulorum."

2) Clerval, op. e loc. cit.

3) Havet, op. e loc. cit.; Pfister, De Fulb. Carn. Ep. vita p. 42. In realtà, non si ha poi ricordo veruno di un Gerberto di Borgogna, che abbia vissuto a Chartres e frequentato la scuola di Fulberto. È strano che il Clerval, il quale, op. cit., p. 63 e 83, ammette senza esitazione veruna, che il Borgognone siasi chiamato Gualtiero, a p. 62 enumeri tra gli estinti lodati da Adelmanno „Gerberto di Borgogna"!

cose (ed è difficile, come si vedrà fra poco, ammettere che stiano in modo diverso); noi siamo dunque autorizzati a conchiudere che tra gli uditori di Fulberto di Chartres nei primi anni del secolo undicesimo si era segnalato un borgognone, chiamato Gualtiero, il quale, dopo aver seguiti con Adelmanno ed altri egregi ingegni i corsi del dotto prelato, e spesi lunghi anni in peregrinazioni scientifiche, erasi alla fine determinato di scendere nella penisola per fissarvi stabile dimora ed aprirvi anzi una scuola. Se non chè, prima di dar effetto a codesto disegno, la sua cattiva stella l' indusse a rivedere il paese natale, dove la gelosia degli emuli fugli cagione di luttuosissimo fine. „Il est regrettable — osserva a questo punto il Clerval — qu' Adelman ne s' explique pas plus clairement sur la fin tragique de cet écolâtre et sur les écoles visitées par lui. Il était déjà mort en 1033" [1]).

Il lamento dell' erudito francese non può davvero dirsi infondato. Adelmanno non soltanto sorvola così sulle cause come sulle particolarità della lugubre tragedia, di cui il condiscepolo suo era stato protagonista, ma fà altresì troppo a fidanza colla perspicacia de' suoi leggitori, quando sta pago a definire come „orti delle Esperidi" quelle scuole, onde Gualtero avrebbe riportato in Francia tanta copia di recondito sapere! [2]) Fortunatamente però, quanto tace Adelmanno ci dirà un altro contemporaneo suo, Pietro Damiani. Cosa bizzarra! Nessuno, che a noi consti almeno [3]), si è prima d' ora avveduto come il migliore commentario alle due strofe del Planctus del maestro di Liegi, scaturisse da un paragrafo della celebre opericciuola che il santo Ravennate scrisse per dimostrare quanto la santa semplicità dell' ignoranza pia fosse da preferire alla vanità orgogliosa della scienza mondana [4]):

1) Op. cit., p. 84.

2) Com' è risaputo, se i più antichi scrittori greci (Esiodo, i Lirici ed anche i Tragici) s'accordano nel porre l'isola delle Esperidi nelle regioni dell' Occidente, senza precisare, i latini propendono con Vergilio alla testa a collocar gli orti famosi nella parte nord-ovest dell'Africa, „ubi maximus Atlans Axem umero torquet stellis ardentibus aptum"; Aen. IV, 481—82 (ved. Roscher, Ausführl. Lexik. der griechisch. u. römisch. Mythologie, Leipzig, 1884 bis 1890, v. I, p. 2598; Forcellini, ed. De Vit, s. v.); ed all'Africa, come devoto ammiratore di Vergilio e d'Orazio, deve aver per fermo pensato Adelmanno.

3) Per verità E. Dümmler, Anselm der Peripatetiker, Halle, 1872, p. 11, n. 2, dove accenna ai viaggi dai dotti italiani già intrapresi per amore di scienza sui primi del sec. XI, accoppia nella stessa nota le due testimonianze di Adelmanno e di P. Damiani, ma non dice parola da cui si possa dedurre che ne aveva rilevato l'intimo rapporto. Altrettanto è a dire del Dresdner, Kultur- u. Sittengesch. der italien. Geistlichkeit im 10. u. 11. Jahrh., Breslau 1890, che più volte ha menzionato Gualtiero (op. cit., p. 195, 221, 252).

4) Opuscul. XLV, De sancta simplicitate scientiae inflanti anteponenda in S. Petri Damiani, Opera omnia, to. II, c. 699; Migne, P. L., to. CXLV.

Cap. VI.

Quod humana sapientia multis periculis subjacet.

Gualterus plane, magistri mei, scilicet Ivonis, socius fuit, qui per triginta ferme annos ita per occiduos fines sapientiam persecutus est, ut de regnis ad regna contenderet; et non modo Teutonum, Gallorum, sed et Saracenorum quoque Hispaniensium urbes, oppida simul atque provincias penetraret; sed mox ut, studiis toto, ut ita loquar, orbe corrasis, exsilium habitatione mutavit, et iam velut in pace compositus, docere pueros coepit, aemuli sui, cuiusdam videlicet alterius sapientis, necessarii vel fautores, eum simpliciter gradientem ex insidiis occiderunt: qui confossus gladiis, non sacerdotes, ut mihi relatum arbitror, petiit; non de transactis confessionem vel poenitudinem gessit; sed usque ad ultimum spiritum hoc solum inclamare non desiit: „Heu quale damnum!" Si quis autem vel de confessione facienda vel aliud quid dicebatur, ille iam alienatus hoc solummodo repetebat: „Heu quale damnum!"

Chi esiterà a riconoscere in codesto personaggio, di cui Pietro Damiani con la consueta drammatica evidenza descrive lo scempio miserando e l'ardore disinteressato per la scienza, più forte di tutto, più forte della morte stessa, colui del quale la scomparsa inattesa aveva strappato lagrime amare ad Adelmanno? Le due testimonianze si rischiarano, integrandosi a vicenda, mirabilmente, poichè, se il maestro di Liegi accenna solo alla sfuggita i lunghi viaggi dell' amicò suo ed il fatale ritorno al „paese degli Allobrogi", il Ravennate, in quella vece, sopra entrambi codesti punti reca buona copia di importanti ragguagli. Viceversa poi, mentre Pietro è muto sulla patria di Gualtiero (e dal silenzio suo derivò l' errore, in cui sono caduti tutti quanti ebbero prima d'ora occasione d' accennare a lui, di presentarlo come un italiano[1]); Adelmanno non solo ce lo dice oltremontano, ma Borgognone di patria, anzi addirittura nativo di Besanzone[2]). Ambedue gli scrittori

1) Cfr. Tiraboschi, Stor. della letter. ital., Milano 1823, to. III, lib. IV, p. 409; Dresdner, op. cit., p. 252; G. Mariotti, Mem. e Docum. per la storia della Univers. di Parma nel medio evo, Parma 1888, p. 30 sg.; ecc. Alla schiera debbo unirmi anch'io; ved. Le Origini della letter ital., Milano, Vallardi, p. I, cap. V, p. 222.

2) Quale splendore avessero raggiunto nel sec. X le scuole di Toledo e di Cordova, è troppo noto, perchè occorra insistervi: cfr. Wüstenfeld, Die Übersetzungen Arabisch. Werke in das Lateinische seit dem XI. Jahrh., Göttingen, 1877, p. 8 sgg., al quale però è sfuggito l'importantissimo passo di P. Damiani. Sopra le scuole fiorenti alla fine dello stesso secolo o sui primi del successivo nell' Ifrikia (Tunisia ed Algeria), che faceva parte dell'impero fatimita, di cui anzi era stata la culla, ci ha date pur testè preziose notizie,

poi concordano nell' affermare che Gualtiero aveva in servigio de' propri studi frequentati i ginnasi saraceni; il che ci impone il dovere di ricollocarlo alla testa di quell' eroica falange di dotti che nei sec. XI e XII non solo superarono i Pirenei, ma varcarono altresì le acque del Mediterraneo per attingere nuova ricchezza di scienza agli arabi atenei della Spagna e dell' Africa [1]).

IV.

Ma dal riavvicinamento dei due testi di Adelmanno e di Pietro Damiani, oltrechè luce inaspettata sopra la persona e la vita dell' obliato precursore di Gherardo da Cremona, di Daniele de Morley, di Michele Scoto, d' Ermanno il Tedesco, sprizza fuori altresì qualche tenue barlume a rompere l'ombra fitta in cui è stata sin qui ravvolta la giovinezza prima e la letteraria istituzione di Pietro „Peccatore". Era ed è opinione universalmente tenuta dai biografi di costui, quella che Pietro, dopo avere in Ravenna attinti i primi rudimenti del sapere, fosse passato a Faenza e quindi a Parma; ed in quell' Ivone che nel passo or ora allegato egli rammenta come suo maestro, dai giorni del Tiraboschi in poi si è sempre da tutti riconosciuto un grammatico lombardo, il quale avrebbe governate appunto nei primi lustri del Mille le floride scuole dell' una o dell' altra città [2]). Ora che Pietro Damiani sia stato alunno di una scuola a Faenza e d'un' altra, se non posta pro-

illustrando un' opera, sconosciuta sin qui, di Aboû l' Arab, spettante al quinto secolo dell' Egira, Ben Cheneb in *Journal Asiatique*, Xe Série, to. VIII, 1906, p. 343 sgg.

1) Il fatto che in Besanzone, sul principio del sec. XI, aveva stanza più di un maestro d'umane lettere, e che le gelosie tra gli insegnanti ivi domiciliati potevano giungere al punto da indurre taluno tra essi a sbarazzarsi anche col ferro d'un rivale pericoloso, dà argomento a ritenere che la piccola città allobroga fosse un focolare non tenue di cultura. Ora tornerà qui non inutile ricordare che in Besanzone e appunto in quegli anni medesimi, sarebbe fiorito l'Alberico o Elberico, autore del più antico poema volgare sopra Alessandro Magno, da cui il curato Lamprecht ha ricavato, com'egli stesso dichiara, la sua Alessandreide. So bene che il Meyer, Alex. le Grand dans la littér. franç. du moy. age, Paris 1886, to. II, p. 77 sgg., dall'esame accurato della lingua del frammento Laurenziano dell' opera d'Alberico è stato condotto ad escludere assolutamente che l'autore fosse di Besanzone; ma non potrebbe Alberico, pur essendo nato nella regione più meridionale del Delfinato, aver preso stanza in Besanzone ed acquistato così per la lunga dimora il diritto di chiamarsene cittadino? Certo l'autore dell' Alessandro non dovett'esser un giullare, bensì piuttosto uno scholasticus, sul genere di Gualtiero.

2) Tiraboschi, op. cit., p. 409; Affò, Mem. degli Scritt. e Letter. Parmig., Parma 1789, v. I, p. XI; Neukirch, Das Leben des P. D., Göttingen 1875, p. 115; Mariotti, op. cit., p. 24 sg.; Dresdner, op. cit., p. 252; Capecelatro, Storia di S. Pietro Damiani e del suo tempo, Roma 1887, p. 35 (t. III delle Opere complete).

prio in Parma, a Parma vicina, riesce indiscutibile; egli stesso cel dice[1]). Ma chi potrebbe invece garantire che proprio in quelle due sedi abbia egli ascoltate le lezioni d'Ivone? La sola cosa che noi sappiamo rispetto a costui è questa: che fu condiscepolo di Gualtiero; or se in Gualtiero noi oggi abbiamo rinvenuto non già un dotto italiano, insegnante a Parma, com'era quasi generale credenza[2]), bensì invece uno straniero, un Borgognone, cresciuto alla scuola di Chartres, del tutto estraneo ai ginnasi di Faenza e di Parma, come possiamo noi perseverare nell'avviso che Ivone abbia in Italia vissuto? Certo anche egli fu allievo di Fulberto, poichè solo così si spiega come abbia potuto dal Ravennate esser detto „condiscepolo di Gualtiero". Chi dunque voglia persistere a vedere in Ivone un chierico italiano, dovrà, per lo meno, d'ora innanzi riconoscere ch'egli aveva varcate le Alpi per portarsi in Francia a compiere la propria educazione scientifica: cosa ben naturale, d'altronde, in un tempo, nel quale, secondo attestano esempi notissimi, gli studiosi italiani accorrevano già a frotte oltr'Alpi, vuoi come maestri vuoi come scolari[3]).

V.

Ho detto: „chi voglia persistere a vedere in Ivone un chierico italiano". Mi spiego. Che un Ivone, italiano per nascita, abbia difatti insegnato a Parma, sugli inizi del sec. XI, non è provato da verun documento. Quanti affermarono ciò si fondarono sopra semplici ipotesi[4]). Queste ipotesi possono ancora reggersi in piedi? A me non pare. Niun personaggio italiano, che si sia reso noto, almeno nel campo degli studi, ha portato il nome d'Ivone, tanto caro oltr'alpi, specie dopochè l'illustrarono due santi, saliti a fama mondiale; invece in Francia abbondano gli Ivoni, cultori di studi letterari, filosofici, teologici. Ma fra tutti uno deve attirare in questo momento tutta la nostra attenzione: quell'Ivone, nativo di Chartres, o per lo meno in Chartres educato sotto Fulberto, che fu condiscepolo di Berengario, e naturalmente anche d'Adelmanno, che

1) „Adolescentem me in Faventina urbe propter litterarum studia constitutum audire contigit quod enarro"; Opusc. LI, cap. 13, to. II, c. 762; „Cum apud Parmense oppidum degerem, ibique liberalium artium studiis insudarem"; Op. XXXVI, cap. 14; to. II, c. 616 — „Cum apud Parmense oppidum liberalium artium studiis docendus insisterem"; Op. XLII, cap. 7; to. II, c. 672.

2) Dresdner, op. cit., p. 252; Mariotti, op. cit., p. 31, ecc.

3) Dresdner, op. cit., p. 229.

4) Il Neukirch, op. cit., p. 15, non trovando notizia alcuna di un Ivone grammatico nei testi del tempo, ha espresso il sospetto che si tratti di quell'Ivone, che dal 1040 al 1045 fu vescovo di Piacenza. Il Dresdner, op. cit., p. 252—253, sembra gustare siffatta congettura: ma qual fondamento ha mai dessa? Nulla ci è noto sulla cultura del vescovo piacentino, anzi nulla ci è

verso il 1050 ci si presenta rivestito della qualità di „clericus et prepositus", ed alcuni anni più tardi, di quella di „grammaticus"[1]). Le altre notizie che il Clerval reca intorno a questo autorevole personaggio non mi paiono troppo sicure[2]); ad ogni modo, non si può per veruna guisa dubitare che a Chartres, nei primi anni del sec. decimoprimo, tra i discepoli di Fulberto sia stato un Ivone, collega quindi di Adelmanno, collega di Gualtiero.

Che quest' Ivone possa, anzi debba identificarsi col maestro di Pietro Damiani, ora che s' è volta in fuga la larva parmigiana, non mi pare cosa da porre in dubbio. Però, ammesso questo, nuove domande sorgono: Ivone sarà venuto in Italia? O non avrà invece Pietro Damiani, spronato da quella sete di sapere, che lo accendeva giovanetto, passati i monti per andarlo ad ascoltare in quel ginnasio di Chartres, del quale la fama s' irradiava tanto lontano? L' una e l' altra ipotesi sono possibili, anzi addirittura probabili. Pur troppo dei primi trent' anni della vita del Ravennate, innanzi che un subitaneo impulso di mistico fervore non lo spingesse a rinchiudersi tra le pareti del chiostro, noi non sappiamo nulla di nulla[3]). E vasto è il campo che s' apre alle congetture!

---

noto addirittura di lui, da questo in fuori che tenne per un biennio la sede episcopale! É un po'troppo poco per fare di lui il maestro di Pietro Damiani.

1) Clerval, op. cit., p. 31, 47, 56, 57, 62, 135.

2) Il Clerval, op. cit., p. 56, non ha neppur l'ombra d'un dubbio che l'Ivone, „tunc magister scolarum" a Chartres, il quale sottoscrisse in Roma l'atto autentico del giuramento prestato nel 1076 a papa Gregorio VII dal suo signore, Roberto, vescovo di Chartres, non sia da identificare col personaggio omonimo, di cui sappiamo che fu scolaro di Fulberto, condiscepolo dapprima, quindi avversario accanito di Berengario, contro cui stimolò anche gli sdegni di Drogone (Clerval, op. cit., p. 56, ecc.). Eppure c'è da esitare, mi sembra, ad ammettere che quell' Ivone, il quale, per aver udito le lezioni di Fulberto, doveva essere nato almeno almeno nei primissimi anni del sec. XI (Fulberto morì, come è noto, il 10 apr. 1028 e certo da molto tempo non insegnava più; cfr. C. Pfister, De Fulb. Carn. ep. vita, p. 47); fosse nel 1076 in condizioni da reggere le scuole episcopali di Chartres e da intraprendere un viaggio fino a Roma!

3) Il Mariotti, op. cit., p. 25 sgg., s' è sforzato di provare che il Ravennate portatosi a Parma, giovinetto, verso il 1025, non se ne mosse più se non per rinchiudersi a Fonte Avellana circa il 1038 (cfr. Capecelatro, op. cit., p. 44 sg.); sicché del suo valore d'insegnante, tanto grande, chi dia retta alle attestazioni di Giovanni da Lodi, suo biografo, da far accorrere a lui „clientum turba", a Parma, solo a Parma, dove dimorava dalla adolescenza, avrebbe dato prova e documento. Son queste asserzioni più o meno plausibili; in realtà noi non possiamo dir nulla di concreto sulla carriera scolastica del futuro vescovo d'Ostia.

Così, come è chiaro, i problemi pullulano dai problemi, s' intrecciano, s' aggrovigliano. Giova sperare che qualche altro documento, prima o poi, sopraggiunga a disnodarli, a chiarirli. Ad ogni modo, quanto è stato posto in sodo giova già a mostrare quanto siano stati intimi, rigogliosi, frequenti fino dagli inizi del Mille i rapporti intellettuali tra la Francia e l' Italia.

Cortesie da tavola di Giovanni di Garlandia.

Per

Leandro Biadene in Pisa.

Di Giovanni di Garlandia che, nato in Inghilterra, passò il meglio della vita in Francia, dove insegnò a Tolosa e Parigi, e visse almeno fino al 1252[1]), e fu fecondissimo autore di libri ed opuscoli grammaticali, retorici, ritmici, lessicali e anche d'altro argomento, ma pur sempre didattici, e tutti in latino e in versi la maggior parte, giace ancora inedito un poemetto intitolato *Morale scholarium*[2]). B. Hauréau nel 1879, dando accurata notizia di tutti gli scritti che gli appartengono o gli sono attribuiti (ne passò in rassegna non meno di trentuno), dovette contentarsi di parlare di codesto poemetto, di cui non gli era riuscito di rinvenire neppure un esemplare nelle biblioteche parigine, secondo il Catalogo dei manoscritti della pubblica biblioteca di Bruges, dove esso fa parte del codice n. 546[3]).

P. J. Laude, l'autore del Catalogo edito nel 1859, nel ragguagliare

---

1) Vedasi per tutti U. Chevalier, Repertoire des sources historiques du moyen-age[2] (Paris, 1905) p. 1655, dove sono le più compiute indicazioni bibliografiche su Giovanni di Garlandia. Non sappiamo donde G. Mari, I trattati medievali di ritmica latina (Milano, Hoepli, 1899) p. 7, abbia tolto la notizia che egli componesse la *Poetria* verso il 1260. La pubblicazione del Mari, che fra altri trattati stampò l'*Ars rithmica* di Giovanni, rimase ignota allo Chevalier.

2) Crediamo dover conservargli il titolo che gli sta innanzi nel codice di cui faremo subito menzione, ma veramente l'autore nel quinto verso lo chiama soltanto carmen morale, sia pure rivolgendosi agli scolari (*Hoc complectaris* carmen morale, *scolaris* || *ne confundaris sed ut inclitus efficiaris*), e parimenti in fine di esso nel codice si legge „*Explicit* morale *magistri johannis de garlandia.*“

3) B. Hauréau, Notice sur les oeuvres authentiques ou supposées de Jean de Garlande (Notices et Extraits des manuscrits de la Bibliothèque Nationale, XXVII, 2, 15).

della contenenza di questo codice[1]) da lui assegnato al secolo XIII, e che è una raccolta di operette di Giovanni di Garlandia, si soffermò di preferenza sul poemetto testè menzionato, e dopo averne riprodotto i primi due righi e l'ultimo della prefazione in prosa e i primi otto versi, stimò utile riferire anche le rubriche dei capitoli di cui si compone; sicchè quando pochi anni più tardi A. Scheler prese a descrivere nuovamente e più particolareggiatamente il medesimo codice, di cui pubblicò anche uno dei testi, il *Dictionarius*[2]), per il poemetto non credette di dover fare altro che correggere qualche inesattezza del Laude e aggiungere la trascrizione di alcuni righi della prefazione e l'indicazione approssimativa del numero dei versi.

Grazie dunque al Laude e allo Scheler sappiamo che il poemetto, compreso nelle carte 2—12^{r} del codice e preceduto da una prefazione di quattordici linee, consta di circa 560 esametri *leonini* rimati a due a due, o, come si sarebbe detto al tempo del loro autore, *caudati*, ed è diviso in trentacinque capitoli[3]).

Quale ne sia l'argomento apparisce dalle seguenti parole, con cui termina la prefazione: „*In hoc igitur libello reprehensione sathirica vitiis moralitas opponitur et rusticitati curialitas adversatur. Theologie misterium interseretur, et causa quarumdarum naturalium rerum enudatur ut per hec introductoria scolastice vite ruditas elimetur.*“

Varia dunque la materia e, si può soggiungere subito, tutt'altro che distribuita e disposta secondo un ordine logico o artistico. Chi si faccia a scorrere i titoli dei capitoli non riesce a intendere perchè uno deva piuttosto precedere che seguire all'altro, e in generale non intravvede neppure da quale vincolo possano essere fra loro congiunti. Devono poter stare benissimo ciascuno da sè. Alcuni pochi si palesano è vero, molto affini d'argomento, ma, a farlo apposta, sono staccati, lontani l'uno dall'altro. Questo è appunto il caso dei capitoli nono e quindicesimo, che si stampano ora qui per la prima volta.

Il primo di essi s'intitola *De curialitatibus in mensa conservandis*, l'altro *De ministratione decenti (mense)*[4]); espongono dunque e inse-

---

1) Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque publique de Bruges (Bruges, 1859); p. 478 sgg.

2) Trois traités de lexicografie latine du XIIe et XIIIe siècle nel Jahrbuch f. roman. u. engl. Literatur, vol. VI(anno 1865), p. 43 e sgg., e anche a parte (Leipzig, p. 1867).

3) Sarebbero trentaquattro secondo il Laude (op. cit. pp. 481—82), ma lo Scheler (op. cit. p. 46 n) corresse l'errore.

4) La parola *mense* non si trova nel codice; fu aggiunta fra parentesi dall'autore del Catalogo a far conoscere più prontamente l'argomento del capitolo.

gnano, per dirla col nostro Borvesin da la Riva, le „cortesie da desco“ o da tavola[1]).

Il tema non era certamente nuovo quando Giovanni di Garlandia prese a trattarlo, nè egli lo trattò più compiutamente e garbatamente di quello che siasi fatto e poco innanzi e poco dopo di lui[2]).

Dei quarantasei versi di cui consta il primo capitolo, i primi tre, a modo d' introduzione, toccano dell' urbanità in generale, e gli ultimi cinque contengono norme di vita per nulla attinenti alla tavola. E dei ventotto versi del secondo capitolo, il terzo e il quarto ne accennano genericamente l' argomento dopo che questo era già stato in parte determinatamente indicato nei due primi; quattro, in fondo anzi sei versi (19—24), sono precetti igienici, i due ultimi sentenze generali, e nei rimanenti le regole sul contegno di chi serve a tavola, che, stando al titolo, dovrebbe essere il vero e proprio argomento del capitolo, si alternano con quelle sul contegno di chi siede a tavola.

Pur nel breve giro di questi due capitoli apparisce dunque il difetto già da altri rimproverato all' autore in altre sue opere, di raccogliere senz'ordine intorno ad un argomento anche idee che con esso non hanno relazione o ne hanno assai poca. E in quale barbaro latino! Qualche volta si dura fatica a intendere che cosa egli abbia voluto dire, anche coll' aiuto delle copiosissime chiose interlineari e marginali onde il testo è continuamente accompagnato. A proposito delle quali chiose si può ripetere ciò che già fu detto di quelle di altri testi di Giovanni di Garlandia: danno un' idea del modo con cui era impartito l'insegnamento del latino nelle scuole, o almeno in certe scuole, medievali[3]).

Qualche volta sono elementarissime osservazioni grammaticali, tanto che p. es. sopra alcuna parola si trova messo *hic* ed *hoc* per notare che è di genere maschile o neutro; qualche altra si indica il soggetto dei verbi, il sostantivo espresso o sottinteso a cui si riferisce il pronome o l' aggettivo, il complemento di un sostantivo[4]). Il più delle volte,

1) Che il capitolo quindicesimo riprenda o continui l'argomento del capitolo nono, sembra mi dichiarato dall'autore stesso nei versi 3—4: *Secerno flores, iterum sparguntur honores || aule.*

2) Le indicazioni più compiute o meno incompiute dei testi medievali sulle cortesie da tavola sono finora quelle date direttamente o indirettamente da A. Bömer nella prefazione al *Grobianus* di Federico Dedekind (Berlino, Weidmann, 1903).

3) Hauréau op. cit. p. 33.

4) Codeste chiose grammaticali in generale sono ben chiare. Qui basterà notare che imperatur, posto sopra o sotto di detur, rapietur, prebetur, morietur, (II, 27—8), non può voler dire se non che il valore logico di codeste forme verbali è quello del modo imperativo, sebbene da prima al chiosatore sembrasse piuttosto quello dell'ottativo; chè non altrimenti saprei spiegare la chiosa optarem sopra detur, sotto cui fu poi scritto imperatur.

com'è naturale, le chiose interlineari spiegano con un altro vocabolo o con una perifrasi un vocabolo del testo, e le spiegazioni, come avviene nel medesimo codice per altri testi di Giovanni di Garlandia[1]), sono date talora in francese. Ecco qui tutte le chiose francesi: nel primo capitolo, v. 11 promoveas *avant mettet*, 13 edulia *mes*, turba *rascaille*, 23 sorbillo *ias. hume*, villus floccus (?) *de laine flockes* (?), 27 mantile *nape*, sedile *banc*, 35 miscellenia mense *relefs*, 37 aulicus *curteys*, 44 clenodia *ioieus*, 46 dissuto *decosue*; nel secondo capitolo, v. 10 burdones *avers*[2]), 18 relide repelle detrahe *arache*.

Non mancano le etimologie così nelle chiose interlineari (I, 27, 34) come in quelle marginali (I, 9, 14, II, 24); la maggior parte delle quali ultime è data a richiami all' autorità di altri autori e altri testi. Così troviamo nominato una volta Orazio (I, 46), un' altra si riferiscono senza il suo nome alcune sue parole (I, 3), e un' altra ancora egli è indicato col titolo di *magister*, che un pajo di volte serve da solo a designare anche Ovidio (I, 6, 35), il cui nome è fatto in altre due citazioni (I, 18, 35), mentre è tralasciato accanto ad alcune sue parole divenute proverbiali (I, 11). E c'è una citazione da Virgilio (II, 5) e una, errata, da Cicerone (I, 41). Insieme coi testi classici la Bibbia, un pajo di volte non indicata (I, 6, II, 15) e un altro pajo indicata nei Proverbi di Salomone (I, 43, II, 2) così noti al medioevo. Inoltre troviamo un richiamo ai Distici di Catone (I, 39), diffusissimi, come si sa, nelle scuole medioevali, e senza l'indicazione della fonte un precetto del Regimen sanitatis salernitano (II, 15).

Se le chiose appartengano allo stesso autore del testo, sembra, restringendo l' osservazione ai due capitoli che pubblichiamo, non ci siano argomenti nè per affermare nè per negare. Se nel testo troviamo *ordear* (II, 16) per *ordiar*, cioè una forma analogica non senza riscontri, nelle chiose troviamo *putri* (II, 24), invece di *putres*, ma certamente per isvista, giacchè la forma regolare sta proprio nel verso a cui la chiosa si riferisce. Vero errore potrebbe essere *nemores* nella chiosa interlineare del v. 42 del capitolo primo. Nel testo incontriamo le parole *minutella* (I, 19) e *miscellenia* (I, 35) non registrate nel Vocabolario del Du Cange, e nelle chiose *putisso* (II, 24), che, se corrisponde non meno legittimamente di *pitisso* al greco πυτίσσω, sembra non sia stato finora altrove notato. Per l'ortografia noteremo *deffendo* (I, 2), *wultu* (I, 6, 39) e *wult* (II, 8) *refficio* (I, 24) e *defficio* (I, 46) e *scurile* e *scure* (I, 28), *facescia* (I, 29) *transsitoria* (I, 34).

Per quanto poco belli siano i versi dei quali fin qui si è fatto parola,

---

1) Scheler op. cit. p. 44.

2) Non si può intendere che *avers* corrisponda a burdones se non forse osservando che questa parola nel verso è falta quasi sinonimo di gurguliones.

essi, circa un pajo di secoli dopo che erano stati composti, parvero non indegni di essere trascritti, traendoli fuori dall' opera di cui facevano parte. Li ritroviamo infatti nel codice *Nouv. acq. lat. 1544* (fol. 100) della Nazionale di Parigi riuniti con altri sotto il titolo di *Proverbia moralia*, nuova attestazione e del conto in cui, oltre i suoi meriti, si sapeva già essere stato tenuto per molto tempo Giovanni di Garlandia e insieme del favore di cui anche nel secolo decimoquinto godette il tema delle cortesie da tavola. B. Hauréau, descrivendo quel codice parigino, accenna a quei versi dicendo soltanto che formano „une longue tirade sur les convenances qu' il faut observer dans le repas“[1]). Devo all' amicizia di V. Cian di aver richiamato la mia attenzione sopra codesta notizia; ma non avrei certamente saputo che quei versi sono per l' appunto gli stessi del *Morale scholarium*, se il sig. L. Dorez della Nazionale di Parigi, pregato di darmene qualche ragguaglio, non avesse gentilmente voluto trascrivermeli tutti quanti; di che gli rendo pubbliche grazie.

Ho detto che il codice parigino contiene gli stessi versi di quello di Bruges, ma l' asserzione non è esatta. Lo scrittore del codice parigino ne copiò soltanto alcuni, senza che si possa vedere bene quale sia stato il criterio della scelta. Del primo capitolo riprodusse i versi 5—17, 27—28, 31—34, 37—42, in tutto venticinque, e del secondo capitolo i versi 1—2, 5—12, 21—24, in tutto quattordici. Il testo parigino, che manca delle chiose, è spesso scorretto, ma le differenze da quello di Bruges, che si troveranno indicate qui appiedi[3]), sono tali da non escludere che ne possa derivare.

La stampa è condotta sulla riproduzione fotografica dei due capitoli che, grazie ai buoni servigi del canonico Rommel, membro della Commissione della Biblioteca di Bruges, fu esegnita per me dal fotografo A. Desouter di quella città. Il quale ridusse le pagine, che nel manoscritto sono alte 21 centimetri e larghe 16, circa un terzo più piccole, rendendone così più malagevole la lettura già molto difficile e

---

1) Notices et Extraits de quelques manuscrits latins de la Bibliothèque Nationale, t. VI (a. 1893), p. 326.

1) I. 6 wultu . . . secundes] wultu . . . fecundes 7—8 panesque decentes] *Questo che nel codice di Bruges è il secondo emistichio del v. 7, in quello di Parigi è scritto sulla stessa linea del v. 8 ed è congiunto con una lineetta al primo del v. 7. Manca il secondo emistichio del v. 8.* 9 pretendantur] precendatur 10 iungantur] iugantur 13 det] dat 16 denuo] de imo (?) 17 Munda] Nuda 27 sit tibi mantile mundum tersumque] sit mantile mundum tersumque 28 scurile] scurrile 31 novate] notate 40 prosunt] prosint 41 querelam] sequelam 42 cautelam] cauthelam.

II. 2 locare] loquare 8 nequeat] non queat 9 epulones] ephilones 11 sine] sunt 12 palmasque] palmaque 22 si] et.

per la qualità della scrittura minuta, serrata, in qualche luogo sbiadita e quasi svanita, e qualche volta per la qualità delle abbreviature poco comuni. Il collega C. Lupi, esperto paleografo, pregato da me di decifrare alcune parole del testo, volle trascrivermelo tutto intero, tenendo a confronto la copia del codice parigino fatta dal Dorez; e dalla sua lettura non ho riconosciuto di dover discostarmi che qualche volta. Quanto alle chiose, la lettura sulle prime pareva tale impresa da non doversi neppure tentare, tanto sono minute e serrate. Ma, si sa, anche le difficoltà paleografiche possono allettare! E così con molta pazienza decifrando oggi una parola e domani un' altra, dopo un certo tempo, anzi dopo molto tempo, mi riuscì di leggere quasi tutte le chiose.

Nella stampa ho creduto opportuno lasciare a lor luogo quelle interlineari; quelle marginali invece si troveranno in nota insieme coll' indicazione dei testi da esse richiamati. In nota è aggiunta anche qualche osservazione sui luoghi più difficili del testo. Le chiose francesi sono stampate in corsivo e in carattere spazieggiato le parole sottolineate nel manoscritto.

I.

De curialitatibus in mensa conservandis.

peccata hominum i. omitto i. curialitas illic
Moras suspendo; quo ducit curia tendo. c. 4v
curialitatem quam (?) prius reprehendo i. rusticitates
Hanc modo deffendo; sunt rustica que reprehendo.
nis
i. dona curialitatis ego dico i. vicissitudine que acuit
Trado decus dotis huius, fungens vice cotis;
s. dominorum servus non lotus aquam dominis suis
nam placitis votis illotus dat vada lotis.
i. habundanter des i. vasa tua
5 Si nova fecundes convivia, vascula mundes.

I. — 3. *A destra*: fungar vice cotis acutum reddere que ferrum valet exsors ipsa secandi (Orazio, Ars Poet. 304—5). *La parola* exsors *scritta male la prima volta fu cancellata e poi riscritta accanto correttamente. Sopra l'*u *di* acutu *un po più a destra e in alto è un* m *(sulle prime si leggerebbe* on*) d' altra mano, che scioglie appunto l' abbreviatura. Il* nis *sopra il* na *di* dona *sta a indicare che deve leggersi* donis *quando si consideri la parola come complemento non di* trado *ma di* fungens.

5. *A sinistra:* vappa est potus cuius duo partes . . . vinum et tercia aqua. *In luogo dei puntolini nel ms. è una cancellatura o macchia, che impedisce di leggere la paroletta da essa ricoperta (forse* sunt*). La parola* partes *è scritta malamente in modo che nell' abbreviatura il* t *precede il* p.

i. destrues largitatem tuam i. reddas leta sine . . .
Que das confundes nisi wultu dona secundes.
et
Cum sale splendentes cultros panesque decentes
ante personam
prefer, candentesque ciphos potusque placentes. c. 5r
hoc cloclear *(sic)*
Que pretendantur coclearia munda gerantur;
homines duo et duo
postea iungantur bini quicumque vocantur.
promoveas i. *avant mettet* te pre i. retro
Non sic propellas quod te fortasse repellas;
i. deorsum pellas ab honore cum pauperibus
quod te depellas sic nunquam te retropellas.
i. dapifer primus *mes* i. fercula
Grossa cliens prima det edulia primus opima.
rascaille i. fac ut laudet i. dabit
Turba dapes minima collaudet que sedet ima.
i. vacuato
Ut decet ore bibas vacuo, si prandia libas.

6. *A sinistra*: iuxta illud hilarem datorem diligit ihesus (S. Paolo, Epist. ad Cor. II, 7). *A destra*: unde magister ante omnia vultus accessere boni etc. *Il* magister *è* Ovidio, Metamorph. lib VIII, 677—8, *dove per altro le edizioni comuni leggono* super *invece di* ante. *Sotto questa prima riga quest' altra:* sine secundina. ne pellis in qua involutus (?) puer quando nascitur. *La definizione è simile a quella riferita dal Du Cange*: „secundina est folliculus quo puer involvitur in utero, et sequitur nascentem".

8. *Questo verso nel ms. fu erroneamente posposto al v. 9; ma che si deva fare la trasposizione è indicato dal trovarsi accanto ad esso a sinistra la lettera* a *e accanto all' altro la lettera* b.

A destra: hoc crustum panis hec . . . auri.

9. *A destra:* coclea piscis. inde coclearia. *Si vuole cioè notare che* coclearia *oltre che, come nel testo, plur. di* coclear, *può essere plur. di* cocleārium *da* cochlea.

11. *A destra*: iuxta illud medio tutissimus ibis (Ovidio, Metamorph. II, 137) et abs . . . *Il significato dei due versi 11—12 è: non ti metterai tanto avanti che non ti tocchi poi forse tirarti indietro, nè ti metterai più indietro che it tuo grado e la tua dignità non comporti.*

13 *A sinistra:* cliens. a cleos gloria.

A destra: edulium dicitur omnis cibus sine pane. unde gallin . . . et dicitur de edo. es.

14. *Il* dabit *sopra il* det *di* collaudet *indica che il valore di questo congiuntivo è quello stesso del futuro* collaudabit.

15. *A sinistra*: ut decet hic docet auctor quomodo nos debemus continere in mensa, quoniam ore perimpleto non debemus bibere et debemus manducare

i. non retrobibas
nec denuo rebibas; rudis es si morsa relibas.
hic
Munda cultellum; morsellum quere tenellum,
i. per transpositionem venarum
sed per cancellum; post supra pone platellum.
s. minutas carnes morsellos
Multa minutella reseca presente puella.
i. sedeat ad prandium
Etiam molli sella discumbat sponsa tenella;
domina
surgat post cenam, cameramque subintret amenam.
Fer vini plenam, si postulat ipsa, lagenam.
ego *ias. hume* hoc villum i. debili vino
Ego sorbillo, sumpto pro tempore villo.
si sim ego i. refficio i. porcino
Me mihi tranquillo prede cum presente suillo.

---

illa. etiam docet multa vitanda et fugianda. *Nel testo è scritto* prandias *col* s *espunto.*

16. *Dello stesso carattere del testo in margine a destra è scritto* morsa *con un segno di richiamo a* prandia *qui sopra tralasciato perchè espunto. Accanto a* morsa, *dopo di cui è un punto, e del carattere delle chiose*: collirida i. esca panis. *Il primo* i *di* collirida *sopra un* e *espunto.*

17. *Sopra questo verso nel ms. sta quest' altro*: munda cultellum post supra pone platellum, *formato erroneamente del primo emistichio di questo v. 17 e del secondo del verso seguente. Esso è già espunto nel ms., dove sopra la prima lettera* (m) *è scritto* va *e sopra l'ultima* (ū) cat, *cioè, riunendo le due sillabe,* vacat, *come mi propone di leggere e intendere il prof. V. Lazzarini. Inoltre, a indicare che il verso è da togliere, fu posto un punto sotto il* m *di* munda, *uno sotto il, primo* u *di cultellum, uno sotto il* p *di* pone *e di* platellum. *Anche sotto l'ultima lettera del verso è una crocetta quasi impercettibile e nel margine a destra un cerchiettino con un' asticella in mezzo.*

18. *A sinistra*: hic cancellus; *a destra* hic platellus, *con un* e *espunto prima dell'* u. *Sopra* hic platellus, *e quasi alla stessa altezza del verso precedente*: de cancello poteris transposuisse pedes, *e a sinistra e all' altezza del verso seguente*: sed per docet quomodo debemus socare (corr. secare) carnes bene (?) per cancellum i. per transversum, unde legitur de iacob ut benedixit filis suis manibus cancellatis i. transpositis ad modum cratis et similiter in ovidio secundum . . . cancellis positis transposuisse pedes. *Il verso di Ovidio qui citato* (Amorum, lib. III, eleg. II, 64) *nelle moderne edizioni si legge così*: cancellis primos inseruisse pedes, *ma parecchi codici recano* imposuisse *invece* u inseruisse.

23. *A destra:* villus floccus (?) *de laine* (?) *flockes* . . . despicere et dicitur hoc villum li pro . . .

24. *Nel margine a sinistra una crocetta, colla quale forse si richiama l' attenzione su questo verso certamente non facile a intendere. Alla lettera sembra si*

i. requiratur ad comestionem s. gens
Gens invitatur; ne de ruditate queratur
in crastino hoc non regalibus
mane requiratur; hec clero lex teneatur.
nape a manu et teneo tenes sine pulvere *banc*
Sit tibi mantile mundum tersumque sedile.
turpe scure verbum i. sapientis
Absit scurile verbum, propone virile.
facetus i. desideria vel ipsa talia... debent resolvi in mensa..
Est deus ad vota pius ipse facescia tota;
macula
hunc imitare, nota turpi quacumque remota.
i. de novo date
Palmas mundate; post prandia vina novate,
i. gratias . . . . . et nolite inebriari
grates ante date domino, cum sobrietate.
prandia pauperes
Post assumpta satis, miseros non pretereatis;
i. transsitoria dividatis i. eterna bona que manebunt eterna s. ex his
lubrica spargatis, mansuraque possideatis.
. . . . *relefs* et dicitur a misceo es
Pauperis impense sint miscellenia mense;

---

debba tradurre cosi „io mi ristoro col porchetto del gregge presente a me". Fra i significati di praeda *c' è pur quello di* gregge (cfr. Du Cange); *ma come intese il commentatore traducendo* suillo *coll' aggettivo* porcino? *E tutto il verso non sembra qui una stranezza?*

27. *A destra*: hec est persuasio ut immundicia et avaricia ... unde magister nec turpe thoral nec sordida mappa corruget nares. *Le due ultime parole quasi interamente svanite rimarrebbero un' incognita senza l' aiuto del testo di Orazio qui citato* (Epist. V, 22). *Nell' interlinea sopra* sedile *è scritto non* banc *ma* baunc, *se non forse* bannc.

28. *A destra*: debet etiam cavere ne dicat turpia verba, unde magister ... voce loquendi ubertas etc.

30. *Sopra nota è scritto* macula *due volte.*

34. *A sinistra e a destra*: mansura *cioè la risoluzione di* mansa, *che, con una virgoletta quasi impercettibile sul* s, *sta nel testo.*

35. *A sinistra*: unde magister instruis impensa nostra sepulcra brevi (Ovidio, Epistol. VII, 188).

A destra: hec impensa. se. donum. unde ovidius ... amorum ... *Anche* amorum *è quasi interamente svanito e di letturra tutt' altro che certa. Qui manifestamente si vuole richiamare l'* Ars amandi, lib. II, 255: Sed tamen et servo (levis est impensa) roganti porrige fortunae munera parva tuae. *Di nuovo a sinistra, ma all' altezza del verso seguente*: pauperis hic persuadet ad pietatem

mense s. . . . . pauperi i. distribute
Partes suspense sint illi sintque repense.
i. promptus i. affabilis et urbanus
Hospitibus presto si te geris, aulicus esto;
leto i. festivo hospites
cum wultu festo cultu capiantur honesto.
ora dico
Ora tibi muta ne clauseris, ante saluta;
et quandoque puta quod prosunt dona secuta.
familiam
Pasce clientelam; parvam depone querelam. c. 5v
ad conservationem corporis tui i. nemores *(sic)* i. turbam hominum tuorum armatorum.
Duc ad cautelam loca per suspecta fequelam.

---

et caritatem quoniam caritas operit multitudinem peccatorum. miscellenia i. residua a misceo oes (*sic*), verum viri nudi sic veniunt ad miscelenia, namque illa debent dari dari (*sic*) pauperibus. impense i. donate vel conservate. *Naturalmente* impense, *che nel testo ha per complemento il genitivo* pauperis, *è qui sostantivo e significa* donum, *come è detto nella chiosa a destra sopra riferita.*

36. *A sinistra e in continuazione immediata delle parole che precedono, in modo da formare con esse tutta una chiosa:* partes suspense hic est epexegesis i expositio precedentis . . . suspense i. custodite (?), illi s. pauperi. quia quidam sunt qui rosidua (*corr.* residua) sorvant (*corr.* servant) non pauperi christi sed diabolo, qui recto ducit complices suos ad infernum. *Le* partes suspense *della mensa sono i residui delle vivande, i rilievi, così chiamati perchè portati via dalla tavola alzandoli dalla medesima. Si sa che* suspensus *tra gli altri significati ha pur quello di* sollevato, levato (cfr. Forcellini s. v. § 8).

37. *A destra:* aulicus curteys. et dicitur ab aula. *E sopra queste parole e di fianco al verso precedente alcune altre parole con esse probabilmente congiunte per il senso,* giacchè *le due ultime sono* canes aulici. *Quelle che precedono mi rimangono indecifrabili.*

38. L'u *finale di* cultu *sopra* a *espunto.*

39. *A destra:* doctrina traditur hic ad curialitatem salutandi, quoniam debet homo libenter . . . illam salutacionem iuxta illud catonis saluta libenter et . . . *Fra le sentenze che precedono i* Catonis Disticha *quella qui citata ha il n. 9.*

40. *A destra* . . . aroganciam . . . stude (?) ut prodigalitas . . .

41. *Sul margine superiore e su una linea della lunghezza di tutta la pagina:* pasce clientelam economicum preceptum traditur hic s. curare familiam, nam sicut docet tullius in libro de officiis primum debet esse apud patrem familias curare familiam. et hic auctor dicit querelam . . . austeritas. *La citazione ciceroniana è sbagliata: nel* De Officiis *non si trova il precetto qui riferito.*

42. *Sul margine superiore, in continuazione della chiosa precedente:* duc sequelam turbam armatorum. per loca suspecta i. per loca de quibus mala

et verbis i. absconde
Audi; responde paucis; nescita reconde;
i. fac ignorantiam maiorum aparere i. gloriosos nodos et ... promitte
hirsutos tonde, placidis clenodia sponde.
felinis (?) tonde i. depone
stricta vestigia
Frigore sole luto differre coacta refuto;
pro *decosue* i. non defficio
tegmine dissuto non tardatus mihi nuto.

II.

De ministratione decenti.

a patrefamilias i. salsamenta et cetera
Disce ministrare, dapibus sua iura parare, c. 7v

---

suspicantur quod furés sint ibi vel predones . . . in tali loco habere bonam sequelam.

43. *Sul margine superiore, in continuazione della chiosa precedente*: audi etc, . . . hic tradit auctor disputantibus cautelam et ostendit quomodo se debent habere in disputatione, quoniam debent audire opponentem pacifice (?) . . . et ad . . . debent huic respondere.

A destra: Salomon qui prius respondet quam audiat se stultum esse demonstrat et confusione dignum.

44. *Sul margine superiore, in continuazione della chiosa precedente*: clenodia dicitur a cleos quod est gloria et nodus. di. i. gloriosus nodus.

A sinistra: clenodia ioiieus. *A destra, immediatamente dopo l'ultima parola del verso, cioè dopo* sponde: equivocum ad duo, *probabilmente a significare che* sponde, *oltre che imperativo di* spondere, *è plurale di* sponda.

45. *A sinistra*: . . . uositas significat habundantiam caloris et calor. *A destra, certo a spiegazione di* coacta: que debent ex necessitate fieri, *parole congiunte con una lineetta a* refuto. *Nel breve spazio fra questa parola e le altre testè trascritte, in abbreviatura stanno queste due*: prima post, *riferentisi secondo ogni probabilità a* differre, *che è fare dopo ciò che si dovrebbe fare prima.*

46. *A destra:* oratius quidlibet indutus loca per celeberrima vadit. *Il verso di Orazio* (Epist. I, XVII, 28) *è veramente questo*: Quidlibet indutus celeberrima per loca vadet.

Il non *del testo si riferisce non soltanto a* tardatus, *a cui precede immediatamente, ma anche al verbo* nuto, *e così s'intende che sopra questa parola stia la spiegazione* non defficio. *Il femminile* decosue *poi, che sta sopra* dissuto, *nella mente del chiosatore si sarà riferito non a* tegmine *ma un sostantivo femminile di uguale significato, probabilmente a* vestis.

II. — Rubrica: *Subito in continuazione della medesima: in* cena. et repre henduntur qui nesciunt hospites recipere.

vina accepta secundum tempus i. ponere
grata propinare, pro tempore pauca locare.
i. divido curialitates i. mores honorabiles
Secerno flores, iterum sparguntur honores
huius libri i. curialiores
aule, lectores ut fiant floridiores.
i. secundum manu hic dico i. salsamentum
Da iuxta morem, dextra preeunte, saporem.
i. ponet non semper ante maiorem
Fercula sessorem dapifer locet ante priorem.
i. ciphi que sit aparere extra
Sume pedem patere, qua labes ulla patere
s. extra s. labes s. curialitates
nequeat a latere, que wult ratione latere.
atrahunt vinum cum magno haustu i. requiem sumunt sine potu
Haustum glutones ducunt, pausant epulones,
avers i. vermes totum in gutture congellantes
qui quasi burdones vivunt et gurguliones.

---

2. *Avanti di* locare *nel ms. sta* loquare *espunto e congiunto mediante una lineetta a una parolina posta sopra* locare, *probabilmente* vacuum, *che significherà dover espungersi il vocabolo a cui si riferisce (cfr.* vacat *qui sopra I, 17). Accanto a* vacuum *poi nel margine*: Salomon melior est pugillus cum requie quam plena manus cum labore et afflictione animi. *Il proverbio non si trova tal quale nel testo biblico, sì bene in questa forma* (Proverbi, XVII, 1): Melior est buccella sicca cum gaudio, quam domus plena victimis cum iurgio.

5. *A sinistra, quasi all' altezza del v. 2*: Da iuxta morem i. secundum morem, quia in dextera debes ferre saporem in sinistra platellum, et debes ferre semper prima fercula (*innanzi a* fercula *un* ad *espunto*) ad illum qui sedet ad caput mense, et docet etiam quomodo accipias ciphum: debes accipere ciphum per pedem, ne si forte manus tua sordida fuerit, tu deturpes ciphum et macules ipsum potum. ostenditur etiam hic quoniam debetis esse urbani comestores et potatores nec debetis nimium comedere vel bibere sicunt faciunt gurguliones i. glutones qui . . . in gutture, et est vermis quidam gurgulio, unde virgilius pellitque populat devastat ingentem farris acervum gurgulio... huius satire patent multa. *Il passo di Virgilio qui richiamato è nelle Georgiche I, 184—5*: populatque ingentem farris acervum || curculio.

7. *Nella glossa interlineare prima di* ciphi *è scritto erroneamente,* cihi che *abbiamo creduto di omettere.*

9. *A destra:* ames (?) epulo fuit. *Nella glossa interlineare per* sine *davanti a* potu *un semplice* s.

10. *A sinistra e sulla prima linea della chiosa lunga, che ora riporteremo, questa spiegazione di* burdones *del testo*: equi immundi et naturales. *L'altra chiosa è questa*: . . . dicitur de porcu et . . . quod est fames et nota (?) quod Epicuri ex secta s. epicuri i. qui dicebant volutatem esse summum bonum in

effusione adverbium
Funde manu gemina sine dampno de prope vina.
i. duplica i. manus i. eleva
Panes ingemina palmasque ferendo supina.
i. servi
Stent ibi presentes, manutergia munda gerentes,
servi dico perficientes s' ornatu
quod deest supplentes domini cultuque decentes.
Ne rexisse chorum videar fortasse coquorum,
i. delectabilium i. ordinabo
de iocundorum nihil ordear arte ciborum.
carnes i. in solida . . . et non in . . .
Que dantur solide carnes quascumque recide.

---

vita, stoici qui dicebant omnia peccata . . . esse punienda, sectatores (?) ilorum (?) erant. unde date et dabitur vobis poculum i. cifus phus, unde . . . duo pocula fragmina nobis trado.

A destra e congiunta con una lineetta all' ultima parola del verso questa chiosa: gurgulio est vermis comedens fabas et pisa.

11. manu *è sopra via espunto.*

12. *A destra:* unde supina dicuntur elevata verba. *Quanto* a panes ingemina, *vorrà dire*: *„porta più d'una volta il pane, ripeti, secondo il bisogno, le portate del pane.“*

13. *Prima di* ibi, *che è nell' interlinea e del carattere delle chiose, era stato scritto* hu, *poi espunto.*

14. *Il* de *di* deest *è aggiunto in interlinea del carattere delle chiose. Per il senso converrà ammettere che* supplentes *abbia qui doppia funzione, che cioè con valore verbale regga* quod deest *e sia percio nella chiosa spiegato con* perficentes, *e con valore aggettivale abbia per complemento* domini, *e quindi lo chiosa* servi dico *corrisponda a* supplentes domini.

15. *Chiosa che incomincia sopra* rexisse *del testo e si prolunga poi nel margine:* sicut nabuzardan princeps cocorum sub nabucodonosor qui dextruxit templum domini i. animam, deus enim non habitat in gula.

A destra, sotto *la parte della chiosa precedente che è in margine*: unum (*oppure* unde?) templum domini quod estis (?) bas (?).

A sinistra, all' altezza del verso seguente, anzi un pochino più sotto: nabuzardan princeps coquorum destruxit templum domini. *Nabuzardan nella Biblia è designato col titolo, oltre che* di magister militum (Jerem. XXXIX, 9, 10), *di* princeps militiae (ibid. 13) *e* princeps exercitus (Liber Regum IV, xxv, 8). *Quando e da chi sia stato tramutato in* princeps coquorum, *non mi è noto.*

17. *In margine a destra e unito con una lineetta a* recide: recidi in preterito i. scinde.

ille sunt i. cito repelle detrahe *arache*
Alas dum calide alitis sunt, a te relide.
infirmo mas ad temperanciam
Vix infirmatur post prandia qui spaciatur
ille
aut declinatur in sompnum qui moderatur.
s. te non timentem egrotari ad sanitatem
Si te sanare cupis et lapsum revocare,
i. ante statum egritudinis i. moderanter pota
si vis durare sanus, potum moderare.
s. non puri qui vivunt ad modum epicurorum
Omnes impuri vivunt qui sunt epicuri, [curantes cutem
epicuri dico
cecati duri putres subito morituri.
s. sibi a domino s. vina
Se bene pincerna regat ad commissa falerna,

---

18. *Le parole* repelle detrahe *si trovano veramente sopra e un po' a destra di* recide *del verso precedente, ma che sieno messe lì per ispiegare invece* relide *di questo v. 18 non c'è dubbio, giacchè* repelle *è congiunto con una lineetta a quest'ultima parola.*

20. *A destra, cominciando sopra l'ultima parola del verso:* aut brevis aut nullus sit sompnus meridianus, *ossia un precetto del* Regimen sanitatis *salernitano* (cfr. De Renzi, Collectio salernitana, I, p. 449, l. 143).

Nel testo invece di qui *è scritto in abbreviatura* quoniam (q̄m), *che non può stare nè per il senso nè per la misura del verso. Non ci siamo fatto scrupolo di correggere questo manifesto errore.*

23. *Invece* di cutem *è scritto* cutaem, *ma l'*a *è espunto.*

A sinistra: ostenditur hic (?) veniens a gulosi[ta]ti (?). *L'ultima sillaba* ti *è scritta sopra il* si *di* gulosi.

24. *A sinistra:* hic et hec putris et hoc putre, *e dopo* putre *e un pochino più in alto, accanto alla prima parola del verso,* putri, *che richiama erroneamente* putres *(il* r *è aggiunto in interlinea) del testo, e che è congiunto con una lineetta all'ultima parola di quest'altra chiosa, la quale sta come una seconda riga sotto l'altra teste riportata*: a putisso. sas. frequenter potare. *L'*are *di* potare *è scritto sopra* poten *di cui sono cancellate le tre ultime lettere.*

A destra, accanto a morituri *ultima parola del verso*: i. incurrunt opilenciam.

25. *Nel ms. invece di* falerna *si legge* pfalerna, *ma certamente il* p *iniziale è rimasto contro l'intenzione dello scrittore, il quale da prima avrà pensato di scrivere* ph *invece di* f. *A destra, vicino ma un po'più sotto a* pfalerna, *ultima parola del verso, e sotto anche* vina, *che ne è la chiosa, è scritto* arablm, *che non so come correggere e potrebbe anche riferirsi alla spiegazione di* acerna, *quale è data in margine al verso seguente.*

i. cadat i. servus i. siccando evacuat i. ciphos de acere factos
nec titubet verna dum pocula siccat acerna.
s. homine optarem i. domino i. rapina fiet
Sub largo detur, sub avaro clam rapietur;
imperatur imperatur
imperatur i. pauper
danti prebetur, qui non dat inops morietur. c. 8r

---

26. *A sinistra*: poculum est actus potandi vel instrumentum ut ciphus.
27. *A sinistra*: nevole (?) . . . apud omnes, *e in principio della linea seguente un' altra parola svanita.*

La presse de langue d'oc.

Par

Jules Véran à Paris.

Peut-être les provençalistes qui collaborent à ce recueil, à côté desquels, humble félibre, je me sens bien indigne de figurer, seront-ils heureux d'avoir quelques renseignements sur la presse de langue d'oc, qui, si elle n'exerce aucune action sur les évènements de ce monde, a, du moins, pour eux, l'avantage de leur offrir, dans leur riche diversité, les formes vivantes du provençal moderne.

Le nombre des publications périodiques en langue provençale, journaux ou revues, tant disparues qu'existantes, s'élève à une cinquantaine, chiffre qui étonnerait beaucoup de Français et même de Méridionaux.

Nous ne comprenons pas dans ce nombre les journaux qui font dans leurs colonnes une place au provençal.

Un seul d'entre eux mérite une mention particulière. C'est le journal la *Commune*, qui paraissait à Avignon en 1848. Mistral et Roumanille y firent leurs premières armes. Mistral avait dix-huit ans. Il signait du pseudonyme de *Boufarèu*, qui est, en Provence, un des noms populaires du mistral. Roumanille écrivait des poésies françaises qu'il signait, avec un bel orgueil juvénile, *Joseph Roumanille, de Saint Rémy.* Il était, on le sait, originaire de St Rémy-de-Provence. A son lit de mort, il se confessa, comme d'un péché, d'avoir écrit ces poésies en langue française. Il disait des vers, et Mme Roumanille, qui était à son chevet, de lui demander: „Ce sont des vers de Lamartine, mon ami, que tu dis?“ Elle savait qu'il aimait beaucoup Lamartine. „Non, répondit Roumanille; ce sont des vers français que j'ai faits en ma jeunesse, et puisque voici l'heure où je dois avouer toutes mes fautes, il faut bien que je confesse celle-là.“ C'est de Mme Roumanille elle-même que nous tenons cette touchante anecdote.

Nous n'avons à nous occuper, avons-nous dit, que des périodiques

complètement rédigés en provençal. Les disparus sont plus nombreux que les vivants. On en compte une trentaine: le *Dominique,* le *Cascavèl,* la *Farandole,* la *Cigalo d'or,* le *Prouvençau,* le *Boui-Abaisso,* le *Tambourinaire,* le *Tron-de-l'èr,* le *Zòu,* la *Revisto 'gascouno,* le *Paioun,* le *Campanié,* le *Nouvelisto,* la *Bugadièro,* le *Brusc,* le *Coucha-Carema,* le *Fica-Nas,* le *Lengodoucian,* le *Calèl,* la *Cisampo,* l'*Ech-Luroun,* le *Gril,* l'*Aiòli,* l'*Idèio prouvençalo,* la *Targo,* la *Campana de Magalouna,* le *Subiet,* le *Mont-Segur,* le *Viro-Soulèu.*

Les plus anciens de ces journaux furent le *Boui-Abaisso* et le *Tambourinaire,* qui parurent tous deux en 1840, le premier à Tarascon, le second à Marseille. Le *Boui Abaisso* fut créé par Désanat, un charcutier de Tarascon, qui fut un des précurseurs du Félibrige les plus féconds.

Le *Dominique,* journal satirique, fondé à Nîmes en 1876 par Louis Roumieux, le plus spirituel des félibres, disparut au bout d'un an à la suite de démêlés avec la censure!

Il fut remplacé par la *Cigalo d'or,* qui paraissait à Montpellier et qui eut pendant plusieurs années une existence très-brillante. Albert Arnavielle, Louis Roumieux, Antonin Glaize et d'autre félibres de marque y collaborèrent. C'est là que parurent pour première fois les *Fiho d'Avignoun,* d'Aubanel. On y trouve enfin des polémiques épiques des partisans de la terminaison provençale en *o* contre les partisans de la terminaison montpelliéraine en *a.*

Le *Tron-de-l'Er* (1877—1882) et le *Zòu* (1886—1888) étaient publiés à Marseille avec la collaboration d'Antide Boyer, devenu depuis député socialiste, de Jean Lombard, que son roman sur *Byzance* devait rendre célèbre après sa mort, de Clovis Hugues, qui s'est fait un nom comme poète français et comme homme politique, de Félix Gras, qui devait mourir Capoulié du Félibrige. Ces deux journaux représentaient, avec l'almanach la *Lauseta,* publié à Montpellier par Xavier de Ricard, le „Félibrige rouge", anticlérical et fédéraliste.

Le *Lengodoucian,* publié plus tard, en 1892, par un poète de premier ordre, Auguste Fourès, servit les mêmes idées.

L'*Aiòli* qu'avait fondé Mistral en 1890 et qui paraissait les 7, 17 et 27 du mois, ce que Paul Arène appelait une périodicité cabalistique, vécut une dizaine d'années. La collection de l'*Aiòli* est précieuse à consulter pour ceux qui voudraient étudier ce qu'on peut appeler la doctrine félibréenne, que Mistral y exposait, au hasard des circonstances, soit dans des Notes anonymes, soit dans des articles qu'il signait tantôt *Mèste Franc* et tantôt *Gui de Mountpavoun.* On y peut lire aussi de beaux vers dûs aux meilleurs poètes provençaux et . . . des quatrains — réclame pour un savon, composés pour la plupart par Mistral lui-même qui prenait grand plaisir à ce jeu.

Terminons enfin cette revue des journaux disparus par la *Campana de Magalouna*, journal populaire de Montpellier, qui, fondée en 1892, n'a cessé de paraître qu'en 1905 et qui serait ainsi le journal de langue d'oc ayant eu la plus longue existence si la *Sartan*, de Marseille, fondée en 1891, n'existait encore.

Parmi les journaux ou revues existant à cette heure, citons: le *Felibrige*, la *Terro d'Oc*, la *Çobreto*, les *Reclams de Biarn e Gascougno*, le *Lemouzi*, le *Bournat*, la *Prouvènço*, le *Camel*, le *Gau*, l'*Occitania*, la *Sartan*.

Le *Felibrige*, revue mensuelle fondée à Marseille en 1887, contient depuis cette date toute l'histoire du mouvement félibréen, faits et écrits. C'est le recueil officiel des actes du félibrige.

Le *Bournat*, revue fondée en 1904, est l'organe des félibres du Périgord, dont le président est M. Camille Chabaneau.

Prouvènço, fondé en 1905 à Avignon par le capoulié actuel du Félibrige, Pierre Dévoluy, est, pour ainsi dire, l'organe officiel du Félibrige.

D'une très-haute tenue littéraire, il ne fait qu'une place assez restreinte aux œuvres d'imagination pour consacrer la plus grande part de ses colonnes aux nouvelles qui intéressent le félibrige et à l'exposé de la doctrine mistralienne.

Le *Gau*, qui se publie aussi à Avignon depuis une dizaine d'années sous la direction du renommé prédicateur provençal, le Père Xavier de Fourvières, actuellement abbé d'un couvent de Prémontrés en Angleterre, offre cette particularité qu'il s'adresse principalement aux membres du clergé.

Enfin l'originalité d'*Occitania*, fondée depuis deux ans, comiste en ce que cette revue est écrite en languedocien et en catalan. Elle a deux centres de rédaction, Toulouse et Barcelone.

Il y aurait un volume à écrire sur la façon dont naissent, vivent et meurent ces journaux et sur leur composition. Bornons-nous à quelques notes.

On ne trouve jamais à l'origine des journaux félibréens une Société d'actionnaires à capital fixe ou variable: ils ignorent totalement ce qu'est un capital. Ils naissent comme ils meurent: sans un sou. Un beau jour, à la suite d'un banquet ou d'une *felibrejado*, les félibres d'une ville ou d'une région se disent: si nous fondions un journal? Et l'on décide de fonder un journal. On a tôt fait de trouver un titre, quelque chose de très populaire comme la *Sartan*, la *Campana de Magalouna*, le *Camel*, le *Cascavel*, et l'on s'en va tout droit chez un imprimeur du pays qui accepte sans aucune hésitation de faire les frais du premier numéro: comment n'aurait-il pas confiance dans les quatre ou cinq personnes qui viennent le trouver et qui sont ses compatriotes?

D'ailleurs les frais sont peu élevés, les journaux félibréens étant tous de format modeste et ne paraissant qu'une fois ou deux par mois.

Le journal „sort". Il est crié dans la rue. C'est une nouveauté, une amusante nouveauté. Le premier numéro, très-soigné, avec des histoires populaires, des contes humoristiques, s'enlève. Le journal est lancé.

Il faut le faire vivre. La vente au numéro est incertaine. Il faut les abonnements. Les félibres en chercheront. Deux par deux, ils partent en chasse, ceux-ci voyant les commerçants, ceux-là les cafés et restaurants, ceux-là le clergé, etc. On écrit aussi aux compatriotes qui ont quitté le pays, mais qui aimeront de lire les bonnes histoires du crû dans la langue de leur enfance. Les abonnements arrivent. Le journal vit.

Il ne vit pas longtemps. Des journaux comme la *Sartan*, qui n'a pas cessé de paraître depuis 1891, et la *Campana de Magalouna*, qui a vécu treize ans, forment des exceptions remarquables. En moyenne, un journal félibréen ne va pas au delà de 4 ou 5 ans.

C'est qu'il y a une chose de plus difficile que de trouver des abonnés: c'est de les conserver, même lorsque l'abonnement ne coûte que 2 francs ou au maximum 3 francs par an, ce qui est le prix des journaux de langue d'oc. Au renouvellement annuel, il y a des manquants. On les gronde et on les sollicite de façon amusante, dans le journal même, à la „Petite Correspondance" — „Eh quoi! dit-on à l'un, vous refuseriez quarante sous à notre œuvre! ce n'est pas possible!" — A un autre: „La Poste nous a retourné le mandat que nous avions tiré sur vous; ce doit être une erreur: nous allons vous le faire représenter." — A un autre: „Vous ne voudriez pas vous faire remarquer pour trois francs? Qu'est-ce trois francs pour vous!" Ce petit chantage innocent amuse et réussit . . . pendant un certain temps, jusqu'au jour où des deux côtés l'on se lasse de demander et de répondre.

Peut-être, bien administrés, les journaux félibréens prospèreraient-ils davantage. Mais ils n'ont point d'administration. Les cigales sont peu faites pour compter. Nous connaissons un journal où l'on perdit, un jour, la liste des abonnés! A ce jeu, évidemment, les félibres finissent par tout perdre, sauf leur bonne humeur, que rien ne peut abattre.

Il faut savoir enfin que dans un journal félibréen, c'est un seul homme, félibre dévoré du feu sacré, qui fait tout. Cet homme est à la fois directeur, administrateur, rédacteur en chef, secrétaire de rédaction, prote, metteur en pages, colleur de bandes et expéditeur! Pour que l'on apprécie comme il convient l'étendue de ce dévouement, souvenons-nous que les félibres ne sont pas des „hommes de lettres", que tous, sauf de très rares exceptions, sont obligés de gagner leur vie en tra-

vaillant et la plupart dans de modestes emplois et qu'ils doivent prendre le temps qu'ils consacrent au journal sur leurs maigres heures de liberté et leurs soirées.

La besogne du félibre qui se charge d'un journal, bien que celui-ci ne paraisse, au maximum, que deux fois par mois, se complique encore d'un travail de révision et de correction de copie qui est fort pénible. La „copie" abonde, certes! Aux Jeux Floraux de Montpellier, en 1895, il n'y eut pas moins de 700 envois! C'est dire si le nombre des braves gens qui s'essayent à écrire en provençal est devenu considérable! Mais c'est la bonne „copie" qui est rare! Entendez seulement la copie de forme correcte et de bonne orthographe. Et quel travail que la chasse aux gallicismes et aux infractions à l'orthographe du *Trésor du Félibrige*! . . . Un beau jour, le directeur — administrateur — rédacteur en chef — secrétaire de rédaction — prote — metteur en pays, etc., laisse tomber ses bras de fatigue . . . et le journal est à terre.

La „Cause" n'y perd rien d'ailleurs, car un journal n'a pas plus tôt disparu qu'il s'en fonde un autre dans une ville voisine: dans le Midi, les feuilles nouvelles poussent les feuilles mortes.

Il nous reste à dire un mot de la composition des journaux de langue d'oc. Ils contiennent des vers et de la prose, et, généralement, plus de vers que de prose. C'est que, d'une part, les poètes provençaux, ou, si l'on préfère, les versificateurs sont beaucoup plus nombreux que les prosateurs; d'autre part, tous ceux, sans exception, qui cultivent la langue provençale commencent par faire des vers: la poésie, a-t'on dit, est la langue des peuples à leur naissance; c'est aussi sans doute la langue des renaissances.

Les poètes des journaux provençaux chantent tout ce que chantent les poètes.

Quant aux prosateurs, une remarque s'impose à leur sujet: c'est qu'ils ne sortent pas, sauf de très-rares exceptions, des contes populaires et des histoires plaisantes.

La raison en est, évidemment, dans le caractère essentiellement populaire des journaux félibréens.

Mais il en est une autre.

Si la prose provençale, souple, riche, pittoresque, paraissait convenir à merveille aux genres familiers, et même en raison de son harmonie et de ses belles sonorités, à l'éloquence, ce qu'ont avec éclat démontré, par leurs discours Mistral, Aubanel, Félix Gras, le Père Xavier de Fourvières, elle fut longtemps tenue pour absolument impropre aux travaux sérieux, on, si l'on préfère, scientifiques. Réléguée aux champs, dans les ateliers des artisans, dans les demeures humbles des petits bourgeois et des ouvriers, elle était restée, pendant des siècles, si com-

plètement étrangère aux progrès de l'esprit! On n'imaginait pas que l'on pût penser en provençal. On pense — et l'on écrit — avec des mots. Où était le vocabulaire scientifique provençal? Et si l'on n'avait point souci des termes techniques que toutes les langues s'empruntent les unes aux autres, pouvait-on, sans faire violence au génie même du provençal, le plier aux formes abstraites qui jouent aujourd'hui un rôle si important dans la langue de l'histoire, de la critique, de la philosophie, de la science?

Des écrivains provençaux, pour qui l'usage du provençal n'est pas une simple fantaisie, un amusement de dilettante, et qui ont imposé à leur esprit une discipline assez sévère pour qu'aucune idée ne se présente à eux sans qu'elle trouve immédiatement en eux sa forme provençale, ont tenté ce qui paraissait impossible. Leurs efforts, que l'on a pu suivre d'abord dans l'*Aiòli*, et que l'on peut suivre encore dans *Prouvènço*, ont été couronnés de succès. Tandis que Mistral, avec l'aisance de son génie qui se joue de toutes les difficultés et son incomparable science des ressources de sa langue, traitait des sujets les plus divers, les plus élevés et les plus ardus, sans cesser d'être un peu classique, philosophe, critique, historien, dans le style de Platon, de Cicéron, de Bossuet, d'autres, tels que Pierre Dévoluy, Jules Ronjat, Paul Roman, versaient hardiment dans leur provençal toutes les conquêtes des langues modernes et dotaient la littérature provençale d'études historiques, critiques, philologiques, philosophiques, scientifiques, qui ont été pour les provençalistes une surprise et pour tous les amis de la langue d'oc une joie.

Si nous avions quelque goût pour les prophéties, peut-être nous laisserions-nous aller pour donner une conclusion à ces simples Notes, à parler de l'avenir de la presse de langue d'oc. Contentons-nous de constater que les journaux provençaux vivent: ils vivent si bien qu'ils ne cessent de se quereller entre eux. Ils vivront probablement autant que le provençal, car le besoin d'écrire semble devenir tous les jours, hélas! plus impérieux et plus répandu que le besoin de lire. Mais que vivra le provençal? Il n'y a guère que Nostradamus qui aurait pu le dire: il est mort.

Quan lo boscatges es floritz.

Da

Nicola Zingarelli in Palermo.

Pare che sull' attribuzione di questo componimento (imperfettamente impresso in Mahn, Gedichte, n. 1439), a Bernart de Ventadorn, non vi sieno contrasti, sebbene un sol codice ce lo tramandi, il prezioso C.[1]) Messo a confronto con le altre rime dello stesso trovatore, ci offre riscontri, echi, spunti in tal numero e di tal natura da apparire sgorgati dallo stesso cervello e dalla stessa anima. Noteremo le cose più rilevanti. Il pensiero della strofa I, non potere l' amante per causa del suo *ioi* volgersi a nessun altro oggetto e non trovare perciò riposo, è sviluppato al principio di un' altra poesia di Bernart, e con qualche parola identica:

En manht genh se volv es vira
mos talanz e ven e vay,
lai on mos volers s' atrai:
lo cors no pauza ni fina[2]).

Nella str. III appare, in una forma che sembra anteriore, il concetto del bacio risanatore, che in *Ab ioi mou lo vers el comens* fiorisce nella fortunata immagine della lancia di Peleo, riempiendo tutta una cobla. L' immagine della fiamma che arde il cuore del poeta, e che fu causa della favoleggiata sua nascita da un fornaio, si riscontra insieme con altre canzoni anche in questa, str. V, con un tratto che sembra di origine classica anziché dovuto all' osservazione personale; cfr. più oltre le *Annotazioni* Nella str. VIII il concetto dei due cuori innamorati che vivono insieme ci richiama una strofa del ben noto e importante *Chantars non pot gaire valer*[3]).

1) Cfr. *Ricerche sulla vita e le rime di Bern. de Ventadorn*, in *Studi medievali* I (1905), p. 339; nell' estr., p. 31.

2) *Ricerche* cit., *Appendice*, ib. p. 602; nell' estr. p. 10.

3) Cfr. V. Crescini, Il testo critico di una canzone di Bernart de Ventadorn, Venezia, 1904 (estr. d. Atti del R. Istituto Veneto, t. 53, p. II, 319 sgg.); e *Manualetto Provenzale*[2], Padova, 1905, p. 209.

La forma metrica presenta qualche cosa di strano pel numero delle coble, che nei componimenti del nostro autore non arriva mai a tanto; e anche la disposizione delle rime, *abbaabba*, non si ritrova in nessuna delle sue poesie. Ma non sono difficoltà serie: ché l'arte poetica non avrebbe posti allora certi impedimenti; né un poeta si faceva per sé una norma fissa; né noi possediamo tutto ciò che Bernart compose; e altre sue poesie hanno singolari disposizioni di rime, come in generale avviene di tutti i trovatori. Risalta per contro un fatto assai più importante, la sua predilezione cioè pel verso ottonario; ché ben altre sei canzoni di lui son formate, come questa, tutte di ottonarii, e in ben dodici l'ottonario si mescola con altri versi [1]).

Tuttavia un più attento esame mi ha persuaso che la nostra canzone, o *vers* che sia, non va, come io inchinavo a credere, nel gruppo di quelle in cui egli lamenta il gabbo della sua donna e l'essere da lei intrattenuto con ischerzi e leggiadri inganni; ché invece il poeta rimprovera a sé stesso, nella str. VI, di prendersi troppa libertà con lei, di *folleyar* e *gabar*, e gliene chiede perdono. Piuttosto si collegherebbe con quel gruppo che si può chiamare (tanto per intenderci), dell'amore fino, e che notai coi numeri 26—41 nell'elenco delle rime di Bernart, al qual gruppo, come al nostro, manca la dedica a un personaggio. Vi è la medesima intenzione nel poeta di contentarsi di qualche degnazione della sua donna, come il saluto e il poterla pregare; lo stesso riprendersi e correggersi allorché gli sembri di esser troppo audace. Manca, per contrario, il fare sentenzioso, che per verità è un carattere perspicuo, se non allo stesso modo in tutte quelle rime. D'altronde questi aggruppamenti hanno sempre un valore molto relativo; e se un componimento non va aggruppato con altri, non perciò riesce sminuito nel suo significato. Chiarissimo ad ogni modo risulta il carattere irreale, impersonale di questa canzone.

Che l'ordine delle coble sia giusto, non riesco ad affermare né a negare; perché da una parte le strofe III e VI sono così simili che o una è di troppo, o dovevano stare insieme e non tanto lontane; dall'altra il numero di nove coble insinua il sospetto che la poesia possa esser composta di tre sezioni simmetriche. Infatti, dopo due stanze introduttive, della primavera e dell'amore e del lamento, viene una in cui l'amante si dà sulla voce, perché non sia troppo temerario Seguono due stanze io cui loda la bellezza della dama, e quindi una terza con una nuova ammonizione per il soverchio ardimento Infine, delle rimanenti tre stanze, una celebra la degnazione della donna che gli

1) Maus, *Peire Cardenals Strophenbau*, Marburg, 1884, p. 17. Così il Maus, come il Pätzold, *Individuelle Eigentümlichkeiten*, p. 50 n., assegnano questa canzone agli anni giovanili del poeta.

permetteva di pregarla, l'altra esprime il desiderio del cambio delle anime, e la terza, con un ritorno al pensiero della quarta e della sesta, dice che niente riesce ad ammonire e spaventare l'amante, *chastiar*, e maledice chi vuol biasimarlo. Se la cosa sta veramente cosi, s'intende sufficientemente perché, in modo insolito, sieno nove le coble; e non riesce probabile che ve ne fosse stata una decima con la dedica e la menzione di un personaggio.

Guardando al senso generale del componimento, quivi, in mezzo ai continui contrasti dell'anima, uno stesso pensiero ricorre dal principio alla fine, cioè quello della morte, strettamente congiunto con l'altro della risurrezione o guarigione sperata e attesa da colei che sola può procurarla. Non si esprime sconforto e abbattimento mortale se subito dopo non si associa con la speranza del risorgere e del guarire; quasi che il rinnovellarsi del tempo nella primavera infondesse questa fiducia nell'animo del poeta; e come il sole ristorava i danni della terra e del cielo, quasi egri e moribondi, cosi la donna amata avrebbe fatto del cuore del nostro amante.

Le rime sono facilissime: *ar* ed *itz*, tra le piú abbondanti della lingua occitanica: e con tutto ciò ricorrono *mot tornat*; due volte *ampar*, due *marritz*, tre volte *par*, ma questi ultimi con significati e funzioni diverse. Nondimeno la virtuosità del trovatore si dimostra nella spontaneità, e anche in alcune rime peregrine. Le lacune e i guasti del testo mi sono ingegnato di colmare e di risanare; ché questo è il principale scopo del presente lavoro. Se non spero di esservi riuscito in tutto, aspetto fiducioso l'edizione critica di Carlo Appel, che dirà sicuramente l'ultima parola.

Testo.

I. Quan lo boscatges es floritz
e vei lo temps renovelar,
e quascus auzels quier sa par,
el rossinhols fai chans e critz;
d'un gran ioy mi creys tals oblitz
que ves res may nom puesc virar;
nueyt e iorn me fai sospirar,
sim lassa del cor la razitz.

II. Per midons m'esiau non iauzitz,
don m'es l'afans greus a portar;
qu'ieu perdrai per leys gazanhar,
et er li crims molt deschauzitz.
Las, que farai? cum sui trahitz,
si s'amor nom vol autreiar!

Qu'ieu no puesc viure ses amar,
que d'amor sui engenoitz.

III. Ar sui de leys trop eyssernitz,
lengua, per que potz tan parlar,
que de meins me sol acuzar,
si quem sui per las dens feritz.
Quem n'es si fer? s'ieu sui delitz,
ia no trobara qui m'ampar:
mas ab dous sentir d'un baizar
for'ieu tost d'est mal resperitz.

IV. En greu pantais sui feblezitz
per leys cui beutatz volc formar;
que quant natura poc triar
del mielhs es sos cors establitz:
los flanx grailes et escafitz,
sa fatz fresca cum roza par,
don mi pot leu mort revivar;
dirai cum no suy tant arditz.

V. De tal doussor sui replenitz
quan de prop la puesc remirar,
qu'a totz iorns vei lo mieu sobrar,
ta fort sui de s'amor techitz:
el freys es tals qu'ie'n sui marritz
quan la vey de mi deslunhar;
quel fuex que men sol escalfar
fug, e reman escoloritz.

VI. Lo bes el mals li sia grazitz,
pus de mi denha sol preguar . . .
Ara folley de trop gabar,
et es dreitz quen fos desmentitz.
Domna, nous pes sil lengua ditz
so qu'anc mos cors no poc pessar.
Tatz, boca! Nemps potz lengueiar,
et es ten gran mals arramitz.

VII. Autz es lo pretz qu'es cossentitz,
quar sol mi denhet saludar;
moutas merces dieus la'n ampar,
del plazer mi sui enqueritz.
Totz l'autre bes m'es si frezitz

que nom valgra'n merce clamar.
clamal cors que no pot cessar,
et apres m'es parlars falhitz.

VIII. Dona, s'ieu fos de vos auzitz
si caramen cum vuel mostrar,
al prim de nostr'enamorar
feiram cambis dels esperitz:
azautz sens mi fora cobitz,
qu'adonx saubr'ieu lo vostr'afar.
e vos lo mieu tot par e par,
e foram de dos cors unitz.

IX. Ai quant en sui mal escarnitz,
qu'ieu no puesc la pena durar;
de tal dolor mi fai plasmar,
quar tan s'amistatz m'esconditz.
Ab belh semblan sui ieu trahitz:
quem val? res nom pot chastiar.
Mortz venh'a selh quim vol blasmar,
qu'ieu no l'am mortz e sebelitz.

X. Quar forsatz men part e marritz,
leu m'auci, mas greu fuy noiritz;
tal iram sent al cor trencar,
quar mi muer e vuelh trespassar.
Mas ses leys no serai gueritz.

Traduzione.

Quando il bosco è fiorito, e vedo rinnovarsi l'anno, e ogni augello cerca il compagno, e l'usignuolo fa canti e gridi, mi sale da una gran dolcezza un tale oblio che io non posso più volgermi a nulla; notte e giorno mi fa sospirare: così mi allaccia la radice del cuore.

Per Madonna esulto, non rallegrato; e di ciò l'affanno è grave a portare; per guadagnar lei, io perderò; e la gente sparlerà molto male di lei. Ahimé, che farò? Come io son rovinato se non vuol concedermi l'amor suo! Ché io non posso vivere senza amare, perché son nato di amore.

Ora io son troppo saccente, o lingua, perché tu puoi parlar tanto; ella mi suole accusare per meno, sicché io mi son dato sui denti. Che cosa è tanto feroce per me? Se io son distrutto, non troverei già chi abbia cura di me: ma col dolce sentir d'un bacio, tosto io sarei risuscitato.

Nell' ansia dolorosa io son fatto vile, per lei che fu formata da Beltà: ell' è composta di quanto di meglio poté sceglier Natura: sottili i fianchi e delicati, la faccia fresca pare una rosa, onde mi può facilmente tornare in vita: dirò come non sono così audace.

Di tal dolcezza mi sento penetrato quando posso mirarla da vicino, che vedo per sempre sormontato l'esser mio; tanto allora io son cresciuto pel suo amore. Ma quando la vedo allontanarsi da me, è tale il freddo che ne resto impaurito; e il fuoco, che già mi scaldava, fugge, e rimango pallido.

Sia grazie a lei del bene e del male, poiché si degna di lasciarmi pregare. Ma io folleggio col prendermi ginoco di lei, ed è giusto che ne sia smentito. Signora, non vi pesi se la lingua dice quel che non poté mai il cuore pensare. Taci, o bocca; troppo puoi parlare, e di ciò ti si è appiccato gran male!

Alto è il pregio che mi è accordato soltanto perché si degnò di salutarmi. Iddio gliene guardi molte grazie, del piacere che ho impetrato. Ogni altro bene parmi così freddo che non mi varrebbe invocar pietà: tuttavia la invoca il cuore che non può tralasciarlo, poiché non mi è bastato il parlare.

Signora, se io fossi udito da voi sì caramente come voglio esprimere, appena innamorati faremmo cambio delle amine; abile senno io ne otterrei, perché allora saprei il pensier vostro, e voi il mio ugualmente, e saremmo con due cuori uniti.

Ahi quanto male io mi sono ingannato, che non posso durar la pena! Con tal dolore mi fa tramortire perché la sua amistà tanto a me rifiuta. Io son tradito con una bella cèra: eppure niente potrebbe distogliermi. Morte vada a colui che vuol riprendermi; ché io morto e sepolto non lo amo.

Perché me ne vado per forza e afflitto, ben di leggieri mi uccide; ma dolorosamente io son vissuto. Sento al cuore fendermi una tal tristezza che mi par di morire e sto per morire. E non sarò guarito se non da lei!

Annotazioni.

Che il testo del codice corrisponda esattamente alla stampa del Mahn, mi assicura cortesemente P. Meyer.

2. *temps* è da tradurre ‚anno' o ‚stagioni'; si noti la perifrasi della primavera, detta anche *temps novels*; e cfr. afr. *renouvel*, e *renouveau*, in alcuni dialetti italiani *tempo nuovo* per *printemps*, la stagione che inizia l' anno; cfr. C. Merlo, *I nomi romanzi delle stagioni e dei mesi*, Torino, Loescher, 1904, p. 46 n. e 49.

3. *rossinhol* nel cod., senza il seguacaso.

5. *ioy* non può tradursi ‚gioia, allegrezza', essendo desiderio che fa sospirare e turba allacciando la „radice del cuore": l'amore insomma. Come dirà nel primo verso della cobla seguente, è un sentimento non ricambiato, una gioia smorzata appunto dalla contrarietà.

9. *m' esiau*: mi son permesso di tradurre ‚sussulto' per indicare il piacere amoroso, non sapendo come rendere il concetto di questa gioia non gioita, *esiau non iausit*. Di *iauzir* in senso fattitivo v. esempii in Levy, *Suppl.-Wörterb.*, IV, 251, coi quali è da porre il nostro.

11. *perdrai* non ha oggetto, e va inteso in senso generico, quasi neutrale, di scapitare, ridursi a peggior partito. Così Dante, *Inf.* I, 55: *E qual è quei che volentieri acquista, E giunge il tempo che perder lo face.*

12. *crims*. Il *Donatz proensals*, ed. Stengel, 51, 35 conosce l'equivalenza con *crimen*, perfettamente adoperata dal *Codi*, cfr. Bartsch, *Chr.*[4], c. 302; ma un senso più mite e non giudiziario gli dà il Glossario provenzale italiano edito da Stengel, ib, 88, 25: ‚peccato'. Nel caso nostro, sebbene ricordi *Amors, enqueraus*, v. 55, cfr. *Ricerche*, App. I, e la nota, trattasi di mormorazioni, dicerie della gente; e agli esempi raccolti dal Levy, *Sup.-Wört.*, s. v., bisognerà aggiungere questo, ed uno, notevole, di Peire Vidal, *Bels amics*: *La grans valors el pretz nominatius El dous plazers, qu' en leys amar es sors, Fon guerreiatz per malastrucs trachors*; *Mas pueis remas lo mals crims el fals brius*. Così *deschauzitz* ha il senso di ‚sconveniente', più che di ingiurioso e villano.

16. *engenoit*. La stampa ha *e.. enoit*; Rochegude vi lesse *enbenoit*, e lo registrò in *Parn. Occit.* senza spiegarlo; Stichel, *Beitrag zur Lexicographie des provenzalischen Verbums*, Marburg 1890, pag. 41 fece lo stesso; e a lui rimandò Levy, *Sup.-Wört.* s. v. Io ero risoluto a proporre *amanoit* ‚pronto, infervorato', quando dalla cortesia di P. Meyer ho saputo che nel codice si legge *engenoit* con le prime tre lettere ritoccate *(surchargées)*. *Engenoir* è noto dal poema degli *Auzels cassadors*, v. 1990, ed. Monaci (cfr. *Studi di fil. rom.* V, 132), accolto di qui in Levy, *Suppl.-Wört.* s. v. col significato indiscutibile di ‚partorire, generare' (gebären). L'afr. ci dà pure *engenoir* engendrer, introdotto nell'ediz. minore del Dictionnaire de l'Anc. franç. del Godefroy da Bonnard e Salmon, Paris-Leipzig 1907, s. v.: sicché non vi è dubbio. Quanto al senso preciso del v. di Bernart, si può restare incerti tra esser generato dall'amore stesso o con l'amore: in ogni caso questo è sufficiente perché egli dichiari di non poter vivere senza amare. Non è difficile che egli arrivasse sin qui perché nessuno dei suoi connazionali ha meglio espresso il sentimento connaturato dell'amore, cfr. *Non es meravelha*, e le *Ricerche* cit. p. 357 sgg.

17. *eyssernitz*. Giustamente il Levy, *Sup.-Wört.* s. v. rifiuta la

traduzione del Raynouard, *Lex. Rom.* ‚distingué', come impossibile: e non ne propone altra, per causa dell' *enbenoit* antecedente. Quanto alla spiegazione nostra, già il Diez, *EW.* II a. *scernere* collegandolo con questo vb. ital. indicò l' origine da *excernere* e i significati fondamentali di ‚scegliere' ed ‚esporre, dichiarare, sviluppare'. Quest' ultimo si trova così nell' esempio allegato di Gavaudan come in Peire d' Alvernhe, ed. Zenker, XVII, 2. E con esso (lasciando stare i significati di intendere, esaudire, compiere) si accompagnano significati strettamente congiunti con l' idea del conoscere e del sapere. Oltre a tre esempii già notati dal Raynouard, in B. d' Alamanon, ed. Salverda de Grave, II, 14, il cuculo è *mal eisernitz e peig esperz* perché fa covar le sue uova da altri; lo stesso senso d' intelligente e saputo sta in R. de Vaqueiras, *Domna tant*, v. 29 e in Guir. de Borneill, *Per solatz*, v. 52 ben notati dal Crescini, *Manualetto*[2], glossario; Appel, *Chr.* 3, 644 e 5, 35 ha esattamente tradotto *klug*; così in *Croisade des Albigeois*, v. 8814[2] *pros e issernitz*; e altri esempi tralascio. Per la qual cosa, come l' it. *saputo* sta per saggio e saccente, così il ptc. pass. *eissernitz*. Il poeta si rimprovera di mostrar di sapere e dire troppo della sua donna.

21. *quem n' es si fer*. Non so se sia stato notato anche questo esempio di neutro, accanto a *m' es bel, m' es greu* ecc.

22. Il cod. *li mampar*. Forse in un esemplare più antico stava *ki*, e il copista distratto ne fece un *li*. — Per *trobara* altri esempii di *-ara* per *-era* nel piuccheperfetto della 1ª coniug. ci offre Bernart de Ventadorn in *Amors, enqueraus preiara*, cfr. *Ricerche* cit., App. I; e questo mi trattiene dal proporre *trobarai* come più conveniente pel senso e per la relazione col pres. cong. *ampar* della subordinata.

25. *En greu pantais*: il Raynouard, *Lex. Rom.* s. *feblezir* tradusse ‚en pénible rèves'; e giustamente Levy, *Sup.-Wört.* rifiuta correggendo ‚in arger Unruhe, Sorge', s. *feblezir*. Quanto a *feblezitz* mi è parso di vedervi il senso di ‚vile' e ‚fatto vile' ‚dell' antica poesia italiana, cioè della prostrazione morale dell' amante.

27. La stampa ha dei puntini dove io ho restituito *quant*, su cui non mi pare che possa cader dubbio. Il concetto di questi versi è assai noto nella lirica provenzale, cfr. Diez, *Poesie der Troub.*[2], 142, e Gaspary, *La scuola poet. siciliana*, trad. ital., p. 62.

28. Di *sos cors* non si legge nel cod. altro che l' ultimo *s*: ma anche questa restituzione non mi par dubbia.

29. Di *escafitz* si legge nel cod. soltanto *fitz*. Per la frequente coppia *graile et escafit* cfr. *Ricerche* cit., App. V, n. al v. 29. Così bisognerà aggiungere questo nuovo esempio.

32. Confesso di non intendere bene questo verso, che sembra slegato. Si propone il poeta di dire che non assurge con la speranza a questa

grazia? Ma segue tutt' altro discorso, cioè gli effetti che egli prova a vederla venire e partirsene. Ovvero *cum* vale insolitamente ‚come che, sebbene'? E nel v. precedente avremmo una prolessi, e bisognerebbe tradurre: ‚sebbene io non osi sperarlo, dirò che facilmente potrebbe risuscitarmi se fossi morto'; ma non è una costruzione facile.

33. Quest' esempio di *replenitz*, riempito, è citato dal Raynouard, *Lex. Rom. replenir*, che richiama l'afr. *replenir*; per la formazione da *plenus* cfr. sp. *llenar*.

36. *techitz*. Raynouard, *Lex. Rom.* cita questo luogo e intende ‚avvantaggiato, accresciuto'; cita un altro esempio da una poesia che qualche cod. attribuisce al nostro Bernart, ma appartiene a Marcabrun, *Pus mos coratges*: sta nell' ultima strofa, evidentemente spuria, e non data dal cod. A. Ma in tutt' e due i luoghi ha semplicemente il senso di ‚cresciuto', come nell' it. *attecchire* e *tecchire*, afr. *tehir*. Altro esempio in Peire d'Alvernhe, ed. Zenker, XVI, 20; e nel senso di ‚progredito' in XVI, 13; cfr. p. 211 e il glossario. Cfr. Diez, *EW.* II c. *tehir*.

37. *marritz*, oltre a ‚smarrito' ha pure il senso di angosciato, afflitto, più vicino all' origine; e in Dante sta ad indicare qualche volta l'effetto della paura, cfr. *Inf.* X, 125, e XIII, 24; e così Bernart può dire poco più oltre che egli rimane pallido. Quanto al tratto classico di questa rappresentazione cfr. *Eneide* III, 29 sg.; e forse una debole reminiscenza dei versi di Bernart ebbe Dante nella canz. *Così nel mio parlar*: *E'l sangue, ch' è per le vene disperso, Fuggendo corre verso Lo cor che il chiama, ond' io rimango bianco.*

40. *Donatz proens.* 52, 28: escoloritz ·i· palidus.

41. Nel cod. *ben, mal.*

43. Nella stampa non ha preso il primo *l* di *folley*.

48. Raynouard, *Lex. Rom.* IV, 31 s. *nemps* traduce: „Tais-toi, bouche, tu peux trop bavarder, et t' en est gran mal assuré". Ma s. *aramir* non pone questo di *assurer* tra i suoi significati, bensì ‚assigner, attaquer'. Levy, *Sup.-Wört.* s. *lengueiar* pone un interrogativo accanto ad *arramitz*. Veramente il significato fondamentale e prevalente è 'attaccare', cfr. anche due esempi in *Sup.-Wört.* s. v., uno dei quali già riferito dal Diez, *EW.* II c., s. *aramir*, così pure per l'afr.; ma cfr. G. Körting, *Latein-Romanisches Wörterb.* n. 261. Aggiungerò che nel poemetto del Pentimento, Suchier, *Denkm.* I, 214, v. 397 *arramida* è piuttosto ‚patto, condizione', dall'idea di ‚legamento; ma cfr. *Sup.-Wört.* s. *aramida*. Il male che si è attaccato alla bocca del nostro poeta è appunto quello di chiacchierar troppo.

53. Il cod. ha *engrenitz*, che Rochegude e Honnorat registrano senza spiegare. Stichel, *Beitr.*, 44, lo collegò con *agrenir* del *Girart de Roussillon*, vv. 1452 e 2582, ‚turbarsi', afr. *agramir* e tradusse ‚adirato'.

Levy, *Sup.-Wört.* II, 509 non lo crede accettabile, e osserva che tutta la strofa è oscura, specialmente la costruzione dei vv. 52—3. Io credo probabile che sia da leggere *enqueritz*, e che prima o sia pur da cambiare in *cui sui*, o da ammettere, lasciando *mi sui*, la caduta del pronome relativo. *Enquerir, enquerre* nel senso di ‚ottenere con la persuasione e la preghiera' è inteso opportunamente da Levy, *Sup.-Wört.* III, 18 sg., in due esempi, uno dei quali rispecchia lo costruzione stessa del nostro luogo, *del fin ioi que m' enques*, in B. de Born, *Quan la novela flors*, v. 54 (dove la lezione accolta dal Thomas, *Poésies complètes de B. d. B.* è un evidente glossema). E si osservi che l'*enquerir* della nostra poesia è bene in relazione col *denhet de mi preguar* della strofa precedente. La rarità del significato è causa probabile del guasto della lezione. Confesso che uno scrupolo mi rimane per l'ellissi del relativo.

54. Per *frezitz* raffreddato, cfr *Sup.-Wört.* s. v. Ma non son sicuro del senso di questi versi. Intenderei che ogni altro piacere, fuori del saluto, è talmente freddo nella speranza dell'amante, che egli non crede di ottenerlo quantunque chieda mercè; ma che nondimeno non può trattenersi dal chieder mercè sino a divenir fioco.

VIII. Di questa cobla detti una traduzione più libera in *Ricerche*, cit. p 339, usando il condizionale passato in cambio del presente.

59. *al prim de.* Non rammento altri esempi di *al prim* cosi costruito; ché in quelli conosciuti e registrati *al prim* è usato sempre assolutamente, nel senso di ‚per lo innanzi', come un avverbio.

65. Nel cod. si legge *Ai quan brus*; ma che cosa vorrà dire: ‚quanto bruno mal schernito'? Né vedo rammentato cotesto nostro *brus* da nessun lessicografo.

68. in *m' esconditz* il *mi* è un dativo, e però *escondire* rimane senza oggetto; e cfr. esempi di quest' uso in Appel, *Chr.* gloss., e Levy, *Sup.-Wört.* III, 184 sg. Nell'impressione non ha preso il segno *s* innanzi ad *amistatz*. Sta, naturalmente, anche nel codice, come mi fa sapere il Meyer, che ringrazio una volta per tutte.

71. Cod. *venha*; cfr. *mortz m' avenha* in *Amors, enqueraus*, nelle *Ricerche* cit. App. V.

Intorno alla prigionia di Jacopo da Montepulciano.

Per

L. Suttina in Padova.

Jacopo di Bertoldo del Pecora da Montepulciano, autore della *Fimerodia*, scrivendo l' 11 maggio del 1405 dal carcere delle Stinche, dov' egli allora trovavasi, al mercante pratese Francesco di Marco Datini, dice[1]) di languire imprigionato da ben 15 anni, cioè dal 1390; ma alla cagion del suo misero stato non è nella lettera in parola accenno veruno. Il Renier, che al maldestro imitatore di Dante dedicò parecchi anni or sono un lavoro ricordevole e dotto, suppose che l' infelice poeta, partigiano accanito del cugino Gherardo di Jacopo e nemico all' altro cugin suo Giovanni di Niccolò protetto dai Fiorentini, „incorresse in qualche censura presso i Fiorentini stessi“[2]) e da costoro venisse sostenuto in carcere. Successivamente il Morpurgo indicò[3]) per incidenza in una sua recensione succosa la causa della prigionia di lui, desumendola dal processo che i Fiorentini gl' intentarono e del quale annunziava avrebb' egli poscia trattato con agio. Il non aver però l' egregio erudito mantenuto la data promessa, m' induce a mettere fuori adesso alcuni documenti che provengono dai libri delle Consulte e Pratiche della Repubblica fiorentina e che, sebben di scarso pregio, valgono essi pure ad esplicar la questione e a lumeggiare lo sdegno acerbo de' Fiorentini, i quali fecero in dura guisa scontare al disgraziato caduto nelle mani loro l' opposizione, ch' egli aveva loro fatta in patria.

Jacopo, adunque, molto potente nella sua terra, amico de' Senesi e legato a Gian Galeazzo Visconti, aveva agito contro il Comun di

1) Ser Lapo Mazzei, Lettere di un notaro a un mercante del sec. XIV, per cura di C. Guasti, Firenze, 1880, vol. II, p. 345.

2) Un poema sconosciuto degli ultimi anni del sec. XIV (*Fimerodia* di Jacopo del Pecora), Bologna, 1882, p. 80 sg. (Estr. da *Il Propugnatore*, vol. XV). Io mi valgo nelle citazioni dell' estratto.

3) In *Riv. crit. d. lett. ital.*, IV (1887), 168 *n.* 1.

Firenze, tentando, quivi giunto da Siena, di corrompere alcuni cittadini, fra' quali anche il notaio dei Dieci di Balia, per istrappar loro i segreti della guerra, ch' essi avevano allora con il Conte di Virtù.

Il 15 maggio del 1396 si ripete nel Consiglio da ser Benedetto di ser Lando per i Gonfalonieri un avviso già dato prima: in nessun modo può essere rilasciato Jacopo da Montepulciano. Tre anni più tardi nuovamente rinveniam cenno di lui. Il 26 giugno del 1399 Giovanni Bucelli per i Gonfalonieri riferisce le diverse opinioni circa il prigioniero, la cui liberazione alcuni chieggono, altri negano; ma Matteo dello Scelto de' Dodici invita i Signori a decidere la questione. Finalmente Matteo di Jacopo di Arrigo, da parte della Signoria, mostra che la liberazione di Jacopo, per aver egli molte aderenze in patria, obbligherebbe il Comune, non senza soverchio dispendio, a tener maggior numero di soldati nella terra di Montepulciano, e chiede qual partito prender debbasi in proposito.

Avuta così contezza della pertinacia della Signoria di Firenze nel volerlo incarcerato, facciamoci adesso a contemplare un poco alla luce di un altro documento, fin qui inedito, la travagliata vita di Jacopo recluso. Da una lettera, che questi scrisse dalla prigione a messer Donato degli Acciaiuoli[4]), noi ricaviamo più notizie degne di rimarco. Vediamo prima di tutto di fissare, se ci riesce, almeno a un di presso la data del foglio. Messer Donato, che fu due volte Gonfaloniere di Giustizia nel 1391 e nel 1394, non rivestiva tale magistratura, quando lo scritto vennegli recapitato. Ora se Jacopo, com' egli stesso s' esprime, per tre anni soggiornò nelle carceri de' Mallevati[5]), dov' era entrato nel 1390, è facile conchiudere che essa lettera fu vergata dopo il 1394. Dalle Stinche e' si volge all' Acciaiuoli e gli osserva come quivi gli faccia, tra l' altro, difetto quella luce di cui godeva a' Mallevati e che gli tornava favorevole „allo exercitio dello scriuare" del quale ei „la

4) Donato di Jacopo Acciaiuoli, ambasciatore al Re Carlo nel 1383 (a nat.) fu Gonfaloniere di Giustizia due volte: nel 1391 e nel 1394. Il Priorista del Segaloni segna al 1391: *Dominus Donatus Jacobi de Acciajolis Miles Vexillifer p^a Julii*; al 1394: *Dominus Donatus Jacobi de Acciajolis Miles Vexillifer p^a Novembris.* Ugualmente nel „Libro d' istorie di Giovanni di Nero di Stefano Cambi (ed. in *Delizie degli Eruditi toscani*, to. XX, Firenze, 1785) nell' elenco che a p. 33 principia di „tutti i Ghonfalonieri di Giustitia, cominciati 1293" trovasi indicato (p. 62) Gonfaloniere Donato il 1391 ed il 1394. Ancora nelle „Memorie Storiche di ser Nardo" (ed. in *Delizie* cit., to. XVIII, Firenze, 1784), dove è una lacuna pel 1394, al 1391 leggesi (pag. 129): „Messer Donato di Jacopo degli Acciaiuoli, Cavaliere, Gonfaloniere di Giustitia, Quart. di Santa Maria Novella, luglio e agosto 1391".

5) Intorno alla voce *Mallevato* è da vedere quanto scrive G. Rezasco, Dizion. d. linguaggio ital. stor. ed amministrat., Firenze, 1881, p. 585.

sua vita conduce", e, inoltre, si duole, sebben si trovi con „huomini da bene", del luogo brutto per lui „languido et infermo"; per l'avvenire poi teme più gravi patimenti da' vendicativi Fiorentini, di non venir cioè trasferito dalle Stinche in sito peggiore, dove per non poter pagare ciò che gli chieggono i Regolatori[6]) gli sarebbe giuocoforza di ridursi; colà gli sovrasterebbe il pericolo di scorgersi accerchiato dalla mala compagnia di gente capace di spacciarlo con veleno od altro mezzo qualsiasi, magari ad istigazion de'Fiorentini medesimi, ne' cui occhi egli è null'altro che una spina acuta. E all'Acciaiuoli si raccomanda vivamente per non essere lui „gentiluomo et uso al bene" allogato insieme con i ladri e i traditori.

Conchiudendo, dunque, possiamo accertare che Jacopo del Pecora da Montepulciano, condannato alla prigionia il 21 aprile del 1390, tre anni stette nelle carceri de' Mallevati, dalle quali passò poi alle Stinche ove rimase fino al 1407[7]). Esiguo è invero il premio della nostra fatica; ma poiché sappiamo che chi seriamente lavora non suole avere in dispregio né anche i più umili tributi, stimiamo non inutile presentarli a' compagni di studio[8]).

R. Archivio di Stato in Firenze[9]).

Consulte e Pratiche, n. 34 (di mano di C. Salutati).

c. 39 *v.* 15 maggio 1396: Jacobus de Montepolitiano nullo modo relaxetur. *Così ser Benedetto di ser Lando per i Gonfalonieri.*

6) *Regolatore* era detto l'ufficiale che regolava, cioè reggeva e amministrava; ved. Rezasco, op. cit., p. 943 sg.

7) Ved. La buca di Monteferrato, lo Studio d'Atene e il Gagno, poemetti satirici del XV secolo di S. di T. Finiguerri, editi ed illustrati da L. Frati, Bologna, 1884 (*Scelta*, n. 203), p. 40; cfr. anche p. X.

8) Era mia intenzione di accodare a questo scrittarello la pubblicazione di un curioso capitolo in terza rima, attribuito a Jacopo dal cod. misc. 162 (c. 57 *v.* sgg.), del sec. XV, della pia fraternita di Santa Maria in Arezzo (ved. Mazzatinti, Invent. dei mss. delle Bibliot. d'Italia, vol. VI, Forlì, 1896, p. 203, n. 162), nel quale l'infelice poeta si volge umilmente a Coluccio Salutati e lo prega di fargli ottenere la tanto agognata liberazione; ma il non aver potuto studiare con bastante diligenza il testo di esso, che torna in più luoghi alquanto oscuro, mi ha trattenuto dal farlo. Però è mia speranza di poter presto metterlo a stampa con le illustrazioni opportune e con l'aggiunta di una bibliografia compiuta dei manoscritti e delle stampe che racchiudono rime del Nostro. Il capitolo, che comincia *Fra' miei gravi dolori un novo pianto*, ha la seguente didascalia: *Capitolo facto per me Jacopo mandato allo eloquente homo e singulare ser Coluccio de Piero Salutati fiorentino honorevoli cancellieri del comuno di Fiorenza, la significazione del quale lasso allo ingegno de chi legierà, el quale è uno sognio*; e sebben sia, a dir vero, d'assai meschina fattura, può tuttavia riuscire interessante per gli accenni che Jacopo vi fa al suo miserando stato di prigioniero.

9) Vado debitore di questi documenti alla squisita cortesia del prof. F. Novati, al quale mi piace di esprimere qui la più viva riconoscenza.

Consulte e Pratiche, n. 35.

c. 162 *v.* Die xxvj Junii VII Ind. M CCCLXXXX viiij: De Jacobo de Montepolitiano aliqui dicunt quod liberatur, aliqui dicunt quod non; aliqui vero dicunt quod reformetur, quod post biennium relaxetur.

Così Giovanni Bucelli per i Gonfalonieri; ma Matteo dello Scelto pe' XII soggiunge:

Quod de facto Jacobi de Montepoliciano fiat excusatio et contentus dominus Cortonensis et si Dominis placet fiat partitum.

Consulte e Pratiche, n. 36.

c. 18 *r.* Die xxx Septembris M CCC LXXXX viiij, Ind. viij.

Matheus Jacobi Arrigi ex parte officii dominorum dixit coram collegiis:

Quod cum Jacobus de Montepulciano sit in carceribus quia contra Commune tractavit et quia est multum potens in terra Montispoliciani, amicus Senensibus et adherens ducis Mediolani et si dimittatur a carceribus oportebit Commune tenere plus gentium in dicta terra, quod erit nimis sumptuosum et quod ipsum dimittere posset periculum generare Communi in ponendo ipsum ad partitum vel non ponendo, debeant consulere quid eis videtur faciendum.

Cod. Laur.-Ashburnham., 1830[10]).

Magnifico Signore mio. Io ò sempre fuggito di nonne auerui ad grauare d' alcuno mio fatto, sperando sempre di poterui affaticare in quello tempo el quale vedrete che sia atto alla mia liberatione. Io sono qua incarcerato, et per potere conducere mia vita sença troppo stretta necessità, sono stato lungo tempo nelle prigioni dette Malleuati, lo quale luogo per lo lume m' è habile allo exercitio dello scriuare, del quale io la mia vita conduco; et assai miseramente se non fosse l' aiuto et la carità che mi fanno le vostre magnifiche Sorelle; della quale mia stantia del malleuato alcuni cittadini non per offesa a lloro fatta, ma per darmi tormento non voglono che io nel detto luogo stia, auendo io sodati i soprastanti già per .vj. malleuadori di cauargli d' ogni dampno, doue che di me seguisse o fuga o altro inconueniente. Auengha Dio .ch' io sto in vna prigione che al minutauro serebbe forte, non che ad me che sono languido et infermo. Mentre che uoi foste Ghonfaloniere di Giustitia nullo fu ardito a dirmi niente perché sempre mi richiamai et richiamarei per uostro seruidore et per uostra criatura. Ora m' è fatta questa violentia et Dio il sa ch' io non so perché. Per l' amore di Dio a uoi mi racomando. Et pognamo che forse io non meriti né gratia né piacere, fatelo almeno per amore di Dio et perché io pure stato già gentiluomo et uso al bene. Io so che s' io vo a stare in fra quelli poueri in nelle tenebre infernali, io vi serò morto o con veleno o con altro modo però che i nimici miei per tema di mia liberatione, alla quale già fui presso, cercano di leuarmi dal mondo, et io non ve lo scriuo sine quare. Doueteui ricordare che Tomaxo di Messer Guccio di Dino[11]) trouò in prigione chi gl' ucise il fratello carnale, solo promettendo di cauarlo di prigione. Imperò che qua non ci à se

18 ms. *vuso.*

10) Ringrazio di cuore il prof. F. Flamini che mi comunicò, con l'amabilità sua consueta, la presente lettera, ed il dr. E. Rostagno che la collazionò per me sul ms.

11) Mi è affatto ignoto questo personaggio.

non ladri et traditori et per dieci fiorini vm poco di spetie in vna picciola viuanda mi fornirà. Et forse m' è fatta questa noia ad quefine (*sic*) assai m' era piú honoreuole l' essere dicapitato, che fare questa morte. Io sono ora con huomini da bene, i quali in amore viuo con loro, et pacificamente mi do pace delle mie fatiche il piú ch' io posso. Sono stato tre anni in ne' predetti Malleuati: non mi fu mai piú detto niente; ora ch' io ò sodo i soprastanti per auere altra via a farmi di qui trarre con alcuno colore di ragione fanno che' Regolatori mi domandano il pagamento, et due de' Regolatori fanno ogni cosa i quali fuori di questa vi mando scritti. Per amore di Dio ad uoi mi racomando, che alcuno vostro aiuto, e che quello che si crede per molti che io di uoi sia fedelissimo et seruidore con questo picciolo effetto si mostri, picciolo dico quanto ad uoi et a quello che maggiore fare potreste. Ma ad me è grandissimo, quaxi dalla liberatione in fuore nullo maggiore. Perdonate alle troppe parole, et me prego che abbiate sempre in recomendato. Dio conserui la grandeça vostra felicemente.

Per lo uostro Seruidore Jacopo da Montepulciano } Incarcerato.

(Di fuori): Magnifico et potente kaualiere Messer Donato Acciaiuoli suo padre et signore singhularissimo.

Briefe Konrad Hofmanns an Eduard von Kausler aus den Jahren 1848 bis 1873.

Mit Einleitung und Anmerkungen mitgeteilt

von

Karl Vollmöller in Dresden.

Nebst 2 Beilagen:
1. Das Geusenliederbuch von 1611,
2. Dr. Karl Friedrich Wilhelm Lanz,
und zwei Tafeln.

Einleitung.

Die hier abgedruckten Briefe sind mir von meinem Freunde Rudolf Caspart, einem Grossneffen Eduards von Kausler, des ehem. Vizedirektors des Kgl. Geh. Haus- und Staatsarchives in Stuttgart, zur Herausgabe überlassen worden. Ich übergebe dieselben um so lieber der Gelehrtenwelt, als es für mich einen eigentümlich wehmütigen Reiz darbietet, Briefe meines lieben Lehrers und Freundes Konrad Hofmann weiteren Fachkreisen zugänglich zu machen. Dieselben sind in jeder Beziehung sehr interessant und wertvoll, sie bieten einen Einblick in sein weitumfassendes gelehrtes Interesse und Wissen und bringen ihn auch denen, die nicht das Glück gehabt haben, ihm persönlich nahe zu stehen, menschlich näher. Wenn auch nicht alle Briefe von romanistischen Dingen handeln, so sind es doch zum mindesten germanische Texte, welche zum Romanischen in Beziehung stehen.

Über Kausler möge Folgendes hier gesagt sein. Heinrich Eduard v. Kausler, geb. am 20. August 1801 in Winnenden, Oberamt Waiblingen, gest. in Stuttgart am 27. August 1873, ist in gleicher Weise verdient als württembergischer Spezialhistoriker und romanisch-germanistischer Sprachforscher. Er studierte in Tübingen, Göttingen und Berlin Jurisprudenz, aber auch deutsches und romanisches Mittelalter

und wurde 1826 am Geh. Kgl. Haus- und Staatsarchiv in Stuttgart angestellt, dessen Vizedirektor er schliesslich war. Für seine Zeit mustergültig ist sein Hauptwerk, das „Wirtembergische Urkundenbuch" 1849—71 in drei Quartbänden, welche bis zum Jahre 1240 herab die Urkunden für die Geschichte des Hauses und Landes Württemberg mitteilt. Andere Publikationen zur württembergischen Geschichte folgten. Für uns ist er besonders wichtig durch eine andere Seite seiner wissenschaftlichen Tätigkeit, so durch seine „Denkmäler altniederländischer Sprache und Literatur", drei Bände, 1840—66, worin er nach einer Handschrift der Kgl. Öffentlichen Bibliothek in Stuttgart eine Reihe von wichtigen mittelniederländischen Dichtwerken in sorgfältiger Bearbeitung veröffentlichte. Mit seinem Bruder Rudolf Kausler veröffentlichte er (1840) die „Geschichte der Kreuzzüge und des Königreichs Jerusalem, aus dem Lateinischem des Erzbischofs Wilhelm von Tyrus", sowie im Zusammenhang damit den Anfang einer grossen kritischen Ausgabe des umfangreichen altfranzösischen Rechtsbuches „Assisses du royaume de Jérusalem", 1839. Die Fortsetzung verhinderte eine französische Konkurrenzausgabe, die durch das deutsche Unternehmen hervorgerufen war und reichere Mittel zur Verfügung hatte. Seine bedeutendste Arbeit auf dem Gebiet der romanischen Literatur ist die kritische Ausgabe des Cancioneiro geral, des altportugiesischen Liederbuches des Edlen Garcia de Resende, drei Bände, 1846—51 (Stuttgart, Literarischer Verein), eine Hauptquelle der alten portugiesischen Lyrik aus ihrer besten Zeit. Er war 1839 einer der Gründer des bekanntlich noch bestehenden Literarischen Vereins in Stuttgart, des hochwichtigen Bibliophilenvereins zur Herausgabe alter Drucke und Handschriften aus dem Gebiete der romanischen und germanischen Literaturen. Vgl. Allg. Deutsche Biographie 15, 508 ff. (Leipzig 1882).

Über Konrad Hofmann, geb. am 14. November 1819 im Kloster Banz bei Bamberg, gest. am 30. September 1890 in Waging bei Traunstein, den Lesern der Romanischen Forschungen, in deren Rahmen die Mélanges Chabaneau erscheinen, biographische Notizen zu geben, erscheint nicht nötig. Hat er doch zu den Begründern der Zeitschrift gehört, die wohl nicht mit Unrecht als das Organ der Hofmannschen Schule bezeichnet worden ist, und auch jetzt noch sich bestrebt, in seinem Geiste der Wissenschaft zu dienen, indem sie nie eine wissenschaftliche Mode mitmacht, vom ersten Heft ab das Volks- und Mittellatein stark betont hat, gern auch entlegenere Gebiete der Romanistik und deren Grenzgebiete behandelt, längere gelehrte Spezialuntersuchungen aufnimmt, oft vom Umfang ganzer dicker Bücher, die aus diesem Grunde keine andere Zeitschrift und kein Verleger zu drucken wagten, und fortwährend wichtige neue Texte bringt, dadurch nie veraltend. Bis zu seinem Tode ist er ein eifriger Mitarbeiter derselben gewesen.

Eine kurze Lebensbeschreibung H.s gibt Golther in der Allgemeinen Deutschen Biographie Bd. 50, 436—38 (Leipzig 1905). Besonders aber ist zu verweisen auf Wilhelm Hertz' prächtige „Gedächtnisrede auf Konrad Hofmann, gehalten in der öffentlichen Sitzung der Kgl. B. Akademie der Wissenschaften zu München am 28. März 1892", als Separatausgabe München 1892, mit vollständiger Angabe von Hofmanns Schriften. Wieder abgedruckt in Wilhelm Hertz, Gesammelte Abhandlungen, hrgg. von Friedrich von der Leyen, Stuttgart und Berlin, Cotta, 1905, S. 491 ff. (ohne die Bibliographie).

Es ist besonders wichtig, gerade Konrad Hofmanns Briefe zu veröffentlichen, da er ja bekanntlich seinen Schülern und Freunden mündlich und brieflich vielfache Anregungen gegeben hat zu Arbeiten, an die er selbst nicht mehr gekommen ist, Anregungen, die jetzt noch nachwirken. Ich verweise nur auf die Notiz in dem folgenden Brief 3 über das Geusenliederbuch von 1611, die jetzt erst der Wissenschaft dienstbar gemacht wird (s. Beilage 1).

Weiteres aus K. Hofmanns Korrespondenz gedenke ich später folgen zu lassen, wenn mir das Material zugänglich gemacht wird.

Ich gebe die Briefe genau nach dem Original, ohne irgendwelche Änderungen in Orthographie und Interpunktion. Offenbare Schreibfehler sind unter Angabe verbessert In [ ] Gestelltes sind Zusätze. Einmal habe ich ein Epitheton weggelassen.

Wo Erläuterungen notwendig sind, habe ich, soweit dies möglich war, dieselben gegeben. Die Antworten Kauslers sind mir leider z. Z. nicht zugänglich, ich hoffe aber, sie später noch veröffentlichen zu können.

Manches wäre an der Hand dieser Briefe Kauslers leicht zu erklären, was jetzt unerklärt bleiben muss.

Da Kausler 1873 starb, vorher wohl schon leidend war, so hörte die Korrespondenz in diesem Jahre auf. Ob in den Jahren 1848 bis 1867, aus welcher Zeit keine Briefe vorhanden sind, der Verkehr stockte, oder die Briefe nur verloren sind, weiss ich nicht. Nach Brief 2 fällt in die Zwischenzeit eine persönliche Begegnung.

Die beiden Exkurse sind mir unter der Hand gewachsen, was wohl kein Schade ist.

Und so seien auch diese paar Bausteine zur Geschichte der romanischen Philologie dem freundlichen Interesse der Fachgenossen empfohlen.

Für Unterstützung in meinen Nachforschungen und Auskünfte bin ich zu wärmstem Dank verpflichtet: dem Grossherzogl. Oberkonsistorium Darmstadt, der Grossherzogl. Hofbibliothek Darmstadt, der Kgl. Öffentl. Bibliothek Dresden, der Grossherzogl. Universitätsbibliothek Giessen, der Kgl. Hof- und Staatsbibliothek München, insbesondere deren Direktor

Herrn Geheimrat Dr. Laubmann, der Kgl. Landesbibliothek Stuttgart, den Standesämtern Leipzig und Stuttgart, Herrn Prof. Dr. G. Baist in Freiburg und Herrn Prof. Dr. J. Franck in Bonn, Herrn Pfarrer Götz in Wolfskehlen, Herrn Dr. W. Hensell, Direktor des Grossherzogl. Gymnasiums in Giessen, Herrn Brauereidirektor Otto Hofmann in Gorkau, Frau Professor Betty Hofmann Wwe. in München, Herrn Prof. Dr. G. Kalff in Leiden, meinem Neffen Fritz Keppler in Vaihingen a. d. Fildern, Herrn Ingenieur Franz Joseph Karl Lanz in Frankfurt a. M. und Tachau und seinem Sohn Herrn Karl Lanz cand. mach. in Frankfurt a. M., Herrn Karl Lanz in Firma Heinrich Lanz in Mannheim, Herrn Prof. Dr. Otto Lanz in Amsterdam, Herrn Oberförster Otto Lanz, Kgl. württ. Hofjagdinspektor, Landhaus Rosenstein bei Stuttgart, Frau Dr. Sidonie Leidl, geb. Hofmann, in Palling bei Traunstein, Herrn Geh. Schulrat Dr. Mangold, Direktor des Ludwig-Georg Gymnasiums in Darmstadt, Herrn Prof. Karl Mayr, Sekretär der Kgl. B. Akademie der Wissenschaften in München, Herrn Dekan Piton in Pirmasens, Herrn Prof. Dr. L. Scherman in München, Herrn Pfarrer Schmidt in Sprendlingen, Herrn Geh. Hofrat Prof. Dr. E. Steinmeyer in Erlangen, Herrn Verlagsbuchhändler Leo Woerl in Leipzig, der Redaktion der Frankfurter Zeitung u. a.

Dresden 1907. Karl Vollmöller.

1.

Geehrtester Herr!

So wenig es jetzt an der Zeit scheint, von wissenschaftlichen Plänen zu sprechen, erlaube ich mir doch, Ihren Rath und Ihr Urtheil über zwei von mir beabsichtigte Arbeiten zu erbitten. Die Stockung im deutschen Buchhandel scheint bereits so lange zu dauern und einen Grad erreicht zu haben, dass nach menschlicher Voraussicht in nicht zu ferner Zeit eine Gegenwirkung erfolgen und den Verkehr wieder öffnen muss. Seit Jahren arbeite ich auf dem Felde der indogermanischen Literatur- u. Sprachforschung, in den letzten Jahren fast ausschliesslich auf dem romanischen u. zunächst dem altfranzösischen Gebiete. Eine besondere Abhandlung über die romanische Metrik, deren ersten Theil ich so ziemlich druckfertig habe, veranlasste in mir den Wunsch, eine Sammlung [der] bedeutendsten altfranzösischen Lyriker zu bearbeiten, von der mir scheint, dass sie ein dringendes Bedürfniss für diese Studien ist. Die Bibliothek des literarischen Vereins wäre wohl der passendste Ort für ein solches Werk, und ich wende mich daher an Sie, als eine Autorität in diesem Fache.

Zweitens möchte ich den Villehardouin und Joinville übersetzen. Die vorhandenen Übersetzungen sind ungenügend, und die Originale vollkommen zu verstehen, ist für Jeden, der nicht specielle Studien im Altfranz. gemacht hat, eine reine Unmöglichkeit. Diess ist der Grund

meines Vorhabens. Auf der andern Seite muss Jeder, der das Mittelalter studiert, diese beiden Schriftsteller lesen. Einige kritische Anmerkungen und Verweisungen auf die übrigen Geschichtschreiber der Epoche würde ich für nothwendig halten. Zwei Gelehrte ersten Ranges, Prof. Joseph Müller (hier) und Professor Tafel, der Byzantiner haben mir ihre Mitwirkung für die Sacherklärungen zugesagt, und so glaube ich eine Arbeit liefern zu können, die den Forderungen der Wissenschaft genügen würde. Da hier zu keiner Zeit der Buchhandel besonders thätig war, und es mir in Stuttgart an Connexionen fehlt, so wage ich es, mich geradezu an Sie zu wenden mit der Frage, ob Sie die Ausführung meiner beiden Unternehmungen in einer absehbaren Zeit für möglich halten, und mit der Bitte, mich durch Ihren Rath u. Ihre Empfehlung zu unterstützen, wenn Sie mich nach vorzulegenden Bruchstücken meiner Arbeit für befähigt erachten zu deren Durchführung.

Ihrer gütigen Entgegnung harrend zeichne ich

mit ausgezeichneter Hochachtung
Ihr ergebenster
Dr. Conrad Hofmann.

München den 2. Oct. 48. Glücksstrasse 8/I.

2.

Hochverehrtester Herr Direktor!

Zu meinem grossen Bedauern hatte ich neulich, als Sie mir die Ehre eines Besuches erwiesen, einen Landausflug nach dem durch seinen Anklang an den Phol der Merseburger Zaubersprüche bekannten Pullach gemacht, und als ich zurück kam, konnte ich leider Ihre Adresse nicht zeitig genug erfahren, um Ihnen meinen Gegenbesuch zu machen. Ich musste diess um so mehr bedauern, als ich dadurch nicht bloss um die Freude gekommen bin, Sie nach vielen Jahren wieder einmal zu sehen, sondern auch um die Gelegenheit, ein Vorhaben, das mir schon lange am Herzen liegt und bei dessen Ausführung Sie die Hauptperson sind, von Angesicht zu Angesicht mit Ihnen zu besprechen. Es handelt sich einfach um eine kritisch-exegetische Ausgabe des niederländischen Reinaert zum Gebrauche akademischer Vorlesungen u. zum Selbststudium. Das Buch ist zu kostbar, als dass man es nicht an den Universitäten lesen sollte, auf der andern Seite eignen sich die Ausgaben von Grimm, Willems u. Jonckbloet aus verschiedenen Gründen nicht zu diesem Zwecke. Ich kann die Arbeit nicht allein machen, denn ich besitze von den Bedingungen, die dazu gehören, nur die allgemeine germanistische u. romanistische Bildung und einen durch lange u. vielseitige Übung ziemlich entwickelten kritischen Spürsinn; dagegen fehlt mir die intime Kenntniss des Niederländischen, die man nur durch wirk-

liche Herausgabe von Texten erwirbt, und die Sie gegenwärtig in Deutschland allein besitzen, wie ich diess, nebenbei gesagt, in meiner Motivirung Ihrer Wahl in unsere Akademie ganz besonders hervorgehoben habe. Ein solcher Grad von Sprachkenntniss lässt sich nicht ersetzen durch andere Eigenschaften u. auch nur in Decennien erwerben. Da ich nächster Tage 48 Jahre alt werde, so habe ich keine Zeit mehr dazu u. muss also die Sache, wenn sie überhaupt ausgeführt werden soll, in der Hauptsache durch Sie ausgeführt werden. Die Comburger Hs. welche natürlich zu Grunde gelegt werden müsste, haben Sie bei der Hand, eine sorgfältige Vergleichung der Brüssler, die Jonckbloet fehlte, ist wohl durch Sendung des Ms. nach Stuttgart zu ermöglichen, der zweite Theil der Brüsseler Hs., der dem ersten an Werth weit nachsteht, liesse sich vielleicht mit kleinerem Drucke geben, zum Behufe akademischer Vorlesungen wäre Regelung der Rechtschreibung u. ein ganz vollständiges Glossar Hauptbedingung, alle übrige Mühe müsste auf kritische Bereinigung des Textes gewendet werden u. hier allein könnte ich vielleicht neben Ihnen einiges beitragen. Diess ist im allgemeinen der Plan, den ich Sie nun in gütige Erwägung zu ziehen bitte.

Nächstens werde ich über Bruder Berthold von Regensburg neue Zeugnisse veröffentlichen, die leicht alle bisher bekannten an Wichtigkeit übertreffen dürften. Sollten Ihnen bei Ihren archivalischen u. sonstigen Studien betreffende Stellen vorgekommen sein, so würden Sie mich durch deren Mittheilung, vorausgesetzt, dass Sie nicht schon anders darüber verfügt haben, ausserordentlich verbinden. Mit besten Grüssen

Ihr hochachtungsvollst
ergebenster
Conrad Hofmann.

München 2. Nov. 67. Schellingstr. 38.

3.

Hochgeehrtester Herr Archivdirektor,

Die Hof- u. Staatsbibliothek hat heute ein gewiss sehr seltenes Büchlein, das Liedenboecken der Geusen von 1611 (74 Lieder mit Angabe der Singweisen enthaltend), erworben. Wir haben es bis jetzt nirgends citirt gefunden. Ich bin daher so frei, mich an Sie um nähere Aufschlüsse zu wenden. Im Falle Sie es der Mühe werth halten, bin ich sehr bereit, eine genaue Beschreibung u. Proben davon zu veröffentlichen, sei es in einer der germanischen Zeitschriften, sei es in unseren Monatsberichten.

In aller Eile mit besten Grüssen

Ihr hochachtungsvollst ergebenster
Conrad Hofmann.

München 24. Jan. 68. Schellingstr. 38/I.

Aus Brüssel wurde mir geantwortet, dass Dr. Ernst Martin in Heidelberg die Hs. des Reinaert erhalten habe. Er wird ihn also wohl auch herausgeben, was wir nun zunächst abwarten wollen.

4.

Verehrtester Herr Direktor,

Eben, während ich über der Correctur meiner kritischen Bearbeitung des normännischen Gedichtes von Karls d. Gr. Pilgerfahrt nach Jerusalem u. Constantinopel sitze u. schwitze, erhalte ich die Brüsseler Hs. des Reinaert, habe denn auch in Gottes Namen gleich angefangen, in Grimms Ausgabe hinein die Collation zu schreiben, was sehr langsam geht, da ich keinen Buchstaben unnotirt lasse. Vielleicht wäre es besser, eine ganz neue Abschrift zu machen; aber ich habe schwerlich Zeit dazu, denn in 14 Tagen beginnen die Vorlesungen schon wieder u. ich bin noch erschöpft von der Überanstrengung des vorigen Semesters, wo ich 4 Collegien, wöchentlich 12 Stunden u. im letzten Monate wöch. 18 gelesen habe.

Beim Vergleichen sehe ich erst recht, wie blutwenig Niederländisch ich verstehe. Nun, ich verlasse mich auf Sie. Mir fällt auf, dass die Brüsseler Hs. in metrischer Hinsicht viel regelmässiger ist, als die Comburger. Was denken Sie über diesen Punkt und ferner, was halten Sie von beiden Texten in Bezug auf das Sprachgebiet u. Alter? Sind Sie über diese 2 Hauptfragen schon zu einem fertigen Resultate gekommen? Ich habe über diese Dinge noch niemals ernstlich nachgeforscht; aber da wir jetzt einmal die Hs. haben u. es sich hier um nichts geringeres, als um die Perle der niederländischen Poesie handelt, so müssen wir vom ersten Augenblicke an daran denken, dass wir etwas liefern sollen omnibus numeris absolutum oder gar nichts.

Wegen des Geusenliederbuches habe ich noch keine weiteren Nachforschungen anstellen können, auch muss es jetzt ohnehin vor dem Reinaert zurückstehen.

Wäre es Ihnen nicht möglich, in einiger Zeit einmal, wenn Sie eine Ferienreise machen, über München zu kommen, damit wir weiteres mündlich besprechen könnten?

Für heute mit besten Grüssen

Ihr hochachtungsvollst
u. aufrichtigst ergebenster
Konrad Hofmann.

München 31. März 68. Schellingstr. 38/I.

5.

Verehrtester Herr Director,

Heute bin ich mit der Abschrift des Reinaert fertig geworden u. beeile mich, Ihnen sofort zu melden, was nach meiner Ansicht in dieser für die niederländischen Studien hochwichtigen Sache zu thun meine Absicht ist. Der Text hat mit dem Comburger eine gleiche Grundlage, man wird aber schwerlich behaupten können, dass er aus ihm geflossen ist, denn es finden sich Stellen, die auf ein älteres Original deuten, wo der Brüsseler das Ursprünglichere hat, z. B. einmal Ermeric st. Ermeline. Die Abweichung ist so gross, dass der Brüsseler Text für sich herausgegeben werden muss u. zwar ohne weiteren Verzug. Davon überzeugte ich mich schon an dem Tage, wo ich Ihnen schrieb, dass ich angefangen habe, mit Grimms Ausgabe zu vergleichen, denn ich bin nicht über die ersten 36 Verse hinausgekommen, da nahm ich schon mein weitlinirtes Papier zur Hand u. fing an, eine diplomatische Abschrift zu machen, in der ich vom Originale nur insoweit abwich, dass ich die Eigennamen gross schrieb. Während der Abschrift, die mich unaufhörlich 3 Wochen lang in Anspruch genommen hat, so dass ich mancherlei anderes darüber liegen liess, sind mir denn nun auch über die Quantitäts- u. metrischen Verhältnisse die Augen aufgegangen u. ich glaube, dass ich jetzt über diese Hauptpuncte im Reinen bin. Das mittelhochdeutsche Quantitätsprincip, nach welchem zwei Kürzen prosodisch gleich einer Länge sind, muss hier durchaus aufgegeben werden, weil es Kürzen mit Betonung im mhd. Sinne überhaupt nicht mehr gibt, sondern wesentlich schon dasselbe Princip her[r]scht, welches im Neuhochdeutschen zur Geltung gekommen ist. Daraus ist denn auch mit Nothwendigkeit die Änderung des metrischen Princips hervorgegangen u. die Senkungen müssen in ganz anderer Weise behandelt werden, als im Mhd. Sie werden vielleicht darüber lachen, dass mir diese Dinge erst jetzt klar geworden sind; aber bedenken Sie, wie tief wir alle im Mhd. stecken, und wie schwer daher Thatsachen bei uns zum Durchbruch kommen, die unseren philologischen Angewöhnungen so gänzlich widersprechen. Ich habe früher beim Lesen mittelniederländischer Verse nie gewusst, wie ich sie aussprechen u. metrisch abtheilen sollte. Freilich ist auch das Abschreiben von circa 4000 Versen ein ganz anderes Studium als das blosse Lesen von 40000, wie ich jetzt wieder recht deutlich gesehen habe. Es versteht sich von selbst, dass ich Ihnen meine Emendationen vorlege, ehe sie gedruckt werden.

Wegen des Comburger Textes, der für sich herausgegeben werden muss, mit Wörterbuch etc. ist nun die Frage, ob wir auf Martin warten od. selbständig vorangehen sollen. Wenn Sie die Hs. neu vergleichen u. das Resultat dieser Vergleichung zugleich mit dem unedierten Theile

der Brüsseler Hs. u. der Vergleichung des von Willems edirten Theiles, die gleichfalls viel Neues ergibt, wie ich mich schon überzeugt habe, herausgeben wollten, so würden Sie zwar den Gelehrten einen ungemeinen Dienst erweisen, aber Ihrer eigenen künftigen Arbeit präjudiciren, was nun nach beiden Seiten reiflichste Erwägung verlangt. Wegen des Geusenliederbuches habe ich nach Wien geschrieben u. erwarte nächstens definitive Antwort. Ich würde mich gerne vorläufig ans Abschreiben machen, wenn ich nur die editio princeps, die doch jedenfalls zu Grunde gelegt werden muss, od. die Überzeugung hätte, dass unser Druck von der ed. princ. nicht bedeutend abweicht. Sobald ich das weiss, mache ich mich augenblicklich ans Abschreiben. Könnten Sie durch Ihre Verbindungen in Holland sich nicht Gewissheit verschaffen? Ich kenne nur Hoffmann v. Fallersleben, der mir aber schwerlich Auskunft geben kann, ausserdem kannte ich in Paris Jonckbloet ziemlich genau, weiss aber nicht, wo er jetzt lebt u. was er für einen Titel hat. Professor in Groeningen soll er schon lange nicht mehr sein, sondern im Haag leben, nur weiss ich es nicht genau. So viel heute in aller Eile. Mit besten Grüssen

Ihr ganz ergebenster
Konrad Hofmann.

München 21. April 68. Schellingstr. 38/I.

Die ganze germanistische Welt ist gegenwärtig in Bewegung wegen Besetzung der drei od. vier Professuren in Würzburg, Graz u. eventuell Freiburg u. Wien, denn der arme Pfeiffer soll rettungslos an Gehirnerweichung leiden u. die Füsse derer, die ihn hinaustragen sollen, (wollen!!!) sind vor der Thür. Apostelg. 5 Cap. 9 Vers.

6.

Hochverehrtester Herr Direktor,

So tief ich die Ursache Ihrer Reise nach Scheveningen bedaure, so sehe ich doch für die niederländischen Studien die schönsten Früchte voraus, unter andern für die Geusenlieder, bei denen meine Betheiligung vorerst darauf sich beschränken muss, den hiesigen Druck genau abzuschreiben. Heute zugleich mit Ihrem Briefe habe ich Willems Ausgabe des Reinaert erhalten u. werde nun den übrigen Theil der Hs. genau vergleichen, nachdem ich die Erlaubniss erhalten habe, den älteren Theil der Brüsseler Hs. als besonderes Buch im Verlage der Akademie herauszugeben. Ich werde Ihnen die Druckbogen sofort nach der ersten Correctur zuschicken, um Ihre Emendationen u. Erläuterungen (hoffentlich nicht zahlreiche) in die Anmerkungen aufnehmen zu können. Ihr gütiges Anerbieten, die Collation der Comburger Hs. beizufügen, ergreife ich mit beiden Händen. Wenn Sie den Varianten, wie ich hoffe,

beifügen wollen, wie sie kritisch für den Text zu verwenden sind, so werden wir zum ersten Male den ganzen kritischen Apparat zum Reinaert vollständig verarbeitet beisammen haben u. dann mögen immerhin auch andere ihre Künste daran versuchen. Heute habe ich auch aus Oxford die kymrische Bearbeitung von Karls des Grossen Pilgerfart nach Jerusalem u. Constantinopel mit wörtlicher engl. Übersetzung von John Rhys erhalten, eine prachtvolle Arbeit, die nun mit meiner kritischen Bearbeitung des franz. normännischen Originals erscheinen wird, die bereits gedruckt ist u. die ich nur in Erwartung dieses kymrischen Ineditums zurückgehalten habe. Es stimmt richtig, wie ich vermuthete ganz genau mit dem Franz. überein, so dass wir also jetzt vier Übersetzungen haben, eine kymrische, englische, norwegische-schwedische ausser der Bearbeitung im Galien restoré. Ich schliesse in Eile

Ihr aufrichtig ergebenster
K. Hofmann.

München 13. Mai 1868. Schellingstr. 38/I.

7.

Verehrtester Herr Director,

Über das Geusenliederbuch habe ich weitere Untersuchungen nicht vorgenommen, weil ich nur von Ihrem Aufenthalte in Holland eine sichere Ergründung des Verhältnisses der verschiedenen Ausgaben erwarte. Sollte es dann nicht auch möglich sein, die eine od. andere Ausgabe aus Holland geliehen zu bekommen? Von den deutschen Bibliotheken, an die ich mich bis jetzt gewendet habe, Berlin, Wien, ist noch keine nähere Nachricht eingelaufen, weil meine zwei Correspondenten, Jaffé u. Scherer sich jetzt nicht mit Recherchen abgeben konnten, der erste wegen leidender Gesundheit (er musste nach Italien gehen), der zweite wegen überhäufter Arbeit. Jetzt wäre noch in Wolfenbüttel u. Hannover zu fragen. Jedenfalls ist die Hauptsache die Autopsie in Holland u. ich bin überzeugt, dass Sie mit der ganzen Angelegenheit in wenigen Tagen im Reinen sein werden.

Den Druck des Brüssler Reinaert lasse ich nicht eher beginnen, als bis Sie wieder zurück sind. Vielleicht können Sie mir Auskunft darüber geben, ob ich den Abdruck der: historie vā Reynaert de vos, nach der Delfter Ausgabe von 1485 gedruckt von Ludewig Suhl, Lübeck u. Leipzig 1783 als Aequivalent des Originaldruckes gebrauchen kann. Es ist der einzige Druck der hier ist.

Wie gerne würde ich mit Ihnen nach Holland gehen, um dieses interessante u. gemütliche Land einmal näher kennen zu lernen! Ich war leider nur 1½ Tage in Rotterdam 1858 auf der Rückreise von London. Ich hatte damals wohl Zeit, aber kein Geld, um Amsterdam

u. Leiden zu besuchen, denn als ich in München ankam, hatte ich gerade noch 16 Franken u. ein paar Schillinge. Hoffentlich trifft dieser Brief Sie noch od. wird Ihnen nachgeschickt, wenn er, wie ich befürchte, um einen Tag zu spät kommt.

Mit bestem Grusse
Ihr hochachtungsvollst
ergebenster
Konrad Hofmann.

München 10. Juni 68. Schellingstr. 38/I.

8.

Verehrtester Herr Director,

Vor drei Tagen hat der Druck des Reinaert begonnen u. werde ich Ihnen die Aushängebogen od. was mir noch lieber wäre, die Correcturbogen schicken. Ich lasse der Sicherheit wegen keine Anmerkungen unter dem Texte drucken, sondern am Schlusse. Hoffentlich hat Ihnen das Seebad gründlich geholfen. Bitte schreiben Sie recht bald Ihrem

verehrungsvollst
ergebensten
Konrad Hofmann.

München 5. Sept. 68. Schellingstr. 38/I.

9.

Verehrtester Herr Director,

Es hat mich ungemein gefreut, umgehend gute Nachrichten von Ihnen zu erhalten; denn, wenn auch unmittelbar nach der Zurückkunft Ihr Befinden sich verschlimmert hat, so ist diess, so viel ich weiss, bei Seebädern der gewöhnliche Fall u. die heilsame Reaction pflegt erst nach einigen Stürmen einzutreten. Eine Anzahl von Bekannten haben mir in ähnlicher Lage diese Beobachtung bestätigt. Ich glaube daher, dass auch in Ihrem Falle der Verlauf ein ganz normaler u. heilsamer war. In Betreff des Reinaert freue ich mich ungemein, dass Sie schon rüstig ans Mitarbeiten denken. Mein Plan ist, wie öfter besprochen, eine diplomatisch getreue Wiedergabe des ersten Theiles der Brüsseler Hs. mit einziger Ausnahme der hinzugefügten Interpunction und der grossgeschriebenen Eigennamen, was für den Leser bequem ist u. die diplomatische Treue nicht stört; denn die Interpunction, die sich hie u. da in der Hs. findet, gebe ich auch vollständig wieder, in ( ) Klammern. Dass man ein Werk, wie dieses, so herausgeben muss, wenn es sich um eine editio princeps handelt, wird von den meisten anerkannt werden.

Nun hatte ich anfänglich die Absicht, der Bequemlichkeit des Lesers wegen, die Anmerkungen unter den Text zu setzen; aber ich habe mich überzeugt, dass es darum nicht ausführbar ist, weil während des Druckes nicht alle Anmerkungen fertig gemacht werden können u. der Leser dann immer an zwei Orten suchen müsste, um alles beisammen zu haben. Ich werde Ihnen daher mit jedem fertig corrigirten Bogen des diplomatischen Abdruckes meine Anmerkungen, der Hauptmasse nach Emendationen, im Entwurfe zuschicken u. Sie bitten, zu denjenigen, die Sie billigen, ein K. zu setzen, ausserdem Ihre eigenen mit Musse auszuarbeiten, was nicht vor Beendigung des Textabdruckes fertig zu werden braucht. Wenn ich die Vergleichung der Comburger Hs. mit Grimms od. Jonckbloets Texte (der erste würde sich deshalb empfehlen, weil er in Deutschland am verbreitesten ist) vor dem Abschlusse meiner Anmerkungen noch benützen könnte, so wäre es gut; aber das richtet sich nach Ihrer Musse. E. Martin will übrigens den R. nicht herausgeben, sondern den französ. Renart, zu welchem Behufe er gegenwärtig in Paris ist. Wir haben also auch für unsere spätere kritisch-exegetische Bearbeitung der Comburger Hs. keinen Concurrenten in nächster Aussicht. In Bezug auf das Geusen-Liederbuch scheint mir das einzig richtige, dass wir uns die editio princeps verschaffen u. zunächst mit der hiesigen vergleichen. Hoffmann von Fallersleben weiss, wo sie ist, od. kann es wenigstens erfahren. Ich werde darüber morgen an ihn schreiben.

Mit besten Grüssen
Ihr treuergebener
K. Hofmann.

München 7. Sept. 1868. Schellingstr. 38/I.

10.

Verehrtester Herr Director,

Ich habe vorgestern in der Eile vergessen, Ihre Frage wegen der Diebstähle im Sieboldschen Museum zu beantworten. Zufällig bin ich in der Lage diess thun zu können. Als ich nämlich vor einigen Wochen aus den Bergen heimkehrte, traf ich in Holzkirchen unseren Universitätsbibliothek-Custos, Dr. Kohler, der mir unter anderm erzählte, dass er aufs Gericht geladen sei, um wegen Ankaufs eines Exemplars von Siebolds Nipon vernommen zu werden, welches ein mit der Ordnung der Sammlung betrauter junger Mann im angeblichen Auftrage der Wittwe Siebold um 80 fl. angeboten hatte. Ich hätte Ihnen das schon gestern geschrieben, da ich aber den Namen des jungen Mannes erst wieder von Dr. Kohler erfragen musste (ich vergesse alles was sich nicht auf interessante philologische od. sonstig wichtige Dinge bezieht, absichtlich

so schnell als möglich) so kömmt der Schluss erst heute. Er heisst od. nennt sich Ritter Dr. von Lerchenau, sitzt seit 6—8 Wochen hier in Untersuchungshaft. An die Antiquare von halb Deutschland ist seinetwegen geschrieben, jedenfalls also sehr ausgiebig gestohlen. Wenn es Ihren Freund interessirt, werde ich ihm seinerzeit den weiteren Verlauf mittheilen, übrigens kömmt die Sache ohnehin vors öffentliche Gericht u. vor die Geschwornen. Eben habe ich die letzte Revision von Karls des Gr. Pilgerfart nach Rom und Jerusalem u. den ersten Bogen vom Reinaert (528 Verse) erhalten Victoria! Es ist doch angenehm u. erfrischend, ein Buch gedruckt vor sich zu sehen, nach dessen blossem Anblick man sich Jahrelang umsonst gesehnt hat.

Rockinger u. Cornelius sind fort.

Mit besten Grüssen
Ihr treuergebener
K. Hofmann.

[9. Sept. 1868.]

11.

Verehrtester Herr Director,

Bitte tausendmal um Entschuldigung, dass ich auf Ihren Brief mit der Collation des Reinaert, die mir unendliche Freude gemacht hat, erst jetzt antworte. Erstens war ich krank (Halsentzündung), bin es noch, muss Zimmer u. Bett hüten u. gurgeln; dann wollte ich wegen Ihres Schützlings gerne etwas schreiben — leider bis jetzt kein Erfolg. Döllinger habe ich immer verfehlt, mit Giesebrecht u. Cornelius habe ich gesprochen, sie wissen nichts. Das thut mir um so leider, als ich vermuthe, dass Ihr Bekannter auch ein alter Freund von uns ist, nämlich Dr. Lanz. Was soll ich nun, ganz abgesehen davon, ob er es ist oder nicht, weiter für ihn versuchen? Eine Encyclopädie (von H. Manz) wird hier vom Archivsecretär Schönchen redigiert. Vielleicht gäbe es da noch etwas zu thun. Soll ich nachfragen? Würde der katholische Character des Werkes (bei dem übrigens viele Protestanten, unter andern mein eigner Schwager Plath mitarbeiten) ein Hinderniss sein?

Bei der hist. Comm. ist kein Heller mehr vacant u. die jungen Leute, die mitthun, klagen schon lange über enorm schlechte Bezahlung. Cornelius arbeitet ganz umsonst.

Was den Reinaert angeht, so denke ich, wir lassen den ganzen Comburger Text diplomatisch genau, gerade so wie den Brüssler abdrucken, etwa mit Petit. Haben Sie nichts dagegen, vorausgesetzt, dass die Akad. es genehmigt? Unsere Noten (hoffentlich werden die Ihrigen recht zahlreich) bringen wir dann je am Ende des Textes.

Ich muss hier schliessen mit meinen besten Wünschen zum neuen Jahre, da die zu Weihnachten zu spät kamen.

Mit herzlichstem Grusse
Ihr aufrichtigst ergebenster
K. Hofmann.

München 29. Dez. 68. Schellingstr. 32/2.

12.

Verehrtester Herr Director,

Die Akademie hat den vollständigen diplomatisch genauen Wiederabdruck der Comburger Hs. genehmigt in der Weise, wie die Brüsseler seit Sept. gedruckt ist, nämlich mit grossen Buchstaben für die Eigennamen, Interpunction, sonst alles, wie in der Hs. Sie erhalten natürlich die Revision u. wenn Sie wünschenswerth finden, auch Superrevision, um den Druck mit der Hs. zu vergleichen. Das Honorar dafür gehört selbstverständlich Ihnen allein. Wenn wir mit der diplomatischen Ausgabe fertig sind, machen wir uns dann gleich an die Schulausgabe. Für Lanz ist folgendes gethan. Ich war heute morgen bei Herrn k. Rath u. Hausarchivsecretär Ludwig Schönchen, der die fragliche Encyclop. redigirt. Er war sehr erfreut über meinen Vorschlag u. wird nächstens unter Ihrer Adresse an Lanz schreiben. Dann gieng ich zu unserem Freunde Rockinger, der Sie bestens grüssen lässt. Er gab mir beil. Circular von Bluntschli. Vielleicht könnte L. eine Anzahl der neu zu bearbeitenden historischen Artikel übernehmen. Bezahlt wird dort sehr gut. Dann sagte mir R., er werde wahrscheinlich im nächsten Jahre einen Indexband zu den noch nicht registrirten späteren Bänden der Mon. Boica zu machen haben, u. mit Vergnügen L. den grössten Theil der Arbeit ablassen. Ein Jahr ist gleich herum, mag es einem gut od. schlecht gehn u. so will ich denn diess auch vorläufig schon notiren. Kann es L. seiner Zeit noch brauchen, so ist es ihm reservirt. Sie sehen, ich thue was ich kann. Übrigens bitte ich Hrn. Dr. Lanz meinen besten Gruss zu vermelden. Er wird sich gut an mich erinnern, denn wir haben hier sehr viel mit einander verkehrt (vor 1857).

Ihr Stickel macht mir grosses Vergnügen. Ich habe schon viel darin gelesen u. wäre ganz damit fertig, wenn nicht mein Freund, Prof. Friedrich (der Kirchenhistoriker), mir das Buch abgeliehen hätte. Sie sehen, ich mache Propaganda für Sie.

Ich schliesse in Eile um die Nachrichten für L. nicht zu verzögern.

Ihr hochachtungsvollst
treuergebenster
K. Hofmann.

6. Jan. 69.

13.

Verehrtester Herr Director,

Ich beeile mich, Ihren Brief umgehend zu beantworten. Lanz hat mir nicht geschrieben, ob er auf den Vorschlag wegen des Conversationslexicons eingehen wolle u. ich habe deshalb Schönchen bis jetzt nicht weiter davon gesprochen. Da ich aber jetzt aus Ihrem Briefe sehe, dass er geneigt ist, so werde ich morgen wieder zu dem Redacteur Schönchen gehen u. ihn ersuchen, seine Vorschläge baldmöglichst an Lanz zu schicken. Ich wollte schon heute zu ihm gehen, habe mich aber bei meinem Nachbar Rockinger, dem ich Ihren Brief mittheilte, verplaudert u. kam nicht mehr dazu. Bei Rockinger sah ich eine Hs. des Schwabenspiegels aus Stuttgart, (Deutsche Handschr. 83, in 4_o) in welcher sich verschiedene poetische Stücke befinden, von denen eines in niederrheinischer Mundart (Von dem lebenden u. dem todten König) mir besonders auffiel. Da ich mich nicht erinnern kann, dass es gedruckt ist u. es gerne herausgeben möchte, wenn es noch ineditum ist, so möchte ich Sie bitten, Hrn. Oberstudienrath v. Stälin zu fragen, ob er mir die Erlaubnis gibt, die poetischen Stücke der Hs. eventuell abzuschreiben u. herauszugeben. Vielleicht weiss er auch gleich, ob u. wo sie herausgegeben sind. Ich konnte heute (Sonntag) keine Recherchen darüber anstellen, weil ich meinen Gödeke gerade in meinem Hörsaale in der Universität eingesperrt habe. Morgen werde ich also zu Schönchen gehen. Gegen Lanz scheint bei den hiesigen Rankianern Voreingenommenheit zu herrschen, wahrscheinlich, weil durch seine archivalischen Forschungen an den Tag gekommen ist, dass Ranke in seinen berühmten Büchern nicht immer die ganze Wahrheit gesagt hat, angeblich, weil sie wissen wollen, Lanz sei ein unstäter Mensch, dem Trunke ergeben, fahrender Musicant u. was sie sonst noch in christlicher Nächstenliebe entdeckt haben. Diese Leute hängen an einander, wie Oberpfälzer, Schleswig-Holsteiner, Juden od. Kletten u. ihre stille, aber geschickte u. rastlose Médisance könnte den heiligsten Heiligen zum verlornen Sohne machen. Ich glaube nichts von dem Allen, denn Lanz war mir hier als der solideste Mann in jeder Hinsicht bekannt, u. ich denke nicht, dass sein Familienunglück ihn zu einem ganz anderen Menschen gemacht haben kann. Bei dem grossen biographischen Werke, welches die histor. Commission herausgeben will, wäre wohl auch sehr viel für ihn zu machen, u. es wird meine Verwendung für ihn davon abhängen, ob mein Freund v. Liliencron die Redaction des Ganzen, die ihm angetragen ist, übernehmen kann. Bis jetzt ist das noch nicht entschieden.

Wegen des Romancero würde ich rathen, bei dem Facsimile zu verbleiben, so bereitwillig ich natürlich wäre, Ihnen meine schwachen

Dienste zur Verfügung zu stellen. Das Spanische ist früher ganz anders ausgesprochen worden, als jetzt u. die Orthographie der span. Akademie passt nicht einmal mehr auf Cervantes, geschweige auf die alten Romanceros u. Cancioneros. Mein Freund Marcus Josef Müller hat mir aus den arabischen Transscriptionen altsp. Werke nachgewiesen, dass die z und ç, die j und x früher ganz verschiedene Buchstaben waren u. so wird sich in den alten Drucken, jedenfalls wenigstens in den meisten Fällen die alte Aussprache erhalten haben. Wenn es sich darum handelte, wie bei der Primavera, aus vielerlei Drucken u. Hss. ein äusserlich homogenes Werk herzustellen, würde die neue Orthographie sich vielleicht nicht umgehen lassen, aber im vorliegenden Falle liegt ein solcher Zwang nicht vor u. ich für meinen Theil würde entschieden vorziehen, die Orthographie des Originals vollständig kennen zu lernen. Übrigens war auch bei der Primavera keine so vollkommene Harmonie zwischen uns beiden. Ich hatte die Accente überall strenge nach der neuen Regel gesetzt, Wolf strich, ohne mir weiter sein Princip auseinanderzusetzen, einen grossen Theil der ihm überflüssig scheinenden u. ich liess das ohne Widerrede geschehen, weil mir nichts daran lag, das sehr consequente aber pedantische Accentsystem etwas vereinfacht zu sehen. Ganz consequent ist die Primavera, glaube ich, auch nicht, aber ich habe sie seit ihrem Erscheinen nicht mehr gelesen, froh genug, einmal damit fertig zu sein. Eben deshalb habe ich seitdem auch die alten Drucke nicht mehr vorgenommen u. erst in neuster Zeit wieder einmal eine kleine Arbeit über die Cronica rimada del Cid bei der Academie vorgelegt, die nächstens erscheint, (ein paar Seiten Varianten der Pariser Hs.). Die alte Interpunction ist für uns störend u. ich würde sie entweder weglassen od. durch moderne ersetzen, wiewohl auch da nicht zu leugnen ist, dass sie mehrfach belehrend sein könnte. Die nothwendig zu emendirenden Wörter würde ich in den Text setzen u. die Fehler unter den Text. Vor Allem bin ich höchst gespannt auf die Probe, die Sie mir schicken wollen, u. bei deren Einsicht mir wohl manches klar wird, worüber ich jetzt nur obenhin reden kann. So viel ist gewiss, dass Sie in jeder Beziehung über mein geringes, jetzt ziemlich verrostetes spanisches Wissen unbedingt verfügen können.

Wegen des Reinaert nächstens mehr.

Mit besten Grüssen

Ihr aufrichtigst ergebenster

K. Hofmann.

München 31. Jan. 69. Schellingstr. 32/2.

14.

Verehrtester Herr Director,

Am 6. Februar habe ich mich zu Bette legen müssen u. bin erst seit einigen Tagen wieder aufgestanden u. ein wenig ans Arbeiten gegangen. Aus dem Zimmer darf ich noch nicht, weil bei dem tiefen Schnee u. der starken Kälte mein Übel (Hals- u. Ohrenentzündung — ich bin noch auf dem linken Ohre taub) wiederkommen könnte. Für unsere gemeinsamen Arbeiten konnte ich in der Zeit nichts thun, doch hoffe ich nächster Tage einen Anfang damit zu machen, dass ich endlich meine vorläufigen Bemerkungen und Emendationen zum Brüsseler Reinaert zusammenschreibe u. sammt dem gedruckten Texte schicke. Es wäre freilich einfacher u. besser, meine Abschrift, an deren Rande sie stehen, zu schicken; aber ich wage es nicht, denn, wenn sie auf der Post verloren gienge (u. die bayrische Post hat in neuster Zeit einen üblen Ruf bekommen) so hätte ich gar keinen Repräsentanten der Hs. mehr. Meine Ansichten über mittelniederländische Prosodie, Orthographie u. Metrik, welche im genauesten Zusammenhange stehen, wollte ich schon längst in Kürze niederschreiben u. Ihnen schicken, aber zuerst hinderten mich die Collegien (wöchentlich 12 Stunden) u. dann meine schwere Krankheit an der Ausführung. Es muss also noch geschehen. Es scheint nicht, dass es ein einziges niederländisches Werk gibt, welches in einer anderen Orthographie geschrieben wäre, als der, die im 13. u. 14. Jh. bereits in der Hauptsache feststeht. Eine Anzahl Fehler der Brüsseler Hs. führen aber zu der Annahme, dass früher anders, d. h. wie im Niederdeutschen, geschrieben wurde. In der Stuttgarter Bibl. ist eine Hs., von welcher Pfeiffer in seinem altdeutschen Übungsbuch von S. 200—206 Auszüge gibt, u. die Spuren dieser älteren Schreibung erhalten hat. Ist sie 1271 od. 1371 geschrieben? wohl letzteres. Ich möchte sie gerne einmal näher kennen lernen. Gestern u. heute habe ich das niederrheinische Stück abgeschrieben, welches Gräter in Bragur I, 369 herausgegeben, ich bin aber noch so schwach, dass ich nicht einmal ganz fertig geworden bin. Freilich habe ich mich auch daneben mit der Legende von Placidas-Eustachius befasst, die in derselben Hs. steht u. von der Gödeke vermuthet (Deutsche Dichtung im MA. S. 228) dass es die verlorne des Rudolf von Ems sei. Er citirt poet. s. n. 4°., was freilich nicht stimmt, denn die Hs. hat die Bezeichnung Ms. poet. in 4°. n°. 83, aber der eine Vers, den er daraus citirt, ist wirklich der erste des Gedichtes. Wie immer dem sein mag, so kann es nicht von Rudolf sein, denn die Reime sind so ungenau, wie sie in seiner Zeit nicht mehr möglich waren. Vielleicht hätten Sie die Güte, gelegentlich nachzusehen, was Pfeiffer im Kataloge darüber bemerkt hat, denn er war ja für Rudolf eine Hauptautorität. Man sieht

erst jetzt, was man an dem Manne verloren hat, seit es sich darum handelt, seine Arbeiten fertig zu machen. Niemand findet sich für die Mystiker, niemand für Berthold, Epoche machende Arbeiten, deren Nichtvollendung eine schwere Lücke in unserer Wissenschaft lässt.

Die Revision des Romancero folgt mit diesem Briefe unter Kreuzband zurück. Ich hatte leider nicht bemerkt, dass sie remittirt werden sollte, u. sie deshalb ganz gemüthlich auf meinem Tische liegen lassen, wodurch ich nun eine böse Verzögerung des Druckes veranlasst habe, für die ich um Entschuldigung zu bitten habe. Ich bin nach wie vor der Ansicht, dass ein Facsimile des einzigen Druckes, so weit es erreicht werden kann, der beste modus procedendi ist u. von den Liebhabern am dankbarsten entgegengenommen wird. Ich würde, aufrichtig gesagt, auch die Einfassung weglassen, wenn sie nun doch einmal nicht im Originale ist. Bodenstedt gab mir einmal einen Band seiner Gedichte, u. als ich ihn fragte, warum denn eine so ornamentirte Leiste um seine Verse sich ziehe, sagte er offen, das sei eine Originalidee seines Verlegers (Decker in Berlin) u. ohne diese Leiste hätte er das Buch gar nicht genommen. Indess das ist ein Adiaphoron.

Dass für Lanz von Schönchen noch nichts gethan ist, hat wohl seinen Grund in Vergesslichkeit. Ich gieng vor meiner Krankheit einmal zu Schönchen, traf ihn nicht. Schreiben nützt bei so vielbeschäftigten Leuten gar nichts. Ich muss also in Geduld abwarten, bis ich wieder ausgehen kann. Liliencron hat wirklich die Redaction der Biographien übernommen u. siedelt hieher über. Als Germanist u. im socialen Verkehr stehe ich mit ihm auf dem besten Fusse, ob ich aber die Rankesche Tyrannei so weit neutralisiren kann, dass etwas für L. heraus springt, muss der Erfolg zeigen; denn diese Leute haben eine ausgezeichnete Parteidisciplin u. wenn sie auch in vielen Puncten äusserlich differiren, in den Personalfragen kommen sie immer auf das gleiche hinaus. Der Artikel von M. Koch war sehr treffend u. ich las ihn mit grossem Vergnügen, bis ich die Unterschrift sah, wo dann allerdings der Respect weg war. Der Mann sollte anonym schreiben.

Noch hätte ich eine Bitte, wenn Sie an Verwijs schreiben, dessen Bloemlezing ich seit langer Zeit eifrig studire u. dem ich mich bestens zu empfehlen bitte. Erstens möchte ich eine allgemeine Frage thun: ob es nied. Hss. gibt, die ins 12. Jh. od. d. Anfang des 13. gehen u. welche? Nach allem zu schliessen, gibt es keine, die über d. Mitte des 13. hinaufgehen. 2. Woher hat Verwijs das Gedicht De jonge Coenraet p. 141? in welcher Hs. steht es? Die Sache ist von grosser Wichtigkeit, denn dieses Gedicht ist identisch mit einem dänisch u. schwedisch erhaltenen Volkslied od. Ballade, welche selbst wieder aus 2 bisher nicht als zusammengehörig erkannten eddischen Gedichten entstanden ist, nämlich Grógaldr u. Fjölsrinnsmál, die jetzt unter dem

Titel Svipdagsmål vereinigt sind (Sophus Bugge u. Svend Grundtvig sind die Entdecker, s. des erstern Eddaausgabe p. 352). Die Identität des nl. Stückes habe ich zuerst bemerkt, u. eine Übersetzung davon gemacht, die ich nebst einer kurzen Notiz irgendwohin setzen möchte. Aber da muss ich erst wissen, woher das merkwürdige Stück u. wie alt es ist. Mein Freund Raumer, der es mit Bewunderung gelesen, kam gleich auf den Einfall, es könnte à la Hoffmann von Fallersleben fabricirt sein.

Nun genug für heute.

In aufrichtigster Hochachtung
Ihr ganz ergebenster
K. Hofmann.

München 9. März 69. Schellingstr. 32/2.

15.

Verehrtester Herr Director,

Entschuldigen Sie gütigst, dass ich vor lauter Plage u. Arbeit erst heute dazu komme, den Brief von Verwijs nebst einigen Zeilen zu schicken. Ich habe nämlich noch nichts weiter am Reinaert u. an meinen anderen Publicationen machen können, aus zwei Gründen: Erstens bin ich nach meiner lebensgefährlichen Krankheit nicht gleich wieder so arbeitsfähig geworden, wie ich früher war u. habe auch noch immer eine Affection im Halse, die bei schlechtem Wetter sich gleich wieder verschlimmert. Dann habe ich in diesem Semester (Gott sei Dank! es beginnt morgen die letzte Woche) eine Masse der verschiedenartigsten Collegien zu lesen gehabt, die mir meine ganze Zeit wegnahmen, wenigstens meine ganze Arbeitszeit, (denn meine Studirzeit, in der ich zu meiner Weiterbildung neuerschienene od. auch ältere mir noch unbekannte Werke lese, hat ihr Departement für sich.) Ich hatte erstens „nachzureiten“ was ich im Wintersemester, wo ich mich am 6. Februar zu Bette legen musste, nicht hatte fertig bringen können, nämlich die halbe Chanson de Rolant u. das althochdeutsche Colleg, dann hatte ich wöchentlich 4 Stunden Wolframs Parzival, 2 Stunden Palaeographie, Fortsetzung u. Schluss des Wintercurses, 2 Stunden Provenzalisch, 4 Stunden romanische Historiker, wo ich gelesen habe Stücke aus Commines, Froissart, Joinville, Villehardouin, Albigenserchronik, Bernard d'Esclot, Ramon Muntaner u. Cronica general u. Conquista de Ultramar von Alfons d. Weisen Zum Italienischen komme ich nicht mehr, doch werde ich künftig, wenn ich im Wintersemester od. fünfstündig lese, auch davon noch Specimina geben können. Ich habe den Plan, eine Chrestomathie für dieses Colleg herauszugeben, in diesem Falle würde ich Sie bitten, den portugiesischen Theil zu über-

nehmen, denn das ist meine allerschwächste Seite im Romanischen, vom Wallachischen abgesehen, welches ich nie studirt habe u. auch nicht zu studiren gedenke. Nun hatte ich von allen diesen Historikern früher im Colleg nur Villehardouin u. Muntaner gelesen, alle anderen kannte ich nur aus meiner Privatlectüre, wo man leicht über eine Schwierigkeit hinweggeht, die beim Zwang den das Colleg auferlegt, schreckliche Mühe u. Zeit kostet. Ich habe nie so viel über mich selbst lachen müssen, als heuer, wo ich hundertmal mit dem Aplomb eines grundgelahrten Cathederhelden Dinge vortrug, die ich einen Tag od. oft eine Stunde vorher selber erst mühselig u. ängstlich zusammengescharrt hatte. Wir sind eben auch Comödianten. Nun, ich hoffe zu Gott, dass ich meine Rolle nicht ganz schlecht gespielt habe, wenigstens wurde ich applaudirt u. habe viel dabei gelernt. Aber meine Publicationen sind schändlich ins Stocken gerathen u. vom Schlusse der nächsten Woche an muss nun die Federarbeit an die Stelle der Maularbeit treten. Sie werden dann bald mehr von mir hören. Das für romanische Forschung wichtigste Resultat meiner Vorlesungen wird meine Studie über das älteste provenzalische Gedicht, Boeci, sein, dessen Quellen u. Entstehung ich jetzt im einzelnen mit grosser Sicherheit nachweisen kann, wobei es denn an einigen tiefeingreifenden Textverbesserungen nicht fehlt. Es wird auch nächstens gedruckt, ich habe es schon in der Akademie vorgetragen. Soviel für heute in grösster Eile von Ihrem

in Verehrung
treuergebnen
K. Hofmann.

München 25. Juli 1869.

16.

Verehrtester Herr Director,

Heute oder morgen geht der erste Revisionsbogen des Comburger Reinaert an Sie ab nebst 6½ Bogen Brüsseler Text. Ich bitte, die Revision nach der Hs mir zu schicken, Amalienstrasse 44/0

Ihr treuergebner
Konrad Hofmann.

In grösster Eile, da ich gerade im Ausziehen begriffen bin.
Nächster Tage mehr.
[Poststempel 4. Oct. 1870.]
Hr. v. Stählin bittet Sie zu grüssen.

17.

Hochverehrtester Freund,

Vorgestern habe ich endlich nach langem Drängen u. Fragen von der akademischen Buchdruckerei das Versprechen bekommen, unsern

Reinaert in nächster Woche in Angriff zu nehmen. Von da an werden Ihnen also wieder die Revisionen zugehen. Wegen der Noten werden wir während des Druckes uns benehmen können. Hoffentlich ist Ihre Gesundheit so gut, dass die Arbeit für Sie kein zu grosses Opfer ist. Wie fiel denn damals Ihre Reise nach Venedig aus? Ich habe die ganze Zeit über nichts mehr von Ihnen gehört u. war aufrichtig in Besorgniss, bis mich Cornelius beruhigte.

Jetzt möchte ich noch Sie mit einer Frage wegen des niederländischen Garijn belästigen, den seiner Zeit Jonckbloet herausgegeben hat nach der Giessener Handschrift. Ich habe später ein neues Folioblatt von derselben Hs. (es ist gegenwärtig in der hiesigen Hof- u. Staatsbibliothek) gefunden u. in den Sitzungsberichten edirt. Später wurde noch eines vom Germanischen Museum erworben u. von Strobl u. Frommann mangelhaft u. ohne dessen Zugehörigkeit zu erkennen, herausgegeben. Auch dieses Blatt habe ich mir hieherschicken lassen u. die Sache ins Reine gebracht. Nun fehlt mir nur noch Eines. Jonckbloet spricht in seiner Einleitung von Fragmenten, die Sie ihm mitgetheilt haben. Nun kann ich nach seinen Angaben nicht herausbringen, welche es sind u. wo befindlich. Es handelt sich natürlich darum, ob sie Fragmente der Giessener Hs. sind, wie das Münchner u. das Nürnberger Blatt od. ob sie einer anderen angehört haben. Ich möchte die Correcturen u. Ergänzungen des Nürnberger Blattes (ich habe z. B. einen ganzen Vers mit Sicherheit gelesen, wo Frommann keinen Buchstaben gesehen hat) nicht herausgeben, bis ich über diesen Punct vollständig im Klaren bin u. sagen kann, ob eine od. zwei Hss. da waren.

Seit wir uns zum letzten Mal sahen, sind meine zwei akademischen Abhandlungen über ein katalanisches Thierepos von Raimundus Lullus (Text u. Übersetzung) u. zur Textkritik der Nibelungen (zusammen 21 Bogen) gedruckt; aber die Masse der auf mir liegenden Arbeiten erdrückt mich Nun glückliches neues Jahr u. schreiben Sie recht bald

Ihrem
treuergebnen
Konrad Hofmann.

München 31. Dec. 1872. Veterinärstr. 5/1.

18.

Verehrtester Freund,

Besten Dank für Ihre mir so werthvollen Mittheilungen, die mich nun endlich in Stand setzen, meinen kleinen Artikel über den Garijn fertig zu machen. Allerdings wäre mir auch die Zusendung der Abschrift sehr erwünscht, die Sie 1819 davon gemacht haben. Besonders aber möchte ich Sie bitten, sich das Verzeichniss der Handschriften der

Giessener Bibliothek von Professor Adrian anzusehen, in welchem hinten ein sehr gutes Facsimile von der Hs. des Garijn ist, mittelst dessen ich zu der Überzeugung gelangen konnte, dass das Münchner u. das Nürnberger Blatt zur gleichen Hs. gehören. Wiewohl es nun schwer sein wird, sich nach so langer Zeit noch zu erinnern, wie die Schrift ausgesehen hat, so ist es doch nicht unmöglich, weil die in der obersten Linie jeder der drei Columnen stehenden ornamentirten u. mit verzerrten Gesichtern versehenen grossen Buchstaben von ungewöhnlicher Höhe sehr auffallend sind u. einem lange in der Erinnerung haften müssen.

In Bezug auf den Cancionero ist schwer sich für die eine oder andere Behandlung zu entscheiden. Die Probe p. 44, wo das gelbliche Papier u. der Rand den Text scharf vom Hintergrunde abhebt, macht sich gut. Die anderen Seiten sehen zu unruhig aus u. ist hier die Kürze der Zeilen wirklich störend. Noch schwieriger ist die orthographische Frage. Bei der Primavera hatte Wolf bestimmt, dass die moderne spanische Schreibung durchaus durchgeführt werden sollte u. als ich sie nun consequent, so wie sie wirklich u. vollständig ist, durchführte, war ihm die Sache zu arg u. tilgte er eine Menge Kleinigkeiten, die ihm zu modern od. vielleicht pedantisch vorkamen, so dass ich am Ende gar nicht mehr wusste, wie ich daran war. Ich rathe Ihnen daher, die moderne Orthographie laufen zu lassen u. nur u u. v zu unterscheiden, höchstens noch v für b, sonst aber gar nichts.

Den Ramon Lull werde schicken, sobald ich die Nibelungenabhandlung erhalten habe, die schon lange fertig, mir aber noch nicht zugeschickt ist Mit besten Grüssen

Ihr treuergebener
K. Hofmann.

München 3. Jan. 1873. Veterinärstr. 5/1.

19.

Verehrtester Freund,

Ich beantworte Ihren Brief vom 9. Februar erst heute, weil ich nicht eher zu einer definitiven Entscheidung über Ihre Labirintofrage gelangen konnte. Jetzt bin ich ganz einig mit mir darüber geworden, was ich Ihnen vorschlagen soll. Bei ganz objectiver Betrachtung der Sache muss man zu der Überzeugung kommen, dass es nur zwei ganz sichere u. allen Zweifel ausschliessende Wege giebt 1. ganz genauer Facsimileabdruck ohne die geringste Abweichung vom Original, ausser natürlich wo dieses mit den Mitteln der neueren Typographie nicht wiedergegeben werden kann, od. 2. rücksichtslose Durchführung der modernen Schreibung. Halten Sie sich nicht an einen od. den andern dieser

unverrückbaren Puncte, so kommen Sie nie aus dem Zweifel hinaus, da es ein drittes System, an das man sich halten könnte, ja noch gar nicht gibt. Unter solchen Umständen wäre System 1 wohl das, was allein übrig bleibt.

Den Coelho habe ich Ihnen augenblicklich geschickt. Sie werden ihn erhalten haben u. können mir gelegentlich Ihr Urtheil darüber mittheilen so wie auch über die Arbeiten des Braga, die sich auf ältere portugiesische Literatur beziehen u. gegenwärtig so sehr gerühmt werden.

Morgen fange ich in meinem romanischen Colleg die Historiker an, Villehardouin Eroberung von CP. u. Ramon Muntaner. Da ich von letzterem hier nur 3 Exemplare auftreiben kann, so würden Sie mir einen grossen Gefallen thun, wenn Sie mir die Ausgabe von Lanz (Lit. Verein VIII. Bd.) auf 4 Wochen aus Ihrer Bibliothek (Sie sind ja von Anfang an Mitglied gewesen) leihen könnten. So lange dauern nämlich noch die Collegien.

Der ... Akademiebuchdrucker Straub hat Ihnen also, wie ich aus Ihrem Briefe sehe, trotz oft wiederholter Versicherung noch nicht einmal die ersten 8 Aushängebogen des Reinaert geschickt. Auch die Correctur habe ich noch nicht von ihm zurückerhalten u. weiss also gar nicht, wie ich daran bin. Nun wir haben jetzt einen neuen Akademiesekretär (Prantl) u. Redacteur, da werde ich einmal ein bischen Bewegung in die Sache zu bringen versuchen. Die Abschrift des Garijnfragmentes habe ich seiner Zeit richtig erhalten u. werde den Inhalt des Briefes seiner Zeit in meinem Artikelchen über das neuste Fragment vollständig abdrucken lassen nebst Resultat der Collation.

Rockinger u. Cornelius befinden sich wohl u. lassen Sie grüssen.

Mit bestem Grusse
Ihr ganz ergebenster
K. Hofmann.

München 18. Febr. 73. Veterinärstr. 5/1.

Anmerkungen.

1.

Schon in dieser frühen Zeit treten wichtige Pläne auf, die Konrad Hofmann jahrzehntelang beschäftigen. Dieser Brief gibt mit der Begeisterung der Jugend eine Art von Programm von Hofmanns schöner wissenschaftlicher Tätigkeit. Die Abhandlung über romanische Metrik, eine grössere Ausgabe altfranzösischer Lyrik sind nie erschienen. Baist, der länger um Konrad Hofmann war als ich, schreibt: „Der Plan einer Metrik war sicher sehr früh ganz aufgegeben, klang in keinem Worte nach: die persönlichen Beobachtungen, die ihn veranlasst haben mochten, waren eben auch von andern gemacht und Gemeingut geworden." — Bruchstücke der letzteren sind seine Veröffentlichungen altfranzösischer Lyrik

in den Jahren 1865, 1867, 1873 (s. Hertz' Verzeichnis). Auch zur Ausgabe der Übersetzung der altfranzösischen Historiker ist er nicht gekommen, doch hat er sich jahrzehntelang mit diesen beschäftigt. Vgl. auch Brief 15, worin von der Historischen Romanischen Chrestomathie die Rede ist. So legte er mir im Sommersemester 1873, als ich in München zuerst zu ihm in Beziehung trat, eine Ausgabe des Robert de Clari nahe. Ich schrieb mir damals die seltene Ausgabe des Grafen de Riant (1869) ab und wollte nach Kopenhagen reisen, um dort die Hs. zu vergleichen. Die Ausgabe von Hopf, Berlin 1873, war damals noch nicht erschienen. Eine Erkrankung, die ich mir in dem choleradurchseuchten München zugezogen hatte, hinderte mich daran; ich musste unterwegs umkehren und nach Hause reisen. Auch der Joufrois, den später, 1880, Hofmann mit Muncker nach der Kopenhagener Hs. herausgab, sollte damals gemacht werden.

2.

Die Ausgabe des Reinaert ist nie vollendet worden. Vgl. über den begonnenen Druck den 10. Brief. Hofmann hat dieselbe auch angekündigt in den Sitzungsberichten der Münchener Akademie der Wissenschaften 1868, I, 489; 1869, I, 50.

Von Hofmann sind erschienen:

Zeugnisse über Berthold von Regensburg, Münchener Sitzungsberichte 1867, II, S. 374—94.

Nachtrag dazu ebenda S. 459.

Vergleichung von Salimbenes Zeugnis über Berthold von Regensburg mit der vatikanischen Originalhandschrift, ebenda 1868, II, 101 ff.

3.

Über das Geusenliederbuch von 1611 vgl. den 4., 5., 6., 7., 9. Brief und Beilage 1.

Ernst Martins Ausgabe des Reinaert, Willems Gedicht van den vos Reinaerde und die Umarbeitung und Fortsetzung Reinaerts Historie, herausgegeben und erläutert, erschien Paderborn 1874 (F. Schöningh) LII, 521 S. 8°. Sie gibt Reinaert I und II, ersteren nach der Komburger Hs. Vgl. über den Reinaert die folgenden Briefe.

4.

Die hier erwähnte kritische Bearbeitung der Karlsreise ist nicht fertig geworden. Wohl die einzigen Überbleibsel derselben sind die Korrekturen, welche mir Hofmann seinerzeit geschenkt hat, und die ich sorgfältig aufbewahre. Die Ausgabe sollte in den Sitzungsberichten vom 1. Februar 1868 veröffentlicht werden. Es sind 47 Seiten, S. 1—27 der französische Text, 870 Zeilen, S. 28, 29 „Vergleichung der Handschrift des British Museum mit Fr. Michels Abdruck", S. 30—47 Lesarten der Handschrift und Fr. Michels. Darin, was die Überschrift nicht ahnen lässt, viele kritische und exegetische Anmerkungen. Auf Seite 48 ff. sollte der kymrische Text folgen, von dem keine Korrekturen beiliegen. S. Brief 6. Hofmanns handschriftliche Bemerkungen wollten, dass auch der englische Text hineinkomme. (Koschwitz 2. Auflage der Karlsreise, Einleitung Seite IV.) Er ist gesetzt gewesen, aber auch von ihm sind keine Korrekturen vorhanden. Es ist zu bedauern, dass diese Ausgabe nie erschienen ist. Nach einer Mitteilung

des Herrn Prof. Dr. Karl Mayr, Sekretär der K. B. Akademie der Wissenschaften in München, ist von diesem Gedicht, das Hofmann betitelt hat „Karl des Grossen Pilgerfahrt nach Jerusalem und Constantinopel, anglonormännisch, kimrisch und englisch", kein Bogen zur Akademie gekommen. Die Akademie kann also nicht sagen, ob von der Ausgabe etwas gedruckt worden ist, obwohl dieselbe im Almanach der Akademie vom Jahre 1871 steht. S. Brief 12. Nach Brief 10 hat Hofmann am 9. September 1868 die letzte Revision unseres Gedichtes erhalten. Es ist nicht festzustellen, ob es die in meinem Besitz befindliche Revision ist. Ich glaube es nicht, da dieselbe kein Datum trägt und Hofmann auf derselben noch um eine letzte Revision bittet, weil er nachträglich Berichtigungen aus Paris erhalten habe.

Sie ist nicht soweit gediehen, wie Hofmanns berühmte Ausgabe des Rolandliedes, die einen ganz gewaltigen Fortschritt der Rolandkritik darstellt. Es sind von ihr 13 Bogen Text, 208 Seiten bis mit V. 3889, 3975 nach Hofmanns Zählung, und ein halber Bogen, VII S., Einleitung, gedruckt. Exemplare von dieser Ausgabe, die nie im Buchhandel erschienen ist, haben, soviel ich weiss, nur bekommen: E. Boehmer, W. Foerster, Th. Müller, Gaston Paris, E. Stengel und ich. Die Aushängebogen lagen in albis, also ungefalzt, bei Hofmann und ich habe mir mein Exemplar dort selbst zusammengestellt. Die Ausgabe hat als Norm die Bezeichnung: Anhang, Sitzungsberichte, 1866, I. Soviel ich weiss, sind die Bogen noch im Besitz der Familie.

5.

Franz Pfeiffer starb bekanntlich am 29. Mai 1868.

6.

Die Rhyssche Abschrift der kymrischen Bearbeitung der Karlsreise mit neuenglischer Übersetzung hat Koschwitz nachher veröffentlicht in seinen „Sechs Bearbeitungen", Heilbronn 1879; vgl. Einleitung S. VI.

10.

Über diesen Diebstahl ist nichts Näheres zu erfahren. Es handelt sich um Philipp Franz Siebolds (1796—1866) Nippon, Archiv zur Beschreibung von Japan, Leiden 1832—51 mit Atlas. Eine Anfrage bei den Sieboldschen Nachkommen blieb ohne Antwort.

11.

Betreffs Dr. Lanz s. Brief 12, 13, 14 und Beilage 2. Dieser und die folgenden Briefe zeigen so recht Hofmanns warmes hilfbereites Empfinden.

Der Schriftsteller Ludwig Schönchen ist geboren 1817 zu München als Sohn des Hofmusikers Michael S., gestorben am 3. September 1873. Er studierte zu München Jura, redigierte 1838—1851 die (katholische) „Augsburger Postzeitung", 1851—1858 die ministerielle „Neue Münchner Zeitung". Er wurde dann Sekretär im geheimen Hausarchiv und Kgl. Rat. Von 1864 an besorgte er die dritte Auflage der Manzschen Realenzyklopädie, die 1865—1873 in zwölf Bänden erschien. So nach der Allgemeinen Deutschen Biographie 32, 283ff.

Über Hofmanns Schwager Plath vgl. Schröder-Klose, Lexikon der hamburgischen Schriftsteller bis zur Gegenwart, 6. Band, Hamburg 1873, S. 74ff.

Nr. 3025. Danach ist Joh. Heinrich Plath geboren zu Hamburg 1802, besuchte gegen 8 Jahre das Johanneum, dann 1821—1822 das akademische Gymnasium daselbst, ging 1822 nach Göttingen, wo er am 4. September 1824 als Dr. phil. promovierte. Er erwarb sich daselbst ein Grundstück und verheiratete sich mit Sophie, der Tochter des Philosophen Krause. 1828 habilitierte er sich in Göttingen als Privatdozent, damals besonders mit chinesischen Studien beschäftigt. Im Winter 1830 auf 1831 wurde er in die Göttinger Revolution verwickelt, musste infolge dessen fliehen, ward in Gotha gefangen genommen und zu 12 Jahr Gefängnisstrafe verurteilt. Nach seiner Freilassung 1842 kam er nach Hamburg, hielt Vorträge und beschäftigte sich mit literarischen Arbeiten, dann begab er sich nach München zu seiner Frau, erhielt dort eine Anstellung bei der Bibliothek, ward auch Mitglied der Münchner Akademie und setzte seine Bemühungen fort, den Occident mit dem chinesischen Reich bekannt zu machen. Er starb am 16. November 1874.

Ein Verzeichnis seiner Werke befindet sich a. a. O. S. 74—76. Ein Sohn von ihm, Dr. med. Karl Heinrich Plath, 1829—1867, unverheiratet, ist a. a. O. S. 71f., Nr. 3023 verzeichnet.

12.

Ob und wieviel von der Komburger Hs. gedruckt worden ist, weiss ich nicht. Nach einer Mitteilung des Herrn Prof. Dr. Karl Mayr, Sekretär der K. B. Akademie der Wissenschaften in München, sind die Bogen nicht zur Akademie gekommen, und man weiss dort nicht, wieviel von der Ausgabe gedruckt worden ist. Dieselbe steht zwar im Almanach der Akademie vom Jahre 1871, ist aber nie erschienen. Nach Brief 10 vom 9. September 1868 hat Hofmann den ersten Bogen von Reinaert, 528 Verse soeben erhalten. S. auch Anmerkung zu Brief 4. Brief 16 gibt eine Angabe über den Umfang des 1870 Gedruckten, Brief 17 über den Fortgang der Arbeit, Brief 19 besagt, dass am 18. Februar 1873 8 Aushängebogen vorhanden waren.

Bluntschli. Gemeint ist augenscheinlich das Deutsche Staatswörterbuch, Stuttgart 1857—70. Neue, abgekürzte Auflage in 3 Bänden von Loening, Zürich 1869—75.

Im Index generalis in Monumentorum Boicorum Volumina I—XXVII. Pars altera. Monachii sumtibus academiae MDCCCLXXXVII findet sich eine Erwähnung von Karl Lanz als Mitarbeiter an diesem Index nicht. Es ist also, wie es scheint, zu einer Mitarbeiterschaft von Lanz nicht gekommen. Der erste Teil des Index erschien 1848, kommt also für Lanz nicht in Betracht.

Stickel. Gemeint ist damit Kauslers Ausgabe von Burkhardt Stickels Tagebuch seiner Kriegs- und anderer Verrichtungen auf dem europäischen Festland, im Mittelmeer und in Afrika von 1566—98 nach einer Handschrift des Stuttgarter Staatsarchivs (Württemberg. Jahrbücher für Statistik und Landeskunde, Jhrg. 1866), „ein anziehendes Seitenstück zu den Selbstbiographien von Götz von Berlichingen, Schärtlin von Burtenbach und Hans von Schweinichen."

13.

Das hier erwähnte Gedicht von dem lebenden und dem toten König

„Dit is van den doden konigen,
Ind van den leuenden koyngen"

ist aus der Stuttgarter Hs. cod. poet. 4° Nr. 83 abgedruckt in Gräters Bragur I. 369—378, vgl. Goedeke, Grundriss I², 463, 8. Dieser Text ist nicht identisch mit der bei Oesterley, Niederdeutsche Dichtung im Mittelalter, Dresden 1878, S. 35, abgedruckten Fassung. Vgl. Brief 14, in dem Konrad Hofmann noch einmal von diesem Denkmal spricht.

Mit dem Romancero ist gemeint „Laberinto amoroso. Ein altspanisches Liederbuch mit Einleitung und Anmerkungen herausgegeben von Karl Vollmöller." Erlangen, Friedrich Junge, 1891, X, 95 S. Separatabdruck aus meinen Romanischen Forschungen Bd. VI. Alles weitere in der Einleitung zu meiner Publikation. Kauslers Exemplar ist 1638 erschienen. Eine frühere Ausgabe vom Jahre 1618 aus dem Nachlass von Platen befindet sich in der Münchner Hof- und Staatsbibliothek. Diese ist meinem Abdruck zugrunde gelegt. Das Kauslersche Exemplar ist jetzt im British Museum in London. Vgl. noch Brief 14, 18 und 19. Die Korrekturen jener verunglückten Ausgabe sind noch vorhanden; s. meine Ausgabe des Laberinto S. VI. Die Holzstöcke hat mein Freund R. Caspart mir übergeben und ich bewahre sie sorgfältig auf. Ich habe den Abdruck des Laberinto amoroso, ohne Hofmanns Ansicht zu kennen (er sprach zu mir, wenn ich mich recht erinnere, nie von dem Büchlein), natürlich ganz im Sinne Hofmanns gemacht. Das ist ja selbstverständlich und das einzig Richtige.

Hofmanns Arbeit „Zur Cronica rimada del Cid" ist erschienen in den Münchner Sitzungsberichten II, 201ff. (1870).

14.

Über den Placidus-Eustachius vgl. Goedeke, Grundriss I², S. 126, 4.

Wer M. Koch ist, weiss ich nicht. Prof. Max Koch in Breslau ist es nach seiner eigenen Mitteilung nicht; er ist erst 1874 an die Universität gekommen. Über den M. Koch von 1869 weiss er auch nichts zu sagen.

Auf meine Anfrage wegen des Gedichtes De jonge Coenraet teilt mir Herr Prof. G. Kalff in Leiden mit, dass Raumer den Betrug richtig schon gewittert hat. Er schreibt: „Das Gedicht De Jonge Coenraet ist nicht echt, sondern von Verwijs angefertigt nach einer deutschen Übersetzung einer dänischen oder schwedischen Romanze. Ich selbst war schon lange überzeugt, dass das Gedicht eine Pastiche sein müsste. Wer Mittelniederländisch und unsere alten erzählenden Lieder kennt, sieht bald, dass diese Romanze ein Machwerk ist. Verwijs war ein tüchtiger Philologe, aber ein Schelm, der dergleichen Spässe liebte. So hat er in derselben Bloemlezing das bekannte Lied Walthers von der Vogelweide (Under der linden an der heide) übersetzt, ohne zu sagen, woher er es genommen. Vgl. auch Louis L. Petit, Bibliographie der Middelnederlandsche Taal- en Letterkunde, Leiden 1888, Nr. 414. Selbst hat Verwijs sich nicht als den Dichter von De Jonge Coenraet bekannt; wir haben nicht „reum confitentem". Aber mein Kollege Verdam, der mit Verwijs sehr befreundet war und unser Kollege B. Symons in Groningen versichern, dass Verwijs der Autor ist. Ich glaube, dass hier kein Zweifel mehr gestattet ist. In den folgenden Ausgaben der Bloemlezing ist die Romanze mit Recht ausgelassen. Verwijs folgte mit dieser Fälschung dem Beispiel Hoffmanns von Fallersleben, der in seinen Horae Belgicae VIII, Göttingen 1852, S. 43ff. eine von ihm selbstgemachte Romanze Jonc Gherrit und andere von ihm verfasste Lieder als alte ausgab, wie er das selbst gestanden hat (vgl. Hor. Belg. VIII, S. IVff. und XII, Hannover 1862,

42 ff.). Der dritte in diesem Bunde und der „connecting link" zwischen dem Deutschen und dem Niederländer war ein gewisser Westendorp, ein Flamänder, der lange in Deutschland verweilt hat. Dieser W. verfertigte eine Romanze, Roland und Godelinde betitelt von dem übrigens verdienten Franz Böhme, der diese Romanze in sein Altdeutsches Liederbuch aufnahm. In meiner Akademischen Dissertation Het lied in de Middeleeuwen, Leiden E. G. Brill 1883, S. 111—116 habe ich diese Romanze als Fälschung nachgewiesen."

15.

Von der hier erwähnten Historischen romanischen Chrestomathie sprach Hofmann in den siebziger Jahren noch öfter mit mir und Baist. Letzterer sollte sie mit H. machen.

Seine Arbeit: „Über die Quellen des ältesten provenzalischen Gedichtes" erschien in den Sitzungsberichten der Münchner Akademie 1870, II, 175—82.

17.

Garijn. Das hier erwähnte Münchner mittelniederländische Fragment ist von Konrad Hofmann 1861 unter dem Titel „Über ein neuentdecktes mittelniederländisches Bruchstück des Garijn", Münchener Sitzungsberichte 1861, II, 59—79 herausgegeben worden. „Ein Bruchstück des Romans der Lorreinen" (in der Bibl. des Germanischen Museums) wurde mitgeteilt von. G. K. Frommann, mit Bemerkungen von Joh. Lambel, Germania XIV (1869) S. 434—439. Beide Fragmente mit anderen wieder herausgegeben von J. C. Matthes, „Der Roman der Lorreinen". Groningen 1876.

Die Fragmente gehören also zu dem Gedicht, das jetzt als Roman der Lorreinen bezeichnet wird. Vgl. Louis D. Petit, Bibliographie der Middelnederlandsche Taal- en Letterkunde, Leiden 1888, S. 50 ff.

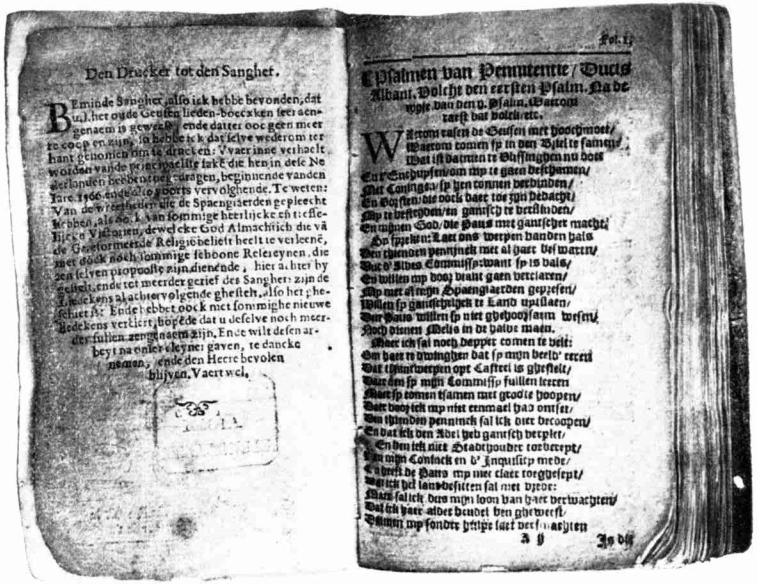
Mehr konnte ich ohne Kenntnis der Antwort Kauslers nicht herausbringen. Vgl. noch Brief 18. 19.

1871 erschienen von Hofmann in den Abhandlungen der philos.-philol. Klasse der Münchner Akademie Band XII Abteilung 3, 171 ff.: Ein katalanisches Tierepos von Ramon Lull. Auch separat im Buchhandel München 1872 4°. Ferner ebenda Bd. XIII Abteilung I, 1 ff.: Zur Textkritik der Nibelungen, auch separat: München 1872, 4°.

Beilage 1.

Das Geusenliederbuch von 1611.

Endlich, nach fast 40 Jahren, tritt dieses Unikum an die Öffentlichkeit. Ich wandte mich an Herrn Professor Dr. G. Kalff in Leiden, der mir unterm 7. Februar 1907 mitteilte, dass eine Ausgabe des Geuzenliedboek von 1611 ihm nicht bekannt sei, und dass er nie von einer solchen gehört habe. Um jedoch völlige Gewissheit zu bekommen, wandte er sich an die grossen holländischen Universitätsbibliotheken in Leiden, Utrecht, Amsterdam, Groningen und an die Kgl. Bibliothek im Haag. Niemanden ist eine Ausgabe von 1611 bekannt. Auch die ausführliche und genaue Bibliographie des Geuzenliedboek von G. W.



Den Drucker tot den Sanghet.

BEminde Sangher, alsoo ick bebbe bevonden, dat uwl. her oude Geuse lieden-boecxken seer aengenaem is geweest, ende datter oock geen meer te coop en zijn, so hebbe ick dat selve wederom ter hant genomen om te drucken: Vvaer inne verhaelt worden vande principaelste saken die hen in dese Nederlanden hebben toegedragen, beginnende vanden Jare 1566. ende also voorts vervolghende. Te weten: Van de wreetheden die de Spaengiaerden gepleecht hebben, als oock van sommige heerlijcke en triesse-lijcke Victorien, dewelcke God Almachtich die vã de Gereformeerde Religie beliefft heeft te verleenē, met oock noch sommige schoone Refereynen, die zen selven propooste zijn dienende, hier achter by gevoeght, ende tot meerder gerief des Sangher zijn de Liedekens alsoo achtervolgende gheset, also het ghebeurt is. Ende hebbet oock met sommighe nieuwe liedekens vermeert, hopende dat u dese selve noch meerder sullen zengenaem zijn. Ende wilt desen arbeyt na onser cleyner gaven, te danckē nemen, ende den Heere bevolen blijven. Vaert wel.

DEn Psalmen van Penitentie / Ducis Alanſ. Volcht den eersten Psalm. Na de oplo dan den 9. Psalm. Waerom verre dat bolck etc.

WAerom vresen de Geusen met hoochmoet/
Waerom comen sy in den Rijcke te samen/
Wat ist dattmen te Vlissingen nu doet
Een Vrechtpsen/om mp te gaen beschamen/
Dat Coninghs/ sy den connen verbinden/
En Vorsten/ die ooch haer toe zijn bedacht/
Mp te verspoen/ en ganselp te vernitden/
En mijnen God/ die Hans met ganselper macht/

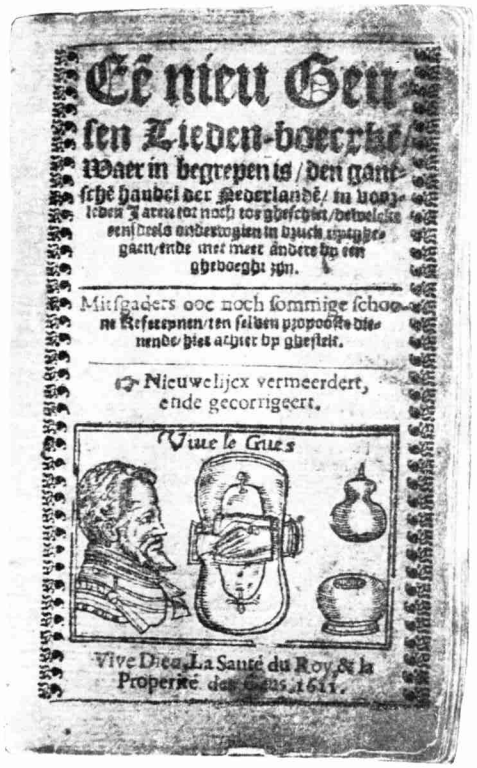
Op spreken: Laet ons werpen banden hals
Den tijrannen penninck met al haer bel warren/
Dat d' Rides Commissp want sp is dals/
En willen mp doch vrant gaen verclaren/
Mp met al mijn Spaengiaerden gepresen/
Willen sp ganselpcken te Land opvaren/
Der Hans willen sp niet ghehoorsaem wesen/
Hoch dinen Mesto in de halve maen.

Maer ick sal noch deppet comen te pas:
Om haer te dwinghen dat sp mijn beeld' eeren
Dat tijnt wertgen opt Casteel is ghesteld/
Waer om sp mijn Commissp sullen leeren
Maer sp comen samen met groote hoopen/
Maer doch ick mp niet eenmael had ontset/
Den thijnden penninck sal ick hier becoopen/
En dat ick den Adel heb ganesch bespet/

En den ick niet Stadthouder verberept/
En mijn Conincx en d' Inquisitp mede/
En dreff de Hans mp met claer toegheseyt/
Dat ick het landbesitten sal met vrede:
Maer sal ick dese mijn loon van haer verwachten/
Dat ick haer adel hendet den ghewerst/
Samen op sondre pitijs sael verslaghen

Abb. 2.

Abb. 3.



Eẽ nieu Gen-
sen Tieden-boeckẽ/
Waer in begrepen is/ den gant-
schẽ handel der Nederlandẽ/ in veer-
leden Jaren tot noch toe geschiet/ welcke
eenighe als onderwijsen in dyuch ingegae-
gaen/ende met meer andere bij een
gheboeght zijn.

Mitsgaders ooc noch sommige schoo-
ne Refereynen/ten selben propooste die-
nende/ hier achter bij gheset.

☞ Nieuwelijcx vermeerdert,
ende gecorrigeert.

Vive le Gues

Vive Dieu, La Santé du Roy, & la
Properité des Gues, 1611.

Abb. 1.



Den sterckẽ Arm des Heeren
Helpt ons den vpent uyt Hollant keeren.

TOT DORDRECHT,
Ghedruckt bij Peeter Verhaghen / woo-
nende inde Wyckerpe tegen over de Wijndrug-
ghe. Int Jaer M.DC.XI.

Abb. 4.

Beger, Het Geusen Liedboek, in Kroniek van het Historisch Genootschap, gevestigd te Utrecht, 26. Jahrgang 1870, Utrecht 1871, S. 219 bis 251, 518—20, und 28. Jahrgang 1872, Utrecht 1873, S. 129—38, verzeichnet diese Ausgabe nicht. Um nun der Sache auf den Grund zu kommen, da Zweifel an der Richtigkeit von Hofmanns Angaben laut wurden, habe ich mir das Geusenliederbuch von 1611 aus München erbeten und die Kgl. Hof- und Staatsbibliothek hat mit gewohnter Liebenswürdigkeit dieses Unikum mir in meine Wohnung geschickt, so dass ich es mit Musse studieren konnte. Es zeigt sich, dass Hofmann sich nicht geirrt hat, sondern dass diese Ausgabe wirklich vorhanden ist. Sie gehört in der Liste der Ausgaben des Geuzenliedboek, Kroniek 26, auf S. 236. Bei der Wichtigkeit des Gegenstandes gebe ich nachstehend eine Beschreibung und Inhaltsangabe des Buches.

Dasselbe trägt die Sig der Münchner Hof- und Staatsbibliothek P. O. rel. 5863. Es ist sehr gut erhalten. Höhe der Bll. 13 cm, Breite 8 cm. Der biegsame Einband ist Pergament aus einem alten Messbuch. Schrift Fraktur, nur die Prosaüberschriften der Lieder und der erste Buchstabe der Liederanfänge sind in Antiqua. Dieselben enthalten auch Angaben über die Melodie, wie die Überschriften in van Lummels Ausgabe. Vgl. das Faksimile[1]) von Bl. 1 r° Abbildung 3, wo die Überschrift übrigens allein in Fraktur ist

Das Buch besteht aus einem Bl. Titelblatt (s. Abbildung 1), dann aus 97 pag. Bll. Geuse Liedekens. Die Blattbezeichnung läuft 1—96, aber 64 ist doppelt vorhanden, daher 1 Bl. mehr. Auf dem letzten Bl. 96 r°, in Wirklichkeit also 97 r°, beginnen die Geuse Refereynen, welche auf 4 unp. Bll. fortgesetzt werden. Dann folgt das Register: 2 unp. Bll. Die Blätterlage ist 𝔄-𝔑, je 4 Lagen, bezeichnet 𝔄 u. s. w. II, III, IIII, V (dieses IIII fehlt bei 𝔄 u. 𝔎, bei 𝔐 fehlt V). Die Bezeichnung beginnt mit 𝔄 II und endigt mit 𝔑 V. 𝔄 ist Titelblatt. Bei 𝔄 u. s. w. 1 ist nie die Bezeichnung I angegeben, sondern steht bloss der Buchstabe ohne Ziffer. Die Lieder beginnen auf Blatt 1 mit dem Psalmen van Pennitentie Ducis Albani, wie auch sonst. (S. Abb. 3.)

Das Register führt 73 einzelne Stücke auf. Eines ist ausgelassen (s. u.), also sind es 74. Dazu 4 Refereynen, die nicht im Register stehen. Das letzte unpaginierte Blatt v° zeigt die auch sonst in den Geusenliedbuchausgaben vorkommende Vignette, ein gewappneter Arm mit gezücktem Schwert aus den Wolken kommend (s. Abbildung 4). Darunter steht:

Den stercken Arm des Heeren
Helpt ons den vyant uyt Hollant keeren

Tot Dordrecht (diese 2 Wörter in Antiqua), Ghedruckt by Peeter Ver-

1) Leider hat der Photograph trotz meiner ausdrücklichen Bestellung, die Aufnahmen in der Grösse des Originals zu machen, dies nicht getan.

haghen, woonende inde Druckerije, teghen over de Wijnbrugghe. Int Jaer M. DJC. ende X J. Darunter für mich teilweise unleserliche handschriftliche Bemerkungen.

Auch Herrn Prof. Dr. G. Kalff ist es nicht gelungen, nach der ihm gesandten Photographie die handschriftlichen Bemerkungen zu entziffern, selbst nicht mit Hilfe des Leidener Archivarius. Es sind augenscheinlich deutsche Wörter. So lese ich Z. 1 v. o. hembtden 2, Z. 2 saluet 6 = 6 Servietten. Salvet ist heute noch in Schwaben und auch sonst: Serviette. Z. 4 lese ich Vmbschlag 5, also 5 Umschläge. Z. 5 Schlaffhauben 3, also 3 Schlafhauben Z. 6? 6 bar = 6 paar. Also haben wir hier ein Wäscheverzeichnis, wie denn in früheren Jahrhunderten allerlei Notizen öfter in Bücher eingetragen wurden. Diese Bemerkungen stehen also in keiner Beziehung zu dem Inhalt des Geuzenliedboek. Jedenfalls geht aus diesen Eintragungen hervor, dass das Buch schon seit dem 17. Jahrhundert in Deutschland war und deshalb auch den holländischen Fachgenossen nicht bekannt wurde.

Die Foliobezeichnung ist wie immer bei den alten Drucken mehrfach falsch.

Statt	Fol.	22	steht	Fol.	8
„	„	37	„	„	39
„	„	43	„	„	39
„	„	50	„	„	42
„	„	54	„	„	45
„	„	58	„	„	48
„	„	59	„	„	57.

64 kommt, wie gesagt, doppelt vor, doch sind es verschiedene Blätter und die Verweise des V° unten und das erste Wort des R° des folgenden Blattes stimmen.

Von 65 ab geht es wieder richtig weiter.

Aber statt	Fol.	81	steht	Fol.	75
„	„	82	„	„	72
„	„	83	„	„	77
„	„	85	„	„	73
„	„	93	„	„	92.

Die Verweise stimmen immer, also keine Blattversetzung.

Mit 96 hört, wie gesagt, die Paginierung auf.

Ich gebe nun eine Übersicht über den Inhalt des Buches. Titelblatt, Rückseite desselben, Recto des ersten und Verso des letzten Blattes habe ich photographieren lassen und gebe sie anbei in Abbildung.

Titelblatt (vgl. die Abbildung 1).

r°. Eẽ nieu Geu- | ſen Lieden-boecxkẽ, | Waer in begrepen is, den gant- | ſchẽ handel der Nederlandẽ, in voor- | leden Jaren tot noch toe

ghefchiet, dewelcke | eenfdeels onderwijlen in druck uytghe- | gaen, ende met meer andere by een | ghevoeght zijn.

Mitfgaders ooc noch fommige fchoo- | ne Refereynen, ten felben propoofte die- | nende, hier achter by gheftelt.

☛ Nieuwelijcx vermeerdert, | ende gecorrigeert.

Viue le Gues
Vignette: das Geusenwappen.
S. Abbildung 1.

Vive Dieu, La Santé du Roy, & la | Properité des Geus, 1611.

Zeile 1, 2, 5, 6, 9, die Hand von Z. 12, *Viue Dieu, Roy, des Geus* sind in Rotdruck. Sonst kommt in dem Band kein Rotdruck mehr vor.

v° (S. Abb. 2) Den Drucker tot den Sangher.

Beminde Sangher, also ick hebbe bevonden, dat u. l. het oude Geufen lieden – boecxken feer aengenaem is geweeft, ende datter ooc geen meer te coop en zijn, so hebbe ick dat felve wederom ter hant genomen om te drucken: Vvaer inne verhaelt worden vande principaelfte fakē die hen in defe Nederlanden hebben toegedragen, beginnende vanden Jare 1566. ende alfo voorts vervolghende. Te weten: Van de wreetheden die de Spaengiaerden gepleecht hebben, als oock van sommige heerlijcke eñ treffelijcke Victorien, dewelcke God Almachtich die vā de Gereformeerde Religie belieft heeft te verleenē, met oock noch fommige fchoone Refereynen, die ten selven propoofte zijn dienende, hier achter by geftelt, ende tot meerder gerief des Sanghers zijn de Liedekens al achter volgende gheftelt, also het ghefchiet is: Ende hebbet oock met fommighe nieuwe liedekens verciert, hopēde dat u defelve noch meerder fullen aengenaem zijn. Ende wilt defen arbeyt na onfer cleyner gaven, te dancke nemen, ende den Heere bevolen blijven. Vaert wel. (Dies alles in Antiqua.)

Nun das Register.

Dasselbe beginnt auf dem unpag. Bl. 101 r° und endet auf dem unpag. Bl. 102 r°. Die übergeschriebenen Buchstaben sind in Antiqua, der Text wie immer Fraktur. L. und die 2 Zahlen dahinter bedeuten Nummer und Seitenzahl der Lieder in: Nieuw Geuzenlied-Boek, waarin begrepen is den gantschen Handel der Nederlanden, beginnende anno 1564 uit alle oude Geuzenlied-Boeken bijeenverzameld. Versierd met

schoone, oude Refereinen en Liedekens, te voren nooit in eenige Liedboeken gedrukt. Uit verschillende Uitgaven op nieuw bijeenverzameld door H. J. van Lummel. Utrecht, C. van Bentum [1874]. VIII, 559 S. 8°.

Register, aller Liedekens, ghestelt op de maniere vanden A. B. C.

A

Aenhoort ghy menſchen seer vaillant. *L.* XLI, 89 7
Als wy aende riviere Oostwaerts ſaten. *L.* XXXII, 65 14
Alſmen ſchreef duyſent vijfhondert, vandē Graef Egmont, Hoorn ende Batenborgh *L.* XXIX, 57 18
Aenhoort ghy Nederlanden, van Leyden. *L.* C, 230 58
Aenhoort een Liet van Ziericzee. *L.* CVIII, 247 64
Alſmen een duysent vijfhondert Jaer. *L.* CXXXVI, 313 . 66 [*lies* 86]

C

Comt al ghy Geuſkens hier ontrent, van Berghen in Henegouwe. *L.* LIV, 116 32

D

De Prins van Oraengien is te velde ghecomen. *L.* XXVIII, 54 . 5
Duckdalve ben ick gheheeten. *L.* LXXVII, 177 30
Den dertichſten Mey op Pincxſterdagh. *L.* XCIV, 214 53
De ſtercke God, eeuwich en sonder ent, van de spaenſche Vloot. *L.* CXXXIX, 319 72
Den Peys die was voorhanden. *L.* CLIV, 373 90

E

Een Liet ſal ick u singhen, van Bossu. *L.* LXVI, 156 41
Eylacen ick mach wel claghen. *L.* LXV, 154 45
Een nieu Liet ſoo wil ick ſinghen. *L.* CIII, 235 60

G

Ghy Chriſtenen allegare, de Prince vertreckt. *L.* XVIII, 31 . . 12
Ghy Hoe[n]deren, Eynden en Duyven. *L.* XL, 88, *im Register unter* Wie wil hooren *S.* 87 *aufgeführt* 25
Ghy Bruſſelaers met Couragie. *L.* CX, 251 64
Gods goetheyt groot, die door tbloet van Naſ. *L.* CL, 363 . . . 94

H

Hoe veel volcx, O Paus Heer? *L.* LXIX, 162 2
Heft op u Hooft, ſteeckt op u ooren. *L* XXXIII, 67 6

[Falsch 6 *statt* 3. *Dafür ist im Register vergessen]*:
Hoe ſeer ſiet men nu dalen. *L.* XLIV, 94 6
Helpt nu u ſelf, ſoo helpt u God. *L.* XXXIV, 68 25
Hoort toe ghy menſchen nu ter tijt *L* LXI, 140 40
Hoort toe ghy mannen en Vrouwen. *L.* LXXI, 165 42
Hoort alle gaer, int openbaer, van Berghen. *L.* LXXXVIII, 199 . 47
Hoort toe ghy mannen en wyven, van Flissingen. *L.* LI, 110 . . 51
Hollant, Zeelant, wilt ghy u nu bekeeren? *L.* XCVII, 220 . . . 59
Hebdy niet ter Miſſe gheweeſt? *L.* VII, 10 68
Hoort Paus ghy grooten Antichriſt. *L.* LVI, 121 70
Hoe ſalich zijn de Landen. *L.* XLIII, 93 85

I

Ick hoep dat den tijt noch comen ſal. *L.* X, 15 4
Ick neem adieu mijn Schaepkens al *L.* XIX, 33 14
Ick wil te Land' uyt rijden. *L.* LXXVIII, 179 44
Ick wil [*Text* ſal] u ſinghen een goet nieu Liet. *L.* VI, 9 . . . 60
[*Lies* 69. *Verwechslung mit* Een nieu liet ſoo wil ick ſingen *Bl.* 60. *S. oben*] . . . . . .
Int Jaer tnegentich ſeſſe, van Calis Malis. *Fehlt bei L. im Register, steht aber* CXLIX, 359 79

K

Ke Marville, Ke Diablos. *L.* LXX, 163 2

M

Madam de Parma die is gheleghen. *L.* XXXV, 70 9
Mijn Ziel verblijt haer inden Heer. *L.* XXVI, 47 16
Met recht mach ick wel ſuchten. *L.* LIX, 133 35
Maximilianus de Boſſu. *L.* LXXIV, 170 42
[*Soll* 43 *heissen. Der Druck hat im Text falsch* 39] . . . .
Met Wilhelmus van Naſſ. van Middelborgh. *L.* LXXXIX, 203 . 49

N

Nero moordadigh Princen begraeffenis. *L.* CXXXIV, 307 . . . 87

O

Ontwaeckt ghy Chriſten alle. *L.* XLII, 92 8
Och wie ſal mijn ooghen nu ter tijt. *L.* XXIII, 39 11
O werelt liſtich, lieflijck int oorboren. *L.* XXXVII, 79 22
O God van Hemelrijke, van Haerlem. *L.* LVIII, 129 39
Och God wilt doch vertrooſten, van Bommene. *L.* CVI, 243 . . 62

R

Ras ſeventhien Provincen. *L.* LIII, 114 34
Requiem moghen wy ſinghen. *L.* CVII, 245 63

S

Seght ghy Berghſche Soldaten. *L.* CXLI, 336 75
Schaemt u nu Brabandt ſeere. *L.* CLIII, 371 76

T

Tfy u ghy Afgodiſten, vanden Graef van Lume. *L.* LXXX, 182 . 54
Tgulde Jaer ſeſtienhondert. Vlaemſchen ſlagh. *L.* CLVIII, 386 . 93

V

Vermaledijt, is die uyr en die [*Text* ende] tijt. *L.* LXVII, 159 . 1
Verheught u nu, van vreught ont ſpringt, vande Victorie van Leyden. *L.* XCVIII, 222 56

VV

Waerom raſen de Geuſen met hoochmoet. *L.* LXVIII, 161 . . . 1
Wy Baenderheeren int ghetale veel. *L.* XXVII, 52 15
Wilhelmus van Naſſouwe. *L.* XXXI, 63 20
Waer blijft ghy nu ghy boos gheſlacht? *L.* XLVII, 101 . . . 24
Wy Geuſkens willen wy [*Text* nu] ſingen, van den Briel. *L.* XLVIII, 103 27
Wie wil hooren een nieu gheſanck, van den Briel. *L.* L, 106 . 28
Wie wil hooren een nieu liet, van Capiteyn worst. *L.* LVII, 126 31
Wie wil hooren een goet nieu liet, van Alcmaer. *L.* LX, 137 . 39
Wie wil hooren een nieu Liet, vanden ouden man. *L.* LXXIX, 181 46
Wat ſeyt men nu van Duckdalve? *L.* LXXII, 167 46
Wilt ghy O Nederlanden, van Middelborgh. *L.* XC, 204 42
[*Es muss* 50 *heissen. Der Druck hat im Text falsch* 42 *statt* 50]
Wie wil hooren een nieu Liedt, vanden ſlagh die by Mook geſchiet is. *L.* XCI, 206 52
Wie wil hooren en goet nieu Liedt, vanden aenſlagh op Noorthollant. *L.* XCVI, 218 54
Wilt nu vreucht bedrijven, Princeſſe incomſt. *L.* CV, 240 . . . 61
Wel op, wel op, Spaengiaerden. *L.* CXII, 255 65
Wel op duyvel, ghy die in Westerlande *L.* XLVI, 99 66
Waeckt op ghy Nederlanden, Antwerpia moort. *L.* CXVI, 264 . 66
Weeſt nu verheught, ende verblijt, van Breda. *L.* CXLII, 339 . 77
Weeſt al verblijt, ende verheught, vant overgaen van de ſtadt Gheertruydenbergh. *L.* CXLVIII, 355 83

Eynde des Regiſters. *[In Antiqua.]*

Dieses Register hat meistens die richtige Paginierung, auch wo dieselbe im Text falsch ist. Doch ist nicht anzunehmen, dass dasselbe nach einem andern Original gemacht worden ist, vielmehr hat der Verfasser desselben einfach die richtige Zahl eingesetzt — wo er das nicht übersehen hat.

Die 4 Refereynen stehen nicht im Register. Es sind folgende:

Bl. 96 r°: Ghy Cains ghebroetſele, ghy Aderen gheſlachte *L.* XVI, 25.

[Bl. 97 v°] Geſlachte der maechden van Antwerpē vercoren. *L.* XXI, 35.

[Bl. 98 r°] O Brabant moordadich, vol bloetgierighe honden,
Schout, Schepens, Burghemeeſters en Raden van deſen *steht bei van Lummel nicht.*

[Bl. 99 v°] Ghy Voeſterheeren des lants wilt toch betooghen. *L.* CXXVII, 292.

Über Nr. 3 schreibt mir Herr Prof. Dr. G. Kalff in Leiden folgendes: „Mit dem Referein „O Brabant moordadich etc.“ ist es so bewandt: Laurens Jacobszoon Reael, ein angesehener protestantischer Bürger von Amsterdam, wurde im Jahre 1567, als Alba kam, aus dem Lande verwiesen und 1573—74 befand er sich in Emden und Danzig. Er dichtete mehrere Refereinen, Balladen, Epitafien u. s. w., welche nur handschriftlich vorliegen, und auf der Universitätsbibliothek zu Gent aufbewahrt werden. (Die Hs. hätte schon längst publiziert sein sollen, aber der Arbeiter sind in unserem kleinen Lande leider nur wenig.) Aus dieser Hs. hat der Sub-Archivarius von Amsterdam Dr. J. Breen ein paar Refereynen publiziert in Amsterdamsch Jaarboekje voor 1897, S. 51ff. Das erste dieser Refereynen fängt also an:

„O Amsterdam, moordaedich, voll bloetgierrige Honden
Schout, Scheepens, Burgemeesters en Raeden van deezen
Bloetdorstige Papisten, sijt ghy noch niet sat“ etc.

Offenbar hat jemand derzeit eine Abschrift des Refereins bekommen und Amsterdam zu irgend welchem Zwecke geändert in Brabant, oder hat vielleicht der Drucker Peter Verhaegen selbst diese Änderung gemacht, um Amsterdam (seit 1578 auf seiten von Oranien und den siegreichen Provinzen) zu schonen?“

In dem Inhaltsverzeichnis der Ausgabe von 1581, Kroniek 28, 131ff., und in der Liste, welche Beger, Kroniek Bd. 26 am Schluss seiner Abhandlung beifügt, findet sich das Referein weder als „O Brabant moordadich“ noch als „O Amsterdam moordadich“ aufgeführt. Es kommt also nur in unserer Ausgabe vor und ist somit aus einem ganz bestimmten Grunde in dieselbe aufgenommen worden.

Nach Kroniek 26, 221ff. und 28, 129ff. steht unser Text des Geusenliederbuchs den Ausgaben von 1581, bezw. 1588, bezw. 1610 nahe.

Das Weitere muss ich nun den Spezialisten auf diesem Gebiet überlassen und freue mich nur, hier lang nach Konrad Hofmanns Tod feststellen zu können, dass er wieder einmal Recht gehabt hat

Beilage 2.

Dr. phil. Karl Friedrich Wilhelm Lanz.

Dr. phil. Karl Friedrich Wilhelm Lanz ist geboren am 19. April vormittags zwischen 10 u. 11 Uhr 1805, getauft am 28. April, als 3. Kind, 2. Sohn, des Pfarrers und Grossherzogl. hess. geistl. Inspektors Johann Carl Gottlieb Lanz in Wolfskehlen bei Darmstadt, geb. 22. Mai 1768 in Pirmasens, † 2. Dezember 1842 in Wolfskehlen, und seiner Ehefrau Sophie Dorothea geborene Koch aus Darmstadt.

Sein Grossvater Lanz, dessen Vorname unbekannt ist und der früh starb, soll in Pirmasens, das damals hessisch war, Hofdiener des Landgrafen gewesen sein. Da in Pirmasens nur ein altes Kirchenbuch von 1643—1709 vorhanden ist und dann die Kirchenbücher bis 1798 fehlen, so lässt sich über ihn gar nichts Sicheres ermitteln. Auch beim Grossherzoglichen Oberkonsistorium in Darmstadt sind nach einer gütigen Mitteilung desselben Pirmasenser Akten oder Kirchenbücher in der Registratur nicht zu finden. Der Name Lanz kommt nach einer Mitteilung des Herrn Dekan Piton in Pirmasens dort nicht vor. Der Vater unseres Dr. Lanz hatte 2 Stiefschwestern, älter als er; die eine heiratete einen Vasco, die andere einen Otto; letztere Familie ist in Darmstadt heimisch gewesen.

Johann Carl Gottlieb Lanz besuchte in Darmstadt die Schule, wohnte bei einem Onkel, Schwager seiner Mutter mit Namen Martin, Geheimer Rat in der fürstlichen Meierei am Sporertor. Hier lernte er seine nachmalige Frau kennen, Tochter des Hofkammerrats Koch und verlobte sich sehr jung mit derselben. Als er 17 Jahre alt war, starb seine Mutter zu Pirmasens und wurde dort beerdigt. Lanz eilte von Darmstadt aus an ihr Krankenlager, um gerade zur Beerdigung in Pirmasens anzukommen. Nachdem er das Gymnasium absolviert hatte, studierte er in Jena und Giessen. Dann nach dem Examen taucht er als Leiter einer Privatschule zu Pirmasens auf. Vertrieben durch die Revolution wird er Gehilfe in Darmstadt und Hauslehrer in Seligenstadt, dann nimmt er die Pfarrstelle zu Wolfskehlen an. 1795, ein Jahr später, heiratet er Sophie Dorothea Koch. Dieselbe soll ein „bezauberndes Mädchen und Frau gewesen sein, voll Poesie und Humor, Mutter einer zahlreichen Familie.“ Über diesen Pfarrer Johann Carl Gottlieb Lanz, seine Familie und Tätigkeit in Wolfskehlen berichtet die Pfarrchronik des Dorfes (Herr Pfarrer Goetz entnahm ihr diese Nachrichten für mich) sehr ausführlich. Er hatte noch zwei Brüder, davon

der eine Notar (er wird ohne Vornamen und ohne Angabe des Wohnortes aufgeführt) und der andere kaiserl. österreichischer Major in Wien war. Letzterer soll ein trefflicher, gebildeter und religiöser Mann gewesen sein. „Beide Brüder waren durch Geist, Feuer und Lebhaftigkeit des Temperaments dem hiesigen Pfarrer ähnlich." Am 24. Nov. 1847 starb die Mutter. Bei ihrer Beerdigung waren in Wolfskehlen die zwei ältesten und der zweitjüngste Sohn anwesend. Nach dem Tode des Vaters 1842 hatte sich unser Karl Friedrich Wilhelm Lanz fast ein Jahr bei seiner Mutter in Wolfskehlen aufgehalten. Ob Johann Carl Gottlieb Lanz etwa ein Enkel meines Ururgrossvaters urgrossmütterlicher Linie, des Pfarres Johann Philipp Burchardt Lanz, auch Lantz geschrieben (die Schreibung Lanz und Lantz wechselt) ist, der 1727 bis 1755 Pfarrer in Sprendlingen war, früher, von 1714 ab, in Lehrbach-Erbenhausen bei Kirtorf, Kreis Alsfeld, LG. Giessen, gestorben am 8. April 1755 in Sprendlingen, kann ich nicht feststellen, da, wie gesagt, in Pirmasens und Darmstadt die Kirchenbücher fehlen. Das Temperament der drei Brüder würde darauf hinweisen, denn mein Ururgrossvater war nach den Pfarrakten von Sprendlingen ein sehr temperamentvoller Mann, der in langen Streitigkeiten mit seiner Gemeinde lag. Es findet sich von ihm ein Schriftstück in den Pfarrakten, betitelt „Pfarrmörderei zu Sprendlingen". Auch das Grossherzogliche Oberkonsistorium in Darmstadt besitzt über Johann Philipp Burchardt Lantz sehr umfangreiche Akten, die kulturgeschichtlich teilweise von hohem Interesse sind und auch für die Familiengeschichte viel Wertvolles enthalten. Ich werde diese Akten für die Geschichte meiner Familie, an der ich gegenwärtig arbeite, verwerten.

Seinen ersten Unterricht erhielt unser Karl Friedrich Wilhelm Lanz bei seinem Vater, wie das ja bei Pfarrersöhnen auf dem Lande Brauch ist. Aus der Matrikel des Ludwig-Georg-Gymnasiums in Darmstadt ergibt sich, dass er am 24. September 1817, 12jährig, in die Sekunda genannten Gymnasiums aufgenommen wurde. Herbst 1818 wurde er nach Prima, Herbst 1820 unter Verleihung eines Prämiums nach Selekta versetzt, und Herbst 1821 zur Universität entlassen. Diese Mitteilung verdanke ich Herrn Geh. Schulrat Dr. Mangold, Direktor des Ludwig-Georg-Gymnasiums in Darmstadt. Er fügt noch bei, „in den Programmen der Anstalt findet sich, dass Karl Lanz aus Wolfskehlen zweimal bei öffentlichen Redeübungen der Schüler selbstverfasste Reden gehalten hat, nämlich am 11. April 1821 „von dem Siege des Patriotismus über die Rachsucht. Lateinisch", und am 19. September 1821 „von den Vorteilen, welche Wissenschaft und Kultur aus stürmischen Zeiten ziehn. Deutsch."

Durch Verstandesgaben ausgezeichnet, von glühendem „Ehrgeiz und beharrlichem Fleiss, studierte er in Giessen zuerst auf Wunsch seines

Vaters Theologie, dann nach dessen Tode Philologie“ (So nach der Kronik, verfasst von Pfarrer Luck, dem Schwager von Karl Friedrich Wilhem Lanz).

Lanz war ein Jugendfreund von G. G. Gervinus, der seiner in „G. G. Gervinus Leben, Von ihm selbst, 1860“, Leipz. 1893, mehrfach Erwähnung tut. So S. 55. S. 92 nennt er ihn „den gesund gerichteten Lanz“. Auch auf der Universität trafen die Freunde sich wieder. S. 119 schreibt Gervinus:

„Die meiste Zeit verbrachte ich mit Lanz. Wir lasen den ganzen Herodot zusammen, den ganzen Aristophanes mit alten und neuen Scholien, auch von Sophokles, wenn ich nicht irre, sämtliche Stücke, den Terenz und von Cicero eine Anzahl Briefe, Reden und Abhandlungen.“

Heinrich Eduard Scriba, Herausgeber des Biographisch-literärischen Lexikons der Schriftsteller des Grossherzogtums Hessen, I. Abteilung, Darmstadt 1831, S. 207 schreibt über Lanz folgendes: „Nach Vollendung seiner Studien liess er sich als Privatlehrer zu Darmstadt nieder, erteilte als solcher einige Zeit in dem Lehrinstitut der Kandidaten Ritsert, Schmitz und Sell Unterricht, und übernahm im Winter 1828—29 die Lehranstalt des als Pfarrvikar nach Nordheim abgegangenen Candidaten Lotheissen, welche er mit der der Candidaten Lachmann und Heumann in Verbindung setzte. Während dieser Zeit unterwarf er sich auch dem Gymnasiallehrerexamen zu Giessen. Im Herbst 1829 trat er dem Vereine der Candidaten K. Heumann, Fr. Schäfer, E. Scriba und A. Weiss zur Gründung einer allgemeinen Vorbereitungsanstalt für Gymnasien und Realschulen, durch Zusammenschmelzung ihrer Separatschulen, bei. Seit Ostern 1830 erteilte derselbe auch mit höherer Erlaubnis einige Unterrichtsstunden in dem Grossh. Gymnasium zu Darmstadt.“

Geh. Schulrat Mangold fährt fort: „Aus unsern Rechnungsakten ersehe ich, dass der Kandidat Lanz vom 1. April 1831 bis zum 11. Mai 1835 Hilfslehrer an unserm Gymnasium war und dann nach Giessen versetzt wurde. Ein alter Herr von 83 Jahren, der sich des Kandidaten Lanz noch sehr wohl erinnert, erzählt mir, dass er im Anfang der dreissiger Jahre hier eine Privatknabenschule geleitet habe. Vgl. auch Staatshandbuch für Hessen-Darmstadt von 1835 S. 232, worin er als Kandidat der Philologie, als Hilfslehrer und Accessist am Gymnasium zu Darmstadt aufgeführt ist. In den hessischen Hof- und Staatshandbüchern 1841, 44, 48 wird Lanz als ordentlicher Lehrer am Gymnasium zu Giessen verzeichnet. Nach Scriba a. a. O. 2. Abteilung, Darmstadt 1843 S. 430f., hat er vor seiner Anstellung vom 19. November 1839 den philologischen Doktor gemacht. 1841 wurde er ordentliches Mitglied des historischen Vereins für das Grossh. Hessen. In den Akten des Grossherzogl. Gymnasiums in Giessen findet sich nach freundlicher Mit-

teilung des Herrn Direktors Dr. W. Hensell folgendes: Am 29. April 1843 erhält Lanz eine Gehaltszulage von 100 fl., am 21. Juni 1845 eine Remuneration von 100 fl. aus den Überschüssen, am 8. August 1846 eine solche von 60 fl. Sein Gesuch um Gehaltszulage wird Juli 1846 abgeschlagen, ebenso März 1848. Am 23. November 1850 erhält Lanz eine solche im Betrage von 200 fl. Sein Gehalt erhöht sich damit auf 1100 fl. Am 27. März 1851 berichtet die Direktion, dass Lanz bei seiner Abreise sich weder von dem Direktor verabschiedet noch seine Adresse hinterlassen hat. Er hat den Hofgerichtsadvokaten Steinberger mit der Empfangnahme seiner Besoldung beauftragt. Am 31. Juli 1852 wird der Direktion nachträglich mitgeteilt, dass der Grossherzog Lanz die nachgesuchte Entbindung von seinem Amte erteilt hat. Aus den Programmen ergibt sich folgendes: Den 19. November 1839 wird Dr. Lanz zum ordentlichen Gymnasiallehrer mit einer Gehaltserhöhung ernannt. Das Schuljahr 1842—43 war Lanz mit Urlaub abwesend, um die Archive und Bibliotheken von Brüssel und Paris für historische Forschungen zu benützen. Herbst 1843 übernimmt Lanz nach $1^1/_2$jähriger Abwesenheit wieder seinen Dienst. Im Programm von 1851 heisst es: Ostern 1850 erhält Lanz einen einjährigen Urlaub, um die Archive zu Wien für historische Forschungen zu benützen. Die Stellvertretung für ihn wird, da Lanz wiederholt um einjährigen Urlaub nachgesucht hat, wahrscheinlich auch im nächsten Schuljahr bestehen.“ Von 1852—1866 fehlen leider die Programme. Von Herrn Sanitätsrat Dr. Dickore in Lollar bei Giessen hörte Herr Direktor Hensell zufällig, dass Lanz bei seinen Eltern gewohnt habe und dass er sich seiner genau erinnere. Am 26. Juni 1852 wurde der Lehrer am Gymnasium zu Giessen, Dr. Karl Friedrich Wilhelm Lanz, dermalen zu Wien, von seiner Dienststelle auf sein Nachsuchen entbunden, Grossh. Hess. Regierungsblatt 1852, S. 352. Er scheint sich dann in verschiedenen Städten als Privatgelehrter aufgehalten zu haben. Wir sehen also, dass Dr. Lanz später sich mit grossem Fleiss und Erfolg seinen historischen Studien zuwandte und viele Reisen machte. 1848 verheiratete er sich mit Margarete geb. Schelver verwittwete Philippi (dieser ihr erster Mann stammte aus Usingen, Gervinus a. a. O. S. 313) geb. 23. Mai 1817 in Heidelberg, † 1882 in Buenos Aires. Lanz wurde dadurch Schwager seines Jugendfreundes G. G. Gervinus. S. unten. Da er sich durch seine Vermögensumstände nun in den Stand gesetzt fühlte, gab er, wie wir gesehen haben, den Staatsdienst Anfang 1851 auf, wohnte zuerst in Wien, München, Cannstatt und Stuttgart, machte von diesen Orten aus literarische Reisen nach Paris, Mailand und Spanien (so Lucks Chronik). 1844—45 datierte er die Vorreden zu seinen Publikationen, Band 8 und 11 der Bibliothek des literarischen Vereins, aus Giessen. In den fünfziger Jahren (vor 1857) befand er sich, wie aus Hofmanns Briefen hervorgeht, in München.

Von nun ab werden seine Spuren seltener. 1869 führt ihn das Stuttgarter Adressbuch auf, aber nicht 1868 und 1870.

Das Ende seines Lebens verbrachte er zunächst in Tübingen, dann in Leipzig, wo er am 18. Oktober 1874 gestorben ist und auch begraben wurde. Ich kam darauf durch das Stuttgarter Standesamt, welches seinen Tod in der Stuttgarter Bürgerliste erhob. Danach ist er in Stuttgart Bürger gewesen. Nach Abschluss dieses Manuskriptes erhielt ich von seinem Sohn und Enkel noch folgende Nachrichten, die ich hier anfüge. Der Sohn schreibt:

„Unter anderem erzählte mir auch mein Vater, dass er s. Z., wie er die goldene Medaille für Wissenschaft erhielt, von Ranke als Lehrer für den nachmaligen König Friedrich vorgeschlagen worden sei. Dass in Wien von meinen Eltern ein höheres Unterrichtsinstitut geplant war (meine älteste Schwester Vivi war in Wien geboren) und dasselbe nicht genehmigt wurde, da wir Protestanten sind, wird Ihnen wohl bekannt sein? Die Pfarrei Wolfskehlen erhielt durch Fürsprache meines Vaters ein Vikar Wilhelm Luck, welcher damals Bräutigam meiner Tante Amalie Luck geb. Lanz war. Zu dieser Zeit stand mein Vater in guten Beziehungen zum Darmstädter Hofe, bezl. der Erbgrossherzog verwandte sich öfters (wie auch in obiger Angelegenheit) für meinen Vater, so dass ihm öfters Urlaub und, wenn ich mich nicht irre, auch Unterstützung zuteil wurde, um seine Reisen zum Besuche der Orte Salamanca, Valladolid, Brüssel, Paris etc. durchzuführen, um dort die Archive zu durchforschen nach der Correspondenz Kaiser Karl V. Meine Mutter eiferte meinen Vater zu dergleichen wissenschaftlichen selbständigen Arbeiten an und war wohl, soviel ich mich erinnere, die Triebfeder, dass mein Vater seine Stellung aufgab. Über die nachfolgenden unglücklichen Verhältnisse dürfte manches falsch aufgefasst worden sein, jedoch kann ich Sie versichern, dass mein Vater stets mit grosser Liebe von meiner Mutter sprach und sie stets entschuldigte durch ihr Naturell und durch bösen Einfluss fremder Menschen.“ Der Enkel: „In Buenos Aires lebte sie bis zu ihrem Tode bei ihren Kindern aus erster Ehe. Die Trennung erfolgte vor dem Jahre 1866. Lanz besass in Stuttgart ein grosses Haus, das nun in dem Kriegsjahr zu billigem Preis verschleudert wurde. So kam er in grosse Not. Er hielt sich dann in Tübingen und später in Leipzig auf, wo er an Lungenentzündung starb.

Seinen Lebensunterhalt verdiente er sich durch Übersetzen, und von ihm rührt ein Teil der ersten Übersetzungen der Jules Verneschen Romane her. Auch aus dem Englischen hat er übersetzt. Bei den meisten Übersetzungen wurde sein Name indessen nicht genannt. Sein Sohn, der spätere Ingenieur, war zur Zeit vom Tode seines Vaters, 19jährig, auch in Leipzig. Er hatte die Schlosserei erlernt und tat,

was in seinen Kräften stand, um seinem Vater die Entbehrungen zu erleichtern."

Interessant ist ein Artikel im Feuilleton der Frankfurter Zeitung vom 29. November 1903, Nr. 331, erstes Morgenblatt, betitelt „Aus den Erinnerungen eines alten Leipziger Studenten." Der Verfasser ist ein Kölner Landgerichtsrat, dessen Namen ich nicht feststellen konnte. Er gedenkt am Schlusse unseres Dr. Lanz in folgender Weise.

„In all das frohe Treiben jener schönen Jugendtage fiel ein Ereignis, das ich nicht unerwähnt lassen möchte, weil ich hoffe, dass es den Leser interessieren wird. Eines Tages klopfte es an meiner Tür und herein trat ein kleiner älterer Herr, den ich sofort als den Redakteur W. vom Tageblatt erkannte. Er bat mich um meine Mithilfe beim Abfassen eines Nekrologs für einen berühmten Gelehrten, der in meinem Zimmer während der Universitätsferien gestorben und ohne Sang und Klang begraben worden sei. Ich versprach, die erforderlichen Notizen zu verschaffen. Ich erinnerte mich, wie mein Zimmer ausgesehen, als ich es zum erstenmale betrat. Auf Tisch und Stühlen lagen damals zahlreiche Bände der englischen und französischen Literatur, ein Paket der illustrierten Ausgabe von Jules Vernes Romanen, ferner zahlreiche Briefe, alles bereit gelegt für den Auktionator und den Antiquar, die denn auch das Zimmer noch an demselben Tage ausräumten. Die Briefe! Ja, wenn ich daran denke, ergreift mich immer noch ein tiefes Bedauern ob meiner damaligen jugendlichen Unerfahrenheit; denn es waren köstliche Schätze, die da vor mir lagen und die nun in alle Welt zerstreut werden sollten. Da waren Briefe von Gervinus und Dahlmann, von beiden Humboldts, von Schlosser und anderen Koryphäen des verflossenen Jahrhunderts. Wo mögen sie geblieben sein? Ich erkundigte mich nun näher nach dem Verstorbenen und erfuhr Folgendes: Der betagte Herr war der bekannte Historiker Lanz, der namentlich die Geschichte Karls V. zu seinem Spezialstudium gemacht hatte. Als er nach Leipzig zog, war er schon sehr leidend und gezwungen, seinen Lebensunterhalt mit Übersetzungen zu verdienen. Wer die ersten Romane von Jules Verne liest, wird nichts davon merken, dass sie von einem Manne übersetzt sind, der Inhaber der preussischen grossen goldenen Medaille für Kunst und Wissenschaft, Ehrenmitglied der grossen gelehrten Gesellschaften in Berlin, Wien, München und Turin und ein intimer Freund der berühmtesten deutschen Gelehrten gewesen ist. Der Professor war erst wenige Wochen in der Wohnung, als er lebensgefährlich erkrankte. Es ging schnell mit ihm zu Ende. Der alte Mann starb einsam und allein. Nur sein Sohn und einige Hausbewohner folgten dem schmucklosen Sarge des grossen Gelehrten, der eine Ruhestätte inmitten der Armengräber der Stadt Leipzig gefunden hat. Sic transit gloria mundi!

Dieses und manche andere Details teilte ich dem Redakteur mit. Er hat den Nekrolog in der Feder sitzen lassen; vielleicht mochte er empfinden, dass der Universitätsstadt nicht zum Ruhme gereichen könne, was sich da in meinem stillen Zimmer fern vom Geräusch der Grossstadt abgespielt hatte. Nun ist Herr W. auch längst tot. Er hat einen Nekrolog bekommen."

Dass Lanz mit Recht seine Frau durch ihr Naturell entschuldigte, geht aus der Schilderung hervor, die Gervinus a. a. O. S. 301 ff. von seiner Schwägerin entwirft. Margarete war die ältere Schwester seiner Frau Viktoria, Tochter des „Heidelberger Botanikers Schelver, der in den naturphilosophischen Kreisen eine Weile ein Mann von grossem Ansehen gewesen war, auch mit Goethe während dessen botanischen Beschäftigungen in einem (leider verlorenen) Briefwechsel gestanden hatte. Später war er in mystischen Spekulationen und magnetistischen Grübeleien traurig untergegangen und vor kurzem mit gestörtem Geiste gestorben, nachdem ihm seine Gattin, eine Frau von ungewöhnlichen Gaben, unter welchen eine bis zur Selbstvergessenheit getriebene Menschenliebe und Wohltätigkeit vorstach, wenige Zeit zuvor vorausgegangen war" (301). „Margarete hatte, schon da ich sie zuerst im Alter von 16 Jahren kennen lernte, wiederholte Blutstürze überstanden; man glaubte sie der Schwindsucht verfallen, obwohl in dem Aussehen des kurzen runden Mädchens voll Lebenslust von einem Lungenleiden keine Anzeige lag; einmal war sie nach einem besonders heftigen Blutverluste von den Ärzten förmlich aufgegeben, wenige Tage nachher aber spazierte sie wohlgemuth zu einer befreundeten Familie über die Brücke. Die Sorge um ihre Gesundheit kam Allen, die an ihr Anteil nahmen, nicht aus dem Sinn, am leichtesten ward sie wohl von ihr selber verwunden. Zu einer körperlich stärkeren, aber geistig gedrückten ältesten Halbschwester stand die immer heitere, zu Muthwillen und Ausgelassenheit geneigte, durch Schicksale früh gereifte krankende Margarete, deren ganze Naturanlage der Mutter schon früher Kummer gemacht hatte, in einem stärksten Gegensatze" (S. 302). Gervinus schildert sie als „einen der befremdlichsten Frauencharaktere, den kein Novellenschreiber so leicht erdenken würde. Ein unberechenbares dämonisches Wesen bewegte sie sich in den widersprechendsten Vermögen und Hängen, wechselnd aus den entgegengesetztesten Launen in die entgegengesetztesten, immer excentrischen Bahnen getrieben; zu Einer Zeit glücklich in der resigniertesten Willenlosigkeit und Ergebung in fremde Führung, zu anderen häufigeren Zeiten gegeisselt von der Furie eigenwilligster Herrschsucht; eine Weile zum Erstaunen praktisch auf verständige Zwecke gestellt und dann in die unglaublichsten phantastischen Grillen verloren; bald ganz Selbstlosigkeit, bald ganz Egoismus; ein treuer aufopfernder Freund, aber gereizt und verletzt ein schroffer, schwer

versöhnlicher Feind; zeitweilig berückend durch gewinnende Sanftmuth und dann wieder abstossend durch masslose Heftigkeit. Zweimal verheiratet, das eine Mal verwittwet, das andere Mal von dem Manne getrennt hat sie anfangs über ihren ersten Kindern in echt mütterlicher Obhut gewacht, später aber spätere in verliebter Vergötterung zu Tode gezärtelt; die Kinder von dem ersten Manne hat sie zu Zeiten gepeinigt mit den launischsten Zumuthungen, aber sie blind an sich und ihren Willen gefesselt mit einem wunderhaften Zauber; die aus der zweiten hat sie nach ihrer Trennung von deren Vater ihrem Schicksale stumpf überlassen. Allbeweglich, nie rastend, immer verändert zu den verschiedenartigsten Rollen hat sie zuweilen ganz dem Hause, dem Gatten den Kindern gelebt; häufiger hat sie ihr eignes Leben neben und jenseits der Ehe und immer neue Leben und Lebensweisen geführt. Ein weiblicher Gil Blas, zu allem anstellig, bei nichts andauernd hat sie, neben oder ohne den Gatten, zuerst in Europa und dann in Amerika bald die richtige Hausfrau, bald die Weltstreicherin, nun die ganz hülfsbedürftige Kranke und dann den rührigen Krankenhelfer, einmal als Magnetiseur, ein andermal als promovierter Doktor gespielt; bald stand sie einer Schreibmaterialienhandlung, bald einer Puppenfabrikation vor, bald pfuschte sie in ein Buchdruckereigeschäft; jetzt war sie ein Musiklehrer, jetzt ein Landbauer; früher einmal erpicht, ihre zwei ältesten Kinder zu Sängern, ja, wenn es für die Bühne nicht reichen wollte, zu Bänkelsängern zu machen, führte sie beide nachher mit sich nach Brasilien als Colonisten, sorglich damals ihren Sohn zu verheirathen, den sie später wieder dienlicher fand von seiner Frau zu trennen; in Allem einem augenblicklichen übermächtigen Triebe folgend, entweder (so muss man unaufhörlich zweifeln) ohne alles Besinnen und Gewissen oder ohne alle Zurechnungsfähigkeit“ (s. 302—304). Es schien wichtig, diese Stellen ganz mitzuteilen, da nicht anzunehmen ist, dass Gervinus seiner Schwägerin Unrecht getan habe, und man kann es begreifen, wie diese Verhältnisse auf Dr. Lanz wirkten.

Seine Publikationen sind folgende (vgl. Scriba a. a. O. I, 207, II, 3, 430f.): 1. Formenlehre der lateinischen Sprache in Beispielen für Anfänger. Erste Abteilung. Hadamar, N. gelehrte Buchhandlung, 1830, 8. — 2. Einladung zu einer öffentlichen Schul-Prüfung, welche in der Unterrichts-Anstalt der Candidaten C. Heumann, C. Lanz, Fr. Schäffer, E. Scriba und A. Weiss am 30sten September und 1sten Oktober Statt haben wird. Darmstadt, 1830, 4. — 3. Lateinisches Lesebuch für die mittleren Klassen der Gymnasien. Darmstadt 1832, gr. 8. — 4. Lateinisches Lesebuch für die unteren Klassen der Gymnasien. A. u. d. Titel: Die neue Einrichtung der höheren Unterrichtsanstalten der Stadt Braunschweig im Jahre 1828. Hadamar 1832. gr. 8. — 5. Historisches Lesebuch, enthaltend Erzählungen und Schilderungen aus den Quellen

Schriftstellern entlehnt und für die Jugend bearbeitet. 2 Bde. Lpz. 1838 und 1839, gr. 8. — 6. Chronik des edlen En Ramon Muntaner. Aus d. Catal. des 14. Jahrh. übers., 2 Tle. Eb. 1842, XXXVI, 550 S. gr. 8. — 7. Verschiedene Streitschriften. Ausser diesen hier nach Scriba angeführten Schriften veröffentlichte er noch: Chronik des edlen En Ramon Muntaner. Stuttgart Lit. Verein, Bd. 8. 1844. XXXVI 550 S. Korrespondenz des Kaisers Karl V. Bd. 1—3, Lpz. 1844. Staatspapiere zur Geschichte des Kaisers Karl V. aus dem kgl. Archiv und der Bibliothèque de Bourgogne zu Brüssel. Stuttgart, Liter. Verein Bd. XI, 1845. XXVIII, 587 Seiten. Aktenstücke zur Geschichte Kaiser Karl V. Bd. 1 (Monum. Habsb. II, 1) Wien 1853. Seine späteren Übersetzungen kommen für uns nicht in Betracht.

Seine historischen Publikationen sind noch heute sehr geschätzt. Da ich nicht Fachmann bin, so muss ich eine Beurteilung derselben hier unterlassen und hoffe, dass ein Historiker Lanz auf Grund dieser Materialien den verdienten Platz in der Allgemeinen Deutschen Biographie anweist.

Nach Mitteilungen der Familie ist der ganze Nachlass von Dr. Lanz' Briefen verloren gegangen. Sein Sohn hatte alles in einem Koffer nach Wolfskehlen gesandt und dort sind sie nach dem Tode der Tante verschwunden.

Die Geschwister unsers Dr. Lanz sind folgende:

1. Julie, geb. 1800,

2. Ludwig Emil, geb. 1802, Buchhändler in Weilburg,

[3. Hier unser Karl Friedrich Wilhelm Lanz.]

4. Eduard, geb. 1807, Buchhändler.

5. Gottfried Gustav, geb. 1809, ein liebenswürdiger Mann, Arzt in Eberstadt mit grossem Erfolg. Durch Verhältnisse wurde er gezwungen nach Griechenland auszuwandern, wo er als Offizier diente, und sich mit der Tochter eines dortigen Admirals verheiratete. Seit 1841 fehlen Nachrichten, doch soll die Familie dort noch bestehen.

6. Amalie Friedericke, geb. 1812, heiratete 1844 den späteren Amtsnachfolger ihres Vaters Pfarrer L. W. Luck.

7. Crist. Carl Ernst Hermann, geb. 1816, Buchdrucker. Verheiratet 1841 mit Pauline Seiler aus Stuttgart, übernahm eine Stelle in Münster i./W., zog aber später nach Stuttgart zurück.

8. Ernst Friedrich Gottvertrau, geb. 1818, Buchhändler. Starb 1852 in Augsburg an der Auszehrung.

Die zwei Kinder von Dr. Lanz sind: Frau Marie Zöppritz, geboren in Wien am 21. Oktober 1851, jetzt in Freiburg i./Br. wohnhaft, und Herr Ingenieur Franz Joseph Karl Lanz in Firma Simionis & Lanz, geboren in München am 18. Januar 1855, auch Teilhaber der Firma

Lanz & Co., Elektrizitätswerk und Installations-Unternehmung in Tachau bei Marienbad.

Die übrigen Träger des Namens Lanz in Frankfurt am Main (6 nach dem 1907er Adressbuch) sind mit unserer Linie nicht verwandt.

Der Name Lanz, auch Lantz geschrieben, ahd. Lanzo, kommt in Hessen und den angrenzenden Gebieten vereinzelt vor, nie zahlreich.

Neben der hessischen evangelischen Linie Lanz besteht selbständig eine schwäbisch-alemannische, vorwiegend katholische, wenigstens ist ein Zusammenhang der beiden noch nicht zu erweisen. Die konfessionelle Verschiedenheit lässt jedenfalls auf eine frühe Trennung der beiden Linien schliessen, wenn je ein Zusammenhang bestand. Durch das Stuttgarter Adressbuch kam ich in Korrespondenz mit Herrn Oberförster Otto Lanz, kgl. Württemb. Hofjagdinspektor, Schloss Rosenstein bei Stuttgart, dem ich folgende Mitteilungen verdanke. Der Name Lanz kommt in den Bürgerlisten von Ravensburg (Württemberg) im 14., 15. und 16. Jahrhundert vor. Herr Oberförster Lanz besitzt einen Stammbaum seiner Linie[1]), von der auch die Inhaber der Firma Heinrich Lanz in Mannheim abstammen, welcher bis etwa 1575 zurückreicht, indem die beiderseitigen Urgrossväter Lanz und zwar: Georg Jakob Lanz geb. 22. April 1736, Ammann in Eriskirch, gestorben 22. Oktober 1819, von welchem die Mannheimer Linie abstammt, und Johann Konrad Lanz geb. 13. November 1739, Ammann in Oberdorf, von welchem Herr Oberförster Lanz abstammt, Brüder waren.

Herr Oberförster Lanz fährt fort: „Der Stammsitz der Vorfahren dieses Zweiges der Familie Lanz ist Eriskirch am Bodensee. Die Grabsteine mit dem Lanzschen Wappen von zwei Lanz, nämlich Jakob Lanz, geb. 18. Juli 1699, gest. 4. April 1763, und Georg Jakob Lanz, geb. 22. April 1736, gest. 22. Oktober 1819, auf welchen dieselben als Ammann und Gerichtsherren bezeichnet sind, befinden sich an der Aussenseite der Kirchenmauer in Eriskirch eingemauert. Das Ammannshaus mit einem grossen Amtswappen von, ich glaube, 1604 ist in Eriskirch noch erhalten. Soviel ich weiss, gibt es auch noch Lanz dort, wie überhaupt fast in jeder Stadt und in jedem Dorf der Bodenseegegend der Name Lanz vorkommt. Ein Spross der Familie, (so viel ich mich erinnere) Marquardt Lanz, ist etwa 1840 nach Amerika ausgewandert, und soll sich daselbst ein grosses Vermögen von vielen Millionen erworben haben. Ich kann hierüber jedoch keine zuverlässigen Angaben mehr machen."

---

1) Er hat mir denselben freundlichst zur Einsicht mitgeteilt. Mit den übrigen Stuttgarter Trägern des Namens (2 nach dem Adressbuch) ist Herr Oberf. Lanz nicht verwandt.

Herr Oberförster Lanz teilt mir mit, dass seine Linie „in der Mehrzahl auch jetzt noch katholisch ist. Einige Zweige derselben, worunter sich die Mannheimer und Friedrichshafener Lanz befinden, sind im Laufe der Zeit evangelisch geworden, jedoch ist mir nicht bekannt, wann. Die gemeinschaftlichen Urgrossväter waren noch katholisch."

Auch in der Schweiz findet sich der Name. Ein Spross dieser Familie ist der Prof. der Medizin Dr. Otto Lanz in Amsterdam, der in Steffisburg, Kanton Bern, geboren ist. Sein Grossvater wurde in dem Dorfe Gondiswyl, Kanton Bern, geboren, wo mehrere Familien dieses Namens sind. Familienbeziehungen zu den hessischen und schwäbischen Lanz bestehen nach Mitteilungen des Herrn Prof. Lanz nicht. Vgl. auch über diesen: „Wer ist's"? Zeitgenossenlexikon, 2. Jahrg. 1906, S. 673 f.

Ohne Zweifel hängt aber die Schweizer mit der Bodenseelinie zusammen. Zu erweisen ist das jedoch z. Z. noch nicht, wie auch Herr Prof. Otto Lanz schreibt. Auch ist die Schweizer Linie, soweit Herr Prof. L. weiss, nicht katholisch. Schon sein Vater, Grossvater und Urgrossvater waren reformiert.

Diese Mitteilungen über Lanz habe ich absichtlich sehr ausführlich uud in der Form einer Materialsammlung gehalten und zwar aus dem Grund, weil bei genealogischen Forschungen manchmal eine kurze, scheinbar unbedeutende Notiz von grosser Bedeutung werden kann. Deshalb schien es mir richtig, die Daten, die ich mir teilweise mit grosser Mühe einmal verschafft hatte, auch alle wiederzugeben. Ich werde dafür sorgen, dass eine Notiz über diese Publikation in die genealogischen Blätter kommt, damit dieselbe späteren Forschern nicht entgehen kann.

Als Kuriosum erwähne ich schliesslich noch, dass der vor einigen Jahren in Dresden verstorbene bekannte Schriftsteller Dr. Julius Duboc sich des Pseudonyms Julius Lanz bediente.

Dos romances del Cid conservados en las juderías de Marruecos.

Por

A. Sanchez Moguel (Madrid).

Entre los romances que recogí, de 1901 á 1904, en Marruecos y en Turquía, los hay que tienen por asunto al más famoso de los héroes castellanos, y de los cuales, unos corresponden á los impresos, si bien con variantes de importancia, y otros son, digámoslo así, nuevos, esto es, desconocidos, que, ó no existen en la tradición oral de la península ó no han sido aun hallados y que tampoco vienen impresos en los Romanceros así generales como especiales del Cid, incluso el de Carolina Michaelis (Leipzig-Brockhaus 1871) que es el más copioso de los publicados hasta el presente.

A esta última clase pertenecen, entre otros, los lindos romances de genuina estirpe popular, revelada bien claramente en el corte dramático y en la energía y rapidez del diálogo, que publicamos ahora. Refiérense á un mismo asunto y son idénticos en no pocos versos, en términos que mas que distintos parecen en tal concepto variantes de un solo romance, pero difieren radicalmente en puntos capitales y más que nada en lo tocante al Conde Ordóñez y al final ó desenlace, distinto en cada romance, pues en el uno el Cid sale desterrado de Castilla y en el otro es perdonado.

El Cid de ambos romances no es ya el Cid del poema Mio Cid, fiel y respetuoso vasallo de su Rey: es el Cid altanero, descomedido, insolente, que vemos ya en el poema El Rodrigo, y que adquiere las mayores proporciones en el Pasillo, que aun lee y admira nuestro pueblo, especialmente en Andalucía, que es donde más ha sido impreso hasta ahora.

El destierro del Cid de que se trata en nuestros romances, difiere,

sobre todo en las causas, de otros destierro del mismo personaje cantados en los romances, à saber: el que comienza

Entrado ha el Cid en Zamora,
En Zamora aquesa villa . . .

y el que principia:

Si atendéis que de los brazos
Vos alce, atended primero . . .

En aquel el Cid es desterrado por suponérsele que habia aconsejado á Dª Urraca que no entregase Zamora à su hermano, y en éste segundo que citamos, por la Jura en Santa Gadea, principalmente.

En ninguno de los nuestros, acaso per referirse à periodo anterior, se alude ni de cerca ni de lejos à tales hechos, sino à otros bien distintos, que los otros romances no mencionan, en especial la negativa del Cid à dar parte de las villas y castillos por él conquistados al Conde Ordóñez como el Rey le mandaba. En uno de los dos romances el Cid mata al Conde al intentar este prenderle de orden del Rey, hecho que tampoco hallaremos en los romances conocidos.

Lo más original, lo más extraño de todo en nuestros romances es que en ellos aparece el Rey ordenando al Cid que diese parte de sus conquistas nada menos que al Conde Ordóñez, à quien el viejo poema Mio Cid nos pinta à cada paso como enemigo de Myo Cid, que siempre buscò mal.

Como tal enemigo figura también en los romances conocidos, en los cuales tampoco el Cid toma justicia del Conde por sus manos. En el que comienza:

En las cortes do Toledo
A do yace Alfonso el Sexto,

el Cid recuerda à Pero Bermudo las afrentas que habian recibido sus hijas de los infantes de Carrión, protegidos del Conde, y añade:

¿Non fabláis vos, Pedro mudo?
Fablad, que non estáis muerto:
„¿Non sabedes que mis fijas
Son vuesas primas en deudo?
Ende mas que en su deshonra
Mucha parte os cabe dello."
Mucho le pesò à Bermudo
De lo que el Cid ha propuesto:
Juntóse con Garcia Ordoñez,
Y desque fuè cerca puesto
Le diera tan gran puñada
Que dió con él en el suelo . . .

Olvidados hoy á lo que parece, en la peninsula, nuestros romances, fueron muy conocidos, en otros dias y, lo que es mas, seguidos y aprovechados en romances posteriores. Sirvan de prueba los Roman-

ceros conocidos, en los cuales podemos ver romances que contienen versos idénticos ò casi idénticos à los que hoy publicamos.

En el que comienza: Cabalga Diego Lainez vienen los famosos versos que Durán, con acierto, afiliaba con el pasaje de „El Rodrigo“ que termina:

Por que vos la bessó mi padre soy yo mal amancillado,

que dicen asi:

Por besar mano de Rey
No me tengo por honrado
Por que la besó mi padre
Me tengo por afrentado,

que corresponden, á la letra, à los siguientes de nuestros romances:

Por besar tu mano, Reye,
No me tengo por honrado,
Al besártela mi padre
Me sentia yo afrentado.

Asi mismo los primeros versos de nuestros dos romances, que son los mismos en uno y otro, que dicen:

— ¿Donde abís estado el Cid
Qu'en Cortes no abís entrado?
Las barbas traís crecidas
Y el cabeyo crespo y cano

traen á la memoria estos otros versos del romance: Si atendéis que de mis brazos, que dicen asi:

— ¿En qué os habeís empachado
Que dende el pasado invierno
No vos han visto en las Cortes
Puesto que Cortes se han fecho?
¿Por qué, siendo cortesano,
Traéis la barba y cabello
Descompuesto y desviada
Como los padres del yermo?

Por último, en el mismo Pasillo, antes citado, destierra el Rey al Cid diciéndole:

— Salid luego desterrado
Por un año de mi corte

y le responde el Cid:

— Yo me destierro por cuatro,

ni mas ni menos que en nuestros dos romances y casi con las mismas palabras. En prueba de ello, he aquí los correspondientes versos de uno y otro romance.

Del 1°.

— Te destierro de mis tierras
De mis tierras por un año.
— Vos me desterráis por uno
yo me destierro por cuatro.

Del 2º.

— Yo te destierro, el Cide
De mis tierras por un año.
— Vos me desterráis por uno
yo me destierro por cuatro.

Ahora bien, del romance: Cabalga Diego Lainez, sólo sabemos que existia ya antes de 1550, como impreso en el Cancionero de romances, de Amberes, sin año. El que comienza: Si atendéis que de los brazos, saliò à luz en la Segunda parte del romancero general (Valladolid 1605). Y del Pasillo, del que hemos reunido ejemplares de distintas ediciones, la más antigua, à no dudarlo, es la de Córdoba, Garcia Rodriguez, sin año, que corresponde a fines del siglo XVIII o principios del XIX. — Y es de notar que ni el romance: Cabalga Diego Lainez, ni el que comienza: Si atendéis que de los brazos, ni el Pasillo, son conocidos en Marruecos, en ninguna de las juderias en que se habla castellano y en que se conservan vivos los romances que ahora publicamos. Recogimos el primero en Arcila y en Larache el segundo. Poseemos otros textos incompletos que dejamos para otra ocasion, asi como el estudio filológico y literario de las variantes de todos ellos.

I.

— ¿ Dónde abis estado, el Cid,
Qu'en córtes no abis estado?
Las barbas traís crescidas
Y el cabeyo crespo y cano. —
— Tengo estado en las fronteras
con los moros guerreando. —
— Biyas y castiyos, Cid,
M'an dicho c'abis ganado. —
Que las gane o no las gane
Mi trabayo m'an costado.
Maté condes, maté duques,
Cien cibdades é ganado.
— Daile algo al Conde Ordóñez
Qu'es presona d'alto estado. —
— No l'aré, mi señor Rey,
C'a mi mucho m'an costado.
— Te destierro de mis tierras,
De mis tierras por un año. —
— Vos me desterráis por uno;
Yo me destierro por cuatro.
Irme è á las mis tierras,
Las tierras que yo é ganado.
Ciento y vinticinco tiendas
Todas son à mi mandado.
Por besar tu mano, Reye,

No me tengo por onrado,
Al besártela mi padre
Me sentia yo afrentado.
— Bolbèle, mis cabayeros,
Bolbèle, mis ijosdalgo,
Porque un Cide como ese
No saldrà de mi reinado.

II.

—¿ Dónde abís estado, el Cid
Qu'en cortes no abís entrado?
Lar barbas traís crecidas
Y el cabeyo crespo y cano. —
— Tengo estado en las Catayas
Con los moros guerreando.
— Biyas y castiyos, Cid,
M'an dicho c'abís ganado.
Dai deyas al Conde Ordóñez
Qu'es presona d'alto estado. —
— Daile de las buestras, Reye,
Que las abís eredado.
Las que yo tengo ganadas
Mucho m'abian costado.
Sangre de Condes y duques,
Señores de gran estado.
— Prendeile, mis cabayeros,
Prendeile, mis ijosdalgo. —
Unos se miran à otros
Ninguno que a sido osado
Si no fuera el conde Ordóñez;
Por su mal se a lebantado;
Cabesa d'entre los ombros
Al pie del rey se l'a echado
—¡ Ay! mal ayas tù, el Cid
Mi cabayero pribado.
El dia que no matas ombre
No te tienes por onrado.
Yo te destierro, el Cide,
De mis tierras por un año.
— Vos me desterráis por uno
Yo me destierro por cuatro.
Por besar tu mano, Reye,
No me tengo por onrado;
Al besártela mi padre
Me sentia yo afrentado. —
Ya se cabalga el buen Cidi
Ya se iba desterrado.

Bibliographie sommaire des oeuvres de Camille Chabaneau.

Par

Edmond Lefèvre à Marseille.

Chabaneau, Jean-Eugène-Camille né à Nontron (Dordogne) le 4 mars 1831 — Elu majoral du Félibrige en 1876 — Cigalo de Nountroun.

I. Livres et brochures.

— Histoire et théorie de la conjugaison française 1868, in 8°, V—135 p. Angoulême; nouv. édit. 1878, in 8°, IV—135 p. Paris, *Vieweg.*

— Fragments d'un mystère provençal, 1874, in 8°, 16 p. Périgueux, *Dupont* (*Ext. du Bulletin de la Société archéologique de Périgord.*)

— Grammaire limousine. Phonétique. Parties du discours. 1876, in 8°., 384 p. Montpellier, *Hamelin,* Paris, *Maisonneuve.*
Ext. de la *Rev. des lang. rom.* 1871 t. II. pp. 167—222,
1872 t. III p. 369—380.
1873 t. IV p. 62—79, 407—423, 650—670.
1874 t. V p. 171—196, 435—481.
1874 t. VI p. 171—205, 462—475.
1875 t. VII p. 145—178.
1875 t. VIII p. 159—208.
1877 t. XI p. 13—36.

— La langue et la littérature provençales, 1879, in 8°, 27 p. Paris, *Maisonneuve.*
Ext. de la *Rev. des lang. rom.* 1879 t. XV p. 157—178.

— Le Sort des apôtres, texte provençal du XIIIe siècle, 1881, in 8°, 40 p. Montpellier, *Hamelin*; Paris, *Maisonneuve.*
Ext. de la *Rev. des lang. rom.* 1880 t. XVIII p. 157—178, 264—274.
1881 t. XIX p. 63.

— Les Troubadours Renaud et Geoffroy de Pons,
1881, in 8°, 27 p. Paris, *Maisonneuve.*
Ext. du *Courrier littéraire de l'Ouest*, livraisons de novembre et décembre 1880.

— Comput en vers provençaux, traduit et annoté,
1881, in 8°, 28 p. Montpellier, *Hamelin*; Paris, *Maisonneuve.*
Ext. *Rev. des lang. rom.* 1881 t. XXIX p. 157—179.

— Traduction des Psaumes de la pénitence en vers provençaux,
1881, in 8°, 40 p. Montpellier, *Hamelin*; Paris, *Maisonneuve.*
Ext. de la *Rev. des lang. rom.* 1881 t. XIX p. 209, — 217, 310.

— Fragments d'une traduction provençale du roman de Merlin,
1883, in 8°, 19 p. Montpellier, *Hamelin*; Paris, *Maisonneuve.*
Ext. de la *Rev. des lang. rom.* 1882 t. XXII p. 105—115, 237—242.

— Poésies inédites des Troubadours du Périgord,
1885, in 8°, 63 p. Paris, *Maisonneuve.*
Ext. de la *Rev. des lang. rom.* 1881 t. XX p. 53.
1882 t. XXI p. 157.
1884 t. XXV p. 209—238.
1885 t. XXVII p. 157.

— Sur la langue romane du Midi de la France ou le provençal,
1885, in 4°, 14 p. Toulouse, *Privat.*
Ext. de l'*Histoire générale de Languedoc* t. X pp. 168—177.

— Sermons et préceptes en langue d'Oc du XII[e] siècle,
1885, in 8°, 88 p. Montpellier, *Hamelin.*
Ext. de la *Rev. des lang. rom.* 1880 t. XVIII p. 105—146.
1882 t. XXII pp. 157—179.
1883 t. XXIII pp. 53—70, 157—169.

— Vie de S[te] Marie Magdeleine, d'après le manuscrit unique appartenant à M. *Paul Arbaud*, 1885, in 8°, 64 p. Montpellier, *Hamelin.*

— Les Biographies des Troubadours,
in 4°, 204 p. Toulouse, *Privat.*
Ext. de l'*Histoire générale de Languedoc* t. X pp. 209—409.

— Origine et établissement de l'Académie des Jeux Floraux,
1885, in 4°, 32 p. Toulouse, *Privat.*
Ext. de l'*Histoire générale de Languedoc* t. X p. 177—208.

— Sur quelques manuscrits provençaux perdus ou égarés,
1886, in 8°, 112 p. Paris, *Maisonneuve.*
Ext. de la *Rev. des lang. rom.* 1882 t. XXI p. 209—217.
1883 t. XXIII pp. 5—22, 70—80.
1884 t. XXVI p. 209—218.
1885 t. XXVII p. 43—46.
1885 t. XXVIII p. 72—88.

— Les vies des plus célèbres et anciens poètes provençaux par Jehan de

Nostredame (1575). Nouvelle édition accompagnées d'œuvres inédites du même auteur par *C. Chabaneau*,
1885, in 8° [Non encore édité].

— Paraphrases des Psaumes de la pénitence en vers gascons,
1886, in 8°, XVI—19 p. Paris, *Maisonneuve.*

— Liber instrumentorum memorialium 1886 in 4° LXX — 850 p. Montpellier (Publié par la *Soc. archéol. de Montpellier.* M. Chabaneau y a collaboré pour une faible partie.)

— Paraphrases des litanies en vers provençaux,
1886, in 8°, 54 p. Paris, *Maisonneuve.*
Ext. de la *Rev. des lang. rom.* 1886 t. XXIX p. 209—255.

— Vie de St. Georges, poème provençal,
1887, in 8°, 27 p. Montpellier, *Hamelin.* Paris *Maisonneuve.*
Ext. de la *Rev. des lang. rom.* 1887 t. XXIX p. 346 t. XXXI p. 139—155.

— Le Parnasse provençal du Père Bougerel,
1889, in 8°, 86 p. Paris, *Maisonneuve.*
Ext. de la *Rev. des lang. rom.* 1886 t. XXIX pp. 175—207, 284—294.
1888 t. XXXII p. 182—195, 209—233.

— Le Roman de Saint Fanuel,
1888, in 8°, VIII 152 p. Montpellier, *Hamelin*; Paris, *Maisonneuve.*
Ext. de la *Rev. des lang. rom.* 1885 t. XXVIII p. 118, 157—258.
1888 t. XXXII p. 360.

— Sainte Marie Magdeleine dans la Littérature provençale,
1887, in 8°, 215 p. Montpellier, *Hamelin*; Paris, *Maisonneuve.*
Ext. de la *Rev. des lang. rom.*
1883 t. XXIII p. 105—115.
1883 t. XXIV p. 53—63.
1884 t. XXV pp. 105—132, 157—188.
1884 t. XXVI p. 105—133.
1885 t. XXVII p. 105, 261.
1885 t. XXVIII p. 5, 53—72.
1886 t. XXIX p. 261—283.
1887 t. XXXI p. 5—14.

— Le Roman d' Arles,
1889, in 8°, XIV — 87 p. Paris, *Maisonneuve.*
Ext. de la *Rev. des lang. rom.*
1888 t. XXXII p. 473—542.
1889 t. XXXIII p. 101—105.

— Varia provincialia, Textes provençaux en majeure partie inédits.
1889, in 8°, 95 p. Paris, *Maisonneuve.*

— Deux manuscrits provençaux du XIVe siècle (avec J. B. *Noulet*), 1888, in 8°, LVI—257 p Paris, *Maisonneuve.*
[Tome XIIIe des Publications spéciales de la Société des Langues Romanes.]

— La Prise de Jérusalem,
1890, in 8°, VI—59 p. Paris, *Maisonneuve.*
Ext. de la *Rev. des lang. rom.* 1888 t. XXXII p. 581—608.

— La langue et la littérature limousines.
1892, in 8°. 58 p. Paris, *Maisonneuve.*
[Ext. de la *Rev. des lang. rom.* 1889 t. XXXIII p. 31—46, 600—609. t. XXXV.] (1891) pp. 379—430.

— Livre des privilèges de Manosque. Cartulaire municipal latin provençal (1169—1815) suivi de remarques philologiques sur le texte provençal par *Chabaneau* et *Isnard*, M. Chabaneau n'a fourni que 15 pages de l'introduction, le reste est l'oeuvre de M. Isnard.
1894, in 4°. LXIV — 244 p.

— Cartulaire du Consulat de Limoges,
Suppl. à la *Rev. des. lang. rom.* t. XXXVIII. (1895) in 8° 260 p.

— Le livre des franchises et libertés des habitants de Saint Pons et autres documents en langue d'Oc de Saint Pons et de la Salvetat (1442—1600),
1897, in 4°, 40 p. Montpellier. *Coulet.*
[Ext. de l'Inventaire sommaire des archives communales de St Pons.]

— Préface des *Obras* d'Auguste Chastanet. 1906 in 8, 299 p. Périgueux *Joucla.*

A publié en 1870 un volume de vers:

— *Poésies intimes*,
1870, in 12°, 144 p. Paris, *Lemerre.*

II. Principaux articles publiés par la Revue des langues romanes[1]).

(Articles originaux et comptes rendus.)

— Phonétique française,
1872 t. III p. 341—349.

— Sur un glose du *Donat* provençal,
1872 t. III p. 444.

---

[1]) Ne figurent pas dans cette liste les articles de la Revue des langues romanes qui ont paru plus tard en volumes (*Voy. aux Ouvrages*).

— *Du Z* final, en français et en langue d'Oc,
1874 t. V p. 330.
1874 t. VI p. 4, 94.
— Guillaume de la Barre, notice par *Paul Meyer* —
Guillaume de la Barre, étude par la Dr *Noulet*,
1874 t. VI p. 292.
— Über die provenzalischen Liederhandschriften des *G. M. Barbieri* par A. *Mussafia*,
1874 t. VI p. 615.
— Notes critiques sur quelques textes provençaux
I. Les derniers troubadours de la Provence (par *Paul Meyer*).
1875 t. VII p. 72—81, 474.
— Du *C* dans les langues romanes (par *M. Joret*),
1875 t. VII p. 403.
— Lou Rouman d'Arle (*V. Lieutaud*),
1875 t. VII p. 412,
— Fragments d'un mystère provençal, 1875 t. VII p. 414.
— Notes critiques sur quelques textes provençaux,
II. Blandin de Cournouaille,
1875 t. VIII p. 31.
— Notes critiques, textes provençaux. Le roman de *Flamenca*,
1876 t. IX pp. 24—35, 250.
— La chanson de la croisade contre les Albigeois ... par *Paul Meyer*,
1876 t. IX pp. 192—208, 352.
— Vie de Sainte Marguerite en vers romans par M. le Docteur *Noulet*,
1876 t IX pp. 208—211.
— Un troubadour aptésien de l'ordre de Saint François par *V. Lieutaud.*
1876 t. IX pp. 211—213.
— Rapport sur l'état actuel de la philologie des langues romanes par *P. Meyer*,
1876 t. IX p. 218.
— Tres cansos en plana lengua romana,
1876 t. IX p. 219.
— Chrestomathie provençale par *Bartsch* (rectification),
1875 t. VIII 227.
1876 t. IX p. 258.
1887 t. XXI p. 612.
— Un mystère de la Passion en langue d'Oc (analyse par Léon Gautier dans le *Monde* du 14 Avril 1876),
1876 t. X p. 158.
— Changement de *Z* (*S*) en *R* et de *R* en *Z* entre deux voyelles, dans la langue d'Oc (*Orgies — Fimen — Bobs*),

1876 t X p. 148.
— Die catalanische metrische Version der Sieben Weisen Meister par *A. Mussafia*,
1876 t. X p. 311.
1877 t. XI p. 105.
— Récits d'histoire sainte en béarnais publiés par MM *Lespy et Raimond*,
1877 t. XI p 206.
1877 t. XII pp. 108, 291.
— Un passage d'une charte du pays de Soule,
1877 t. XI p. 269.
— Le Mystère provençal de Saint Agnès (*Clédat*),
1877 t. XII p. 95.
— Archives municipales d'Agen (*Magen et Tholin*),
1877 t. XII p. 149.
— La Reine Esther (*Ernest Sabatier*) — Recueils de Noëls vellaves par l'abbé *Cordat* publiés par l'abbé *Payrara*,
1877 t. XII p. 151, 195.
— Le Donatz provençals und las *Rasos de Trobar* publiés par M. *Stengel*,
1878 t. XIII p. 138.
— Extrait d'une traduction catalane de la Légende dorée,
1878 t. XIII p. 209.
— Le Bréviaire d'Amor de *Matfre Ermengaud* (publié par la *Société arch. de Béziers*),
1878 t. XIII p. 38.
— Counteis e Viorlas (par *Auguste Chastanet*),
1878 t. XIII p. 48.
— La Prise de Damiette en 1219 par *Paul Meyer*,
1878 t. XIII p. 287.
— Die Provenzalische Blumenlese der Chigiana (*Stengel*),
1878 t. XIII p. 289.
— Sprachliches aus romanischen Volksmärchen (*Jarnik*),
1878 t. XIII p. 293.
— Cantique provençal sur la Résurrection,
1878 t. XIV p. 5.
— Noël languedocien inédit,
1878 t. XIV p. 10.
— Inscription provençale en vers du XVIe siècle.
1878 t. XIV p. 161.
— Noël périgourdin,
1878 t. XIV p. 164.
— The romance of Daude de Pradas etc. (*Austin Stickney*) — Rapport sur une mission philologique dans la Creuse (*A Thomas*),

1879 t. — XVI p. 67, 182.

— Aire — Sur un vers de Pierre Cardinal — Deux vers d'une danse provençale,
1879 t. XVI p. 180.

— Omne que an = chaque année.
1800 t. XVII p. 277.

— Fragment d'un poëme sur Alexandre (*Alberic de Besançon*),
1880 t. XVII p. 279.

— Chansons du XVe siècle,
1880 t. XVII p. 280.

— Du rôle historique de Bertrand de Born (*Clédat*),
1880 t. XVII p. 281.

— Le débat d'Izarn et de Sicart de Figueiras (*Paul Meyer*),
1880 t. XVII p. 282.

— A(n) fara = flamne.
1880 t. XVIII p. 18.

— Un planh catalan,
1880 t. XVIII p. 20.

— La vie de Sainte Douceline (*Abbé Albanès*),
1880 t. XVIII p. 20.

— Ramellets de proverbes, Maximas, etc. (*Justin Pepratx*),
1880 t. XVIII p 25.

— Malemort du Comtat. Curiosités de ses anciens livres de paroisse (*Rousset*),
1880 t. XVIII p. 26.

— La Transitivité du verbe français (*Axel Klint*),
1880 t. XVIII p. 26.

— Sonnets inédits d'Olivier de Magny (*Tamisey de Larroque*),
1880 t. XVIII p. 197.

— Essai sur l'histoire du sous-dialecte du Rouergue (*L. Constans*),
1880 t. XVIII p. 249.

— Mémoires de Jean d'Antras (de *Carsalade du Pont* et *Tamisey de Larroque*),
1880 t. XVIII p. 255.

— Essai sur l'histoire du sous-dialecte du Rouergue (*L. Constans*) [suite et fin],
1881 t. XIX p. 27.

— Joufrois (*Hofmann et Muncker*),
1881 t. XIX p. 88.

— Lettres de César de Nostradamus (*Tamisey de Larroque*),
1881 t. XIX p. 95.

— Sur un vers de Na Gormonda,
1881 t. XIX p. 303.

— L'Espozalici de Nostra Dona,
1881 t. XX p. 33.
— Poésies inédites d'Arnaut de Mareuil,
1881 t. XX p. 53.
— Paraphrases des Psaumes de la Pénitence,
1881 t. XX p. 69.
— Chanson inédite de Peire Rogier,
1881 t. XX p. 139.
— Les Manuscrits provençaux de Cheltenham. Corrections,
1881 t. XX p. 231.
— Daurel et Beton, Chanson de geste provençale (*Paul Meyer*),
1881 t. XX p. 246.
— Facsimili di antichi manoscritti (*E. Monaci*),
1882 t. XXI p. 155.
— Correction à la Cour d'amour,
1882 t. XXI p. 90.
— Sur les derniers troubadours de la Provence (*P. Meyer*),
1882 t. XXI p. 98.
— Mélanges de grammaire française,
1882 t. XXI p. 149.
— Poésies inédites d'Arnaut de Mareuil,
1882 t. XXI p. 157.
— Sur deux vers de R. de Vaqueiras,
1882 t. XXI p. 240.
— Recueil de l'ancien dialecte gascon (*A. Luchaire*),
1882 t. XXI p. 242.
— Le Bréviari d'Amor de Matfre Ermengaud
1882 t. XXI p. 245.
— Lettres françaises de Joseph Scaliger (*Tamisey de Larroque*),
1882 t. XXI p. 247.
— Catalogue des Mss. espagnols de la B. N. (*A. Morel-Fatio*),
1882 t. XXI p. 249.
— Calderon, revue des travaux publiés en Espagne etc. (*A. Morel-Fatio*),
1882 t. XXI p. 250.
— Grammaire de l'idiome niçois (*A. L. Sardou et Calvino*),
1882 t. XXI p. 250.
— Les clercs du palais (*Ad. Fabre*),
1882 t. XXI p. 251.
— Dell' antica letteratura catalana (*E. Cardone*),
1882 t. XXI p. 251.
— Sur le roman de Joufroi,
1882 t. XXII p. 49.
— Une nouvelle conjecture concernant Guillaume VII,

1883 t. XXIII p. 98.
— Le Chevalier Raimbaud et la Comtesse de Flandres,
1883 t. XXIII p. 98.
— Les Correspondants de Peirese (*Tamisey de Larroque*),
1883 t. XXIII p. 247.
— Denkmäler der provenzalischen Literatur und Sprache zum ersten Male herausgegeben (*Hermann Suchier*),
1883 t. XXIV p. 192.
— Das altfranzösische Rolandslied, Text von Chateauroux und Venedig (*W. Foerster*),
1884 t. XXV p. 97.
— Karls des Grossen Reisen nach Jerusalem und Konstantinopel (*E. Koschwitz*),
1884 t. XXV p. 98.
— Les lapidaires français du moyen-âge (*L. Pannier*),
1884 t. XXV p. 98.
— Robert Garnier, les tragédies (*W. Foerster*),
1884 t. XXV p. 100.
— La danse macabre de Var (*A. Sardou*),
1884 t. XXV p. 101.
— Das Leben und die Lieder des Trobadors Peire Rogier (*C. Appel*),
1884 t. XXV p. 102.
— Der Troubadour Bertolome Zorgi (*E. Lévy*),
1884 t. XXV p. 195.
— Cantique périgourdin en l'honneur de Saint Jean Baptiste,
1884 t. XXVI p. 157.
— Les neuf filles du diable,
1884 t. XXVI p. 218.
— Dotz, Arriver,
1885 t. XXVII p. 203.
— Sur la date du vers del Lavador de Marcabrun.
1885 t. XXVII p. 250.
— Bertran Albaric,
1885 t. XXVII p. 251.
— Fragments d'une chanson d'Antioche en provençal publiés par *Paul Meyer*,
1885 t. XXVII p. 147.
— Orthographia gallica, herausgg. von *J. Stürzinger*,
1885 t. XXVII p. 204.
— Altfranzösisches Uebungsbuch, von *W. Foerster* und *E. Koschwitz*,
1885 t. XXVII p. 204.
— Enzyklopaedie und Methodologie der romanischen Philologie von *Gustav Koerting*,

1885 t. XXVII p. 205.
— Raetoromanische Grammatik, von *Th. Gartner*,
1885 t. XXVII p. 205.
— Amis and Amiloun, von *E. Koelbing*,
1885 t. XXVII p. 206.
— L'Atlantide, poème traduit du catalan par *Albert Savine*,
1885 t. XXVII p. 207.
— Cansons y follies populars, recullides per *Pau Bertran y Bros*,
1885 t. XXVII p. 207.
— Folklore Catala. Cuentos populars catalans, par *Maspons y Labros*,
1885 t. XXVII p. 207.
— Garbera Catalana, per lo pastorellet de la Vall d'Arles.
1885 t. XXVII p. 207.
— Deux lettres inédites de *Pierre de Chasteuil-Gallaup*,
1885 t. XXVIII p. 259.
— Vie de Saint Hermentaire,
1886 t. XXIX p. 157.
— Documents historiques bas-latins, provençaux et français concernant la Marche et le Limousin publiés par *A. Leroux*, *E. Molinier* et *A. Thomas*,
1886 t. XXIX p. 41.
— Tradizioni popolari abruzzesi, raccolte da *G. Finnamore*,
1886 t. XXIX p. 154.
— Rappresentazioni sacre nel Trentino par *Albino Zenatti*,
1886 t. XXIX p. 154.
— Ethologia de Blanes per *D. Joseph Cortilo y Vieta*,
1886 t. XXIX p. 154.
— Enzyklopaedie und Methodologie der romanischen Philologie (*G. Koerting*).
1886 t. XXX p. 55.
— Le Canzoniere autographe de Pétrarque (*P. de Nolhac*),
1886 t. XXX p. 55.
— Sur une particularité de la déclinaison gallo-romane,
1887 t. XXXI p. 437, 615.
— *Dominus* et *Senior* au féminin en provençal,
1887 t. XXXI p. 444.
— Sur quelques formes du français moderne qu'on rapporte à l'ancien cas sujet,
1887 t. XXXI p. 445.
— Deux manuscrits provençaux du XIVe siècle par J. *B. Noulet et C. Chabaneau*,
1888 t. XXXII p. 46.
— Une chanson inédite de P. Vidal. Deux retroensas inédites,

1888 t. XXXII p. 93, 98. (cf. Varia Provincialia).
— Cinq tensons de Guiraut Riquier,
1888 t. XXXII p. 109. (cf. Varia Provincialia).
— Chanson inédite du troubadour Peire del Vern,
1888 t. XXXII p. 171. (cf. Varia Provincialia).
— Poésies inédites de divers troubadours,
1888 t. XXXII p. 550. (cf. supra).
— L'Orde de San Macari. Sur le vers 1730 de Flamenca *Sos* = *Sum*,
1888 t. XXXII p. 102.
— Deux anciennes chansons provençales,
1888 t. XXXII p. 195.
— Sur un vers du roman d'Alexandre,
1888 t. XXXII p. 196.
— Poésies complètes de Bertran de Born (*A. Thomas*),
1888 t. XXXII p. 200.
— Manfredi I e Manfredi II (*C. Merkel*),
1888 t. XXXII p. 208.
— Unrichtige Wortaufstellungen und Wortdeutungen in Raynouards Lexique roman (*H. Sternbeck*),
1888 t. XXXII p. 211.
— Beiträge zur Biographie und zur Chronologie der Lieder des Troubadours Peire Vidal (*Sigmund Schopf*),
1888 t. XXXII p. 213.
— Le livre de vie de la Ville de Bergerac (*Ch. Durand*),
1888 t. XXXII p. 215.
— La langue et la littérature françaises depuis le IXe siècle jusqu'au XIVe siècle (*K. Bartsch* et *C. A. Horning*),
1888 t. XXXII p. 216.
— Contes populaires de la Basse Bretagne (*F. M. Luzel*),
1888 t. XXXII p. 216.
— Die Lais der Marie de France (*Karl Varncke*),
1888 t. XXXII p. 217.
— Etudes lexicographiques sur l'ancienne langue française à propos du Dictionnaire de *M. Godefroy* (*A. Millet*),
1888 t. XXXII p. 314.
— Histori causido dóu Gulistan de Sadi révira dou persan (*L. Piąt*),
1888 t. XXXII p. 315.
— Les œuvres de Pierre Goudelin (*J. B. Noulet*),
1888 t. XXXII p. 466.
— Autour de Molière (*A. Baluffe*),
1888 t. XXXII p. 625.
— Poésies inédites de divers troubadours,
1889 t. XXXIII p. 106 (cf. Varia Provincialia).

— Fragments de ms. provençal,
1889 t. XXXIII p. 122 (cf. supra).
— Fragments d'un ms. de Girart de Rossillon,
1889 t. XXXIII p. 133.
— Le poesie inedite de Sordello par *Dott. Pio Giuseppe Palazzi*,
1889 t. XXXIII p. 151.
— Légendes pieuses en provençal,
1890 t. XXXIV p. 209—303, 305—426.
— Une bévue amusante,
1890 t. XXXIV p. 607.
— Fragment d'un chansonnier provençal,
1891 t. XXXV p. 88.
— La langue et la littérature du Limousin,
1891 t. XXXV p. 379.
— Notices et extraits des Mss. de la Bibliothèque Nationale par *Langlois*,
1891 t. XXXV p. 475.
— Nunta la Romani (*Marianu*),
1891 t. XXXV p. 475.
— Nouveau dictionnaire italien (*Melzi*),
1891 t. XXXV p. 475.
— Mystères provençaux du XVe siècle (*Jeanroy* et *Teulié*),
1893—1894 t. XXXVII p. 478.
— Trattato provenzale de penitenza (*C. de Lollis*),
1893—1894 t. XXXVII p. 528.
— Guillaume de la Barre (*Vidal Arnaut*),
1897 t. XL p. 574.
— Une nouvelle édition du *Roman de Flamenca* (édit. *Paul Meyer*) *Rev. des lang. rom.*, t. XLV 1902 pp. 1—43.
— Le Théâtre sérieux en France au moyen âge (*Lintilhac*),
t. XLIX Mars—Juin 1906. p. 242.

Voy. aussi dans la *Revue des langues romanes* les comptes rendus bibliographiques des périodiques *Romania*, *Revue de linguistique*, *Revista de filologia romanza*, etc. etc. qui ont été faits pendant longtemps par M. *Camille Chabaneau*. Quant aux *Sermons et préceptes*, *Les Légendes pieuses et le Cartulaire*, le tirage à part de ces trois études n'a pas été mis en vente, parce que ces travaux ne sont pas terminés.

III. Articles divers publiés par des journaux et autres périodiques.

— Comptes rendus de la Revue des langues romanes L'*Echo de Vesonne* Périgueux 11, 30 Juin 1869 et 15 Décembre 1871; *Le Charentais* du 3 Avril 1870.

— Notes sur quelques pronoms provençaux,
Romania juillet 1875.
— Si *li* employé pour *lor* en provençal,
Romania 1876 t. V p. 372.
— *Ti* interrogatif en Langue d'Oc,
Romania VI, 442.
— T final non étymologique en langue d'Oc,
Romania VIII, 110.
— Trois chartes limousines concernant le Nontronnais (XII et XIII siècles) Bul. de la Soc. hist. et arch. du Périgord,
t. X (1883).
— Grammaire élémentaire de la vieille langue française par *L. Clédat* *Revue Critique* 23 Mars 1885.
— Le chansonnier provençal T.
Annales du Midi, Toulouse, janvier 1900 p. 194.
— Si Jasmin est un Théocrite, article anonyme, reproduit dans le Félibrige latin, Juillet Aout 1899).
— Discours dau Majourau Chabaneau (20 septembre 1903).
Lou *Souc de Nadau et le Midi Noël* N° 256 de la *Campana de Magalouna*. Montpellier 25 décembre 1903;
lou *Bournat dòu Périgord*, novembre 1903 p. 89.
et l'*Avenir de la Dordogne* Périgueux.
1 décembre 1903 (Lettre de *Frédéric Mistral*).
— Sur le dialecte périgourdin *Grande Revue* 1907, p. 271.

IV. Titres et Distinctions honorifiques.

— Professeur à la Faculté des Lettres de Montpellier 1879.
— Prix La Grange (*Académie des Inscriptions et Belles Lettres*) 1886.
— Correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres 24 décembre 1886.
— Lauréat de l'Académie Française (1879).
— Officier de l'Instruction publique (1880).
— Majoral du Félibrige (1876).
— Chevalier de la Légion d'honneur, 31 décembre 1895.
— Docteur honoraire de l'Université de Halle-Wittenberg.
— Cabiscol del Bournat dòu Périgord (mars 1903).

V. Principaux Documents sur Camille Chabaneau et ses œuvres.

— *Littré.* Histoire et théorie de la conjugaison française (étude critique).
Journal des Savants, juin 1869.
— *Gaston Paris*, article sur Chabaneau, *Romania*, 1875 IV p. 154.

— *Léonce Couture,* article sur Chabaneau, *Revue de Gascogne,* Mai 1879.
— *Savine.* Les Troubadours de Périgord, étude littéraire.
Revue félibréenne 1885 p. 230.
— *X . . .* Chronique (Prix La Grange).
Rev. des lang. rom. 1886 t. XXX p. 256.
— *Andrieu* (*J*). Bibliographie de l'Agenais 1886—1891, 3 vol., in 8°. Paris, *Picard.*
— *Jean Soulèu.* Notice biographique. *La Cigalo d'or,* décembre 1891.
— *Vapereau* (*G*). Dictionnaire universel des contemporains 1893, 6 édit. (la dernière parue), in 8° à 2 col. 1629 p. Paris, *Hachette,* 30 f.
— *X....* Banquet offert à MM. *Gaston Paris, Camille Chabaneau* et *Paul Meyer* à Toulouse *Rev. des lang. rom.* 1899, t. XLII, p. 291.
— Grande Encyclopédie, article de A. T. (*Antoine Thomas*).
— *Durieux* (*Joseph*). Nos contemporains: Camille Chabaneau.
Lou Bournat dòu Périgord Septembre 1903, p. 79.
— *L. N.* Fêtes de l'Eglantine à Tulle et à Mareuil (*portrait de C. Chabaneau*), *Lemousi* octobre 1903, p. 147.
— *Mistral* (*Frédéric*). Lettre à Camille Chabaneau. *L'Avenir de la Dordogne.* Périgueux, 1 décembre 1903 et Lou *Bournat dòu Périgord.* Janvier-février 1904.
— *X . . .* La Graphie (Le périgourdin C. Chabaneau). *Lou Bournat dòu Périgord.* Mars-avril 1904, p. 122—124.
— *A. Dujarric-Descombes.* Camille Chabaneau, romaniste, *Lou Bournat dòu Périgord,* Périgueux.
N° de novembre-décembre 1906, p. 76.
— *J. Anglade.* Le Jubilé d'un savant français, *La Petite Gironde,* Bordeaux, 5 Mars 1896.
— X . . . Le Jubilé du professeur Chabaneau, *Rev. des lang. rom.* 1906 t. XLIX p. 268.
— X... L'Hommage à M. Chabaneau, *Lou Bournat,* Avril 1906, p. 113.
— *A. Thomas* (sur Chabaneau) *Journal des Débats,* 4 Mars 1906.
— *E. Portal.* Dialetti della lingua d'Oc M. Camille Chabaneau *La Nuova Sicilia,* Palerme 30 Avril 1906.
— *Adrien Planté,* Camille Chabaneau, *Reclams de Biarn,* Avril 1906 p. 73.
— *J. Anglade,* Camille Chabaneau, *Nord et Midi,* Nov. 1906.
— L. R. [*L. Ronjat*] Camille Chabaneau, *Prouvènço,* 7 de Mars 1906.
— *H. Morf.* Sur Chabaneau, *Frankfurter Zeitung,* 4 Mars 1906.
— *J. Véran,* Le Jubilé d'un savant, *La Liberté,* Paris 8 Mars, et *l'Eclair,* Montpellier, 13 Mars 1906.
— *J. Anglade.* Sur Chabaneau, *Rev. de l'Enseignement supér.* 15 Avril 1906.
— Discours de Camille Chabaneau à la Santo Estello de Périgueux (1907), Prouvènço, 7 Juin 1907.

Table.

I. Livres et brochures 1
II. Principaux articles publiés par la Revue des langues romanes . . 4
III. Articles divers publiés par des journaux et autres périodiques . . 12
IV. Titres et distinctions honorifiques 13
V. Principaux Documents sur Camille Chabaneau et ses œuvres . . . 13

Besserungen und Nachträge.

S. 2, Anm. 1. R. Renier sagt in seinem Bericht (Giorn. stor. d. lett. ital. XLIV, 416): „il famoso e colossale L. II. 14, lontano dall'essere edito ancora del tutto, sebbene tante volte gli studiosi se ne siano occupati, si potrà forse ridurre leggibile col tempo, se non compiutamente almeno in una parte del ricco suo contenuto." Herr cav. G. Bonazzi, Direktor der Turiner Bibliothek, hat mir in liebenswürdigster Weise folg. Auskunft auf meine Anfrage erteilt: „Questo codice per fortuna è sfuggito alla completa distruzione, ma attendendo ancora l'opera del restauro è impossibile consultarlo, perchè i margini carbonizzati rendono le carte cosi aderenti che è pericoloso tentare di aprirle." — Es wird wohl nichts anderes übrig bleiben, wenn, wie es scheint, die Chemie wirklich kein Mittel weiss, um diesen durch die Hitze aus dem Tierfell hervorgequollenen Leim aufzulösen, als vielleicht folg. Versuch zu machen: Da die Hs. einmal bereits in der Mitte gewaltsam geöffnet worden ist, man also genau weiss, was oben und was unten ist, so würde es genügen, den untern Rand dieser zusammengeleimten Zone, die nur sehr eng sein kann, scharf abzuschneiden, wodurch man von unten sofort zwischen sämtliche Blätter eindringen könnte. Wenn dies mit einem breiten und dünnen (platten) Gegenstand, z. B. einem entsprechend gebauten Papiermesser mit stumpfen Rändern geschähe, so liesse sich jedes Blatt einzeln vom andern so vorsichtig loslösen, dass das Pergament, welches ja nicht, wie das Papier es täte, reisst, darunter nicht leiden könnte. Und sollte ein oder das andere Mal der äusserste Rand bei diesem Vorgehen etwas leiden, so würde dies doch nie die Schrift treffen können. Darauf erwidert Herr Direktor Bonazzi (den Romanisten bekannt als Hg. des Condaghe des hl. Peter von Silki): Quello che Ella propone, cioè di aprire le carte con un tagliacarte, sarebbe possibile ove il dorso del volume fosse, almeno in parte, salvo; ma è appunto qui che si ha il guasto maggiore; si può dire che tutto il margine interno è distrutto e pur riuscendo a distaccare qualche foglio, non si hanno che carte staccate. È necessario un lavoro più lungo e paziente e purtroppo non vedo quando potrà esser fatto.

S. 3, Z. 7 l.: der . . . der.

S. 7, Anm. 1, Z. 7:) nach: wird

S. 9, Z. 2: „Eine afz. Stelle, wo auch noch von dem vout de Luque die Rede ist, findet sich in dem von Feilitzen hgg. ver del Juise p. 408 Var., wozu die Anmerkung S. 68 hinzuzunehmen ist." (T = Tobler.)

S. 9, Z. 27. Ist der im Poème Moral R. F. III, 128, Z. 7 erwähnte „saint jugleor" unser Spielmann?

S. 12 und 13. Ich habe seitdem Garruccis Abbildung selbst einsehen können. Sie entspricht ganz einer grossen Photographie, deren Einsicht ich Fr. P. Luiso's erfolgreichen Bemühungen verdanke. Diese ist vielleicht nach der Zeichnung gemacht, die Garruccis Abbildung zugrunde liegt. Das eigentlich ausdruckslose Gesicht Garruccis ist in unserer Abbildung 1 viel freundlicher als wie die Vorlage. Der finstere, starre Ausdruck in unserer Abbildung 2 entspricht genau der S. 12, Anm. 2 erwähnten Lichtdrucknachbildung der Cartolina, d. h. dem Original, in Lucca. So gesteht denn auch Guerra l. c. 28: „Il volto . . non solo inspira

rispetto, ma quasi sembra terribile"; vgl. R. Nerucci, von mir zitiert S. 11 (Schluss der Anm. 2 von S. 10).

S. 14, Anm. 2. Um dieses merkwürdige Datum („April 1282") der Lucca-Spielmannslegende aufzuhellen, wandte ich mich an den durch seine zahlreichen Arbeiten wohlbekannten Direktor der Staatsbibliothek von Lucca, Herrn E. Boselli, und erhielt von ihm folg. wichtige Mitteilung:

„La data dell'Aprile 1282 attribuita dall'anonimo al Miracolo della Scarpa d'argento, Lucca (Baroni 1868, a pag. 40) fu dall'Anonimo stesso certamente ricavata dall'opera di Sebastiano Tofanelli: Il primo ritratto del Crocifisso, ciò è: Historia della miracolosa scultura . . . del S. Crocifisso . . . detto il Volto Santo . . . di Lucca, etc. (Napoli, Fr. Savio 1644 a pag. 102—103.

Dopo il racconto del miracolo, simile a quello dell'Anonimo, il Tofanelli dice: „. . . Succedette questo miracolo l'anno 1282 alli 24 d'Aprile & fu autenticato dopo i debiti esami per mano di pubblico Notaro, governando quella chiesa il vescovo Paganello [secondo].

Però un autore precedente al Tofanelli, Franciotti Pe. Cesare nella sua „Historia del Volto Santo di Lucca" (Lucca 1627), assegna al Miracolo la data del 24 Aprile; ma dell'anno 1287.

Si ricasca quindi nell'incertezza intorno alla vera data; incertezza, che io voglio sperare di togliere dalle future letture che farò appena potrò."

S. 15, Anm. 1. Ich konnte den Aufsatz von Aglaüs Bouvenne in der Rev. de l'art chrét. (1866) erst nachträglich im Exemplar der kön. Bibliothek in Berlin benutzen. Er ist überschrieben: Sainte Wilgeforte (déjá célèbre du temps de Charlemagne p. 113), und liegt unserem Gegenstand ganz fern bis auf den Schluss: La représentation la plus ancienne que nous ayons vue jusqu'à présent de sainte Wilgeforte, c'est sur un triptyque en ivoire du XIIIe siècle dont les deux volets seulement sont conservés, . . . dans le volet de gauche, le second compartiment représente sainte W. crucifiée, vêtue de la longue robe serrée à la taille; sur la tête une couronne; ses pieds paraissent tous deux chaussés. Sous celui de droite se trouve un calice; à sa droite est représenté le jeune homme un genoux (sic) en terre et jouant de sa viole; à gauche un petit buisson. — Die recht rohe Abbildung Nr. 1 vor S. 113 lässt keinen Zweifel übrig, dass es das Volto (und nicht die Wilgefortis) ist. Es ist in keiner Weise abzusehen, warum das Original ins XIII. Jahrh. versetzt ist. Der Kelch allein spricht schon dagegen. Es darf also nicht als altes Zeugnis für Frankreich angeführt werden.

S. 15, Anm. 3. Guerra hat den Kelch nicht einmal erwähnt. Es wäre doch nützlich festzustellen, wo und wann er zuerst auftaucht.

S. 19, Z. 17. Streiche der vor dem Wort: Einsicht.

S. 21, Z. 5. Streiche [1]).

S. 22, 33. Frankreich scheint doch die Wiege der Spielmannslegende zu sein. Der lateinische Text, den ich s. Z. nur flüchtig einen Augenblick habe einsehen können, der aber jetzt gedruckt vor mir liegt (S. 53, 54), kann hier vielleicht mit Nutzen herangezogen werden. Derselbe kennt zwar keinen Spielmann und spricht bloss vorsichtig von einem juvenis quidam de partibus Galliae, der zum h. Grab nach Jerusalem wallfahrten will — dies weist auf Frankreich. Dass der juvenis aber doch ein Spielmann gewesen, und dieser Stand vom geist-

lichen Verfasser des Textes nur aus dem Grund unterdrückt worden ist, weil er von der Kirche sehr gering eingeschätzt wurde, die ihn der Pest gleichzustellen beliebte (vgl. auch Muratori Ant. Ital. Diss. XXIX), beweist der weitere Verlauf der Erzählung: recurrens itaque ad musicum instrumentum, quod lacerto tenebat appensum, et quod poterat donum sue scilicet modulationis laudes vice muneris offerre cupiens, . . hymnos tanta dulcedine cantare cepit: er war also sicher ein Spielmann. — Ein fernerer Grund dürfte sein, dass Italien sogut wie keine eigenen Spielleute besitzt, vielmehr von den französischen Spielleuten besucht und ausgebeutet wurde. Dann würde auch die Identifizierung des Spielmanns mit dem h. Genesius auf Frankreich zurückgehen. Man vergleiche nur die überaus zahlreichen nach diesem Heiligen benannten Ortschaften in Frankreich (S. 20, Anm. 2) und seine dadurch bezeugte grosse Volkstümlichkeit, wogegen die paar italienischen Orte nicht der Rede wert sind. — Vielleicht lässt sich noch ein Zusammentreffen des Turiner Textes mit dem lateinischen aufstellen: Genois ist dort von der Wallfahrt aus Santiago gekommen — offenbar ist er auch jetzt auf einer weiteren Wallfahrt (h. Grab) begriffen, da er ja gleich weiterzieht. Es würde auch erklären, dass er romwärts aufbricht; denn wenn sein Leichnam in Rom aufbewahrt ist, so wird er nicht weit davon gemordet worden sein. — Ein Versuch, das Alter des lat. Textes durch die darin erwähnte capella des Volto zu bestimmen, scheint erfolglos zu sein: sie wurde zugleich mit dem Dom von Alexander II. (1061—1073) erbaut, aber es wird auch im älteren Dom schon ein eigener Raum für das Volto bestanden haben. — Darnach wäre später der französische Spielmann irgendwie nach Lucca gekommen, wäre dort im Laufe der Zeit entfranzösiert und dem heimatlichen Schatz von Wundern und Legenden einverleibt worden.

S. 23, Z. 5. Schiebe nach „herunter" ein: wie im lateinischen Text. — S. 23, Z. 7, 8. Ich nehme nämlich an, dass auch in der dem lateinischen Text (L) zugrunde liegenden Fassung die Wiederholung gestanden hat, die vom geistlichen Verf., der an derselben Anstoss genommen hätte, entfernt worden wäre. Dies schliesse ich aus dem merkwürdigen Schluss, dass durch ein göttliches Wunder der zurückgetragene und als Geschenk dargebrachte Schuh an dem Fuss nicht haften blieb et nullo humano artificio ita sicut prius adaptari (so statt adaptare der Hs. zu lesen) potuit. Der Schuh ist also tatsächlich auch das zweitemal heruntergefallen — dass er dem Spielmann nochmals geschenkt worden, ist unterdrückt; denn wie hätte er, ohne eine weitere Episode, sich am Volto befinden können? Dieser sonderbare Schluss enthält aber offenbar die Erklärung des Kelches, der in späterer Zeit beim Volto unter seinem rechten Fuss erscheint; denn ein so heiliger Schuh konnte doch nicht einfach auf der Erde oder einer unter dem Volto liegenden Tischplatte liegen bleiben. Damit wäre L als ziemlich spät in der Entwicklungsreihe anzusetzen. — Beim nähern Zusehen freilich fällt einem sofort die sonstige grosse Übereinstimmung von L mit dem Tumbeor N. D. in die Augen. Wie dort der Spielmann voll der innigsten Frömmigkeit seine Andacht gleichwie die übrigen verrichten will, so will der arme Jüngling hier, videns copiosam fidelium multitudinem . . ad s. vultus pedem humillime cum suis accedere m u n e r i b u s, pauper rebus sed meritis dives, quasi qui ante alios vacua manu accederet, ist also ebenso ratlos wie der Tumbeor. Und wie dieser

zu seinen Künsten greift, um U. L. F. das Beste vorzumachen, so greift er hier zur Fiedel, die er stets bei sich trug, et quod poterat donum sue scilicet modulationis laudes vice muneris offerre cupiens, ad honorem s. crucis hymnos dulcedine cantare cepit. Auch die weitere Erzählung verläuft parallel. So ist vielleicht der Schluss von L als späterer, zur Zeit des Kelches hinzugefügter Zusatz zu betrachten, wobei dann das hohe Alter beider Versionen gesichert wäre, die an der Spitze der andern, der Tumbeor obenan, zu stehen hätten.

S. 25, Z. 7 setze: 3) hinter „Wörterbuch“ und streiche Z. 9 das dort stehende 3).

S. 29, Z. 3. Vgl. H. Schuchardt, „Sichel und Säge“ in Globus LXXX (1901) S. 181—187. (J. Cornu.)

S. 31, Z. 7. Nach frument 276 schiebe ein desfrumant 263; die vortonige Form frumer < fremer wird in die betonte eingeführt. — Z. 15. „ceustes ist doch wohl ohne Zweifel = nfz. coudes“. (T.)

S. 32 folg. Durch H. Suchier erfuhr ich, dass Herr Professor E. Brugger in Davosdorf vor vielen Jahren unseren Text abgeschrieben hat. Ich verdanke seiner Gefälligkeit die Angabe der Varianten von meinem Abdrucke, die ich im fg. mit B. bezeichne. — Z. 4. l. fille (in der V. L. ist file zu lesen). — 6. Hs. hat maintenantes monter (B., was E. Stengel bestätigt). Ich kann diese (wohl analogisch nach certes) Form nicht belegen. — 17 l. behourdis. — 22. le] de B. — 32. Punkt. — 33. Komma. — 42. quis] qui B. — 47. (V. L.), lies: 46. (Beschreibung der Miniatur.) B. ergänzt: „Links fünf Männer in blauen Gewändern, dahinter drei Knaben, in der Mitte ein Bett; der Mann neben dem König trägt eine lange Kerze.“ — 79. alaumes] alames B. — 82. quil leurent B. — 116a: Ne nous noimes de dameldieu parler. — 127. „(je) fehlt bei mir“ B. — 135. on] vielleicht c'on zu bessern. — 144. Streiche das Komma. — 148. Es fehlen zwei Silben; viell. [Sus] as crestiaus oder As crestiaus [vont] monte[r], vgl. 276: Es crestiaus vont montant, wenn nicht hinter montent ein trestot oder apres oder sonst etwas zu ergänzen ist. — 161. Lies: messistes. — 172. pignō B. — 180. l. r(ie)u. — 186. „scheint mir Ihre Deutung mit der sonstigen Verwendung von haster nicht recht verträglich. Mir scheint la dame Akk. sein zu müssen: „Warum treibt er sie an, die tapfere Frau?“ aber wie schreiben? ahaste ist etwas unsicherer Existenz trotz Rom. XVII, 425, Anm. 2 und enorte liegt den Zügen nach weit ab.“ (T.) — 212. Latra[i]n] lies: Latra(i)n. — 219. „würde ich neben flans eher costés geschrieben haben“ (T.). — Selbstverständlich! Ich habe bloss in dem bösen Sturm der Arbeit das Akzentzeichen vergessen. — 220. Ausrufungszeichen. — 230 Lies: baptizement. — 240. destre a senestre (so auch B.) „ist mir nie vorgekommen, sondern nur destre senestre oder d. et s. (T.) — 250. roine (B.). — 256 [si] „steht in meiner Abschrift“ (B.). — 260. „baſme, wie 264“ (B.). — 309. Adont (B.). — 313. „Por ausgeschrieben“ (B.). — 316. „oder rouwarde“ (B.). — 327. Gänsefüsschen! — 328. „crois steht nicht in meiner Abschrift“ (B.). — 329. „l. [d. h. bessere!] respassé.“ (T.) — 337. rois] ist Christus. — 338. Pour ton grant peule a exemple douner] ton grant p. ist der Dativ und a ist in [un] zu bessern. Am Ende Ausrufungszeichen an Stelle der Gänsefüsschen. — 341. nos aidroit (B.). — 342. Punkt ausgefallen. — 348. [81r b] ist das r ausgefallen. — 359. signoris (B.). — 365. Coument (B.). — 370. tent atant] die zweimal im

Satz schlecht korrigierte Stelle muss natürlich lauten: atent tant — 372. prumier (B.). — 380. glaiue (B.). — 396. V. L. schiebe hinter: „ebenso“ ein: empreres, so ausgeschrieben steht es im Mohammed 105 (s. oben S. 3 Anm. 1). — 418. houmes (B.). — 436. Ist wohl der Widerhall des auch von andern immer wieder erwähnten erschreckenden Aussehens des Volto; s. S. 11, 13 und 48f. (Anm. 373). — 445. Punkt ausgefallen. — 446. Peres] wer ist dies? Der auf dem Kreuz hängende? Oder spricht er den prodome von 426 an? Dann aber erwartet man Amis, wie 430. — 468. 9. Sind wohl am besten zu streichen. — 469. Et dist [der Vou]: „Genois, il usf. (Appel). — 487. Pren (B.). — Auf der Seite 45 ist der Punkt dreimal im Druck herausgefallen: 475. 487. 492. — 496. Lies chave. Es ist die einzige Stelle, wo das alte Lehnwort ein č aufweist; denn Godefroy hat es zwar an erster Stelle, aber keinen Beleg dafür. Auch Gilliérons Atlas kennt für das Französische keine entsprechende Form, trotzdem Godefroy solche für den NO. angibt.

S. 46, Anm. zu 1, Z. 7. 9. empere] lies emprere.

S. 48, Anm. zu 227. Diese Variante der bekannten Rolandstelle 1014: Male chançons ja chantee n'en seit, vgl. 1466: Male chançons n'en deit estre chantee, spricht unter anderem auch dafür, dass der Verf. ein Spielmann (jougleres) ist. — Anm. zu 238. Sie ist also wieder zu Pferde, wiewohl sie es nach 193f. verloren hatte. Offenbar ist nach 203 eine Zeile ausgefallen, worin ihr Gemahl ihr ein (viell. sein) Pferd gab. — Anm. zu 373. Der ausgezeichnete Gewährsmann Fr. P. Luiso's, der das Volto aus eigener, gründlicher Anschauung kennt, bemerkt: Veramente il volto ha tale caratteristica espressione, in grazia specialmente degli occhi di pietra dura, messi in centro, in modo che guardano in ogni direzione che desta un senso di sgomento.

S. 50, Anm. zu 444. Auch der lat. Text erwähnt zweimal das argenteum calceamentum. — Der am Ende erwähnte Widerspruch wird durch folgende Mitteilung des Gewährsmanns Luiso's erklärt: i piedi sono coperti da calze di seta rossa, e sulle calze due pianelle di lamine d'argento con sopra una fascia centrale a oro e pietre preziose.

S. 51 zu 486: „Der hier bevorzugte Sinn würde denn doch nicht ohne jede andere Änderung in den Vers gelegt werden können; zum mindestens müsste es de statt des heissen. [Aber sicherlich!] Ohne Änderung könnte man übersetzen: „aus den Himmeln verwiesen“, „des Anspruchs auf den Himmel verlustig“. Doch empfinde auch ich den Plural in diesem Zusammenhang als ungewöhnlich.“ (T.)

W. Foerster.

Der Refrain des 142. Liedes des Cancioneiro da Ajuda.

Ich habe in den „*Mélanges Chabaneau*“ (Roman. Forsch. XXIII, p. 362 f.) versucht, diesen Refrain, der in Frau Vasconcellos' Ausgabe keinen Sinn ergibt, herzustellen und daran gedacht, die erste Zeile *A morte d'esto se mata* zu bessern in *Amor tod' esto remata*: nur dass *rematar* in dem genauen Sinn von „fertig bringen, zuwege bringen“ sich nicht belegen lässt. Zwei Stellen der Altport. Cancioneiros klären die Frage auf: bei D. Denis (v. 2604 in Langs Ausgabe) *ca demo lev' a prol que xi lh'em* (zu lesen *end'*?) *ata* und Canc. Vat. 441, im Refrain, *e d'esto xi m'atou morte.* Daraus geht hervor, dass *xi* (oder *xe*, *se*) *m'ata de* bedeutet „erwächst, entsteht mir aus“; und es ergibt sich mit voller Sicherheit folgende Lesart des fraglichen Refrains:

A morte d'esto se (oder *xe* nach **CB**) *m'ata*:
Guiomar Afonso Gata
est a dona que me mata.

Diese Lesart bestätigt vollkommen meine Auffassung von dem Inhalt des Gedichts.

O. Nobiling.

S. **429**, Z. 6 v. o. lies *ai* statt *a*.
S. **431**, Z. 2 v. u. lies *delunial* statt *delunéal*.
S. **466**, Z. 17 v. u. lies *einen Handel* statt *ein Handel*.

Nachtrag zu S. 620.

Die von A. Thomas im Journal des Savants 1893 S. 337—345 veröffentlichte Besprechung von Leite de Vasconcellos' Ausgabe des Fidestextes war mir erst nach der Drucklegung des Vorstehenden zugänglich, weshalb auf sie hier nicht Bezug genommen werden konnte. Übrigens war dazu keine Veranlassung, da sich A. Th. hauptsächlich mit textkritischen Fragen beschäftigt.

Strassburg i. E., 4. November 1906. G. Gröber.

S. **651**, Z. 10 v. o. lies *l'inintelligence* statt *l'intelligence*..
S. **661**, Anm. 2 der Sp. 2 gehört auf die folgende Seite.
S. **666**, Anm. ** *Vezenda*, mot pour lequel on renvoie au Glossaire, a été oublié. Il signifie: „tour de veille, quart“, et suppose un prov. *vezenda* = b. lat *vicenda*, du lat. *vicem*.
S. **669**, Z. 7 v. u. lies *menadas* statt *menudas*.

S. 673 (Glossaire): **latz** *(dels)*, lies: Lat. *lacuum*. Il s'agit probablement d'un droit de port payé par les navires.

S. 674 (Glossaire): **Zu nescalre füge hinzu nescals** (f° 16 v°), qui est peut-être à corriger. Dans tous les exemples, *nescalre* traduit le lat. *etiam*.

S. 1087 Z. 9 v. o. lies *en* statt *eu*.

S. 1088 Z. 1 v. o. lies *destierros* statt *destierro*.

Inhalt.

Seite

Vorwort V
Anglade, J., Les Troubadours à Narbonne 737
Appel, C., Zur Metrik der Sancta Fides 197
Baist, G., Das Osterspiel von Notre Dame aux Nonnains in Troyes . . . 751
Bédier, Joseph, La „Prise de Pampelune" et la route de Saint-Jacques de Compostelle 805
Behrens, D., Wortgeschichtliches 547
Bertoni, Giulio, L'imitazione francese nei poeti meridionali della scuola poetica siciliana 819
Biadene, Leandro, Cortesie da tavola di Giovanni di Garlandia 1003
Bourciez, E., Le verbe „Naître" en gascon 415
Brunot, Ferd., La langue du Palais et la formation du „bel usage" . . . 677
Castets, Ferdinand, „Li Livres Bakot", manuscrit contenant des parties d'échecs, de tables et de mérelles 691
Cirot, G., Quelques remarques sur les archaïsmes de Mariana et la langue des prosateurs de son temps (Conjugaison) 883
Clédat, L., Le futur à la place du présent 311
Cloetta, W., Ysoré im Moniage Guillaume und im Ogier 541
Constans, Léopold, Une rédaction provençale du Statut maritime de Marseille 645
Cornu, Jules, Phonétique française 105
Coulet, Jules, Spécimen d'une édition des poésies de Peire d'Alvernhe . . 777
Counson, Albert, Noms épiques entrés dans le vocabulaire commun . . . 401
Crescini, V., No sai que s'es 315
Dauzat, Albert, L'amuissement de *s*, *r*, *l* explosifs dans la Basse Auvergne 235
Dejeanne, Dr., Sur l'Aube bilingue du Ms. Vatican Reg. 1462 77
Ducamin, J., Herran ou l'Arlot-qui-pleure. Eglogue 4e de Pey de Garros . 289
Dujarric-Descombes, A., Camille Chabaneau et les troubadours du Périgord 283
Fabre, C., Les Provençalistes du Velay et M. Camille Chabaneau 257
Foerster, Wendelin, Le saint Vou de Luques 1
Gauchat, L., *R* anorganique en franco-provençal 871
Gorra, E., I „nove passi" di Beatrice 585
Grammont, M., La métatèse à Pléchâtel (Aute-Bretagne) 517
Gröber, G., Zur provenzalischen Verslegende von der hl. Fides von Agen 597
Guarnerio, Pier Enea, Reliquie sarde del Condizionale perifrastico col Perfetto di *habere* 217

Seite

Hamel, A.-G. van, Jocaste-Laudine 911
Jeanroy, A., Le troubadour Austorc d'Aurillac et son sirventés sur la septième Croisade 81
Jordan, Leo, Ancienne traduction italienne du *Confessionale* de St. Antonin de Florence (1389—1459) 637
Kolsen, Adolf, Ein Lied des Trobadors Guilhem de Cabestanh 489
Lambert, Louis, La Pourcairouleto 307
Lamouche, L., Quelques mots sur le dialecte espagnol parlé par les Israélites de Salonique 969
Langlois, Ernest, Le jeu du Roi qui ne ment et le jeu du Roi et de la Reine 163
Lefèvre, Edmond, Bibliographie sommaire des œuvres de Camille Chabaneau 1093
Leite de Vasconcellos, J., Fórmas verbaes arcaicas no Leal Conselheiro de el-rei D. Duarte 175
Leroux, Alfred, L'idiome limousin dans les chartes, les inscriptions, les chroniques 437
Lollis, C. de, Su e giù per le biografie provenzali 387
Meyer-Lübke, W., Confluentes 591
Meynial, Ed., Remarques sur la réaction populaire contre l'invasion du droit romain en France aux XIIe et XIIIe siècles 557
Morel-Fatio, A., La plainte du Soldat espagnol 155
Nobiling, O., Zu Text und Interpretation des „Cancioneiro da Ajuda" . . 339
Novati, Francesco, Un dotto borgognone del sec. XI, e l'educazione letteraria di S. Pietro Damiani 993
Nyrop, Kr., Le sort du radical dans la dérivation française 139
Östberg, H. O., Bloi und Poi 479
Parodi, E. G., Sul raddoppiamento di consonanti postoniche negli sdruccioli italiani 755
Pélissier, Léon G., Lettres de romantiques français 791
Pépouey, J. J., *U* final atone = lat. *ŭlum* dans le parler de Bagnères-de-Bigorre et des environs. 73
Pétrof, Dimitry, Quelques notices sur Felix de Vega, père de Lope de Vega 275
Rajna, Pio, La patria e la data della Santa Fede di Agen 469
Rigal, Eugène, La signification philosophique du „Satyre" de Victor Hugo 205
Ritter, Eugène, Chanfon de la complanta et desolafion dé paitré 191
Ronjat, J., Notes sur l'affouagement de Maillane 707
Roques, Mario, Recherches sur les conjonctions conditionnelles *să*, *de*, *dacă*, en Ancien Roumain 825
Sainéan, Lazare, Anc. prov. *cos*, *gos*, *chien* 253
Salverda de Grave, J. J., Quelques observations sur les mots d'emprunt 145
Salvioni, C., Il dialetto provenzaleggiante di Roaschia (Cuneo) 525
Sanchez Moguel, A., Dos romances del Cid conservados en las juderias de Marruecos 1087
Saroïhandy, J., Gloses catalanes de Munich 241
Schädel, B., Un art poétique catalan du XVIe siècle 711
Schevill, Dr. Rudolf, On the Bibliography of the Spanish Comedia . . . 321
Schultz-Gora, O., Einige unedierte Jeux-partis 497
Staaff, Erik, Contribution à la syntaxe du pronom personnel dans le Poème du Cid 621

Seite

Stengel, E., Ein Beitrag zur Textüberlieferung des Romanz de saint Fanuel et de sainte Anne et de Nostre Dame et de Nostre Segnor et de ses Apostres 57
Stimming, Albert, Altfranzösische Motette in Handschriften deutscher Bibliotheken 89
Suchier, Hermann, Provenzalische Beichtformel 425
Suchier, Walther, Bruchstücke einer Handschrift des *Conseil* von Pierre de Fontaines 395
Suttina, L., Intorno alla perigionia di Jacopo da Montepulciano 1035
Teulié, Henri, Les vocabulaires spéciaux. 1. Le vocabulaire du noyer à Bétaille (Lot) 905
Thomas, Antoine, L'orijine limousine de Marcial d'Auvergne 119
Tobler, A., quitte à . . ., sauf à 463
Ulrich, Jakob, Le fabliau du jaloux et de l'ange Gabriel 133
Vaganay, Hugues, Quelques mots peu connus 223
Véran, Jules, La presse de langue d'oc 1019
Vollmöller, Karl, Briefe Konrad Hofmanns an Eduard von Kausler aus den Jahren 1848 bis 1873. Mit Einleitung und Anmerkungen mitgeteilt. Nebst 2 Beilagen: 1. Das Geusenliederbuch von 1611, 2. Dr. Karl Friedrich Wilhelm Lanz, und 2 Tafeln 1041
Wiese, B., Aus Karl Wittes Briefwechsel 841
Wulff, Fredrik, Quelques ballatas de Pétrarque non admises dans les recueils de 1356 et de 1366 179
Zenker, R., Das provenzalische „Enfant sage", Version B. 919
Zingarelli, Nicola, Quan lo boscatges es floritz 1025
Besserungen und Nachträge 1108